

L'affrontement guerrier. Approche sociologique de l'engagement martial

Antony Dabila

▶ **To cite this version:**

Antony Dabila. L'affrontement guerrier. Approche sociologique de l'engagement martial. Sciences de l'Homme et Société. Sorbonne Université, 2013. Français. NNT : . tel-03666343

HAL Id: tel-03666343
https://hal.science/tel-03666343

Submitted on 12 May 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

NOM : DABILA

PRENOM : Anthony

PARIS SORBONNE UNIVERSITÉ

RAPPORT DE SOUTENANCE

NOUVEAU DOCTORAT

ED 5

Anthony DABILA

05/11/2013

Thèse dirigée par :
Pierre DEMEULENAERE

Université de Paris-Sorbonne

Rapport de thèse de :

Anthony DABILA

L'affrontement guerrier. Approche sociologique de l'engagement martial.

Soutenue le 5 novembre 2013 à l'université Paris-Sorbonne.

Jury :

Jean Baechler (Pr, Université de Paris-Sorbonne), Président du jury.

Bernard Boëne (Pr, Université de Rennes 2), rapporteur.

Frédéric Ramel (Pr, IEP Paris), rapporteur.

Pierre Demeulenaere (Pr, Université de Paris-Sorbonne),directeur.

La thèse a obtenu la mention Très honorable avec les félicitations du jury

Université Paris-IV Sorbonne

L'Affrontement Guerrier

Approche sociologique de l'engagement martial

Anthony Dabila

Sous la direction de Pierre Demeulenaere



Thèse de sociologie déposée à l'école doctorale IV
de l'Université Paris-IV Sorbonne, « Concept & Langage »

« La guerre, avant tout, c'est le combat »

Carl von Clausewitz

Table des matières

Introduction : La Guerre et la connaissance anthropologique……5

A) *Sub Specie Aeterni*……5

B) La guerre, un phénomène universel?……12

C) Ce que la guerre n'est pas : les relations internationales……20

D) Ce que la guerre n'est pas : le jeu……31

E) Ligne épistémologique……36

Première Partie : Sociologie de l'action militaire……45

Introduction : La guerre et son langage……45

A) Qu'est-ce que la guerre ?……52

1) La Discorde……54
2) La Violence……59
3) La Politique……69

B) Les axiomes clausewitziens……76

C) Les deux attitudes fondamentales : Offensive et Défensive……84

D) Mettre à Disposition et Disposer : Stratégie et Tactique……89

E) Approche directe et Approche indirecte……102

F) De quelques configurations particulières de l'affrontement……129

a) La guerre maritime……154

b) La guerre aérienne……167

G) Le clavier stratégique……168

Conclusion : Coefficient de mobilisation des ressources ou plan de guerre ?……175

Deuxième Partie : Analyse de l'action martiale……200

Introduction : La guerre en tant qu'agir combinatoire……200

A) Essai de Typologie.....214

1) Stratégie Offensive Directe / Tactique Offensive Directe
2) Stratégie Offensive Directe / Tactique Offensive Indirecte
3) Stratégie Offensive Directe / Tactique Défensive Directe
4) Stratégie Offensive Directe / Tactique Défensive Indirecte
5) Stratégie Offensive Indirecte / Tactique Offensive Directe
6) Stratégie Offensive Indirecte / Tactique Offensive Indirecte
7) Stratégie Offensive Indirecte / Tactique Défensive Directe
8) Stratégie Offensive Indirecte / Tactique Défensive Indirecte
9) Stratégie Défensive Directe / Tactique Défensive Directe
10) Stratégie Défensive Directe / Tactique Défensive Indirecte
11) Stratégie Défensive Directe / Tactique Offensive Directe
12) Stratégie Défensive Directe / Tactique Offensive Indirecte
13) Stratégie Défensive Indirecte / Tactique Défensive Directe
14) Stratégie Défensive Indirecte / Tactique Défensive Indirecte
15) Stratégie Défensive Indirecte / Tactique Offensive Directe
16) Stratégie Défensive Indirecte / Tactique Offensive Indirecte

B) L'échiquier de Mars : les 32 situations de guerre.....384

Conclusion Générale : L'étude de la guerre.....389

Bibliographie.....402

Introduction : La guerre et la connaissance anthropologique

A) Sub specie aeterni

Amorcer un travail sociologique par une question de philosophie de la connaissance peut sembler incongru, mais nous en dégagerons un bénéfice qui se répartira sur l'ensemble de notre travail. En effet, nous devons absolument déterminer, avant d'entreprendre l'étude d'un phénomène aussi massif que la guerre, la manière dont nous chercherons à connaître l'objet que nous proposons d'examiner dans les pages qui suivent. Les voies offertes à notre entendement pour poursuivre son œuvre de morcellement et de recomposition des objets complexes qui lui sont présentés sans cesse par l'expérience quotidienne sont multiples et se prêtent avec plus ou moins de bonheur aux différents domaines de la connaissance. Et la guerre, assurément, constitue une réalité si complexe et si sujette à susciter l'emportement des passions qu'il nous faut prudemment effectuer nos premiers pas dans son examen. Bien malheureusement, la méthode scientifique n'est pas aussi évidente que la lecture de Descartes et du *Discours de la Méthode* pourrait nous le faire présager.

Si donc nous voulons « sortir de la forêt » et contempler l'objet qui auparavant trompait nos impressions, afin de pouvoir en comprendre un nombre plus satisfaisant de rouages et de mécanismes, il est nécessaire de choisir *une* direction et de s'y tenir. Cependant, « choisir *une* direction » peut être entendu de plusieurs manières. Descartes nous conseille explicitement de choisir une et une seule direction pour ne pas devenir la proie du doute en revenant sans cesse sur nos pas en détruisant nos efforts précédents. En revanche, le choix de la voie demeure suggéré et laissé à la liberté autonome de notre entendement. « *Une* » signifie

en ce sens « une parmi d'autres », toutes aussi légitimes. Toutes les voies nous extirpent de la forêt obscure. À condition qu'aussitôt notre choix arrêté, nous nous efforcions d'y demeurer fermement fixés et entreprendre son chemin avec résolution.

Or, pour s'en tenir à son choix, il faut l'avoir fait en pleine conscience et savoir quelle attitude générale nous nous sommes préalablement donnée. La question du pourquoi étant une affaire de disposition intellectuelle, et par conséquent un indécidable, reste la question du comment. C'est là la limite de la métaphore de la forêt, par ailleurs forte utile et éclairante : la direction n'est pas et ne peut pas être choisie au hasard. Autrement, nous serions placés dans une position pire encore que celle de l'âne de Buridan, tous les côtés offrant un égal danger, et nous serions ainsi incapable ne serait-ce que de débuter notre entreprise.

Il nous faut pour cela décrire la « direction » que nous avons choisie pour nous extraire de la forêt profonde, ou plutôt ce que nous avons constaté avoir choisi, par tempérament et du fait de notre formation, pendant la rédaction de cet ouvrage, c'est-à-dire les choix qui ont guidé à sa rédaction. Cette mise au clair englobe les présupposés philosophiques et méthodologiques qui sous-tendent nos affirmations, afin que personne ne s'en étonne ou n'y voie quelque naïveté épistémologique. Les partis pris ont été effectués en toute clarté d'esprit et l'orientation abstraite est explicitement assumée. De plus, nous avons le devoir de les exposer, car ce n'est pas seuls que nous ferons ce chemin. En effet, au-delà d'être le résultat matérialisé d'une recherche, un livre doit en outre servir de guide au lecteur qui entreprend de suivre un itinéraire de pensée comparable, qu'il cherche à se renseigner sur un sujet quelconque ou bien à retirer de sa lecture une connaissance précise et minutieuse sur tel ou tel point. Il est donc impératif de donner tous les éléments nécessaires pour comprendre notre démarche à celui qui tient ces pages en mains.

Venons-en à la nature de notre de sujet, la guerre. Qu'entend-on généralement lorsque nous parlons de guerre ? En tant que réalité expérimentée par nos ancêtres et transmise à notre système de pensée contemporain, *la* guerre équivaut à ce qu'elle a été au cours du XXe siècle, pour la France comme pour tous les pays occidentaux : une lutte acharnée, peu respectueuse des droits des peuples à être épargnés, ruinant les États, détruisant en une nuit des villes parfois centenaires, déplaçant ou exterminant des peuples entiers, menée sans réel code de

l'honneur épargnant aux combattants de trop dures opérations, ne s'arrêtant ni avec l'hiver ni avec la famine ; une horreur absolue entraînant la mort de millions de combattants et de civils et un nombre encore plus grand de drames personnels dans un monde où la mort n'a pas d'autre sens que l'arrêt tragique de la vie et où la souffrance n'a plus sa place[1].

Malgré cette détestable réputation, tout le monde admettra que la guerre n'a pas toujours été aussi cruelle. Les récits de la guerre « en dentelle » d'Italie, avant la *furia francese*, des chevaliers courtois et magnanimes, des campagnes estivales des hoplites grecs, revenant au foyer l'hiver venu, avec généralement peu de pertes ou encore les récits ethnographiques de certaines tribus nous rappellent que la guerre fut un temps plus « douce », ou en tout cas moins obstinée et moins harassante pour les peuples la pratiquant. En constatant cela, chacun comprend que le présupposé sur la guerre n'a pas toujours été si défavorable et, avec un minimum d'empathie, que certains ont pu avoir de bonnes raisons de considérer la guerre comme une activité noble, où il était plus glorieux de mourir que dans un lit, ou en vieillard inutile et délaissé[2]. La guerre, par la mort qu'elle accordait, a parfois été glorieuse et à ce titre souhaitée. L'immense périmètre des valeurs que la guerre couvre, ainsi que la combinaison des différentes nuances et colorations de ces valeurs, doit permettre d'aborder le concept même de guerre sans le moindre *a priori*, et sans surtout y voir un concept qui de tout temps fut connoté négativement.

Si la guerre n'a pas toujours été condamnée mais parfois recherchée en tant que noble sport ou pieuse activité de salut personnel, c'est qu'elle n'a pas toujours été conduite de la même manière. Pour être louée, la guerre ne doit pas dévorer tous les enfants d'une nation,

---

[1] L'un de ces changements d'attitude envers la guerre, aussi pénétrant et profond, reste le chapitre XIII des *Principes de Politique* de Benjamin Constant (Paris, Hachette, 1997). Ce maitre à penser du libéralisme politique y condamne aussi vivement la guerre moderne qu'il loue la guerre antique. Devenue trop vorace en hommes et en richesses, détruisant le patient travail de l'industrie, la guerre est devenue selon ses mots quasiment prophétiques une calamité que l'on doit rejeter pour la préservation et l'amélioration de la société que nous avons bâtie depuis cinq siècles. L'introduction de l'idée de progrès dans la morale des peuples ruinait d'un coup la possibilité du recours à la guerre au nom du bien commun.

[2] Les travaux, aujourd'hui classiques, de Philippe Ariès sur la mort et sa manière de l'envisager représentent de ce point de vue une rupture (notamment *Essais sur l'histoire de la mort en Occident : du Moyen Âge à nos jours*, Paris, Seuil, 1975 et *L'Homme devant la mort*, Paris, Seuil, 1977). Ils nous rappellent, avec la plus grande vivacité, que la signification de la mort n'a cessé de fluctuer au fil des siècles, parfois dans le même pays, selon des valeurs souvent totalement opposées. Ainsi, il faut garder sans cesse à l'esprit, lorsque l'on étudie la guerre hors du contexte européen et contemporain, que la mort d'un fils à la guerre a pu être perçue comme une meilleure chose qu'un destin de médiocre et sans gloire.

mais ses mécanismes d'intensification doivent être enrayés et contenus dans des limites acceptables. Selon l'époque et son degré de violence, la guerre reçoit des significations différentes. Par là se pose la question de la permanence du concept de guerre. Car depuis quand la guerre est-elle devenue différente à elle-même ? Il existe à l'évidence plusieurs âges de la guerre. Mais est-ce la guerre qui a changé ou bien les hommes qui la font ? Ces changements ont-ils un impact si puissant qu'il faille différencier plusieurs époques de la guerre, parfaitement hermétiques les unes par rapport aux autres ? Mais alors, comment s'est fait le changement ? Et d'ailleurs, pourquoi garderait-on le même mot pour des réalités si dissemblables ?

À toutes ces interrogations, nous devons fournir une réponse. Si ces réponses n'engagent que leur auteur, elles ont pour mérite de clarifier sa position et de prévenir le lecteur, car elles ont présidé à la rédaction du présent ouvrage. Ainsi, si nous devions résumer à une question les partis pris de cette étude, cela pourrait être de cette manière : peut-on étudier la guerre *sub specie aeterni* ? Qu'est-ce à dire ? Au-delà de sa signification ontologique, la réponse que nous avons formulée, au fur et à mesure que se posaient les difficultés théoriques, implique une divergence cognitive cruciale tant dans les méthodes de l'étude que dans les contours généraux de l'objet, et mérite que l'on s'y attarde quelque peu.

Au-delà de sa grande généralité, l'interrogation pourrait être précisée ainsi : La guerre est-elle un objet en devenir perpétuel, dont les innovations en matière d'armement ou de mentalité sont susceptibles de modifier la nature même, ou bien existe-t-il des « catégories fondamentales » de la guerre, reconnaissables à toutes époques et liées à la nature humaine, permettant de l'envisager selon un schéma fondamental dont chaque configuration particulière n'est que la matérialisation ponctuelle et provisoire ? Ramenée à l'essentiel, cette opposition nous amène à nous demander si chaque âge de la guerre est unique et connaissable uniquement par soi-même, ou bien s'il existe quelque chose comme « la guerre » et que, derrière le devenir perpétuel du phénomène, des lois générales sont discernables et utiles à sa compréhension.

Ces deux méthodes, constituant deux voies pour sortir de la forêt, correspondent chacune à une des réponses possibles et produisent deux projets de recherche très différents, presque antithétiques. Tous deux sont parfaitement légitimes d'un point de vue scientifique,

mais nous avons préféré emprunter la seconde voie, prenant pour point de départ *la* guerre en tant qu'objet atemporel, possédant des propriétés communes, quel que soit l'âge où elle se manifeste. Nous avons tout à fait conscience de la généralité du propos et c'est précisément elle qui a été visée tout au long de notre enquête sociologique, qui n'a pas été réalisée grâce à des observations minutieuses et circonstanciées, mais en comparant les données disponibles au sujet de ce phénomène crucial pour la compréhension de l'histoire humaine telle qu'elle se fait depuis environ une quinzaine de millénaires.

En cela, nous adoptons une position contemplative, orientée vers l'essence, comparable à celle de l'Ecclésiaste se lamentant sur l'éternel malheur de l'homme. S'apitoyant sur l'incurable désespoir de l'humanité, le mystérieux prophète y voit non pas l'incessant retour du même, mais l'éternelle reproduction des mêmes situations menant aux mêmes maux. Pour être consolation, sa complainte cherche à capter la permanence demeurant sous le devenir apparent et le soutenant : « Toutes choses sont toujours en mouvement, personne n'est capable d'en rendre compte. L'œil n'en a jamais assez de voir, ni l'oreille ne se lasse d'entendre. Ce qui a été c'est ce qui sera ; ce qui s'est fait, c'est ce qui se fera : il n'y a rien de nouveau sous le soleil ! »[3]. Bien que les générations se succèdent, la nature de l'homme reste la même et il en va de même pour les raisons de son désespoir. C'est là la grande force des propos de l'Ecclésiaste et sûrement de son succès atemporel ; ne s'adressant pas au malheur d'un homme ou des quelques hommes, ils touchent aux sources éternelles du malheur tel que l'homme est condamné à le connaître.

Ainsi, l'attitude cognitive que nous adopterons pourrait être rapportée à celle de l'Ecclésiaste et de sa méditation sur la constance de la souffrance morale. Nous avons, en effet, pris le parti de nous pencher, non pas sur les destinés de la guerre dans un pays x à l'époque y, mais sur la nature de *la* guerre. Et en parlant de *la* guerre telle qu'elle est constituée en tant que possible humain et universel, nous espérons apprendre quelque chose sur *les* guerres telles qu'elles se sont déroulées. L'ambition n'est donc pas de découvrir quoi que soit sur aucune guerre en particulier. Il s'agit plutôt, après avoir exposé comment les guerres « fonctionnent » et mis en évidence les catégories fondamentales de ce phénomène, de

[3] Ecclésiaste, I, 8-9, traduction du Grand Rabbin Zadoc Khan

contribuer à en « guider » les observations et aider à mieux en étudier chaque occurrence (soit *une* guerre singulière). Par conséquent, l'enjeu n'est donc pas de « sauver les phénomènes », ni de « feindre des hypothèses », pour reprendre les mots de controverses scientifiques illustres, mais de concourir à en « rendre compte » et à en affiner, compléter et équilibrer l'observation[4].

Comme le dit avec brio le grand théoricien de la guerre navale et de la guerre en générale Julian S. Corbett, en commentant la démarche qui conduisit Clausewitz à s'affranchir du carcan de la pensée et des préjugés de son temps pour concevoir son imposant traité, il est nécessaire de considérer l'affrontement martial au-delà de toute contingence et tenter d'apercevoir l'immuable dans la multiplicité de l'éphémère : « Son esprit pratique ne pouvait oublier en effet que la guerre n'avait pas commencé avec l'ère révolutionnaire et que, vraisemblablement, elle ne se terminerait pas avec elle. Si cette époque avait modifié la conduite de la guerre, on pouvait penser que la guerre se modifierait encore à d'autres époques et dans d'autres conditions. Une théorie de la guerre qui n'admettrait pas cela et qui laisserait en marge tout le passé ne serait nullement une théorie. Si une théorie de la guerre devait être de quelque utilité comme guide pratique, elle devrait comprendre et expliquer non seulement les dernières guerres, dont Clausewitz avait été lui-même témoin, mais toutes celles passées ou à venir »[5].

Le but de cette thèse de doctorat pourrait donc se résumer à cela : étudier systématiquement les constituants sociaux de la puissance et l'utilisation concrète de celle-ci dans la lutte martiale. L'hypothèse de travail principale, que nous tenterons au mieux de démontrer au cours de l'ouvrage, suppose que la puissance n'est pas tout, mais n'est que l'instrument de l'art du stratège. Confrontés à de nombreuses théories dévoyées, posant la puissance comme but et non comme moyen, nous sommes arrivés à la conclusion que la sociologie devait se doter d'un instrument d'étude de l'action stratégique et de l'utilisation de la puissance. Pour achever ce liminaire, ajoutons que nous insisterons plus particulièrement

[4] Sur les controverses métaphysiques ayant opposés les pouvoirs ecclésiastiques aux scientifiques, voir le classique *Sauver les Phénomènes* de Pierre Duhem (Paris, Vrin, 1992). Pour le fameux *hypothesis non fingo* de Newton, voir *Principia Mathematica*, Berkeley, University Press of California, 1999, p.943, dans la nouvelle traduction de Bernard Cohen et Anne Whitman.

[5] Julian S. Corbett, *Principes de Stratégie Maritime,* Paris, Economica, 1993, p.41

sur les actions de contournement de la puissance. C’est là en effet le principal rôle de l’intelligence stratégique : faire en sorte que le groupe armé le mieux doté ne sorte pas automatiquement vainqueur de l’affrontement. Et pour cela, il est nécessaire que les forces à disposition du commandant soient utilisées avec plus de talent et de justesse, sur un point à la fois indispensable et vulnérable de l’organisme adverse pour entraîner son entropie. L’effondrement ainsi obtenu peut n’être qu’une désorganisation morale, alors que l’énergie et les ressources ne sont pas épuisées. Mais l’envie de se battre et la résignation à subir pertes et dégâts sont la disposition primordiale de tout groupe entreprenant une action belliqueuse.

B) La guerre, phénomène universel ?

La guerre est-elle répandue sur l'ensemble du globe ? A-t-elle concerné la totalité du genre humain depuis sa séparation du genre *Homo Erectus*, il y a environ 50 000 ans ? Ou même, a-t-elle concerné les précédentes « versions » de l'homme, dont le plus connu est celui de Neandertal ? Nous venons, dans le premier chapitre, d'élargir les bornes conceptuelles aux limites les plus extrêmes. La guerre telle que nous l'envisageons concerne l'ensemble de l'humanité ayant pratiqué la guerre. Mais l'ensemble de l'humanité a-t-elle eu recours à au tribunal de Mars pour plaider sa cause et défendre ses intérêts ? Il apparait que non. Le mythe de l'homme préhistorique guerroyant sans cesse dans un monde sans loi et sans paix est si bien ancré dans les mentalités que la réponse semblait pourtant aller de soi. La faute en revient aux des premiers ethnographes accompagnant les conquérants du Nouveau Monde et l'imagerie populaire, dont le plus célèbre représentant est *La Guerre du Feu*.

Les premiers pensaient avoir trouvé l'homme « tel qu'il était au premier jour de la création » et qui vivait effectivement le plus souvent dans un état de guerre endémique et presque continu pour certains, ou aucune déclaration de guerre ne prévenait du déclenchement des opérations militaires. De là, il n'y avait qu'un pas à franchir pour affirmer qu'à l'origine l'homme était en état de guerre perpétuelle, tous contre tous, pour reprendre la formule de Hobbes et affirmer qu'avec le développement de la « civilisation », la guerre reculait inexorablement. Mais n'en voulons pas trop aux théoriciens d'avoir ignoré ce que deux siècles d'archéologie ont rendu évident aux anthropologues.

Étant donné qu'il n'y a pas d'hommes primitifs observables aujourd'hui, pas plus qu'au XVIe siècle, puisque toutes les cultures ont le même « âge » et ont donc connu des périodes de développement strictement équivalent, toute théorie se fondant sur l'observation de « primitifs » s'engage dans une voie sans issue. Les explorateurs du siècle des Lumières et des suivants n'ont trouvé que des sociétés pratiquant déjà l'agriculture, sauf en de rares exceptions, et donc à un stade culturel assez avancé. Mais l'erreur était déjà commise et l'image d'Épinal ressassée sans cesse depuis cinq siècles nous dépeint le brave Cro-Magnon comme un invétéré guerrier, profitant de la moindre occasion pour s'emparer du bien d'autrui, ne connaissant ni la miséricorde ni la magnanimité et ne comprenant en définitive que la force la plus brutale.

Mais les découvertes archéologiques ont rendu obsolète ce point de vue. La guerre est-

elle répandue sur l'ensemble du globe ? Sur ce point, l'ensemble des documents rendus accessibles à l'anthropologue concourt pour répondre par l'affirmative : oui, la guerre est bien un phénomène planétaire[6] et aucune aire culturelle ne semble en être totalement exempte. Premièrement, les traditions littéraires, écrites ou orales, traitent pour une bonne part des exploits guerriers de héros ou de dieux dont les vertus humaines et guerrières sont exaltées. Deuxièmement, les Européens ont pu constater lors des Grandes Découvertes qu'aucun peuple n'était totalement dépourvu d'institutions guerrières et ils ne purent s'installer que par la force dans les premiers comptoirs qu'ils constituèrent sur la route des Indes et plus tard en Amérique. Enfin, les sciences humaines, et au premier rang d'entre elles l'archéologie et l'ethnologie, sont venues confirmer ce que l'expérience immédiate nous faisait penser : au second millénaire après Jésus-Christ, hormis les très rares survivances paléolithiques observables dans quelques points retirés du globe, l'ensemble de l'humanité était dotée d'institutions lui permettant de repousser une attaque extérieure et de répliquer en portant la guerre hors de son territoire. Mais si les hommes font aujourd'hui partout la guerre, l'ont-ils fait de tout temps ?

Le meilleur ouvrage répondant à cette question est l'essai de l'archéologue Lawrence Kelley, qui s'est spécialisé dans les sites de fouilles faisant apparaître des traces de batailles et de blessures dues à des armes humaines. Sa réponse est très claire : la guerre n'est pas congénitale chez l'homme et rien ne permet d'affirmer que l'homme ait fait la guerre avant une date relativement proche dans le temps au regard de sa longue existence, à savoir environ -12 000 avant Jésus-Christ. Le site de Gebel Sahaba, un cimetière utilisé selon l'auteur entre les XIVe et XIIe millénaires av. J.-C., contient une proportion importante de corps recélant des indices de mort violente. La moitié environ ont eu le corps criblé de flèches et n'ont pu périr, selon l'interprétation admise aujourd'hui, que lors d'un assaut mené par une population étrangère. L'hypothèse du meurtre rituel ou du suicide collectif est à écarter en raison de la méthode de mise à mort sommaire et expéditive, ainsi que des nombreux « blessés », aux traumatismes similaires, mais dont les os ont cicatrisé avant la mort.[7]

D'autres exemples de morts violentes et imputables sont à rechercher dans les sites de la grotte d'Ofnet (environ Xème millénaire av. J.-C.), de Talheim (Vème millénaire) ou de

[6] Lawrence Keeley, *War Before Civilization,* Oxford University Press, 1996, p.27-32
[7] *Ibid.*, p.37.

Roaix en France (IIe millénaire). Avant cela, sur les nombreux restes humains extraits de la terre, aucun squelette, ni *a fortiori* aucun ensemble de squelettes, dont on peut conclure qu'ils périrent lors d'un affrontement belliqueux, n'ont été retrouvés mutilés par des armes contondantes. Rien ne permet donc de croire que l'homme ce soit fait la guerre à une date plus reculée.

De plus, cette date correspond au premier grand chamboulement de l'histoire humaine : le développement des premières agricultures et la sédentarisation de groupements humains en résultant. La « révolution néolithique » semble bien avoir correspondu avec la naissance de la guerre, pour une raison fondamentale : la création de surplus rendait la constitution d'expéditions prédatrices possibles et même rentables. L'agriculture faisait ainsi entrer la guerre dans le domaine des possibilités humaines. On pouvait d'une part les « financer » et d'autre part en ramener un profit. Auparavant, les courts épisodes guerriers imaginables auraient signifié le meurtre pour le meurtre, que seules des raisons religieuses auraient éventuellement pu justifier. Mais aucune trace n'en atteste et la coûteuse organisation d'une campagne ainsi que la très forte indépendance des membres des quelques bandes paléolithiques encore observables étaient sans doute un frein suffisant pour calmer les ardeurs des éléments belliqueux. La chasse aux grands animaux, nécessitant la coopération d'une « équipe » devait certainement permettre de dissiper ce trop-plein d'énergie, sans doute aidé en cela par quelques activités ludiques sollicitant les efforts physiques des jeunes mâles.

Notons enfin qu'à cette date apparaissent les premières villes, dans les mêmes aires culturelles où naquit la culture de la terre. Construites pour protéger les récoltes[8], ces premières cités avaient un but essentiellement défensif, comme nous le montre la célèbre tour de Jéricho, que l'on considère avoir été construite au IXe siècle av. J.-C.. La cité d'Hattousha, situé dans l'actuelle Turquie à une centaine de kilomètres à l'est d'Ankara, présente elle aussi. Promontoire perché sur les hauteurs des montagnes d'Anatolie, possédant d'évidentes qualités défensives, la future capitale du royaume hittite fut occupée et fortifiée dès le VIe millénaire

[8] Voir Terry Stocker, *Conquest, Tribute &the Rise of the State,* in Studies in the Neolithic & Urban Revolutions, edited by Linda Manzanilla, Oxford, B.A.R., 1987. "Stored food require protection, thus there is an interlink between the military and stock piled foods. The link between stored foods and the military is most manifest at boundary fortifications where the military might come under siege and would be required to withdraw into fortification and maintain themselves." L'auteur, spécialiste du monde précolombien, souligne que cette corrélation est constatable sur la plaque civilisationnelle asiatique-antérieure et mésoaméricaine et n'est donc pas un fait unique et circonstancié.

avant notre aire. Le site de Çatal Höyük en Turquie, fondé à la fin du VIIIe millénaire av. J.-C., est particulièrement instructif : chaque maison est une petite unité défensive accolée à ses voisines, accessible uniquement par une trappe sur le toit, et ne forme ni plus ni moins qu'un village fortifié sans rues, ayant pour but de protéger et de stocker les récoltes[9].

Le développement ultérieur des villes au Moyen-Orient illustre cette fonction défensive, avec notamment la présence quasi systématique des *ziggourats*, ces citadelles puissantes, abritant à la fois les greniers, la cour du souverain et les bâtiments cléricaux, dont le souvenir s'est perpétué au travers de la culture biblique grâce au mythe de la Tour de Babel. Vere Gordon Childe, le père de la théorie de la « révolution néolithique » insiste bien sur cette fonction protectrice des premiers groupements urbains et fait de la présence de ces citadelles l'un des dix critères discriminant une communauté rurale d'une ville, si archaïque soit-elle[10]. Il constate aussi que l'immense majorité des vestiges de villes primitives comporte les restes de murs d'enceinte[11], parfois très impressionnants, comme le montre la tour de Jéricho déjà citée.

Forts de ces apports de la recherche archéologique, confirmés depuis par les nouvelles fouilles, nous sommes en droit d'affirmer que le rôle de ces premiers groupements d'habitats fût vraisemblablement de résister à un éventuel agresseur et d'assurer la sécurité du groupe face au danger que représentent les autres communautés. Comme on ne peut supposer que cette construction hautement originale ait été entreprise gratuitement et en l'absence d'expérience antérieure désagréable d'invasion et de pillage, nous avons là encore un indice de l'apparition du phénomène guerre, qui allait concerner la totalité du globe à mesure que l'humanité adoptait l'agriculture. La constitution d'entités politiques séparées mises en concurrence semble devoir être mise en rapport avec l'appropriation d'un territoire et de sa « terre nourricière », comme l'avait pressenti Carl Schmitt[12], bien qu'il faille passer par l'hypothèse de l'urbanisation/sédentarisation plutôt que par une quelconque mystique de la

---

[9] Plus généralement, le caractère défensif des premières agglomérations, matérialisé par la présence de murailles, est souligné par Jean Demoule dans son ouvrage *La révolution néolithique* (Paris, Le Pommier, 2008) tant en Asie Antérieure (p.31), qu'en Europe (p.84).

[10] Vere Gordon Childe, The Urban Revolution, in *Foundations of Social Archeology, Selected Writings of V. Gordon Childe,* Walnut Creek, California, Alta Mira Press, 2004, p.113

[11] *Ibid,* p.115

[12] Voir *Le Nomos de la Terre,* Paris, PUF, 2001, p53. Il reprend pour cela un intuition de Kant dans les *Fondements métaphysiques de la doctrine du droit,* fondée sur la « loi distributive du Tien et du Mien de chacun sur le sol ».

mère-patrie[13].

C'est d'ailleurs sur ce présupposé du la terre comme acquisition primitive que se fonde le très bon essai consacré à la guerre dans les sociétés primitives, intitulé *Archéologie de la violence*, par Pierre Clastres, spécialiste des sociétés Tupi peuplant le Brésil avant l'arrivée des Européens. Pour celui-ci, tout groupe politique entretient un rapport privilégié avec la terre qu'il s'approprie en l'exploitant. Cette relation « exclusive » entre un groupe et son territoire est valable pour les groupes sédentaires ou partiellement sédentaires ayant adopté une forme d'agriculture ou d'horticulture. Plus étonnamment, cela le reste pour les groupes de chasseurs-cueilleurs, qui ne souffre d'aucun empiétement sur le territoire qu'ils occupent :

> « La localité du groupe local, c'est donc son territoire, comme réserve naturelle de ressources matérielles certes, mais surtout comme espace *exclusif* d'exercice des droits communautaires. L'exclusivité dans l'usage du territoire implique un mouvement d'exclusion, et ici apparaît avec clarté la dimension proprement politique de la société primitive comme communauté incluant son rapport essentiel au territoire : l'existence de l'Autre est d'emblée posée dans l'acte qui l'exclut, c'est contre les autres communautés que chaque société affirme son droit exclusif sur un territoire déterminé, la relation politique avec les groupes voisins est immédiatement donnée. Relation qui s'institue dans l'ordre politique et non économique, rappelons-le »[14].

Rendus superflus par l'économie de prédation, qui procure spontanément en abondance des biens pour tous les membres du groupe selon le principe « à chacun selon ses besoins »[15], les raids en territoire ennemi ne sont pas une nécessité vitale pour les groupes de chasseurs-cueilleurs. Leur tendance autarcique s'en trouve profondément renforcée et leur affrontement violent n'en devient que plus improbable.

En définitive, la guerre s'impose à nous comme un phénomène universel, mais qui ne fut « inventé », ou plutôt permis, qu'après la constitution des premiers stocks, et donc des premières valeurs transportables et dignes d'être pillées. Il ne s'agissait par ailleurs seulement

---

[13] Une hypothèse corroborée par les observations de Konrad Lorenz, qui remarque à plusieurs reprises que le comportement agressif est lié à l'occupation d'un territoire par une famille, et permet une meilleure répartition de l'espèce sur une ère donnée. Voir notamment le cas des surmulots dans Konrad Lorenz, *L'agression*, Paris, Flammarion, 1969, p.157.

[14] Pierre Clastres, *Archéologie de la Violence,* Paris, L'Aube, 2005, p.49.

[15] Point de vue développé abondance par Marshall Sahlins dans son essai déterminant *Âge de pierre, âge d'abondance,*(Paris, Gallimard, 1976) et repris avec constance en sciences humains depuis lors, sous des formes plus ou moins corrigées ou atténuées.

pas de stocks de blés, car les réseaux d'échange de matières premières et d'objets manufacturés se développèrent sans doute de manière concomitante des villes et de leurs citadelles[16]. Sans ces premiers objectifs de guerre, l'affrontement n'avait ni but ni raison. La discorde et la violence ne firent sûrement pas leur apparition chez l'homme aux alentours du XIIe millénaire, mais pour qu'elles se transformassent en un cocktail nommé « guerre », il manquait un ingrédient. Ce fut l'agriculture qui, selon l'état des connaissances actuelles[17], apporta sa contribution décisive transformant la guerre en une entreprise potentiellement rentable.

C'est l'opinion soutenue par l'ethnologue Robert Carneiro, dans son article fondateur « A Theory of the Origin of the State »[18], s'intéressant aux conditions d'émergence de l'État, en tant qu'unité politique dotée d'un personnel spécialisé dans la gestion des problèmes du groupe et occupant un territoire donné. Mais selon l'interprétation classique, issue des travaux de Gordon Childe, c'est la mise en place progressive de l'agriculture qui aurait donné lieu à cette forme de pouvoir politique. Or, les sources archéologiques indiquent que la « révolution néolithique » a précédé de loin l'apparition des premiers États. Comment expliquer alors que le passage de l'agriculture à l'État demanda plusieurs millénaires, et que de nombreuses communautés agricoles, pastorales ou agraires, ne franchirent jamais le stade de la tribu ? L'origine de ce nouveau type de communauté politique est à rechercher, si l'on en croit Robert Carneiro, non pas dans l'agriculture, mais dans la guerre.

L'agriculture, ou plus exactement la possibilité de conserver des surplus[19], n'a pas en elle-même produit l'État, mais celui-ci serait plutôt le produit de la lutte des groupements

---

[16] Voir Vere Gordon Childe, The Urban Revolution, *op cit* p.114. Voir aussi Jacques Briard, *L'Âge de Bronze,* Paris, PUF, 1972, qui souligne fort à propos que les régions d'extraction de minerai de cuivre se situent parfois à de très grande distance des lieux de production d'arme et que les lingots de cuivre ont peut-être servi de monnaie d'échange primitive (p.122). La domination crétoise s'est ainsi peut-être fondée sur le commerce du cuivre chypriote, facilement distinguable grâce au zinc qu'il comporte, et que l'on retrouve sur tout le pourtour méditerranéen. (Voir aussi Jean Tulard, *Histoire de la Crète*, Paris, PUF Collection « Que sais-je ? », 1969 (4e édition), p.40).

[17] Voir Jean Baechler, article 'Guerre et Paix' in *Dictionnaire de la pensée sociologique.* Pour une vision différente, voir Colin Renfrew, *L'énigme Indo-Européenne,* Paris, Flammarion, 1990

[18] Roberto L. Carneiro, "A Theory of the Origin of the State". *Science*, n°169, 1970, p.733–738.

[19] Ceci peut être réalisé sans la connaissance de l'agriculture, grâce à la conservation de poissons fumés ou bien de diverses graines, glands, noix ou châtaignes dans des vases de terre cuite. C'est ce qu'atteste la culture de Jomon, qui occupa tout l'archipel japonais à partir du Xe millénaire avant JC, dont les implantations incontestablement sédentaires contiennent la plus ancienne poterie du monde. Voir Michel Vié, *Histoire du Japon des origines à Meiji*, Paris, PUF, 2004, p.13. Citons aussi la culture des Yanomamö, étudiés par Napoléon Chagnon dans *The Yanomamö, the fierce people*, New York, Holt, Rinehart & Winston, 1968.

sédentaires et cultivateurs installés dans des niches écologiques étriquées où l'extension ne pouvait plus se faire par simple dissémination. Acculées à la lisière d'endroits hostiles, comme le haut plateau péruvien, les tribus auraient été placées dans l'obligation de s'affronter pour le contrôle d'un territoire. Et le vaincu, ne pouvant fuir et s'approprier d'autres terres, n'avait d'autre alternative que la soumission. L'exemple des soixante-dix-huit vallées de la zone péruvienne, « adossées aux montagnes, faisant face à la mer et flanquées par un désert plus aride qu'aucun autre sur terre », nous montre particulièrement bien comment la croissance et la multiplication des unités politiques conduisent à l'affrontement pour la terre et au triomphe de l'une d'entre elles, l'Empire inca. Ainsi, l'humanité passait, grâce à ce processus, d'une guerre où « le désir de revanche » laissait la place à « la nécessité d'acquérir un territoire »[20]. L'État embryonnaire, c'est-à-dire la chefferie, remplace peu à peu les tribus moins préparées à la guerre, dans les zones concernées[21].

Ce que nous observons avec la mise en évidence de cette séquence [Mise en place de l'agriculture → naissance de la guerre → saturation d'espaces cultivables → naissance de l'État], qui jouit d'une certaine autorité dans le domaine incertain de la paléoanthropologie, est la totale acceptation du lien entre l'adoption des techniques agropastorales et la possibilité même de la guerre. Ainsi, on ne doit pas faire de liens trop rapides entre agriculture et naissance de l'État[22], puisque de nombreux peuples sans État connaissent et l'agriculture et la guerre. Le truchement de l'hypothèse de la « saturation environnementale » et donc du passage de la guerre de razzia à la guerre de conquête d'un territoire vient confirmer l'utilité et la fécondité de la théorie de la guerre en tant qu'activité permise par un surplus.

La théorie de « la guerre de tous contre tous » et du sauvage autant chasseur que guerrier, que tous les théoriciens de la belligérance prenaient pour argent comptant[23], n'a plus court après la théorisation de la « révolution néolithique ». Et nous pouvons désormais avancer, grâce aux travaux nous permettant de dater la « naissance » de la guerre et les étapes

---

[20] Carneiro, R. L. (1970). "A Theory of the Origin of the State", op. cit.
[21] Le passage de la morphologie de la tribu à celle de la chefferie semble, d'après cette théorie convaincante, le résultat de la nécessaire concentration du pouvoir demandée par la guerre. Sur la notion de morphologie sociale, voir Jean Baechler, *Les morphologies sociales,* Paris, PUF, 2005.
[22] Comme c'est le cas des hypothèses « hydrauliques » de Karl Wittfogel, défendues dans *Oriental Despotism,* Yale University Press, New Haven, Conn., 1957.
[23] Notons en particulier les travaux de Maurice R. Davie, *La Guerre dans les sociétés primitives, son rôle et son évolution* (Paris, Payot, 1931), que Bouthoul reprend tels quels.

de son développement progressif, que l'humanité n'est pas, *par essence*, une espèce belliqueuse. Les ancêtres de l'homme ne l'étaient sûrement pas eux non plus et aucun reste de Néandertalien ou d'autres australopithèques ne porte, à ce jour, quelque trace de mort violente et collective.

Les plus vieilles traces utilisables sont cependant plus récentes que ces indices épars et concordent avec les premières grandes civilisations, apparues entre le Ve et IIIe millénaire avant notre ère (Mésopotamie, Égypte, Indus, Chine) et un peu plus récemment dans le Nouveau Monde. Elle correspond toujours plus ou moins avec l'apparition de l'agriculture, bien que certains grands archéologues contestent ce point de vue, et en tout cas avec la constitution rendant à la fois possible et rentable une expédition. La densité de population et l'impossibilité de s'éloigner de ses voisins gênants, une fois tout l'espace disponible occupé, paraissent être une des raisons du recours à la violence entre groupes politiques distincts. Si la fission du groupe, suivie d'une prise de distance des indésirables[24], paraît avoir été une commode alternative à l'affrontement armé, la saturation de certains espaces d'où les vaincus ne pouvaient fuir pour s'installer sur d'autres terres fertiles donnèrent naissance aux premiers affrontements guerriers. Mais sans relation politique imposée et sans objectif tangible, il ne saurait exister de guerres d'aucune sorte. C'est ce postulat qui doit à présent guider notre réflexion et notre vocabulaire, c'est-à-dire notre boîte à outils conceptuelle.

[24] Voir description du phénomène dans *Les Nuer,* d'Edward Evans-Pritchard, Paris, Gallimard, 1970.

C) Ce que la guerre n'est pas : les relations internationales

Une question sémantique doit à présent être soulevée : si nous devons parler de la guerre dans sa généralité, devons-nous reprendre le vocabulaire traditionnel sans le filtrer et nous poser la question de sa pertinence ? La question mérite d'être posée puisqu'un mauvais découpage et une vision trop centrée sur les termes propres à l'Occident moderne pourraient mettre une distance entre le concept de la guerre et la théorie. Ainsi les termes États, pays, et relations internationales doivent être remis en cause, interrogés avant d'être utilisés.

Penchons-nous tout d'abord sur le mot État. La guerre est-elle seulement une relation entre « États » ? Commençons par définir ce qui se loge dans ce mot, apparu aux alentours du XVIe, qui reçut sa première reconnaissance théorique dans l'œuvre de Nicolas Machiavel, et principalement dans *Le Prince.* L'État, mot nouveau, mais décrivant une réalité prenant ses racines dans une réalité plus ancienne, désigne une forme d'organisation du pouvoir politique, fondée sur un appareil permanent chargé d'appliquer les lois et de les maintenir sur un territoire donné, en se voyant conférer des pouvoirs étendus, dont l'application de la justice et le maintien de l'ordre. Dérivé de *status rei publicae,* il désigne une forme de gouvernance dont le signe le plus distinctif est que la majeure partie des employés au service de l'État sont permanents, et de ce fait ne souffrent pas des aléas et des perturbations qui peuvent affecter son sommet, monarque, gouvernement ou assemblée. Il semble que cette forme originale de gouvernement, basée sur l'empire des lois plutôt que sur celui des hommes, provienne de la croissance démesurée de la *curia regis* et de son « institution » à la fin de l'époque féodale. Le roi se trouvait ainsi entouré de nombreux conseillers, chargés de domaines de plus en plus variés, qui se maintenaient lorsqu'il était remplacé sur le trône.

L'État est donc un phénomène situé dans le temps, dont l'importance pour l'émergence de la modernité est cruciale, mais qui n'est pour rien dans l'apparition de la guerre. Ses propriétés eurent des effets non moins cruciaux sur le cours de l'histoire de la guerre, et nous aurons à y revenir, mais il est clair que définir la guerre comme un affrontement entre « États » est insuffisant et réducteur. De nombreuses sociétés non étatiques ont connu et connaissent la guerre. Les royaumes et les empires de l'Antiquité et de la période prémoderne ne sont pas des États, tout comme les cités grecques, bien qu'ils en possèdent certaines prémices et ont mené des guerres longues et intenses, parfois à des milliers de kilomètres de leur territoire.

Le terme « pays » semble quant à lui plus appartenir au domaine du langage courant qu'à celui de la philosophie politique. Dérivé du terme latin *pagus,* il désignait à l'origine la plus petite unité culturelle de l'empire, un terroir ou une patrie au sens de « terre de nos pères » (le mot anglais *country* garde plus encore ce sens, et désigne en même temps la « campagne »). La géographie classique de l'école de Vidal de la Blache l'a de même pris comme plus petite unité et l'a intégré dans son programme de recherche sous le nom de « pays naturel ». Il a ensuite servi à désigner les diverses composantes des royaumes (le pays de Caux, le pays de Bresse, le Vendômois, le Gâtinais,…), qui subsistent dans diverses expressions de la langue française (« revenir au pays » par exemple) avant qu'un glissement sémantique ne lui prête le sens même de royaume. Par extension, il désigne maintenant toute unité politique. Son sens flottant n'est donc pas approprié à un usage scientifique.

Voyons à présent le terme « relations internationales », cadre dans lequel on insère généralement l'étude de la guerre. Équivalent à l'ancien « commerce entre nations », il prend comme unité de base de sa vision un terme antique qui a connu le plus grand chambardement idéologique des deux derniers siècles : la nation. Le latin *natio,* issu de la même racine que « naître » définissait anciennement les petits d'une même portée, et prit le sens de « peuple », similaire à pays et patrie que nous venons de traiter. D'échelle plus réduite qu'aujourd'hui, il vit son sens transformé lors de la Révolution française, les républicains souhaitant fondre les nations du royaume en *une* nation indivisible. Cette évolution servit de point de départ à l'essaimage de l'idéologie nationaliste. Selon cette dernière, l'unité culturelle doit coïncider exactement avec l'unité politique, et inversement. Légitimant les entreprises de conquêtes vers l'extérieur, elle permit de justifier à l'intérieur la persécution et la progressive disparition des cultures locales.

Parler de relations internationales ne nous fait remonter qu'à quelques siècles en arrière, et l'on fait remonter généralement la « naissance » de ce type d'interactions entre unités politiques au XVIe siècle[25] et aux Guerres d'Italie. L'apparition de la diplomatie moderne est sûrement un ingrédient nouveau qui inaugure une période nouvelle dans l'histoire de l'Europe et du monde, mais on ne saurait réduire le « commerce entre nations » aux cinq derniers siècles. Là encore, nous avons besoin d'un vocabulaire plus neutre. Nous

[25] Voir Jean-Michel Sallmann, *Géopolitique du XVIème siècle,* Point-Seuil, 2003.

emprunterons notre terminologie à l'œuvre de Jean Baechler. Son avantage principal est d'être exempt de toute équivoque et d'être neutre idéologiquement (au moins pour le moment !). Laissons-lui la parole :

> « Tout est dit quand on a défini la guerre comme un conflit violent entre *polities* et la *politie* comme un espace social de pacification tendancielle. […] Une *politie* est un groupe humain qui a réussi à se doter des dispositifs et des procédures permettant à ses membres de vivre ensemble en paix, au sens restrictif où la violence est tendanciellement bannie de leurs relations. Sauf à inclure l'humanité tout entière dans une *politie* planétaire commune, une *politie* n'inclue jamais qu'une fraction limitée de l'espèce, de telle sorte que tout conflit avec l'extérieur peut, lui, dégénérer en conflit violent et en lutte à mort, du simple fait que, faute de dispositifs et de procédures propices à la paix la conflictualité peut suivre les indications de sa rationalité intrinsèque et monter aux extrêmes de la violence. Si nous convenons d'appeler "politie" l'espace social de pacification tendancielle, nous pouvons nommer *transpolitie* l'espace social de guerre virtuelle entre polities. Cet espace est composé de deux à *n* polities. Entre elles, la guerre est toujours possible, mais elle n'est pas permanente »[26].

La guerre est donc un des modes des relations transpolitiques. La définition de la paix s'en trouve affectée : « Entre les guerres, la paix règne, plus ou moins complète et profonde, mais elle n'est jamais qu'une suspension d'armes, alors que la paix civique, entre membres d'une politie, doit devenir un état perpétuel de pacification réussie, et que sa disruption dans la guerre civile est la catastrophe ultime. »[27] « Dès lors, la paix ne saurait être définie comme un état marqué par l'absence de conflits, car cet état n'existe pas et ne peut pas exister, mais comme la résolution des conflits humains sans le recours à la violence »[28].

Ajoutons que la naissance de la transpolitie est congénitalement liée à celle de la guerre. Tant que les hommes pouvaient vivre dans une indifférence partagée, aucune raison tangible ne le poussait à cheminer sur les sentiers de la guerre. La conséquence de tout cela est que « chaque bande paléolithique était, conceptuellement et effectivement, mais il n'y avait pas de transpolitie ni, par voie de conséquence, de guerre. De fait, l'archéologie du paléolithique ne révèle aucun indice, aussi ténu soit-il-il, de guerre, sinon de mort violente par meurtre ou par accident de chasse, et l'ethnographie confirme cette absence dans les bandes de prédateurs. La guerre est un produit culturel néolithique, au même titre que l'agriculture,

[26] Jean Baechler, article « Guerre et Paix », in *Dictionnaire de la pensée sociologique,* Collectif, PUF, 2005
[27] *Ibid.*
[28] *Ibid.*

l'élevage, la différenciation d'organes politiques, la stratification sociale, l'écriture, les empires… »[29] Le désintérêt mutuel que semblaient se vouer les minuscules unités politiques de l'âge de la pierre taillée nous indique que la transpolitie est le fruit de l'équilibre des puissances, dont la pesée définitive s'effectue par la guerre.

La guerre peut à présent être située à l'intérieur de critères plus restreints. Si l'on conjugue les éléments délimités lors des trois précédents paragraphes, nous pouvons dire qu'elle est un phénomène universellement utilisé pour résoudre, au moyen de la violence, les conflits survenant sur l'espace transpolitique. Ce moyen n'étant évidemment pas le seul et unique à la disposition des polities, la guerre n'est qu'un cas de figure du jeu transpolitique. En est-elle l'aboutissement inexorable, la fatale échéance qui rend inutile et illusoire toute collaboration ? Chacune des polities est libre de décider de ce point, mais les éléments apportés à la réflexion par la théorie des configurations de jeu transpolitique et des expériences comme l'intégration européenne permettent de ne pas répondre de manière trop pessimiste. Il est néanmoins primordial de s'interroger sur le statut précis de la guerre au sein de l'espace transpolitique, et tenter de donner une réponse à ce problème. Nous pourrons ainsi mieux focaliser nos analyses sur le phénomène qui nous occupe, à savoir l'affrontement militaire et son rôle dans la résolution des conflits entre unités politiques. C'est à cette tâche de délimitation du rôle de la guerre dans les relations transpolitiques que sera dédié ce chapitre. Le rôle de la guerre doit pouvoir être isolé et étudié séparément entre tout cet écheveau de liens entrelacés, comme l'on extrairait un élément chimique d'un corps composé pour en étudier les propriétés et les différentes réactions.

En outre, cette démarche va de pair avec le parti pris explicitement dès les premières pages de cet ouvrage, à savoir la concentration de l'analyse de la guerre sur l'affrontement violent. Or, il paraît évident que les autres manières de cohabiter sur la transpolitie ne cessent pas dès le commencement des hostilités, mais plutôt dès que celles-ci viennent se superposer aux autres types de relations. Celles-ci peuvent certes être chamboulées, mais ne s'arrêtent jamais vraiment totalement. Malgré l'illusion que pourraient générer les derniers conflits mondiaux, l'émulation ni même la collaboration ne s'arrêtent pas totalement, mais prennent

[29] Jean Baechler, « Esquisse d'une psychologie de la guerre », in *L'Argilète*, n°2 (numéro ayant pour thème «Le goût de la guerre »), Paris, Hermann, 2010.

des tours différents. Si les blocus et les boycotts ont été récemment érigés en armes par les guerres entre nations rivales, c'est bien que, par nature, la guerre ne condamne pas à cesser toute relation avec la masse des citoyens de la politie ennemie ! La grande difficulté rencontrée par Napoléon pour faire respecter le blocus continental, ou même l'impossibilité pour les pays musulmans à empêcher le commerce avec Israël sont autant d'exemples incitant à penser que la guerre, si elle est un cas particulier des relations transpolitiques, ne vient pas supplanter les autres, mais bien s'y ajouter et leur donner une coloration différente. Notons d'ailleurs que blocus et boycott ne sont en rien des armes propres à la guerre et qu'ils ont davantage été utilisés, avec des succès différents, pour prévenir la guerre que pour la faire.

La transpolitie, tout comme l'espace politique interne, est traversée par une quantité infinie de désaccords en tous genres, qui ne peuvent manquer de survenir entre les individus et les groupes y agissant. L'espace politique est défini par la volonté de résoudre pacifiquement ces querelles inhérentes à la sociabilité humaine, parfois au moyen de forces coercitives mises en place par le pouvoir. On peut ainsi définir, négativement, la transpolitie par l'absence de procédures limitant le recours à la force physique pour imposer son point de vue et sa solution. Sur cet espace dépourvu d'institutions légitimes en charge de ces mécanismes d'arrêt des querelles avant leur basculement dans la violence, celles-ci peuvent ainsi dégénérer en conflits, et ces conflits être résolus à devenir de véritables affrontements engageant l'intégralité du groupe politique. C'est sur ce moment précédant l'entrée en guerre que nous voudrions nous pencher. À partir de quel point l'entrée en guerre devient-elle inévitable ? La décision d'emprunter la voie des armes est-elle aussi aisée dans tous les contextes ? Quelles sont les bornes de l'action martiale ? Voici des problèmes qu'il est indispensable de définir avant de nous lancer dans le vif du sujet.

La guerre n'est pas une entreprise choisie froidement ou à la légère par les responsables politiques et militaires. Promettant à tous « du sang et de la sueur », mais réservant la victoire à seulement l'un des camps, lorsqu'elle n'est pas désastreuse pour tout le monde, la guerre est un moyen radical, par lequel je mets en jeu plus que je ne peux prétendre. Selon Clausewitz, forcer l'adversaire à faire la paix défavorablement, c'est le mettre dans une

situation où la poursuite des combats serait « plus défavorable »[30] que ce que nous réclamons. Remarquons que c'est sur ce mécanisme que repose la « dissuasion », dont le principe est de faire comprendre à tout ennemi potentiel qu'une guerre serait plus coûteuse que tout objectif raisonnablement désirable.

De ce fait, une politie qui accepte la guerre accepte une certaine prise de risque. Elle reste néanmoins la plus imprévisible de toutes, car sa nature même rend hasardeux ce pari dans lequel je peux perdre plus que les sommes que j'engage. En même temps, le défi reste séduisant, car il peut rapporter des parts de richesses, de prestige et de pouvoir incomparables avec l'investissement consenti (la mort étant même compensée par la gloire que l'on en tire potentiellement, pour soi-même comme pour ses descendants). Cependant, les pertes, matérielles dans un premier temps, et diplomatiques dans un second, peuvent en effet être disproportionnées par rapport à mon objectif de départ. Mais comme tout jeu fondé sur une part d'*alea,* la guerre est grisante et entraîne les participants à remettre toujours plus sur le tapis, dans l'espoir de se « refaire ». La catastrophe menace cependant à chaque nouvelle mise.

Les hommes politiques sont bien conscients de ce risque et la guerre n'est jamais engagée avec insouciance. On ne peut s'y résoudre que lorsque toute autre voie semble inutile à poursuivre ou même nocive. La guerre naît de l'opinion que le problème à traiter ne semble avoir d'autre solution que la manière forte et que toute autre façon de l'aborder paraît contre-productive. Quant à eux, les objectifs de guerre, c'est-à-dire les solutions que peut apporter cette manière forte au problème-source, peuvent être de nature multiple. La difficulté naît de ce qu'ils sont souvent confondus dans les vapeurs de l'excitation apportée par le combat ou perdus de vue dans la somme des objectifs particuliers et intermédiaires qui se posent pendant les hostilités. Bétail, femmes, territoires, ressources, influence, hégémonie, tous ces buts de guerre peuvent recevoir un traitement pacifique et coopératif. Il paraît donc illusoire de vouloir classer les guerres selon leurs objectifs. On ne peut donc répondre à la question « à partir de quel moment la guerre devient-elle inévitable ?» en l'abordant sous cet angle[31].

---

[30] Carl von Clausewitz, *De la Guerre,* op. cit. p.53

[31] Un exemple instructif nous est fourni par l'attitude française adoptée lors de l'épisode de la Chambre des Réunions, instituée en 1679. Destinée à faire valoir les droits de la couronne sur les petites principautés situées aux frontières du royaume, elle « fit de la paix un temps de conquêtes », selon le mot célèbre de Voltaire. Sa fonction principale était en effet d'arriver aux mêmes résultats que les onéreuses campagnes de l'armée par des

Mais il est possible de différencier deux types d'attitude relative à tous ces objectifs. La question pertinente devient alors : en empruntant les sentiers de la guerre, la politie veut-elle le changement de l'équilibre transpolitique ou bien son maintien ? C'est ce que Raymond Aron nomme les attitudes *révisionnistes* et *conservatrices.* Par le premier de ces termes, il entend désigner l'attitude d'une politie souhaitant réviser et réajuster à son profit l'équilibre pacifique dans lequel se trouve la transpolitie. Grâce à l'autre, il définit l'attitude de celui qui souhaite préserver cet équilibre, qu'il le juge bénéfique ou qu'il juge que les pertes encourues sont trop élevées pour autoriser une expédition. Précision toutefois que la position choisie sur le plan diplomatique (entendu ici au sens large, comme toutes actions non violentes entreprises sur la transpolitie), n'est en rien connectée avec le choix de faire la guerre ou non, ni avec le fait d'attaquer ou non le premier. Un pays peut très bien choisir une position conservatrice sur le plan diplomatique et entreprendre la guerre pour obliger l'adversaire à renoncer à ses prétentions. C'est ce qu'a très clairement établi Aron :

> « À un niveau inférieur, on confond parfois offensive et revendication, défensive et conservation. En une conjoncture donnée, les États satisfaits – en général ceux qui ont dicté les termes de la paix à la fin de la dernière guerre – souhaitent le maintien du *statu quo*, les États insatisfaits souhaitent la modification. À l'Ouest, l'Allemagne, après 1871, était conservatrice, la France révisionniste, l'enjeu étant l'Alsace-Lorraine. Après 1918, la France était globalement conservatrice, l'Allemagne faisait valoir ses revendications sur tous les fronts de la diplomatie, sur toutes les frontières. L'opposition en révision et conservation ne détermine pas nécessairement la répartition des rôles et des responsabilités au moment où les hostilités éclatent. Autrement dit, il est concevable que l'État conservateur prenne l'initiative du recours aux armes »[32].

L'intervention américaine de 2003 en Irak est à placer dans cette catégorie de « guerre préventive ». Contrairement à ce que l'on entendit ça et là, ce concept ne fut en rien « inventé » par les conseillers de George W. Bush, mais il s'agit d'un type de guerre parfaitement connu et théorisé, dont la meilleure formulation est due à Montesquieu : « Entre les sociétés, le droit de défense naturelle entraîne quelquefois la nécessité d'attaquer,

---

moyens « pacifiques », selon la mission que lui assigna Louvois, le tout puissant Secrétaire d'Etat à la Guerre de Versailles : « Sa Majesté n'agit point avec violence, ne se prévaut point de l'état de supériorité où sa vertu l'a mise sur tous les princes de l'Europe pour occuper ces Etats, mais seulement qu'elle rend justice » cité dans Voltaire, *Le siècle de Louis XIV*, chapitre XIV, Paris, Hachette, 1890, p.227

[32] Raymond Aron, *Paix et Guerre entre les Nations*, Paris, Calmann-Lévy, 1984 (première édition 1962), p.95

lorsqu'un peuple voit qu'une plus longue paix en mettrait un autre en état de le détruire, et que l'attaque est dans le moment le seul moyen d'empêcher cette destruction »[33].La prise d'armes est, par conséquent, fonction du contexte diplomatique, plus que de l'objectif. Conservons néanmoins l'opposition diplomatie conservatrice/diplomatie révisionniste pour comprendre dans quelle problématique globale s'inscrit la guerre.

La dégradation du climat transpolitique général peut ainsi être la cause d'un recours plus fréquent à la guerre. La conservation de la paix et le maintien de la guerre dans certaines limites peuvent être contenus par la volonté partagée de conserver l'équilibre des puissances. Mais ces raisons objectives peuvent être débordées par des phénomènes internes aux polities, en raison de blocages ou de progrès soudains. La transpolitie « égéenne » de la Grèce classique a débouché sur l'acharnée Guerre du Péloponnèse et le concert des nations européennes s'est terminé par la Première Guerre mondiale. Les mécanismes de cette dégradation seront donc un de nos objets d'investigation.

Les bornes de l'action martiale se trouvent ainsi posées et nous pouvons commencer notre étude en gardant en tête sa définition et les questions qu'elle laisse en suspens. Nous entendrons la guerre comme un *instrument destiné à atteindre des objectifs sur la scène transpolitique en usant de la violence*. Cette manière de problématiser la guerre dans sa plus grande généralité n'est toutefois pas un guide suffisant pour une étude serrée de l'affrontement belliqueux, bien qu'elle reste le point le plus fondamental à déterminer pour donner un sens à la succession d'actions extrêmement complexes qui compose toute guerre. Au final, toute analyse de la guerre doit aboutir à la réponse : à quels objectifs les actions militaires ont-elles été destinées ? Voir la guerre en tant qu'instrument de transformation de la transpolitie nous autorise à voir plus loin que la simple « histoire-bataille », tout en nous appuyant sur une analyse serrée des actions à proprement parler militaires.

Pour parvenir à cela, une simple connaissance superflue du cadre diplomatique, des généralités sur le cadre technique des deux armées et une idée vague du déroulement des opérations ne suffisent pas. Une sociologie de la guerre rigoureuse, si elle se veut utile à l'étude de cas concrets, doit apprendre à analyser une succession d'actions concrètes en vue d'objectifs à la fois intermédiaires et généraux.

---

[33] Montesquieu, *L'Esprit des Lois*, X, 2. Cité par Raymond Aron dans la suite du passage précédent.

. Propagation transpolitique & stratégie intégrale, deux problèmes quasi-microsociologiques : Avant de refermer ce chapitre, une ultime remarque sur la nature des termes employés et des problèmes qu'ils recouvrent nous semble encore nécessaire. Elle concerne plus précisément la question de la mise en place des forces sur la transpolitie, préalablement à la guerre. Cette construction de la puissance continue bien évidemment pendant les combats. C'est là que, véritablement, les combattants viennent puiser les ressources nécessaires à la production de la puissance. La construction d'une nouvelle usine d'armement, l'investissement dans telle ou telle nouvelle technologie militaire, la fortification d'une ville ou d'une zone, le percement d'un canal ou les travaux de terrassement nécessaires à la mise en place d'un aérodrome participent, sans conteste, à la politique de puissance. C'est ce que nous pouvons désigner comme la construction et l'entretien des infrastructures de puissance, destinées tour à tour à générer, améliorer et exploiter au mieux le système technique militaire, que nous examinerons en détail dans la deuxième partie de cet ouvrage.

Aussi, les relations transpolitiques, aussi bien avec les polities alliées, ennemies ou neutres, entrent aussi en jeu dans cette projection de puissance. Pour tirer profit d'une victoire militaire, comme de tout autre accroissement de puissance, il est, en effet, nécessaire de convaincre les autres que ce nouvel état de fait n'est pas dangereux pour elles (le revers de cette proposition étant naturellement que pour ne pas trop subir les conséquences d'une défaite militaire ou d'une diminution de puissance, il est indispensable de convaincre les autres puissances que le *statu quo* leur profitera à elles aussi). C'est là précisément le domaine de la diplomatie, activité en charge de la mise en place des relations transpolitiques non violentes.

Ces deux domaines d'action recoupent, en définitive, toutes les actions nécessaires au déroulement de la guerre et à l'entérinement de ses conséquences par le reste des membres de la transpolitie. Néanmoins, si ces activités sont indispensables à la guerre, elles n'en demeurent pas moins totalement indépendantes de l'affrontement en tant que tel. Bien plus, elles préexistent et précèdent l'activité guerrière, et leur cours n'est pas essentiellement modifié par l'entrée en guerre. Bien qu'elles rendent possible la puissance, elles ne font pas partie intégrante de la stratégie, ni *a fortiori* de la tactique. Forts de ce constat, nous estimons qu'il est nécessaire de trouver une appellation nouvelle à ce domaine, qui est une des clefs de compréhension des conflits militaires, et en particulier des oppositions de plus en plus

complexes et feutrées qui émaillent le cours des relations transpolitiques depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale et la mise en place de l'équilibre nucléaire.

C'est précisément ce que les penseurs anglo-saxons désignent grâce au terme *grand strategy*, difficilement transposable dans le contexte intellectuel francophone. Il indique quelque chose de précis : tout ce qui n'est pas du ressort direct du général, mais doit être entrepris par le pouvoir politique pour atteindre les fins de la guerre. Le capitaine Basil Liddell Hart, auquel nous emprunterons beaucoup de concepts, la définit comme telle : « Pratiquement synonyme de la politique qui guide la conduite de la guerre, mais distincte de la politique plus fondamentale qui doit déterminer son objet, l'expression "grande stratégie" sert à exprimer l'idée de "politique en cours d'exécution". Le rôle de la grande stratégie consiste en effet à coordonner et diriger toutes les ressources de la nation ou d'une coalition afin d'atteindre l'objet politique de la guerre, but défini par la politique fondamentale »[34].

C'est son rôle d'organisatrice qui est mis particulièrement en avant, tâche qui ne peut être assurée par les seuls militaires, mais requiert une collaboration avec le pouvoir politique (dans l'hypothèse où les militaires ne détiennent pas tout le pouvoir, évidemment). « La grande stratégie doit simultanément calculer et développer les ressources économiques et humaines des nations afin de soutenir les unités combattantes. De même, pour les ressources morales […]. La grande stratégie doit aussi organiser et répartir les rôles et la puissance entre les diverses Forces Armées, et entre celle-ci et l'industrie. Toutefois, la puissance de combat ne constitue que l'un des instruments de la grande stratégie qui doit tenir compte de la force des pressions financières, des pressions diplomatiques, des pressions commerciales et des pressions morales (qui ne sont pas les moindres) et s'en servir pour affaiblir la volonté adverse»[35]. La grande stratégie vient donc se loger entre deux domaines bien définis, celui du politique et celui du militaire. Elle est le lieu où ces deux composantes en viennent à collaborer pour doter la politie de la force des ses combattants, et les combattants de l'énergie du reste de la politie. Les responsables politiques ont donc comme devoir de « descendre » au niveau de l'organisation structurelle de la force armée, tout comme les militaires doivent se hisser au niveau de la politique pour voir satisfaits leurs réquisits sur l'aménagement de la puissance par le politique.

---

[34] Basil Liddell Hart, *Stratégie*, op. cit. p.392.
[35] *Ibid*. p.394.

Pour désigner ce déploiement des forces fondé sur l'ajustement permanent aux forces des autres polities, nous proposons l'expression *propagation transpolitique.* Nous entendons par propagation transpolitique *les choix d'une politie quant à l'organisation de ses forces, nécessairement limitées, sur la scène transpolitique, afin de se doter de la puissance nécessaire pour ne pas être en position de faiblesse par les polities adverses*. On le voit, cette définition concerne tout autant la dissuasion que la guerre réelle, et l'offensive aussi bien que la défensive. C'est cette organisation préalable des forces qui sera utilisée dans la guerre comme fournisseur de puissance, quitte à être modifiée plus ou moins profondément selon la réalité des objectifs.

Nous ne proposons là rien de radicalement original et si nous suggérons ce terme nouveau, ce n'est que pour souligner les limites de la *grand strategy*. Nous rejoignons en ça une vision sûrement plus classique de la guerre, comme on la trouve chez Sun Bin, le descendant de Sun Tzu : « Pour comprendre la voie de l'administration de l'armée, on peut la comparer au rapport entre l'arc et la flèche. Supposons que la flèche est le soldat, l'arc est le chef militaire et le tireur est le souverain. […] Si, en bandant l'arc, la poignée n'est pas ajustée correctement, la flèche recevra une poussée déséquilibrée, plus forte d'un côté, et ne pourra pas atteindre son but, bien qu'elle soit elle-même équilibrée de tous côtés. Le manque de coordination entre les généraux empêcherait de vaincre l'ennemi »[36]. Si l'arc et la flèche, que l'on peut identifier au niveau stratégique et tactique, restent des objets, le déclencheur du tir est ici un humain, qui reste en charge du moment et de l'endroit du tir. Comme Sun Bin, nous affirmons qu'il y a une différence *de nature* entre le tireur et son instrument, en le politique et le stratège, et donc entre la stratégie et le domaine de la propagation transpolitique.

[36] Sun Bin, *L'art de la guerre,* traduction de Tang Jialong et Véronique Riffaud, Paris, Payot & Rivages, 2004, p.127.

D) Ce que la guerre n'est pas : le jeu

> « Plus de compromis ; on joue son va-tout. La mise est au plus haut ; si le noir sort, tout est perdu. Et pourtant, ce n'est plus un jeu. Un jeu peut être répété. Ici, un coup malheureux, et tout est irrévocablement fini. »[37]

Soit l'affirmation « la guerre est un jeu ». Que faut-il comprendre dans une telle équivalence, posée de manière abrupte, sans nuances et sans précision ? Excluons d'emblée l'analogie pure et simple, qui voudrait que l'inverse soit tout aussi vrai, et par conséquent que « le jeu est une guerre », rien de plus, rien de moins. La valeur herméneutique de cette proposition serait alors nulle.

Nous retrouvons pourtant cette phrase, ou du moins plus souvent cette idée, dans de nombreux écrits sur la guerre. Cette conception, pour le moins floue et peu précise dans sa manière de poser la correspondance, possède néanmoins l'avantage de pouvoir être placée sous l'autorité du maître Clausewitz. Pour celui-ci, la guerre mêle « un jeu de probabilités et de possibilités, de bonne et de mauvaise fortune, ce qui fait de la guerre l'activité humaine qui ressemble le plus à un jeu de cartes »[38]

Tout d'abord, il est simple de constater que Clausewitz ne pose pas l'équivalence pure et simple entre guerre et jeu. Il note simplement, pour nous éclairer sur une des caractéristiques de la guerre, qu'il existe des similitudes entre certains aspects de la guerre et certains aspects du jeu, résultant en une ressemblance entre ces deux activités pourtant radicalement opposées. Bien avant les études de philosophie ludique, Clausewitz se montre particulièrement perspicace, et même précurseur. Devançant toute étude sérieuse de ce pan fondamental de la vie de l'homme, relégué traditionnellement dans le domaine de l'enfance et du vice, et avant de déceler sa fonction première, la détente, il ramène la guerre à une « libre activité de l'esprit » devant se jouer des défis posés par la fortune. C'est la dimension antagoniste de a guerre, que l'on retrouve dans certains jeux, et que certains esprits ont prise

[37] Ernst Jünger, *La Guerre comme expérience intérieure,* Paris, Christian Bourgeois, 1997
[38] *De la Guerre,* Livre I, chapitre 1, p.65

pour argent comptant.

Mais que nous dit réellement Clausewitz ? À aucun moment, il ne réduit la guerre à un jeu, ni n'affirme que la guerre fait partie du genre « jeu » et en serait, en quelque sorte, une espèce extrême. Il suggère simplement une ressemblance, sans pour autant indiquer lequel prend modèle sur l'autre. Tâchons donc de démêler cette analogie, qui a pour elle une grande force de suggestion, mais apporte de nombreuses confusions si elle est hissée en principe intangible. Nous pourrons ainsi l'utiliser sans contresens dans le cours de l'analyse.

Notre interprétation est que le jeu est celui qui prend modèle sur la guerre, et en est en fait une sorte de parodie inoffensive. Puisque nous devons préciser notre pensée, nous devons ajouter que la guerre se rapproche du jeu par trois aspects : l'agôn, l'aléa et l'ilinx, et dans une moindre mesure par la mimicry, selon la classification de Roger Caillois[39].

Mais nous devons, avant toute chose, expliquer en quoi l'attitude intellectuelle ramenant la guerre à un jeu nous paraît inacceptable, et même aveuglante. Examinons les quatre caractéristiques fondamentales que Johan Huizinga, dans son étude fondatrice, juge nécessaires pour que nous puissions parler de jeu : « action libre », « séparée temporairement de la vie quotidienne », « limitée » et « créatrice d'ordre »[40]. À proprement parler, aucune de ces caractéristiques n'est présente dans la guerre, entendue comme une lutte à mort entre deux polities devant régler un problème réel et préexistant.

La guerre n'a rien de libre, elle est imposée au défenseur, et je ne peux la quitter, comme je quitte un jeu devenu ennuyeux pour reprendre le cours normal de ma vie, sans l'aval de mon opposant. Même si je l'implore de faire la paix, rien ne l'oblige à accepter et il peut poursuivre son œuvre de dévastation jusqu'à ce que mon affaiblissement lui semble nécessaire. Napoléon notamment, fit des avances de paix après le désastre de Leipzig en 1813, afin de conserver son trône. Mais les Alliés voulaient sa chute et l'obtinrent malgré les tractations infructueuses de l'empereur. Il est difficile aussi d'imaginer un combat s'arrêtant en pleine bataille, celui étant le plus faible demandant la trêve une fois toute chance de succès envolée, une fois la défaite acquise. Byzance pouvait-elle demander la paix aux Turcs le 28 mai 1453 et éviter la prise de la ville qui aurait lieu le lendemain ? Certainement non. La guerre n'est donc pas une activité choisie librement, et Clausewitz l'énonce sans équivoque :

[39] Roger Caillois, *L'homme et le jeu*, Paris, Gallimard, 1958, p.47 et suivantes
[40] *Homo Ludens*, Paris, Gallimard, 1951, p.24-27

« L'ennemi est mon maître comme je suis le sien ».

De même, la guerre devient le quotidien des combattants et l'on ne peut affirmer qu'elle soit « séparée temporairement de la vie quotidienne ». Bien sûr, il est fréquent que des personnes se blessent en pratiquant certains jeux ou sports éprouvants. Certains trouvent même la mort accidentellement. Mais le jeu exclut par avance cette option et prend généralement toutes les précautions pour en protéger les participants. Même la boxe s'est vue contrainte de changer les règles et les équipements (matchs moins fréquents, gants plus épais et moins « coupants », réduction du nombre de rounds) pour éviter le plus possible les lésions cérébrales irréversibles causées par la répétition des directs et des crochets. Car, dans le jeu, la finalité n'est jamais de blesser ou de tuer, et les conséquences sur le quotidien du joueur doivent être réduites au maximum. La guerre est précisément l'inverse. Tout, les destructions causées par les armées, la mort des soldats et des civils, ainsi que l'état de paix recherché au moyen de la violence, appartient et survit à la guerre. On n'a jamais demandé aux poilus s'ils voulaient cesser de « jouer » dans les tranchées, ou aux habitants de Saint-Lô s'ils désiraient « mettre en jeu » le sort de la ville. Ils ont été happés dans le cours de la guerre, sans l'avoir demandée et sans pouvoir en sortir.

On ne peut pas non plus appliquer les deux dernières conditions de possibilité du jeu à la guerre qui n'est ni « limitée » ni « créatrice d'ordre ». La guerre est le déchaînement sauvage de la violence hors du droit admis à l'intérieur de la politie que les usages ne peuvent qu'imparfaitement permettre de dompter. Bien que certaines formes de combats soient privilégiées dans certains contextes, comme nous le verrons dans la troisième partie, la cause consiste en une mise en incapacité de l'adversaire par tous les moyens possibles et imaginables pour tuer et pour détruire. La guerre est par essence illimitée et l'ordre créé ne peut être que précaire. L'ordre du jeu est au contraire immuable et en changer les règles revient à lui mettre un terme.

Aucun des qualificatifs du jeu ne s'applique effectivement à la guerre. Mais il n'en va pas de même lorsqu'on renverse la perspective et que l'on regarde le jeu comme une guerre, dont on aurait isolé un élément et gommé volontairement les effets néfastes. Le jeu serait donc un affrontement réglé dans les moindres détails, dans lequel l'opposition est réduite à une seule dimension de ce en quoi a consisté la guerre. À l'intérieur du carcan de règle qui enserre la partie, le joueur peut développer des trésors d'ingéniosité et prendre le dessus sur

son adversaire. Dans sa composante baptisée « agôn » par Roger Caillois, le jeu reproduit la dimension concurrentielle de la guerre, privée cependant de toute répercussion sur la vie quotidienne, hormis le prestige délivré par la victoire.

La principale raison de ne pas classer la guerre dans la catégorie jeu reste cependant qu'elle vise à la mise en place d'un nouvel ordre transpolitique une fois la paix revenue (une fois le match terminé pourrait-on dire), ce qui s'oppose à l'essence même du jeu. Si l'on se base sur les composantes légèrement différentes que Roger Caillois attribue au jeu, on verra que cette « productivité » radicale de la guerre s'oppose presque point par point à l'activité ludique, qui est :

_ « *libre* : à laquelle le joueur ne saurait être obligé sans que le jeu perde aussitôt sa nature de divertissement attirant et joyeux ;

_ *séparée* : circonscrite dans des limites d'espace et de temps précises et fixées à l'avance ;

_ *incertaine* : dont le déroulement ne saurait être déterminé ni le résultat acquis préalablement, une certaine latitude dans la nécessité d'inventer étant obligatoirement laissée à l'initiative du joueur ;

_ *improductive* : ne créant ni bien, ni richesse, ni élément nouveau d'aucune sorte ; et, sauf déplacement de propriété au sein du cercle des joueurs, aboutissant à une situation identique du début de la partie ;

_ *réglée* : soumise à des conventions qui suspendent les lois et qui instaurent momentanément une législation nouvelle, qui seule compte ;

_ *fictive* : accompagnée d'une conscience spécifique de réalité seconde ou de franche irréalité par rapport à la vie courante[41]. »

Le but explicite du jeu est donc le *statu quo ante,* alors que le retour à l'ordre précédant les affrontements est illusoire. Si les choses sont similaires après les combats, c'est que le camp diplomatiquement réactionnaire est sorti vainqueur et a réussi à limiter les prétentions de son vis-à-vis. Les prétentions du camp révisionniste sont ainsi provisoirement mises de côté, ses capacités à utiliser la puissance s'étant montrées insuffisantes. Tous les cas célèbres de *statu quo ante* sont en vérité une victoire du camp agressé : La Guerre de Succession d'Autriche voit le maintien de Marie-Thérèse sur le trône et la survie de l'empire

[41] Roger Caillois, *L'homme et le jeu*, op cit. p.43

Habsbourg ; La guerre anglo-américaine de 1812 connaît la défaite des envahisseurs américains et sanctionne la souveraineté britannique sur le Canada ; la Guerre de Corée de 1953 permet au Sud de ne pas être envahi par le Nord soutenu par l'URSS et la Chine ; et, enfin, la Guerre Iran-Irak débutée en 1980 par l'assaut de Saddam Hussein sur une République islamique qu'il croit affaiblie se clôt sur l'arrêt des combats par abandon des deux armées épuisées.

La seule caractéristique vraiment semblable est l'incertitude des combats. Chaque général est libre d'inventer une stratégie qui lui permettra de prendre le dessus sur son ennemi, et bien des guerres se sont terminées sur un résultat contraire aux attentes initiales. Tout l'objectif de notre première partie sera de comprendre pourquoi cette possibilité est laissée aux deux adversaires, en dépit de l'inégalité des conditions de départs. Mais on ne saurait assimiler la guerre au jeu sur ce seul critère, les cinq autres étant totalement opposés à l'esprit martial. La finalité de la « parenthèse ludique », la détente, est tout aussi différente de la soumission de la volonté d'un autre groupe politique. La supériorité ponctuelle cherchée dans l'agôn est aussi incompatible avec ce but assigné au jeu. L'analogie doit ainsi être écartée pour toutes ses raisons, sans pour autant nier le fait que certaines guerres sont menées selon des règles strictes qui obligent les participants. Nous aurons à revenir sur cette domestication de la guerre dans la troisième partie, mais pour saisir l'essence de la guerre, il est nécessaire de se départir pour le moment d'une identification trop serrée.

E) Ligne épistémologique

> « La guerre possède à un degré éminent le caractère essentiel du sacré : elle paraît interdire qu'on la considère avec objectivité. Elle paralyse l'esprit d'examen. Elle est redoutable et impressionnante. On la maudit, on l'exalte. On l'étudie peu »
>
> Roger Caillois[42]

Venons-en enfin à la description de la méthode employée dans cet ouvrage. Le trait distinctif de notre objet est son étendue et, de là, son caractère potentiellement infini. Le principal travers à éviter fut donc, tout au long de notre enquête, de ne pas nous égarer dans certains des aspects particuliers de chaque période et chaque civilisation envisagée. Ainsi, qu'elle soit antique, médiévale, ou moderne, les différentes étapes de la guerre européenne comportent des aspects idiosyncrasiques qui viennent s'agréger au phénomène-source et en développer les particularités et les singularités que lui donnent son état et son régime aux ordres technique, économique, politique, éthique, etc. Il en va de même dans toutes les autres ères civilisationnelles, auxquelles nous avons emprunté de nombreux exemples pour mettre en contraste les données issues de l'histoire de notre continent. Et, bien qu'il soit tout à fait impossible de s'en départir complètement, nous disposons d'un critère de recherche permettant de modérer l'inévitable ethnocentrisme de nos concepts et catégories[43].

Ainsi, afin de pouvoir séparer les éléments centraux et périphériques de la guerre, notre méthode ne peut être qu'*intrinsèquement* comparatiste. Guidée par le désir de ne pas s'enfermer dans *une* vision de la guerre, non avons cherché, pour réaliser une sociologie de l'affrontement politique violent satisfaisante, à toujours confronter les concepts dégagés à partir de notions traitant de problèmes semblables dans les systèmes de pensée qui nous sont étrangers. En écartant tout ce qui est inessentiel à la guerre, nous ne pouvons qu'atteindre le noyau, les paramètres constitutifs à partir desquels se combinent les variations de chaque

[42] Roger Caillois, *Bellone ou la pente de la guerre*, Paris, La Renaissance du Livre, 1963, p.139.
[43] La contingence des catégories de pensée ne peut plus être mise en doute depuis la destruction de la logique aristotélicienne par Frege et les études pionnières de Durkheim, résumées dans *Les Formes élémentaires de la vie religieuse,* (Paris, PUF, 1917, et tout particulièrement les chapitres consacrés aux notions de temps et d'espace), continuée avec brio par Lucien Lévy-Bruhl et Lévi-Strauss.

guerre singulière et effective, ou de chaque type de guerre particulier. La confrontation de données et d'exemples entre différents cercles culturels s'est avérée être, comme dans tout travail sociologique, l'apport méthodologique décisif.

Nous nous plaçons en ce sens sous le patronage d'auteurs comme Mircea Eliade ou François Jullien, qui ont particulièrement œuvré, dans leur domaine respectif, à la mise en place d'outils permettant la communication entre systèmes de pensée étanches et s'ignorant mutuellement jusqu'à une date encore toute récente[44]. C'est ce que le premier nomme *homologation* des cultures, c'est-à-dire le processus cherchant à rendre les cultures compréhensibles l'une à l'autre[45]. Le second entend promouvoir la « décatégorisation » de l'esprit européen, soit l'arrachement de l'individu à des habitudes de pensée fermées grâce, notamment, à la lecture et l'assimilation de concepts de la philosophie chinoise[46]. Les résultats remarquables obtenus, dans le domaine de la religion pour l'un et de l'action et de la morale pour l'autre, plaident pour reprendre les fondamentaux de cette méthode.

Seul problème, nous ne sommes pas philologues et ne pouvons prétendre posséder un avis critique sur ce domaine. Mais quelle différence y a-t-il là avec les autres disciplines constituant la science humaine, ou anthropologie générale ? Celle-ci n'a d'autre choix que d'emprunter sans cesse à des domaines qui lui sont étrangers pour parvenir à une synthèse pertinente dans son objet. Tel archéologue s'aidera des textes d'Hérodote, César ou Strabon pour guider ses recherches. Il n'a cependant sûrement pas établi le texte qu'il utilise, et qu'il lit vraisemblablement dans sa propre langue, vérifiant au passage quelques points précis concernant ses fouilles. Pareillement pour le philologue, qui utilise des textes reconstitués par des méthodes qu'il n'a en aucun cas mis au point et ne saurait utiliser seul.

Inversement, le philologue dispose de données mises au point par l'archéologie, qu'il ne saurait vérifier et auxquelles il ne peut éviter d'accorder sa confiance. L'existence même des cités décrites dans l'*Iliade*, en particulier Troie et Mycènes, têtes de leur coalition

[44] Chef d'œuvre de la pensée mondiale, *L'art de la Guerre*, du général Sun Tzu, ne fut traduit en Occident pour la première fois qu'en 1772, en français, pour aussitôt retomber dans l'oubli. Il faudra cependant attendre les années vingt pour qu'une bonne traduction anglaise (due à Lionel Giles et éditée en 1910) remette au gout du jour cet indépassable traité de la ruse, une fois survenus les désastres de la Première Guerre Mondiale.
[45] Voir l'introduction de son ouvrage sur le Yoga (Mircea Eliade, *Le Yoga*, Paris, Payot, 1985)
[46] Présente dans toute l'œuvre de François Jullien, cette méthode est particulièrement mise en relief dans son essai consacré au problème de la traduction, *De l'Universel, de l'uniforme, du commun et du dialogue entre les cultures*, Paris, Fayard, 2008.

respectives, avait été sérieusement remise en question par les savants du XIXe siècle, et conséquemment celle la guerre de Troie elle-même. Or, les découvertes spectaculaires de Schliemann vinrent confirmer avec la plus grande brutalité l'existence de ces deux polities et, par l'ampleur des ruines excavées, la puissance dont elles devaient effectivement disposer. Subitement, il n'était plus question, pour tous les lettrés ayant honnêtement développé leur opinion sur la question pendant des dizaines d'années, de nier l'ampleur du choc entre Troie et Mycènes. Un siècle et demi d'archéologie en Judée et dans le reste de l'Asie Antérieure a eu le même effet sur la critique biblique.

C'est là le mouvement et l'itinéraire obligé de la science humaine : emprunt critique aux autres disciplines ; recomposition du savoir grâce au collationnement des données ; redistribution de la synthèse vers les autres disciplines et vérification des progrès. Les œuvres majeures de Montesquieu, Marx, Tocqueville, Durkheim, Weber ou Lévi-Strauss sont là pour attester de ce fait incontournable. Pour saisir un objet complexe, il est absolument nécessaire de ne pas se cantonner aux limites strictes de sa branche et d'aller chercher ailleurs, avec rigueur et honnêteté, les indices permettant de comprendre le rôle et les processus propres à ce que l'on souhaite étudier scientifiquement.

Qu'a signifié pour nous cet « ailleurs » ? Notre étude a été conçue comme un travail de sociologie, et plus précisément de sociologie historique. Cette discipline, dont les méthodes et la pratique ont été initiées par Jean Baechler, a pour ambition première de replacer la sociologie au sein d'une science humaine unifiée, que l'on peut nommer anthropologie générale. Ce type de connaissance est ainsi borné par deux autres procédés cognitifs. Plus générale et se concentrant sur les concepts et leur logique, la philosophie peut-être définie comme une connaissance réflexive, cherchant dans la raison humaine les développements et les implications de notions théoriques issues de tout le champ de la connaissance possible. C'est la science de la généralité.

En deçà de la sociologie, la connaissance historique est consacrée à l'étude de phénomènes définis avec précision dans le temps et l'espace (même si ce temps est celui de l'humanité et l'espace celui du globe terrestre). Combinant les techniques les plus diverses pour mener à bien son enquête, l'historien a pour but de retranscrire le déroulement et la logique d'un évènement unique, dont il doit expliquer l'origine, le développement et les répercussions. C'est la science de la singularité.

Comme chacun sait, il n'est pas apparu immédiatement indispensable aux penseurs européens de se doter d'une science intermédiaire entre philosophie et histoire, sciences dont les naissances concomitantes se situent au Ve siècle avant notre ère, dans le bouillonnant milieu intellectuel panhellénique. Il fallut patienter jusqu'au XIXe siècle pour qu'Auguste Comte utilise pour la première fois ce terme pour qualifier sa discipline, encore peu scientifique et fortement teintée de l'idéologie positiviste et saint-simonienne. C'est enfin Durkheim, rapidement imité par de nombreux auteurs, qui lui donna sa première armature conceptuelle solide, qui sert aujourd'hui encore de point de départ à la formation du jeune sociologue à son arrivée à l'université. Mais quels sont le rôle et la fonction de cette pensée tardivement apparue dans la sphère scientifique ?

La mission première de la sociologie, comme on peut s'en douter, est de faire le lien entre la connaissance la plus générale et la connaissance la plus particulière. Si la philosophie répond à la question : « Qu'est-ce que le politique ? », l'histoire reconstituera la vie de tel politicien ou bien de telle politie, ou de tel phénomène social ; par exemple la vie de Richelieu, la France au XVIe siècle ou bien le colbertisme en France sous Louis XIV. Mais afin de répondre à la question « Qu'est-ce que le politique ? », la philosophie ne peut raisonner à vide et sans éléments nourrissant son questionnement. « Rien n'est dans l'esprit qui n'ait été dans les sens », nous apprend Aristote, comparant notre esprit à une page blanche que vient remplir l'expérience. Jamais vraiment remis en question en vingt-cinq siècles de philosophie, hormis peut-être la tentative géniale mais à jamais indémontrable de Berkeley, la vérité de ce principe demeure par-delà toute controverse. Sans matière à penser, la raison ne peut pas enclencher le mouvement de connaissance réflexive propre à la philosophie.

Cette dernière ne peut faire autrement que se baser sur les éléments que lui fournit la connaissance du singulier. Un prétendant-philosophe athénien du IVe siècle avant notre ère disposait ainsi des ouvrages d'Hérodote, traitant des diverses contrées qu'ils avaient pu visiter, de leurs mœurs et de leurs dirigeants, de celui de Thucydide sur la guerre du Péloponnèse, ou encore des matériaux rassemblés par Aristote et ses élèves du Lycée concernant les différents systèmes politiques observables autour de la méditerranée (auquel Aristote se réfère constamment dans *La Politique*, mais dont seule *La Constitution d'Athènes* nous est parvenue pour le moment). Il pourra ainsi alimenter ses réflexions grâce à la « chair » que constituent les observations systématiquement rassemblées et vérifiées par l'historien.

Mais ne peut-on pas imaginer, entre le niveau totalement abstrait et la monographie, un niveau intermédiaire, destiné à connaître non pas universellement ou singulièrement, mais rassemblant les objets selon leurs similarités et leurs régularités ? Cette science ne ferait pas ainsi le lien direct entre le politique, dans toute sa généralité, et la politie athénienne, dans sa plus totale unicité, mais s'intéresserait à des objets tels que « la cité grecque », « la cité phénicienne », « la tribu gauloise », la « tribu libyque », « la tribu scythe » ou encore « les royaumes asiatiques », pour reprendre les diverses contrées évoquées par Hérodote ?

Aussi, la science consacrée à ce niveau aurait pour principale mission de comparer les traits propres à chacun des objets étudiés par l'histoire et de les rassembler au sein d'un objet, dont la réalité n'est pas contestable, qui n'est pas une généralité ou un concept, mais bien plutôt des « variétés »[47] construites par recoupements, dont il s'agit d'observer les régularités et les dissemblances, pour en rendre compte. C'est là qu'entre en jeu la connaissance philosophique. Son rôle, dans la constitution de la connaissance sociologique, ne peut être minimisé. Elle intervient précisément pour donner des éléments d'explication sur le pourquoi des régularités et des divergences observées par la connaissance historique. Discours rationnel et argumenté, la philosophie vient consolider les recoupements de la sociologie.

Ainsi, si l'on veut rendre compte des particularités de la cité grecque par rapport la cité phénicienne, c'est que, en amont, nous avons observé plusieurs cités grecques et phéniciennes, et que nous avons répondu à la question « Qu'est-ce qu'une cité ? ». Il en va de même pour la tribu gauloise, par rapport à la tribu libyque et la tribu scythe, qui nécessite l'observation de plusieurs de ces tribus et une interrogation sur la nature de la tribu. Enfin, comparer ces entités avec les royaumes asiatiques pourrait constituer la dernière étape de notre apprenti-philosophe athénien, puisque ces royaumes, et notamment l'Empire perse des Arsacides, dominaient le monde connu dans tous les domaines. Ultimement, cet esprit entreprenant aurait été conduit à s'intéresser à des questions comme « que s'est-il produit dans les royaumes asiatiques qui ne s'est pas produit ailleurs ? » ou bien « Quelles ont été les conditions ayant permis l'apparition de la cité qui ont été absente dans les régions tribales ? ». Il aurait ainsi été le premier sociologue de l'histoire, dont l'histoire a peut-être perdu la trace à cause de la paresse des copistes ou le manque d'intérêt des abbayes médiévales pour ces

[47] Au sens biologique de « Subdivision de l'espèce, dont les individus présentent un trait commun qui les différencie des autres individus ».

questions superfétatoires.

Bien que nous n'osions nous comparer aux maîtres de la science anthropologique, rien n'interdit de suivre leur exemple et de nous inspirer de leur méthode. Celle-ci, d'après la reconstitution historiographique qu'en fait Aron, n'est unie que par une chose : le souci de comprendre les phénomènes humains les plus divers grâce à l'étude systématique de leur nature et de leurs fonctions dans une pluralité de cercles culturels. Cela suppose bien évidemment l'unicité de la nature humaine et de ses problèmes fondamentaux. Chaque société est confrontée à des défis imposés par la nature humaine, qu'ils soient individuels, comme le suicide, le meurtre, la folie, ou collectifs, tels que la religion, la politique, le régime économique, ou bien la guerre. De là, il procède naturellement qu'il existe une science commune à l'ensemble de ce « règne humain », qu'il est possible d'embrasser d'un même mouvement, d'une même méthode.

Cette science, que l'on serait tenté de baptiser anthropologie générale, se base sur trois types de connaissance. Les monographies, ou connaissance historique, qui s'occupent de relater et de décrire des évènements singuliers ; la connaissance réflexive, ou philosophie, qui traite des problèmes généraux et universels ; enfin, véritable liant de l'anthropologie générale, la connaissance sociologique, qui s'occupe de connaître des faits humains particuliers[48], répétés dans plusieurs sociétés. Que cet objet soit la religion, l'éthique économique de la religion, la loi, la démocratie, les suicides ou la guerre, la visée reste la même : comparer les effets d'un même phénomène dans une pluralité de milieux culturels et en conclure des propriétés générales, des lois et des permanences, des corrélations constantes et électives avec d'autres phénomènes et enfin les idiosyncrasies propres à chaque société, ainsi que les différents types de corruption les plus observés.

C'est donc bien sous l'angle sociologique que nous avons entrepris l'étude de notre objet. Mais, comme nous venons de le rappeler, la sociologie est une science agrégative, qui requiert l'aide de multiples disciplines annexes. La philosophie et l'histoire sont ainsi constamment appelées à contribuer à nos travaux, quel que soit le domaine envisagé. Soulignons à ce propos la place particulière de l'histoire dans la connaissance de la guerre,

[48] C'est-à-dire non-généraux et non-singuliers

que ce soit pour le stratégiste ou le polémologue. La méditation de l'histoire est avant tout un prérequis des études militaires. Il est à cela deux raisons. Tout d'abord, la fréquence des guerres, qui peut être à certaines époques si basse que ni les chefs ni les soldats ne la pratiquent assez pour la connaître intimement. Ensuite, il est évident qu'une invention technique, le choix d'un nouveau théâtre de guerre, ou bien encore la modification des alliances et des objectifs politiques peuvent transformer radicalement la nature des combats d'une guerre à l'autre.

Par conséquent, la simple inférence par rapport à des évènements connus est nécessairement insuffisante pour la connaissance de la guerre d'après, et donc à son anticipation et sa préparation. Pour se former, les stratèges doivent se former à la guerre *dans sa généralité*, afin d'être en mesure de passer d'une forme à l'autre sans être dépassés. « Science pratique » essentielle à la bonne compréhension de l'art militaire pour Liddell Hart[49], l'histoire est décrite par Warden comme « la seule ouverture sur la réalité de la guerre dont dispose un soldat du temps de paix »[50]. Svétchine, le plus grand auteur militaire de l'époque soviétique, affirme pour sa part que « dans son essence, la stratégie n'est *que* la contemplation de l'histoire militaire »[51]. Or, si la science historique est à ce point indispensable au praticien de la stratégie, nul n'est besoin d'insister sur son absolue nécessité pour saisir l'essence du phénomène d'un point de vue scientifique.

La sociologie est aussi une contributrice fondamentale, et cette étude ne serait rien sans l'apport décisif de la sociologie des groupes et de l'action collective. Un domaine central de la question de la nature de la guerre est, bien entendu, le rôle de la technique. Là encore, les trois angles de vue anthropologiques ont été nécessaires à la saisie du problème et pour échapper à tout réductionnisme technique sans pour autant ignorer ou minorer son rôle. Aussi, pour connaître les coutumes martiales des populations préhistoriques, disparues ou ayant été observées par des peuples en ayant gardé un témoignage écrit, l'archéologie et l'ethnographie ont été de très précieuses sources de connaissances, permettant d'avoir une vue globale de la guerre, de ses permanences et des ses contingences.

Nous avons ainsi volontairement mis de coté le rôle de l'économie, contrairement à

[49] Voir son essai *Why don't we learn from history*, New York, Hathorn Boos, 1971
[50] John Warden III, *La Campagne Aérienne*, Paris, Economica, 1998, p.21
[51] Aleksandr Svechin, *Strategy*, Minneapolis, Est View Publications, 1999, p.77

Bouthoul et à beaucoup d'autres penseurs de la guerre avant lui, puisque nous avons acquis la certitude que l'économie est une donnée qui reste, par exemple la démographie, totalement extérieure à l'affrontement violent, sur lequel se concentrent nos recherches. Libre à quiconque le voudra de reprendre nos conclusions et d'étudier l'influence réciproque entre guerre et économie. Mais cela constitue un tout autre domaine de recherche, qui nécessite, on en conviendra, que l'objet guerre soit au préalable défini rigoureusement.

Enfin, la plus grande part de nos sources est constituée par les études militaires à proprement parler et dont il faut expliquer l'usage que l'on en a fait. Or, quoi de plus naturel que de se baser sur les productions des esprits ayant été occupés toute leur vie à cette activité, et possédant une formation intellectuelle suffisante pour entreprendre une étude de l'art de la guerre échappant à la stricte conjoncture particulière de leur époque[52] ? Ainsi, traités stratégiques, manuels, récits de campagne, textes programmatiques ou rétrospectifs, rédigés par des hommes politiques ou des militaires appartenant aux cercles culturels et aux époques les plus diverses constituent l'apport déterminant de cette thèse. Plusieurs noms se détachent de la liste des contributeurs, tels que Clausewitz, Liddell Hart, Sun Tzu, Thucydide ou Jules César.

Les ouvrages d'universitaires spécialisés dans les *war studies*, ainsi que les innombrables articles publiés chaque année viennent compléter la longue liste des domaines auxquels nous avons emprunté idées et exemples. Notons d'ailleurs que nous ne nous réclamons pas des *war studies*, pour la raison bien simple que nous n'avions par pour but d'écrire un traité de stratégie, de sciences politiques ou un manuel à l'usage des dirigeants politiques, mais bien un guide destiné à faciliter l'abord délicat des épisodes belliqueux par les chercheurs en sciences humaines, qu'ils soient philosophes, historiens, sociologues, ethnologues ou archéologues. Le but étant de parvenir à une meilleure appréhension de la *res militaris* et d'éviter autant que faire se peut les divers réductionnismes et idéologie dont l'étude de la guerre est malheureusement victime, du fait même de sa nature de meurtre de masse institutionnalisé.

Enfin, nous désirerions ajouter une dernière remarque attenante à l'« attitude mentale » ayant présidé à la collecte de tous ces matériaux et à leur fusion dans une théorie nouvelle.

[52] Remarque valant tout aussi bien pour les œuvres passées que contemporaines.

Recherchant l'archétype derrière le phénomène, l'*Ātman* par-delà la *Maya*, cette attitude a pour principale caractéristique de vouloir déterminer les lois et les principes qui déterminent la série infinie des évènements individuels. « *Utique delectat nos varietas, sed reducta in unitatem*[53]. La réduction à l'unité : telle est, en effet, la seconde passion de Leibniz, moins sensible aux contrastes qu'aux concordances, attentif à découvrir la série de gradations menues qui lient la lumière l'ombre et le néant à l'infini »[54]. Voilà comment l'un des plus grands historiens des idées, Paul Hazard, décrivait la maxime de la philosophie leibnizienne, dans un passage frappant de son ouvrage le plus illustre, *La Crise de la conscience européenne.* Appliquée au champ de la recherche en sciences humaines, ou anthropologie générale, elle pousse le savant à découvrir, non pas la logique de l'évènement, mais celle des grands types de faits sociaux dans lesquels il s'insère. Qu'il s'agisse du don, du suicide ou de la guerre, elle invite à voir au-delà la particularité des hommes et des circonstances pour se concentrer sur la nature humaine et la généralité des déterminants sociaux. Notre projet sera ainsi de chercher les lois régissant le phénomène « guerre », pour constituer une grille d'interprétation fiable de chaque occurrence particulière de celui-ci.

[53] Que l'on pourrait traduire par « Nous apprécions certainement la diversité, mais réduite à l'unité ».
[54] Paul Hazard, *La Crise de la Conscience Européenne*, Paris, Boivin et Cie, 1935, p.224.

Première Partie :

Sociologie de l'action militaire

Introduction : la stratégie et son langage

« Je songeais un jour que Sparte, qui compte parmi les États les moins populeux, a été de toute évidence le plus puissant et le plus illustre de la Grèce, et, frappé de ce fait, j'en cherchais la raison ». Ainsi s'ouvre l'ouvrage de Xénophon traitant de la *Constitution des Lacédémoniens,* dont la rédaction a été motivée par le besoin de répondre à l'une des énigmes les plus troublantes de la Grèce classique : la puissance militaire de Sparte, presque indigente au regard son opulente rivale athénienne. Reprenant un questionnement qui a reçu, depuis vingt-cinq siècles les réponses les plus diverses et demeure dans l'arrière-plan de la pensée occidentale, Xénophon pose, avec ces lignes sobres, un problème auquel aucune théorie de la *res militaris* ne peut éviter de s'atteler. Cette énigme a, en premier lieu, hanté Athènes et sa prestigieuse école de philosophie.

Socrate, et à sa suite Platon et Aristote, se sont interrogés sur la supériorité spartiate dans tout ce qui touche de près ou de loin à la guerre, bien qu'ils reconnaissaient à la cité laconienne une médiocrité presque symétrique dans les domaines des arts et des sciences[55]. Le mystère de la prépondérance d'une politie moins riche, moins peuplée, moins habile techniquement est ainsi devenu un lieu commun de la philosophie politique occidentale et Sparte représente aujourd'hui l'archétype de la rivale méprisée et pourtant triomphante.

Notre questionnement prend pour point de départ le même étonnement que celui de Xénophon et de tous ceux qui, à leur tour, s'interrogèrent sur les sources masquées de la puissance militaire. Une sociologie de la guerre doit en effet se donner pour tâche d'expliquer le maximum de fait, et notamment les moins explicables pour ceux qui les ont vécus et ceux qui les étudient rétrospectivement. Notre enquête, axée sur le fonctionnement social de la

[55] Hormis pour les chants et la danse, qui ont une utilité militaire, aussi bien pour le commandement que pour garder le moral des troupes.

stratégie, aspire à donner quelques éléments de réponse à ce problème. Car il existe indubitablement une manière de prendre le pas sur l'adversaire, qui prend racine dans la capacité à diriger et conduire une armée à la bataille. Pour toutes les Sparte, il est possible de prendre le pas sur n'importe quelle Athènes. C'est précisément sur les moyens de parvenir à ce but que se concentrera notre enquête. Pour cela, elle doit contribuer à identifier les moyens que l'homme à en sa possession pour parvenir à cette fin et d'identifier, en creux, à quelles forces cette faculté s'oppose. Cas limite de l'action militaire, son élucidation nous éclairera sur la nature du genre auquel elle participe.

C'est ainsi que nous nous voudrions contribuer, à notre tour, à la réflexion millénaire sur la guerre et ses voies énigmatiques. L'utilisation de concepts et de schèmes de pensée sociologiques constitue pour cela notre principale originalité. La guerre et, plus précisément, le combat sont des activités humaines, qu'il est possible de saisir et d'appréhender selon leur logique anthropologique propre. Suivant ce raisonnement, nous pensons qu'il est permis d'analyser les hostilités propres à la guerre, non pas selon les déterminants sociaux produits par les deux sociétés qui s'opposent, mais selon la logique propre au champ de bataille. Les hommes s'affrontant sur un espace donné ne cessent pas, de toute évidence, de former des groupes sociaux.

Ces groupes, nous pensons qu'il est possible de les comprendre, scientifiquement, selon la logique de la situation de guerre, dont nous avons mis en évidence les trois particularités dans la première partie. Ainsi, les formes de l'affrontement peuvent être saisies selon la logique créée par les dimensions conflictuelle, violente et politique de la guerre. Ainsi, les choix relatifs au déploiement de la puissance et l'adaptation continuelle aux mouvements de l'adversaire possèdent une rationalité propre, embrassée par l'art du commandement militaire. C'est en cela que le concept de stratégie est premier dans une sociologie de la guerre. Son analyse, qui occupera cette seconde partie, est selon nous la clef qui permet d'accéder à la compréhension de la logique sociale propre aux situations sociales pouvant être caractérisées comme des conflits politiques violents, ou autrement des guerres.

Mais en quoi une étude de la stratégie constitue-t-elle un bénéfice pour une enquête qui se veut avant tout sociologique ? Cela a à voir avec la manière d'envisager *l'objet sociologique*. Notre enquête n'est pas un raisonnement abstrait sur un grand département de

l'action humaine. Comme nous l'avons vu, la guerre connaît un début et pourrait bien disparaître, par exemple grâce à l'unification politique de l'humanité. Il n'existe pas d'« ordre d'activité guerrier » ou « belliqueux », bien que le rôle et la fonction sociale du conflit soient une évidence, qu'a étudié avec grand talent Georg Simmel. La guerre est plutôt un objet sociologique transversal, dont les différents dispositifs prennent pied dans différents domaines, tels que la politique, la technique ou la morale, et dont les répercussions embrassent presque la totalité du champ social. Aussi, pour saisir la logique sociale de cet objet, il est nécessaire de décrire les mécanismes de base et les causes les plus efficientes qui sont à l'œuvre dans son fonctionnement.

Or, l'hypothèse la plus solide est sans aucun doute que le cœur de l'agir militaire est, pour les acteurs menant effectivement la guerre, constitué par la stratégie. Entendue comme « l'art de conduire l'armée », elle rassemble, selon la tradition de pensée européenne, les principes fondamentaux de l'art du commandant de troupes, qu'il est possible de rassembler en un certain nombre de « lois ». Présidant au choc des groupes sociaux armés, la stratégie militaire peut être vue comme un ensemble de lois gouvernant l'emploi de la force sur la transpolitie. « Dialectique des intelligences utilisant la force pour résoudre leur conflit »[56], elle nous offre un accès direct à la compréhension de la guerre en tant que phénomène social, telle que nous l'avons identifiée dans la première partie.

Nous voudrions ici attirer l'attention du lecteur. Si nous avons choisi le terme « art de conduire l'armée », cela n'est pas par hasard ou par commodité. Le terme « art », entendu comme « ensemble de procédés servant à produire un certain résultat »[57], tel qu'on le comprend dans des expressions comme « L'art oratoire », « l'art de a parole », « l'art musical », « l'art de la navigation »[58]. Ainsi, tous les exemples cités ont en commun d'être des méthodes, rassemblant un certain nombre de préceptes relatifs à la nature du domaine de l'activité, devant guider les actions de l'individu, sans pour autant donner de recette infaillible pour l'obtention du but recherché.

---

[56] Hervé Coutau-Bégarie, *Bréviaire Stratégique*, Paris, Argos, 2013, paragraphe 19, p.26.
[57] André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la Philosophie,* 4e édition, Paris, PUF, 2002, coll. « Quadrige », article « Art », p.79.
[58] Selon les exemples retenus par Emile Littré dans son *Dictionnaire de la Langue Française* pour illustrer la définition d' « art ».

Ainsi l'art oratoire, guidé par la devise « *pathos, éthos et logos* », n'assure pas le succès de l'orateur auprès des foules, mais lui fournit un certain nombre de modalités à appliquer au moment opportun afin de pouvoir convaincre et emporter l'adhésion. De même, l'art de la navigation réunit l'ensemble des savoir-faire nécessaires pour se déplacer sur la mer et faire face à ses caprices. Il n'est en aucun cas une méthode infaillible, soutenue par une série de calculs minutieux, et permettant d'arriver à bon port. Il y a cela une raison majeure et commune à tous les arts : ceux-ci doivent composer avec l'incertitude et engager les actions prescrites au moment convenable. Insistant sur l'incertitude de ce résultat, cette acception s'oppose expressément au terme « science », entendu comme une connaissance certaine et déliée du hasard. Ainsi, les « sciences de l'ingénieur » rassemblent un certain nombre de domaines où il n'est nul besoin de savoir transiger avec les circonstances, comme la mécanique, l'électronique, la robotique, l'informatique ou le génie civil. Dans tous ces domaines, si l'on échoue à atteindre son but, la raison est à trouver *dans l'œuvre elle-même* et non dans les circonstances de son application. Si un pont ne résiste pas à l'usage que l'on en fait et s'écroule, c'est que le calcul des forces qui s'appliquent à lui en différents points a été mal établi et que la structure a été conçue de manière trop légère ou trop lourde en certains endroits. Il y a là un ensemble de règles à appliquer, indépendamment de toute vicissitude, et une série de « factions »[59] qu'il s'agit de dérouler dans un ordre inamovible, une fois l'ensemble des paramètres calculés.

Au contraire, le capitaine d'un vaisseau peut être instruit de tous les secrets de son navire, de toutes les techniques propres à chacun des instruments de navigation et se révéler un mauvais pilote. En prenant les mauvaises décisions, en ouvrant trop une voile face à un vent dont on a mal jugé la force, en calculant mal l'angle selon lequel il est préférable de rencontrer les lames d'une mer déchaînée, ou tout simplement en manquant de vigilance et de prudence. L'ensemble des moyens de mesure modernes ne prévient d'aucune manière de chavirer, de démâter ou de percuter un rocher que l'on croyait plus profond[60].

Vue sous cet angle, la stratégie est, et ne peut être, qu'un art. Se basant sur une imposante série de connaissances, de savoirs et de procédés, empruntant à une multitude

[59] Voir Jean Baechler, *Agir, Faire*, *Connaître*, Paris, Hermann, 2010.
[60] Comme nous le prouve les nombreux incidents sur une course comme le Vendée Globe, où neuf concurrents sur vingt ont abandonné.

d'arts et de sciences (dont notamment celle de la navigation d'un côté et de l'ingénieur de l'autre), l'activité militaire est doublement un art. D'une part, si l'on considère l'activité de seulement l'un des commandants en chef, nous ne pouvons qu'arriver à la conclusion que celle-ci s'identifie génériquement à l'art de la navigation. Composant avec le terrain, la gestion de ressources généralement maigres, avec le moral de ses hommes, les conditions climatiques ou encore le bon fonctionnement au moment T de tous les objets techniques en sa possession, l'activité de commandement comporte une part incompressible d'improvisation, incompatible avec le statut de science tel que nous l'avons défini. Le réduire au déroulement de factions préétablies serait comme ramener les courses de Formule 1 à l'ingéniosité des mécaniciens et faire fi du talent des pilotes et de leur *art* de la conduite.

Mais ce n'est pas tout. Si l'on considère, d'autre part, que le général doit faire face à *un autre général*, la condition ontologique de l'activité de commandement ne fait plus aucun doute. Cet autre général doit certes lui aussi diriger son groupe grâce à l'improvisation et la bonne compréhension des phénomènes extérieurs venant interférer avec le déroulé de l'action. Mais surtout, ces deux activités, en elles-mêmes déjà infiniment plus proches de l'art que de la science, ne se contentent pas d'agir, mais *réagissent l'une par rapport à l'autre*. C'est là la caractéristique majeure de la stratégie.

Tout le monde s'est déjà retrouvé bloqué, alors qu'il déambulait dans la rue, face à un autre piéton lui faisant face. Prenant la même décision que nous au même moment, celui-ci peut nous barrer à nouveau la route se dirigeant du même côté que nous pour nous contourner. Pris au piège dans la dialectique de la décision similaire, il est possible que le contournement échoue plusieurs fois de suite. Il sera aisé à tous les lecteurs de trouver dans leur mémoire ce genre d'expérience de trottoir amusante ou agaçante, selon le niveau d'urgence dans lequel nous nous trouvions à ce moment-là. Mais, si commune soit-elle, cette banale situation de la vie quotidienne nous renseigne néanmoins sur la nature de l'interaction sociale. Toute décision prise en société, et en particulier celles destinées à obtenir quelque chose des autres humains avec lesquels un individu interagit, qu'il s'agisse de le contourner dans la rue ou de lui faire mordre la poussière sur le champ de bataille, est une réaction à la réaction d'une réaction, et ainsi de suite *ad libitum*. Aussi, nous ne calons pas nos actions sur le cours paisible et inamovible de la société, mais sur les conséquences probables qu'auront nos actions sur les autres membres de la société que nous formons avec eux. Nos actions, qui sont elles-mêmes en partie des réactions, prennent pour mesure l'expérience que nous avons de la

réponse qu'on leur offre habituellement.

C'est cette situation que la guerre porte à son paroxysme. Comme nos deux passants se croisant dans la rue et se bloquant en choisissant de contourner leur obstacle humain du même côté, les deux généraux sont confrontés à la réaction de leur opposant et aux conséquences de celles-ci, que celles-ci soient délibérées ou fortuites. Réglant en fonction de l'un de l'autre leurs mouvements, les deux commandants doivent continuellement anticiper les conséquences qu'auront leurs actes sur les actes de leurs adversaires selon les caractéristiques propres de la situation[61], comme les données topologiques, les conditions météorologiques, la puissance de feu et de résistance de chacun des groupes belligérants, le moral des troupes, la quantité de nourriture et de ressources encore à leur disposition, et bien d'autres paramètres qu'il serait fastidieux et inutile d'énumérer ici. L'important étant de comprendre l'idée centrale que nous avons voulu développer, à savoir que *l'art du commandement, ou stratégie, est une interaction sociale, qui, de ce fait, mérite d'être étudiée sociologiquement.*

Si nous récapitulons les grandes lignes de notre démarche, nous pourrions dire que la sociologie étant constituée de sciences particulières propres à certains objets, nous nous donnons pour tâche de constituer une science sociale de la guerre, dont le cœur théorique serait inspiré par les principes lentement dégagés par les penseurs militaires. Clef d'interprétation de la guerre en tant qu'activité sociale, la stratégie nous fait parvenir aux mécanismes premiers du conflit politique violent. Comme le dit Clausewitz, la guerre possède un langage, qu'il s'est évertué à déchiffrer et retranscrire avec le plus de clarté possible. Et ce langage, s'il exprime des idées politiques, est néanmoins distinct de celui parlé entre ambassadeurs et hommes d'État. Car il a pour agent principal la force, qui, si elle vise les mêmes buts politiques, possède sa cohérence propre. « La guerre n'est-elle pas simplement une autre manière d'écrire et de parler pour exprimer [la pensée des nations et des

[61] C'est là la dimension qu'isole parfaitement le jeu d'échecs, ce qui lui vaut une comparaison constante avec l'art de la guerre dans presque tous les traités de stratégie, à commencer par celui de Clausewitz. Mettant les deux adversaires dans une égalité matérielle parfaite et supprimant presque totalement le facteur chance, le jeu est entièrement consacré à « calculer » les réactions de son opposant et les actions qui en découleront nécessairement.

gouvernements] ? Il est vrai qu'elle a sa propre grammaire, mais non sa propre logique »[62]. Et c'est à partir de cette grammaire stratégique que nous voudrions mener à bien notre projet : constituer une grammaire sociale de la stratégie capable de nous faire progresser dans l'intelligence de l'affrontement politique violent.

Pour cela, il était bien entendu impossible d'ignorer les siècles et les siècles de pensée militaire, qui constituent à n'en pas douter la source la plus abondante à laquelle nous puiserons les éléments de notre réflexion. Qu'il s'agisse de Clausewitz, de Liddell Hart, de César ou de Sun Tzu, les contributions plus diverses seront, dans cette seconde partie, nécessaires à la compréhension du fait militaire et à la composition d'un noyau de propositions apte à nous faire saisir le sens de l'action militaire.

Qui agit ? Dans quels buts ? Selon quels principes ? Où et quand se situe cette action ? Ce sont là les questions primaires que doit se poser le sociologue lancé dans l'analyse d'une guerre. Pour cela, il est indispensable de se familiariser avec les conceptions de base de la science miliaire, et en particulier avec le plus influent des penseurs, Carl von Clausewitz. Après un bref rappel des « axiomes » que Clausewitz a contribué à fixer, nous pourrons passer à l'édification de notre propre théorie. Mais, avant de nous lancer sur ce chemin périlleux, nous voudrions rappeler une ultime fois que notre construction théorique, si elle est issue de la lecture et de l'analyse de différents stratèges, n'a aucune visée militaire et ne saurait avoir la prétention d'en avoir. Destinée à aider le chercheur en sciences humaines, elle n'est en aucune manière un guide pour l'action, mais pour la connaissance et la compréhension du phénomène guerrier en tant que réalité humaine (ou anthropologique, si l'on veut). Maintenant armés de cette ultime précaution, nous pouvons passer à l'analyse sociologique de la stratégie.

[62] Clausewitz, *De la* Guerre, livre VIII, chapitre 6, p.703

A) Qu'est-ce que la guerre ?

> « Chacun peut prendre sur la guerre la position qu'il voudra, personne ne peut la nier. Je m'efforce quant à moi, dans ce livre où je veux faire ma paix avec la guerre, de la considérer comme quelque chose qui a toujours existé, qui est en nous, de la peler de toute écorce de représentation pour dégager la chose en soi »
>
> Ernst Jünger, La guerre comme expérience intérieure[63]

Tout travail scientifique requiert au préalable un double effort, de conceptualisation et de délimitation. C'est précisément un travail de *définition*, nécessaire si l'on ne veut pas faire sombrer le lecteur dans la confusion et l'ennui, et afin de ne pas naviguer à vue dans le cours de ses recherches. C'est aussi, somme toute, un travail de philosophie, tel qu'Aristote l'a défini[64]. Selon sa méthode, la question métaphysique fondamentale, « est-ce qu'une chose est ? », doit être suivie d'une seconde « qu'est-ce que cette chose est ? ». Initiant et guidant l'investigation à proprement parler, ces deux interrogations sont le cadre nécessaire pour donner des assises solides à nos réflexions futures. Cette démarche renferme en effet l'assurance de se focaliser par la suite sur *un* objet, et rien d'autre qui lui soit proche en apparence et imparfaitement affilié.

Toute définition est inévitablement une délimitation, c'est-à-dire, en contrepartie, une exclusion. Ainsi, lorsque l'on dit ce qu'une chose est, on coupe une partie de la réalité et excluant, non pas les objets n'ayant aucun rapport avec elle, car cela est la portée de n'importe quel examen superficiel, mais tous les autres objets qui lui sont proches, et avec lesquels nous pourrions le confondre. Lorsque je définis le lit comme un meuble doté d'une partie rembourrée afin de permettre à un homme de dormir et se reposer en position allongée, je le sépare bien évidemment d'une fleur ou d'un véhicule, mais aussi des autres meubles, comme une table ou une chaise, ou encore des autres meubles destinés à se reposer, dotés ou

[63] Paris, Christian Bourgeois éditeur, 1997, p.94

[64] *Traité de l'âme, 4*03b

non d'une partie rembourrée. Un lit n'est *que* la combinaison des caractères indispensables que j'ai repérés et dont la combinaison forme l'essence. Un lit n'est donc pas un canapé, bien que celui-ci soit doté d'une partie rembourrée et soit destiné à se reposer. Mais il n'est pas non plus une chaise longue, sur laquelle je peux me reposer en position allongée, mais sans disposer d'une partie rembourrée.

Ces précautions peuvent apparaître superflues, mais il n'y pas d'autre moyen de commencer une enquête scientifique, sous peine d'y inclure des éléments affiliés, mais qui n'appartiennent pas en propre à l'objet que nous nous sommes donné. Le risque de confusion conceptuelle est plus grand à mesure que nous nous penchons avec précisions sur un segment du réel, qu'il soit physique biologique ou humain. Si personne ne peut « nier » la guerre, comme le rappelle l'exergue que nous avons tiré des méditations pénétrantes d'Ernst Jünger sur la chose militaire, peu s'accordent sur ses propriétés fondamentales. Il nous est donc apparu nécessaire, afin de ne pas nous égarer sur une multitude de chemins et de détours possibles, de nous astreindre à une première étape dans le domaine de la philosophie et de nous poser, en guise d'introduction, la question : « Qu'est-ce que la guerre ? ».

La définition minimale que nous pourrions donner de ce phénomène, répandu sur la totalité du globe terrestre, est qu'il s'agit d'*un affrontement violent entre au moins deux groupements politiques afin de vider un différend*. On le voit, cette définition, quoique précise, est totalement neutre, au sens où elle cherche simplement à inclure toutes les guerres réelles dans le concept, et n'engage la réflexion scientifique sur aucune pente délimitée à l'avance. Elle est simplement une description alliant, sur les conseils d'Aristote, la cause matérielle et la cause finale, ou si l'on veut ce dont le phénomène est fait et ce en vue de quoi il est fait. Nous y trouvons néanmoins les trois notions fondamentales qui forment, une fois assemblées, le concept même de la guerre ; ce qui permet de dire avec certitude que nous sommes en présence d'une guerre et non pas simplement d'un affrontement entre particuliers faisant appel à la violence ou bien d'un autre type de relations entre groupements politiques. Il s'agit de la discorde, de la violence et de la politique.

Pourquoi ces trois notions sont-elles les conditions nécessaires au rangement d'un phénomène dans la catégorie de « guerre » ? Ou bien, pour s'exprimer à la manière des mathématiciens, pourquoi parler de guerre si et seulement si la discorde, la violence et la

politique se combinent au sein d'un épisode des relations entre deux groupements humains ? L'analyse de ces trois termes est inévitable si nous voulons répondre à cette question.

1) La discorde : La discorde est le point de départ nécessaire à toute guerre. Il n'y a pas de guerre qui soit gratuite, spontanée ou due à la simple nécessité de se défouler. Autrement dit, il n'y a pas de guerre sans objet, sans qu'il soit nécessaire de « vider un différend », comme le dit joliment le Littré. Et quand bien même le déchaînement paraîtrait fortuit et provoqué uniquement par l'inimitié que deux peuples se vouent mutuellement, l'antagonisme ne pourra se muer en guerre qu'en se cristallisant autour d'un quelconque objet, que se disputeront les combattants.

La guerre est un conflit, et doit être interprétée comme tel. Elle en possède les caractéristiques fondamentales et participe, tout comme lui à la segmentation et au regroupement des individus dans l'espace social, comme le fait judicieusement remarquer Georg Simmel : « le conflit possède une signification sociologique, puisqu'il suscite ou modifie les communautés d'intérêts, des regroupements en unités, des organisations »[65] affirme-t-il dès les premières lignes de son profond essai consacré à la question. Rejoignant le célèbre adage d'Héraclite, « Πόλεμος πατήρ πάντων » (la guerre est la mère de toute chose)[66], Simmel accorde un rôle crucial au conflit et à l'aversion dans la formation des groupes, au moins égal à celui de l'amour et de l'attirance[67].

Érigée en principe négatif de la distribution sociale des individus et des groupes, l'aptitude de l'homme à abhorrer et à combattre ses semblables devient l'un des plus puissants agents de la collusion ou à l'inverse de la polarisation des groupes sociaux : « Une fois que le

---

[65] Georg Simmel, *Le Conflit,* Paris, Circé, 2003, p.19

[66] Cette citation, régulièrement utilisée en étude polémologique, est pourtant rarement donnée en entier : « La guerre est le père de toutes choses, de toutes le roi ; et les unes, elle les porte à la lumière comme dieux, les autres comme hommes ; les uns, elle les fait esclaves, les autres libres.» (fragment 129 de l'édition Marcel Conche, Paris PUF, 1986). « πόλεμος », (qui est masculin et donc littéralement le « père » de tout) revêt ici une signification un peu plus large qui tend à englober toute forme de conflit, de rivalité et d'opposition. Cette opposition, ou conflictualité pancosmique et distributrice de justice, est par le fragment 128, qui précise : « Il faut savoir que la guerre est ce qui est commun, et qu'elle est éprise de justice ; ainsi, toutes choses sont engendrées et rendues nécessaires par la discorde » (traduction J-F Pradeau, Paris, GF Flammarion, 2002)

[67] On peut d'ailleurs voir cette tentative de remettre l'acte de nier et de se dresser contre comme une traduction sociologique de la pensée de la négativité et de son rôle de fondement de la liberté chez Hegel, véritable maitre à penser de la sociologie allemande naissante. Voir Bernard Bourgeois, Article « Hegel », *in* Vocabulaire des Philosophes, Tome III, philosophie moderne (XIXème siècle), Paris, Ellipses, 2002.

conflit a éclaté […], il est en fait un mouvement de protection contre le dualisme qui sépare, et une voie qui mènera à une sorte d'unité, quelle qu'elle soit, même si elle passe par la destruction de l'une des parties »[68]. Il poursuit : « Ceci ne revient nullement à la banalité du *si vis pacem para bellum*, mais est le principe tout à fait général dont découle ce cas particulier. En lui-même, le conflit est déjà la résolution des tensions entre les contraires ; le fait qu'il vise la paix n'est qu'une expression parmi d'autres, particulièrement évidente, du fait qu'il est une synthèse d'éléments, un *contre autrui* qu'il faut ranger avec un *pour autrui* sous un seul concept supérieur »[69].

Or, les groupes politiques connaissent eux aussi des moments de résolution des tensions, comme l'a bien montré Shmuel Eisenstadt : « [Une des sources] des tensions réside dans le fait que l'institutionnalisation des règles fondamentales de l'interaction sociale implique toujours la mise en place et la légitimation, les différences et les inégalités dans la distribution du pouvoir, de la richesse et du prestige, et que cet arrangement est toujours le résultat d'une lutte »[70]. Même si Eisenstadt pense à la configuration et aux luttes internes des sociétés, ce point de vue s'applique de manière tout aussi vraie à la coexistence et l'interaction des sociétés elles-mêmes. Le conflit, la lutte et le résultat de cette lutte étant généralement sanctionnés de diverses manières, dont le moderne « traité de paix » n'est qu'une possibilité.

Et si les groupes politiques connaissent le désaccord et la lutte, ils subissent par conséquent le contrecoup des conflits pointé par Simmel, à savoir le renforcement des liens entre personnes mises dans le même camp par la ligne de démarcation que trace toute discorde. Une bonne illustration de ce « principe unificateur » du conflit est le rôle du terrorisme dans l'élaboration de l'identité israélienne, pourtant constituée de groupes disparates n'ayant aucun vécu commun antérieur, tel que l'a bien souligné Edward Luttwak : « Toute l'histoire d'Israël a été marquée par le terrorisme qui, au fil des décennies, a été de pair avec l'accroissement continu de la richesse, de la culture et de la force militaire de sa population. Non pas seulement que le terrorisme n'ait pas été assez efficace pour contrer

[68] Georg Simmel, *Le Conflit,* op. cit, p.19
[69] *Ibid.* p.20.
[70] Shmuel Eisenstadt*, The Form of Sociology, Paradigms and Crises*, New York, John Wiley & Sons, 1976, p.369

l'immigration, le développement économique, le progrès technologique et la croissance militaire d'Israël. Il a en fait contribué positivement à sa force, et c'est toujours le cas, en unissant la population du pays, en l'incitant à dépasser ses rivalités politiques, en favorisant la cohésion sociale »[71]. Le groupe réagit ainsi au danger et à l'agression, formes extrêmes du conflit, par un rassemblement de ses énergies, tout comme l'organisme humain sécrète spontanément, en face d'un péril immédiat, diverses hormones, comme l'adrénaline, qui permettent de surmonter la fatigue et l'impréparation grâce à une accélération du rythme cardiaque, une hausse de la pression artérielle, une dilatation des bronches et des pupilles[72]. Agressé ou menacé, un groupe est en mesure, si les divisions en son sein ne sont pas trop importantes, de taire ses querelles, de répondre d'une seule voix et de rassembler ses forces en vue de faire face au groupe rival qui veut profiter d'une faiblesse momentanée.

Selon cette analyse, le principe du conflit, et par conséquent de la guerre en tant qu'elle est un type particulier de conflit, est d'entraîner, par une voie non consensuelle, une réorganisation des parts de pouvoir, de richesse et de prestige que possèdent les individus ou les groupements d'individus dans un espace social quelconque. Qu'il s'agisse de l'équilibre au sein d'un couple, de la part de pouvoir d'un parti dans les institutions d'un État, de duellistes réglant au pistolet une atteinte insupportable à leur honneur ou bien de deux polities s'affrontant pour la suprématie sur la transpolitie, le conflit ne peut jamais faire fi d'un désaccord concret donnant corps au différend. En cela, « la haine et l'envie, la misère et la convoitise » ne représentent que les « éléments de dissociation »[73] et ne sont ni l'alpha ni l'oméga de l'opposition.

Il est assez significatif de remarquer qu'Éris elle-même, déesse de la discorde, eût besoin pour attiser la dissension au sein de l'Olympe, de créer de toutes pièces un artifice

---

[71] Edward Luttwak, *Le grand livre de la stratégie*, Paris, Odile Jacob, 2002, p.13

[72] Il ne s'agit là que de fonctions de défense communes à tous les êtres organisés. Voir à ce sujet Anthony Storr, *L'Agressivité nécessaire*, Paris, Robert Laffont, 1969, p.31 : « Lorsque la colère s'empare des mammifères, le pouls s'accélère ainsi que la circulation périphérique, le taux de glucose du sang et la tension artérielle s'élèvent. Le rythme respiratoire devient également plus rapide, les muscles des membres du tronc se contractent plus intensément et sont moins sensibles à la fatigue. En même temps, le sang se détourne des organes internes, la digestion et les contractions intestinales s'arrêtent, alors que la sécrétion d'acide et le suc gastrique augmentent. Chez les animaux et peut-être aussi chez l'homme, les poils se dressent et l'expression de la colère est complète si l'animal montre les dents et ne contrôle plus les sons qu'il émet. La colère provoque également une diminution de la sensibilité. C'est ainsi que des combattants peuvent recevoir des blessures graves sans s'en apercevoir ».

[73] Georg Simmel, *Le Conflit,* op. cit, p.19

introduisant la convoitise dans l'esprit des dieux, la pomme d'or devenue proverbiale. Plus concrètement, mais dans le même ordre d'idée, le problème de l'impérialisme autrichien dans les Balkans, à l'œuvre depuis plusieurs décennies, eût lui aussi besoin d'un évènement mineur et presque dérisoire comparé à ses conséquences pour enclencher le cycle des mises en garde et des ultimatums qui conduisit à la guerre généralisée à l'été 1914 : l'assassinat du prince héritier par une organisation patriote serbe radicale, la Main Noire. Il est donc possible d'affirmer que tout conflit prend appui sur une discorde et naît d'un différend. Cela est de la première importance pour notre objet, car elle lui donne un point de départ, qui structure véritablement l'affrontement, et commandera sa résolution finale dans la paix. C'est, pour ainsi dire, à partir du différend que germe le conflit, et que, à travers cette dispute originelle, la guerre se voit conférer un enjeu.

Une mise en garde doit ici être adressée au lecteur : ne pas confondre enjeu et prétexte, ou plutôt cause finale et cause efficiente. Si le meurtre de Franz-Ferdinand à Sarajevo ou l'enlèvement d'Hélène furent le prétexte immédiat des guerres de 14-18 et de Troie, l'*enjeu* était bien plutôt l'impérialisme autrichien dans les Balkans auquel vinrent ensuite se greffer, par le jeu des alliances, toutes les querelles pendantes entre États européens, et la rivalité entre cités de Grèce et d'Asie Mineure dans la mer Égée au XIIe siècle avant notre ère. Cet enjeu, qui est l'objet général de la guerre et ne diffère pas selon le point de vue de tel ou tel camp, est le cadre général à l'intérieur duquel se forment les objectifs particuliers des deux camps. Puis, s'il s'agit d'une alliance, chaque allié pourra définir un objectif individuel, plus ou moins compatible avec l'objectif général de son camp et ceux des autres membres de l'alliance.

L'enjeu est ainsi défini par l'intérêt des belligérants, dont le prétexte n'est que la cristallisation éphémère. Qu'importait aux yeux des gouvernements et des peuples anglais, français, russes, grecs, américains et japonais le meurtre d'un prince autrichien dans une province nouvellement conquise ? La beauté et l'honneur d'Hélène étaient-ils suffisants pour que les nobles guerriers achéens viennent mourir en masse sur les remparts de la perfide Ilion ? Le prétexte et l'enjeu doivent bien être séparés pour comprendre les tenants et les aboutissants d'une guerre.

Pour prendre un exemple plus récent, la recherche d'armes de destruction massives fut

le prétexte que les États-Unis tentèrent d'instrumentaliser pour recevoir l'aval des institutions internationales afin d'envahir l'Irak. L'enjeu était bien plutôt la sécurisation du Moyen-Orient et des approvisionnements en pétrole et une fois les hostilités déclenchées contre l'avis du conseil de sécurité de l'ONU, les missiles bactériologiques de Saddam furent bien vite oubliés et le véritable objectif de la guerre surgit. Il s'agissait maintenant, pour assurer la sécurité de la région après la chute de Saddam Hussein, de construire un État stable et mettre fin à la rébellion sunnite. Laissons à chacun la liberté de juger de la perspicacité des fins et des moyens employés pour y parvenir, mais espérons que l'évocation de ce chapitre encore frais dans les mémoires ait permis de mieux définir le prétexte, l'objectif et l'enjeu des affrontements.

Si nous revenons aux exemples précédents, l'objectif général de la Triple Alliance était de détruire la puissance navale de l'Angleterre ainsi que les armées françaises et russes, afin d'assurer au monde germanique la prépondérance mondiale. Les objectifs de l'Allemagne étaient une victoire navale sur l'Angleterre, et une victoire terrestre sur les fronts ouest et est, afin de s'assurer des nouvelles acquisitions territoriales aux alentours des Flandres et de la Pologne. De même, lors de la guerre de Troie, le camp hellénique voulait mettre fin aux prétentions de sa rivale orientale et chaque cité détenait à son tour des buts propres, qui devait beaucoup varier entre le puissant Agamemnon de Mycènes et le modeste Ulysse d'Ithaque.

L'enjeu, ce qui précisément est mis en-jeu, peut être vu comme la somme des deux objectifs contradictoires. Il est la cagnotte mise en suspens pendant que la roue des armes tourne avant de désigner un vainqueur qui gardera sa mise et emportera celle de l'adversaire. L'enjeu est un but commun aux protagonistes du conflit et de lui naissent les objectifs particuliers de chacun. Dans nos trois exemples, les participants se disputent en vue de quelque chose (mainmise sur la mer Égée, hégémonie mondiale ou contrôle du Moyen-Orient). Le conflit, et par lui guerre, est donc une relation sociale particulière où deux parties s'efforcent de résoudre à leur avantage le différend qui les oppose. L'enjeu est donc ce sur quoi porte son conflit et rassemble les termes de la discorde originelle. Il est le faisceau des *fins* que chaque puissance combattante souhaite atteindre et sur lesquelles s'ajuste l'affrontement.

2) <u>La violence</u> : Or, qui dit « fins » suppose en même temps l'existence de moyens pour y

parvenir. Bien qu'elle soit une composante essentielle à la guerre, la discorde recouvre une réalité bien trop large pour être à elle seule une notion pertinente nous permettant d'étudier la guerre. Il nous faut donc nous pencher à présent sur les procédés qui lui sont particuliers pour résoudre le désaccord. La guerre est un conflit, mais d'une forme particulière, découlant de la nature des moyens employés.

Toutes les manières de démêler un litige ne sont pas égales pour notre propos. La menace d'utiliser sa puissance ou même une démonstration militaire se situe en deçà de notre phénomène et ressortent de relations diplomatiques normales, bien qu'un peu plus tendues. Qui pourrait, en effet, affirmer que la prise en considération de la puissance de chacun des acteurs n'est jamais absente d'une négociation entre entités politiques ? Dans cette optique, l'étalage des facultés guerrières d'une nation, bien qu'agressif, n'est qu'un rappel des forces en puissance.

La plus célèbre de ces démonstrations, par son ampleur, sa symbolique et ses conséquences sur l'histoire mondiale, est sans doute celle du Commodore Perry dans la rade d'Edo, en 1854. Ce militaire chevronné, envoyé par le président des États-Unis afin d'apporter en personne une lettre l'empereur du Japon, avait pour mission de convaincre cet archipel mystérieux et obstinément fermé au monde depuis deux siècles d'ouvrir quelques ports supplémentaires aux navires américains, avec pour effet escompté de l'inclure dans le circuit du commerce mondial. Il essuya tout d'abord un refus poli, mais ferme des fonctionnaires nippons[74]. Bien décidé à s'acquitter de sa besogne et sûrement inspiré par le récent « succès » des guerres de l'opium, il donna l'ordre de hisser les canons au travers des sabords de ses bateaux à vapeur. L'effet est immédiat et les Japonais sont « profondément impressionnés par la taille et par les canons des "vaisseaux noirs" américains capables, grâce à la vapeur, de remonter la baie contre le vent. Ils découvrent que leurs batteries échelonnées tout le long du littoral ne leur sont d'aucun secours et qu'Edo se trouve pratiquement sans défense, malgré la flotte chargée d'assurer la protection côtière »[75]. Le commodore est reçu une première fois par le shogun et arrache un an plus tard, grâce au même procédé, la convention de Kanagawa, qui autorisait les navires *yankees* à mouiller et à commercer dans

[74] Voir Jacques Gravereau, Le Japon au XXe siècle, Paris, Seuil, 1993, p.22
[75] In Edwin Reischauer, *Histoire du Japon et des Japonais,* Paris, Seuil, 1988, p.135.

deux ports japonais.

Dans toute cette affaire, qui donna lieu à un traité « de paix et d'amitié » entre les deux nations, aucun échange de coups de feu ni même de hache d'abordage n'est à constater. Le shogun Tokugawa jugea qu'il était impossible de résister. Livrer à ces étranges et habiles *geijin* ce qu'ils voulaient sans même combattre lui sembla la meilleure solution. À tous points de vue, nous ne sommes en aucun cas en présence d'un conflit militaire, la violence étant littéralement absente de l'ensemble des évènements. Bien que nous soyons en présence d'un échange entre faible et fort, terminant un conflit politique, nous ne pouvons qualifier cet épisode par le terme « belliqueux »[76].

C'est que, pour que de la discorde naisse la guerre, il est indispensable qu'au minimum l'un des protagonistes de la querelle choisisse d'employer la force. C'est là la seconde condition de possibilité du phénomène : la violence et la capacité de destruction doivent avoir été choisies comme *moyen* de résoudre le différend. La solution à la brouille n'est dès lors plus une confrontation des points de vue et des arguments. Elle est transportée sur le terrain de l'épreuve de force, qui possède une logique à part entière, indépendante des tenants et des aboutissants du litige.

La guerre devient une affaire de puissance et de volonté. Réduits à la double condition de féroces chasseurs d'homme et de gibier potentiel, les adversaires de la lutte possèdent indéniablement le même but : faire plier la volonté de l'opposant réfractaire grâce à la contrainte physique, en lui faisant crier merci. C'est grâce à cette abdication plus ou moins importante de ses droits que l'on peut arriver au stade vers lequel tend tout état belliqueux : la paix. Fondée sur le nouvel équilibre des forces, elle est le résultat de la confrontation des individus formant les armées face à face avec la mort et la destruction. Sur ce point, les protagonistes de toutes les guerres sont placés sur un pied d'égalité, comme l'a bien compris Ernst Jünger :

[76] Un autre exemple célèbre pourrait être la tentative de Darius d'assujettir les cités grecs sans combat, par le simple envoi de hérauts chargés de présenter l'alternative : la soumission ou la guerre. Le caractère bouillonnant des Athéniens et des Spartiates nous priva cependant d'une expérience aussi pure que celle du Japon face au commodore Perry. Hérodote note cependant que plusieurs cités, telles qu'Egine, remirent aux émissaires un peu d'eau et de terre, en signe d'acceptation. Voir *Histoires*, VI 49-50 et VII, 133.

> « Toute technique n'est que machine, que hasard, le projectile est aveugle et sans volonté ; l'homme, lui, c'est la volonté de tuer qui le pousse à travers les orages d'explosif, de fer et d'acier, et lorsque deux hommes s'écrasent l'un sur l'autre dans le vertige de la lutte, c'est la collision de deux êtres dont un seul restera debout. Car ces deux êtres se sont placés l'un l'autre dans une *relation première*, celle de la lutte pour l'existence dans toute sa nudité. Dans cette lutte, le plus faible va mordre la poussière, tandis que le vainqueur, l'arme raffermie dans ses poings, passe sur le corps qu'il vient d'abattre pour foncer plus avant dans la vie plus avant dans la lutte. […] Si étrange que cela soit à entendre pour qui ne s'est jamais battu pour rester en vie : la vision de l'adversaire procure, outre un comble d'horreur, la délivrance d'une pression pesante et insupportable. C'est la volupté du sang, […] dont l'élan illimité n'est comparable qu'à l'amour. »[77]

Il est certes possible de trouver toutes les nuances possibles dans les us et coutumes des guerriers humains. Néanmoins, il est bon, comme le fait ici avec brio et sans dissimulation E. Jünger, de ramener l'activité guerrière au sens primaire que ne peuvent manquer de lui attribuer les combattants : mettre à mort un autre être humain sans fléchir et sans hésiter, sous peine d'être soi-même la proie de son adversaire.

La guerre est donc non seulement un conflit, mais un conflit violent, auquel échoient les propriétés de l'usage de la contrainte physique. Ce sont ces propriétés que nous devons tenter de saisir à présent. Nous sommes partis de l'idée de discorde, qui permet à la guerre d'avoir une cause et un enjeu. La deuxième strate d'attributs provient, quant à elle, non plus de la finalité, mais du *modus operandi* utilisé pour tenter de résoudre le conflit. Il existe, nous l'avons vu, toutes sortes de conflits. C'est la condition naturelle de l'homme, en tant qu'animal politique, d'être en désaccord et en compétition avec ses semblables, condition qu'il partage avec de nombreuses espèces grégaires. Mais l'originalité humaine tient dans le fait que le mode de résolution de ces conflits ne se base pas sur la force physique et la capacité de quelques-uns à tenir le reste de la meute en respect. Il existe en effet un mode pacifique, fondé sur « l'intérêt bien compris » pour reprendre les termes des moralistes de l'époque classique, permettant à chacun d'exposer les termes du problème selon son point de vue, et d'en faire valoir le bien-fondé auprès de ses voisins. La communauté a ainsi la possibilité de combiner intérêt général et intérêts particuliers en une délicate équation.

[77] Ernst Jünger, *La Guerre comme expérience intérieure,* op. cit. p.39-40

De toute évidence, la guerre n'appartient pas à ce mode de résolution des conflits, et le définit presque en négatif. La guerre ne peut revêtir qu'une seule *forme*, celle du conflit violent. La formule limpide de Clausewitz l'indique clairement. L'objectif est « d'imposer sa volonté »[78] à l'ennemi, ce qui implique l'usage de la manière forte, à laquelle l'adversaire ne peut répliquer que de manière similaire.

En outre, la violence comme moyen introduit dans le conflit une dimension tragique. Conduite sans vaillance, la guerre risque de connaître pour issue la fin de mon existence et de mes proches. Menée avec bestialité, elle devient le tombeau de toutes les valeurs, faisant peser une menace sur l'équilibre psychique des individus et sur la cohésion du système moral du peuple. C'est dans l'espace entre ces deux voies que doivent être conduits les combats. Un espace étroit où toutes les décisions sont immédiatement mises à l'épreuve de l'efficacité et doivent être en conformité avec l'idée que l'on se fait des mœurs guerrières acceptables.

Ainsi, rejetés ou condamnés, les usages guerriers ont pour enjeu la survie du groupe. La violence que l'on oppose à la violence de l'autre ne doit être ni dérisoire ni immorale. Le comportement dans la guerre est donc avant tout une certaine manière de combattre, un savoir-tuer. Car pour comprendre la nature de la guerre, il est nécessaire de bien noter que le rôle de la violence n'est pas secondaire ni même accidentel dans la guerre. Bien plutôt, la lutte à mort représente l'alpha et l'oméga de la guerre, de la rupture de la paix à la conclusion d'une nouvelle. Car, si « la guerre n'est que la continuation de la politique par d'autres moyens », il faut bien être conscient que ces « autres moyens » contiennent des actes niant tout ordre politique viable, tels que le meurtre, les massacres, les viols, les pillages et la destruction de l'œuvre de générations entières, parfois pour des objectifs bien dérisoires[79]. Cela a bien sûr les plus graves conséquences sur les affrontements et leur déroulement, sur la manière dont la violence répond à la violence.

Cependant, la puissance physique à l'œuvre dans la guerre n'est pas seulement utilisée

---

[78] Carl von Clausewitz, *De la Guerre,* Paris, Editions de Minuit, 1955, Traduction de Denise Naville, Livre I, chapitre 1, Cette édition restera notre édition de référence, à laquelle nous nous réfèrerons simplement par : Clausewitz, *De la guerre*, sauf mention contraire.

[79] Pour la version la plus sceptique du déséquilibre entre enjeux de la guerre et destruction provoquées par la guerre, voir le discours du « sectateur de Locke » au chapitre 7 de *Micromégas*, in Voltaire, *Romans et Contes*, Paris, GF Flammarion, 2001.

dans le cadre de l'affrontement martial. Il est aussi une des modalités du pouvoir domestique, ou du pouvoir politique interne, grâce aux forces de police. Aussi, le rapport entre force et légitimité, fondement de la domination, est un équilibre délicat et constitue l'un des éléments qui condamnent l'art du commandement à rester dans le domaine de l'art, et non de la connaissance scientifique applicable méthodiquement. Cette paradoxale complémentarité a reçu chez Pascal une formulation concise et à peu près définitive, sur laquelle nous pouvons nous appuyer pour tenter de saisir ce qui rend la voie des armes si particulière :

> « Il est juste que ce qui est juste soit suivi ; il est nécessaire que ce qui est le plus fort soit suivi. La justice sans la force est impuissante ; la force sans la justice est tyrannique.
>
> La justice sans force est contredite, parce qu'il y a toujours des méchants. La force sans la justice est accusée. Il faut donc mettre ensemble la justice et la force, et pour cela faire que ce qui est juste soit fort ou que ce qui est fort soit juste.
>
> La justice est sujette à dispute. La force est très reconnaissable et sans dispute. Aussi on n'a pu donner la force à la justice, parce que la force a contredit la justice et dit qu'elle était injuste, et a dit que c'était elle qui était juste.
>
> Et ainsi ne pouvant faire que ce qui est juste soit fort on a fait que ce qui est fort fût juste. »[80]

C'est précisément au sein de ce paradoxe que le rôle de la guerre se manifeste et que la relation entre force et justice s'enraye. La justice rend le pouvoir légitime et la force préserve cette justice contre les criminels et les séditieux. La force n'est pas le fondement du pouvoir, mais son assise ; c'est lorsque le pouvoir s'appuie uniquement sur la force que nous pouvons parler de tyrannie. La justice se voit alors commander temporairement par la puissance physique. Cette donnée n'est pas démontrable, elle est posée par Pascal comme un axiome. Ainsi, puisque « la force contredit la justice », l'usage de la brutalité pour convaincre mon adversaire possède des effets auto-entraînants, que l'on peut expliquer ainsi :

. Le pouvoir et la justice sont assis, en dernier recours, sur la force.

. Je ne peux m'opposer à la force que par une plus grande force.

. Or, la guerre est l'emploi de la force pour imposer un pouvoir.

---

[80] Blaise Pascal, *Pensées*, pensée n°151, édition Francis Kaplan, Paris, Cerf, 2005

. Donc si je ne m'oppose pas à la guerre par la guerre, je peux perdre tout mon pouvoir et perdre tout moyen de décider de ce qui est juste.

Ce raisonnement est valable pour toutes les situations de pouvoir. Les autres modalités du pouvoir, le prestige et l'intérêt[81], étant des mobiles soustraits à la force physique, la violence est le seul moyen d'imposer le pouvoir. « Que notre force soit la loi de la justice, Car ce qui faible s'avère inutile » mettait déjà dans la bouche de l'impie l'auteur du livre biblique intitulé *La Sagesse de Salomon*[82], condamna nt une manière erronée de voir la nature de la chose publique. Méditant sur ce thème qui avait sans doute déjà suscité l'étonnement des sages de l'Orient, ce prophète à jamais anonyme bute, comme nous aujourd'hui, sur un des faits les plus têtus de la philosophie politique : le droit nu et désarmé n'est qu'une profession de foi. Et nul, pas même le plus fervent, ne peut outrepasser la scandaleuse condition politique de l'homme en ce bas monde.

Car il y a bien quelque chose de révoltant à ce que la justice doive, en dernière instance, courber l'échine face à la force. C'est ce qu'avait déjà admirablement entrevu Thucydide lorsqu'il mettait dans la bouche des hérauts athéniens, lors de leur dialogue avec les Méliens, ce constat clairvoyant, mais non dénué de cynisme : « Dans le monde des hommes, les arguments de droit n'ont de poids que dans la mesure où les adversaires en présence disposent de moyens équivalents ; si tel n'est pas le cas, les plus forts tirent tout le parti possible de leur puissance tandis que les plus faibles n'ont qu'à s'incliner »[83]. Seule la force peut s'opposer à la force, et ainsi soutenir le droit, à l'intérieur comme à l'extérieur de la politie ; si elle vient à faire défaut, plus rien n'est en mesure d'empêcher ni la sédition et la tyrannie, ni la défaite et la soumission, reléguant au second plan le droit et la volonté des citoyens. Ce qui faisait dire à Machiavel que sans armée, un État était comme un palais dépourvu de toit : aussi beau et élégant soit-il, il ne pourrait résister aux assauts du temps et s'écroulerait bientôt[84.]

---

[81] Voir Jean Baechler, *Le pouvoir pur*, Paris, Calmann-Lévy, 1975.
[82] Sagesse II,11. Traduction Osty.
[83] Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse,* Paris, Gallimard, 2000, paragraphe 89, p.439
[84] Préface à l'*Art de la Guerre*, Paris, Gallimard, collection Pléiade, 1952, p.724 : « Sans l'appui de ces armes, la meilleure police s'écroule bien vite, ni plus ni moins que feraient les logements d'un superbe et royal palais, tout orné fût-il de gemmes et d'or, s'il n'était pas couvert de quelque chose qui le défendît de la pluie ». C'est, en

À la guerre, on ne peut ainsi répondre que par la guerre. Et si donc, lors d'un conflit, on tente de me contraindre par la destruction ou la menace de destruction, la seule réaction possible est d'employer à mon tour la violence, et préférablement une plus grande violence. Si je ne fais rien pour contrecarrer cette tentative, je me trouve placé dans l'obligation de satisfaire aux exigences de mon agresseur en niant mon droit et ma conception de la justice. Il m'aura « imposé sa volonté ». La violence produite en réaction ne saurait, par conséquent, être moins intense que celle qui l'a suscitée. Si l'on considère que cette réaction suscite à son tour une réaction, on en arrive à comprendre le mécanisme de la « montée aux extrêmes » sur un modèle en définitive très similaire à la manière dont Raymond Boudon a expliqué les embouteillages. Si chaque automobiliste freine moins vite que celui le précédant, il ne peut que le percuter ; ainsi dans les faits l'automobiliste pris dans l'embouteillage freine au moins autant que le précédent, et toujours un peu plus dans les faits. L'encombrement est donc produit par la multitude de surréaction de tous les acteurs prenant part au phénomène[85]. La seule différence étant que dans l'affrontement belliqueux, la montée est engendrée par deux groupes d'acteurs, réagissant sans cesse l'un à l'autre.

Cet enchaînement incontrôlable entraîne bien évidemment des répercussions fondamentales sur l'objet de notre étude, présentes à chaque niveau de l'analyse et que l'on retrouve dans les métaphores employée pour le décrire. Ne dit-on pas qu'un conflit « s'allume » et « s'éteint », comme on le dit d'un incendie qui consume la forêt jusqu'à ce que plus aucun arbre ne puisse être dévoré par ses flammes ? Une fois initiée, la violence ne connaîtrait plus de limites et transmettrait ses propriétés à la guerre si rien ne venait maîtrise sa progression. La question que l'on est en droit de se poser est alors : la guerre voit-elle la violence modérée par quelque chose qui lui est extérieur, venant dompter la fureur des guerriers, destinée *en soi* à atteindre le plus grand degré possible ? Ou bien faut-il voir la variation d'intensité de la violence martiale comme ajustée selon des variables internes à la

---

quelque sorte l'idée centrale de l'œuvre de Machiavel : pour se « maintenir dans son Etat », le Prince doit décourager les entreprises de conquête en les rendant couteuses et incertaines. Ainsi, par de bonnes lois qui donnent de bonnes armes, l'Etat sera prémuni contre le plus grave fléau menaçant son existence : la guerre. Toutes mesures prescrites dans le Prince n'ont pour autre but que de doter l'Etat de ces bonnes lois et de ces bonnes armes. La finalité n'est plus a morale ou la foi, mais celles-ci deviennent des variables d'ajustement pour ne pas être trop haï par ses sujets, et risquer d'être renverser de l'intérieur. Voir, Quentin Skinner, *Machiavel,* Paris, Seuil, 2001.

[85] Raymond Boudon, *Effets pervers et Ordre Social,* Paris, PUF, 1977.

guerre, qui émanent de certains paramètres propres à l'affrontement et à la volonté de vaincre l'adversaire ? « La fureur du combat est subordonnée au calcul stratégique de l'art militaire. Ce ne sont pas la frénésie, la vindicte et le triomphe qui doivent diriger la violence, c'est l'esprit pragmatique. Ce n'est pas la spontanéité de l'instant qui décide du choix des moyens, ce sont la supputation et la prévision. La violence est planifiée, organisée, mécanisée, son efficacité est intensifiée et étendue »[86].

Toute la difficulté vient par conséquent de ce fait : pour soutenir une réclamation légitime dans un conflit et pour créer l'ordre nouveau qu'ils veulent meilleurs et plus justes, les belligérants, qu'ils assaillent ou se protègent, doivent en passer par un moyen intrinsèquement injuste et négateur d'ordre : la violence.

La violence et son rapport à l'ordre constituent le thème principal du *Traité de la Violence* rédigé par Wolfgang Sofsky. Habilement inspiré du schème de pensée du *yin* et du *yang*, pour le lequel toute absolutisation d'une forme d'être engendre nécessairement son contraire, le paradoxe de Sofsky met le doigt sur le point de déséquilibre empêchant la stabilisation paisible et spontanée des polities. Selon lui, le règne de la violence est « coextensif à l'histoire du genre humain, du début à la fin »[87]. Qu'elle soit tournée vers l'intérieur ou l'extérieur du groupe politique, « la violence crée le chaos, et l'ordre crée la violence. Ce dilemme est insoluble. Fondé sur la peur de la violence, l'ordre crée lui-même à nouveau peur et violence »[88]. Posé sur ce sol mouvant, tout édifice de pacification doit immanquablement préparer le changement de conditions qui provoquera le retour de la brutalité comme moyen politique, permettant de faire plier l'autre à ma volonté plutôt que l'y faire consentir.

Bien que ce retour ne soit pas inexorable, car il est toujours possible de donner une nouvelle architecture à l'édifice, le politique ne peut se placer au-dessus de ce risque et n'a d'autre choix que de maintenir une certaine capacité à user de la violence pour maintenir

[86] Wolfgang Sofsky, *Traité de la Violence*, Paris, Gallimard, 1998, p.22
[87] Wolfgang Sofsky, *Traité de la Violence*, op. cit., p.12
[88] Wolfgang Sofsky, *Traité de la Violence*, op. cit., p.12

l'ordre. Nées du refus de l'ordre établi, la guerre et la révolution peuvent être vues comme « les remèdes […] d'une inévitable usure », comme notait déjà Roger Caillois, avec la grande subtilité qui le caractérise : « Le temps profane, la paix consolide nécessairement les positions acquises, les intérêts créés, les opinions reçues, les routines et les paresses, les égoïsmes et les préjugés. […] La guerre et la fête, par l'ampleur des sacrifices, par le grand brassage épuisant dont elles sont la cause, fondent un ordre neuf, revigorent la société, la débarrassent des institutions qui ont fait leur temps et qui l'encombraient »[89]. C'est là le rôle de la « dangereuse, mais salutaire violence ».

Dans le domaine transpolitique, qui nous intéresse ici, on ne pourra alors opposer à la violence qu'une autre violence. C'est là la simple et unique genèse de la guerre. La confrontation des deux interprétations de la justice, portées par la puissance physique, est tranchée, de manière tout à fait injuste, par la confrontation des forces projetées par les deux unités politiques, selon une continuité qui restera toujours nimbée de mystère. Ce mystère étant lié à la question fondamentale : pourquoi la violence est-elle ce qui vient décider de ce qui est juste et de ce qui ne l'est pas, alors que la justice est la notion, spontanément perçue et recherchée par les hommes, qui précisément empêche la société d'être fondée sur le droit du plus fort ?

Si l'on en croit saint Augustin, « autre chose est de vouloir user justement d'une puissance injuste, et autre chose d'user injustement d'une puissance juste »[90]. Ce qui était clair dans le domaine de la politique intérieure ne l'est plus dans la guerre. Car la violence seule permet, dans celui-ci, de restaurer l'ordre ancien ou d'en créer un nouveau. C'est une violence maîtrisée, dont la mission est de convaincre les victimes de la justesse des vues de l'agresseur, *e vice versa* (au moins provisoirement, le temps de parvenir à un accord de paix). Comme nous le verrons dans la troisième partie, moins la violence est maîtrisée, plus elle est cruelle et/ou acharnée, plus la paix, c'est-à-dire contraindre la volonté de l'autre à approuver mes revendications, est difficile à atteindre. Ainsi, dans cet espace discontinu, où la justice est fondée sur la violence, la guerre est « autorégulée », à la manière des organismes vivants, par des procédés homéostatiques. Ainsi, le mot célèbre de Shakespeare, selon lequel, à la guerre

[89] Roger Caillois, *Bellone, ou la Pente de la Guerre*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1963, p.212-213.
[90] Saint Augustin, *Le bonheur conjugal,* Paris Payot & Rivages, 2001, p.77.

« *Fair is fool and fool is fair »,* ne peut être entièrement satisfaisant. Les belligérants ont un intérêt objectif à la maîtrise de la violence et doivent, pour ainsi dire, subjuguer sans écraser.

Car, imaginerait-on une violence guerrière sans frein, sans volonté de sortir de l'affrontement militaire en fondant un ordre nouveau (entendons par-là une violence privée de ses mécanismes d'arrêts homéostatiques) ? La guerre n'aurait alors plus de limites, et aboutirait inéluctablement à la ruine de tous les groupes politiques s'y adonnant. La rupture de la paix aboutirait sans exception possible à la situation que décrit saint Augustin après la guerre civile entreprise par Sylla et les massacres qu'elle occasionna : « Voilà ce qui se passe dans la paix, non pour lui décider la victoire, mais l'assurer par la terreur. La paix et la guerre disputent de cruauté et c'est la paix qui l'emporte. La guerre frappe des hommes armés, la paix les désarme pour les frapper ; l'une permet de rendre blessure pour blessure ; l'autre, loin de laisser vivre celui que le glaive a épargné, lui défend toute résistance contre le poignard »[91]. Si telle était la véritable nature de la guerre, sans doute aurait-elle consommé l'humanité entière.

Or, ce que nous constatons plutôt, après la montée aux extrêmes de la violence *dans* le combat, c'est à l'inverse une capacité à l'apaisement et à la cohabitation qui peut parfois revêtir des atours spectaculaires. Songeons à la coopération étroite et continue de la France et de l'Allemagne ou des États-Unis et du Japon contre le péril communiste, débutée seulement quelques mois après un affrontement titanesque et sans merci. C'est, certes, une propriété que la violence emprunte au conflit et à son double effet polarisateur, très bien décrite par Simmel[92] : l'ennemi de mon ennemi devient mon ami, tout comme l'ami de mon ennemi devient mon ennemi. Mais nous devons en outre observer que la violence et sa tendance à l'expansion indéfinie ne la contredisent pas. Mieux, elle est contenue par la nécessité de trouver une issue au conflit et de ne pas sombrer dans un abîme sans fond, reproduisant le mécanisme de la violence à l'infini[93].

Mais nous avons d'ores et déjà commencé à mordre sur le terrain des intérêts des

---

[91] Saint Augustin, *La cité de Dieu,* livre III, paragraphe 28, Paris, Seuil, 1994, p. 155-156
[92] *Le Conflit,* op. cit.
[93] Ce qu'avait bien vu Clausewitz avec ses quatre pouvoirs de blocage et d'affaiblissement de l'intensité de la guerre, qui seront discutés dans la première et la troisième partie de cet ouvrage.

groupes pratiquant la guerre, afin de décrire avec plus de précision les mécanismes de la violence martiale. Nous ne pouvons cependant continuer plus avant dans cette direction sans décrire le domaine dans lequel naît et se meut la guerre : celui des motivations des groupes belligérants

3) La politique : Nous avons donc isolé deux composantes du concept de guerre, sa source et sa forme, qui nous renseigne de manière décisive sur ses fins et sur les moyens de les atteindre. Pourtant, nous sommes seulement, pour le moment, en mesure d'affirmer qu'une guerre ne peut être autre chose qu'un conflit violent. Cependant, tous les conflits violents ne sont pas des guerres. Une troisième condition est nécessaire. Il faut que cet affrontement appartienne à un *domaine* précis, le politique. En tout état de cause, il est difficilement soutenable d'affirmer qu'une bagarre générale dans une cour de récréation ou sur un terrain de rugby sont des guerres *stricto sensu*. Pas plus qu'un duel ou un combat de gladiateurs elles ne sont perçues comme telles, et personne n'aurait l'idée de les classer sous cette rubrique.

Il existe cependant un exemple plus délicat qui occupe une zone mal déterminée entre la violence spontanée de l'individu malmené et celle organisée de la cité. Il s'agit de l'affrontement entre deux groupes mafieux, baptisé dans l'opinion courante « guerre des gangs ». Nous sommes en présence ici des deux ingrédients préalablement décelés, violence et conflit. L'enjeu de cette âpre dispute peut être au choix la mainmise sur tel ou tel trafic illicite, l'exploitation d'un réseau de recel ou de prostitution, le détournement des subsides de l'État ou l'accaparement des bénéfices économiques d'entreprises de taille plus ou moins importante, incapables de se défendre. Dans bien des cas, il s'agit de tout cela en même temps, si bien que le groupe mafieux exerce une sorte de pouvoir sur la région qu'il contrôle. Mais ce pouvoir n'a rien de politique. Et si un clan décide d'éliminer physiquement ses rivaux, nous aurons probablement une vive réaction de l'autre clan et un sanglant conflit s'engagera. Des armes, une tactique et même une forme de stratégie seront utilisées. Toutefois, nous n'aurons toujours pas affaire à une guerre au sens strict du terme. Pourquoi ?

Ce problème ardu avait déjà été entrevu dans l'Antiquité par Cicéron et Augustin. Reprenant un passage célèbre du traité de la *République* rédigé par le sénateur romain, il livrait déjà aux citoyens de son embryonnaire *Cité de Dieu* l'épineuse question de la nature de

la légitimité politique, de son rapport à la force et de l'inévitable parallèle qui se trace en notre esprit avec des groupes fondés sur l'utilisation outrancière de la violence : « Sans la justice, en effet, les royaumes sont-ils autre chose que de grandes troupes de brigands ? Et qu'est-ce qu'une troupe de brigands, sinon un petit royaume ? Car c'est une réunion d'hommes où un chef commande, où un pacte social est reconnu, où certaines conventions règlent le partage du butin. Si cette troupe funeste, en se recrutant de malfaiteurs, grossit au point d'occuper un pays, d'établir des postes importants, d'emporter des villes, de subjuguer des peuples, alors elle s'arroge ouvertement le titre de royaume, titre qui lui assure non pas le renoncement à la cupidité, mais conquête de l'impunité. C'est une spirituelle et juste réponse que fit à Alexandre le Grand ce pirate tombé en son pouvoir[94] : "_ À quoi penses-tu, lui dit le roi, d'infester la mer ? _ À quoi penses-tu d'infester la terre ? répond le pirate avec une audacieuse liberté. Mais parce que je n'ai qu'un frêle navire, on m'appelle corsaire, et parce que tu as une grande flotte on te nomme conquérant" »[95].

Le rapprochement est audacieux, et si le but de l'évêque d'Hippone est de disqualifier le pouvoir des hommes lorsqu'il est fondé sur les fausses croyances, il n'en expose pas moins avec clarté le défi fondamental auquel est confronté tout pouvoir politique : acquérir une légitimité, qui lui permette d'employer la force sans se corrompre en instrument d'oppression et de prédation. Si les membres de la cité acceptent la domination de certains d'entre eux, et leur délèguent l'usage de la force, ceux-ci ne doivent cependant pas mettre en place une « kleptocratie »[96]. Toute légitimité, qu'elle soit fondée sur la direction, l'autorité ou la puissance ne peut avoir pour fin son propre intérêt, c'est-à-dire lui-même, mais doit toujours rester un biais pour obtenir certains bienfaits inatteignables autrement. On touche là à la principale raison d'exister du pouvoir politique : la nécessité d'organiser les différentes activités des membres de la politie pour gommer les dysfonctionnements et créer entente et prospérité collectives[97].

L'usage de la force trouve donc sa régulation dans l'idée générale de la justice.

---

[94] Anecdote surement légendaire rapportée par Cicéron dans son *De Republica*
[95] Saint Augustin, *La Cité de Dieu,* Paris, Seuil, 1994, Livre IV, paragraphe 4 (p.167)
[96] Selon le terme forgé et mis à la mode pour décrire la nature du pouvoir soviétique par Patrick Meney dans son essai *Kleptocratie : La délinquance en URSS,* Paris, La Table Ronde, 1982.
[97] Voir Jean Baechler, *Le Pouvoir Pur*, Paris, Calmann-Lévy, 1975, p.213.

Subséquemment, si l'emploi de la force *à l'intérieur* de la cité ne peut s'appuyer que sur l'idée prégnante de l'utilité publique, une correspondance dans l'usage de cette même violence *vers l'extérieur* ne peut manquer de s'instaurer. Procéder à un usage immodéré et contre-productif revêtirait ainsi un caractère périlleux pour les responsables politiques et les systèmes de valeurs grâce auxquels ils gouvernement. Les conséquences si structurantes, pour le monde d'aujourd'hui, de l'usage inconsidéré de la force dans les deux conflits mondiaux et l'effondrement moral de l'Europe qui en a résulté nous renseignent sur les puissances morales à l'œuvre dans tout épisode guerrier. La proportion relativement faible de gouvernements survivant à une défaite militaire nous amène aux mêmes conclusions : l'usage des capacités de destruction à l'œuvre dans la guerre ne peut être fait à la légère. Privée de justification et ignorante de l'utilité publique, la projection de puissance vers les autres cités ne peut se résumer à une expédition brigandage, pour reprendre les termes d'Augustin. Et bien que puissance pure en apparence, l'usage de la violence guerrière recèle une part incompressible d'autorité et de direction.

Les raisons de l'antinomie entre crime organisé et pouvoir politique commencent à transparaître : ce n'est pas la violence qui fait la guerre, mais la politique lorsqu'elle se fait de manière violente. On frôle ici la tautologie. La guerre est politique parce que la fin de la guerre est politique. Ceci a cependant pour conséquence pratique immédiate et indépassable que tout recourt à la force armée pour résoudre un problème en dehors de la cité doit recevoir un but dont la réalisation profite à l'ensemble des acteurs concernés, c'est-à-dire un but politique. On peut tromper le peuple sur la réalité de ce profit, ou le construire selon un système abstrait conçu à partir de croyances religieuses ou d'une idéologie ; on ne peut jamais en faire l'économie.

Nous rejoignons malgré tout, grâce à ce biais inattendu, les vues de Clausewitz et sa phrase célèbre passée à la postérité : « la guerre n'est rien d'autre que la continuation des relations politiques par d'autres moyens »[98]. Ceci implique, de notre point de vue, que les enjeux et les objectifs que l'on tente d'atteindre par des moyens diplomatiques ou violents ne peuvent être que *politiques*. Celui dilapidant les moyens mis à sa discrétion pour assurer le

[98] *De la Guerre,* Livre VIII, chapitre 6b

plus grand profit au souverain ne manquerait pas de subir ses foudres tôt ou tard.

Par ailleurs, force est de constater qu'aucun des préceptes n'est applicable à une entreprise mafieuse. Des enjeux crapuleux ne peuvent servirent à poser les conditions d'une guerre, mais simplement celles d'un affrontement utilisant tous les moyens à sa disposition. Le but d'une mafia ne peut être que l'extension maximale du profit, en contradiction avec le droit établi. Sa fin est *délictuelle et criminelle*[99]. L'objectif de la politique, à savoir « la paix par la justice »[100], n'est en aucun cas poursuivi par les bandes rivales, même indirectement. Le seul étalon valable demeure la supériorité crue des armes et de la force. Le conflit est alors enfermé dans certaines limites et ses propriétés et ses caractéristiques en seront modifiées du tout au tout. On ne recherche pas la paix, mais une sorte d'équilibre des forces, au mieux un partage de fait, toujours instable.

Les fins de l'activité mafieuse ne sont donc aucunement publiques, mais purement privées[101]. L'accointance, maintes fois démontrée, avec les mouvements séditieux, qu'ils soient indépendantistes, autonomistes (Sicile, Corse, triades de Hong-Kong, financement de la guérilla des Tigres tamouls au Sri Lanka…) ou bien révolutionnaires (les années prérévolutionnaires et turbulentes de Staline à Bakou, la riche cité pétrolifère, faite de braquages de banques, de kidnapping et d'assauts de postes de police, sont sur ce point fort instructives[102]) ne doit pas nous tromper. Les fins d'une entreprise délictuelle sont fondamentalement incompatibles avec celles du politique. Mieux, elles les nient.

Or, je ne peux vouloir que mon activité soit en contradiction avec les fins naturelles de l'homme, et nos maximes doivent être universalisables. La généralisation de l'ordre mafieux n'est pas rationnellement souhaitable, car elle signifierait la ruine de l'ordre établi au profit d'un règne du plus fort et du bon plaisir, faisait fi de la justice, d'une loi de la jungle en

[99] Voir Jean Baechler, *Nature et histoire*, PUF, 2000, p. 253.
[100] Jean Baechler, *Nature et histoire*, p83
[101] Pour plus de précisions sur les rouages du système de la criminalité organisée, voir l'excellente étude de Salvatore Lupo, *Histoire de la Mafia,* Paris, Gallimard, 2009.
[102] Voir *Le jeune Staline,* par Simon Sebag-Montefiore. La propension des autorités légitimes à appliquer les qualificatifs de « bandits », « hors-la-loi », ou « terroristes » aux révolutionnaires de tout poil renforce, d'une certaine manière, le rapprochement entre groupe d'homme en guerre et groupe criminel.

contradiction avec l'idée même de politique. La « guerre des gangs » n'est donc pas une guerre, mais une simple confrontation de forces d'accaparement égoïste. La politique leur faisant défaut, la ressemblance n'est qu'apparente et ne s'immisce dans l'ordre politique que si les gangs s'invitent dans le jeu politique au moyen d'une quelconque révolution[103]. Le sociologue américain Charles Tilly note quant à lui l'exploitation régulière des délinquants par le pouvoir politique[104]. Qu'il s'agisse de recruter une armée ou de s'assurer des revenus par le biais des corsaires ou des pillards, l'activité d'un État en guerre évoque immanquablement les activités d'un groupe criminel, en particulier lorsque les soldats doivent vivre sur le pays ou sont autorisés à faire du butin. À l'intérieur, il établit un parallèle peut-être un peu trop audacieux entre la fonction de protection des polities et celle des racketteurs, « qui créent la menace contre laquelle ils protègent »[105]. Mais on peut retenir le critère qu'il définit pour discriminer le patronage d'un État et la tutelle d'une mafia, soit « la formation interne de contraintes mutuelles entre gouvernants et gouvernés »[106].

C'est que, à l'inverse, le politique tire sa justification de sa relation avec les protégés et non de lui-même et de sa propre force. Il officie en tant qu'instance chargée de faire respecter la justice, telle que les hommes se la représentent. Même lorsqu'il est tyrannique, se pouvoir politique se pare de justifications morales dont ne s'embarrassent pas les groupes criminels. Sa charge n'est pas de susciter et de sortir vainqueur d'un conflit quelconque, mais de résoudre ces revendications contradictoires en appliquant les procédés fondamentaux de la justice : compter, peser et diviser[107] selon le principe « à chacun le sien ».

Les épisodes de violence menés par le pouvoir politique ne peuvent donc être engagés selon le bon vouloir du personnel politique, mais en vue de l'intérêt de tous ceux participant à l'effort. En résumé, la guerre est une confrontation de deux forces porteuses d'ordres concurrents, si iniques soient-ils, et non une lutte pour la dissolution malveillante du contrat social en faveur d'un avantage personnel. Ceci a bien évidemment les plus grandes

---

[103] Comme c'est souvent le cas, voir Jean Baechler, *Les phénomènes révolutionnaires*, Paris, PUF, 1969.
[104] Charles Tilly, "War Making and State Making as Organized Crime" in *Bringing the State Back In*, edited by Peter Evans, Dietrich Rueschemeyer and Theda Skocpol, Cambridge, Cambridge University Press, 1985, p.173.
[105] *Ibid*, p.171.
[106] *Ibid*, p.186
[107] Selon les trois mots terrifiants de « L'Inscription sur le mur » apparue au Festin de Balthazar : Mene, Tekel, Fares. Voir Daniel, V, 25.

répercutions sur la mobilisation des forces, les raisons pour lesquelles les hommes vont accepter de mettre en péril leur existence, la conduite de la guerre et plus encore sur la mise en place de l'équilibre par l'intermédiaire d'une juste paix. De plus, la coexistence des entités ne peut être basée une simple indifférence. Elle doit poser les termes du « commerce des nations » cher aux penseurs des Lumières, c'est-à-dire les principes régulant toute relation entre membres de groupes politiques différents. La paix, qui ne se résume pas à une simple trêve des armes, doit créer les conditions d'une coopération entre des individus qui ne sont pas compatriotes. Elle possède un volet positif irréfragable.

Cet excursus sur les terres des organisations mafieuses et délictueuses nous a permis d'apprendre quelque chose de fondamental pour initier une étude anthropologique telle que la nôtre : *la guerre ne se réduit pas à ses objectifs militaires, c'est-à-dire à la simple épreuve de force*, mais que toujours la primauté et l'antériorité du politique déterminent les conditions de l'affrontement. Il existe une infinité d'objectifs politiques et une des tâches de l'analyse sociologique de la guerre doit être de repérer les variables issues de ce domaine influant sur la conduite de la guerre. Mais gardons à l'esprit que la nature de la guerre ne tient pas seulement dans la violence et la brutalité du champ de bataille. Bien au contraire, ce qui doit retenir notre attention est la manière dont se transmutent les oppositions politiques lorsque la voie des armes est empruntée pour dénouer une situation conflictuelle et quelle est la manière de mener à bien ce mode de relation entre polities.

Pour terminer cet exercice d'isolation des constituants de la substance de la guerre, contentons-nous d'en reformuler brièvement les enseignements principaux. Premièrement, nous ne devrons pas oublier tout au long de cette enquête que le fleuve de la guerre trouve sa source, creuse son lit et termine son cours *au sein* de l'action politique. Par conséquent, l'action violente doit être pilotée politiquement de bout en bout pour être ramenée à la catégorie qui nous occupe. Deuxièmement, à la question « Qu'est-ce que la guerre ? », nous pouvons à présent répondre : un conflit politique violent. Ainsi réduites à leur plus simple expression, ces trois variables peuvent à présent utilisées afin de poursuivre notre enquête scientifique et d'exclure de notre définition tout usage métaphorique pouvant parasiter notre analyse : guerre des gangs, guerre commerciale, économique, conjugale, rien de tout cela ne doit venir perturber notre analyse. Ces « façons de parler » sont métonymiques et fonctionnent en transposant arbitrairement un aspect du face-à-face sans merci des peuples à n'importe

quelle relation de pouvoir et de rivalité. Tous ces usages doivent être exclus et n'ont pas plus de valeur que l'emploi de « guerre des boutons » pour décrire l'épique chahut des écoliers rendu célèbre par le roman de Louis Pergaud.

B) Les axiomes clausewitziens

Afin d'amorcer convenablement notre enquête, il est nécessaire de disposer de quelques éléments de réflexion solides, incontestés et communs à la plus grande partie de la pensée stratégique. Il est à mettre au crédit de Clausewitz d'avoir dégagé de tels axiomes, dans le Livre I de son imposant ouvrage *De la Guerre.* Ces idées simples, de nature purement philosophique, permettent d'aborder la guerre en tant que concept rationnel, d'« universaux » dont toutes les guerres concrètes participent et sont les manifestations sensibles. La visée métaphysique est assumée sans ambages et il est hors de doute que Clausewitz ne pense pas seulement à la guerre telle qu'elle s'est pratiquée lors des cent dernières années en Europe, mais à la guerre dans ce qu'elle a de plus universel. Ses principes sont donc applicables, pour leur plus grande part, à tout épisode issu de la matière historique que l'on convient de classer sous la rubrique « guerre ».

La cohérence, la simplicité et la puissance herméneutique de ces propositions sont telles que nous avons choisi d'en faire le cœur de notre étude. Nous devons donc décrire quelque peu ces principes dialectiques fondamentaux. Ceux-ci se décomposent en trois volets, dont le plus important est sans conteste celui des actions réciproques. Le second constitue en quelque sorte le corollaire de la relation dialectique dans laquelle s'engagent deux belligérants, et en précise le champ d'application. Enfin, quelques notions courantes dans le vocabulaire du général prussien doivent être expliquées avant d'être largement reprises.

Selon Clausewitz lui-même, tous les aspects de l'affrontement sont commandés par ces principes. Le combat violent lui-même, bien entendu, mais aussi la stratégie, la diplomatie, l'aspect technique et enfin toute l'organisation de la société, dans la mesure où elle est organisée en vue de, en même temps que désorganisée par, la guerre. En les présentant sous une forme ramassée et presque axiomatique, nous indiquons avec clarté qu'ils constituent le vocabulaire de base de notre essai d'analyse de la stratégie et de l'action sociale qui lui est propre.

. Les actions réciproques : L'utilisation de l'idée de « dialectique des volontés » permet à Clausewitz de nous faire comprendre la spirale d'actions et de réactions dans laquelle sont

pris les belligérants. Inspiré des lois de Newton[108], ce mécanisme est fondé sur le même schéma de perpétuelle adaptation aux mouvements de l'adversaire. Il se décline en trois lois souvent rassemblées sous le terme d'« actions réciproques »[109] :

_ *Première action réciproque* : La guerre est un acte de violence et il n'y a pas de limites à la manifestation de cette violence. C'est la montée aux extrêmes, due à l'absence de mécanisme d'arrêt de la violence chez l'homme.

_ *Seconde action réciproque* : Je ne suis pas mon propre maître, car l'adversaire me dicte sa loi comme je lui dicte la mienne.

_ *Troisième action réciproque* : L'évaluation permanente des forces de l'ennemi et notre ajustement légèrement supérieur pousse également aux extrêmes de la lutte à mort.

. Pouvoirs de blocage et d'affaiblissement de l'intensité de la guerre : À ces trois lois incontrôlables, qui sont aussi nécessaires que l'attraction universelle et pourraient entraîner les polities à une perte rapide et inexorable, répondent quatre forces contraires et tout autant universelles, qui constituent des freins internes à la montée aux extrêmes[110].

_ L'intensité du conflit est proportionnée à l'importance de l'objectif politique recherché dans la guerre. Si le conflit a une cause mineure, la montée aux extrêmes pourra être évitée.

_ La discontinuité de l'action de guerre et de l'engagement proprement dit implique une discontinuité de la montée aux extrêmes.

---

[108] Voir la troisième loi du mouvement « Tout corps A exerçant une force sur un corps B subit une force d'intensité égale, de même direction mais de sens opposé, exercée par le corps B », symbolisée par l'équation $\vec{F}_{A/B} = -\vec{F}_{B/A}$, marquant le point d'équilibre des objets au repos, parfois appelé loi d'action-réaction.
[109] Voir *De la* Guerre, Livre I chapitre 1, p.52-54.
[110] Voir *De la* Guerre, Livre I chapitre 1, p.58-64.

_ La supériorité de la défense pousse souvent l'un des antagonistes à différer son action.

_ La connaissance imparfaite de la situation, qui pousse à surestimer la force de son adversaire et à différer son action.

. Les trois dimensions de la guerre : Selon Clausewitz, la guerre est un phénomène d'ensemble à trois dimensions, chacune étant définie par un des aspects que revêt l'affrontement. Ces aspects, formant l'« étonnante trinité », sont de natures différentes et apportent chacun leur spécificité à l'action militaire. « Véritable caméléon », la guerre est tout à la fois[111] :

_ « Violence originelle » (dimension tactique) : C'est l'impulsion naturelle, d'où proviennent la haine et l'animosité envers l'ennemi. Toute la population y prend part.

_ Le « jeu des probabilités » (dimension stratégique) : Jeu de l'esprit, ce sont le commandement et l'armée qui doivent en trouver la solution, pour mettre l'ennemi en échec.

_ L'instrument de la politique (dimension transpolitique) : Élément purement rationnel, en rapport avec les buts ultimes de l'affrontement, il est du ressort du gouvernement.

Ces trois niveaux d'action et les trois dimensions dans lesquelles la guerre évolue sont l'un des faits les plus déterminants que l'analyse doit sans cesse garder à l'esprit. Le fait est que ces trois niveaux sont étroitement corrélés et que, d'une certaine manière, le moindre combat individuel influe sur les plus hautes décisions politiques, tout comme les plus hautes décisions politiques influent sur le moindre combat individuel. Cette chaîne causale, maintenue unie par le biais des choix stratégiques, de leurs succès et de leur échec, est cruciale pour la compréhension de l'action militaire et notamment sur le plan de guerre, sur lequel nous reviendrons dans la conclusion de cette partie. « Le problème consiste […] à

[111] Voir *De la* Guerre, Livre I chapitre 1, p.69

maintenir la théorie au milieu de ces trois tendances, comme en suspension entre trois centres d'attraction »[112]. Avertissement s'adressant tout autant au praticien qu'au théoricien de la guerre, la bonne perception des trois niveaux d'influence de l'activité martiale est indispensable à une modélisation satisfaisante.

. Où ? Qui ? Quand ? : Lorsque nous parlons de guerre, il est souvent question d'une chaîne de conflits sur laquelle s'agrègent plusieurs guerres particulières et au sein desquelles chaque politie peut déployer plusieurs armées, qui agiront de manière plus ou moins indépendante l'une de l'autre[113]. Il importe donc de bien définir les cadres spatio-temporels de la guerre, ce que les axiomes clausewitziens nous permettent de faire aisément :

Théâtre de guerre : La notion de théâtre de guerre découle directement de la notion de centre de gravité. Hors de tout repère géographiquement quantifié, le théâtre de guerre est, « grand ou petit, avec sa force armée d'une importance quelconque, […] une unité qui peut être réduite à *un seul* centre de gravité. C'est à ce centre de gravité qu'il faut obtenir la division, et c'est en y étant victorieux qu'on défend le théâtre de guerre au sens le plus large »[114].

Armée : La définition d'un terme aussi fondamental se voit influencée à son tour par cette idée du centre de gravité. Elle devient le groupe formé par « les troupes massées en un seul et même théâtre de guerre ». Il s'ensuit que chaque armée possède son centre de gravité, qui doit être visé en priorité. L'autre marque distinctive de l'armée est d'avoir un commandement unique, en ce qui concerne les opérations sur ce théâtre, et bien qu'il puisse recevoir des ordres ou des instructions du pouvoir politique ou du général en chef.

Campagne : Le terme largement employé de « campagne » clôt enfin ce petit lexique indispensable avant l'entrée en matière à proprement parler. Il recouvre donc tous les évènements entrepris sur un seul théâtre de guerre, par une armée. Tout comme le théâtre de

---

[112] *Ibid.*
[113] Parler d'*une* guerre mondiale de 1939 à 1945 opposant Allemands et Japonais aux Anglo-américains et aux Soviétique est ainsi une manière très schématique de décrire un conflit qui débuta au plus tard en 1937 dans le Pacifique avec la prise de Pékin, voire huit ans plus tôt avec l'invasion de la Mandchourie.
[114] *Ibid.*

guerre est a-géographique, et se définit a-temporellement (Clausewitz insiste bien sur ce point) et se rattache aux « évènements *d'un seul* théâtre de guerre ».

. Comment ? Bataille principale et Victoire : Une fois les indicateurs de temps et de lieu définis avec plus de précision, nous devons préciser en quoi consiste la victoire militaire, afin de disposer des concepts permettant de discriminer les évènements essentiels dans le déroulement de la campagne et de la guerre, et ceux dont l'importance n'a qu'une influence mineure sur leur dénouement. Pour cela, Clausewitz a repris, en une métaphore d'une clarté limpide, un terme issu de la théorie newtonienne de la gravitation, le centre de gravité. Ce terme désigne chez Newton l'endroit où la force d'attraction universelle s'exerce le plus[115] et donc le point d'application du poids. Le centre de gravité commande ainsi les réactions de l'objet par rapport aux lois de la pesanteur et agir sur lui revient à agir sur tout le reste. Privé de centre de gravité l'objet revient ainsi à priver l'objet de son poids. Voyons maintenant comment Clausewitz a repris cette conception pour l'appliquer au champ militaire

Centre de gravité : « Le centre de gravité est toujours situé là où la plus grande masse de matière est concentrée, et le coup porté au centre de gravité d'un corps est le plus efficace ; le coup le plus puissant est aussi celui qu'on frappe avec le centre de gravité de la puissance utilisée. Il en va de même en guerre. Les forces armées de tout belligérant, État isolé ou alliance d'États, ont une certaine unité, et par suite une certaine cohésion. Ces forces armées ont donc certains centres de gravité, dont le mouvement et la direction déterminent ceux des autres points, et ces centres de gravité se trouvent là où sont réunis les corps de troupe les plus importants »[116].

Ces points doivent donc être l'objet privilégié de l'attaque, pour désorganiser l'ensemble du dispositif ennemi et « désarmer » la politie qui nous est hostile. L'économie des forces et l'efficacité nécessaire à l'emploi le plus profitable possible des forces le commandent.

La bataille principale : « Lutte du corps principal […], engagée avec le maximum d'effort

[115] Voir la Seconde loi du mouvement chez Newton.
[116] *De la Guerre,* Livre VI, chapitre 27

pour une victoire réelle ». Cependant, « même une bataille principale appartient à un ensemble plus vaste dont elle n'est qu'une partie. Mais comme l'essence de la guerre est le combat et que la bataille principale est le combat des armées principales, il faut toujours considérer celle-ci comme le *centre de gravité de la guerre*, et dans l'ensemble son caractère distinctif est que, que plus tout autre engagement, elle existe par elle-même »[117].

La guerre, en tant que combat, se joue lorsque celui-ci atteint son intensité maximum. À Waterloo, la jonction des armées alliées est faite, tous les éléments sont présents et produisent leur plus grand effort. La mise engagée sera décisive pour décider de la victoire. Mais les cas de figure ne sont pas toujours aussi simples. Et Clausewitz, qui a connu la campagne de Russie, sait bien que la bataille de la Moskova, formidable opposition de puissance des opérations, n'a en rien décidé de l'issue du conflit, puisque les Français y ont été victorieux sans que cela empêche leur défaite finale.

Où situer le « centre de gravité de la guerre » ? On retient comme épisode marquant de cette campagne l'incendie de Moscou ou encore le passage de la Bérézina, symbole de l'échec stratégique de Napoléon, bien qu'il constitue en soi un succès tactique qui interdit la destruction de son armée et sa capture. Lorsque l'affrontement est moins frontal et qu'il se répartit en une multitude de petits accrochages, on peut donc retenir la plus grande tentative pour réduire la résistance de l'ennemi (comme « l'offensive des cent régiments » que les Japonais menèrent contre les communistes chinois à l'automne 1940, qui n'eut pas les conséquences escomptées), ou un succès symbolique, comme la capitulation du général Dupont à la bataille de Bailén, lors de la guerre d'Espagne, premier échec tactique de la Grande Armée qui nourrit l'espoir des insurgés de venir à bout de l'invasion française.

Le centre de gravité de la guerre est donc l'emploi de force décisif qui empêche la poursuite de la lutte d'un des deux adversaires. Il est décrit par Clausewitz comme « le pivot de tout mouvement de puissance ». Mais est-ce le groupe, les armes, les équipements dont il s'agit et qu'il faut viser ? Nous aurons l'occasion de revenir sur ce débat au cours de notre enquête. Mais il faut remarquer que la notion de « centre de gravité », transposée par Clausewitz dans la pensée stratégique d'après sa lecture de Newton, reste au cœur de la pensée militaire occidentale. Il n'est pas abusif de dire que le colonel John Warden III, l'un

[117] *De la Guerre,* Livre IV, chapitre 9

des principaux penseurs de la guerre aérienne et planificateur de la campagne irakienne de 1991, place cette notion au cœur de sa théorie de l'utilisation des forces aériennes. Cela apparaît dès les premières pages de son ouvrage, avec une référence expresse à Clausewitz : « La responsabilité première du stratège est peut-être d'identifier correctement les centres de gravité de l'ennemi et de les frapper de manière appropriée. Dans certains cas, le chef militaire devra sélectionner les centres de gravité qu'il sera en mesure d'atteindre, parce qu'il ne disposera pas des ressources ou des autorisations nécessaires pour s'en prendre aux centres vraiment vitaux de l'ennemi. Dans tous les cas, les opérations doivent être planifiées, coordonnées et exécutées avec le souci d'amener l'ennemi à la défaite par des attaques décisives »[118].

Utilisation de ces concepts militaires au sein d'une théorie sociologique : Mais comment, nous dira-t-on, utiliser ces principes pour l'analyse sociologique de la guerre ? Maintenant que nous disposons des axiomes clausewitziens relatifs à la « mécanique fondamentale » de la guerre, nous pouvons nous lancer dans un travail de décomposition du phénomène guerre, et d'analyse de chaque partie qui va être dégagée. La méthode que nous adoptons ici est une descente du niveau le plus général aux éléments plus particuliers de l'affrontement.

Une théorie scientifique, et plus précisément sociologique, est une étude des régularités observables qu'un phénomène contient lors de ses applications les plus variées, en des contextes humains aussi divers et dissemblables que possible (la limite à s'imposer étant que l'objet soit bel et bien le même et que seuls le lieu et l'époque changent). Elle doit partir d'un constat philosophique sur la nature de ce phénomène, de son *concept*. Nous avons choisi comme référent dans ce domaine Clausewitz, dont le grand mérite est d'avoir théorisé, à partir d'une connaissance et d'une pratique directe de la guerre, une théorie aux concepts simples, universels, utilisables dans un maximum de situations. Ce fondement philosophique de la théorie sociologique est nécessaire, car pour connaître les propriétés et leur *déploiement* social, il faut connaître l'objet lui-même. Nous possédons le même point de départ que la réflexion stratégique, à savoir le traité *De la Guerre* écrit par Carl von Clausewitz, car la nature de l'objet est la même que l'on poursuive une fin pratique ou réflexive.

[118] John Warden III, *La Campagne Aérienne*, Paris, Economica, 1998, p.25.

Pour introduire une comparaison, les traités de cybernétique de Norbert Wiener ont servi de point de départ à l'informatique et à son application pratique, et se révèlent toujours d'un vif intérêt pour quelqu'un désirant se renseigner d'un point de vue réflexif sur l'informatique. Bien que des paragraphes soient dépassés *dans la pratique*, c'est l'architecture nouvelle donnée aux connaissances dans ces chefs-d'œuvre de la pensée humaine qui attire l'esprit curieux et en rend la lecture toujours enrichissante. C'est pour la même raison que nous lisons toujours *Les parties des animaux* d'Aristote, l'Almageste de Ptolémée, la *Physique* de Newton ou la *Philosophie zoologique* de Lamarck. Demain, lorsque la théorie de la relativité sera dépassée, il y a fort à parier que la pensée d'Albert Einstein sera toujours une lecture conseillée pour les étudiants en physique et les épistémologues.

Notre entreprise n'est donc pas de nous façonner un traité de stratégie, bien que nous partions de présupposés empruntés à Clausewitz. Mais peut-on imaginer faire une sociologie politique de la démocratie en ignorant les règles et les subtilités ? Non, et notre étude doit être renseignée, pour être la plus exacte possible.

La première étape de ce travail consistera donc à déterminer les deux attitudes les plus simples auxquelles nous pouvons avoir affaire dans la guerre, à savoir l'offensive et la défensive. Une fois dégagées les propriétés de ces deux manières primordiales de mener la guerre, nous pourrons poursuivre un peu plus en profondeur l'analyse et nous intéresser aux couples que forment Stratégie et Tactique. Une fois mise au clair, l'analyse pourra se porter sur un problème majeur de l'art militaire : l'utilisation de la ruse, que nous envisagerons grâce à l'analyse lumineuse de Basil Liddell-Hart et à son opposition entre manœuvre directe et manœuvre indirecte. Nous disposerons ainsi d'une grille d'analyse, basée sur une chaîne de dichotomies, décrivant les choix du général en chef, tant au niveau stratégique que tactique. Nous pourrons grâce à cela tenter une analyse globale des *formes possibles* de la guerre, qui n'a pas de prétentions pratiques et normatives pour l'action, mais seulement analytiques et scientifiques.

C) Les deux attitudes fondamentales : Offensive et Défensive

Comment entamer ce travail de décomposition du concept de « Guerre » ? Notre tache pourrait être ici de trouver ce qui est le plus fondamental dans l'acte de « guerroyer ». Nous avons vu que notre objet se décompose en trois éléments primordiaux : le conflit, la politique, la violence. Cette dernière est sans aucun doute le moyen, alors que le conflit est la cause efficiente et la politique (c'est-à-dire le retour à la paix selon les exigences de chaque belligérant) la cause finale.

Mais le politique est-il le domaine donnant ses propriétés aux autres éléments, en d'autres termes le substrat transmettant ses qualités à ses « accidents » ? Oui, bien évidemment, mais les relations transpolitiques belliqueuses ne se distinguent alors pas du mode diplomatique. Il est plus pertinent de prendre l'élément qui rend la guerre clairement distincte des autres modes de relations transpolitiques.

Le théoricien Julian S. Corbett s'est lui aussi retrouvé devant ce problème de décomposition de la guerre et de son classement en différents types : « Nous nous trouvons devant une difficulté : les variétés de guerres [sont] en nombre infini et [comportent] tous les degrés de distinction. L'édifice en paraît si complexe qu'il semble, à première vue, à peu près impossible d'en faire la base d'une étude pratique. Mais un examen plus attentif montre que l'ensemble est susceptible d'une grande simplification si on lui applique la méthode analytique usuelle. En un mot, nous devons essayer d'aboutir à un système de classification, c'est-à-dire que nous devons examiner s'il n'est pas possible de grouper les variétés de guerres en catégories bien déterminées. Dans un sujet si complexe et si peu tangible, le groupement sera bien entendu quelque peu arbitraire, mais puisqu'une classification a été possible et utile pour la zoologie et la botanique, […] elle ne doit pas moins l'être pour la guerre »[119].

Nous avons d'ores et déjà défini la guerre comme une *violence* servant à résoudre un conflit entre polities. Et le fait que la violence soit utilisée dans ce contexte à des fins

[119] Julian S. Corbett, *Principes de Stratégie Maritime*, Paris, Economica, 1993, p.45

politiques ne transforme pas intégralement sa nature. Nous pouvons donc ramener, dans un premier temps, les propriétés de la guerre à celles de la violence. Cette violence étant ce qui distingue les guerres des simples conflits diplomatiques, nous pouvons raisonnablement la retenir comme propriété essentielle de la guerre, lui conférant ses spécificités. L'acte de guerre est un acte violent, un combat qui charrie dans son cours tumultueux les forces des polities, concentrées en un seul but : se prémunir ou surpasser la force de l'ennemi et au final lui « imposer sa volonté ». Or, on ne peut arriver à ce résultat qu'en le plaçant dans « une situation plus défavorable que ne serait le *sacrifice* que nous lui demandons »[120].

Or, ce but ne peut être entièrement passif et se ramener à « un acte purement rationnel des gouvernements, [affranchi] de toute passion », substituant au choc les « relations théoriques » entre gouvernements, mises au point grâce à « une sorte d'algèbre de l'action »[121]. L'usage de la force physique, destinée à tuer, à détruire et, surtout, à contraindre en menaçant de tuer et de détruire *encore plus*, voilà la réalité de la guerre. C'est un *agôn* entre deux camps entrant en contact pour savoir qui des deux l'emportera. Partant de ce constat sur la finalité de l'affrontement, Raymond Aron définit pertinemment attaque et défense selon leur fonction et leur visée politiques « Au niveau d'abstraction le plus élevé, j'ai distingué *puissance offensive* et *puissance défensive*, c'est-à-dire la capacité d'une unité politique d'imposer sa volonté aux autres ou la capacité d'une unité de ne pas se laisser imposer la volonté des autres »[122].

La première des caractéristiques de la guerre, en tant que combat, est donc d'opposer un *assaillant* à un *défenseur.* Il implique un affrontement, plus ou moins intense, des deux protagonistes, dont l'un des deux, au moins, doit aller au-devant, sinon la confrontation reste verbale, et par conséquent « diplomatique ». Si les deux camps « attendent le coup », selon la formule que retient Clausewitz pour définir l'acte de défense[123], aucun affrontement n'aura lieu et la guerre restera virtuelle.

Ce « verdict des armes », renouvelé jusqu'à ce que l'un des deux adversaires ne soit plus en mesure, ou ne veuille plus, poursuivre la lutte armée, est toujours un « duel » dans lequel tous ne peuvent rester inertes. Inévitablement, l'un des deux adversaires choisit de

[120] De la Guerre, Livre I, chapitre 1, paragraphe 4.
[121] De la Guerre, Livre I, chapitre 1, paragraphe 3.
[122] Raymond Aron, *Paix et Guerre entre les Nations*, op. cit., 92.
[123] De la Guerre, Livre VI, chapitre 1.

pratiquer l'offensive et tandis que l'autre en est réduit à la défensive. Les deux ne peuvent pas choisir la même attitude. En effet, on ne peut être deux à attaquer, puisque, si les deux armées peuvent avoir la ferme intention d'attaquer la première, l'une d'elles aura forcément, sur le champ de bataille, pris de cours son concurrent et effectivement attaqué la première. Elle s'assure par là *l'initiative* et met ainsi son adversaire dans une position défensive qu'il n'a pas cherchée.

Mais nous devons nous attarder quelque peu sur ces notions d'attaque et de défense. Bien que les opérations se divisent de part et d'autre en offensive et défensive, aucun camp ne peut rester entièrement passif et se contenter de parer les coups qu'on lui inflige. Pas plus qu'un match de boxe où un des combattants ne porterait aucun coup, une guerre purement défensive n'est envisageable. Clausewitz est très clair sur ce point : « une défense absolue contredit entièrement le concept de la guerre, car la guerre ne serait alors menée que d'un seul côté. Il en découle qu'en guerre la défense ne peut être que relative ; son signe distinctif (attendre le coup) ne peut donc s'appliquer au concept d'ensemble, et ne doit pas être étendu à toutes ses parties »[124]. En d'autres termes, il sera nécessaire à la défense de porter à son tour des coups, lorsque l'assaillant se sera épuisé à le détruire par exemple. En outre, une bonne défense doit savoir être offensive pour détruire les éléments qui faciliteront l'attaque (un pont, un poste avancé) ou pour prendre une position plus propice à la défense.

Surtout, la défense devra contre-attaquer et profiter de l'avance de l'adversaire, de l'étirement et du déséquilibre qu'elle suppose, pour porter ses propres saillies et faire perdre de sa force à l'offensive. Écoutons une fois de plus Clausewitz sur ce point : « Comme il nous faudra rendre son coup à l'ennemi, si pour notre part nous voulons vraiment faire la guerre, cette action offensive au cours d'une guerre défensive appartient en un certain sens à la défense, c'est-à-dire que l'offensive que nous mènerons entrera dans le concept de position, ou théâtre de guerre. Par conséquent, on peut combattre offensivement au cours d'une campagne défensive, on peut utiliser certaines divisions à des fins offensives au cours d'une bataille défensive, et finalement, tout en restant sur une simple position d'attente de l'assaut ennemi, on envoie des boulets offensifs dans ses rangs pour l'atteindre »[125].

Ainsi, en bonne logique, si la défense contient une part d'attaque, l'attaque contient

[124] *Ibid.*
[125] *Ibid.*

une part de défense, puisqu'elle devra neutraliser les contres que nous venons de décrire. Et pas plus qu'une guerre purement défensive, une guerre purement offensive n'est pas concevable. Retenons ainsi l'idée d'*intrication* de l'offensive et de la défensive dans les faits, et gardons la mise en garde de Clausewitz en tête : ne pas appliquer ces termes de manière absolue.

C'est l'opinion derrière laquelle se range le brillant penseur, déjà cité, Julian S. Corbett : « La théorie politique de la guerre nous donnera, en tout cas, deux classifications bien larges et bien nettes. La première est simple et bien connue ; elle classe les guerres selon que leur objectif politique est positif ou négatif. S'il est positif – c'est-à-dire si notre but est d'arracher quelque chose à l'ennemi –, notre guerre sera alors offensive dans ses grandes lignes. Si, au contraire, notre but est négatif et que nous cherchions simplement à empêcher l'ennemi de nous prendre quelque chose, la guerre, dans son allure générale, sera défensive »[126]. Ajoutons simplement, comme nous l'avons vu, que la liaison entre volonté de laisser les choses inchangées ou bien de les modifier n'est pas vraiment garante d'une campagne offensive ou défensive. Comme nous l'apprend la judicieuse catégorisation de Raymond Aron, on peut être conservateur diplomatiquement et offensif militairement, en attaquant préventivement un ennemi turbulent, par exemple. À l'inverse, on peut être révisionniste et défensif, comme la France de 1792, déclarant la guerre à tous les tyrans du monde, mais acculée à la défense sur sa frontière est. L'objectif dictant la nature défensive ou offensive d'une guerre n'est pas politique, mais simplement militaire. Si l'on veut s'emparer d'un (ou plusieurs) théâtre de guerre, la guerre sera offensive. Si l'on veut le défendre, la guerre sera conduite défensivement. C'est là la première et la plus fondamentale des séparations de la guerre.

Pourtant, un fait que nous avons déjà souligné vient immédiatement mettre en évidence la grave insuffisance de ce clivage originel : la possibilité pour une politie plus faible de remporter l'épreuve de force et par là le conflit politique. La guerre est bel et bien mise en mouvement par l'offensive et la défensive, mais si elle se résumait à ceci, la simple quantité de force déployée par l'un et l'autre camp suffirait à décider du sort des armes. Or, l'histoire regorge de batailles gagnées par une myriade de David contre une infinité de Goliath ; de

[126] Julian S. Corbett, *Principes de Stratégie Maritime*, Paris, Economica, 1993, p.45

campagnes perdues par des Crésus contre des peuples archaïques et inférieurs, épuisant la richesse de leur agresseur par l'emploi de mille stratagèmes rudimentaires ; de stratégies grandioses contrecarrées par des chefs militaires modestes et bourrus, mais obstinés.

Pour reprendre notre comparaison avec la boxe, où le combat ne se résume pas à la pesée et à la mesure de l'allonge, la guerre ne se ramène en rien à un simple choc uniforme des forces, permettant à celui ayant rassemblé le plus d'énergie de se déclarer vainqueur. Dans la construction de la puissance, une série complexe de facteurs vient affaiblir la force avant qu'elle ne soit projetée comme puissance effective sur les troupes adverses. La tâche de la sociologie de la guerre est de comprendre cette série et de tenter de la ramener à quelques facteurs pertinents, afin de pouvoir développer et appliquer un discours sur les *dimensions sociales de l'engagement militaire*. La division entre offensive et défensive est en cela première, mais en elle-même insuffisamment éclairante.

Elles sont pourtant le premier pas, et un pas décisif, de la construction de la stratégie militaire. « Les formes éternelles de l'attaque et de la défense sont à la disposition de toute époque et de tout homme, bien que ce ne soit nullement par hasard que l'on emploie l'une ou l'autre de ces formes au moment de la décision »[127] a dit Ernst Jünger, soulignant avec justesse que l'attitude tout entière du guerrier était conditionnée par ce choix fondamental.

La série de choix du stratège commence donc par celui de l'attitude générale à donner à l'action de force. Faut-il qu'elle soit agressive et entreprenante, ou bien doit-on se garder et se protéger de l'agressivité de l'adversaire ? Viennent ensuite les choix relatifs à la tactique et la stratégie, que nous allons analyser dans le chapitre suivant. Mais à ces choix, il faut d'abord donner une direction, une visée, que l'on ne peut mieux résumer qu'avec l'alternative offensive/défensive.

[127] Ernst Jünger, *Le Travailleur*, Paris, Christian Bourgeois Editeur, 1989, p.79.

D) Mettre à disposition et Disposer : Stratégie et Tactique

« Un stratège doit penser en terme de paralysie, et non de meurtre »
Basil Liddell Hart[128]

Venons-en maintenant à la seconde dichotomie définissant les parties de notre objet. Celle-ci dépasse le cadre de l'*agôn* violent et se rapporte directement à l'essence de la guerre, et plus précisément à la faculté d'organise et d'utiliser la force lors de l'affrontement. C'est bien évidemment la séparation entre stratégie et tactique, classique depuis l'époque classique grecque. Mais pour penser cette séparation entre l'organisation de la violence à des fins politiques et l'exercice concret de cette même violence, de plus amples critères d'analyse sont nécessaires, étant donné que, *dans les faits,* les deux activités sont, fondamentalement, indissociées et mêlées l'une à l'autre.

Pour introduire cette séparation, nous ferons tout d'abord appel à la métaphore utilisée par le colonel John A. Warden dans son article *Enemy as a System*[129] pour décrire le rôle et l'objet de la stratégie : celle de l'architecte et du maçon. Selon cette métaphore, ceux en charge de la stratégie ont la même approche que les architectes ont d'une maison : « ils appréhendent un problème relatif à un endroit où des gens vivront, selon une méthode descendante (*top down*). Premièrement, ils envisagent une ville avec des endroits pour les écoles, les logements et les bureaux. Lorsqu'ils ont le plan général en tête, ils commencent à imaginer quel genre de bâtiment viendra prendre place dans chaque quartier. Ils se décident pour un style de maison qu'ils pensent adéquat pour l'usage qu'en auront les éventuels résidents. Ils conçoivent une maison en partant des idées générales sur les dimensions et le style. À la toute fin du processus, ils préciseront peut-être quel aspect doit avoir la brique et quel nombre de rangées de briques sera utilisé. Chaque étape progresse du général au plus

[128] *Stratégie,* Paris, Perrin, 1998, p. 290.
[129] Publié à l'origine dans le *Airpower Journal,* dans le numéro du printemps 1995, cet article a connu une grande popularité et s'est imposé, par sa clarté et sa précision, comme une référence dans la pensée stratégique actuelle.

particulier jusqu'à ce qu'ils aient finalement atteint le niveau de détail qu'ils peuvent laisser à quelqu'un d'autre »[130].

De l'autre côté, il y a l'approche de cette autre personne en charge du détail : « Pensez maintenant à la manière dont le maçon appréhendera le même problème. Ils commenceront, selon leurs instructions, avec le simple empilement de briques, mais n'auront aucune idée de la manière d'intégrer le mur avec d'autres matériaux, ni de la manière dont chaque maison sera raccordée aux autres, ni de la manière dont la ville sera divisée. En d'autres termes, vous ne pouvez pas construire de ville très bien organisée si vous empruntez une approche ascendante (*bottom up*) ».

C'est exactement la même chose qui différencie le rôle du stratège et du tacticien lors d'une campagne : « Si vous basez votre pensée sur les briques du camp ennemi, il est fort probable que votre plan ne sera pas cohérent. Inversement, si vous vous placez du point de vue des idées générales au sujet des objectifs et au sujet de la nature de l'ennemi, vous avez une bonne chance de développer quelque chose qui marchera »[131].

Mais la destruction des forces grâce à l'intelligence et à la compréhension de la structure et des points faibles de l'ennemi n'est pas l'apanage exclusif de la stratégie. Comme le souligne dans sa *Tactique Théorique* le général Yakovleff, instructeur à l'école des blindés de Saumur et à l'Institut des Hautes Études de Défense Nationale, le but de la tactique est la « syncope de l'ennemi »[132]. Ce terme, emprunté au vocabulaire médical et où il faut voir selon le Littré un « évanouissement, perte de conscience brutale mais, en principe, brève », montre que, quoi qu'il puisse advenir sur le champ de bataille, la force n'est jamais employée seule et sans organisation intellectuelle.

Le parallèle avec un sport comme la boxe anglaise est, de ce point de vue, éclairant : dans une situation où les deux opposants, transformés en force brute, se sont vus imposer des règles limitant à quelques mouvements des poings[133] leurs possibilités d'action, nous voyons malgré tout surgir des stratégies pouvant atteindre un haut degré de complexité. Les stratégies

---

[130] *Ibid.* p.1
[131] *Ibid,* p.1. Nous traduisons, en tachant de conserver le langage direct et populaire choisi par le colonel Warden.
[132] Michel Yakovleff, *Tactique Théorique,* Paris, Economica, 2009, p.168, avec la double acception de « rupture de rythme, dans le sens musical mais aussi spasme vital, dans le sens médical »
[133] Notons, qu'outre l'usage de la tête et jambes, il est interdit de sauter, de donner des coups du revers de la main, de frapper dans le dos de l'adversaire et « sous la ceinture », ce qui limite drastiquement la gamme des coups portés par les poings enserrés par les gants de cuir.

toujours plus déconcertantes de Mohamed Ali, jouant tour à tour sur la mobilité ou bien sur une capacité à encaisser et à épuiser ses adversaires, restent aujourd'hui un modèle d'utilisation déconcertante et réfléchie de la force.

Ainsi, un affrontement militaire peut être vu sous les deux aspects, qui ne s'opposent pas, mais sont complémentaires. Les problèmes de l'un sont résolus par l'autre et chaque nouvelle situation créée par une avancée stratégique ou un recul tactique aura une répercussion sur l'ensemble du dispositif militaire. La lutte armée entre polities peut être abordée selon ces deux aspects : celui de l'organisation des forces, qui constitue la stratégie ; celui du choc des armes à proprement parler, qui est traditionnellement appelé tactique.

Il en va ainsi pour des raisons structurelles, et tout d'abord car la lutte n'est pas spontanée et confinée à un milieu clos, comme la célèbre bataille de boule de neige qui opposa le jeune Napoléon à ses camarades de l'école militaire de Brienne. Dans ce genre d'échauffourées, le niveau stratégique est quasi-nul, et l'affrontement est entièrement tactique. Mais dans la guerre, les polities et leurs forces, éloignées l'une de l'autre, peuvent avancer ou se replier, et se déployer comme elles l'entendent. Aussi, comme le met bien en évidence Clausewitz dès les premières pages de son traité, la guerre ne peut être instantanée, continuelle et située sur un lieu décidé à l'avance par les deux généraux.

Tension et repos sont pour lui des éléments-clefs de la guerre, ceux qui ont les plus grandes conséquences. Puisque l'effort ne peut se maintenir à un même niveau sur une période prolongée, les combattants observent immanquablement des périodes destinées à se détendre et à reprendre des forces, ne serait-ce que pour manger et dormir. Le repos peut être amené par des causes plus profondes, liées à l'impossibilité objective de l'emporter immédiatement sur le champ de bataille. « Lorsque l'acte de guerre s'arrête, c'est-à-dire qu'aucune des deux parties ne veut quelque chose de positif, il se produit un repos et par conséquent un état d'équilibre, en un sens très large il est vrai, qui comprend non seulement les forces de combat physiques et morales, mais l'ensemble des contingences et des intérêts. Dès que l'un des deux camps se propose un nouveau but positif, et se met à agir pour l'atteindre, fût-ce par de simples préparatifs, et dès que l'adversaire s'y oppose, il se produit une tension des forces ; celle-ci persiste jusqu'à ce qu'une décision y mette fin, c'est-à-dire

jusqu'au moment où l'un renonce à son but, ou que l'autre lui accorde »[134].

Les troupes peuvent ainsi être préparées ou impréparées au combat. Avant le choc des armes, une incontournable mise en place des troupes est nécessaire. Après celui-ci, le repos des combattants, leur réapprovisionnement et la considération des multiples possibilités stratégiques impliquent de nombreux et fréquents temps morts pendant lesquels l'armée n'est pas le sabre ou le fusil à la main. D'où une place accrue pour l'organisation des forces lors de phases non-tactiques, et donc stratégiques. Même la Première Guerre mondiale, avec ses tranchées cruelles et accolées l'une à l'autre, eut ses moments de pause. Ernst Jünger nous apprend par exemple, dans *Les Orages d'Acier*, qu'il put lire le volumineux *Orlando Furioso* de l'Arioste, couché dans l'herbe de Picardie, lors du délicieux été 1916. Tout le monde conviendra qu'il est beaucoup plus avantageux d'affronter son ennemi lorsqu'il n'est pas encore prêt pour le combat et qu'il ne s'attend pas à nous voir surgir. C'est ce qui rend la surprise si déterminante dans le combat et c'est une des choses qui la rend possible. Nous aurons à revenir sur ce point dans le chapitre suivant.

Comme le dit Clausewitz, « la plupart des guerres apparaissent seulement comme inimitié mutuelle, sous l'influence de laquelle chaque côté prend les armes pour se protéger, jeter l'effroi chez l'adversaire, et, à l'occasion, frapper un coup »[135]. Ce jugement reste tout à fait valable aujourd'hui, d'autant plus que les affrontements limités que connaît le monde nucléarisé prennent souvent la forme d'une guérilla, souvent identifiée à une « guerre de faible intensité ». Celles-ci, précisément, frappent par surprise des garnisons assoupies ou des populations dans le cours normal de leurs activités civiles. Il y a fort à parier que le 5 juin 1944 fut, à dessein, l'un des plus calmes sur le mur de l'Atlantique et dans les environs d'Arromanches[136].

Clausewitz peut donc affirmer qu'« il n'y a pas deux éléments mutuellement destructifs qui entrent en collision, mais plutôt des tensions entre deux éléments encore séparés qui se déchargent dans de petits chocs espacés ». On est loin de l'implacable

[134] *De la Guerre*, op. cit., Livre III, chapitre 18, p.233
[135] *De la Guerre*, op. cit., Livre VIII, chapitre 2, p.671
[136] Les responsables allemands furent semble-t-il totalement pris au dépourvu quant à la date de l'attaque. Rommel avait profité de la tempête pour se rendre à l'anniversaire de sa femme à Ulm et Hitler n'apprit la nouvelle qu'au réveil de sa grasse matinée. Voir Basil Liddell Hart, *Histoire de la Seconde Guerre Mondiale,* Paris, Fayard, 1998, p. 552

mécanisme de la montée aux extrêmes auquel on réduit souvent la pensée de Clausewitz. C'est sans compter sur la différence, essentielle chez Clausewitz, entre « guerre absolue » et « guerre réelle ». Il ne s'agit pas d'opposer stérilement l'essence et la chose incarnée, mais de comprendre jusqu'où peut mener la guerre, tout en remarquant que la plupart des guerres ne réalisent qu'imparfaitement toutes leurs virtualités. Certains exemples de tristes mémoires sont pourtant là pour nous rappeler que parfois, par accident, certains affrontements « montent » bien aux extrêmes, laissant un impérissable souvenir d'horreur et de démence.

Aussi, la discontinuité des épisodes de combat effectif, permet des mouvements de troupes qui doivent être exécutés afin de chercher une position favorable pour attaquer, ou un réduit inexpugnable, rendant plus aisée la défense. Un cas limite, tel qu'une guerre réduite au minimum d'une seule et unique bataille décisive, suppose tout de même d'apporter ses forces à un endroit, qui aura été choisi plus ou moins judicieusement selon que l'on veut adopter un comportement offensif ou défensif. Bref, une guerre n'est pas une rixe, surgissant brutalement entre deux groupes en plein commerce, enflammant les esprits, mais dont les effets s'estompent aussi vite que ceux de l'adrénaline. Un évènement de cette sorte n'est en aucun cas une guerre, bien qu'il puisse en être l'origine. Ce sont néanmoins les épisodes suivants, entraînant la mobilisation de forces encore dormantes, qui pourront être rangés dans la catégorie dont il est ici question, et non l'étincelle à l'origine du brasier.

Ce que nous voulons suggérer ici, c'est que la guerre ne se résume pas à une grande série ininterrompue d'affrontements, mais comporte, entre ces moments de brutalité, des périodes d'organisation et de mise en place. Toute définition de la stratégie doit subséquemment prendre en compte cette discontinuité des épisodes de combat. Si la tactique est l'utilisation des unités combattantes pour détruire celles de l'ennemi, la stratégie est l'art de placer avantageusement ces mêmes unités afin qu'elles rencontrent dans les meilleures conditions les troupes ennemies (grâce à une supériorité numérique, une meilleure utilisation du terrain ou encore en les surprenant dans un état d'impréparation total). En définitive, la tactique se rapporte au maniement de la puissance et la stratégie à celui des unités porteuses de la puissance. Mais comme toute séparation théorique qui ne connaît pas de vérification dans la réalité, on ne peut découpler totalement la puissance et celui en qui elle réside. Une nouvelle séparation se fait ainsi jour dans l'utilisation des forces, où l'on distingue traditionnellement tactique et stratégie. Cette définition, classique dans la pensée occidentale

depuis l'antiquité grecque, insiste sur la différence fondamentale entre la manière dont le général place ses hommes sur le terrain *en vue de* la bataille et l'utilisation effective de ses hommes *dans* la bataille.

On pourrait résumer l'utilisation de forces en temps de guerre par une alternative : mettre à disposition et disposer. Mettre à disposition pointe ainsi la fonction de relais entre le pouvoir politique et l'autorité du général. Elle insiste en premier lieu sur l'idée d'allocation de puissance au second par le dernier. Mais elle contient en sus l'idée de mise en disponibilité de cette puissance pour les capitaines chargés de mener la bataille. Disposer rend bien l'idée de l'utilisation de quelque chose ayant été organisée en amont, les tacticiens à l'œuvre durant le combat venant puiser les forces rendues disponibles par la mise en place stratégique.

Ces noms eux-mêmes, tous deux issus du grec, portent le souvenir de cette séparation. Stratégie provient en effet du grec Στρατηγια, qui contient l'idée de « pousser en avant/conduire l'armée » (στρατος αγειν). Par dérivation, elle s'est adjoint le sens de « commander » (στρατεγω), et a donné son nom au citoyen désigné pour être le chef des armées, le στρατεγος, le stratège[137]. Le mot tactique recèle quant à lui l'idée d'ordre de bataille, τακτικος étant relié à l'idée de rangement (voir le verbe grec moderne τακτοποιω qui signifie tout simplement ranger, littéralement « faire l'ordre »). Les deux termes sont donc étymologiquement connectés à la distinction que nous avons choisi de mettre en avant : mettre à disposition et disposer.

Il existe un débat classique à propos de la séparation entre tactique et stratégie, qui ne la remet nullement en doute, mais en pointe les limites par une aporie. Lorsqu'il s'agit de déterminer où s'arrête la mise à disposition stratégique et où commence l'utilisation tactique des troupes, l'isolement de ces deux composantes devient flou. En effet, toute tactique contient des éléments d'organisation et la stratégie requiert parfois de petits combats mineurs, des escarmouches n'ayant pas de portée tactique réelle. La pensée moderne distingue d'ailleurs un niveau intermédiaire, dit « opérationnel », depuis les travaux d'Alexandre Svétchine. Cet auteur soviétique des années 1920, arrêté puis assassiné pendant la grande purge stalinienne de l'Armée Rouge de 1931, a apporté une distinction utilisée par les plus

[137] Voir Hervé Coutau-Bégarie, *Traité de Stratégie,* Paris, Economica, 2000, p. 53, ou Jean-Paul Charnay, *La Stratégie*, Paris, PUF, collection « Que sais-je ? », 1995, p.7.

grandes armées du monde en faisant du théâtre d'opérations le cadre d'un art distinct de la stratégie et de la tactique : l'art opérationnel. Mais cette distinction est-elle réellement consubstantielle des concepts de guerre et stratégie ? Et, corollairement, une sociologie de la guerre doit-elle inclure à sa grille d'analyse cet « art » du commandant suprême d'un théâtre de guerre ? C'est ce que nous devons examiner à présent, au regard de l'usage immodéré qui est fait de ce concept dans les études militaires contemporaines.

La principale source de réflexion de Svétchine a été l'étude détaillée des remarquables campagnes allemandes de la Première Guerre mondiale, combinant avec une grande dextérité les unités d'infanterie, d'artillerie, de marine et d'aviation et adaptant sans cesse au besoin de chaque front la répartition des forces grâce aux possibilités nouvelles du chemin de fer. La grande technicité de ces « opérations » amena à circonscrire un niveau d'action propre à celles-ci, l'art dit « opératoire ». Décrivant l'activité organisant l'ensemble des éléments nécessaire à la poursuite d'une activité militaire sur un théâtre de guerre particulier, en agrégeant tous les types de force disponibles (unités terrestres, aériennes, appui naval, organisation du ravitaillement, du transport, etc.), Svétchine identifie ainsi un type d'action intermédiaire qui englobe tous les aspects de l'activité du responsable d'un théâtre de guerre, renommé précisément théâtre d'opération nécessaire au bon fonctionnement de l'activité militaire. La tactique consistant à préparer les batailles et la stratégie à répartir les forces et donner les instructions sur chaque champ de bataille, l'art opératoire vient se placer entre ces deux types d'agir martial, pour décrire l'art d'organiser ses forces dans le détail, en deçà de la stratégie, tout en préparant la succession des batailles à venir, au-delà de la tactique :

« Nous appelons opération un acte de guerre si les efforts de la formation sont dirigés vers l'accomplissement de certains buts intermédiaires sur un certain théâtre d'opérations sans aucune interruption. Une opération est un conglomérat d'actions extrêmement différentes, à savoir : concevoir le plan de l'opération ; la préparation logistique ; concentrer ses forces sur la position de départ ; bâtir des fortifications défensives ; les marches ; lancer des offensives menant à l'encerclement ou à la destruction d'une partie des forces hostiles et au repli forcé du reste de ces forces […] ; enfin à la capture et à l'occupation d'une certaine zone géographique »[138].

[138] Aleksandr Svechin, Strategy, Minneapolis, Est View Publications, 1999, p.69 (édition originale, Moscou,

Cette observation est née de l'étude précise des complexes mouvements de troupe allemands, permis par l'utilisation optimale du chemin de fer, lors de la Première Guerre mondiale. Adoptée par l'ensemble de la jeune armée soviétique, notamment par Toukhatchevski et Joukov, l'idée d'un niveau intermédiaire entre la stratégie et la tactique s'impose peu à peu dans les diverses écoles de guerre au cours du XXe siècle. Son principal atout est de mieux modéliser et de ce fait mieux éduquer les officiers, confrontés à des problèmes de plus en plus ardus à mesure que la technologie militaire se complexifie. L'armée française l'utilise dorénavant systématiquement[139]. L'armée américaine l'a adoptée dès le début de la modernisation radicale de son matériel dans les années quatre-vingt[140].

Nous n'avons pas souhaité inclure ce niveau intermédiaire dans notre théorie et nous devons expliquer pourquoi. Premièrement, le terme d'opération remplace dans un usage quasi identique le terme de « campagne », que Clausewitz utilisait déjà pour décrire « les évènements *d'un seul théâtre* de guerre »[141]. Or, la gestion de la campagne, tâche éminemment stratégique dans la pensée clausewitzienne, n'est plus considérée comme le cœur de l'activité de commandement de la guerre. La multiplication effective des échelons de commandement s'est traduite dans la théorie par l'apparition d'un niveau d'activité supplémentaire. Mais nous avons déjà remarqué que la séparation entre tactique et stratégie n'était que théorique. Dans les faits, ces deux activités sont presque immanquablement imbriquées l'une à l'autre (hormis aux deux extrêmes de la chaîne de commandement, le soldat de deuxième classe dénué de presque toute initiative et les quelques officiers ne prenant part à aucun combat).

La violence est toujours dirigée vers un but par une intelligence. Le niveau opérationnel, si utile qu'il soit pour la formation des soldats et l'organisation concrète de la guerre, ne représente que l'un des multiples niveaux de mélange entre activité tactique et activité stratégique, correspondant au théâtre de guerre. Son utilité *théorique* semble faible,

---

Voennyi vestnik, 1927, nous traduisons depuis l'anglais)

[139] Voir Michel Yakovleff *Tactique Théorique*, Paris, Economica, 2009 ou encore *Glossaire interarmée de terminologie opérationnelle* (PIA O.5.5.2 mars 2007) : « Opération : Ensemble d'actions militaires menées par une force généralement interarmées, voire interalliée ou multinationale, dans une zone géographique déterminée appelée théâtre d'opération, en vue d'atteindre un objectif stratégique ».

[140] Le terme semble avoir été définitivement implanté dans les esprits grâce la série de jeux vidéo très populaire *The Operational Art of War* de Norm Koger, lancée en 1998 aux studios Talonsoft

[141] Voir Clausewitz, *De la Guerre*, op. cit. Livre V, chapitre 2, intitulé « Armée, Théâtre de Guerre et Campagne », p. 307.

voire inexistante. Nous ne saurions, par ailleurs, nier son utilité ou sa pertinence pratique ou pédagogique pour les officiers actuellement ou prochainement chargés de responsabilités militaires.

Cette imbrication provient directement de l'essence de la guerre, qui n'est ni un combat féroce entre loups affamés, ni un jeu de l'esprit où les généraux manient le bataillon et l'escadrille comme le fou et la reine. La dichotomie n'en reste pas moins pertinente et utilisée par tous les centres de commandement modernes. La nature composite de la guerre ne ressort peut-être nulle part ailleurs que dans cette imbrication essentielle entre l'organisation rationnelle de la force et son utilisation physique effective. Toute tentative pour trouver un critère de séparation clair et absolu est de ce fait vouée à l'échec. Les deux objets doivent être pensés *ensemble* et non l'un contre l'autre.

. Analyse stratégique et analyse scientifique : Comment utiliser alors cette nouvelle séparation au sein d'une théorie sociologique de la guerre ? La réalité de la partie tactique et de la partie stratégique est indéniable et une politie doit impérativement organiser ses forces et les mettre en place intelligemment pour pouvoir espérer en disposer avec bonheur. La quantité de force produite peut donc recevoir un coefficient multiplicateur variable selon qu'elle est bien mise à disposition et que l'on en dispose bien. Le coefficient peut en certains cas se situer en dessous de 1 et parfois se rapprocher de 0 lorsqu'une politie est incapable de réagir à un assaut et utilise sa force en dépit du bon sens (la défaite est alors totale, comme pour la France de 1940 ou pour les Byzantins à Manzikert, où la combinaison d'un mauvais renseignement et d'une cascade de trahison aboutit à l'annihilation des forces grecques et l'installation définitive des Turcs en Anatolie).

Il est donc important pour expliquer une guerre, ainsi que les raisons d'une défaite ou d'une victoire, de pouvoir distinguer notamment leurs causes stratégiques et leurs causes tactiques. Et nous pouvons grâce à cette nouvelle séparation franchir une étape de plus et combiner cette dichotomie avec la précédente.

Toute guerre comporte un acteur offensif et un acteur défensif. Soit. Mais ces deux acteurs ont tous deux l'obligation de mettre en œuvre leur puissance avant de l'utiliser. Ainsi, l'un cherchera à mettre en place ses forces avantageusement en vue d'une attaque, tandis que l'autre cherchera à se mettre à l'abri pour repousser dans les meilleures conditions les

premières vagues offensives. Puis lorsque viendra le combat, l'un des deux adversaires choisira de lancer l'assaut initial lorsqu'il trouvera son opposant dans une position désavantageuse.

Mais, comme l'explique Clausewitz dans le livre V de sont traité *De la Guerre*, ce n'est pas forcément celui qui mène l'offensive au niveau stratégique qui prend inévitablement l'initiative au niveau tactique. La défense contient en effet une part d'offensive irréductible, que l'on doit utiliser pour repousser l'assaillant une fois que celui-ci s'est mis dans une mauvaise posture. La plupart du temps, cette contre-attaque prend place après une série de combats où l'attaquant s'est affaibli, mais cela peut très bien avoir lieu dès le début des hostilités, si le général offensif s'est trop avancé et s'est mis dans une posture délicate par exemple. N'oublions pas que l'inverse, à savoir la part de défense dans l'attaque, est tout aussi indispensable et une offensive bien conçue doit être capable d'encaisser les assauts du défenseur.

Les exemples donnés par Clausewitz sont tirés en priorité de l'histoire militaire européenne comprise entre Louis XIV et Napoléon et reposent sur l'exemple édifiant de la campagne de Russie. Il serait cependant facile de multiplier les illustrations dans des contextes bien différents. Ainsi, les renversants épisodes de la Guerre de Corée (défense de Pusan et « contre-attaque » chinoise), le siège d'Orléans victorieusement brisé par Jeanne d'Arc, ou encore la bataille de Rocroi où les Espagnols, pourtant aux portes de Paris, attendirent paisiblement de prendre la ville à une armée française qu'ils méprisaient et furent battus par la vaillance et la hardiesse sans pareille du Grand Condé, sont là pour nous montrer que les attaques tactiques initiées lors d'une campagne stratégique défensive sont une réalité et peuvent décider de l'issue d'une guerre.

Nous voyons dans cet enchevêtrement de la défense et de l'attaque, évoquant le schème du Yin et du Yang, que l'analyse ne doit pas se contenter de définir qui est offensif et qui est défensif d'une manière générale, mais comprendre quelle stratégie a été offensive et laquelle a été défensive, et lors de quels épisodes tactiques l'un ou l'autre des adversaires a pris l'initiative de l'affrontement et provoqué le choc des deux armées. Ainsi, les possibilités d'analyse formelle sont :

_ Stratégie offensive, Tactique offensive.
_ Stratégie offensive, Tactique défensive.
_ Stratégie défensive, Tactique offensive.
_ Stratégie défensive, Tactique défensive.

Or, nous l'avons dit, la limite entre tactique et stratégie n'est pas toujours claire. Cette observation ne concerne pas seulement un débat théorique entre généraux à la retraite et universitaires enclins à l'abstraction, mais il peut parfois être délicat de caractériser une stratégie et les options tactiques s'y rattachant. Aussi, c'est souvent la décision finale qui donne le ton à l'analyse et influence l'étude et les jugements que les savants porteront sur telle ou telle guerre. Des débats sans fin sont possibles sur les mouvements et décisions des généraux, et on disserte encore pour savoir si Waterloo est une défaite de Napoléon ou une victoire anglaise, chaque année voyant des publications développant des arguments nouveaux basés sur la découverte de documents soi-disant inédits. De tels débats sont loin d'être hermétiques à l'idéologie. Il est par conséquent préférable de disposer de cadres d'analyse bien découpés. La disjonction entre stratégie offensive et défensive d'une part et tactique offensive et défensive d'autre part nous paraît être un moyen de démêler les données de manière adéquate.

Mais la question du mode d'analyse le plus pertinent se pose alors. Plusieurs moyens de décortiquer et de classer les faits sont possibles. Faut-il ainsi comptabiliser le nombre d'offensives tactiques et de mouvements stratégiques ? Chercher à définir un esprit que le général a tenté d'insuffler à ses prises d'initiatives ? Se baser sur la bataille décisive, celle qui décide, par ses résultats, de l'issue de la guerre ?

Il est difficile de répondre, et nous faisons ici appel à l'art de l'analyste, historien ou expert en stratégie, qui doit repérer entre ces trois facteurs lequel prime sur les autres. Tour à tour, la réponse résidera dans l'un des trois niveaux. Rappelons seulement une dernière notion utilisée par Clausewitz, celle de campagne. Pour Clausewitz, le terme de campagne a une signification précise, dépassant le sens habituel de période de combat dans un lieu donné ayant pour un objectif fluctuant selon l'heur ou le malheur des opérations. Il s'agit pour le général-philosophe de la série d'actions et de réactions découlant d'un mouvement originel. Ainsi, selon Clausewitz, la campagne de Russie se termine par la prise de Paris en 1814, et non avec la fuite précipitée de Napoléon du front russe une fois la conspiration Mallet

découverte. Le mouvement des armées d'Alexandre 1er était engagé et se termina effectivement avec l'entrée des troupes de la Sainte-Alliance dans Paris, malgré les efforts de Napoléon en Allemagne et dans l'est de la France. Le mouvement des Russes, bien qu'il se termina par une victoire écrasante, fut donc d'un bout à l'autre *défensif*, puisqu'il ne fit que *réagir* à l'engloutissement de la Grande Armée dans l'hiver russe, avant de profiter, en un même mouvement, du vide l'aspirant jusqu'à la capitale française. Les Français et leurs alliés ne purent réparer les conséquences de leurs actes et de leur offensive démesurée, et ils en payèrent les conséquences jusqu'à leur chute.

L'idée de *campagne* nous aide donc à donner des limites à l'objet étudié. Plutôt qu'une guerre comprenant une multitude de campagnes, et parfois plusieurs en même temps, la méthode que nous construisons paraît avoir comme support privilégié, ou comme unité de mesure si l'on veut, la campagne. Nous entendons ainsi par *campagne* la série de mouvements stratégiques et de combats tactiques, vue comme les réactions à la prise d'initiative initiale sur un théâtre donné, jusqu'à ce qu'une paix ou un armistice significatif survienne[142].

Mais, nous dira-t-on, il ne s'agit pas d'une sociologie de la campagne, mais de la guerre. Comment tirer une conclusion sur le tout à partir de ses parties ? Prenons le cas de la Première Guerre mondiale. L'Allemagne, pivot de la guerre, eut à mener trois fronts simultanément : un à l'ouest, de la mer du Nord aux Alpes ; un à l'est de la Baltique aux Carpates ; et un au sud de la cote dalmate à la région des Détroits. Contre toute attente, la décision se produisit sur le front sud, où les armées françaises, grecques et yougoslaves effectuèrent une percée dans la région de Salonique et provoquèrent une panique dans l'état-major allemand, qui le contraint à reconnaître sa défaite[143].

Stratégiquement, il est pertinent d'expliquer la défaite militaire finale des Empires centraux grâce à la campagne des Balkans, bien que ce fût dans cette région que les combats furent les moins intenses. À l'opposé, les combats furent titanesques à l'Ouest et à l'Est et les conséquences de la guerre, dans son ensemble, provinrent principalement de l'affrontement stérile qui s'y déroula. Là encore, rien n'est décidé à l'avance, et le niveau pertinent pour l'analyse peut varier selon les situations militaires et les conséquences objectives qu'occasionnèrent toutes les parties de la guerre. Ainsi la Première Guerre mondiale eut pour

[142] *De la Guerre,* Livre V, chapitre 2, paragraphe 3
[143] Voir la très bonne explication de Basil Liddlle-Hart dans *Stratégie,* chapitres XI à XIV

principale conséquence de saigner à blanc les populations européennes, de provoquer une crise morale intense et d'installer des régimes idéocratiques dans de nombreux pays, Russie puis Italie, Hongrie, Allemagne et Espagne, menant l'Europe à la « chute finale » vingt ans plus tard. Il est donc préférable de s'intéresser, si l'on veut expliquer ces conséquences massives, aux campagnes de l'Est et de l'Ouest et aux causes de leur stérilité en dépit des efforts extraordinaires qui y furent déployés. La sociologie de la guerre doit ainsi faire la part des choses entre les actions militaires et leurs conséquences, et l'effort nécessaire pour nourrir ces actions et ses conséquences.

Types d'actions martiales : Concluons enfin cette étude en proposant un découpage de l'action *des polities* en guerre, prises en tant qu'agents du phénomène social guerre. Le découpage des actions, imputables à une pluralité d'acteurs occupant une place donnée dans la hiérarchie politique et militaire sont de trois types « purs », en conformité avec la nature de l'emploi de la force que nous venons de décrire :

_ l'action de propagation, plutôt réservée aux politiques,

_ l'action stratégique, dont le commandement général est en charge,

_ enfin l'action tactique, menée par les sous-officiers, jusqu'au plus petit chef d'escouade.



Deux objections viennent perturber ce modèle d'interprétation classique de l'action militaire. D'une part, il est fréquent que les rôles et les compétences soient, dans les faits, assez vaguement définis. Que de politiques ont pris de lourdes décisions stratégiques, et l'on ne peut sous-estimer l'influence que les militaires ont pu exercer sur la vie politique, parfois jusqu'à confisquer la totalité du pouvoir. D'autre part, des actions peuvent avoir une *double portée* et se situer entre deux niveaux, comme nous l'avons indiqué dans le schéma ci-dessus.

E) Approche directe et Approche indirecte

> « Quelque chose que ce soit, ou agréable ou terrible, moins on l'a prévue, plus elle cause de plaisir ou d'effroi. Cela ne se voit nulle par mieux qu'à la guerre où toute surprise frappe de terreur ceux mêmes qui sont de beaucoup les plus forts »
>
> Xénophon, *Traité du commandement de la cavalerie*[144]

Nous avons fait allusion, lors du paragraphe précédent, à un hypothétique « coefficient multiplicateur de la force » et nous voudrions nous attarder quelque peu sur cette notion. Derrière ce « coefficient » réside l'idée que l'on pourrait, en utilisant avec sagacité les troupes dont on dispose, décupler leurs forces et leur faire renverser tous les obstacles se présentant à eux. La puissance ne serait pas seulement fonction des ressources ou de l'équipement dont les troupes sont dotées, mais de l'art de les utiliser de la manière la plus ingénieuse et la plus coordonnée.

Ainsi serait résolu l'un des plus grands paradoxes de la guerre : pourquoi n'est-ce pas toujours le plus fort qui gagne ? « Le plus fort » étant entendu avec la mention « sur le papier », que nous empruntons sans vergogne à l'univers des pronostics footballistiques pour son mérite à pointer du doigt ce mystère faisant de l'histoire militaire mondiale une série de surprises toute plus invraisemblables les unes que les autres, alternance de défaites incompréhensibles et de victoires inespérées.

Ce problème est en réalité double. D'un côté, l'un des antagonistes peut disposer d'une armée moins nombreuse ou moins bien équipée et l'emporter malgré tout dans une campagne, par exemple grâce à une plus grande adresse à manier les troupes, une plus grande intelligence des situations qui lui permettent de concentrer ses forces au bon endroit et de mettre à mal le dispositif de l'ennemi. On pense notamment à la campagne d'Italie du jeune Bonaparte, ou bien à l'audacieuse circonvolution d'Hannibal autour de la Méditerranée, qui lui fit mener campagne, en Ibérie, en Gaule et enfin dans la péninsule italienne, où il manqua

[144] Traduction Paul-Louis Courier, in *Œuvres Complètes,* Paris, Firmin-Didot, 1837, p.393

de très peu de détruire la puissance de Rome. L'avantage est alors stratégique et donne à une armée inférieure une quantité de puissance supérieure sur le plan tactique. Pour reprendre un des slogans de Mao, c'est « stratégiquement se battre à un contre dix et tactiquement à dix contre un ».

D'un autre côté, il se peut qu'une armée bien inférieure en nombre défasse un adversaire plus nombreux ou plus puissant au cours d'un épisode tactique. La puissance est dans ce cas utilisée avec une plus grande maîtrise et balaie la mise en place tactique à l'aide d'un subterfuge, d'une manœuvre inattendue ou d'un quelconque procédé permettant d'annuler la prééminence ennemie initiale. Plus qu'une méthode précise, ces renversements tactiques ont en commun un usage plus malicieux de la puissance, aboutissant à une victoire inattendue. La vaillante victoire des Sioux contre l'armée de Custer à Little Bighorn, ou le brillant succès à 3 contre 1 de Davout à Auerstaedt, le 14 octobre 1806 sont des illustrations parlantes de ces retournements tactiques toujours possibles dans le cours de la guerre.

Ce sont là les deux faces du problème que nous voulons évoquer. Ces deux faces représentent les deux manières de prendre, de manière inattendue, le dessus sur son adversaire : l'une tient à une meilleure disposition des unités tactiques en vue d'une suite de bataille, l'autre à une meilleure utilisation de ces unités tactiques dans une bataille précise. Les pronostics peuvent être défaits de deux manières : sur toute la longueur d'un championnat ou sur un match. Il en va rigoureusement de même dans l'affrontement militaire. Une armée plus faible peut soit l'emporter à l'issue d'une campagne qui semblait désespérée et par conséquent obtenir l'avantage politique désiré, ou alors remporter une bataille qui semblait pourtant perdue d'avance.

Posons à présent plus rigoureusement les termes de l'énigme. La guerre, tout d'abord, peut mettre aux prises toutes sortes de polities, quels que soient leur taille, leur richesse, leur avancement technique et leur degré de cohésion. Comment expliquer que, malgré des déséquilibres flagrants dans un ou plusieurs de ces domaines, des polities parviennent à l'emporter contre toute attente ? Deux types de réponses sont possibles. Soit, la politie faible aura produit une quantité de force supérieure, grâce à une mobilisation plus importante, soit l'utilisation des forces en présence a été meilleure du côté désavantagé, et a permis de combler l'écart et d'inverser la tendance.

La première situation n'appartient pas exactement au domaine militaire et doit être

étudiée selon des critères politiques, économiques, techniques, morphologiques, éthiques… c'est-à-dire des critères extramilitaires, ramenant à une simple supériorité sur le terrain. Nous repoussons à plus loin l'étude de ces critères, notre analyse suivant précisément la logique de l'action militaire et l'étude des forces en présence. Notre question est donc : comment expliquer que des forces inférieures, tant numériquement que techniquement, puissent battre et parfois écraser des troupes supérieures ?

Une telle formulation du problème revient à choisir comme critère de la puissance le nombre des soldats, et la qualité des armes, associés aux techniques permettant de les manier. Mais d'une force brute réellement produite, il est possible de faire un plus ou moins bon usage. L'unique critère de la puissance, mesurée, telle une force physique, au moyen d'un chiffre accolé à une unité de mesure, ne peut cependant nous livrer tous les secrets d'une victoire ou d'une défaite militaire. Ceci tient à un fait déjà évoqué, à savoir l'imbrication de la tactique et de la stratégie, visible jusque dans le moindre duel d'homme à homme dont est composée ultimement une guerre. Il y a, même dans l'utilisation de sa force musculaire, une part d'emploi des facultés rationnelles, inhérente à la nature humaine. Cela se vérifie dans des domaines extérieurs à la guerre, comme le sport. À la boxe, où les capacités physiques des athlètes sont pourtant si importantes, ce n'est pas forcément celui qui frappe le plus fort qui l'emportera. Le boxeur endurant qui saura fatiguer son adversaire sans être touché trop rudement et enfin lui porter le bon coup au bon moment sera en mesure de faire mordre la poussière à plus « fort » que lui. La quantité de puissance supérieure dont ce dernier disposait aura été estompée par la dispersion inefficace que lui a imposée son adversaire.

Cet exemple nous fait comprendre que, à tout bien-dire, il n'y a pas véritablement force brute dans les phénomènes humains complexes comme la guerre. Bien que la vigueur et la résistance puissent être isolées dans certaines activités (le bras de fer ou le tir à la corde étant les exemples types), cela n'est possible que dans quelques situations ludiques très limitées. La boxe, ou même le *sumo* ne répondent pas à ce critère de stricte utilisation d'une force brute. C'est ailleurs qu'il faut chercher les lois de l'affrontement martial, qui ne se rapporte pas à un combat de cerfs fonçant bois contre bois pour déterminer qui est le mâle dominant. La force, chez l'homme, est *toujours* combinée à son intelligence. Les conséquences d'un tel fait sont capitales pour la guerre, qui en tire ses propriétés les plus fondamentales, et par conséquent pour son étude d'un point de vue sociologique.

Manifestations de l'emploi de l'intelligence dans la guerre : On peut dès lors affirmer sans crainte que la guerre est l'utilisation *par l'intelligence* de la force dont est capable l'humain, dans le domaine transpolitique. Si elle n'était que violence et défoulement, la guerre s'arrêterait dès les premières crampes. Elle suppose malheureusement une fin rationnelle et une mise en œuvre tout autant rationnelle.

Pour bien faire comprendre ce rôle de l'intelligence, prenons un exemple. Imaginons cent guerriers opposés à cent autres, de force égale. Armons-les de simples gourdins et faisons-les s'affronter sur un terrain offrant des possibilités de défense semblables de part et d'autre. Le rôle de la rationalité serait quasiment réduit à néant si les cents guerriers s'affrontaient tous ensemble, face à face, jusqu'à ce qu'un des camps ait terrassé l'autre. Mais justement, une mise en place, tant tactique que stratégique a lieu spontanément et modifie l'équilibre des forces. Comme lors de l'affrontement des Horace et des Curiace, chaque camp est libre de concentrer sa force sur une ou plusieurs « cibles » et la pertinence des choix donnera ou refusera l'avantage. Trois groupes équivalents peuvent ainsi s'affronter, également, laissant au hasard le soin de décider. Mais si l'un des camps choisit de diviser ses cent guerriers en deux groupes de vingt et un troisième de soixante, il pourra renouveler la prouesse des Curiace et acquérir une supériorité écrasante en un point, alors que les autres résisteront efficacement en attendant le renfort de la partie victorieuse.

Nous le voyons, ce schéma ne coïncide pas avec la précédente dichotomie. Elle en est indépendante au sens où elle permet une utilisation plus judicieuse de la force. Elle se rajoute ainsi à notre schéma et en constitue le troisième « étage », l'utilisation de la ruse, de la tromperie, et de toute manœuvre à laquelle l'adversaire n'est pas préparé et destinée à le désorganiser.

Mais nous touchons là à une nouvelle manifestation de la rationalité de la guerre. En effet, pour que la mystification soit réussie, elle ne doit pas être attendue par la partie adverse. Sinon, il serait facile au stratège opposé d'adopter une formation et une défense adéquate et rétablir l'équilibre des forces. Suivant notre exemple, nous nous retrouverions à un duel opposant deux groupes de soixante guerriers et quatre groupes de vingt, ce qui serait inefficace. Pire, le général pourrait adapter sa stratégie et opposée un groupe de quatre-vingt hommes à celui de soixante, tandis que deux groupes de dix seraient chargés de faire diversion avec les deux groupes de vingt.

Ainsi, pour réussir, l'utilisation judicieuse des forces et sa concentration en un endroit

efficace doivent être inattendues et contourner la puissance de l'adversaire, en la neutralisant sur un point et/ou en surprenant ses forces en situation de faiblesse, qu'elles soient momentanément relâchées ou bien en infériorité numérique ou tactique patente. L'affrontement ne pouvant être celui de deux blocs parfaitement soudés et solidaires, l'organisation et la mise en place concrète des forces ne peuvent pas ne pas offrir d'endroits plus faibles où les coups font plus mal et provoquent des effets plus puissants.

Cela est vrai de tout organisme. Le corps du boxeur, par exemple, est particulièrement sensible à la tempe, au menton et au foie. Non pas que les coups aux bras, à l'estomac ou dans le front soient totalement inefficaces, mais il en faudra une quantité beaucoup plus importante pour arriver au même résultat, le *knock-out*. Il en va de même, et peut-être plus encore pour l'organisme extraordinairement développé qu'est une armée en campagne, projetant ses forces combattantes en un endroit précis. Pour reprendre la métaphore du colonel Warden, je peux très bien choisir de démolir une maison brique par brique. Mais il faudra pour cela un temps et une énergie dont je ne dispose pas obligatoirement. Cela est particulièrement vrai en temps de guerre, où l'usure et l'attrition des combattants peuvent advenir très rapidement si les conditions de combats subissent une dégradation trop importante. Il est donc toujours préférable de réduire les coûts en temps et en énergie en choisissant la méthode stratégique entraînant la plus grande désorganisation chez l'ennemi.

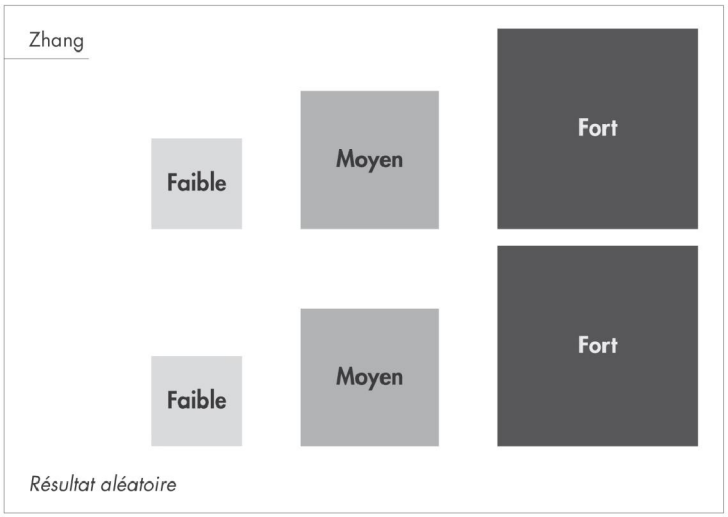
C'est là l'essence de la pensée stratégique, résumée par le penseur et général chinois Sun Bin par une habile analogie tirée de la course de chevaux, relatée par l'historien classique chinois Sima Qian : « Sun Bin vit que les chevaux étaient tous de qualité à peu près égale, mais qu'il y en avait quand même d'une qualité supérieure, d'autres d'une qualité moyenne et d'autres d'une qualité inférieure. Il dit à Tian Ji : "cette fois, pariez gros. Je peux vous faire gagner". […] Au moment de la course, Sun Bin dit à Tian Ji : "Mettez en compétition votre quadrige inférieur contre leur quadrige supérieur, votre quadrige supérieur contre leur quadrige moyen et votre quadrige moyen contre leur quadrige inférieur". Au bout de trois courses, Tian Ji en avait remporté trois sur deux »[145].

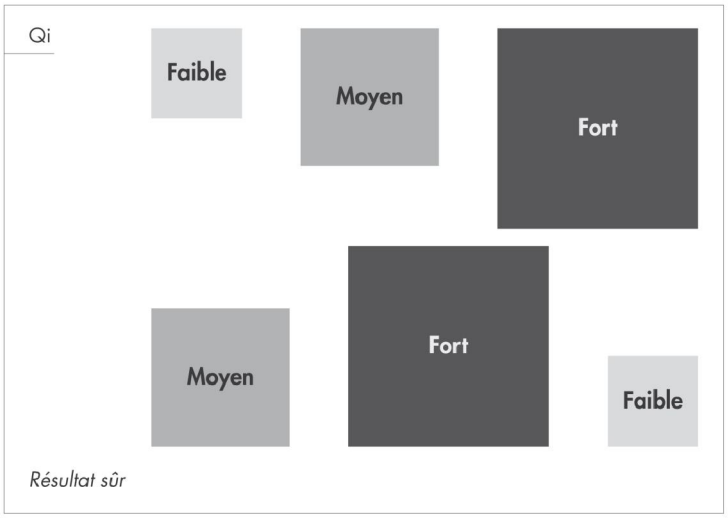
Grâce à cet artifice très fameux, véritable *topos* de la pensée chinoise, l'astucieux démontra ses qualités de commandement et convainquit le roi de Qi de le nommer à la tête de

[145] Sima Qian, *Mémoires Historiques,* Arles, Piquier, 2002, p.49

son armée. Avec le même nombre de chevaux de qualité grossièrement égale, il remporta plus de succès que son adversaire, employant ses forces de manière conventionnelle. Notons toutefois que le succès d'une telle manœuvre ne peut être assuré que si l'adversaire demeure ignorant de mon stratagème. Dans le cas inverse, rien ne l'empêche de me tromper à son tour et de placer un élément fort là où j'attendais le faible, le faible là où j'attendais le moyen, et le moyen là où j'attendais le fort. Le général trompé serait alors placé dans la position de l'arroseur arrosé, et le piège se refermerait sur celui qui croyait piéger.

La stratégie selon Sun Bin





C'est précisément ce que le célébrissime stratège chinois Sun Tzu nous enseigne, grâce à la maxime sur laquelle est basée toute sa stratégie, dévoilée dès les premières pages de son traité : « Capable, passez incapable. Prêt au combat, ne le laissez pas voir. Proche semblez donc loin, loin semblez donc proche. Avide d'un avantage, appâtez-le. En désordre, attaquez-le. S'il se concentre, défendez-vous. S'il est fort, évitez-le. Coléreux, provoquez-le. Méprisant, excitez sa morgue. Dispos, fatiguez-le. Uni, semez la discorde. Attaquez là où il ne vous attend pas. Surgissez toujours à l'improviste »[146].

Que la ruse soit aussi vieille que l'art de la guerre, cela ne laisse pas l'ombre d'un doute. Mais il reste à en trouver la formulation la plus universelle. Nous proposons, pour la définir hors de tout contexte culturel ou technique, de la regarder comme *la capacité à masquer la finalité de l'ordonnancement de mes actions à l'adversaire, afin de lui faire croire que je poursuis un tout autre but que celui que je recherche vraiment*. La ruse n'est ainsi pas uniquement une qualité de la pensée stratégique et militaire. Elle concerne en premier lieu l'action, c'est-à-dire la construction d'une séquence rationnelle de factions afin d'atteindre un but donné[147]. En cela, elle concerne la totalité des activités humaines nécessitant la mise en œuvre d'une telle séquence, qu'elles soient politiques, économiques, éthiques, etc. C'est ce qui explique que le manuel le plus célèbre traitant de la ruse militaire, *L'Art de la Guerre* de maître Sun, soit aujourd'hui décliné en guide d'action pour entrepreneur ou pour apprenti homme politique, ou encore que Mao en ait recyclé de larges pans pour bâtir les fondements de sa doctrine politique et militaire[148].

La percée théorique de Liddell Hart : Présente à différents niveaux chez tous les penseurs et les praticiens de la *res militaris* dans le domaine occidental, l'analyse de la ruse a pourtant été totalement renouvelée grâce aux recherches du plus grand théoricien de la guerre du XXe siècle, l'Anglais Basil Liddell Hart. Ses vues, amples et parfaitement argumentées tout au

---

[146] *L'art de la Guerre de Maitre Sun,* in *Les sept traités de la guerre,* textes réunis et traduits par Jean Lévi, Paris, Hachette, 2008, p.93

[147] Sur ce sujet, sur lequel nous ne pouvons nous étendre de trop, voir Jean Baechler, *Agir, Faire, Connaitre,* p.47 : « Les fins sont les objectifs ultimes de toute activité humaine. Elles assignent un terme à l'agir, en lui donnant sens et achèvement. Elles répondent à la question « pourquoi ? » adressée à une activité humaine, en faisant précéder la réponse de la conjonction « pour », « en vue de » : la fin est le « quoi » ultime en vue duquel une activité humaine est conduite ».

[148] Rappelons que le *Petit livre Rouge* contient plus de références aux classiques chinois qu'à la pensée marxiste-léniniste.

long d'ouvrages techniques d'une lecture toujours agréable, viennent se placer au cœur de la théorie de la guerre que nous tentons d'élaborer dans cette deuxième partie. Bien qu'il confesse un respect certain pour le mystérieux Maitre Sun[149], Liddell Hart a permis de replacer au cœur de la pensée stratégique occidentale une des évidences de la tradition chinoise en la matière : la force seule n'est rien et son usage doit être tempéré au maximum par celui de la raison et du subterfuge pour vaincre avec le moins d'efforts possible.

Liddell Hart s'est en effet présenté tout au long de sa carrière comme un opposant de Clausewitz, et surtout des clausewitziens obtus, leur reprochant d'avoir mené au désastre de la Première Guerre mondiale. Une interprétation erronée de la pensée des deux figures centrales de la pensée stratégique du XIXe siècle, Napoléon et Clausewitz, fut selon lui l'origine d'une école de pensée viciée par l'occultation totale de la ruse et de ses bienfaits. Recherchant à triompher uniquement grâce à un déluge de puissance sur le maillon faible du dispositif tactique ennemi, la vulgate clausewitzienne professée dans toutes les écoles de guerre de l'Europe conduisit celle-ci au suicide de 14-18.

Pour pallier cette insuffisance, l'auteur de *Stratégie*, s'est attelé à réduire au maximum l'outillage conceptuel nécessaire pour saisir la dialectique de la force et de la ruse. En choisissant de mettre au cœur de sa réflexion la notion d'approche indirecte (« *indirect approach »)*, il fond en un seul couple conceptuel l'emploi de la puissance et celui de la raison : à la manœuvre régulière, directe, qui aborde un ennemi en état de tension maximum, s'oppose la manœuvre indirecte, qui surprend l'ennemi alors que son potentiel de combat est amoindri par son relâchement défensif[150]. La guerre ne réduit pas à la maîtrise de forces simplement physiques, mais doit impérativement se représenter le fonctionnement de l'esprit de ses adversaires : « Alors que la force du pays ennemi semble reposer sur le nombre de ses soldats et sur ses ressources matérielles, soldats et ressources dépendent essentiellement de la stabilité ou de l'équilibre de la direction, du moral de la troupe, et des approvisionnements »[151]. La voie est ouverte à une recomposition de la pensée de la guerre.

---

[149] Qu'il n'a « découvert » qu'à 32 ans, selon son propre aveu. Voir son avant-propos à la traduction de Samuel B. Griffith, in Sun Tzu, *The Art of War,* Oxford, Clarendon Press, 1963.
[150] Son livre fondamental, compilant les conclusions de plusieurs ouvrages antérieurs, est sans conteste *Stratégy, the indirect approach,* traduit avec brio par Lucien Poirier sous le titre *Stratégie,* Paris, Perrin, 1998
[151] Basil Liddell Hart, *Les guerres décisives de l'histoire,* Paris, Payot, 1933, p.14

L'Europe, et avec elle le monde, a ainsi été menée à se saborder lors d'une boucherie qui a laissé des traces indélébiles dans la conscience des peuples du Vieux Continent. Si elle a été si atroce, c'est que la Première Guerre mondiale a été dirigée selon des méthodes bien trop directes, que Liddell Hart a en horreur et qu'il définit comme ceci : « Faire mouvoir une armée suivant ce à quoi l'adversaire s'attend naturellement, c'est consolider l'équilibre de ce dernier et, en raffermissant cet équilibre, augmenter sa force de résistance. En guerre, comme dans la lutte au corps-à-corps, s'efforcer de bousculer l'adversaire sans perdre son propre point d'appui, ou sans compromettre son équilibre, ne peut mener qu'à l'épuisement de soi-même, épuisement qui ne fait qu'augmenter de façon disproportionnée avec l'efficacité des efforts que l'on doit fournir. Au moyen de pareilles méthodes, la victoire n'est possible qu'à celui qui dispose d'une énorme marge de forces, supérieures sous une forme quelconque à celles de l'adversaire, et même ainsi, le succès tend à perdre tout caractère décisif »[152].

Aussi, l'approche indirecte acquiert-elle les caractéristiques inverses et a pour fondement le contournement de la force ennemie. Et afin de paralyser ainsi la vigueur des muscles de l'ennemi, tous les stratagèmes de l'esprit sont bons : « dans toutes les campagnes décisives, la dislocation de l'équilibre psychologique et physique de l'ennemi fut le prodrome essentiel de chaque tentative victorieuse entreprise dans le but de le vaincre. Pareille dislocation résulte d'une approche stratégique indirecte, soit voulue, soit fortuite »[153]. Qu'il soit le fruit d'une manœuvre habile ou d'une action psychologique, l'artifice de la raison se range dans la catégorie de « l'approche indirecte ». La question morale est, au stade de la première réflexion, purement et simplement évacuée.

Penser la guerre grâce au couple Directe/Indirecte nous permet de ne plus voir la guerre de manière « hémiplégique », en nous concentrant non pas sur la force et la solidité d'une armée, mais plutôt sur les faiblesses et les fragilités de celle qui lui est opposée, et de la capacité à exploiter ces failles éphémères lors de véritables « instants décisifs ». Bien qu'elle n'ait été théorisée et systématisée que récemment dans la pensée militaire occidentale, cette idée de « manœuvre indirecte » fait selon nous partie intégrante du défi posé par la guerre, en tant que processus dialectique. La réactivité face aux déficiences et aux négligences de

[152] *Ibid.*
[153] *Ibid.*

l'ennemi est même l'une des qualités majeures de tout stratège, et l'on trouve, comme nous le verrons, des préfigurations dans des contextes culturels totalement indépendants, chinois particulièrement. Ainsi, avant de revenir à la brillante analyse du capitaine Liddell Hart, un bref survol historique de l'usage militaire de l'approche indirecte ne peut nous être que profitable.

Avoir remarqué les immenses possibilités d'une attaque menée contre toute attente afin de surprendre l'adversaire et mettre en œuvre des stratagèmes pour neutraliser sa puissance ne sont pas, à proprement parler, des nouveautés que l'on doit au capitaine Liddell Hart. On pourrait même dire qu'il s'agit de constantes de l'affrontement et de la pensée militaire. Nous avons déjà cité le plus célèbre des stratèges de la tromperie militaire, Sun Tzu, mais dans une toute autre aire culturelle, Ibn Khaldoun avait lui aussi déjà noté dans son chapitre traitant « Des guerres et des doctrines des nations relatives à l'organisation des batailles » une fracture nette entre deux grandes façons de livrer bataille, selon qu'on utilise ou non les propriétés de la dissimulation et de la surprise : « Les hommes, depuis qu'ils existent, ont deux façons de faire la guerre : ou bien l'on avance en formation serrée, ou bien l'on suit la tactique de l'attaque rapide et du repli »[154]. On reconnaît bien là l'approche indirecte décrite plus haut, et Ibn Khaldoun prête ce mode de combat « aux Arabes et aux Berbères ». Il en décrit même les traits décisifs : « Le combat en formation serrée est à la fois plus sûr et plus ferme que l'attaque rapide suivie de repli. Les rangs sont alignés de façon ordonnée et régulière, comme les rangs de flèches dans le jeu qui porte le même nom, ou les rangs des fidèles à la prière. Les combattants avancent tout droit contre l'ennemi. L'assaut est plus ferme, le combat plus ardent, et l'adversaire en ressent plus d'effroi. C'est comme un mur ou une forteresse que nul ne s'attend à ébranler »[155].

Le mode d'attaque rapide est tout simplement l'inverse de l'attaque en rang serré, et Ibn Khaldoun ne prend pas vraiment soin de la décrire. Il se borne à noter qu'une base défensive solide est nécessaire aux soldats pour reprendre force et courage. Mais il fait la description claire et concise du mode d'attaque des tribus turques qui investissent

---

[154] *Le livre des exemple, Tome 1,* Paris, Gallimard, 2002. p. 590. Il s'agit là d'une référence à l'art de la guerre des tribus berbères, qui décontenançait tellement les armées « régulières » des royaumes sédentaires que le théoricien musulman fonda une véritable loi de l'histoire résultant de l'adoption de ce mode de combat inattendu, rendant les cavaliers nomades redoutables car insaisissables.

[155] *Ibid.* p.590

irrésistiblement, à cette époque, sous la houlette du grand Tamerlan, les terres autrefois soumises aux Arabes : « Aujourd'hui les nations turques utilisent les flèches comme armes de combat. Ils adoptent un dispositif en lignes : leurs troupes sont divisées en trois lignes placées l'une derrière l'autre. Ils descendent de cheval, vident leurs carquois par terre devant eux et tirent assis. Chaque ligne aide celle qui la précède à ne pas se laisser enfoncer par l'ennemi, jusqu'à la victoire d'un des deux camps. C'est un dispositif ingénieux et inhabituel »[156]. Le commentaire final, sobre et empreint de neutralité, trahit le profond étonnement des Arabes du XIVe siècle devant l'avancée fulgurante des nomades, qui bientôt les conquerront grâce à ce procédé de combat inédit et purement « indirect » selon notre théorie.

Les exemples de ce type de manœuvre ne manquent pas dans l'histoire : Koutouzov se retirant au-delà de Moscou devant l'avance de la Grande Armée, Hannibal faisant effondrer son centre et enveloppant l'armée romaine à Cannes ou la piégeant sur les rives étroites du lac Trasimène, Frédéric II de Prusse écrasant les puissantes armées françaises grâce à ses mouvements « obliques », Marlborough se lançant avec fureur sur les armées françaises dispersées à Blenheim, voici les grands exemples qu'évoque Liddell Hart pour illustrer sa théorie et tenter de percer un des mystères de l'histoire : pourquoi les authentiques triomphes militaires sont-ils si peu nombreux ? La question des génies militaires est ici posée, et avec elle celle d'une méthode commune. Y aurait-il une façon de faire propice à provoquer de grandes victoires, mettant à bas les empires et les royaumes ?

Pour Liddell Hart, la réponse ne souffre d'aucune hésitation : si de grands généraux tels qu'Alexandre, César, Bélisaire, Napoléon ou, dans une moindre mesure Frédéric II de Prusse, Marlborough ou Charles XII ont pu remporter de tels succès militaires, c'est parce qu'ils rompirent avec les usages et le « conservatisme » militaire de leur époque. Ainsi, grâce à leurs méthodes nouvelles, inédites, ils purent prendre totalement à défaut leurs contemporains, brisant leurs armées avec bien plus de force que s'ils avaient suivi les « sentiers battus » qu'empruntent immanquablement les militaires de toute époque. Grâce à la connaissance que ces novateurs avaient du comportement stéréotypé de leurs contemporains, ils purent leur tendre des pièges impitoyables et détruire dans des proportions dantesques les

[156] *Ibid.* p.595

armées de leurs ennemis.

D'une grande rigueur argumentative et appuyée sur une riche documentation, cette position tranchée, présuppose deux hypothèses. Premièrement que la conduite de la guerre se fasse, dans des conditions normales, selon des modes bien établis, chaque général reproduisant prudemment le comportement de ses prédécesseurs et chacun attaquant et défendant grâce à des « techniques » éprouvées et validées par l'expérience. Deuxièmement, que ces méthodes, généralement basées sur l'assaut frontal opposé à une défense à laquelle on laisse le temps de s'établir, sont inefficaces et consommatrices d'une quantité bien trop importante d'hommes et de ressources. On doit donc éviter d'attaquer frontalement, sans chercher à déséquilibrer au préalable l'adversaire. Dans notre schéma, il s'agirait d'une stratégie offensive couplée d'attaques tactiques jusqu'à épuisement, opposée à une stratégie offensive sans imagination, se contentant d'attendre l'ennemi sagement derrière les murailles ou sur une position favorable. Ces comportements, critiqués avec force, mais non sans pertinence par Liddell Hart, ont pour trait commun la recherche de la destruction « directe » de forces de l'ennemi.

Notre objectif n'est pas de rentrer dans les polémiques qui ont agité le cours de la pensée stratégique, mais bien plutôt d'accorder les points de vue afin de penser la guerre et son déroulement. Néanmoins, nous ne pouvons masquer le fait que la théorie de Liddell Hart s'est construite contre celle de Clausewitz. C'est en tout état de cause ce qui transparaît à la lecture de son maître-ouvrage, *Stratégie*. La reproduction immuable des préceptes clausewitziens et napoléoniens de concentration des forces pour détruire l'armée adverse jusqu'à l'absurde affrontement nez contre nez de la Première Guerre mondiale était passée par là. Ayant mené au désastre, on avait brûlé l'idole qu'on avait naguère adorée.

Cependant, la vision de Clausewitz, le dépeignant comme un adepte de la puissance brute et voulant faire de l'armée un simple bélier lancé sur le point le plus faible du dispositif ennemi, est mieux injuste, au pire un contre sens absolu. L'une des toutes premières phrases du petit recueil de pensées militaires, rédigé à l'adresse de l'héritier du trône de Prusse est la pour en témoigner : « l'objectif de la théorie de la guerre est certes d'obtenir une suprématie de forces et d'avantages physiques sur les points décisifs ; cependant, lorsque cela n'est pas possible, la théorie apprend aussi à faire entrer en ligne de compte les facteurs moraux : tabler sur les erreurs probables de l'ennemi, sur l'impression que peut faire sur lui un coup d'audace, etc., et anticiper même sur notre propre désespoir. Tout cela ne sort absolument pas du

domaine de l'art de la guerre et de sa théorie, celle-ci n'étant en effet rien d'autre qu'une réflexion rationnelle sur toutes les situations susceptibles de se produire à la guerre »[157].

De quelques prémisses de la théorie de l'approche indirecte : Pour que ces attitudes routinières des stratèges soient mises en défaut sur le champ de bataille, il faut se montrer inventif, réactif et ne pas hésiter à employer des moyens détournés pour atteindre sont but et frapper l'ennemi au moment et à l'endroit où il s'y est le moins préparé. Pensée de l'inattendu et de la surprise, la stratégie ne peut se réduire à un rassemblement de « recettes » assurant la puissance face à un ennemi inerte. L'art de la guerre diffère de l'activité de l'ingénieur, car il a affaire à un objet humain, c'est-à-dire réactif, pouvant toujours accommoder sa propre stratégie aux nouvelles faiblesses créées par mes changements d'organisation. Elle est en cela universellement une pensée de l'adaptation aux déficiences de l'adversaire, et contient en elle l'idée de l'approche indirecte. La brève recension des formulations antérieures et plus ou moins abouties de la « manœuvre sur les arrières » permettra, nous l'espérons, de prouver son atemporalité, renforçant ainsi les intuitions de Liddell Hart.

Cette vision de la stratégie comme un processus d'adaptation réciproque a reçu une première formulation dans le traité de pensée militaire le plus dense qu'a produit la pensée humaine, le traité de *L'Art de la guerre*, par le général Sun Tzu, originaire de l'État de Qi. Celui-ci vécut au VIe siècle avant notre ère, dans la période dite Printemps et Automne, qui vit la dissolution de l'empire antique des Zhou et l'éclatement de la Chine en une multitude de principautés indépendantes au tempérament belliqueux très marqué. Mettant à profit la grande expérience accumulée grâce aux luttes incessantes de ces royaumes rivaux, Sun Tzu rédigea cet opuscule dans un style bref et tranchant, dont les développements nous intéressent à plusieurs chefs.

Tout d'abord, l'identification de la guerre comme processus dialectique nous interpelle et renvoie aux développements les plus visionnaires de Clausewitz : « Qui excelle à la guerre dirige les mouvements de l'autre et ne se laisse pas dicter les siens »[158]. Sa description du

[157] Carl von Clausewitz, *Principes fondamentaux de stratégie militaire*, Paris, Mille et une nuits, 2006 (1812 pour la première édition en allemand).
[158] *L'art de la Guerre de Maitre Sun,* in *Les sept traités de la guerre,* textes réunis et traduits par Jean Lévi, Paris,

général habile et rompu aux manœuvres de troupe est tout autant inspirée par le même souci de commander l'autre plus qu'il ne nous commande : « Infiniment mystérieux, il occulte toute forme ; suprêmement divin, il ne laisse échapper aucun bruit ; c'est ainsi que le parfait chef de guerre se rend maître du destin de l'adversaire. Il s'avance sans que l'autre puisse le contrer, car il s'insinue dans ses vides »[159]. La méditation de cet adage inspiré de l'absence de forme du Tao continue de nous fasciner aujourd'hui par son universelle justesse. C'est qu'elle décrit une méthode valable dans toutes les situations : atteindre ses buts avec moins d'effort et plus d'efficacité grâce à la dissimulation de leur véritable finalité.

Mais la notion la plus frappante qu'utilise Maitre Sun, celle dont la formulation reste définitive et continue de nourrir la réflexion stratégique, reste l'alternance du *zheng* et du *qin*, notions abstraites et propres à la pensée chinoise, que l'on se contente désormais de traduire par « direct » et « indirect »[160], malgré le sens beaucoup plus large que ces termes possèdent en mandarin. Mais pour ne pas nous engager sur un terrain qui n'est pas le nôtre, contentons-nous de retranscrire la mise au point de Tang Jialong et Véronique Ruffot, qui ont pris le parti de laisser les termes originaux dans le texte français :

> « En simplifiant, les termes militaires de la Chine ancienne désignent des méthodes de tactiques, indirectes (inhabituelles, inattendues) ou directes. À niveau des opérations, une attaque de face relève du *zheng*, si elle est lancée sur les arrières de l'ennemi, elle est *qi* ; de front, elle est *zheng*, sur les flancs, elle est *qi* ; de même pour attaque de jour et attaque de nuit, etc. Utiliser les soldats *zheng* (*zhengbing*) pour fixer l'ennemi, et les unités *qi* (*qibing*) pour emporter la victoire, les deux conjointement. Pour défendre, réprimer : les soldats *zheng*, pour l'offensive, une attaque-surprise : les soldats *qi*.
>
> Pour prendre la mesure des difficultés de traduction et, en même temps, de l'évolution de la langue, de son adaptation, mais encore d'une certaine continuité des concepts et de leur modernisation, prenons l'exemple de l'ouvrage écrit par Qiao Liang et Wang Xiangsui, *La Guerre hors limite*. Dans son excellente traduction, Hervé Denès a rendu le court texte de Li Shimin (fondateur de la dynastie Tang au VIIe siècle) placé en exergue du chapitre 6 intitulé "A la recherche de la règle de la victoire : porter l'épée au flanc de l'adversaire" : "Quand je fais de la surprise (*qi*) une règle (*zheng*), l'ennemi s'attend à une surprise (*qi*) ; je l'attaque alors selon la règle (*zheng*). Quand je fais de la règle une surprise (*qi*), l'ennemi s'attend à une attaque selon la

Hachette, 2008,p.106.

[159] *Ibid.,* p.107.

[160] Notamment la traduction de Jean Lévi, aux éditions Hachette, précédemment citée.

règle (*zheng*) ; je l'attaque alors par la surprise (*qi*)".

Dans ce même chapitre de *La Guerre hors limite* : "Il faut aussi souligner que, s'il est inévitable, par certains aspects, que le doublet latéral-frontal (les auteurs utilisent alors l'expression *pian zheng – pian* pour latéral, oblique ; *zheng* dans le sens frontal) recoupe la méthode '-surprise-règle' (*qi zheng*), préconisée par les stratèges de l'Antiquité chinoise, on ne saurait dire qu'elle coïncide totalement avec elle. Car, pour les anciens stratèges chinois, la surprise et la règle étaient à utiliser en alternance. C'est ce que Sun Tzu entendait : 'En règle générale, on use des moyens réguliers au moment de l'engagement ; on recourt aux moyens extraordinaires pour emporter la victoire. (…) Le dispositif stratégique se résume aux deux forces, régulière et extraordinaire, qui engendrent des combinaisons si variées que l'esprit humain est incapable de les embrasser toutes'."[161]

Utilisant ces concepts-clefs de la pensée chinoise, Sun Tzu élabore une théorie de la guerre interprétant l'art du général comme une succession de manœuvres régulières et irrégulières, ou si l'on veut, directes et indirectes (la difficulté de s'extraire des catégories de pensée véhiculées par une langue apparaissent ici au grand jour). La manœuvre rationnelle usera ainsi du *zheng* et du *qi* au moment propice pour mettre en pièce l'armée ennemie. Cela lui donnera un avantage déterminant sur celui qui n'utiliserait qu'une facette de la force : "En général, l'armée résiste à son ennemi par le *zheng* et recourt au *qi* pour gagner la bataille. Par conséquent, un général fort du *qi* possède un choix de tactiques aussi variées que le ciel et la terre, et inépuisables comme le flot des rivières. Il en va comme de la rotation continuelle du soleil et de la lune et de la succession des quatre saisons"[162]. Aidé par la cosmogonie taoïste, voyant le monde comme la combinaison infinie des deux principes *Yin* et *Yang*, Sun Tzu établit une théorie combinatoire de la guerre, fondée sur l'alternance d'actions attendues et inattendues, d'une importance fondamentale pour notre théorie et rappelle sans conteste la dichotomie élaborée par Liddell Hart.

Un autre classique de la pensée chinoise, le "Maître à crête de faisan" (ou Ho-Kouan-Tseu), utilise, dans son *Précis de domination*[163], la même inspiration taoïste de l'agir non-agir

---

[161] SunTzu, *L'Art de la guerre*, Paris, Payot & Rivages, 2004, note de bas de page par les traducteurs, p.50-51
[162] *Ibid.* p. 51
[163] Ho-Kouan-Tseu, *Précis de domination,* Paris, Allia, 2008, dans les excellentes traduction et présentation de Jean Lévi. Considéré comme apocryphe pendant des siècles et par conséquent ignoré, ce petit traité lumineux a été réhabilité après la découverte, en 1973, de fragments dans une tombe du troisième siècle avant notre ère ayant permis son authentification. L'intérêt principal de ce court traité réside dans sa rédaction préalable à

pour évaluer les grandes figures militaires de l'Empire du Milieu et livrer son enseignement au disciple qui l'interroge tout au long de l'ouvrage. Et lorsqu'il se lance dans la description des grandes figures capitaines, il emprunte des mots très proches de ceux employés vingt-deux siècles plus tard par Liddell Hart : "Ils n'hésitaient pas à recourir à des voies secrètes pour remporter la victoire. Ils calquaient leurs mouvements sur le ciel et la terre, tantôt avançant, tantôt reculant, alternant pas cadencés et course précipitée. Ils *contournaient les points forts pour attaquer les points faibles*, fauchant les officiers et écrasant les armées adverses. Ils déclenchaient leurs offensives comme on décoche une flèche, évoluaient avec la rapidité de l'éclair. *Ils fondaient sur les vides de l'ennemi* et enfonçaient ses rangs qui s'effondraient à grand fracas *comme un mur qui s'écroule*"[164]. Même les pensées de l'évitement du danger et de l'instant décisif sont présentes dans ce passage que ne renierait aucun adepte de la "manœuvre indirecte" : "*J'évite les terres mortelles* pour trouver l'issue favorable, je *saisis le moment propice* et profite des circonstances qui m'apportent la victoire. Mes troupes ne sont jamais en déroute ni mes armées aux abois"[165].

Influencé par l'incessant flux et reflux du Yin et du Yang, le bon général doit savoir alterner ses mouvements et ainsi s'adapter aux circonstances : "Tantôt donnant, tantôt prenant, il tiendra ferme ses positions et défendra solidement ses places. Tantôt fixe, tantôt mobile, comme on inspire, comme on expire, il se renouvellera avec l'instant. Tantôt devançant, tantôt laissant à l'autre l'initiative, ses mouvements s'accordent aux notes de la gamme. Tantôt faisant mouvement sur la droite, tantôt sur la gauche, il n'est manœuvre qu'il ne sache exécuter. Il fait ses calculs en fonction des aléas climatiques, fixe ses positions en profitant des replis du terrain et récolte ses lauriers parmi les hommes. Il sait, quand le moment est passé, il ne saurait revenir ; comment pourrait-on l'arrêter et le retenir ?"[166] Tous les éléments nous semblent réunis dans ce texte d'initiation philosophique à la politique et à l'art de la guerre.

Mais cette valorisation de la manœuvre inattendue et du contournement trompeur n'est

---

l'unification impériale, réalisée par Qin Che Huang Di en 221, et à donc à une penser non encore fixer par les penseurs officiels du régime issus de l'école dite « légiste », vraisemblablement aux alentours de -240.

[164] *Ibid,* p101. Nous soulignons les passages les plus saisissants, notamment la dernière image qui reprend, quant à elle, la métaphore architecturale du colonel Warden.

[165] *Ibid.*

[166] *Ibid.* p.101-102

cependant pas totalement étrangère à la pensée occidentale. Et loin d'être l'exclusivité d'une culture ou d'une aire civilisationnelle, c'est plutôt la place qui lui est faite dans la pensée de la guerre qui donnera une coloration différente à chaque tradition militaire. Si la Chine a mis au centre de sa pensée la stratégie "indirecte", l'Occident n'est pas en reste dans ce domaine et le favorise, certes à un bien moindre degré, depuis les plus anciennes sources qui soient à notre disposition. Ainsi, sans le dialogue intitulé *Lachès*, Platon met en scène un Socrate aux prises avec Nicias et Lachès, deux généraux de l'armée athénienne. Celle-ci a été récemment défaite lors d'un épisode de la Guerre du Péloponnèse, la bataille de Délion[167], où elle a honteusement fui devant l'ennemi béotien. Socrate, désireux de définir l'essence du courage, cherche à convaincre ses deux interlocuteurs qu'il ne faut pas exclure *a priori* toute fuite de la définition du courage. Lachès, en fier général athénien, vient de définir l'homme courageux comme celui qui est "prêt à repousser les ennemis tout en gardant son rang, et sans prendre la fuite"[168], ce à quoi Socrate objecte :

"_ Qu'en est-il de celui qui combat en fuyant, et qui ne reste pas à son poste ?[169]

_ Qu'entends-tu par 'en fuyant' ?

_ Je l'entends à la façon de ce que l'on rapporte des Scythes : ils ne combattent pas moins en fuyant qu'en pourchassant. Et Homère loue quelque part les chevaux d'Enée 'prompts à se déplacer ici et là' et dit qu'ils savent 'pourchasser et fuir'. Quant à Enée lui-même, Homère a aussi prononcé son éloge sous ce rapport, c'est-à-dire le savoir de la fuite, et il a affirmée qu'il est un maître de la déroute".

_ Et Homère avait raison, Socrate, car il parlait des chars de guerre. Et toi tu parles des cavaliers scythes ; leur cavalerie combat en effet de cette façon, mais les hoplites, en tout cas ceux des Grecs, se battent comme je le dis.

_ À l'exception peut-être des hoplites lacédémoniens, Lachès. On rapporte en effet qu'à Platée les Lacédémoniens, quand ils firent face aux soldats armés de boucliers d'osier, ne voulurent pas se battre contre en demeurant sur place, et ils prirent la fuite ; et quand les lignes perses furent brisées[170], ils se battirent à la façon des cavaliers, en faisant volte-face, et c'est ainsi qu'ils remportèrent la bataille livrée à cet endroit. »[171]

La démonstration de Socrate est habile. En faisant appel à des exemples prestigieux

[167] En 424 avant notre aire.
[168] Platon, *Lachès,* 190e, traduction de Louis-André Dorion, Paris, Garnier-Flammarion, 1997.
[169] Socrate a lui-même combattu à la bataille de Délion, et y a effectué une retraite sereine, lors de laquelle il sauva la vie d'Alcibiade.
[170] Voir l'interprétation quelque peu différente d'Hérodote au livre IX de son *Histoire,* et particulièrement aux paragraphes 61-65, relevant de la plus pure approche tactique directe
[171] *Lachès,* [191a-191c]

aux yeux des militaires athéniens (Enée, Sparte et les indomptables cavaliers Scythes) que Lachès ne peut écarter d'un revers de la main, il cherche à faire admettre à son vis-à-vis que « le savoir de la fuite » peut en certaines circonstances jeter le trouble dans les rangs ennemis et permettre à celui qui le maîtrise de s'attirer la victoire sans qu'on lui jette nécessairement l'opprobre. Selon le schéma d'analyse que nous voulons mettre en place, il nous est permis d'affirmer que Socrate fait l'éloge de la manœuvre indirecte et de l'emploi de la ruse militaire. Si le dialogue se clôt sur une aporie après que les participants de la discussion eurent constaté que le courage n'était ni un savoir ni une vertu, Platon nous donne un indice sur les convictions de Socrate en la matière : le courage n'est pas une attitude figée, une suite d'actes qu'il convient de faire en toutes circonstances, mais plutôt une attitude lucide permettant d'atteindre la victoire en neutralisant la force de l'ennemi grâce au moyen approprié. C'est en quelque sorte la démonstration logique de la manœuvre indirecte.

On ne peut donc soutenir que la manœuvre indirecte soit absente de la tradition militaire européenne, comme le fait Victor Davis Hanson, dans son analyse partiale du modèle stratégique occidental[172]. Consacrée par Socrate, la ruse est même louée et utilisée par le général lacédémonien Brasidas, que Thucydide admirait et considérait comme l'incarnation de la force indomptable des Spartiates. Voici le discours qu'il lui prête juste avant la bataille d'Amphipolis, alors qu'il ne dispose que d'une troupe restreinte pour faire face à l'armée athénienne venue assiéger la ville : « Si nos ennemis sont montés jusqu'ici et se trouvent maintenant en plein désordre, c'est parce qu'ils nous méprisent et ne s'attendent pas à la moindre sortie de notre part. Or, la victoire revient le plus souvent au chef qui sait le mieux discerner de telles fautes chez l'ennemi et qui, plutôt que de marcher ouvertement contre lui pour engager une bataille rangée, sait tirer parti des forces dont il dispose pour mettre en œuvre une tactique adaptée à la circonstance. *Rien n'est plus glorieux que ces ruses de guerre, qui permettent de tromper complètement ses ennemis et d'assurer à ses amis un avantage décisif*.

Ainsi donc, pendant que les Athéniens sont encore pleins d'assurance et mal préparés pour combattre, pendant qu'ils songent plutôt, d'après ce que je vois, à se retirer qu'à tenir

[172] Victor Davis Hanson, *Le modèle occidental de la guerre : La bataille d'infanterie dans la Grèce classique*, Paris, Belles Lettres, 2001, remarquablement critiqué par Jean-Vincent Holeindre dans sa thèse *Le renard et le lion. La ruse et la force dans le discours de la guerre,* soutenue au centre Raymond Aron de l'EHESS, encore non publiée.

leurs positions, et tandis que leur vigilance se trouve ainsi relâchée, je veux, sans leur laisser le temps de rassembler leurs esprits, essayer, si possible, de les surprendre en me jetant au pas de course avec mes hommes sur le centre de leur armée »[173].

La prise de parti stratégique et tactique de Brasidas, ce nouvel Achille qui sait se faire Ulysse, n'est pas sans surprendre. Alors que la guerre selon Sparte n'était que charge d'infanterie lourdement armée et que les éphores refusaient d'employer à l'instar d'Athènes des soldats équipés de javelots et d'arcs, Brasidas invoque la sagesse de l'homme de guerre, la φρονεσης du stratège, qui doit pouvoir utiliser à bon escient toutes les manœuvres possibles pour l'emporter. Il rétablit ainsi, momentanément, l'utilisation de stratagèmes, que ses compatriotes affectaient de mépriser. Le discours que lui prête Thucydide, qui combattit contre lui et connaissait donc sa pensée, est d'une grande lucidité sur la nature de l'approche indirecte, dont il représente indéniablement un éloge. Clairvoyance, surprise et détermination doivent produire étonnement, panique et enfin défaite chez l'ennemi.

L'intelligence stratégique de Brasidas, ou tout du moins son interprétation de Thucydide par laquelle elle nous est connue, maîtrise parfaitement le point principal de ce que nous entendons par manœuvre indirecte : le contournement de la puissance de l'ennemi grâce une ruse, ou plus précisément à un « stratagème », qui en est en quelque sorte la version non déshonorante. L'usage de la μῆτις, l'intelligence rusée, n'est nullement condamnée et l'historien semble vouloir mettre en relief ce fait qui surprit tout le monde grec : Athènes, puissance navale portée naturellement à la manœuvre indirecte sur le plan stratégique est défaite par les stratagèmes lacédémoniens, dont l'éthique guerrière comme la structure de son armée amenait à favoriser la bataille rangée et la confrontation directe.

L'utilisation de l'approche indirecte et sa conceptualisation n'est donc pas une nouveauté dans la pensée européenne. Les Grecs avaient même fait de la *mètis* une déesse engendrée par Zeus, qui l'aida à tromper son père Chronos et lui faire absorber une potion qui le força à régurgiter ses enfants. Présente chez Platon comme chez Thucydide, elle s'est frayé, au-delà de ses deux grands auteurs, un passage jusqu'à l'époque moderne. Utilisée avec un

[173] Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse,* Livre V, chapitre 1, paragraphe 9. Nous soulignons

grand art par Napoléon[174], sa présence est indéniable chez Clausewitz et ce n'est qu'une certaine lecture du général prussien par l'état-major allemand qui en minora l'importance (avec les fâcheuses conséquences que cela entraîna sur la conduite des opérations de la Première Guerre mondiale). Mais la dialectique de l'histoire des idées ne pouvait laisser dans l'ombre cette part inaliénable de l'héritage stratégique militaire, et Basil Liddell Hart lui donna, dans l'entre-deux-guerres, sa formulation la plus géniale et la plus aboutie.

Nous voudrions ainsi revenir sur une des idées phares de son œuvre maîtresse, *Stratégie.* Comme on le voit, son intention n'est pas de décrire *un type particulier de stratégie*, mais bien la stratégie dans toute sa généralité et prouver la supériorité de la manière indirecte de franchir les obstacles posés par l'ennemi. En effet, Liddell Hart est convaincu d'une chose, qu'il démontre avec force d'exemple historique et qu'il est difficile d'ignorer après la lecture de l'ouvrage et de son panorama de l'histoire militaire européenne : l'attaque frontale et concentrée sur une position fermement défendue étant vouée à l'échec, il est nécessaire de déséquilibrer le dispositif de l'ennemi si l'on veut détruire son armée et obtenir de grands résultats. C'est là le cœur de la définition qui lie entre elles tous les types de manœuvres « indirectes ».

Nous devons à présent tirer les enseignements de l'examen de la notion d'approche indirecte. Est-elle une simple qualité de l'offensive, ou bien concerne-t-elle aussi celui qui sait défendre son armée avec le plus d'ingéniosité ? Concerne-t-elle la guerre dans son ensemble, le niveau stratégique ou le niveau tactique ? Enfin, que doit-on ranger sous le terme d'« indirect » ?

Dans son brillant traité intitulé *Essai général de Tactique,* le compte Jacques de Guibert, inspirateur des méthodes de combat de Napoléon et de toutes les armées du XIXe siècle, souligne la multiplicité des approches pouvant décontenancer l'ennemi. Surprendre son vis-à-vis, dans quelque domaine que ce soit, correspond à l'essence même de l'affrontement militaire : « le grand art de la guerre, c'est de suppléer au nombre plutôt que de l'augmenter, d'engager les actions avec l'arme dans laquelle on est supérieur et d'appuyer ou de refuser

[174] L'abandon feint du plateau de Pratzen qui lui valut la victoire d'Austerlitz est un chef-d'œuvre d'approche indirecte tactique, destiné à faire attaquer les troupes austro-russes afin de déséquilibrer leur dispositif et rendre aisée la contre-attaque.

celle dans laquelle on est le plus faible »[175]. Loin de toute volonté d'écrasement brutal de l'adversaire, cette maxime incite à toujours se présenter devant l'ennemi fort de quelque supériorité et ces dispositions de prudence élémentaire concernent aussi bien les manœuvres « sur le terrain » que le déploiement préalable des forces. Par conséquent, il paraît indiqué de ne pas conférer l'adjectif à la stratégie intégrale d'un commandant et affirmer très généralement que telle ou telle guerre a été gagnée grâce à une approche indirecte. Mieux, nous pensons qu'il est judicieux de localiser au mieux le domaine où un stratagème a été employé pour faire pièce aux plans de l'ennemi. Pour cela, nous proposons d'appliquer cette notion aux quatre entrées de notre tableau et les enrichir chacun de quatre nouvelles branches. Le lieu de la manœuvre indirecte pourrait ainsi être la tactique, offensive ou défensive, ou bien la stratégie, qu'elle vise à attaquer ou à protéger.

De ce point de vue, il n'est pas inutile de noter que Liddell Hart a lui-même pioché ses exemples aussi bien du côté de l'offensive que de la défensive, aussi bien au niveau de la tactique que de la stratégie. Dans son ouvrage-clef, *Stratégie,* outre le terme générique d'« approche indirecte », il emploie non seulement les termes de « stratégie indirecte », mais aussi de « tactique indirecte ». À au moins trois reprises[176], la tactique est identifiée comme le domaine où une méthode déconcertante a provoqué la paralysie de l'ennemi et permis un succès inattendu. Par conséquent, et en accord avec l'esprit même de la notion élaborée par Liddell Hart, nous affirmons que l'approche indirecte concerne tout autant le niveau stratégique que tactique, la défense que l'attaque[177]. Il nous apparaît donc utile, voire primordial, pour l'analyse sociologique de la guerre, de repérer et d'expliquer à quel niveau de l'action militaire une manœuvre acquiert le caractère indirect décrit dans ce chapitre.

Utilisation au sein de la théorie : Voici comment nous proposons de découper l'action

---

[175] Jacques de Guibert, *Essai général de Tactique,* Paris, Economica, 2004

[176] aux pages 164 (au sujet de Marlborough), 190 (au sujet de Napoléon) et 277 (à propos d'une manœuvre défensive française lors de la Première Guerre Mondiale) *in* Basile Liddell Hart, *Stratégie*, Paris, Perrin,1998.

[177] Son apologie de Bélisaire laisse d'ailleurs peu de doute sur la possibilité de dissocier stratégie et tactique, offensive et défensive, et de leur appliquer séparément l'approche directe ou indirecte : « Les succès, attachés principalement au nom de Bélisaire, sont remarquables surtout pour deux caractères : d'abord pour l'extraordinaire faiblesse des moyens avec lesquels Bélisaire condisit à bien ces lointaines campagnes ; ensuite pour l'emploi constant et quasi-systématique qu'il fit de la défensive tactique. L'histoire n'offre aucun autre exemple d'une telle série de conquêtes faites en s'abstenant d'attaquer. [...] Bélisaire ne manquait certes pas d'audace, mais sa tactique consista à offrir le rôle d'attaquant au parti adverse ». in *Stratégie*, op. cit. p.119.

guerrière. À noter que chaque guerre connaît presque invariablement, une variation dans l'emploi de ces modes suivant la situation. La perpétuelle adaptation à l'autre entraîne une succession de choix tactiques et stratégiques qui déterminent quel doit être l'emploi de la force à chaque engagement, selon des paramètres comme le terrain, les forces en présence, l'état de fatigue des troupes, les provisions en armes et en nourriture, la tactique attendue chez l'adversaire, la quantité de force que je peux consacrer à cette bataille, et bien sûr l'objectif que je me donne pour ce combat.

SRATEGIE OFFENSIVE DIRECTE
_ Stratégie Offensive Directe, Tactique Offensive Directe.
_ Stratégie Offensive Directe, Tactique Offensive Indirecte.
_ Stratégie Offensive Directe, Tactique Défensive Directe.
_ Stratégie Offensive Directe, Tactique Défensive Indirecte.

STRATEGIE OFFENSIVE INDIRECTE
_ Stratégie Offensive Indirecte, Tactique Offensive Directe
_ Stratégie Offensive Indirecte, Tactique Offensive Indirecte.
_ Stratégie Offensive Indirecte, Tactique Défensive Directe.
_ Stratégie Offensive Indirecte, Tactique Défensive Indirecte.

STRATEGIE DEFENSIVE DIRECTE
_ Stratégie Défensive Directe, Tactique Offensive Directe.
_ Stratégie Défensive Directe, Tactique Offensive Indirecte.
_ Stratégie Défensive Directe, Tactique Défensive Directe.
_ Stratégie Défensive Directe, Tactique Défensive Indirecte.

STRATEGIE DEFENIVE INDIRECTE
_ Stratégie Défensive Indirecte, Tactique Offensive Directe.
_ Stratégie Défensive Indirecte, Tactique Offensive Indirecte.
_ Stratégie Défensive Indirecte, Tactique Défensive Directe.
_ Stratégie Défensive Indirecte, Tactique Défensive Indirecte.

Ayant ainsi passé « au carré » notre précédent tableau, nous obtenons seize entrées

représentant les choix qu'un général pourra faire pour conduire la guerre, selon les possibilités et les handicaps qu'il a identifiés. Le résultat est en quelque sorte un tableau des actions fondamentales possibles, des grandes orientations que l'on peut donner à ses chefs de bataillon pour déployer les troupes et les mener au combat.

Pour Liddell Hart, nous l'avons vu, la manœuvre directe sur une position défensive bien établie est inefficace, voire néfaste, et entraîne des pertes bien plus élevées que les maigres bénéfices qu'on peut en attendre. Quel que soit le domaine où est appliquée, la méthode de l'assaut brutal ne peut être efficace sans avoir au préalable déséquilibré l'ennemi et placé son centre de gravité en position de faiblesse. La manœuvre peut donc tout aussi bien être indirecte au niveau tactique que stratégique, ou même intervenir sur les deux niveaux à la fois.

L'utilité de ce tableau peut être vérifiée non seulement parce qu'il permet de décrire chaque type de stratégie, mais aussi pour expliquer les formes que revêtent les guerres, analysées sous la forme d'un jeu de possibilités entre les huit cas de figure disponibles pour la défense et les huit cas de figure disponibles pour l'attaque. Chaque mode possible d'attaque peut être confronté à l'un des huit modes de défense (ou l'inverse, si mon point de vue est celui du défenseur). Nous pouvons donc affirmer que la guerre est toujours menée selon une grille de 64 possibilités, dont les données sont : le choix de l'offensive et de la défensive, les orientations stratégiques et tactiques et enfin la volonté de mener ses troupes au combat selon un mode convenu ou bien selon une forme inattendue, indirecte.

Ainsi, selon notre vision, outre la décision fondamentale d'attaquer ou de défendre, outre la direction que donne le commandement aux opérations stratégiques et tactiques, il existe une troisième propriété fondamentale de la guerre : la possibilité de refuser les formes admises de la guerre, en usant d'un moyen non-conventionnel, opposé à l'acceptation, par manque d'imagination ou de moyens, des formes admises et attendues de la guerre.

La problématique de la ruse se fait ainsi jour comme moyen de contourner la force, de nuancer le déséquilibre entre deux polities inégalement puissantes ou bien de prendre un avantage décisif sur un adversaire aux ressources comparables. Aussi, il existe une contradiction congénitale de la ruse : si la ruse est utilisée systématiquement, sans changer de forme, elle deviendra bientôt une non-ruse. Si je décide d'attaquer trois fois de suite le camp de mon ennemi la nuit, contre les usages et sa prévision, il y a de bonnes chances pour qu'il

m'attende l'arc à la main. Ma ruse aura ainsi perdu tout son effet. Nous avons donc l'obligation de souligner que *la ruse n'a pas de forme prédéfinie, mais que devient ruse tout ce que l'ennemi n'attend pas de ma part.*

Nous voilà ainsi en possession d'un tableau nous permettant de caractériser et de comprendre les choix qu'un général *ne peut éviter de faire.* Les trois dédoublements (offensive-défensive, stratégie-tactique, directe-indirecte) opposés l'un à l'autre nous permettent de définir les 64 cas de figure de l'affrontement de la force. Chaque général en chef peut et doit faire un choix entre huit formes d'offensive (ou de défensive) et son adversaire répond grâce à l'une des trois formes de défensive (ou d'offensive). 64 cas sont *possibles* en théorie, mais une fois le choix arrêté, l'adversaire ne peut répondre qu'avec huit possibilités. S'il est impossible de savoir pour laquelle de ces possibilités l'adversaire optera, l'incertitude est encore renforcée grâce aux infinies possibilités du mode opératoire retenu. On voit donc devant quelles incertitudes est placé le commandement d'une armée. Ce sont ces choix qu'il est intéressant d'analyser et c'est sur cette capacité d'adaptation à la situation que l'on doit juger le talent du général.

Bouthoul, dans son *Traité de polémologie*, n'a accordé qu'une place mineure à l'analyse des facteurs d'approche indirecte, ainsi que, plus généralement, aux problématiques de stratégie et de tactique. Les quelques pages (en tout 25, sur un volume de 539) ne traitent que très partiellement des problèmes de choix de commandement et de leur importance sur le déroulement de la guerre. Il se rapproche en cela des grands historiens de la guerre, comme J.F.C. Fuller, qui n'accorde qu'une place mineure à l'art de mener les troupes à la bataille[178]. Selon lui, toute la stratégie se résume à la résolution d'un problème logistique devant déterminer le meilleur usage « du nombre et de la technique », vaguement aidée en cela par

[178] Notons cependant la position bien plus extrême de Fuller, qui ira jusqu'à dire que « ce sont les outils, c'est-à-dire les armes, qui, lorsqu'on réussit à découvrir ceux qui conviennent, entrent pour les 99 centièmes dans l'obtention de la victoire » (*La Conduite de la Guerre*, Paris, Payot, 2007) Au-delà de l'assimilation grossière des outils aux seules armes, rien n'est plus absurde et caricaturale que cette position. Comme nous le verrons dans la partie suivante, le système technique militaire, qui ne se compose (et de loin !) pas seulement des armes, n'entre que pour partie dans les raisons de la victoire. Penser comme cela interdit de ne saisir qu'une partie infime de l'histoire militaire mondiale. Les choix de commandement ne se résumaient ainsi, dans sa perspective, qu'à une simple émanation de l'ensemble d'armement disponible au général en chef. L'extraordinaire épopée napoléonienne n'est *que* la manifestation de la supériorité acquise grâce aux canons Gribeauval. C'est l'hypothèse exactement inverse, celle de la guerre en tant qu'agir pur mobilisant les productions du faire et du connaitre, qui sert de base à notre travail.

« l'esprit inventif des chefs chargés du commandement »[179]. Mais son analyse n'accorde au final que la portion congrue à cet « esprit inventif » et son choix le condamne à ne voir dans la stratégie que la simple « manière dont [l']outillage est utilisé »[180].

Si le rôle de la surprise est esquissé, il est bien vite abandonné et ne permet pas de constituer de grille de lecture satisfaisante pour aider à l'analyse sociologique des phénomènes martiaux. La seule considération apportée sur le rôle de la surprise dans la bataille n'est pas dénuée d'intérêt, mais reste à l'état d'ébauche : « presque toutes les grandes victoires ont eu à leur base une surprise qui déconcerte l'adversaire. Mais cet élément peut être de deux sortes : les unes sont purement tactiques, à armes égales ou inférieures ; elles consistent donc dans une manœuvre ingénieuse et inattendue. D'autres résultent de l'invention de nouvelles armes ou de la création d'un nouvel ordre de bataille »[181].

On le voit, la grande érudition dont fait preuve presque à chaque page le fondateur de la polémologie se perd en raison de la trop grande importance accordée aux facteurs techniques. L'idée même de commandement est invariablement ramenée à un *pur choix logistique*. C'est la conception de la guerre-science et du général-ingénieur, dont les partis pris ne sont que la résolution d'une équation technique. L'art de mener les troupes serait semblable à celui de l'architecte, qui doit, par exemple, résoudre des problèmes de répartition du poids pour achever la construction d'un pont ou d'une cathédrale. Mais la guerre a ceci de différent que les forces avec lesquelles l'intelligence doit traiter ne sont pas fixes et prévisibles, comme la gravitation. Ce ne sont pas à des principes physiques que je m'oppose, mais à une autre intelligence, qui organise les forces physiques auxquelles j'ai affaire.

La guerre est une dialectique, c'est-à-dire que la puissance à laquelle je tente d'imposer ma volonté s'adapte en permanence à mes choix et modifie son organisation en conséquence pour me mettre en échec. La gravitation, elle ne modifie jamais sa formule pour mettre en échec mon ouvrage. Elle demeure éternellement la même et seuls des phénomènes inattendus peuvent réduire mon ouvrage à néant (tempête, charge trop lourde, vibrations non supportées…). Même si l'on compare la guerre avec une autre situation sociale, par exemple l'organisation du travail dans une usine, nous manquons une des dimensions de la guerre. Car

[179] Gaston Bouthoul, *Traité de Polémologie,* Paris, Payot, 1991, p153.
[180] *Ibid.*
[181] *Ibid,* p.163

ici, si le but et les moyens à coordonner peuvent sembler similaires (organiser une équipe de travailleurs dans un environnement technique pour obtenir le meilleur résultat), la nature de la tâche diffère radicalement. Là encore, les conditions sont fixes et les calculs sont par conséquent intangibles.

Or, la guerre, qui est une opposition, voit les conditions de l'affrontement perpétuellement évoluer, hors de tout contexte juridique et institutionnalisé. Tous les calculs que je peux faire peuvent être contrecarrés par un changement de plan de mon adversaire, nécessitant à son tour un changement de mes calculs, et ainsi de suite. Or, dans l'optique de Bouthoul et de nombreux penseurs de la chose militaire, le rôle du commandement n'est en rien un facteur déterminant et se réduit à un choix commandé par les circonstances, simple émanation du contexte technique, politique, religieux, que ce soit dans son camp ou dans celui de l'ennemi.

À l'inverse de cette position réductrice, qui fausse à sa suite l'ensemble des analyses portant sur le déroulement du conflit politique violent, nous affirmons que le point central et décisif du processus social propre à la guerre réside dans la pertinence des décisions stratégico-tactiques. Plus précisément, la teneur, la qualité et l'adéquation à la situation de ces choix sont la clef pour comprendre le cours et l'issue d'un conflit, par rapport aux conditions de départ. Or, négliger ce point, comme la tradition sociologique le fait depuis qu'elle s'intéresse à la guerre, revient à réduire l'affrontement militaire à sa configuration initiale. Toute l'activité stratégique est ainsi niée ou, ce qui revient au même, égalisée à un niveau moyen, commun aux deux adversaires.

L'étude de la diversité des cas montre au contraire que des situations de départ similaire, un affrontement peut évoluer et se conclure très différemment, selon la distribution plus ou moins inégale du talent de commandement des responsables militaires et politiques. Comme l'a formulé avec talent Svétchine[182], « par essence, un chef militaire est privé de liberté de choix, parce que son devoir est de comprendre la décision dictée par la situation »[183]. D'une autre manière et sans hypostasier la liberté et la volonté des combattants,

[182] Aleksandr Svechin, *Strategy*, Minneapolis, Est View Publications, 1999, p.241. Nous traduisons.
[183] Nous ne sommes pas loin des vues de Thomas d'Aquin sur la « délibération droite » : Voir, par exemple, II-II, question 53, article 3 : « Dans la délibération, il y a beaucoup de particularités à considérer. D'où la parole du Philosophe [Aristote] « Il faut délibérer lentement ». Aussi, la précipitation s'oppose-t-elle à la rectitude de la délibération plus directement que la lenteur exagérée, qui a quelque ressemblance avec la délibération droite ».

cette considération sur la nature du stratège met en lumière une donnée incompressible que l'analyse scientifique ne peut ignorer : la possibilité pour le commandant de se tromper et donc la faillibilité de l'activité stratégique.

En vertu de ces constations, notre position sur la nature de la guerre et sur la méthode à adopter pour mener à bien son examen scientifique est claire : la relation dialectique dans laquelle sont engagés les belligérants interdit tout calcul fixe et définitif et place la connaissance de l'agir, c'est-à-dire le choix entre plusieurs calculs possibles, au premier plan de l'étude de la guerre[184]. Comme un joueur d'échecs, le général doit pouvoir voir plusieurs coups à l'avance pour construire son plan. Loin d'être une simple mise en œuvre logistique du matériel et des hommes, l'étude des décisions relatives à l'organisation et à l'utilisation de la puissance est à placer au premier plan. Et nous pouvons même affirmer que *l'étude de la guerre, c'est l'étude des choix stratégiques adoptés par le commandement.* L'étude sociologique de la guerre ne peut être menée indéfiniment *ceteris paribus*, c'est-à-dire toute aptitude stratégique étant égale par ailleurs.

Pour mener à bien cette analyse scientifique de l'action militaire[185], le tableau des seize possibilités dont dispose théoriquement tout commandant en chef nous sera de la plus grande utilité. Il nous permet d'étudier quel mode stratégico-tactique a été retenu et sur les raisons qui ont porté à ce choix. Pourquoi attaquer ? Pourquoi défendre ? Comment déployer ses unités et quel mode opératoire retenir pour les épisodes tactiques ? Faut-il adopter une manière de combattre inattendue ou conventionnelle ? Tels sont les dilemmes fondamentaux du stratège.

---

[184] Un parallèle pourrait être tracé avec la concurrence économique ou amoureuse, mais les voies disponibles sont bien moindres pour chaque concurrent et ne revêtent pas la dimension tragique et totale de la guerre.

[185] Nous aurions aimé pouvoir employer l'expression « analyse de l'action stratégique », mais elle est déjà occupée, de manière symptomatique par les théories de l'*Homo œconomicus*, qui considèrent que les agents construisent des stratégies rationnelles destinées à maximiser leurs satisfactions selon les ressources dont ils disposent, dans le contexte toujours mouvant de la société. La stratégie, concept purement militaire, a donc inspiré des domaines dont elle est fort éloignée. Tout le débat étant là encore de voir cette « maximisation » comme le choix entre *le* meilleur ou entre plusieurs choix équivalents.

F) De quelques configurations particulières de l'affrontement : l'articulation Terre, Mer et Air dans la pensée stratégique.

La pensée stratégique connaît un intense et très ancien débat qu'il nous faut, sinon résoudre, présenter avant de pouvoir nous situer dans un camp ou dans l'autre. Ce débat concerne l'unicité du concept de stratégie, selon les situations et l'environnement où se déroulent les combats. Pour certains, la guerre civile, la « petite guerre » (ou guérilla), la guerre navale, aérienne, sous-marine, nucléaire et peut-être demain la cyberguerre porteraient en elles des divergences si profondes avec la stratégie terrestre classique qu'il serait nécessaire de les distinguer et de les traiter selon leur logique et leurs propriétés respectives.

L'autre camp soutient quant à lui que la guerre est une et que seules les circonstances de l'affrontement changent. Selon qu'il se déroulerait en mer ou dans d'abruptes montagnes, qu'il mette aux prises trières ou avions de chasse, le combat possède bien un aspect différent, ceci doit être accordé aux tenants de la première thèse. Mais quel véritable rapport entre les affrontements acharnés de la Guerre du Péloponnèse, la bataille de Lépante ou le blocus de maritime de l'Allemagne par l'Angleterre ? Tout aussi bien, nous pourrions distinguer des âges très différents de la guerre terrestre, depuis les évolutions majeures qu'on s'accorde à reconnaître dans le cheval et le char de combat, la poudre à canon, l'aviation ou les armes dites « intelligentes » de la Guerre de Quatrième Génération. Faut-il alors fragmenter encore plus le concept de stratégie et le circonscrire à chacune des configurations particulières ? Il faudra alors distinguer une infinité de contextes stratégiques particuliers qui auront tous leurs traits distinctifs et leur science propre.

Comme l'a sûrement d'ores et déjà deviné le lecteur, ce n'est pas dans le sens de la fission toujours plus poussée, donnant l'illusion d'une connaissance toujours plus précise, que nous avons orienté nos recherches. La méthode cartésienne commande certes de diviser les problèmes complexes pour parvenir à la connaissance vraie. Mais elle vise non pas la résolution de ces questions plus simples pour elles-mêmes, mais bien à la question première et complexe dans son ensemble, grâce à une synthèse finale. Or, c'est bien dans le sens d'une synthèse des différentes parties de la guerre que nous progressons depuis le début de cet

ouvrage et il nous est donc nécessaire d'expliquer en quoi des domaines parfois tenus comme autonomes se rattachent, en dernière raison, à la guerre dans sa généralité.

Avant de nous livrer à cet exercice, nous voudrions nous appuyer sur la pensée très tranchante d'Alexandre Svetchine, qui fut lui aussi confronté à ce problème lors de la rédaction de son *opus magnum*, *Stratégie* : « Nous rencontrons bien souvent les termes de stratégie navale, de stratégie des forces aériennes, stratégie de la guerre coloniale et ainsi de suite. Cette terminologie est de manière évidente basée sur une incompréhension. Nous pouvons seulement parler d'art des opérations navales quand les forces navales reçoivent des buts opérationnels distincts, tout comme nous pourrions parler d'art des opérations aériennes, de manière encore plus large. En raison de la relation étroite entre les opérations terrestres, navales et aériennes, l'art des opérations aériennes est simplement concerné par les bombardements séparés que l'aviation pourrait entreprendre. Mais puisque de telles opérations ne sont pas significatives par et pour elles-mêmes, mais sont seulement une composante, bien que très importante, d'une opération d'ensemble, nous devrions examiner le bombardement, la reconnaissance et les combats uniquement comme une partie de l'art opérationnel global. […] De la même manière, il ne pourrait jamais y avoir de stratégie de la guerre coloniale, car nous ne pouvons parler seulement des aspects de l'art stratégique dans le contexte de la guerre d'un État impérialiste contre un ennemi inférieur, techniquement et culturellement arriéré dans un théâtre de guerre coloniale »[186].

Prenons le dernier exemple que donne Svétchine. Que faut-il entendre sous le terme « guerre coloniale », dont on a prétendu avec beaucoup d'aplomb dans les cercles militaires occidentaux qu'elle différait, *en substance*, de la guerre traditionnelle européenne ? La guerre d'une politie avancée technologiquement, capable de produire beaucoup plus de puissance que son opposant, a été la première expérience des guerres dites « asymétriques » par les Européens. Après avoir été eux-mêmes la population en nette infériorité à plusieurs reprises, notamment lors des incursions des Huns, des Avars, des Bulgares, des Arabes, des Vikings, des Hongrois et des Turcs, qui ont triomphé des armées traditionnelles grâce à de très petits effectifs, très de loin de leurs bases de ravitaillement, les Européens redécouvraient les affres de la puissance.

[186] Aleksandr Svechin, *Strategy*, Minneapolis, Est View Publications, 1999, p.70 (édition originale, Moscou, Voennyi vestnik, 1927, nous taduisons depuis l'anglais).

Ayant évolué depuis des siècles dans l'univers chevaleresque créé par les institutions féodales, où censément le fort l'emportait avec mansuétude et le faible se retirait sans verser dans la lutte embusquée, les continuateurs de Colomb et Vasco de Gamma expérimentèrent avec douleur les méthodes des peuples indigènes, vaincus à plat de couture, mais continuant coûte que coûte la lutte pour la survie. Face à des êtres dont l'humanité demeura douteuse jusqu'au XXe siècle pour une large partie de la population, utilisant des techniques parfois archaïques, l'idée d'une guerre d'un autre type s'installa peu à peu dans les esprits, à mi-chemin entre la chasse et la guerre « noble ». La guerre coloniale était née, avec sa tactique, sa stratégie, ses méthodes de coercition violentes et inacceptables sur le vieux continent. Mais qu'en était-il vraiment ? Les corps expéditionnaires étaient-ils véritablement en train d'inventer une nouvelle espèce de guerre ? Ou bien la livrait-il dans des conditions si dissemblables que ni les mêmes armes ni les mêmes hommes n'étaient requis pour triompher ?

Entre les deux termes de l'alternative, une nette différence dans l'approche et la conduite de la guerre se profile, trouvant des correspondances dans tous les autres débats : la guerre est-elle un art ou une science ? Existe-t-il des différences de nature entre la guerre sur terre, sur mer et dans les airs ? Quelle continuité entre les différents « âges » de la guerre ? Toutes ont une incidence sur la tâche que nous nous sommes donnée, à savoir construire une théorie globale de la guerre à l'usage des sciences humaines, reposant *in fine* sur la grammaire de l'action militaire, dont nous venons d'analyser les éléments fondamentaux et qui sera exposée dans la dernière partie.

Si l'irruption d'un système technique militaire plus évolué dans un cercle culturel aux techniques archaïques, elle ne modifiait pas pour autant la finalité de la guerre : imposer sa volonté par la force. Si la guerre coloniale sembla si différente aux Européens, qui de Cortez à Brazza guerroyèrent sous des cieux inconnus, c'est qu'elle les mit aux prises avec des adversaires utilisant des dispositifs tactiques rudimentaires et depuis longtemps tombés dans l'oubli chez eux. D'autant que la guerre n'avait pas du tout le même objectif. Si les annexions purement militaires sont rarissimes dans l'histoire européenne, le but des expéditions « outre-mer » était généralement, sous couvert d'évangélisation ou de mission civilisatrice, de renverser un ordre politique et de remodeler l'administration de fond en comble, pour finalement annexer le territoire sans ménagement.

Mais pour imposer cette nouvelle hiérarchie politique, terroriser la population et écraser toute prémisse de révolte ne peut servir de méthode unique. Certaines voix plus habiles s'élevèrent pour modérer le recours à la coercition et affirmer une volonté de ne pas dépasser un certain seuil de violence afin d'imposer l'autorité nouvelle. C'est tout le propos des maréchaux Lyautey et Gallieni, qui théorisent au tournant du XXe siècle des méthodes d'une troublante actualité. « Méthode de la tache d'huile » mise en place par Gallieni dans le Haut-Niger, au Tonkin et à Madagascar, « pacification » associant les indigènes aux pouvoirs mis en place avec un certain succès par Lyautey au Maroc[187], toutes deux renvoient à une pratique de la guerre mettant en place des avantages politiques et matériels concrets pour les populations conquises.

Ce n'est donc pas la guerre *en soi* qui se trouve modifiée, mais la finalité radicalement différente de la guerre. Ce sont là des objectifs relatifs au but dicté par le type de propagation transpolitique souhaité, autrement dit par l'objectif politique visé *au travers de* la guerre. Si l'objet est de réduire à l'obéissance une population hétérogène, les méthodes employées ne peuvent être semblables à celles utilisées pour conquérir une province ou une île tropicale lointaine sur un pays voisin et peut-être anciennement allié dont la légitimité et l'existence ne sont pas remises en cause, dont on ne veut bouleverser ni la gouvernance, ni la religion, ni les mœurs, ni les techniques. « Contraindre la volonté de l'autre » veut ici dire lui faire accepter la soumission, l'esclavage et la destruction de l'ordre qu'il voyait au monde. Malgré tout l'art rhétorique des Jésuites, une dose éminemment plus forte de violence était nécessaire pour sortir vainqueur d'affrontements acharnés aux visées absolues.

Mais *quid* de la nature de la relation sociale dans laquelle entraient peuples européens et peuples « indigènes » ? Faut-il y voir un type de phénomène social distinct ou bien une des partitions sur laquelle celui-ci peut-être mené ? Nos positions de principe donnent à notre réponse la clarté de l'eau de roche : rien ne distingue la guerre des « civilisés » contre les « sauvages », qui n'utilisèrent guère que les touches les moins prisées par tous les surgeons de Cortez et Pizarro. Cantonnés aux actions indirectes, autant tactiques que stratégiques, les peuples encore n'eurent d'autres réactions que celle des Irakiens dont l'Etat, l'armée et finalement, la société entière, furent dissous au lendemain de la défaite de mars 2003. Toute

[187] Voir sur ces deux méthodes le très bon ouvrage de Claude Franc, *Gallieni et Lyautey*, *penseurs pour le XXIe siècle*, Paris, Economica, 2012.

théorie voulant comprendre les multiples facettes de la guerre se doit d'embrasser toutes ces nuances et les intégrer au sein d'une suite restreinte de principes, comme nous avons essayé de le faire avec les 16 modes stratégico-tactiques. Un examen des prétendues « espèces-dérivées » de la guerre est par conséquent nécessaire avant la poursuite de l'analyse.

a) Guerre maritime

Comme l'a magistralement démontré Carl Schmitt dans *Le Nomos de la Terre*, rien ne rattache la « prise de mer » et la « prise de terre ». Du point de vue juridique et donc politique, ce sont là deux milieux distincts régis par des lois que tout oppose. Sur mer, l'absence de frontière et l'impossibilité de dominer la surface des flots ont engendré un espace politique et juridique entièrement différent, reconnu par tous comme un endroit de liberté ouvert à toutes les activités. « La mer reste en dehors de tout ordre spatial spécifiquement étatique. Elle n'est ni territoire étatique ni espace colonial ni susceptible d'occupation. Elle est libre de toute forme d'autorité spatiale étatique. La terre ferme est divisée par des frontières linéaires claires en territoires étatiques et espaces de domination. La mer ne connaît d'autre frontière que la côte. C'est la seule superficie spatiale accessible à tous les États et ouverte au commerce, à la pêche, et à un libre exercice de la guerre maritime et du droit de butin dans la guerre maritime, sans égard au voisinage ou aux frontières géographiques »[188].

Dans la pensée grecque, la mer, loin de séparer les peuples, fut dès les origines un espace partagé, indispensable à l'échange entre différentes parties du monde hellénique, accidenté et déchiré en vallées aussi indépendantes les unes des autres politiquement que géographiquement. Sans l'Égée, il n'y aurait pas eu d'« espace » culturel grec, mais une multitude de cités indépendantes. Très tôt dans la pensée européenne, la mer fût perçue comme un bien commun, reçu en partage par tous et permettant de lier les différentes pièces du « puzzle » hellénique les unes aux autres, comme l'a bien compris l'historien Victor Ehrenberg :

[188] Carl Schmitt, *Le nomos de la Terre*, Paris, PUF, 2008, p.172

« Du point de vue historique c'est l'invasion "ionienne"[189] et à sa suite, les relations égéennes Ouest-Est qui, de l'unité géographique, ont fait l'unité grecque et créé ainsi, par-delà toutes les frontières politiques, un domaine grec, patrie de la multitude des États grecs. La mer est le centre de cette région, mais cette mer est à tel point parsemée d'îles, les côtes de Grèce et les côtes occidentales de l'Asie Mineure à tel point morcelées par la mer, que terre et mer apparaissent indissociables et que toute la région en acquiert une forte cohérence naturelle. Bien qu'appartenant à deux continents, le monde égéen forme une unité, car c'est une région thalassocentrique. Le peuple grec devait apprendre à centrer sa pensée sur la mer, alors qu'il n'avait pas de mot pour la désigner lorsqu'il pénétra dans le monde égéen »[190].

À n'en pas douter, cette première perception théorique et politique de la mer, prolongée par les codes juridiques romains et byzantins, forme la base de nos représentations de cet espace hostile à l'homme, mais rassembleur des peuples. Héritière de cette vision, la guerre sur mer a toujours constitué, aussi loin que l'on puisse le constater, un domaine spécifique de la stratégie et de la guerre. Les évènements de la Guerre du Péloponnèse nous apprennent que la mer est une dimension à part entière de l'affrontement entre les deux coalitions. Une partie cruciale du conflit se déroula ainsi sur les eaux de la mer Méditerranée, avec pour enjeu la maîtrise des points vitaux pour la richesse de Sparte et d'Athènes. Les combats sont menés d'après des tactiques élaborées, connues sous les noms de « periplous » et « diekplous »[191], fondées, à l'inverse des impétueuses charges hoplitiques, sur l'enveloppement et la surprise. Les chefs d'escadre, les navarques, sont des personnages fort respectés, dont les vues sont sensiblement différentes de celles de leurs homologues telluriques[192].

Mais cela suffit-il à fonder une réelle indépendance de la stratégie navale ? Peut-on considérer la guerre navale comme un domaine possédant sa rationalité propre ? Certes, toute

---

[189] A la fin du IIe millénaire environ, qui unifièrent culturellement un monde pré-grec désuni.
[190] Victor Ehrenberg, *L'Etat Grec*, Paris, Maspero, 1976, p.26.
[191] Selon Jean Taillardat, « La trière athénienne et la guerre sur mer aux Ve et IVe siècles », dans : Jean-Pierre Vernant (éd.), *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Paris, Seuil, 1999, p.269.
[192] Notamment Phormion, navarque athénien, qui refusa de porter secours aux alliés acarnaniens afin de mieux attirer les Péloponnésiens au fond du golfe de Corinthe, où il les défit à la bataille de Naupacte, en -429 (voir Thucydide, II, 81-89), auquel Athènes dédia une statue sur l'Acropole. Notons cependant à qu'à Athènes les stratèges élus pouvaient recevoir la charge de commandant de flotte de l'assemblée des citoyens. Phormion avait ainsi participé à la bataille de Potidée et Nicias se vit confier l'expédition de Sicile, dont une importante partie des opérations se déroulaient sur mer.

la tactique maritime est et ne peut qu'être distincte de celle utilisée sur la terre ferme. Mais, nous l'avons déjà évoqué, une différence de matériel ne constitue pas un critère suffisant pour produire un type de guerre différent. Les différents âges de la guerre constitueraient dans ce cas des périodes étanches et autonomes et il n'y aurait pas *une* guerre navale, différents types de guerre navale, correspondant aux époques de la navigation à la rame, à la voile, à vapeur ou à moteur à explosion. Au-delà de ces transformations de l'altérité totale du milieu et donc de la simple tactique, la logique de la guerre navale reste-t-elle celle du conflit politique violent ? L'objectif demeure-t-il, sur terre ou sur mer, de contraindre la volonté de l'ennemi au moyen d'une épreuve de force ? Ou bien, au contraire, la guerre sur mer possède-t-elle des spécificités qui ne soient pas de l'ordre des *procédés*, mais de la *finalité* ? C'est la question dont nous devons débattre à présent.

Ainsi, si le milieu, les armes et les véhicules diffèrent en tout sur les mers et produisent des hommes bien différents des armées traditionnelles, ceux-ci ont, en retour, toujours clamé leur indépendance, voire celle de leur guerre, vue comme une activité radicalement différente de celle des militaires de l'infanterie ou toute autre unité terrestre. D'où la querelle qui anime le monde de la réflexion militaire, dont l'enjeu est bien résumé par le spécialiste incontesté de la stratégie navale, Hervé Coutau-Bégarie : « La guerre se fait aussi bien sur terre que sur mer. D'où la question centrale, toujours posée et jamais résolue : y'a-t-il une Stratégie, dont les principes seraient universellement valables, ou y a-t-il des stratégies, dont les règles varient selon le milieu ? La première approche, que l'on pourrait appeler essentialiste, est celle d'Edward Luttwak, qui qualifie les stratégies maritimes et aériennes de non-stratégie. La deuxième, que l'on pourrait appeler relativiste, est de tous les stratèges navals qui défendent la spécificité de la guerre maritime »[193]. Et Coutau-Bégarie de citer la position tranchée de Luttwak : « la « stratégie navale » et la « stratégie aérienne » ne décrivent « *aucun phénomène distinct* » et leurs théoriciens traitent « *de questions principalement techniques, tactiques, ou opérationnelles, à moins qu'ils ne préconisent une politique particulière, généralement au niveau de la grande stratégie*[194] »[195]

[193] Hervé Coutau-Bégarie in *La lutte pour l'empire de la mer*, Paris, Economica, 1995, p.2.
[194] Pour nous, de la propagation transpolitique
[195] Hervé Coutau-Bégarie, *Traité de Stratégie,* 5e édition, Paris, Economica, 2006, p.542 Pour la citation de M.

En stratégie, « penser la mer » s'est souvent traduit par « penser la spécificité de la mer » et les esprits occupés à comprendre la belligérance maritime ont toujours été jaloux de l'indépendance de leur discipline. Depuis le chevalier de la Rouvraye, pour qui « la guerre sur mer a bien peu de rapports avec celle que l'on fait sur terre »[196] jusqu'à Alfred Mahan, la guerre sur mer n'a eu de cesse d'être érigée en champ de bataille privé, où le stratégiste de terrain (on serait tenté de dire « d'eau douce » pour imiter le capitaine Haddock) n'avait pas le droit de cité.

L'un d'entre eux, Alfred Mahan, s'est particulièrement illustré à cet exercice et est resté comme l'apologiste le plus célèbre de la « puissance maritime ». Selon lui, la spécificité de celle-ci ne fait aucun doute et il affirme sans ambages, dans une page fameuse, qu'il existe un « élément d'où découle une différence essentielle entre la stratégie militaire et la stratégie navale : la terre, par sa nature même, est pleine d'obstacles ; c'est seulement en la remuant et en l'utilisant qu'on arrive à y ouvrir des routes et des voies de communication. Elle est donc presque partout un obstacle, tandis que la mer est partout ouverte. Les routes que peut suivre une armée sont par suite en nombre limité et sont en général connues ainsi que leurs avantages respectifs ; tandis que sur mer, toutes les routes peuvent être adoptées pour aller d'un point à un autre, surtout s'il s'agit d'un vapeur qui ne craint pas les détours. Les conditions de vent, de courant, la faible distance peuvent imposer aux bateaux certaines routes générales, mais, tout en les suivant, il est possible aux gens ingénieux de se dérober à la recherche d'un ennemi »[197]. Fondés en dernière raison sur cette liberté de mouvement presque totale, les principes de la stratégie navale, diffèrents de ceux de la stratégie générale au sens où : « La stratégie navale est basée sur des vérités fondamentales. Celles-ci correctement formulées, s'appellent des principes, et une fois vérifiés, elles sont immuables ». Et afin d'appuyer son propos, il ne manque pas de rappeler la loi énoncée par Jomini, dont il fait une interprétation plutôt personnelle : « Le changement dans les armes modifie la pratique de la

---

Luttwak voir *Le paradoxe de la stratégie*, Paris, Odile Jacob, 1989, p.205

[196] Chevalier de la Rouvraye, *Traité sur l'Art des combats sur mer*, 1815, cité par Hervé Coutau-Bégarie dans *La lutte pour l'empire de la mer*, ouvrage collectif dirigé par H. Coutau-Bégarie, Paris Paris, Economica, 1995, p.5 (Introduction)

[197] Alfred Mahan, *Mahan et la maitrise de la mer*, édition Pierre Naville, Paris, Berger-Levrault, 1981, p.131-132

guerre, mais non ses principes »[198]. Comprenez : quels que soient les changements survenant sur mer ou sur terre, les principes de ces deux modes de guerre resteront à jamais dissemblables. . La stratégie navale serait donc à l'abri des vicissitudes de la technique, mais guerre sur mer et guerre sur terre seraient irrémédiablement séparées.

Certaines opinions vont cependant bien plus loin dans la séparation des compartiments de l'art du combat guerrier. Bernard Brodie, plus connu pour ses vues sur la guerre nucléaire, s'est fortement intéressé à la stratégie navale. Sûrement influencé par l'hermétique séparation des quatre armées américaines, il est l'un des plus francs partisans de l'autonomie totale du champ d'action maritime : « La guerre navale diffère de la guerre terrestre dans les objectifs poursuivis, les outils utilisés et les caractéristiques du domaine dans lequel elle est menée. Ce sont des déterminants fondamentaux et on doit donc s'attendre à ce que la stratégie maritime diffère matériellement de la stratégie de la guerre terrestre »[199]. Si l'on ne peut s'opposer à Bernard Brodie sur la spécificité des outils et du milieu, il n'en reste pas moins que son utilisation du terme « objectifs » est floue. Faut-il y voir des buts de guerre, se rapportant à l'objectif politique dont parle Clausewitz ? Ou bien de simples objectifs intermédiaires, découlant de la particularité tactique de la guerre sur mer ? L'impossibilité d'une guerre purement navale nous amène à penser qu'il s'agit bien d'objectifs intermédiaires, qui ne peuvent en rien modifier la nature de la stratégie, que l'on considère comme l'art d'agencer les batailles (c'est-à-dire *tous* les types de bataille) en vue d'un objectif global et de la fin visée à travers le conflit et l'emploi de la force.

Mais une autre vision des choses s'est peu à peu développée, principalement en réaction aux vues de Mahan, qui connurent un succès immédiat et universel à l'orée du XXe siècle, marquée par la domination anglaise puis américaine sur les océans. Bien qu'il n'ait pas été un spécialiste de la guerre menée à la surface de l'eau, Basil Liddell Hart s'est penché, comme tout officier britannique, sur la question du rôle des navires de haute mer sur le déroulement et l'issu des conflits militaires. « Tactiquement, une flotte est intrinsèquement plus offensive qu'une armée, puisqu'elle n'offre aucun terrain sur lequel elle pourrait adopter une attitude défensive. Mais, stratégiquement, une flotte est intrinsèquement plus limitée dans

[198] Cité par Jean-José Ségéric dans *L'Amiral Mahan*, Rennes, Marine Editions, 2010, p.116
[199] Bernard Brodie, *A guide to Naval Stratégie*, Princeton, Princeton University Press, 1958, p.12-13.

l'offensive que n'importe quelle armée, parce qu'elle est confinée à la mer. Une marine peut être utilisée pour bouter le commerce de son opposant hors des eaux, pour isoler ses colonies ou pour bloquer ses ports et ainsi empêcher que nourriture et autres ressources ne parviennent à sa population. Une telle action pourrait être fatale à un État insulaire comme le nôtre (c'est pourquoi une marine capable de repousser n'importe quelle autre est une condition fondamentale de notre défense). Mais contre un État continental, la puissance maritime peut seulement être un handicap sérieux, à moins que les frontières terrestres puissent elles aussi être fermées. Dans ce cas, à moins d'être totalement autarcique, on pourra le pousser à la soumission en l'affamant. Une flotte ne peut donc, au sens strict, *gagner* une guerre, comme une armée pourrait le faire, en battant les forces protectrices de l'ennemi, en occupant son territoire et par là l'obliger à se rendre »[200].

L'argumentation de Mahan ne se limite cependant pas à une analyse géographique de rapport entre l'homme combattant et le milieu où il combat. L'illustre professeur du collège militaire de Newport professe en outre que la nature du milieu retourne la supériorité de la défense, pourtant bien démontrée par Clausewitz au livre VI de son traité. L'absence d'obstacles et la rapidité des communications donneraient un avantage total à l'assaillant, rendant la guerre sur mer essentiellement différente de son équivalent terrestre[201]. À cette vision des choses, au plus haut point contestable, on peut opposer la mise au point de Corbett, directement dirigée contre les « mahanistes » : « On objectera qu'il n'y a pas de défensive sur mer. C'est exact généralement pour la tactique, mais ce n'est pas vrai dans tous les cas. Il est possible de trouver, sur mer, des positions tactiques défensives, par exemple dans les mouillages protégés. Ces mouillages furent toujours réalisables et l'usage des mines favorise leur emploi. Dans les derniers évènements de la guerre navale, nous avons vu les Japonais, aux îles Eliott, préparer une véritable position défensive pour protéger le débarquement de leur IIe armée dans la presqu'île du Liao Toung. Stratégiquement, cette assertion n'est pas vraie. Une défense stratégique a été d'un emploi aussi courant sur mer que sur terre et les plus graves problèmes que nous ayons eu à résoudre ont été de savoir comment nous briserions

[200] Basil Liddell Hart, *Thoughts on War,* Spellmount, Staplehust, 1999 (réédition de l'édition de 1944, augmentée d'une préface de Michael Howard), p.167
[201] Voir Herbert Rosinski*, Commentaire de Mahan*, Paris, Economica, 1996, p.59-61

cette attitude »[202].

Comme le note Hervé-Coutau-Bégarie, certains faits ne peuvent être éludés lorsque l'on aborde la question de la guerre sur mer, et notamment le plus massif d'entre eux : « Première caractéristique du milieu marin : on n'y habite pas. La mer n'a d'intérêt que dans son rapport avec la terre, résidence habituelle des hommes »[203].

Ainsi, lorsque le remarquable spécialiste de la stratégie navale, Joseph Henrotin, vient à décrire la stratégie navale, « produit d'une politique nationale », comme une entité séparée, possédant ses règles propres, il entend à l'évidence la notion au sens large et dérivé qu'elle a acquis depuis environ un siècle[204] : « Projection, frappe tactique ou stratégique, guerre littorale ou maîtrise des océans – ce que nous appellerons l'approche fonctionnelle – sont des missions devenues, somme toute, classiques pour les marines. Mais ces dernières sont aussi bien plus. Elles sont également reflet et actrices des politiques nationales, réceptacles et moyen de mise en œuvre des visions géopolitiques ou encore enjeux techniques et industriels. Au même titre que les autres armes, elles sont des objets d'étude concentrant une série d'évolutions du monde contemporain. Mais la mécanique stratégique sous-tendant leur emploi est bien moins conceptualisée que celle des forces terrestres et aériennes »[205].

Que l'on ne s'y trompe pas. Si l'on distingue une stratégie maritime, ce ne peut donc être qu'au sens d'une série d'actions successives, élaborée plus ou moins à l'avance, en vue d'un but que l'on se propose de poursuivre. Et cela, en vertu de l'acception élargie du terme et non au sens restreint, mais premier, d'art de l'organisation des forces en vue des batailles successives. Les conséquences néfastes du double sens du terme stratégie, sur lequel nous aurons à revenir, sont particulièrement prégnantes dans ce débat. Il ne s'agit pas ici d'art d'agencer les combats selon la meilleure combinaison, mais bien d'une politique globale de propagation transpolitique fondée sur une utilisation prioritaire des navires militaires et commerciaux, ce qui est très différent. Nous sommes ici en dehors du strict cadre militaire et nous pourrions tout aussi bien parler de stratégie commerciale fondée sur la puissance

[202] Julian S. Corbett, *Principes de Stratégie Maritime*, Paris, Economica, 1993, p.49
[203] Hervé Coutau-Bégarie in *La lutte pour l'empire de la mer*, op. cit., p. 14 (Article *Quelques caractéristiues de l'élément marin*)
[204] Sur l'évolution et l'élargissement constant du concept de stratégie et son application à des champs toujours plus variés, voir Jean-Paul Charnay, *La Stratégie*, Paris, PUF, collection « Que sais-je ? », 1995.
[205] Joseph Henrotin, *Les Fondements de la Stratégie Navale au XXIe siècle*, Paris, Economica, 2011, p.19

maritime et le contrôle des routes maritimes, au sens où le joueur de poker, le policier menant son enquête ou le politicien cherchant à se faire élire ont tous une stratégie, qui n'a rien de commun avec la stricte signification militaire du terme.

Cette confusion sémantique devient évidente lorsque J. Henrotin définit, non sans perspicacité d'ailleurs, les fondamentaux de la stratégie maritime : il s'agit pour lui de « l'articulation des objectifs politiques et des voies-et-moyens terrestres, aériens et maritimes ayant un rapport à la mer, qu'ils soient civils et militaires, dans le temps et dans l'espace mondial ». Cette définition, par ailleurs très bonne, ne vise pas la stratégie en tant que telle, mais bien les éléments navals de la propagation transpolitique d'un État.

L'altérité de la guerre, entendue comme un combat entre groupes porteurs d'une certaine quantité de puissance, ne peut donc pas être remise en cause grâce à ce genre d'argumentations. C'est d'ailleurs dans le sens d'une propagation transpolitique axée sur la mer et ses opportunités que semble finalement s'engager Hervé Coutau-Bégarie :

> « S'il n'est pas nécessaire de distinguer une thalassopolitique, il y a une géostratégie maritime dont l'irréductible spécificité doit être soulignée. La stratégie maritime raisonne en termes de lignes plutôt que de front, à une échelle incomparablement plus grande que la stratégie terrestre, et selon deux modes différents, qui, sur terre, ne sont pas employés simultanément sur le même théâtre. Si les grands principes sont souvent les mêmes, leur application doit s'adapter aux contraintes du milieu. C'est le problème central auquel s'est trouvé confronté Mahan et qu'il n'a pas su résoudre, si l'on en croit Herbert Rosinski : "*d'un côté, il se rendait parfaitement compte que la guerre sur mer différait de la guerre sur terre. Mais de l'autre, comme il avait repris à son compte l'idée de Jomini que la stratégie générale de la guerre sur mer et celle de la guerre sur terre étaient identiques et régies par le même principe universel, il était contraint d'admettre qu'elles étaient les mêmes*". L'élaboration d'un cadre théorique suppose d'abord que cette contradiction soit surmontée »[206].

Mais revenons au rapport de la stratégie dite « navale » avec la stratégie restreinte à son sens militaire. Comme le note Svétchine dans le passage servant de préambule à ce chapitre, les opérations navales ne sont qu'en de très rares occasions des opérations totalement indépendantes d'une quelconque manœuvre terrestre. C'est ce que l'on constate en

[206] Hervé Coutau-Bégarie in *La lutte pour l'empire de la mer*, op. cit., p. 49 (Article *Quelques caractéristiques de l'élément marin*)

étudiant les objectifs et les conséquences des grandes batailles navales de l'histoire. Salamine fit perdre tout moyen d'action au Grand Roi de Perse et le forçat à la retraite[207]. La campagne qui aboutit à la bataille de Trafalgar était, comme chacun sait, destinée à occuper la flotte anglaise et à créer une diversion suffisamment longue pour que l'armée, massée dans le camp de Boulogne-sur-Mer, ait le temps de débarquer en Angleterre grâce à de petites embarcations de fortune. La bataille de la Hougue-Saint-Vaast, en 1692, devait pareillement permettre à Tourville de briser le cordon défensif des navires britanniques et ainsi autoriser le débarquement destiné à rendre à Jacques II le trône d'Angleterre. Les motivations des « derniers croisés » de Lépante n'étaient pas simplement de briser la flotte ottomane, mais de briser l'expansion de l'Empire turc en mettant un terme à sa suprématie sur la méditerranée orientale. Jusque-là inarrêtable, la conquête des nouveaux maîtres du Bosphore reçut un coup d'arrêt. Enfin, la bataille de Navarin, livré le 20 octobre 1827, avait pour but de détruire la flotte de l'Empire ottoman afin de le priver de moyens d'action pour écraser la révolte de la Grèce renaissante. Malgré quelques succès ultérieurs, notamment le siège de Candie, la perte d'une flotte considérable au large du Péloponnèse et, surtout, la mise en place d'une flotte puissante par la « coalition » des puissances chrétiennes enlevaient au Sultan l'absolue liberté de manœuvre maritime qui était la sienne depuis la chute de Constantinople.

Parler d'art de la guerre navale ne peut en aucun cas signifier qu'il existe une quelconque stratégie propre aux mers et aux océans. Comme on le verra par la suite, la stratégie est par essence un art combinatoire, qui agrège les différentes composantes de la puissance et les dispositifs permettant son entretien pour créer un groupe de combat capable de s'imposer par la force face à l'ennemi. Ces composantes peuvent être une infanterie ou une cavalerie, des machines de sièges ou une artillerie, ou encore des navires destinés à couper telle ou telle source de la puissance adversaire, ou bien à faciliter un débarquement. En raison de l'impossibilité d'une « prise de mer » ferme et définitive, il résulte que les affrontements maritimes ont toujours et ne peuvent qu'avoir une finalité terrestre.

Notons en sus que la stratégie navale ne saurait être indépendante, puisque ses propres bouleversements, loin de bouleverser seulement son propre périmètre, se répercutent grandement sur le reste de la guerre et de la politique. Une innovation majeure dans la marine

[207] Voir Hérodote, VIII, 84-85

et c'est toute la propagation transpolitique et toute la stratégie qui s'en trouve modifiée. Ce fut le cas avec la fameuse caravelle, qui permit l'aventure ibérique en Amérique. Un poncif tenace consiste à gloser sur le refus de Napoléon d'un projet de flotte de bateaux à vapeur, équipés de roues à aubes. Celle-ci aurait pu lui redonner la maîtrise des mers au détriment des Anglais et lui permettre d'achever son idée d'empire européen. De même, la révolution du char hippomobile eut sûrement une place centrale dans l'histoire de la guerre préhistorique. Celle entraînée par l'invention de la navigation à voile, qui permit la constitution des thalassocraties phéniciennes et grecques, ou encore l'énigmatique invasion de l'Égypte par « les peuples de la mer », est généralement occultée des manuels. Survenue aux alentours du Ve millénaire, entre l'Égypte et l'Indus, elle n'en a certainement pas moins joué sur le devenir du conflit entre les peuples et sur la structure de la transpolitie.

En accord avec les vues de Svétchine, la doctrine russe ne considère aucunement qu'il existe de telles stratégies indépendantes et n'y voit qu'un emploi stratégique des forces maritimes ou aériennes, comme le montre ce passage de *L'Encyclopédie militaire soviétique* : « La stratégie militaire soviétique est commune à l'ensemble des Types de forces. Elle estime que la guerre peut consister en un système complexe d'opérations stratégiques interdépendantes, parmi lesquelles des opérations menées sur des théâtres de guerre continentaux et océaniques, au sein desquels se déroulent des opérations de niveau Front et Flotte, des opérations aériennes, anti-aériennes, aéroportées, amphibies, contre-débarquements et autres »[208].

Nous piocherons d'ailleurs quelques exemples dans l'histoire riche et tumultueuse des batailles navales, qui seules permettaient jadis de relier rapidement les territoires éloignés les uns des autres. Si nous nous focalisons sur l'unicité du concept de stratégie, ou, ce qui revient au même, sur la recherche de la logique commune du combat sur terre et sur mer, cela ne doit pas nous aveugler et nous empêcher de voir et de comprendre ses particularités. Héritée d'un milieu où tout est différent, en particulier les déplacements[209], la version maritime de la guerre offre de réelles distinctions, qui ne doivent pas être érigées en barrière hermétique, mais en

[208] Cité par Hervé Coutau-Bégarie dans *Traité de Stratégie*, op. cit., p.542.
[209] Jusqu'à l'invention du moteur à explosion, de la transmission d'ondes radio et de l'avion, les déplacements par voie d'eau étaient plus rapides, plus sûrs et plus économiques. Sans être totalement obsolètes sur les deux derniers points, ils ont toutefois perdu définitivement l'avantage sur le premier.

une frontière poreuse entre différents types de tactique, semblable à celle séparant les différents âges de la guerre terrestre.

Nous ne pouvons que nous ranger derrière l'opinion certes tranchée, mais solidement argumentée de Julian S. Corbett, pour qui seul le milieu donne une teinte différente au combat sur mer, sans transformer en quoi que ce soit l'esprit et la logique du stratège :

> « Nous sommes habitués à, partie par convenance, partie par défaut d'imprégnation d'une pensée scientifique, à parler de la stratégie navale et de la stratégie militaire comme si elles étaient deux branches distinctes de connaissance, sans aucun terrain commun. Or, la théorie de la guerre fait ressortir leur relation interne. Elle révèle qu'il existe une stratégie plus vaste qui considère la flotte et l'armée comme une seule arme, qui coordonne leur action, et indique les lignes suivant lesquelles chacune doit agir pour assurer la pleine puissance de l'ensemble. Elle nous conduira à assigner à chacune d'elles une fonction propre dans un plan de guerre ; elle permettra à chaque armée de définir au mieux les limites et les possibilités de sa mission et de discerner quand et comment ses propres nécessités doivent céder devant un besoin plus important et plus pressant de l'autre. Bref, elle montre que la stratégie navale n'est pas une chose en soi, que les problèmes qu'elle pose ne peuvent que rarement, sinon jamais, être résolus eu égard à des considérations navales seules, mais qu'elle n'est qu'une partie de la stratégie maritime (cet enseignement supérieur qui nous apprend qu'un État maritime, s'il veut vaincre et tirer tout le fruit de sa force intrinsèque, doit considérer et employer l'armée et la marine comme des instruments aussi étroitement liés que le sont, à terre, les trois armes). C'est pour cette raison qu'il est de piètre utilité d'aborder la stratégie navale autrement qu'à travers la théorie de la guerre. Sans une telle théorie, nous ne pourrions jamais comprendre réellement ni sa portée, ni sa signification, ni espérer nous rendre maîtres des forces qui affectent si profondément ses conclusions »[210].

Hervé Coutau-Bégarie, qui a tenté une synthèse impossible entre les deux points de vue, l'admet à demi-mot : « La conduite de la guerre sur mer pose d'abord le problème des moyens et de leur mise en œuvre. C'est dans ce domaine que la stratégie navale […] manifeste avec le plus de force son particularisme. Le domaine des fins relève de la stratégie globale (ou de la conduite diplomatico-stratégique) et, à ce titre, l'élément marin y perd quelque peu sa spécificité »[211]. Il devient donc nécessaire de redéfinir les bornes dans

[210] Julian S. Corbett, *Principes de Stratégie Maritime*, Paris, Economica, 1993, p.31-32.
[211] Hervé Coutau-Bégarie dans *Traité de Stratégie*, op. cit., p.545

lesquelles nous entendons placer la stratégie navale, ce que nous aide à faire, une fois encore, l'ingénieux Corbett :

> « Par stratégie maritime, nous entendons les principes qui gouvernent une guerre où la mer est un facteur d'importance. La stratégie navale n'en est que la part qui fixe les mouvements de la flotte lorsque cette stratégie maritime a défini le rôle de la marine par rapport à celui des forces terrestres : car il est à peine besoin de signaler qu'il est à peu près impossible de décider du sort d'une guerre par l'action navale seule. […] Le problème fondamental de la stratégie maritime consiste donc à déterminer les relations mutuelles entre la marine et l'armée dans un plan de guerre. Lorsque ce problème est résolu, et alors seulement, la stratégie navale peut commencer à rechercher la manière dont la flotte pourra le mieux remplir sa mission »[212]

Ainsi, si le milieu donne à la guerre maritime des aspects originaux, que le stratège se doit d'exploiter à fond et selon ses règles tactiques propres, c'est ce même milieu qui interdit à la guerre maritime d'être un conflit possédant sa finalité propre. Tout simplement parce que la mer ne peut en aucun cas être la finalité de l'affrontement. Elle reste toujours un moyen de la lutte et par conséquent un objectif intermédiaire, parfois décisif, mais toujours orienté vers un but ancré au sol. Espace insaisissable, lien entre les peuples et les territoires, la mer ne peut jamais être isolée et être érigée domaine indépendant. La mer n'est toujours qu'un moyen et jamais une finalité. Il ne saurait donc y avoir de stratégie maritime radicalement différente. Tout ce que nous dirons de la stratégie en général sera donc valable dans le domaine particulier, mais pas étranger, des combats sur mer.

Nous rejoignons donc les vues de Liddell Hart sur ce point : « Tout objectif stratégique limité que l'on peut donner à une flotte est ainsi handicapé par la limitation tactique. La mer ne peut pas être "occupée" de manière aussi effective que la terre. En soi, elle n'offre aucune ligne ni aucune route qui puisse être contrôlée en restant planté auprès d'elle ; pas de point focal qui puisse être dominé de manière permanente en plaçant quelque "satrape" ; pas de barrières naturelles grâce auxquelles on puisse surveiller les mouvements suspects et stopper les forces hostiles. La seule manière certaine de parvenir à une "maîtrise des mers" (en d'autres termes, d'exclure l'ennemi des mers) est de détruire totalement ses forces navales. Le

[212] Julian S. Corbett, *Principes de Stratégie Maritime*, Paris, Economica, 1993, p.35

camp le plus faible a cependant toujours la possibilité d'échapper à sa destruction en restant au port. Et s'il désire en sortir, avec pour objectif de harceler le trafic mercantile de l'ennemi, il possède de bien plus grandes opportunités d'évasion que n'importe quel groupe de raid sur terre »[213]. Sa conclusion est une subtile invitation à reconsidérer les effets de la puissance maritime, portée aux nues par la génération de stratégistes précédentes, et à lui attribuer un rôle bien défini dans la stratégie de guerre globale : « La puissance maritime n'agit pas, contrairement à d'autres formes de puissance militaire, à la manière d'un flash lumineux. Ses effets son plutôt similaires à ceux du radium : bénéfique à ceux qui en sont protégés, il détruit les tissus de ceux qui y sont exposés »[214].

Endroit proprement impossible à conquérir ou à tenir, la stratégie en milieu maritime se voit attribuer un objet particulier, qu'elle doit atteindre grâce à sa nature propre d'organisatrice de l'emploi de la force. Cette mission réside, selon le mot de Corbett, dans le « contrôle des communications, et non pas, comme sur terre, la conquête d'un territoire. La différence est fondamentale. Il est vrai que l'on dit, à juste titre, que la stratégie terrestre est principalement une question de communications, mais on entend le mot "communications" dans un autre sens. Il s'agit des communications propres de l'armée et non des communications pus vastes qui sont un élément de la vie de la nation. […] En occupant ses communications maritimes, en fermant les portes où elles aboutissent, nous détruisons la vie nationale sur la mer et nous détruisons la vie nationale à terre dans la mesure où l'une dépend de l'autre »[215]. On ne saurait mieux le dire.

[213] Basil Liddell Hart, *Thoughts on War,* Spellmount, Staplehust, 1999 (réédition de l'édition de 1944, augmentée d'une préface de Michael Howard), p.167-168
[214] Basil Liddell Hart, *Thoughts on War,* op. cit., p.170
[215] *Ibid.* p.89

b) La guerre aérienne

> « L'aéronautique, en ouvrant à l'homme un nouveau champ d'action, le milieu aérien, devait nécessairement pousser l'homme à se battre également dans les airs, parce que là où deux hommes peuvent se rencontrer, une lutte est inévitable ».
> Giulio Douhet[216]

L'émergence d'une nouvelle frontière : « Le 17 décembre 1903, sur la colline de Kill Devil, à Kitty Kawk, en Caroline du Nord, Orville Wright vola pendant douze secondes dans un aéroplane mû par un moteur, et, de ce fait, ajouta à la guerre une troisième dimension »[217]. C'est par ces mots sobres que J.F.C. Fuller décrit l'apparition des engins volants et leur introduction quasi immédiate dans le domaine militaire. L'utilisation d'appareils déliés de la force gravitationnelle a sans aucun doute chamboulé du tout au tout les conditions de la guerre. Augmentant la mobilité, la puissance et les capacités à communiquer des armées comme jamais elles ne l'avaient été auparavant, la maîtrise du phénomène de portance a transformé la conduite des opérations à telle point que des pays jadis puissants et imprenables étaient à a merci d'États pourtant méprisés hier[218].

La conquête de l'air à des fins militaires n'a néanmoins pas été le seul apanage des aéronefs tels qu'on les connaît depuis le début du XXe siècle. Certaines sources chinoises évoquent l'utilisation de cerfs-volants pour hisser des observateurs au-dessus des lignes ennemies et renseigner les généraux sur les positions des divisions qu'ils auront à combattre[219]. Le même usage fut fait de la montgolfière à partir des guerres de la révolution et semble avoir été décisif à la bataille de Fleurus, en 1794. Mais le ballon dirigeable offrait plus de capacité de chargement que le cerf-volant et en 1849, un officier eut l'idée de bombarder Venise depuis la nacelle d'un aérostat. La sérénissime essuyait ce jour-là la première utilisation tactique offensive d'un engin aérien. Un usage plus intensif en sera fait lors de la guerre de Sécession.

---

[216] Giulio Douhet, *La Maîtrise de l'air*, Paris, Economica, 2007, p.49
[217] J. C. Fuller, *La Conduite de la Guerre,* Paris, Payot & Rivages, 2007, p.196
[218] On sait le poids de l'aviation dans la victoire française de 1918 et le rôle de l'US Air Force dans l'hégémonie américaine à partir de la guerre du Pacifique. Des pays comme l'Autriche, l'empire Ottoman, le Brésil, le Mexique ou la Chine, qui tardèrent à constituer.
[219] Voir John Buckley, *Air power in the age of total war*, Indianapolis, Indiana University Press, 1999, p.22.

La mise au point des engins volants « plus lourds que l'air » recale rapidement les montgolfières à leur ancien rôle d'observation à distance. Seuls les zeppelins, capables de charger plusieurs tonnes de bombes, sont encore en service pendant la Première Guerre mondiale, malgré leur grande fragilité. Les premières compagnies aériennes sont créées à la fin de la décennie 1910 (1907, Aeronautical Division, U.S. Signal Corps ; 1909, L'Aéronautique militaire, ancêtre de l'Armée de l'Air ; 1912, Royal Flying Corps, ancêtre de la RAF).

Toutes ces compagnies sont cependant forgées sur le modèle d'une troupe de reconnaissance et de cartographie, servant principalement à renseigner les états-majors sur les positions des troupes ennemies. Les possibilités décuplées de l'avion vont pourtant apparaître bien vite, et ce, avant même la déflagration de 1914. Le premier usage offensif d'un avion est daté du 1er novembre 1911, lors de la guerre italo-turque, avec le bombardement du camp d'Ain-Zara, en Libye, au moyen de quatre grenades de deux kilogrammes chacune[220], par le lieutenant Giulio Gavotti. Comme le note Thomas Hippler, spécialiste de l'histoire de la guerre aérienne et de ses implications politiques et philosophiques, la stratégie connut ce jour-là une brutale mutation, dont on mettrait plusieurs décennies à déceler les conséquences : « Parti pour une mission de reconnaissance, Gavotti a frappé un campement de combattants. Ce tout premier largage de bombe de l'histoire ressemble par certains aspects aux actions d'artillerie – à une différence près : les forces rassemblées que visait Gavotti n'étaient pas officiellement engagées dans les combats. En outre, Ain Zara n'est pas seulement un point de rassemblement pour insurgés potentiels : l'oasis constitue aussi un système social et économique. Toute la nouveauté est là : en larguant une bombe sur Ain Zara, Giulio Gavotti ne s'est pas contenté de frapper une cible, il a en toute rigueur constitué un nouveau type de cible. Une cible hybride, mêlant de façon indiscernable objectifs civils et militaires et, parmi ces derniers, objectifs réguliers et irréguliers. […] La pensée stratégique a surtout retenu l'aspect le plus spectaculairement novateur de l'évènement : avec l'aviation, il devient possible de frapper non plus seulement les forces armées, mais un système socio-économique tout entier »[221].

---

[220] Selon Hervé Coutau-Bégarie, *Traité de Stratégie*, Paris, Economica, 2006, p.633

[221] Thomas Hippler, « Cent Ans de Bombardements aériens, Histoire d'une technique militaire et politique », in *La Revue des Livres*, n°2, Novembre-Décembre 2011, p.10.

À partir de ce premier largage artisanal (Gavotti a dû lui-même dégoupiller les bombes et les jeter par-dessus bord alors qu'il tenait le volant d'une main), l'utilisation de l'avion pour détruire se répand comme une traînée de poudre. Alors, que les techniques de bombardement se perfectionnent très rapidement, des combats aériens, avion contre avion, sont observés sur le front de l'est dès août 1914[222]. Ils se généralisent bientôt à tous les autres théâtres de guerre. La guerre a définitivement annexé la « troisième dimension » dont parle Fuller. Et après ces premières utilisations erratiques de l'inédite arme aérienne, le temps était venu de penser et théoriser la conduite de cette guerre nouvelle, à laquelle personne n'avait réellement donné de cadre systématique.

Les premiers théoriciens de l'air : Tout comme le droit aérien s'est fondé en majeure partie des conventions relatives au transport naval, la guerre aérienne semble être l'héritière directe de la guerre maritime. Dès son introduction, les théoriciens se sont emparés de cet objet inconnu afin de clarifier son rôle dans la tactique et la stratégie, et tenter d'en faire le meilleur usage possible selon des règles rationnelles.

Or, il est vite apparu que la même polémique s'engageait à propos de l'indépendance de la stratégie aérienne, sur laquelle nous ne reviendrons pas aussi longuement que dans la partie précédente. Car il pèse sur le débat théorique un impératif que la marine n'a connu que dans une moindre mesure : celui de la mise en place d'une politique industrielle planifiant la conception et la construction de nouveaux appareils de vols et d'appui au sol, tous très spécialisés. Les théoriciens de la guerre aérienne s'accordent tous pour le dire, la planification industrielle et l'adéquation du matériel aux missions qu'il devra effectuer sont un point fondamental de la mise en place de la puissance aérienne. « La stratégie aérienne dépend du

[222] Douhet décrit avec une plume agréable cette apparition, qui stupéfia plus d'un officier, en mettant bien en évidence le prompt phénomène d'action-réaction propre à la guerre : « Avant la Grande Guerre beaucoup niaient jusqu'à la possibilité du combat aérien, au point que les premiers appareils qui furent employés à la guerre étaient dépourvus d'armes adaptées au combat aérien en dehors, peut-être, de rares exceptions. Au contraire, il faut nécessairement admettre le combat aérien : toute action accomplie par l'ennemi est accomplie à son avantage et contre nous, en conséquence de quoi toute action ennemie doit être contrée. […] Ainsi naquit le combat aérien, spontanément, par la force des choses : les appareils s'armèrent et les aviateurs cherchèrent à s'attaquer et à se défendre. Dans ces premiers affrontements on vit tout de suite que les appareils possédant une vitesse supérieure avaient un avantage énorme, parce qu'il leur était permis, à volonté, d'attaquer ou se dérober à l'attaque, tandis que les plus lents étaient contraints de subir le bon vouloir de l'adversaire. De cette observation naquirent les appareils de chasse qui, justement, furent appelés ainsi parce que leur mission, dès l'origine, fut de chasser les appareils d'éclairage, d'artillerie, etc. de l'ennemi ». In *La maîtrise de l'air,* Paris, Economica, 2007, p. 111.

matériel : la dimension technique est primordiale. Mais cela n'implique aucunement une dévalorisation de l'idée : au contraire, plus le matériel joue un rôle important, plus l'idée qui préside à sa définition est déterminante »[223].

Ce principe ne fait aucun doute et a été dégagé dès les premiers pas de l'aviation et dès les premières théorisations de son usage militaire. Dès 1908 par Clément Ader, le pionnier de l'aéronautique française. Constatant que la rigueur de la conception des appareils volants interdit les « avions à tout faire », il pose un axiome qui ne s'est encore jamais contredit : « Chaque type d'avion [doit] être constitué pour la fonction qu'il [est] appelé à remplir ». Visionnaire jusqu'au bout, il ajoute immédiatement, préfigurant la difficulté de la planification de la production, alors qu'aucun combat n'a encore eu lieu : « mais la réalisation n'était pas aisée, car *la fonction n'était pas connue* »[224]. Écrivant en 1908, alors que les premiers duels aériens entre chasseurs n'étaient pas encore concevables et que Gavotti n'avait pas plus largué ses grenades sur les troupes ottomanes, Ader ne voit que trois types d'avion : les « torpilleurs », les « éclaireurs » et les « avions de ligne ». Son intuition très nette de la création de l'organe pour la fonction, véritable lamarckisme technique avant-coureur des réalisations les plus abouties de l'aviation de combat, n'en est que plus remarquable.

Car, en effet, la contrainte de la conception à usage unique des appareils pèse lourdement sur le débat théorique. Car si le problème est le même (existe-t-il une stratégie aérienne indépendante, puisque les caractéristiques du milieu aérien sont radicalement différentes ?), la possibilité de soutenir une telle opinion est amoindrie par le peu d'indépendance des appareils volants. Alors que les marins peuvent passer plusieurs mois en mer, touchant terre épisodiquement, et rester loin de leur patrie pendant des années, l'aviateur ne peut demeurer dans les cieux que quelques heures, en raison de la faible autonomie en carburant des avions. Aussi bien, les soldats de l'air ne quittent pas réellement les bases de leur pays et leur mobilité est bien plus grande que celle d'un matelot attaché pendant plusieurs saisons au pont de son navire. L'importance économique de la marine, qui transporte des volumes infiniment plus importants que toute la flotte aérienne, est incomparable à celle de l'aviation[225]. Autant de faits qui n'ont pu susciter la même indépendance d'esprit chez les

[223] Hervé Coutau-Bégarie, *Bréviaire Stratégique*, Paris, Argos, 2013, p.95.
[224] Pour les trois citations, voir Clément Ader, *L'aviation Militaire,* Nancy, Berger-Levrault, 1911, p.IX.
[225] Hervé Coutau-Bégarie, *Bréviaire Stratégique*, Paris, Argos, 2013, p.96.

soldats de l'air que chez les soldats de la mer, et, par conséquent l'élaboration de théories stratégiques différentialistes. Le débat s'est donc concentré sur le matériel et la recherche technique et les possibilités de la force nouvelle « Si, comme on l'a déjà dit, la pensée aérienne est fille de la pensée navale, elle est dominée par un lien encore plus fort entre le matériel et l'emploi de sorte que la stratégie découle, pour la plus grande part, de choix tactiques préalables : un chasseur n'est pas apte au bombardement à grande distance et un bombardier n'a aucune utilité dans la défense aérienne. La définition du matériel est donc prépondérante. Qu'elle commande la stratégie ou qu'elle soit déterminée par celle-ci, le résultat est le même : il est très difficile de concevoir une stratégie aérienne théorique »[226].

Mais cela n'a pas empêché l'apparition spontanée d'une école au sortir de la Première Guerre mondiale, dont les conceptions font écho à celles des thuriféraires de la puissance navale. Grâce au concept de « maîtrise des airs » (*il dominio dell'aria* ou *command of the air*, qui fait écho au *command of the sea* de Mahan, traduit en italien par *dominio del mare*), sensé apporter une maîtrise absolue du champ de bataille aussi bien que l'effondrement de l'infrastructure et du moral de l'ennemi, une triade de penseurs (Douhet, Trenchard et Mitchell) prône, pendant l'entre-deux-guerres, la constitution d'une flotte aérienne capable de donner à leur pays une prépondérance incontestée lors du prochain conflit. La continuité entre pensée maritime et pensée aérienne est patente, et même revendiquée par le fondateur italien. Dans un paragraphe clef de l'impressionnante démonstration aux allures mathématiques de cet ingénieur de formation, la filiation entre maîtrise des mers et maîtrise de l'air est exposée avec ostentation : « Il est désormais incontestable, et ce depuis longtemps, que l'on ne défend pas les côtes d'une attaque à la mer en dispersant le long de celles-ci des navires et des canons, mais qu'on les préserve en conquérant la maîtrise de la mer, c'est-à-dire en empêchant l'ennemi de naviguer. La surface terrestre représente, en surface, la côte de l'océan atmosphérique. Les conditions sont parfaitement analogues et, par conséquent la surface terrestre – solide et liquide – doit être préservée des frappes aériennes ennemies, non pas en dispersant sur toute sa surface des canons et des aéronefs, mais en empêchant l'ennemi de voler, c'est-à-dire en conquérant la maîtrise de l'air. C'est là le concept juste, logique et

[226] Hervé-Coutau-Bégarie, *Traité de Stratégie*, op. cit., p.754 (7e édition)

rationnel qui doit également être reconnu en termes de simple défense : empêcher l'ennemi de voler, ou d'accomplir toute action en l'air ou depuis l'air »[227].

Le plus connu d'entre eux, l'Italien Giulio Douhet a tenté d'introduire l'idée qu'une supériorité dans les airs entraînerait irrémédiablement la victoire dans les guerres à venir. Dès 1910, dans une série d'articles donnés à un journal militaire italien, « Douhet introduit pour la première fois dans ses écrits […] le concept de maîtrise de l'air, estimant par conséquent que l'idée de faire du moyen aérien un simple auxiliaire des forces de surface était une erreur »[228]. Avant même le premier usage d'un aéronef pour bombarder une position, il affirme, « par analogie avec les concepts absolutistes de maîtrise de la mer d'inspiration mahanienne »[229], que l'aviation est en passe de surpasser tous les autres types d'armement, rendus aujourd'hui obsolètes. « De nos jours, nous avons pleinement conscience de l'importance de la maîtrise de la mer ; sous peu, la conquête de la *maîtrise de l'air* sera tout aussi importante, parce que ce n'est qu'en possédant la maîtrise de l'air, et alors seulement, que nous pourrons pleinement tirer profit de l'avantage que résume cette phrase : d'en haut on voit bien et d'en haut on frappe facilement »[230]. La référence à Mahan et au *seapower* est ici transparente.

Pourtant, les vues de Douhet n'avaient pas encore la radicalité qui fit leur célébrité. S'il reconnaît la valeur des armes, ses positions éthiques le poussent à condamner la guerre aérienne et ses terribles. Mais en 1912, il est nommé commandant du *Bataillon aéronautique*, la première unité d'aviation créée dans la péninsule italienne. C'est là que, peu à peu, sous l'influence de l'ingénieur Gianni Caproni, futur capitaine d'industrie de l'aéronautique italienne, ses réflexions l'amènent peu à peu à considérer le bombardement aérien comme l'attaque la plus efficace qu'un avion puisse produire. Ce n'est que le triste spectacle des bombardements du nord de l'Italie pendant la Première Guerre Mondiale (notamment de Venise et de Trévise, presque complètement détruites par les obus autrichiens, après la défaite de Capretto) et la prise en considération de la puissance de l'opinion publique, capable d'imposer la paix à son gouvernement, qui finissent de le convaincre. Au sortir de la guerre, Giulio Douhet est définitivement converti à l'usage massif des aéronefs pour obtenir une

[227] Giulio Douhet, *La Maîtrise de l'air*, op. cit., p.69
[228] Ferrucio Botti, dans sa remarquable présentation de la dernière édition française de *La Maîtrise de l'Air* (Paris, Economica, 2007, p.13).
[229] *Ibid.*
[230] Giulio Douhet, *I problemi dell'aeronavigazione*, Rome, Armani & Stein, 1910. Cité par F. Botti dans sa présentation de *La Maîtrise de l'Air*, op. cit.

victoire fulgurante, faisant fi de conceptions éthiques qu'il considère comme à présent obsolètes[231].

Car, s'il y a une affirmation à retenir de l'œuvre de Douhet, c'est bien que la nouvelle arme a bouleversé une fois pour toutes les lois de la guerre et que tout ce qui a été appris auparavant doit être oublié. La situation *ante* et *post* aviation n'a rien de comparable, comme il l'argumente avec force : « Derrière [les] lignes, au-delà d'une certaine distance, distance déterminée par la portée maximale des armes à feu, la guerre n'était pas en mesure de faire sentir directement ses répercussions. Aucune attaque ne pouvait être menée par l'ennemi au-delà de cette distance, et la vie pouvait donc s'y écouler dans une sécurité totale et dans une relative tranquillité. Le champ de bataille s'en trouvait nettement délimité : les combattants constituaient une catégorie de citoyens à part, organisés et disciplinés en conséquence : il existait même une distinction légale entre belligérants et non-belligérants. […] Tout cela parce qu'*il n'était pas possible* de franchir les lignes. Mais tout cela tombe désormais, parce qu'il est désormais possible de franchir les lignes sans les avoir auparavant brisées ». La conséquence qu'en tire Douhet est massive : « Tout ce qui, depuis les origines de l'humanité, a imposé à la guerre ses conditions et en a déterminé les caractéristiques essentielles, n'a plus d'influence sur l'action aérienne »[232].

La principale conséquence de ce retournement est d'offrir aux assaillants des possibilités incommensurablement plus larges que celles jusque-là permises par l'artillerie : « Les nouvelles armes […] retournent complètement la situation, parce qu'elles exaltent, de manière superlative, les avantages de la posture offensive, réduisant voire supprimant carrément, les avantages de la posture défensive, et privant celui qui ne s'y trouve pas déjà préparé et conditionné du temps et des moyens d'y pourvoir. Aucune cuirasse ne peut être opposée à ces armes nouvelles qui, rapides et imprévisibles, peuvent atteindre le cœur même de l'ennemi, lui assénant le coup mortel »[233].

À partir de ces constats, Douhet forme le concept clef de sa pensée, qu'il baptise « maîtrise de l'air » : « Être battu en l'air, c'est-à-dire réduit à l'impossibilité de voler, c'est se

---

[231] Voir Thomas Hippler, *Bombing the People: Giulio Douhet and the Foundations of Air Power Strategy, 1884-1939*, Cambridge, Cambridge University Press, à paraître (en particulier le chapitre 3, From Pacifism to indiscriminate bombing)
[232] Giulio Douhet, *La Maîtrise de l'Air,* Paris, Economica, 2007, p.56-57.
[233] *Ibid.* p.63-64.

trouver coupé de sa propre armée et de sa propre flotte, c'est voir l'une et l'autre rendues incapables d'agir, c'est rester complètement à la merci de l'ennemi sans aucune défense possible, exposé aux frappes les plus formidables que celui-ci peut exécuter, partout, avec la plus grande facilité et avec le minimum de risque ; c'est, en définitive, *être vaincu* et contraint d'accepter les conditions qu'il plaira à l'ennemi d'imposer, quelles qu'elles soient. C'est là la valeur de la *maîtrise de l'air* »[234].

Les prescriptions stratégiques qu'il tire de ces constats ne sont pas moins radicales. Douhet professe qu'avec une quantité restreinte de bombes, il est possible de raser des villes et des équipements industriels en quelques instants. Accablés par ce fléau venu des cieux, les populations victimes des engins explosifs incendiaires et toxiques ne pourront faire face bien longtemps et pousseront leurs gouvernements à capituler. Selon lui, la guerre de demain pourra être remportée en quelques jours grâce au nouveau type d'offensive proposée par le prophète le plus résolu de l'aviation de combat. Voici comment il décrit la victoire dans une guerre se déroulant dans les airs et les moyens d'y parvenir : « Ayant conquis la maîtrise de l'air, l'armée aura la plus complète liberté pour parcourir à peu près sereinement et sans risque tout le territoire et toute la mer de l'ennemi, et, naturellement, elle profitera de cette liberté d'action pour infliger à l'adversaire les plus grands dommages possible. Agissant sur les grands nœuds ferroviaires, sur les gares de triage, sur les centres habités qui constituent d'importants nœuds routiers, sur les entrepôts, etc., elle pourra entraver la mobilisation de l'armée ennemie. Agissant sur les bases navales (arsenaux, dépôts de mazout, flottes au mouillage) et sur les ports marchands, elle pourra empêcher à la flotte ennemie de monter en puissance et de préserver son efficacité. Agissant sur les centres habités les plus sensibles, elle pourra, semant la confusion et la terreur dans le pays adverse, en briser rapidement la résistance matérielle et morale »[235].

Après la parution et le succès mondial de *La Maîtrise de l'Air,* en 1921, la pensée du visionnaire italien ne tarde pas à se propager et à être discutée, contestée, améliorée. L'armée britannique, dont le pays n'avait pas encore subi les cruels bombardements de la *Luftwaffe*, explora la première les possibilités d'un bombardement systématique des cibles civiles du

[234] *Ibid.* p.76.
[235] *Ibid.* p.140-141.

pays ennemi. C'est d'abord sur le moral de populations éplorées et paniquées à l'idée de nouvelles frappes que sont orientées les sorties des escadrons, jusqu'à devenir la fin des opérations aériennes. Et sur le modèle mahanien de la guerre maritime, la guerre aérienne se détache peu à peu du combat terrestre pour constituer une guerre à part entière, dont la logique et la stratégie s'émancipent de celles des soldats soumis à la force gravitationnelle. Hugh Trenchard, le créateur et le maître à penser de la Royal Air Force, qu'il dirigea pendant la Première Guerre mondiale, fut un partisan farouche de l'indépendance de son arme et de ses objectifs, comme de la manière de les atteindre. Il dresse à ce propos un intéressant parallèle entre les opérations aériennes et les tentatives de blocage maritime classique. Toutes deux ont pour objectif « de faire en sorte que le gouvernement ennemi demande la paix sous la pression de la population, exactement de la même manière que la famine due à un blocus du pays contraint le gouvernement à demander la paix »[236]. Ainsi, peu à peu, le civil devient une cible en tant que telle et sa distinction avec le militaire s'estompe ; les opérations stratégiques englobent désormais l'ensemble de la société, prenant pour cible non plus seulement les porteurs de la puissance de l'ennemi, mais toute la base civile constituant sa force potentielle. C'est là un tournant décisif de l'éthique militaire, qui refuse désormais *par principe* de discriminer combattant et non-combattant.

Mais, avant même que les évènements de la Seconde Guerre mondiale ne viennent tempérer les vues enthousiastes de Douhet et ne mettent en évidence la capacité de résistance des populations civiles aux bombardements, de nombreux auteurs élaborent une réflexion d'intégration de l'aviation au reste de l'armée, qui aboutira à la doctrine dite de « l'appui au sol ». En Italie, l'aviateur Meccozzi s'oppose avec virulence aux vues de son illustre compatriote, exprimant des opinions auxquelles les états-majors ne se convertiront que bien plus tard, une fois que la moindre efficacité des bombardements fut constatée et actée. Benoît Smith, traducteur le plus récent de Douhet et lui-même officier de l'armée de l'air, résume parfaitement le décalage qui se fit peu à peu jour entre les aspirations du maître à penser de l'aviation balbutiante et la véritable efficience des frappes « stratégiques » constatée lors de conflits ultérieurs : « la question de l'effet psychologique des bombardements est un des

[236] Philip S. Meilinger, « Trenchard and «Morale Bombing : The Evolution of Royal Air Force Doctrine Before World War II », *The Journal of Military History*, n°60, April 1996, p. 243-270, cité par Thomas Hippler, op. cit. p.13.

piliers de la théorie de Douhet. Cet effet a été surévalué, sans doute pour deux raisons : la perspective d'un bombardement aérien des populations, dans l'immédiat après-guerre, ainsi que la panique effectivement constatée lors des premiers bombardements de villes pendant la Grande Guerre, ont eu un impact important sur les imaginations et les consciences ; il s'est avéré, tout au long de la Seconde Guerre mondiale et dans les deux camps, que la résistance morale des populations à des bombardements prolongés et de grande intensité avait été sous-évaluée, mais aussi que l'efficacité et la létalité des bombardements avaient été sous-estimées »[237].

En outre, la pensée de Douhet, malgré son succès mondial, est reprise et améliorée tout autour de la planète. C'est notamment le cas de l'Air Corps Tactical School américaine, fondée en 1920, fondée par le célèbre William « Billy » Mitchell. Groupée autour de la pensée de cet enthousiaste précoce de l'aviation, l'école basée à Langley Field, en Virginie, se donne pour mission d'élaborer une véritable doctrine stratégique de l'emploi des forces aériennes. Elle plaide pour une attentive sélection des cibles stratégiques (les *key nodes*), tout en se débarrassant des effets psychologiques quasi mystiques escomptés par les sectateurs de Douhet[238]. Surnommé au sein même de l'armée de l'air américaine t*he bomber mafia*, le petit groupe rassemblé autour de Mitchell parvient à convaincre le gouvernement central de réduire le financement de la marine au profit de l'aviation et met au point les célèbres documents AWPD1 et AWPD2, qui exposent la doctrine aérienne américaine en vue du conflit qui se profile contre le Japon impérialiste.

C'est donc avec une doctrine neuve que l'armée américaine entre dans la Seconde Guerre mondiale, qui prouvera toute son efficacité dans la guerre du Pacifique. Du fait de ses possibilités, l'armée des airs se voit conférer des missions de nature totalement différente. Pour Billy Mitchell, les lois de la guerre en sont totalement changées : « l'invention de la puissance aérienne qui peut aller directement vers les centres vitaux pour les neutraliser et les détruire complètement a donné une complexion nouvelle à l'ancien système de la guerre. On réalise maintenant que l'armée ennemie en campagne est un faux objectif et que l'objectif réel, ce sont les centres vitaux. L'ancienne théorie, selon laquelle la victoire signifiait la

[237] Note de bas de page au texte de Douhet, in *La Maîtrise de l'air,* Paris, Economica, 2007, p.72.
[238] Voir la très bonne mise au point d'Hervé Coutau-Bégarie, *Traité de Stratégie*, op. cit., p.636-650

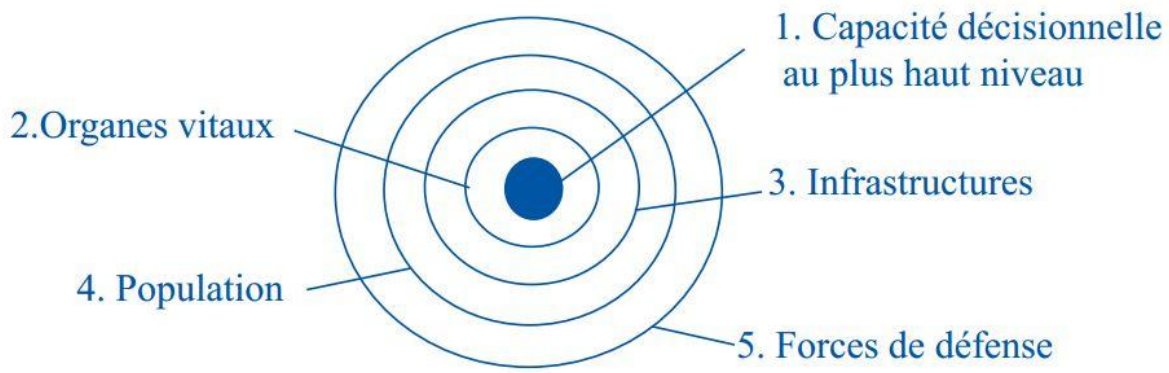
destruction de l'armée ennemie, est intenable »[239]. La doctrine américaine rénovée sort du conflit parée de gloire. Elle fera encore la preuve de sa supériorité en Corée, où elle interdit tout mouvement de masse à l'armée communiste, pourtant bien plus nombreuse. Mais la lutte contre l'ennemi se déplace bientôt dans la péninsule indochinoise, où l'Etat Sud-Vietnamien est menacé d'invasion par son jumeau socialiste. Mais le conflit, rallumé en 1964, ne se déroula pas comme le prévoyaient les responsables politiques et militaires. Pour la première fois, la maîtrise de l'air montrait ses limites. L'adage de Mitchell selon lequel « les guerres conduites dans les airs permettent d'espérer que la guerre sera plus brève, plus humaine et moins coûteuse parce que les industries une fois détruites, elles ne peuvent être remplacées dans la durée des guerres modernes »[240] était battu en brèche par ce conflit de onze ans, duquel les États-Unis sortiront défaits et désorientés.

La pensée aérienne à l'épreuve de l'échec vietnamien : L'armée américaine a fait, lors de la guerre du Vietnam, un usage particulièrement intensif de sa puissance aérienne, mais n'arriva pas à venir à bout de la résistance nord-vietnamienne. Pire, après un désengagement partiel de la péninsule et l'arrêt de la campagne de bombardement, la partie sud du pays fut conquise par les communistes, infligeant un douloureux camouflet à la superpuissance américaine. Ces évènements provoquèrent, par-delà la production cinématographique abondante des décennies suivantes, un profond traumatisme dans l'armée américaine et plus particulièrement dans l'US Air Force. Confrontée à l'échec de son plan et à la condamnation quasi unanime de ses méthodes, celle-ci engagea une réflexion qui aboutit à réévaluer le rôle de l'aviation dans les conflits et donner naissance à de nouvelles doctrines plus élaborées que leurs devancières.

La principale tentative pour rénover la pensée aérienne est le fruit des méditations du colonel John Warden III, théoricien militaire à la plume plaisante, qui fût, en outre, l'organisateur de la campagne aérienne d'Irak en 1991. Son ouvrage, paru quelques années avant la première guerre du Golfe, annonce la profonde réforme de la stratégie américaine. « Notre thèse est centrée sur l'idée que la supériorité aérienne est cruciale ; une campagne

[239] William Mitchell, *Skyways. A Book on Modern Aeronautics*, Londres, Benn, 1930, p. 255. Cité par Thomas Hippler, dans "Cent ans de bombardements aériens » op. cit, p.13
[240] Article "Aeronautical Era," paru dans le Saturday Evening Post du 20 December 1924.

aérienne sera perdue si l'ennemi l'a acquise ; elle peut, dans de nombreuses circonstances, permettre à elle seule de gagner la guerre et son acquisition est un préalable à toute autre action terrestre ou aérienne »[241]. Mais, en opposition avec les procédés visant indifféremment objectifs civils et militaires, nourrissant la puissance de l'ennemi, Warden exhorte l'aviation américaine à se focaliser sur les « organes essentiels » et les « infrastructures critiques », afin de ne pas faire payer un tribut trop lourd à la population civile de l'ennemie.



Étoffée quelques années plus tard par une stimulante théorie, dite « théorie des cinq cercles », sa vision stratégique tente d'englober l'ennemi dans sa totalité, en cherchant les points les plus sensibles, et donc les plus pertinents pour une frappe. Le colonel Warden envisage l'ennemi comme un système composé d'une multitude de sous-systèmes qu'il est nécessaire de mettre hors d'usage si l'on veut le vaincre[242]. Elle se veut, selon la référence explicite de l'auteur, une actualisation et une transposition dans le domaine aérien des théories de Clausewitz sur le centre de gravité, ici divisé en cinq éléments distincts (le commandement politique suprême, les organes de gouvernement essentiels, les infrastructures, la population et les forces armées).

La priorité va aux frappes pouvant toucher directement le commandement de l'armée adversaire. Il peut s'agir du général en chef, du chef de l'État ou bien de tout officier en charge sur le théâtre des opérations. Cela correspond au plus petit des cinq cercles, situé au centre. Puis, la priorité décroît des organes de commandements essentiels aux forces armées

[241] John Warden III, *La Campagne aérienne*, Paris, Economica, 1998, p.171.
[242] Voir aussi l'article "Enemy as a system » in *Air Power Journal,* Spring 1995 également présent en annexe de l'édition française de *La Campagne aérienne*.

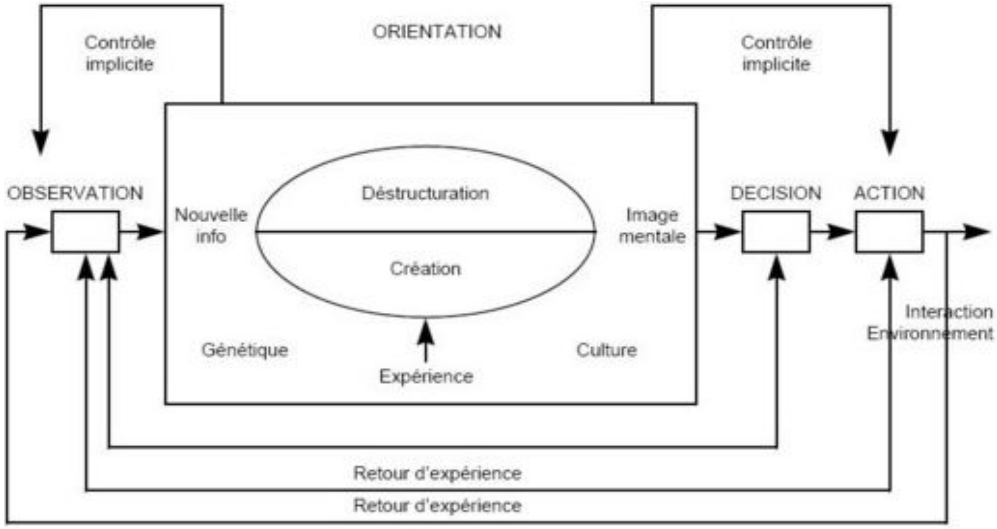
elles-mêmes, qui représentent, dans la perspective du colonel texan, l'endroit le moins approprié à une frappe, celui où les effets seront le moins probants et où le risque de perdre des hommes et des appareils sera le plus grand. Enfin, Warden insiste bien sur le fait qu'il n'est pas nécessaire de supprimer tous les hommes et tout le matériel qui constituent chaque cercle pour paralyser l'ennemi. Il suffit pour cela de neutraliser les canaux permettant d'acheminer les informations, les hommes, les armes ou la nourriture. Privée de renforts, de réapprovisionnement, de moyens de subsistance et, pire que tout, d'ordres, une armée n'est plus en mesure de combattre. Privée de sa « chaîne de commandement » une armée ne représente rien de plus, selon l'image suggestive donnée par l'auteur lui-même, qu'« une masse informe d'individus, un poulet dont on aurait coupé la tête »[243].

Les missions de l'aviation retenues par Warden diffèrent, en conséquence de sa théorie des cinq cercles, de celles conseillées par exemple lors de la guerre du Vietnam. Le combat en vol, avion contre avion, est vu comme une forme dépassée de l'affrontement[244]. Mieux vaut détruire les avions au sol, comme l'on fait les Israéliens lors de la guerre des Six Jours, privant l'Égypte et la Syrie de toute possibilité de résister à la campagne aérienne. La chaîne de production aéronautique représente elle aussi une cible de choix. Dans le cas où les bases et les usines ennemies seraient hors d'atteinte, le débat se resserre pour déterminer entre deux possibilités : l'interdiction ou l'appui au sol. La première peut être défini comme « toute opération dont l'objet est de ralentir ou de couper le flux d'hommes et de matériel en direction du front ou se déplaçant latéralement derrière celui-ci »[245]. Historiquement, elle a été plutôt privilégiée par les États-Unis et Israël. Le second représente quant à lui « toute attaque aérienne sur des objectifs situés à portée de l'artillerie » nécessitant « une coordination avec le commandement terrestre »[246]. Cette approche a elle été plutôt favorisée dans l'armée communiste et ses alliés arabes. Fort de son analyse de trois épisodes du conflit israélo-arabe (guerre des Six Jours en 1967, Guerre du Kippour en 1973 et Guerre du Liban en 1982) et en raison de son approche systémique, Warden semble accorder à l'interdiction une supériorité relative, bien qu'il admette certaines des qualités de l'appui au sol. C'est le cas notamment dans les combats terrestres les plus âpres, où les réserves doivent être données de manière

[243] John Warden III, *La Campagne aérienne*, op. cit., 65.
[244] *Ibid.*, p.57.
[245] *Ibid.* p.98.
[246] *Ibid.* p.114.

prompte et concentrée[247].

Un autre courant de la pensée aérienne est représenté par le colonel John Boyd. Surnommé « Genghis John » en raison de son style direct et de sa propension à la polémique, cet ancien pilote et ingénieur est principalement connu pour être l'auteur des *Patterns of Conflict*, un document non publié diffusé en interne dans l'US Air Force, puis dans l'ensemble de l'armée américaine[248]. Ce document, qui présente un panorama global de la stratégie et s'appuie sur nombre d'exemples historiques et de schémas de bataille, vise à doter les forces de la République fédérale d'une doctrine leur permettant d'adopter une stratégie et une tactique rapide efficace, privant l'ennemi de toute liberté de manœuvre. Le but recherché dans ce document est de mettre en œuvre les moyens permettant de paralyser toute initiative de l'ennemi en la prévenant et en la foudroyant avant même qu'elle n'ait pu provoquer le moindre effet. Le concept-clef de cette vision est sans nul doute la fameuse boucle OODA (Observation-Orientation-Décision-Action)[249], que l'on pourrait définir comme un processus d'autoadaptation permanent, inspiré de l'homéostasie des organismes vivants, permettant de produire à coup sûr des réactions plus rapides et plus adaptées que celles de l'ennemi.



[247] Voir la conclusion, p.173 : « L'interdiction semble théoriquement préférable à l'appui aérien rapproché »
[248] Disponible en ligne à l'adresse suivante http://www.ausairpower.net/JRB/poc.pdf (dernier accès mars 2013)
[249] Voir Joseph Henrotin, *La technologie militaire en question*, Paris, Economica, 2008, p.32 Ou encore les théoriciens du *Shock and Awe*¸ la destruction immédiate de l'ennemi grâce à une frappe violente sur ses points nodaux (voir Harlan K. Ullman et James P. Wad, *Shock and Awe. Acheving Rapid dominance*, Washington, national Defense University Press, 1996).

« Afin de remporter la victoire, nous devons opérer à un tempo ou à un rythme plus rapide que notre adversaire (ou encore mieux, nous infiltrer dans le cycle temporel, ou boucle Observation-Orientation-Décision-Action de l'ennemi). Pourquoi cela ? Une telle activité nous fera paraître ambigu (imprévisible) et par là générera la confusion et le trouble parmi nos adversaires (puisque nos adversaires ne seront pas en mesure de générer des images mentales qui coïncideront avec la menace véritable […] à laquelle ils font face). »[250]

La méthode fournie par Boyd est destinée à vaincre l'ennemi par un véritable *Blitzkrieg* revisité, cumulant les bénéfices de l'enveloppement, des colonnes mobiles, des percées des divisions blindées et de l'infiltration, repris respectivement à Hannibal, Gengis Kahn, Fuller et Ludendorff[251]. Pilote de formation, le rôle qu'il assigne à l'aviation vient se placer tout naturellement au centre de ces opérations de sape éclair, faisant s'écrouler non plus de simples murailles, mais des villes et des pays entiers. L'air est, selon son raisonnement, le seul moyen de « synthétiser et appliquer les expériences et les idées de Napoléon, Clausewitz, Jomini, Moltke et Schlieffen dans le domaine de la stratégie et de la grande tactique »[252], comme l'a fait avec bonheur le général allemand Manstein dans ses campagnes de Pologne, de France et d'URSS. Il insiste sur les répercussions des bombardements sur le moral de l'ennemi et la conquête de l'initiative grâce à la maîtrise des airs, reprenant en cela les conceptions classiques de la Air Corps Tactical School.

Mais, les vues de John Boyd, si elles peuvent s'avérer utiles pour comprendre *a posteriori* les mécanismes ayant permis d'arriver à la guerre, recèlent pour le commandant en faisant usage un piège dissimulé, comme l'a bien vu Joseph Henrotin : « Pour séduisantes qu'elles puissent paraître, les conceptions de Boyd ne renvoient cependant qu'à un temps unidimensionnel – un des soubassements de sa vision étant une capacité adverse à la réaction équivalente —, alors que la réalité des opérations contemporaines est plus complexe. Qu'il s'agisse de guérillas classiques, de techno-guérillas ou encore d'une surprise technologique bénéficiant à l'adversaire, ce dernier pourra être en mesure de déstabiliser le cycle OODA

[250] Voir John Boyd, *Pattern of Conflict*, http://www.ausairpower.net/JRB/poc.pdf, p.7.
[251] Voir *Patterns of Conflict,* p.86.
[252] Voir *Patterns of Conflict,* p.174.

américain. De ce fait, les conceptions de Boyd peuvent ouvrir la porte au processus de technologisation par une focalisation excessive sur la vitesse, un excès de confiance en la linéarité du processus de combat et, *in fine*, une perception faussée de l'adversaire »[253]. L'impression de maîtriser l'adversaire peut ainsi devenir tout à fait préjudiciable si celui-ci parvient à retourner la situation grâce à une quelconque ruse. Sûr de garder l'initiative alors qu'il l'a en fait perdue, le soldat trompé s'engouffrera totalement dans le piège tendu par l'adversaire. Comme l'avait parfaitement exposé Norbert Wiener, la capacité à diffuser plus d'information implique la possibilité de diffuser plus d'informations fausses[254]. Grugé dans la première des étapes, le combattant engagera un cycle faussé, armé de l'impression de suivre un cycle infaillible. Les conséquences ne peuvent en être que plus fâcheuses.

La doctrine américaine touchant à l'utilisation des forces aériennes garde cependant aujourd'hui les réflexions de Warden et Boyd comme pour base théorique la plus solide et la plus durable. Les notions de ces deux penseurs, issus des rangs mêmes de l'US Air Force, ont de toute évidence servi de point de départ aux doctrines actuellement en vigueur dans la première armée du monde. Mises au point après la première guerre du Golfe, dans un monde débarrassé du spectre de la guerre totale, ces doctrines doivent permettre aux États-Unis d'intervenir partout dans le monde où la stabilité politique est menacée au point de nuire à ses intérêts vitaux. Mais ces opérations doivent composer avec deux impératifs d'ordre financier et politique : un budget malgré tout limité et la réticence toujours plus affirmée des citoyens américains à voir leurs compatriotes mourir dans des guerres lointaines et somme toute secondaires. Pour être acceptable, la guerre doit être brève et tendre vers le « zéro mort » (dans le camp américain, il va sans dire). C'est sur ce terreau qu'ont fleuri les concepts opératifs contemporains, devant assurer le maintien de l'hégémonie américaine dans le monde.

Ont ainsi vu le jour les *Rapid Decisive Operations*, la doctrine du *Shock & Awe* et les *Effects-Base Operations* du colonel David A. Deptula[255]. Toutes ont pour point commun de

[253] Joseph Henrotin, *La Technologie militaire en question*, Paris, Economica, 2008, p.104.
[254] Voir *The Human Use of Human Beings*, Boston, Houghton Mifflin, 1950.
[255] Pour plus de précisions sur ces doctrines voir le *Airforce Doctrine Document 2-1.2 Strategic Attack* (Washington D.C., 2003) ; H. K. Ullman & J. P. Wade *Shock & Awe : Achieving Rapid Dominance*, Washington D.C., National Defense University Press, 1996 ; l'article « Effects-Based Operations : Change in the nature of

vouloir détruire l'ennemi en touchant ses points névralgiques et en mettant à bas ses capacités de combat aussi vite que s'écroule « un château de cartes » (une image récurrente, qui revient sous la plume de tous ces auteurs). « Pour aujourd'hui et pour demain, nous prévoyons que le conflit armé sera court, décisif et mené à bien accompli avec un minimum de pertes »[256]. On comprend fort aisément les raisons qui ont poussé les États-Unis à se doter progressivement, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale et plus encore depuis la fin de la Guerre froide, d'une telle doctrine. Après la victorieuse, mais coûteuse, Guerre de Corée et *a fortiori* après la l'inefficace pilonnage du Vietnam, il est rapidement apparu que les États-Unis ne pourraient engager leurs forces massivement aussi souvent pour sauvegarder les régimes politiques alliés dans les régions périphériques. Pour maintenir la *pax americana*, les forces ne peuvent dépasser un certain seuil défini par les capacités financières et l'envie toute relative des conscrits américains d'affronter les partisans de tous les « États-faillis » à secourir.

Cependant, si la question de la méthode, une blitz-opération foudroyante et rentable, est compréhensible, le recours quasi exclusif aux bombardements « stratégiques », mot maquillant la destruction de cibles non militaires, l'est dans de bien moindres proportions. Qu'il s'agisse de Warden, de Boyd, d'Ullman ou de Deptula, tous escomptent de la même chose : que la destruction des installations civiles et étatiques amène la mise hors combat des soldats eux-mêmes. Il est significatif que, dans les cinq cercles de Warden, le quatrième soit tout bonnement la population, venant se placer avant les combattants eux-mêmes. Dans le système de Deptula, le « système vital ennemi » inclut aussi bien les ponts et les voies de communication en tout genre, les organes de direction politique, les industries essentielles (en particulier les flux d'énergie, comme le pétrole, le gaz et l'électricité) et les « connectivités avec la population » (où il faut reconnaître les réseaux de télécommunication dans leur ensemble)[257]. De plus, les attaques contre ces cibles ne doivent plus être menées, selon la métaphore du circuit électrique, « en série », mais « en parallèle », c'est-à-dire simultanément, afin de paralyser en un instant le pays et donc ses capacités militaires. Même les fameux *effects-based operations* n'échappent pas à cette surdétermination technique et tactique.

La définition qu'en donne Deptula lui-même sonne comme un aveu de la courte vue

---

warfare », publié par l'Aerospace Education Foundation, à Arlington, Virginia, en 2001, dans les *Defense and airpower series.*

[256] Voir l'article « Effects-Based Operations : Change in the nature of warfare », op. cit. p.iii.

[257] *Ibid,* p.4

stratégique de ses prédécesseurs. Par ces « opérations basées sur les effets, il entend « des actions prises contre les systèmes ennemis pour atteindre des effets spécifiques qui contribuent directement aux résultats politiques et militaires désirés »[258]. Sous couvert de réintroduire plus d'efficience stratégique dans la conduite de la guerre par les quatre armées américaines, ce penseur éminent de la stratégie américaine énonce en réalité une tautologie de la définition de la guerre elle-même. C'est souligner, d'abord, le manque total de vision globale et synthétique des objectifs à atteindre chez ses prédécesseurs, et leur focalisation sur le niveau tactique. Mais, au-delà de cette proclamation d'émancipation, nous reconnaissons aussi la reprise des mêmes objectifs, la paralysie du « système » ennemi, qu'on se propose d'atteindre par les mêmes moyens, le bombardement pseudo — « stratégique ».

Malgré les efforts pour redonner un sens et un but identifiable à la guerre, le présent de la pensée militaire américaine, et par là mondiale, reste durablement marqué par le recours au pilonnage massif et indiscriminé destiné, comme chez Douhet, à ôter le soutien de la population au régime ennemi. Les concepts les plus centraux de la pensée du précurseur italien restent vrais dans la pensée américaine : « Infliger à l'adversaire le plus rapidement possible le maximum de dégâts »[259] ; « la frappe aérienne est dirigée non seulement contre les cibles de moindre résistance physique, mais aussi contre celles de moindre résistance morale »[260].

De plus, le principe véridique, vérifié avec éclat par l'armée israélienne dans les premières heures de la guerre des Six Jours, formulé par Douhet sous la forme « il est plus facile de détruire le potentiel aérien de l'ennemi en détruisant les nids et les œufs que de chercher les oiseaux pour les battre », a en quelque sorte été étendu à la destruction de l'arbre, voire à l'incendie de la forêt. C'est là une perte de mesure de toute évidence dommageable aux objectifs généraux de la propagation transpolitique des Américains dans le monde. Bien que le largage des bombes incendiaires et toxiques ait été prohibé par souci d'humanité, la destruction impitoyable des « infrastructures vitales » plonge l'ensemble du système économique dans une telle ruine qu'il ne peut manquer de provoquer un large ressentiment et une soif de revanche difficilement surmontable, justifiant tous les excès et toutes les

[258] *Airforce Doctrine Document 2-1.2 Strategic Attack*, Washington D.C., Aiforce Doctrine Center, 2003, p.46, cité par Joseph Henrotin dans *La technologie militaire en question*, op. cit. p.217.
[259] Giulio Douhet, *La Maîtrise de l'Air.* Paris Economica, 2007, p.130
[260] *Ibid.* p.75

idéologies.

Mais l'US Air Force n'est pas la seule à s'être frottée au problème de l'emploi des forces aériennes. Qiao Liang et Wang Xiangsui, auteurs mondialement connus de *La Guerre Hors Limite*, semblent avoir pleinement intégré les principes du néo-douhétisme. Selon eux, la guerre moderne, saturée de technologie, doit viser de préférence toutes les bases économiques et techniques de la puissance ennemie : « Pour la guerre hors limite, la distinction entre champ de bataille et non-champ de bataille n'existe pas. Les espaces naturels que sont la terre, la mer, l'air et l'espace sont des champs de bataille ; les espaces sociaux que sont les domaines militaire, politique, économique, culturel et psychologique sont des champs de bataille »[261]. Commentant avec admiration la première campagne américaine dans le désert irakien, témoignage de cette tendance tenace au néo-douhétisme et de la fascination qu'exerce le combat aérien, « La "Tempête du Désert" fut essentiellement une campagne tout "air", sans "terre", qui dura plusieurs dizaines de jours, et [les généraux américains] eurent à peine la possibilité d'utiliser le "Sabre du Désert", qui ne servit qu'au dernier moment, dont le splendide "Crochet du gauche", avant de tout remballer en hâte. La guerre terrestre ne fut absolument pas le "bouquet" qu'espérait l'armée de terre, mais ressembla plutôt à un concerto bâclé après l'exécution du premier mouvement »[262].

Tirant les conclusions de la prééminence des moyens aéroportés, ils n'hésitent pas à affirmer que la pensée de Douhet, pourtant radicale, est dépassée. « La prédiction de Douhet selon laquelle "le champ de bataille aérien [serait] le champ de bataille décisif" trouva apparemment une confirmation tardive. En revanche, tout ce qui se produisit dans l'air au-dessus du Golfe dépassa de loin les prévisions de ce partisan de la victoire par les airs. Tant au Koweït qu'en Irak, aucun des combats aériens ne comporta de duels chevaleresques visant à s'assurer la suprématie dans les airs ; ce fut une campagne aérienne intégrée qui associa toutes les opérations de combat telles que reconnaissance, alerte, bombardements, combats rapprochés, communications, frappes électroniques, commandement/contrôle, et qui comprit aussi la lutte pour l'espace et le cyberespace et leur occupation ».

« À ce stade, les Américains, partisans de la conception du "combat aéroterrestre" sont

[261] Qiao Lang &Wang Xiangsui, *La guerre Hors Limite*, Paris, Payot & Rivages, 2003, p.288.
[262] Qiao Lang &Wang Xiangsui, *La guerre Hors Limite*, op. cit., p.111

allés beaucoup plus loin que Douhet. Malgré cela, il leur faudra encore plusieurs années pour comprendre que dès qu'on fait appel à la théorie des opérations intégrées dans le combat réel, il dépasse de très loin par son ampleur tout ce qu'on avait envisagé initialement, et couvre un vaste domaine comprenant terre, mer, air, espace et cyberespace. Même s'il faut encore quelque temps pour assimiler les résultats de la guerre du Golfe, elle est déjà destinée à devenir le point de départ de la théorie du *combat omnidimensionnel* proposée par l'élite de l'armée américaine, lorsqu'elle ouvrira brusquement les yeux. […] En outre, le "plan de frappe aérienne" fournit aussi un modèle de commandement organisationnel pour toutes les opérations de combat ultérieures. Un "plan" représentait un projet optimal de combinaison des forces combattantes des différentes armes, et la complexité et la réussite de ces combinaisons transnationales démontra mieux que tout son excellence. Sur ce point seulement, sa portée dépassait déjà largement ce qu'avaient envisagé les architectes de la théorie de la "bataille aéroterrestre". Ce qui revient à dire qu'involontairement, les soldats américains firent entrer le dieu de la guerre dans un domaine vierge où il n'avait jamais pénétré »[263].

C'est ainsi que nous retrouvons aujourd'hui, à l'instar du débat sur la place de la flotte à la fin du XIXe siècle, les partisans de la recherche d'une meilleure utilisation des forces aériennes au sein d'une stratégie offensive globale, où les forces aériennes viendraient appuyer l'offensive terrestre. Depuis la guerre d'Irak et l'action des hélicoptères Apache « tueurs de chars », la doctrine de l'appui au sol semble privilégier l'usage de l'autre famille des engins volants[264], sans que l'un ou l'autre des avis ait encore remporté la querelle. Avec pour argument principal l'inefficacité des bombardements dans les conflits occupant la majeure partie des forces occidentales depuis la fin de la guerre froide, les conflits « limités », dans un monde structuré par l'équilibre nucléaire où tout conflit d'envergure semble exclu, cette vision de l'emploi des forces aériennes connaît un incontestable regain d'intérêt depuis les difficultés rencontrées en Irak et en Afghanistan. C'est notamment le cas des théories de Robert Pape, récemment traduites en français.

Méditant sur les cinq campagnes coercitives menées par les États-Unis depuis 1944

[263] Qiao Lang &Wang Xiangsui, *La guerre Hors Limite*, op. cit., p.111-112
[264] Selon l'opinion développée dès 1990 par Bruno-Mikaël Nicolas, dans *Réflexions sur le combat aéromobile*, Paris, CREST, 1990, p18-44.

grâce à des bombardements de masse (Allemagne, Japon, Corée, Vietnam et Irak), il affirme l'inanité des conceptions stratégiques relatives à l'emploi de la force aérienne en vogue dans l'état-major américain. Ses propos sont nets et tranchants, en particulier si l'on considère le concert de voix concordantes louant les vertus du bombardement massif contre lequel ils s'opposent : « La coercition et le bombardement stratégique ne disparaîtront pas. La puissance aérienne occupe une place croissante dans la grande stratégie américaine. Elle projette de la force plus rapidement et avec moins de risques que la puissance terrestre et de manière plus redoutable que la puissance navale. Ces attributs sont précieux dans le cadre de crises imprévisibles survenant là où l'opinion américaine n'est pas disposée à verser beaucoup de sang. Ainsi, de l'Irak à la Bosnie et à la Corée du Nord, la première question animant les débats relatifs à une intervention américaine est devenue, de manière plus prégnante : la puissance aérienne peut-elle remplir la mission seule ? La réponse est négative. Premièrement, la coercition est très difficile. Elle peine même à aboutir lorsque l'on augmente les coûts et les risques pour les civils. Quand la coercition fonctionne, c'est en déniant à l'adversaire l'aptitude à réaliser ses buts sur le champ de bataille. Cependant, même le déni ne fonctionne pas toujours. Parfois, les États ne peuvent parvenir à leurs fins qu'en défaisant leurs adversaires de manière décisive. Deuxièmement, le bombardement stratégique ne fonctionne pas. Le bombardement stratégique à fin de châtiment ou de décapitation n'a pas d'effets coercitifs et le bombardement stratégique est rarement le meilleur moyen de réaliser le déni. Il est improbable que la "révolution des missiles guidés de précision" valorise les effets coercitifs du bombardement stratégique. Néanmoins, en dépit de son inefficacité, il est probable que le bombardement stratégique persiste en raison des intérêts bureaucratiques et des pressions politiques en faveur de solutions peu coûteuses aux problèmes de politique étrangère difficiles »[265].

La tendance à imbriquer de plus en plus les missions s'est ainsi fait sentir sur la conception et l'architecture même des aéronefs militaires modernes, comme le note Joseph Henrotin : « là où le spectre des missions [de l'aviation militaire] (dissuasion nucléaire, attaque stratégique, *Battlefield Air Interdiction*, *Close Air Supporti,* renseignement, ravitaillement en vol, transport) était relativement stable jusqu'au début des années 1990, il

[265] Robert Pape, *Bombarder pour vaincre. Puissance aérienne et coercition dans la guerre*, Paris, La Documentation Française, 2011, p.353.

tend actuellement à se brouiller. L'adoption de certains de ses systèmes et plateformes font que le bombardier peut aujourd'hui mener une mission d'appui, comme un appareil d'appui peut mener une opération stratégique. Des B-52 ont ainsi été engagés dans des missions d'appui à l'Alliance du Nord afghane. Tous les bombardiers sont à présent aptes à larguer des armes guidées par laser ou par GPS. En conséquence, les notions de puissance tactique et stratégique – jusqu'ici prégnantes dans l'analyse des forces aériennes – perdent de leur pertinence »[266].

Le débat entre tenants d'une supériorité absolue et, par conséquent, de l'indépendance totale de l'armée de l'air, opposés aux partisans d'une intégration judicieuse de toutes les armes en vue d'un objectif militaire unique, reste pendant. Au-delà de toute considération morale sur les bombardements systématiques de cibles civiles, favorisant la haine et la rancœur chez le vaincu, l'efficacité même des frappes « stratégiques » reste l'objet d'une querelle rebondissant après chaque succès ou chaque échec des opérations aériennes. Forcée à un renouvellement intégral après l'inutile et, selon certains, contre productif bombardement systématique du Nord-Vietnam, l'armée de l'air a réussi a imposer ses vues après l'éblouissant succès de ses avions dans la première Guerre du Golfe.

L'impossibilité d'imposer la paix à un pays détruit et plongé dans le chaos, ajoutée à l'incapacité patente de débarrasser l'Afghanistan du fléau taliban, ont à présent terni l'éclat des palmes des amiraux de l'USAF. Évoluant dans un monde où l'éventualité d'une guerre totale semble figée par la possession de l'arme nucléaire par une douzaine de pays, la nouvelle génération de penseurs et d'officier aériens devra sans doute produire une doctrine plus mesurée et soucieuse de l'après-combat et de la paix. C'est la seule voie pour sortir enfin vainqueur de conflits de « basse intensité », où se mêlent guerre civile, lutte contre l'idéologie, reconstruction et mise en place d'un régime acceptable et prospère. Une panoplie nouvelle dans laquelle le bombardement de masse et la destruction impassible des infrastructures civiles ne semblent pas venir prendre place sans dépareiller. Le temps nous dira cependant quelles seront les options retenues par la puissance américaine et ses concurrents pour l'hégémonie mondiale. Mais parions que le choix de la doctrine aérienne la plus adaptée ne sera pas pour rien dans l'acquisition ou la conservation de celle-ci.

---

[266] Joseph Henrotin, *La Technologie militaire en question*, Paris, Economica, 2008, p. 205-206.

G) Le clavier stratégique

L'étude des seize modes stratégico-tactiques et des hypothèses de travail mises au point précédemment sera donc l'objet de cette dernière partie. Mais avant d'entreprendre l'analyse de matériaux historiques grâce à notre méthode, nous voudrions enrichir encore notre grille d'observation de l'action militaire. L'ultime élément que nous voudrions ajouter permet, par sa précision et sa perspicacité, d'arriver à une meilleure compréhension de l'agir propre aux stratèges.

C'est le général Beaufre[267] qui nous apporte cette contribution décisive. Il s'agit du clavier stratégique, inspiré des quatorze coups fondamentaux de l'escrimeur. Mis au point grâce à une connaissance poussée de la chose militaire, fruit d'une vie consacrée à la méditer, il nous permet, grâce à cette métaphore ludique, de mieux saisir les mouvements entrepris par les stratèges, grâce à un vocabulaire très précis issu du duel et de sa codification sportive. Cette typologie complémentaire et allégorique est destinée à mieux décrire les actions, non à définir l'essence des actions. C'est un adjuvant, dont la valeur est sa capacité à mieux rendre la perception abstraite des seize modes stratégico-tactiques, et de mieux révéler les couleurs du réel appréhendé. Nous avons par conséquent décidé de ne pas inclure ce clavier dans le corps de la théorie, afin de ne pas l'alourdir, et de réserver sa formulation à la partie pratique et descriptive de notre travail. Il a enfin le mérite d'avoir été mis au point par un disciple de Liddell Hart, qui a tenté de poursuivre ses travaux et les a, le premier, introduits dans le monde francophone. Le clavier stratégique se veut, en effet, très explicitement une application des vues de Liddell Hart[268].

[267] Général André Beaufre, *Introduction à la Stratégie*, Paris, Hachette, 1998, p.55-57
[268] L'itinéraire des théories de Liddell Hart est développé par Beaufre lui-même dans l'introduction de *La Stratégie de l'Action,* Paris, Edition de l'Aube, 1997.

Action	Définition	Conditions	Conséquences à attendre
Attaquer	Chercher à atteindre une vulnérabilité adverse	La vulnérabilité doit être décisive partiellement ou totalement et que les moyens soient suffisants.	Décision ou prise d'initiative.
Surprendre	Attaquer une vulnérabilité adverse	Il faut que la vulnérabilité ne soit pas protégée et qu'elle soit suffisamment sensible.	Rupture des dispositions et du moral adverse. Prise d'initiative.
Feindre	Menacer une vulnérabilité choisie de façon à ce que la parade ennemie découvre ce que l'on veut attaquer	Il faut que la vulnérabilité choisie soit mal protégée et très sensible à l'adversaire.	Force l'adversaire à couvrir la vulnérabilité menacée. Prise d'initiative.
Tromper	**Sens étroit** : paraître menacer une vulnérabilité et en attaquer une autre.	Idem mais la menace ne vise pas à déterminer une parade mais à maintenir l'incertitude.	Prépare la prise d'initiative.
	Sens général : paraître avoir une attitude différente de celle qu'on a.	L'incertitude peut aller jusqu'à créer un faux sentiment de sécurité.	
Forcer	Atteindre une vulnérabilité malgré l'opposition adverse	Les moyens doivent être suffisants pour cette action de force. Exploite l'initiative obtenue.	Prive l'adversaire de sa liberté d'action ou à l'user.
Fatiguer	Forcer l'adversaire à dépenser son énergie et ses moyens pour défendre ses vulnérabilités.	Comme ci-dessus. Mais le processus d'usure est toujours réciproque. N'est intéressant que si les moyens sont supérieurs ou si le rapport des usures est positif.	Vise à priver l'adversaire d'énergie ou de moyens donc de ses possibilités d'initiatives.
Poursuivre	Se placer dans des conditions permettant d'atteindre des vulnérabilités adverses	S'effectue sur une esquive qui vise à reprendre la liberté d'action perdue.	Garder l'initiative.
Se Garder	Être dans une disposition permettant de couvrir à temps ses vulnérabilités.	Repose sur un calcul de forces et de délais.	Vise la sûreté contre une prise d'initiative.
Dégager	Changer sa disposition pour amener l'attaque adverse sur des vulnérabilités protégées.	Avoir les moyens nécessaires. Le dégagement change le sens de la lutte.	Vise le rétablissement de la sûreté.
Parer	Protéger une vulnérabilité attaquée.	La protection doit être efficace et ne pas obliger à se découvrir.	Vise le rétablissement de la sûreté.
Riposter	Atteindre une vulnérabilité adverse telle que l'ennemi doive abandonner son attaque.	Il faut que la vulnérabilité soit décisive ou sensible à l'adversaire.	Vise à reprendre l'initiative.
Esquiver	Placer la vulnérabilité attaquée hors de portée de l'ennemi.	Doit obliger l'adversaire à de nouvelles dispositions. Ne doit pas découvrir d'autres vulnérabilités.	Rétablissement de la sûreté.
Rompre	Esquive générale abandonnant un enjeu limité.	L'enjeu abandonné ne doit pas être décisif.	Rétablissement de la sûreté.
Menacer	Prendre des dispositions permettant d'attaquer une vulnérabilité adverse.	1) Avoir les moyens. 2) Menacer une vulnérabilité suffisamment sensible.	Vise à limiter la liberté d'action adverse.

Cet apport de la réflexion stratégique, dont l'approche sociologique ne peut se passer sans être abstruse, permet de jeter un pont entre les études purement militaires, historiques ou abstraites, et l'étude de la guerre dans le cadre anthropologique. Son intégration à notre grille comme « instrument d'observation » va dans le sens d'une meilleure connexion entre les niveaux abstraits des sciences humaines, et les éléments plus concrets. Grâce à cela, nous disposons de données mieux articulées et plus compatibles avec chaque domaine des sciences humaines. Cette méthode permettant, selon notre vision de la connaissance anthropologique, de ne pas s'enfermer dans une étanchéité stérile et d'améliorer la collecte et l'interprétation des faits humains. C'est là toute l'ambition que notre ouvrage porte en lui.

Le principe du clavier stratégique est très simple : chaque antagoniste utilise les touches de ce clavier pour construire une tactique ou une stratégie d'ensemble et pour ses mouvements tactiques. Il est fondé sur le principe énoncé par Ferdinand Foch, qui définit dans sa *Conduite de la Guerre*, le conflit armé par la formule suivante : « atteindre le point décisif grâce à la liberté d'action obtenue par une bonne économie des forces »[269]. C'est donc la voie effectivement empruntée que l'on cherche à décrire. Chaque touche représente donc un mouvement, une intention et, surtout, les conséquences qui en ont résulté. Ce point mérite une explication : pourquoi considérer les effets et les résultats d'un acte plutôt que sa visée primaire dans l'esprit du stratège ? Cela est très simple à justifier, en insistant sur le processus dialectique qui caractérise le conflit militaire. Prenons par exemple la touche « Surprendre ». Il est tout à fait possible qu'une manœuvre complexe ait été mûrie dans l'esprit du commandant pour prendre par surprise son adversaire et l'assaillir dans un état d'impréparation tel qu'il oppose une résistance bien moindre que s'il avait été l'arme et le bouclier au poing. Cependant, toute manœuvre secrète peut être déjouée si l'ennemi dispose des informations suffisantes. Une manœuvre destinée à « Surprendre » a donc eu pour résultat de n'être qu'une simple pression de la touche « Attaquer ». Inversement, « Attaquer » peut parfois se transformer en « Surprendre » par une conjonction de hasards échappant à l'attaquant. Du point de vue de l'analyste et du polémologue, qui tente de rendre compte du

[269] Cité par le même général Beaufre dans l'article « Vue d'ensemble de la Stratégie », dans la revue *Politique Etrangère,* n°5, 1962, p.417-446.

déroulé des batailles et des guerres, cela est strictement équivalent. Liddell Hart lui-même parle d'« approche indirecte involontaire » à propos des chevauchées du Prince Noir et d'Édouard III lors de la guerre de Cent Ans[270], ou encore des campagnes de Moltke en 1866 et 1870[271].

Cette remarque sur la prise en compte du résultat concret des manœuvres constitue la principale précaution d'usage de cet outil, qui permet d'éviter une utilisation trop systématique et formalisée. C'est aussi un éclaircissement sur le statut de la « manœuvre indirecte ». Pour pouvoir être dites « indirectes », nous l'avons vu, une tactique ou une stratégie doit demeurer inattendue, sous peine de provoquer le renforcement de l'ennemi à l'endroit précis où l'on désirait le prendre à défaut. Le plan du général voulant utiliser ce type de manœuvre ne doit pas être parvenu à la connaissance de son vis-à-vis. Selon le principe d'information, les indications ne doivent pas être parvenues en quantité suffisante pour permettre la prédiction des opérations.

De ce fait, la manœuvre la plus « directe », si elle est effectuée de nuit ou lors d'une période de grand froid, pourra être qualifiée d'indirecte. Les manœuvres dans les Vosges de Turenne en sont un très bon exemple, tout comme la rapidité de Marius à traverser le désert pour porter la guerre en plein cœur de la Numidie[272]. Ce qui est détourné, irrégulier, mais attendu perd son caractère indirect. C'est le paradoxe de « l'enveloppeur enveloppé ». Bien que le contournement et l'attaque sur les flancs et sur les arrières d'une armée passent pour la manœuvre indirecte par excellence, elle perd toute son efficacité si le stratège adverse les a prévues et réagit en conséquence. Ce fut le cas d'Hannibal à Cannes, qui défit les Romains en adoptant le procédé traditionnel des légions. La manœuvre romaine, destinée à « Surprendre », ne fit qu'« Attaquer » dans le vide, facilitant la tâche de l'habile général punique. Pris dans la nasse alors qu'ils pensaient tenir la victoire, les légionnaires furent pris d'une panique telle qu'elle aboutit à la désorganisation complète des facultés défensives du groupe et, finalement, à un massacre presque total. Notons toutefois que les brillantes manœuvres d'Hannibal seront à leur tour copiées par Scipion l'Africain, qui conclut à Zama

[270] Basil Liddell Hart, *Stratégie*, Paris, Perrin, 1998, p. 138.
[271] *Ibid.* p. 224
[272] Salluste, *Guerre de Jugurtha,* paragraphe LXXV.

un des cycles stratégiques les plus saisissants de l'histoire militaire[273].

Ainsi, une manœuvre n'est pas indirecte en soi, mais uniquement si elle a pour dessein de parvenir à surprendre et déséquilibrer l'ennemi. Nous avons donc besoin, en plus d'un outil conceptuel discriminant les manœuvres traditionnelles directes des « intuitions » indirectes, d'un outil nous permettant de comprendre et de situer les manœuvres selon leurs propriétés militaires. C'est le rôle que remplit parfaitement le clavier stratégique dans sa décomposition et son classement des manœuvres, à partir de la métaphore de l'escrimeur. De plus, la volonté de garder le plus grand niveau de généralité possible et le choix d'un vocabulaire familier et compréhensible par tous renforce la clarté et l'universalité de cette nomenclature.

C'est donc avec ces quelques mises en garde en tête que nous utiliserons le clavier du général Beaufre. Malgré cette formalisation un peu rigide de l'action militaire, il reste un très bon outil descriptif, nous dotant d'un vocabulaire enrichi, qui vient compléter l'hypothèse des seize modes stratégico-tactiques. En effet, si les manœuvres n'ont pas de valeur directe ou indirecte en soi, les mouvements sont des réalités bien isolables. « Parer », « Fatiguer » ou bien « Riposter » sont des actions repérables et identifiables. Ce n'est que leur combinaison et l'effet produit sur le camp adverse qui confèrent une valeur directe ou indirecte aux actions défensives et offensives, qu'elles soient tactiques ou stratégiques. La comparaison avec le langage humain est ici évidente : les mots ont certes un sens bien précis et circonscrit, mais grâce à des procédés comme l'antiphrase, la litote ou l'ironie, ils peuvent exprimer un sens différent, voire même opposé à leur sens primaire. Il en va de même avec la grammaire stratégique que nous tentons de décrire avec le plus de minutie possible.

Ainsi, l'attaque la plus frontale peut étonner si elle est inattendue, tout comme la surprise peut perdre toute efficacité si elle est déjouée. Nous ne posons pas là la question de la qualité des opérations, de la supériorité des armes ou des techniques de combat, mais celle de la compréhension du défi tactique et stratégique, et du « jeu des probabilités » auquel, selon Clausewitz, se rapporte en définitive le rôle des commandants. Trouver la solution aux problèmes posés par chaque situation, et ainsi mettre l'ennemi en échec, telle est la finalité de tout affrontement militaire. Et comme dans toute « activité libre de l'esprit », les moyens pour

[273] Giovanni Brizzi, *Le guerrier de l'Antiquité Classique,* Paris, Les Editions du Rocher, 2004,. p.113

y parvenir sont divers et variés. Puisse cette « grammaire stratégique » aider à la compréhension des règles sur lesquelles est basé ce jeu.

Nous distinguerons donc pour la suite de l'analyse les actions génériques suivantes, disponibles pour tout commandement, quels que soient son système technique militaire, sa sodalité, sa formation intellectuelle. Ce sont les « coups de base », dont la combinaison produit les coups plus évolués, comme le « coup du berger » est obtenu, aux échecs, par le déplacement successif et conjoint d'un pion, de la reine et du fou et le gambit par le sacrifice d'une pièce.

Plutôt que la métaphore des échecs, nous voudrions insister sur celle de la gamme musicale. Celle-ci est formée par une suite de notes, qui par leur succession, leur harmonie et leur rythme, cherchent à provoquer un sentiment ou une impression sur l'auditeur. La gamme est donc aussi, à l'instar du mode stratégico-tactique formé par une succession de manœuvres stratégiques et tactiques, une combinaison cherchant à produire un effet selon des enchaînements et une séquence accordée et « jouée » avec une extrême précision. Rappelons que nous sommes ici dans la métaphore destinée à mieux comprendre comment se forment les modes d'action primordiaux de la stratégie, que nous allons analyser à présent.

Évidemment, nous restons tributaires des historiens pour nous procurer le matériau scientifique nécessaire à l'analyse. Mais si l'histoire est la plus achevée des études dont peut légitimement s'inspirer l'anthropologie générale, l'étude de tous les phénomènes martiaux n'a pas encore été faite de façon exhaustive, loin de là. À vrai dire, les données vraiment maîtrisées se limitent à l'antiquité gréco-romaine et à la période « moderne » inaugurée au XVIe siècle. Aussi, un grand nombre de phénomènes sont livrés « bruts », sans déchiffrement scientifique, et nous devons être en mesure de les traiter et d'en livrer une interprétation.

Les données ethnographiques, par exemple, n'ont pas vocation à être étudiées pas les grands historiens militaires. Elles sont néanmoins une source fondamentale pour comprendre notre objet et son traitement dans les études ethnographiques et, à ce titre, gravement lacunaires depuis les débuts de la discipline. Mauss, dans son *Manuel d'ethnologie*, n'y dédie que quelques lignes et s'attarde sur un aspect secondaire : les armes et leur aspect technique. Aucun mot n'est consacré à la tactique, ni encore moins à la stratégie. Ce sont pourtant des catégories incompressibles à tout affrontement martial, qui existe en Europe comme chez

n'importe quel peuple.

Seul des grands fondateurs de la science de l'homme moderne, Bronislaw Malinowski recommande dans son traité *Les Dynamiques de l'évolution culturelle* de se pencher sur les techniques de combat en elle-même si l'on souhaite étudier le rapport d'une population à la guerre : « Nous aurons finalement besoin d'une description complète des causes et effets de la guerre, des méthodes, de la stratégie et des tactiques, en même temps qu'un compte-rendu des principes de la loi intertribale en temps de paix et en temps de guerre, car ils offrent un très grand intérêt pour l'étude comparée de la guerre humaine »[274]. Ce conseil, dont on ne pourrait nier la pertinence, s'insère cependant dans une longue liste de phénomènes à observer pour comprendre le sens politique de l'affrontement et les conséquences de la guerre sur le groupe ethnique considéré. Et l'on ne peut que regretter que la remarque pleine de bon sens de l'ethnologue britannique n'ait pas été suivie et que l'observation des préceptes stratégiques et tactiques des peuples pratiquant la guerre, et leurs connexions avec l'armature intellectuelle générale, ait été quasiment ignorés après lui.

Ce n'est cependant pas pour créer une nouvelle connaissance superfétatoire que nous insistons sur ce point. Nous sommes profondément convaincus que la manière de faire la guerre a une signification très importante et nous renseigne sur la mentalité des peuples et des hommes qui composent les armées. Emprunter telle ou telle forme de stratégie et de tactique suppose une certaine vision du monde et de l'homme, et il en sera question aux prochains chapitres. Pour le moment, contentons-nous de rappeler que c'est la guerre dans son ensemble qui est visée et que, de ce fait, la théorie doit intégrer des outils permettant d'assimiler les faits et les données, même lorsqu'elles n'ont pas fait l'objet d'études stratégiques poussées. C'est ce que le clavier stratégique, utilisé au sein de la théorie des formes de la guerre, nous autorise à faire.

[274] Bronislaw Malinowski, *Les Dynamiques de l'évolution culturelle*, Paris, Payot, 1970, p.139. Voir aussi l'article « An Anthropological Analysis of War », *American Journal of Sociology*, XLVI, n°4, p.521-550.

Conclusion particulière : Coefficient de mobilisation des ressources ou plan de guerre ?

Voici donc achevée la seconde partie de notre exposé, consacrée à l'examen de la stratégie en tant que relation sociale et, subséquemment, sur les formes typiques que peut revêtir le phénomène guerre. Il nous est apparu que chaque guerre particulière remplit nécessairement une série de conditions fondamentales : mettre aux prises deux groupes antagonistes, qui se trouvent dans l'obligation d'organiser la puissance nécessaire pour résister aux assauts adverses. Cette organisation se matérialise, selon la dichotomie traditionnelle, en une succession de choix stratégiques et tactiques, dont les alternatives sont l'offensive ou la défensive, ainsi que l'approche directe ou indirecte.

Considéré de la manière la plus universelle possible, le stratège est placé devant une succession de questions relatives à la nature de la force et de son emploi. Doit-on garder sa position, provoquer l'assaut de l'adversaire, ou bien aller enlever une place forte, détruire un bataillon stratégique de l'armée ennemie ? Faut-il envoyer ses effectifs frontalement, en tablant sur une victoire basée sur le choc et la force, ou bien faut-il adjoindre une quantité plus ou moins sensible de ruse pour pallier à un défaut de puissance ? Telles sont les décisions consubstantielles de l'exercice du commandement. L'image de la maison à détruire est, dans cette perspective, d'une aide certaine : faut-il, pour mettre à bas une construction, en démolir les briques une à une, ou bien viser un mur porteur, les fondations ou la clef de voûte permettant d'arriver, grâce à une quantité de force bien moindre, à un résultat similaire.

Ce sont là, nous le croyons, les dilemmes fondamentaux de la pensée stratégique, qui décident du mode de mise en œuvre de la puissance. C'est à partir de ces incontournables jugements que se construit le mécanisme social présidant à l'utilisation concrète des ressources accumulées et que s'effectue la transformation ultime de la force en puissance.

À partir de cette hypothèse, nous pouvons affirmer qu'à la force de destruction et de résistance brute et nue se combine obligatoirement un facteur purement humain. Conférant à l'activité guerrière sa qualité d'agir presque pur, cet irréductible facteur du choix individuel des commandants entraîne une conséquence de première importance pour le polémologue : pour étudier la guerre, il est impossible d'ignorer ni même négliger l'étude des décisions

stratégiques, qui constituent le socle de la relation sociale tissée entre les deux polities en guerre. Il est très insuffisant de se tenir à l'image de la maison à détruire, car celle-ci est inerte et ne réagit pas à mes initiatives, ni moi aux siennes. Faire la guerre ne se borne pas à détruire les hommes et les armes de l'ennemi, comme on le ferait pour une bâtisse ou tout autre objet inanimé. L'individu pratiquant l'art de la guerre doit sans cesse répondre à la conduite de l'ennemi et y adapter ses mouvements. Comme le joueur d'échecs, il doit savoir provoquer ou exploiter la moindre défaillance dans le dispositif ennemi. Au football, les meilleurs buteurs ne sont pas ceux qui courent le plus vite et frappent le plus fort. Ce sont ceux qui savent profiter de la moindre occasion pour inscrire un but : un ballon mal relancé, une passe trop prévisible interceptée, un joueur mal replacé ou oubliant pour une fraction le marquage, un gardien mal placé sur sa ligne. Associée à une technique sûre et un bon sens du placement (que l'on a d'ailleurs pris coutume d'appeler « sens tactique »), cette capacité à saisir l'instant décisif est utile dans le sport comme à la guerre, et plus largement dans toutes les activités sociales où l'*agôn* joue un rôle de premier plan. Pareillement, la victoire dans une campagne électorale ou le succès de l'entrepreneur sur un marché concurrentiel tiennent plus souvent sur une meilleure compréhension de la compétition et sur une plus grande réactivité que sur la qualité de l'offre politique ou économique.

Mais peut-être plus qu'en ces domaines, la guerre dépend des aptitudes du commandement à apprécier la situation et à décider en conséquence. En effet, la pertinence dans les choix stratégico-tactiques, c'est-à-dire l'habileté du général en chef, semble susceptible de multiplier ou d'amoindrir la puissance effectivement opposée à celle de l'ennemi. Sur le terrain, ce ne sont jamais des tableaux de statistiques qui se font face, mais des groupes d'hommes, se mesurant les uns aux autres en fonction des décisions effectuées par leurs commandants.

Bien qu'ultimement les actes de violence soient le fait des soldats et des décisions prises par chacun des individus concourant au combat, nous pouvons ramener le comportement des armées à la décision de ses chefs. Aussi, la portée symbolique et politique des décisions stratégiques et tactiques, que nous analyserons à la fin de la dernière partie, possèdent des propriétés en soi qui plaident pour une réduction de l'action du groupe belligérant à la délibération et à la décision de l'appareil de commandement. En outre, la complexité d'analyse d'une telle multitude d'initiatives individuelles rendrait l'observation du

tout presque impossible. La réduction à la stratégie de l'activité sociale belliqueuse possède par conséquent l'avantage de l'élégance et d'une meilleure lisibilité.

Pour le chercheur en sciences humaines, faire la guerre doit être synonyme d'une double activité, qui se rapporte à celle de l'officier : apprécier les conditions et choisir, par voie de conséquence, comment combattre. Aussi, nous pouvons nous pencher, grâce à cette manière nouvelle d'envisager l'activité de commandement, sur un problème récurrent de l'étude de la guerre. Ce problème a trait à la capacité des stratèges à prévoir la quantité de puissance de l'ennemi et ainsi d'adapter l'attitude de leurs armées au futur choc des polities. Ainsi la question que se posent tous ceux que la guerre intéresse, qu'ils soient officiers, dirigeants politiques, simples citoyens ou polémologues, pourrait être résumée ainsi : est-il possible de prévoir avec précision la quantité de puissance concrète qu'une politie peut extraire de son potentiel de force ? C'est la question que nous aimerions examiner dans la conclusion de cette partie sur l'essence de la stratégie.

Le Coefficient de Mobilisation des Ressources : Nous avons ainsi évoqué un « coefficient multiplicateur »[275] qui, dans certain cas critiques, rendrait la quantité de force quasiment inutilisable et la ferait approcher de zéro[276]. Cette image d'un « coefficient de mobilisation des ressources », que l'on comprend un peu instinctivement, est, en effet, assez problématique. La question est ici pour nous déterminer si elle fait partie du domaine de la métaphore ou bien s'il est possible de lui donner quelque rigueur scientifique, exploitable dans les sciences humaines aussi bien qu'en stratégie. S'il est inenvisageable pour un commandement de ne pas tenter de prévoir quelle sera la puissance de l'ennemi, la seule voie pour y parvenir n'est pas la certitude conférée par un outil scientifique.

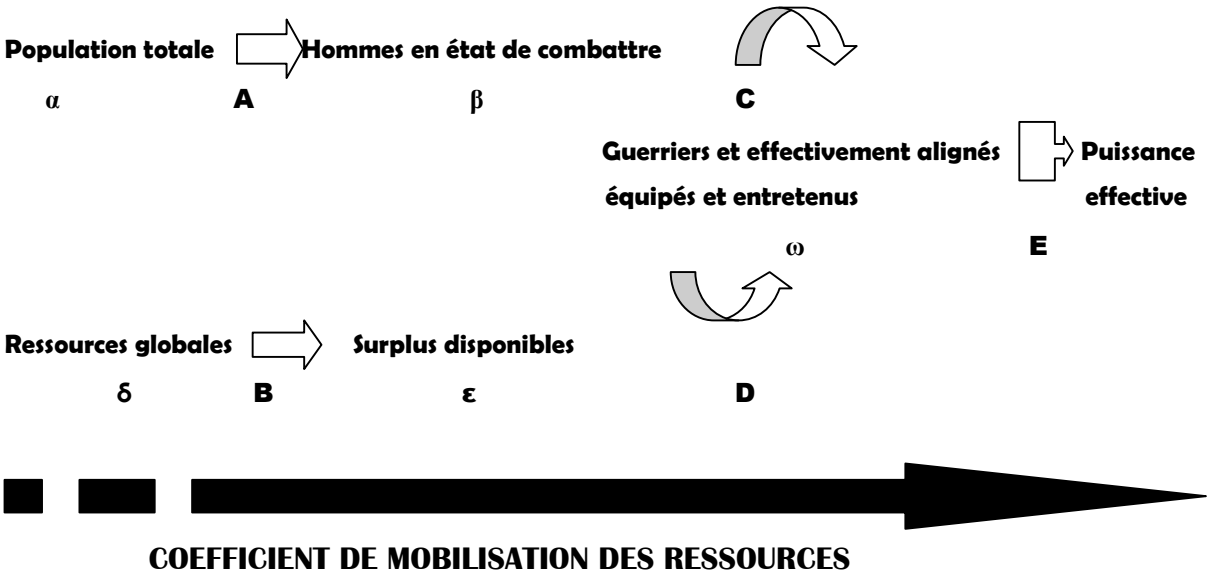
Rappelons tout d'abord que la guerre est faite par des hommes, qui ne produisent à peu près rien lorsqu'ils combattent. Ceux-ci doivent être armés, nourris, logés, chauffés, lavés, soignés, bref, pris en charge par un moyen ou par un autre pour rester en bonne santé et en

[275] Voir II, C) Mettre à Disposition et Disposer : Stratégie et Tactique

[276] Nous pensons bien évidemment aux exemples classiques de la chute de l'empire Aztèque et de défaite française de mai 1940, mais en bien d'autres occasions la capacité de réaction d'une politie s'est trouvée entièrement obérée par quelques facteurs que ce soit : l'empire byzantin après Manzikert, La Perse face aux Arabes, entièrement paralysée par une crise de succession, etc. Dans tous ces cas, la défaite fut « disproportionnée » et la puissance vaincu déploya bien moins de puissance que ne l'aurait permis une utilisation normale des moyens militaires en sa possession.

mesure de lutter. La guerre ne pouvant se nourrir elle-même (en dépit du mythe maoïste véhiculé dans le *Petit Livre Rouge*), il est nécessaire qu'une population dégageant un surplus de production accepte de l'octroyer à ses combattants. « La stratégie convertie la force (notion quantitative) en puissance (notion dynamique, non quantifiable). La puissance, c'est le cumul des forces en acte »[277], comme le note avec acuité Hervé Coutau-Bégarie. Le stratège dispose de puissance, que tout l'appareil politique et militaire a élaboré à partir des réserves, de la force comme nous l'entendons ici. La science sociale de la guerre doit donc s'occuper de comprendre comment, à partir de ces réserves, une politie parvient à rassembler et projeter assez de puissance dans un conflit pour imposer sa solution.

Pour cela, nous devons être en mesure de saisir le circuit menant de la possession de forces à l'usage de la puissance. Trop souvent confondue avec la capacité réelle à lutter, la base sociale de la puissance militaire est l'énigme qui obscurcit ce cheminement. Pour y voir un peu plus clair, nous proposons d'illustrer cette chaîne menant des ressources à l'utilisation de la puissance comme il suit. La relation indirecte entre la population et la richesse globale d'une politie et son armée que l'on pourrait schématiser ainsi :



[277] Hervé Coutau-Bégarie, *Bréviaire Stratégique,* Paris, Argos, 2013, p.28.

On convient donc ici d'appeler :

α : La population totale

β : Le nombre d'hommes capables de combattre

δ : Les ressources globales

ε : La quantité de ressources disponibles pour l'armée

ω : Les guerriers effectivement armés, nourris, logés… soit la puissance disponible

A : Le ratio entre population et le nombre d'habitants effectivement capables de combattre

B : La quantité de ressources que les membres de la politie peuvent allouer à la guerre

C : Le nombre d'hommes formés et concrètement disponibles pour la guerre

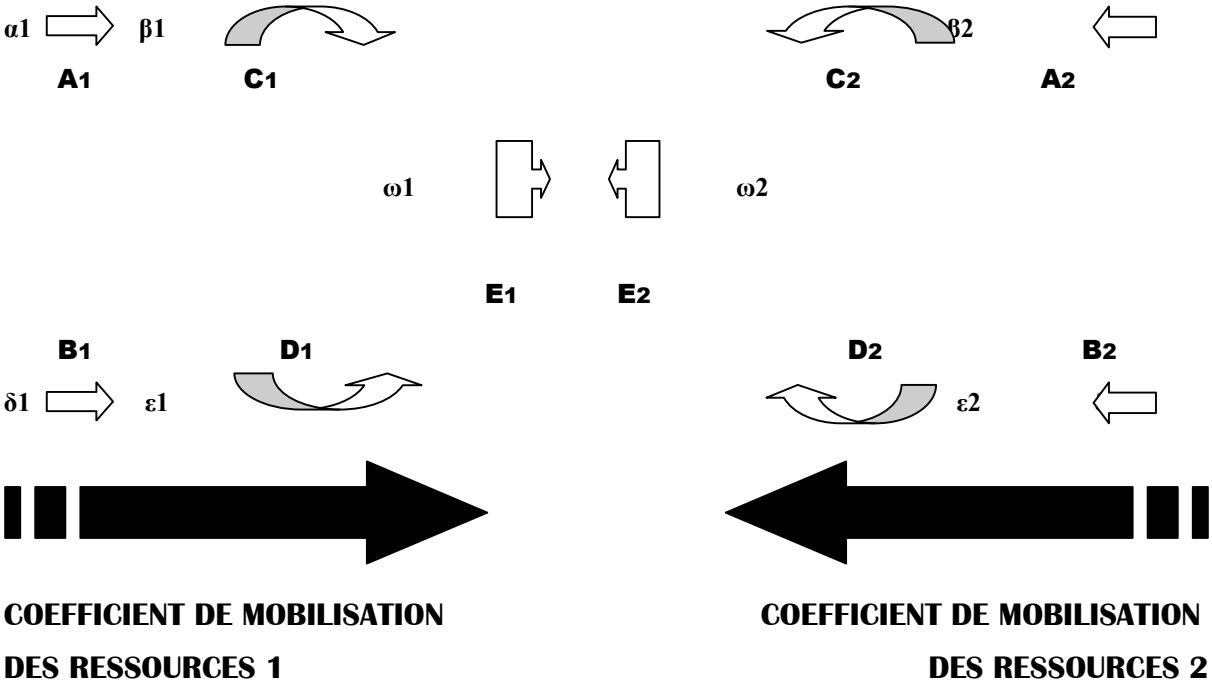
D : La quantité de ressources concrètement allouées à l'armée

E : Coefficient appliqué à ω, déterminant la puissance effectivement opposée à l'adversaire.

Le coefficient de mobilisation des ressources représente quant à lui l'ensemble du processus menant de α et δ à **E**.

Rien de très original, penserez-vous. Cependant, si l'on se représente aisément ce tableau, la question devient un peu plus ardue lorsque l'on songe à qualifier la nature du rapport entre chaque case de ce diagramme. Si les hommes en armes et les ressources consacrées à la guerre sont une partie appartenant au tout de la population et des richesses globales, comment décrire avec certitude le chemin emprunté pour passer de l'une à l'autre ? Ces flèches et leur intrigante progression nous renvoient, en dernière analyse, à ce qu'elles représentent dans la réalité, à savoir la perpétuelle activité des responsables politiques et militaires chargés d'organiser la guerre en amont. Or, cette organisation se rapporte toujours à la question fondamentale de la puissance concrète que l'ennemi pourra aligner sur le champ de bataille.

Si nous représentons l'effort de guerre comme ceci, toute guerre est donc, en définitive, un affrontement de cette sorte, mettant aux prises certes des masses d'hommes en armes, mais surtout la puissance que ces hommes en armes *produisent réellement*. On pourrait ainsi représenter l'opposition de deux polities antagonistes comme le heurt de ces deux efforts menés l'un contre l'autre :



De l'incertitude de la guerre : Pour nous, sociologues ou observateurs de toute sorte, la question de la nature de ces flèches diffère radicalement de celle qu'elle revêt pour les militaires. Elle est d'abord, fondamentalement, *a posteriori*. Pour comprendre le processus de prise de décision stratégique, il est donc nécessaire de connaître avec précision la perception de la situation par le stratège, en sus de la manière dont s'est dénoué l'évènement.

Il est facile, *a posteriori,* de poser des chiffres déjà connus sur les cases du diagramme et de contempler les données qui sanctionnent la victoire de l'une ou l'autre partie. Appuyé sur le travail de l'historien, il suffit à l'observateur d'une guerre de collecter les données les plus pertinentes et de montrer en quoi une politie a surpassé l'autre dans tel ou tel domaine. À défaut, une estimation de ces chiffres suffira, comme dans le cas des guerres antiques dont l'étude ne peut s'appuyer aucune archive précise.

Mais la réalité est toujours plus complexe que ce que l'issue en suggère. Se garder de l'illusion rétrospective est primordial dans le domaine militaire, peut-être plus encore que dans les autres domaines des sciences humaines. En effet, certaines victoires ou défaites réputées « attendues » ou « logiques », possèdent aujourd'hui pour notre esprit habitué à un dénouement connu le caractère de l'évidence. Mais elles débutèrent entourées des certitudes inverses. L'invasion perse de la Grèce par l'orgueilleux Xerxès, dont l'échec est généralement considéré comme la seconde cause du « miracle » grec, frappa de stupeur aussi bien le monde

hellénique que les Perses et les peuples de leur empire asiatique. Tout aussi bien, la victoire du royaume de Juda sur l'empire séleucide d'Antiochos IV paru si « miraculeuse » qu'elle prit immédiatement place dans le rite juif et que son souvenir a été conservé jusqu'à aujourd'hui par les quatre Livres des Macchabées[278] et la fête de Hanoukka.

Néanmoins, notons bien que le dénouement d'un conflit ne doit pas nécessairement être inverse aux attentes pour être imprévu. Les forces en présence laissent parfois l'espoir d'une victoire nette qui se révéla plus décevante une fois le traité de paix paraphé. Ainsi, corollairement à cette loi d'imprévisibilité de l'action guerrière, réside le problème plus subtil des victoires (ou défaites, toujours selon le point de vue) acquérant une ampleur plus restreinte qu'espérée.

Le cas de figure d'une paix décevante pour celui qui prend l'initiative et décide d'en venir aux armes pour trancher un conflit en sa faveur est, en toute logique, le plus fréquent. L'impossibilité pour Louis XIV de réduire les turbulentes et démocratiques Provinces-Unies lors des guerres de Dévolution (1667-1668) et de Hollande (1672-1678) en est une bonne illustration. Toutes les puissances d'Europe s'étaient résignées à voir le « Géant du Grand Siècle » subjuguer les faibles territoires hollandais, après la prise de Maastricht. Mais la détermination des Hollandais sut contrecarrer les espérances des maréchaux du roi. Grâce à leur décision de submerger une partie de leur territoire en ouvrant les écluses des polders, ils purent noyer l'avancée française sur La Haye et Amsterdam. Incapable de s'emparer des derniers bastions hollandais, Louis XIV, à la grande surprise de l'Europe, dû se contenter, à Nimègue, d'une paix bien moins favorable que les premières bases de négociations après les premiers succès[279]. L'évidence de la victoire française avait fait long feu.

Ainsi, pour illustrer cet autre cas de figure inverse d'une victoire plus forte que prévue, nous pouvons nous servir la victoire d'Auerstaedt, qui paracheva simultanément la victoire des armées napoléoniennes sur la Prusse à Iéna, le 14 octobre 1806. Scellant la ruine de l'armée et de l'État prussien hérité de Frédérique le Grand, cette bataille fut conçue par Bonaparte lui-même comme une manœuvre de diversion pour empêcher la jonction des forces ennemies. Confié à Davout, le combat se livra à environ 1 contre 3 et aboutit à la destruction

[278] En particulier le second, qui est une relation des évènements de la guerre sans aucune référence à l'action divine.
[279] Voir Lucien Bély, *Les Relations internationales en Europe : XVII^e et XVIII^e siècles*, Paris, PUF, 2007.

totale du corps du duc de Brunswick, mortellement blessé lors de l'affrontement. L'effondrement inattendu de la Prusse, consécutif à cette double défaite, précipita le sort de l'Allemagne avec le renforcement de la Confédération du Rhin créée quelques mois plus tôt.

De tout ceci ressort une chose : il n'était pas possible de prévoir, au matin du 14 octobre 1806, quelle serait le verdict des armes, et surtout pas que la Prusse serait privée de toute force armée. Napoléon lui-même fut, selon ses compagnons, fort surpris par le fait d'armes de son maréchal. Il lui était strictement impossible de savoir que l'ancienne puissance dominante d'Europe centrale serait quelques semaines plus tard à sa merci, tout comme il doit nous apparaître comme non-évident, selon la prise en compte des forces en présence, la déroute subite des armées de Frédérique-Guillaume III. Le sort des armes est intrinsèquement capricieux et les conjonctures tirées de la situation, *a priori* comme *a posteriori*, doivent être établies avec circonspection[280]. Un quelconque rapport de force favorable ou défavorable ne constitue en aucun cas une « preuve » de la « supériorité » d'une politie, devant mener inéluctablement à sa victoire. On trouvera en effet toujours d'autres exemples où l'on peut observer que le même rapport et la même pseudo-supériorité ont conduit au résultat inverse. La non-permanence de la cause à l'effet infirme donc l'administration de la « preuve ». Pour vaincre, la supériorité d'une politie en force comme en puissance doit passer par le prisme de l'aptitude stratégique de son état-major.

Le coefficient de la guerre explique-t-il l'incertitude de la guerre ? : Mais alors, comment le commandement d'un groupe belligérant doit-il prendre sa décision et, par voie de conséquence, comment devons-nous étudier ces prises de décision avec le regard de l'anthropologue ? Une mise en situation peut s'avérer utile. Plaçons-nous dans l'hypothèse où nous voulons expliquer la victoire du camp 1. Si l'on en croit notre représentation du coefficient de mobilisation des ressources, tout ce qui importe est que le rapport **E1** > **E2** soit

[280] A noter dans le même ordre d'idée, l'analyse serrée et très documentée de Basil Liddell Hart dans *Les généraux allemands parlent* (Paris, Perrin, 2011) de l'issue moins évidente qu'il n'y parait de la Seconde Guerre Mondiale. Examinant les raisons de la défaite allemande, de plus en plus certaine à partir de l'hiver 1943 et l'arrêt de la progression devant Stalingrad, mais dont la relative lenteur déçu beaucoup les généraux anglo-saxons et soviétiques. Que ce soit en Normandie, en Crète, sur la ligne Gothique ou à Kharkov, les généraux d'Hitler opposèrent partout une résistance farouche, qui transforma profondément la situation transpolitique au sortir de la guerre. Que l'on songe simplement à une victoire militaire totale de l'URSS à l'est avant le débarquement de Normandie…

respecté. Comme nous l'avons vu, la différence entre ω1 eτ ω2 peut être résorbée, grâce au talent des officiers et l'utilisation de la manœuvre indirecte au niveau tactique ou stratégique

Il est ainsi impossible de considérer la quantité de force mobilisée (ω) comme l'unique critère de la victoire. *A fortiori,* la richesse et la population d'une armée, la qualité de son équipement (α, β, δ et ε), ne peuvent être les seules voies d'explication du polémologue étudiant une guerre du passé, ou émettant son avis sur les conflits pouvant éclater à l'avenir. Qui plus est, aucune autre équivalence n'est vraiment formulable, puisque le choc des armes et des corps est la seule réalité de la guerre. On ne peut donc affirmer quoi que ce soit de définitif sur **A**, **B**, **C** et **D** qui restent des facteurs obscurs pour le sociologue et inconnaissable pour le stratège. Si l'on peut simplement donner une estimation à β et ε, ce n'est que très récemment que l'on a pu chiffrer de manière satisfaisante α et δ. L'idée d'un coefficient de mobilisation des ressources vient ainsi combler un manque dans la nécessité de prédire (pour le général) ou d'expliquer (pour le scientifique). Mais est-elle la plus pertinente des méthodes pour rendre compte de cet imprévisible écart ?

Cette manière de considérer et d'estimer la puissance de l'ennemi semble gravement menacée par l'absence de certitudes dans l'estimation non seulement dans les forces qui me sont opposées, mais aussi de mes propres forces. Pour rejoindre une fois de plus Clausewitz, affirmons que les forces et leur coefficient sont toujours soumis à deux phénomènes qui les rendent inconnaissables, aussi en ce qui concerne mes propres forces que celles de l'ennemi : le « brouillard de la guerre » et les « frictions ».

Le principe en est simple : « En guerre toute baisse de niveau par suite d'innombrables contingences secondaires qui ne peuvent jamais être examinées d'assez près sur le papier, de sorte de l'on reste en deçà du but »[281]. De là résulte que « ce frottement excessif que l'on ne peut, comme en mécanique, concentrer sur quelques points, se trouve donc partout en contact avec le hasard ; il engendre alors des phénomènes imprévisibles, justement parce qu'ils appartiennent en grande partie au hasard »[282]. L'action guerrière est freinée par ces déperditions comme le mouvement de l'homme est ralenti par l'eau. L'expérience et le talent du général acquièrent donc une signification nouvelle. Clausewitz conclut qu'elle est « faite en grande partie de la connaissance de cette friction ». La connaissance de la puissance de

[281] *De la Guerre*, Livre I, chapitre 7, p.109
[282] *Ibid,* p.110

l'ennemi ne pourra donc être qu'imparfaite, puisqu'il ressort que je n'ai pas de mes propres forces une vision correcte et détaillée.

D'autant plus que le « brouillard de la guerre » rend toute connaissance sur l'ennemi hasardeuse. Car, à la guerre, « l'action [se] poursuit toujours en quelque sorte dans un éclairage crépusculaire, qui, comme le brouillard et le clair de lune, donne fréquemment aux choses un aspect étrange et des dimensions exagérées, de sorte que si le talent ne le devine, c'est au hasard seul qu'il faut s'en rapporter pour tout ce qui échappe à la perception dans cette demi-obscurité »[283]. L'action combinée de ces deux puissants agents place donc tout stratège dans une ignorance constitutionnelle, indépassable, et ne laisse que la portion congrue aux certitudes. Quelle que soit la modélisation proposée pour représenter la confrontation de la puissance, elle doit par conséquent traiter avec cet état de fait et constater que :

_ Les données (α, β, δ, ε et ω) appartiennent au domaine de l'inconnaissable.

_ Les paramètres (A, B, C D et E) sont susceptibles de trop de variations imprévisibles.

Le hasard et le talent dans l'action du général, mais aussi des officiers et même des « secondes classes », sont deux sommes de données combinées bien trop importantes pour qu'aucune prédiction exacte du rapport de force final **E1** > **E2** ne soit tenté. Nous devons donc admettre que les militaires chargés de prévoir et d'organiser les guerres à venir se voient poser un problème impossible à quantifier scientifiquement.

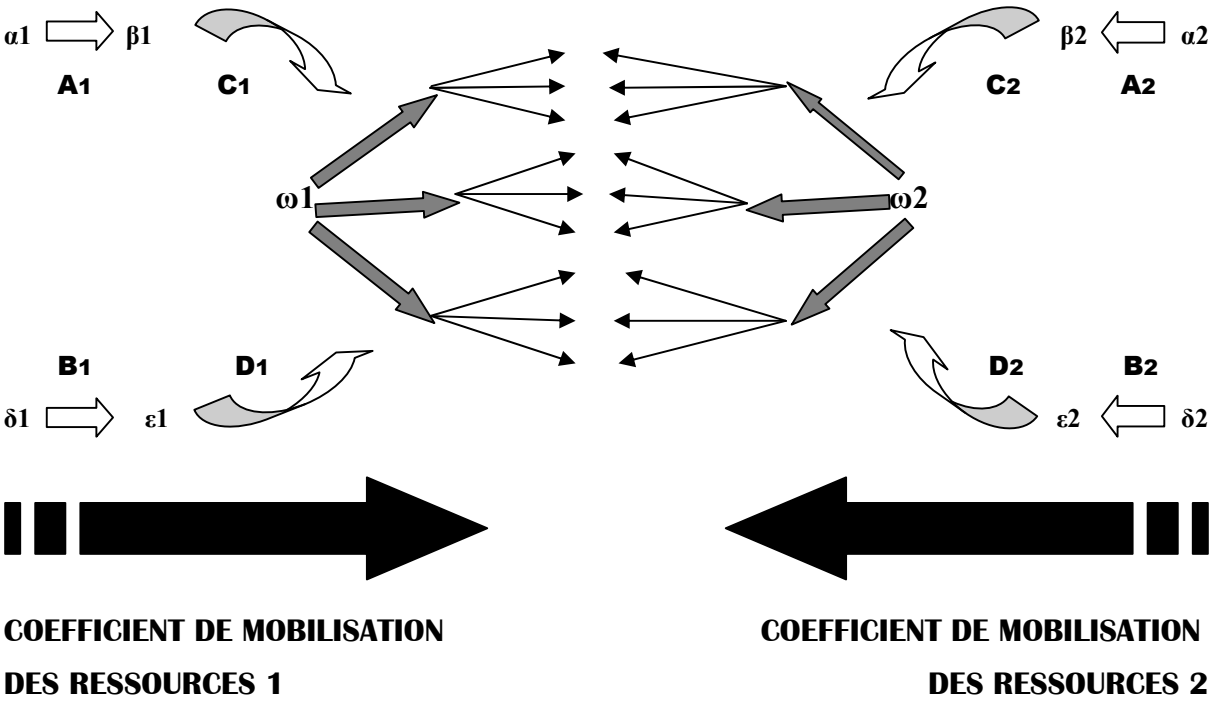
La conséquence indépassable de ceci est donc que la puissance ne peut être jugée *per se*, mais par rapport à la puissance à laquelle elle s'oppose. Le coefficient de mobilisation des ressources ne peut être retenu comme critère rigoureux, car les aléas de la construction d'une stratégie ne peuvent s'appliquer uniformément à un objectif. Considérer les choses de ce point de vue revient à nier la nature dialectique de la stratégie et de la guerre. La puissance, aussi supérieure qu'elle puisse être, peut être mal utilisée et mal dirigée, et finalement échouer contre des forces bien moindres qu'elle. Les échecs américains au Vietnam, en Somalie, en Irak et en Afghanistan sont venus rappeler cruellement que la force seule ne peut venir à bout de la volonté d'une politie.

À la guerre, la puissance des deux parties ne s'affronte pas aussi uniformément que

[283] *De la Guerre*, Livre II, chapitre 2, paragraphe 24 (traduction De Vatry).

celle de deux équipes de tir à la corde, ou celle produite par les biceps de deux hommes se mesurant au « bras de fer ». Et le résultat de la mise en œuvre de la puissance n'est pas non plus aussi clair que le volume occupé par deux ballons se gonflant dans un espace clos, dont la part est fonction de la pression intérieure à chacun. Du combat de deux polities de forces équivalentes peut résulter une capitulation sans conditions ; inversement, l'affrontement d'une politie faible et d'une autre forte aboutit parfois à un « match nul », ou même une victoire du faible. Et cela, le coefficient de mobilisation des ressources est incapable de nous le faire comprendre, la question n'étant pas celle de la quantité de puissance développée, mais des endroits du dispositif ennemi où la puissance est appliquée.

On peut, en effet, douter que la puissance s'applique aussi schématiquement que le représente notre schéma. La puissance de deux polities ne s'accumule pas comme s'additionne la force obtenue par tous les muscles d'une équipe de tir à la corde. Il est impossible de mesurer le total de chaque puissance et de les comparer l'un à l'autre, selon la même unité. La confrontation, qui ne se résume pas à une unique rencontre, se fait sur une multitude de champs de bataille et, souvent, sur une multitude de théâtres de guerre. Pour symboliser la véritable nature de l'affrontement et le parcours des forces, le schéma suivant, serait plus éclairant :



Dans ce nouveau schéma, la confrontation de force est envisagée non pas comme le développement de deux forces monolithiques et uniformes, mais selon la multitude de situations de combat que ne peut manquer de recéler toute guerre. Chaque point de rencontre des flèches représente la puissance que la politie a su faire parvenir sur un théâtre de guerre donné, en vue d'une bataille putative, en un lieu et un instant précis. Qu'une armée compte un million d'hommes et cent mille soldats sur un théâtre de guerre où elle en combat deux fois moins ne vaudra rien si elle les affronte par petit groupe alors que ses ennemis sont groupés, en plein sommeil alors qu'ils sont prêts à combattre, ou si le stratège adverse les attire dans un piège qui les décime. C'est ce que la manœuvre indirecte nous a appris.

Ainsi, l'une des tâches majeures du pouvoir politique et de l'état-major d'une armée est bien la répartition de la puissance. Comme nous le rappelle la malicieuse astuce de Sun Bin pour l'emporter aux courses de chevaux[284], l'objectif ne peut être de l'emporter en nombre sur tous les théâtres et tous les champs de bataille. Il vaut mieux être en situation de supériorité sur les points les plus sensibles du dispositif ennemi et réduire un peu l'épaisseur du rang aux endroits les moins décisifs, qu'affronter son adversaire à égalité partout. C'est le principe qu'appliqua Napoléon avec le plus de constance : désorganiser les lignes de l'ennemi et mener un assaut décidé et furieux sur son centre de gravité grâce à la « concentration du feu ». C'est là une des propriétés fondamentales de la stratégie, sur laquelle on ne saurait trop insister, que l'on pourrait choisir de nommer *principe de meilleure distribution des forces*, selon lequel la stratégie serait le choix de la quantité de puissance nécessaire pour chaque combat, compte tenu de la série potentielle de combats que j'aurai à mener. C'est précisément ce principe dont est incapable de rendre compte le coefficient de mobilisation des ressources, qui fonctionne par trop mécaniquement et suggère une poussée trop uniforme. Aussi, ce défaut nous place dans l'obligation de trouver une alternative à cet outil inutilisable, tant dans la pratique que dans la connaissance scientifique.

Quelle alternative au coefficient de mobilisation des ressources ? Reste que prévoir et organiser les guerres à venir, au moins sur le plan défensif, est une tâche nécessaire, voire vitale, pour toute politie (d'autant plus si elle est située dans un environnement instable). Et

[284] Déjà citée dans cette partie dans le chapitre D) consacré à la manœuvre indirecte.

l'histoire nous apprend que certains personnages particulièrement clairvoyants ont pu jauger les forces de l'ennemi et à partir de là mettre en place une force d'attaque ou de défense adéquate. Dans cet exercice, la prévoyance de Napoléon dans la campagne le menant du camp de Boulogne au plateau d'Austerlitz a profondément marqué ses contemporains, amis ou ennemis et, à travers les siècles, la sagacité d'Alexandre parti conquérir l'Empire perse nous laisse encore bouche bée.

Mais si l'évaluation et l'appréciation des forces ennemies sont des impératifs, le coefficient de mobilisation des ressources ne peut, quant à lui, n'être qu'une manière de voir *a posteriori.* Toute tentative de calcul savant préalable et paré d'atours mathématiques est vaine. Croire en cela serait sa perte, car l'innovation ou l'action habile sont toujours des possibilités dont il faut se préserver. Ainsi, qui aurait pu dire en 1808 que l'Espagne, autrefois *hegemôn* européen, adepte de la stratégie et de la tactique la plus directe grâce à ses charges de *piqueros*, tiendrait en échec l'Ogre corse et sa Grande Armée en systématisant la manœuvre indirecte, « inventant » ainsi une version moderne de la Petite Guerre, la *guérilla* ? Évidemment personne et le maréchal Von Moltke touchait quelque chose de bien tangible avec son savoureux trait d'esprit : « A la guerre, l'ennemi a en général trois possibilités, et il choisit toujours la quatrième ! ».

S'il est nécessaire de prévoir, sans qu'il soit possible de prédire, à quelle méthode peut-on se fier pour se préparer sagement à en découdre avec un ennemi dont on sait forcément peu de choses ? C'est ici que nous voudrions introduire la notion de *plan de guerre,* qui seule peut guider le général dans l'action, sans lui donner l'illusion qu'il peut maîtriser parfaitement le cours des choses et déterminer avec acuité les forces de l'ennemi. C'est là un devoir et une fonction naturelle pour toute politie, qui relève presque de l'hygiène. Car si l'on doit condamner les expéditions aventureuses, un gouvernement et son armée doivent pouvoir se représenter quels pourraient être les contours d'une guerre intentée par un voisin turbulent. Se mettre à l'abri d'une guerre est légitime et passe par la confection de plan de guerre concernant tous les conflits putatifs dans lesquels elle pourrait être entraînée. Il serait presque suicidaire d'envisager ce qu'il convient de faire seulement au moment de l'action. Des installations défensives doivent déjà se dresser, des canaux de ravitaillement prêts à être activés, des réservistes doivent pouvoir être mobilisés rapidement. Une politie n'ayant pas préparé cela est gravement déficiente.

Cela étant, une défense ne doit pas être ruineuse et les menaces doivent être correctement appréciées pour ne pas trop peser sur les dépenses. Il est donc nécessaire de trouver un équilibre entre la sous- et la sur-protection (la tristement célèbre ligne Maginot est sans doute le symbole le plus parlant de cette mauvaise évaluation. La France avait déjà creusé ses tranchées, et avait pour cela englouti des sommes folles, alors que les Allemands se contentèrent de « sauter les lignes », rendant obsolète tout ce que le commandement avait prévu).

Nous entrevoyons maintenant quelles sont les contraintes que doit respecter le plan de guerre :

_ Ne pas sous-évaluer les capacités ennemies, et rendre toute menace bénigne et permettre de s'engager à la légère dans l'action.

_ Ne pas rendre l'ennemi trop puissant et rendre toute guerre impossible en surestimant son coût.

_ Déterminer quels sont les moyens nécessaires pour atteindre ses fins, ce qui implique d'avoir un objectif stratégique précis (par exemple, le centre de gravité ou le blocage d'une voie de communication vitale), conforme à la ligne politique suivie dans le conflit.

L'irrésolution étant souvent la conséquence d'une ignorance du but à atteindre, une campagne sans objectifs est nécessairement mal conçue. Imagine-t-on un professeur ne sachant pas ce qu'il cherche à enseigner ou un architecte ignorant de l'usage que l'on fera du bâtiment ? Certainement non, mais les exemples abondent pourtant de généraux se battant avec une idée vague comme tout projet, une fois les premières chimères évaporées. Napoléon à Moscou, les Japonais dans le Pacifique, Hitler déclarant de son propre chef la guerre aux États-Unis, ou plus récemment l'intervention des Américains en Irak sont autant combats grandioses et improvisés, qui finirent par épuiser leurs initiateurs. Dans tous ces cas, « on était vaincu par sa conquête », comme le formule ingénieusement Victor Hugo dans l'*Expiation,* à propos de la retraite de Russie.

Le plan de guerre doit ainsi être un jeu de l'esprit, prévoyant, à partir de la connaissance de quelques données et de quelques habitudes de guerre de l'ennemi, quelle sera la meilleure manière d'en venir à bout. Notons au passage que ce plan est applicable à la propagation transpolitique (ce que les Anglo-Saxons nomment Grande Stratégie) ou politique d'aménagement de la puissance, à la stratégie et à la tactique. Cela revient à dire que *tout*

déploiement de force nécessite un plan de guerre et que l'on doit en juger toutes les conséquences (est-ce trop ? pas assez ? cela déséquilibre-t-il le reste de mon dispositif ? Cet objectif vaut-il que je me prive de forces ailleurs ?).

Le plan de guerre est en définitive un calcul de risques et de probabilités, où le talent réside dans la capacité à jauger *une série* de « diminution proportionnelle des forces », comme le dit Clausewitz[285], résultant des engagements successifs. La prudence conseille, comme dans toute activité liée au hasard et à l'art de l'opposant, de toujours envisager le pire, et de bien tenir compte de la diminution progressive des forces de l'assaillant, mais surtout de la mienne[286]. Car on ne peut pas compter sur l'élan que procurent l'assaut et les premières victoires pour atteindre les points vitaux de l'ennemi. Toute attaque, même la plus farouche, ne peut aller qu'en s'affaiblissant. Clausewitz voit sept causes à ce phénomène : les pertes dues aux engagements, l'occupation du territoire conquis, les maladies, la distance croissante des sources d'approvisionnement, les sièges et blocus, le relâchement des efforts et la défection des alliés. Par conséquent, la bonne appréciation de cet affaiblissement doit être, pour l'assaillant comme pour le défenseur, la première des opérations de commandement, sur laquelle se base la prise des décisions ultérieures. L'objectif de tout plan doit être de viser, au moyen de cette faculté d'appréciation, un amoindrissement de l'adversaire plus fort que le sien et celui de sa propre armée. Qu'il s'agisse d'une victoire ou d'une défaite, d'une défense ou d'une attaque, le véritable critère d'évaluation de la valeur d'un engagement ne peut être que l'affaiblissement proportionnel plus fort de l'adversaire. La configuration la plus trompeuse étant, dans cette optique, la victoire « à la Pyrrhus », qui ponctionne plus de puissance chez le vainqueur de la bataille que chez le perdant.

Ainsi, pour revenir à la problématique de départ, un plan de guerre, pour être efficace, doit englober tous les coefficients de mobilisation de ressource possibles, ou du moins plausibles, *dans chaque situation de confrontation et sur chaque théâtre de guerre* selon une hypothèse prudemment pessimiste et plutôt « haute », pour bien évaluer la quantité de force que l'on devra être en mesure de projeter pour atteindre son ennemi. Le coefficient de mobilisation de ressource, avec toute son imprécision congénitale, ne peut donc en aucun cas

[285] *De la Guerre* (Livre IV chapitre 4)
[286] *De la Guerre*, Livre VII, chapitre 4, 'Force décroissante de l'attaque'

remplacer le traditionnel plan de guerre, mais s'y intégrer et servir de limite à l'audace et à l'impétuosité. Mais, de la sorte, il perd toute prétention à pouvoir expliquer de manière originale la guerre, son déroulé et son issue.

À la trompeuse précision scientifique, il faut donc préférer le froid calcul des probabilités et le réalisme de l'action. Rappelons ainsi la définition du plan de guerre par Clausewitz, à laquelle nous souscrivons entièrement : « Le plan de guerre englobe l'acte de guerre tout entier, qui grâce à lui devient une opération unique, doit avoir un seul objectif final définitif, et dans lequel tous les objets particuliers ont été fondus. Aucune guerre ne débute, ou du moins ne devrait débuter, si l'on agit sagement, sans que l'on ait trouvé une réponse à la question : que cherche-t-on à atteindre par et dans la guerre ? »[287].

Clausewitz nous invite par le dédoublement de cette question à bien distinguer entre les objectifs politiques et militaires de la guerre, et à ne voir dans ces derniers que des « buts intermédiaires ». Cette constatation de l'imprévisibilité de la guerre et de la nécessité pour le commandant de perpétuellement s'adapter aux résultats hautement imprévisibles de chaque mouvement est un point central de la doctrine clausewitzienne, d'ailleurs reprise par son élève le plus illustre, le maréchal von Moltke. Elle reçut sous sa plume une formulation décidée et ne souffrant d'aucune ambiguïté : « Quand il s'agit de la tâche de la stratégie, de l'emploi des moyens d'action, c'est-à-dire des opérations, nos propres dispositions se heurtent bientôt aux dispositions librement arrêtées d'autre part par l'ennemi. On peut, il est vrai, modifier, influencer ces dernières si, en temps utile, on est prêt et résolu à prendre l'initiative, mais le combat n'en reste pas moins le seul moyen de les détruire […]. Or, les conséquences matérielles et morales de toute affaire sérieuse ont une action si considérable qu'elles amènent d'ordinaire un renversement complet de la situation et par suite une base nouvelle pour de nouvelles combinaisons. *Il n'est pas possible d'arrêter avec quelque certitude un plan d'opérations au-delà de la première rencontre avec le gros des forces de l'adversaire. Un homme étranger à toute notion d'art militaire croit seul voir dans le développement d'une campagne un plan arrêté d'avance en principe dans tous les détails et fidèlement suivi jusqu'à la fin.* Assurément, un chef d'armée a toujours devant les yeux le but essentiel qu'il

[287] Livre VIII, chapitre 2, p. 671

poursuit ; les diverses alternatives ne le lui font pas perdre de vue, mais il ne peut jamais préciser à l'avance, d'une manière certaine, les voies par lesquelles il compte l'atteindre »[288].

Le plan de guerre comme adaptation et estimation permanente : Il nous faut maintenant décrire précisément en quoi consiste un plan de guerre et pourquoi il représente la clef d'interprétation sociologique la plus pertinente pour analyser un conflit politique violent. Pour cela, il nous faudra décrire les trois éléments à partir desquels il est constitué : un diagnostic sur la situation politique globale, une évaluation des moyens des protagonistes, la détermination d'objectifs selon ce qu'il est possible d'obtenir avec les forces en présence. Il se constitue ainsi une chaîne reliant les actions tactiques, stratégiques et politiques les unes aux autres, rendues cohérentes par leur finalité. C'est bien cette finalité, c'est-à-dire la paix la plus avantageuse possible, qui confère aux actions leur sens et leur rationalité. Nous pouvons ainsi affirmer que tout évènement de la guerre se déroule dans un cadre stratégique et politique qui confère à la conduite des acteurs un caractère approprié ou inapproprié. Entendons par là efficaces ou inefficaces par rapport à l'objectif tactique, lui-même dépendant de l'objectif stratégique, dépendant lui-même de l'objectif politique.

Une vision assez claire de la planification de l'action stratégique nous a été fournie par le général André Beaufre, dans son ouvrage bref et tranchant *La stratégie de l'action*[289]. Ce pénétrant stratège français, qui fut l'ami de Liddell Hart et le défenseur constant de ses idées sur la manœuvre indirecte, nomme « plan d'action » ce que nous avons choisi de définir, à la suite de Clausewitz, par le terme « plan de guerre ». La description et la mise en forme de l'articulation des actions politiques, stratégiques et tactiques que nous livrons ici représentent une légère adaptation du brillant exposé du général Beaufre à propos de l'ordonnancement de l'agir militaire.

Aidé par la pratique concrète du commandement tactique et stratégique, Beaufre décrit en quoi doit consister l'analyse de n'importe quel plan de guerre, qu'elle soit effectuée par des militaires ou bien par des scientifiques : « rechercher la hiérarchie ainsi que les liens logiques existant entre les divers rouages » de l'action militaire, pour ainsi « recomposer les divers

[288] Helmuth von Moltke, cité par Ferdinand Foch, in *De la Conduite de la Guerre,* Paris, Economica, 2008, p.25
[289] Paris, Edition de l'Aube, 1997. En particulier le chapitre IV, consacré à « la dissection du plan d'action », dont sont issues les citations suivantes.

éléments selon leur séquence rationnelle et mettre en évidence leur importance relative ainsi que leurs influences réciproques »[290].

Pour ce faire, la méthode qu'il propose procède « du simple au composé » et « envisage d'abord l'action comme une *action élémentaire* », unique, afin de saisir le mécanisme « sous sa forme la moins complexe ». Une fois réalisé cet isolement du sens de chaque action particulière, la recomposition de l'ensemble du plan doit être obtenue en le considérant comme « une *série d'actes* conçus en vue d'un résultat final unique ». Enfin, l'analyste ne doit pas oublier que le stratège chargé d'élaborer le plan de guerre voit la situation évoluer sans cesse, et doit composer en permanence avec l'instabilité des objectifs, qu'ils soient politiques, stratégiques ou tactiques ; le général nous invite donc à garder en tête l'incontournable « problème des rapports du plan d'action avec l'*évolution possible des objectifs politiques* en cours d'action »[291].

Comme nous l'avons dit, le plan de guerre ne peut être élaboré qu'après une évaluation globale de la situation politique. Celle-ci doit ainsi déterminer quels sont les enjeux et les objectifs pour chacun des protagonistes de la guerre : ceux de ses ennemis, ceux de ses alliés et enfin ceux de son propre camp. Pour reprendre, une fois de plus, une des formules tranchantes de Julian Corbett, l'enquête ne peut éluder certaines questions-clefs : « Le vrai point à élucider, quand on veut étudier un plan de guerre quelconque, est le suivant : que signifie l'objet de la guerre pour les deux belligérants ? Quels sacrifices sont-ils prêts à consentir pour lui ? Quels risques sont-ils disposés à courir ? »[292]. Pour revenir à la définition initiale de la guerre, il s'agit pour le responsable politique de comprendre le motif de la discorde et l'importance du différend pour son adversaire.

Sans une telle conscience de la raison de la guerre, ou en cas de méprise à ce sujet, les conséquences peuvent, dès le commencement, mener aux plus graves complications : poursuite irraisonnée des affrontements, comme ce fût le cas lors de la Première Guerre mondiale ; indécision stratégique préjudiciable à la conclusion d'une paix favorable, comme fut le cas pour la France en Algérie et en Indochine[293] ; ou encore refus de la paix au moment où elle aurait été plus favorable, comme lorsque, au bout de dix années de lutte, Sparte et

[290] *Ibid,* p.103
[291] *Ibid.*
[292] Julian S. Corbett, *Principes de Stratégie Maritime,* Paris, Economica, 1993, p.53
[293] Beaufre insiste particulièrement sur ce point, voir p. 113.

Athènes conclurent une trêve instable, qu'elles ne respectèrent vraiment ni l'une ni l'autre, et reprirent la lutte qui les mènerait toutes deux à la ruine[294].

Reprenons l'exemple de la démonstration du commodore Perry dans la rade d'Edo que nous évoquions dans l'introduction. Le déroulé particulier des évènements, dû à l'isolement volontaire du Japon, nous permet d'observer une opération mentale qui se déroule ordinairement lors de toute négociation diplomatique et donc nécessairement lors de toute entrée en guerre : le calcul en pertes et profits d'une éventuelle entrée en guerre. Lors d'une négociation habituelle, la connaissance souvent séculaire et intime des deux parties fait de ce calcul un procédé préalable et presque inconscient. Les négociants savent plus ou moins précisément quelles sont les forces et les faiblesses de l'adversaire virtuel et adaptent en conséquence leur degré de résistance et de flexibilité à ses revendications. Si celles-ci apparaissent comme inacceptables, la politie se trouve forcée à entrer en guerre, c'est bien que l'équation entre perte et profit a reçu le signe a été résolue par le signe « < » (pertes inférieures à profits éventuels). Or, on peut affirmer de bonne foi que les Japonais, en 1854, étaient encore ignorants des possibilités nouvelles offertes par la navigation à vapeur. Ils auraient volontiers déclaré la guerre à ces profanateurs du sol sacré de la patrie, et avaient d'ailleurs repoussé, au moyen de leurs forces armées, plusieurs tentatives russes, notamment sur l'île de Sakhaline. Seulement, la stupéfiante démonstration des navires à vapeur entraîna la recomposition brutale de l'équation. Le Japon avait tout à perdre et rien à gagner et il du se plier à la volonté du commodore.

Cet agencement particulier de la négociation, qui en fait presque une expérience de laboratoire où l'on aurait modifié sciemment l'un des paramètres pour en observer l'influence, nous permet de saisir le processus de prise de décision en matière diplomatico-militaire. Fondé sur la prise en compte des forces en présence, le calcul peut aboutir à la décision de recourir ou de ne pas recourir aux armes. Mais une fois la décision prise, la pensée stratégique s'appuie sur le même mécanisme de pesée de la puissance ennemie. Le plan de guerre, et à sa suite la ligne stratégique adoptée, est sans cesse en train d'évaluer, de jauger et d'estimer les capacités de l'adversaire afin de définir des objectifs.

---

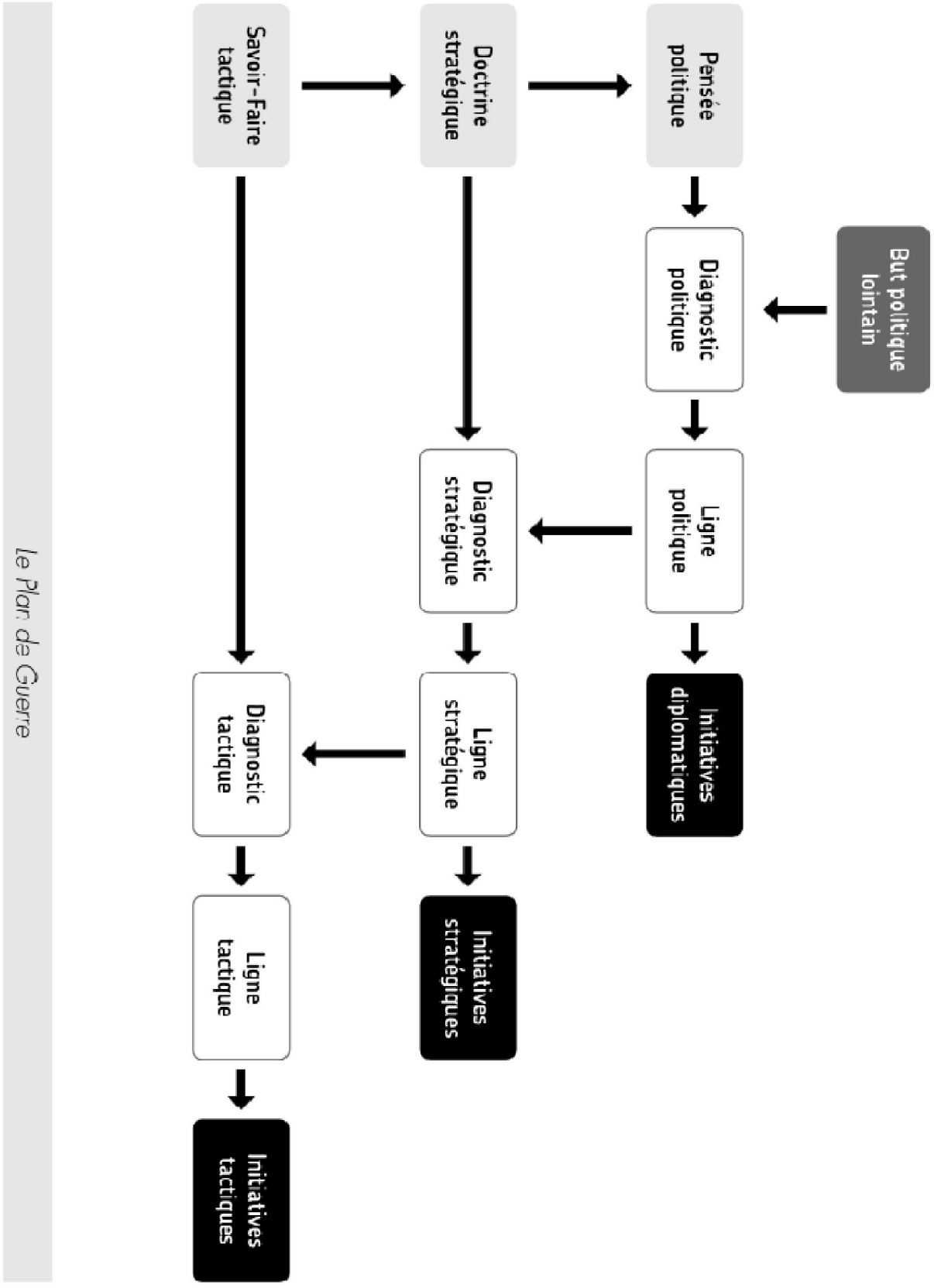
[294] Voir Thucydide, V, paragraphes 18 à 27. L'historien athénien regrette en effet vivement que les deux cités aient choisis de s'en remettre à nouveau au sort des armes, contrairement à ce que leur intérêt respectif leur conseillait.

Pour commander, le stratège ne peut cesser d'ausculter. Plus précisément, il s'agit, selon le général Beaufre, qui retranscrit le processus de prise de décision stratégique avec clarté et précision, « d'apprécier le caractère de la situation politique du moment et de l'évolution en cours », ainsi que « l'influence perturbatrice qu'aura la poursuite de l'objectif assigné sur cette situation ». Enfin, pour être pleinement méthodique, le diagnostic doit entreprendre de « faire l'inventaire des obstacles et des appuis possibles ainsi que des risques courus, en comparant ces derniers à l'enjeu »[295]. Cette détermination des espoirs et des attentes de chacun quant à la conclusion de la paix est de la plus haute importance. Elle donne l'orientation générale de l'action de guerre et permet en outre de savoir et prédire dans la mesure du possible quel sera le plan de guerre de l'adversaire et des mes alliés, et jusqu'où ils pourront aller dans la lutte[296]. Elle permet aussi de faire le « devis » des moyens nécessaires à la réalisation des objectifs, que nous allons maintenant étudier.

Une fois terminé le jaugeage des volontés, l'élaboration du plan de guerre doit passer à la seconde étape, qui est l'allocation des moyens matériels indispensables à la confrontation. Cette allocation est et ne peut qu'être la conséquence de la perception des enjeux politiques, et donc des moyens dont l'adversaire dispose pour atteindre ses objectifs (ou plus exactement de la volonté de l'adversaire d'employer les moyens à sa disposition pour atteindre ses objectifs). C'est le passage de la discorde à sa résolution violente. Une fois la voie des armes et de la force choisie pour résoudre son différend, la transformation du conflit transpolitique en conflit militaire détermine la quantité d'efforts qu'une politie est prête à fournir pour arriver ses fins.

[295] *La stratégie de l'action,* op. cit., p.104

[296] Clausewitz distingue à ce titre trois éléments conduisant à « l'incertitude dans le calcul de la résistance ennemi »[296] : le niveau de contrainte qu'il pourra supporter selon nos « prétentions politiques » et les siennes, « la situation » à l'intérieur de la politie et enfin la volonté, le « caractère et les capacités du gouvernement ». Cf, *De la Guerre*, Livre VIII, chapitre 3, B


But politique lointain
Pensée politique
Diagnostic politique
Ligne politique
Initiatives diplomatiques
Doctrine stratégique
Diagnostic stratégique
Ligne stratégique
Initiatives stratégiques
Savoir-Faire tactique
Diagnostic tactique
Ligne tactique
Initiatives tactiques
Le Plan de Guerre

Le diagnostic doit ainsi permettre de répondre à une question simple, mais cruciale : « quels objectifs fixer à la stratégie ? », qui elle-même dicte les moyens à rassembler en vue de leur atteinte. Selon le mot du général Beaufre, « ces objectifs stratégiques du moment résultent des *grandes lignes de l'action imposées par l'interaction des objectifs politiques* »[297]. La notion de grande ligne est assez pertinente dans le contexte de l'action stratégique. Il est en effet impossible de prévoir, ne serait-ce que grossièrement, le déroulé des opérations. Qu'il s'agisse de ses propres pertes, des pertes de l'ennemi, du revirement d'un allié, d'une modification politique majeure dans l'un des camps[298], et aussi parce que les initiatives de l'ennemi peuvent toujours prendre au dépourvu, la contingence et l'imprévisibilité des évènements sont si grandes qu'il est impossible de prévoir point par point l'évolution de l'affrontement. La bonne attitude consiste donc à s'adapter aux évènements et tâcher de garder une idée claire des raisons et des buts en vue desquels ont combat.

Dans ce contexte d'incertitudes et de frictions permanentes, le stratège ne peut que définir une « ligne », c'est-à-dire un comportement général, favorisant tel et tel mode stratégico-tactique sur chacun des théâtres de guerre et aboutissant à ce que l'on pourrait appeler des habitudes de combat[299]. La ligne stratégique est donc la manière dont il est préférable de réagir ou de prendre une initiative, selon les nécessités et l'urgence du moment, au détriment de certaines formes indésirables.

C'est selon cette ligne que sont envisagés les objectifs. Les objectifs ne restent pas pluriels indéfiniment. La division de l'enjeu global en une multitude de buts particuliers est la seconde nécessité de la seconde phase du plan de guerre, et constitue le « diagnostic stratégique ». « L'action envisagée est maintenant décomposée en objectifs stratégiques partiels dont la convergence doit permettre le succès », nous dit astucieusement Beaufre[300]. C'est là, une fois dénoué le problème des fins intermédiaires, que l'on peut « choisir les

---

[297] *La stratégie de l'action,* op. cit., p.107

[298] On pense évidemment aux conséquences de la Révolution d'Octobre 1917 sur le cours de la Première Guerre Mondiale.

[299] Par exemple, T. E. Lawrence poussa les Arabes nomades à toujours refuser le combat avec les troupes turques, et à attaquer aux moments les plus inattendus et aux points les plus éloignés. La confrontation Stratégie Défensive Directe/ Tactique Défensive Directe V/S Stratégie Offensive indirecte / Tactique Offensive Indirecte tourna ainsi très rapidement à la victoire des Arabes, qui reconquirent leur indépendance après 400 ans de domination ottomane.

[300] *La stratégie de l'action,* op. cit., p.107

procédés capables de les atteindre »[301]. Aussi, chaque objectif stratégique, correspondant à un théâtre de guerre, et chaque objectif tactique, s'accordant à un engagement particulier, suppose des moyens, ni sous-évalués ni surévalués, et un talent de commandement suffisant pour être atteints.

Mais dans le chaos et l'imprévisibilité de l'affrontement, ces objets se modifient en permanence tout comme les buts intermédiaires qui mènent à leur réalisation. Le plan est ainsi un processus en cours perpétuel d'élaboration, une création continuée de l'esprit des membres de l'état-major. Son objectif, au-delà de la définition de missions et de tâches particulières, pourrait être résumé grâce à la finalité que donne le général Yakovleff à toute confrontation avec l'ennemi, qui est de déterminer la « vulnérabilité de son plan »[302], grâce à la recherche de « l'effet majeur ». Concept majeur des forces armées françaises, ce dernier se définit comme « l'effet à obtenir sur l'ennemi, en un temps et un lieu donnés, sa réussite garantit le succès de la mission. L'effet majeur est l'action par laquelle le chef envisage de saisir l'initiative »[303].

Aussi, son élaboration est un aspect décisif du plan de guerre, car il définit une adaptation dynamique du plan de guerre, qui n'est par conséquent pas le déroulement d'un schéma élaboré par abstraction préalable, mais une méthode destinée à rester toujours incisif face à l'ennemi, en parfaite adéquation avec les conditions de l'affrontement. Les termes utilisés par Yakovleff ne laissent aucun doute sur ce caractère dynamique de l'effet majeur et du plan qui permet de l'obtenir : « Le choix de l'effet majeur, parmi les plusieurs possibles, est l'art même de la guerre. Il consiste à déterminer, en fonction de ses propres capacités et du risque consenti, la phase critique de la manœuvre ennemie que le chef est susceptible de contrer de la façon la plus certaine ou la plus rentable […]. Manifestement, cela revient à préparer un affrontement avec l'ennemi, dans des conditions optimales. […] Le but n'est donc pas de détruire des unités en tant que telles, *pour elles-mêmes*, mais d'interrompre la séquence du plan, en empêchant ce qu'elles sont censées accomplir pour réaliser ce plan »[304].

On retrouve à nouveau la métaphore de l'architecte et du maçon du colonel Warden : la tactique n'a pas pour but de détruire toutes les briques pour mettre à bas une maison, mais *les briques maîtresses de la construction*, *sans lesquelles l'édifice ne peut rester debout*.

[301] *Ibid.*
[302] Michel Yakovleff, *Tactique Théorique,* op. cit. p.173.
[303] *Ibid,* p.166
[304] *Ibid,* p.174

L'objectif de la stratégie, et donc du plan élaboré par le stratège, ne peut en aucun être de détruire l'ensemble du potentiel ennemi. Ainsi, même si un coefficient de mobilisation exact pouvait être mis au point, il ne serait que la première étape vers la constitution du plan, qui vise à désorganiser l'ennemi en s'en prenant aux points faibles de sa *structure*.

Aussi illusoire qu'il puisse être, il ne pourrait donc servir de base à une prévision scientifique des guerres. L'analyse sociologique doit donc se concentrer sur les méthodes, les habitudes mentales et les diverses recettes de « cuisine interne » qui président à sa mise au point. Chaque culture militaire possédant ses propres références et ses types d'objectifs particuliers, il est au plus haut point recommandé de posséder une idée précise du « logiciel mental » installé avec plus ou moins de similarités dans l'esprit des officiers pour comprendre la manière de combattre de chaque peuple. La teinte et l'aspect de chaque guerre étant fonction des *habitus* de chaque corps d'officiers, une compréhension sociologique d'une guerre particulière ne peut faire l'impasse sur l'étude de ces procédés mentaux.

Nous sommes ainsi amenés à mettre en avant un concept purement sociologique, définissant l'ensemble de ces cognitions, débouchant en factions et cognitions[305] : le régime militaire. Emprunté à la pensée stratégique, il est présenté comme suit par Joseph Henrotin :

> « Le concept de "régime militaire" présente une utilité certaine. Il est ainsi défini comme l'agrégat des armes, des stratégies, des tactiques et des formes d'organisation d'une politique de défense, permettant de définir le positionnement d'une entité stratégique (État, alliance, coalition, groupe subétatique) en regard d'une catégorie de menaces »[306].

Il est évident que l'une des missions de l'analyse sociologique de la guerre est de pouvoir replacer toute guerre dans le contexte de sa ligne tactique, stratégique et de propagation transpolitique, c'est-à-dire dans son régime militaire. Non pas seulement de l'armée américaine hyper-technologisée d'aujourd'hui, mais pour toute action militaire, qu'il s'agisse des armées de Shaka Zoulou, de Gengis Khan, des Romains ou des Gaulois de la Guerre des Gaules[307]. Toute politie se doit et de se soucier de sa propagation transpolitique, ce

[305] Sur ces trois termes, voir Jean Baechler, *Agir, Faire, Connaitre,* Paris, Hermann, 2008
[306] Joseph Henrotin, *La technologie militaire en question,* Paris, Economica, 2008, p.98.
[307] Une véritable représentation du régime militaire des ennemis de l'Occident, en particulier ceux ayant réussi à

qu'elle fait en constituant un groupe chargé de la sécurité de ses membres et de son territoire, selon le *régime militaire* qu'elle se choisit[308]. Des grandes questions que pose inévitablement la guerre (orientations stratégiques, doctrine tactique, statut du meurtre, légitimité des dépenses liées à la protection, séparation et limites entre pouvoir politique et civil, périmètre de la conscription, statut de la technologie militaire), jusqu'aux détails de la vie en caserne et campagne, l'ensemble de la vie « sous les drapeaux » est réglée par le régime militaire. C'est là un chemin potentiellement fécond que pourrait emprunter la science humaine afin de rendre compte au mieux du cheminement intellectuel qui mène de la conception à la réalisation des actions de guerre.

Tout conflit violent suppose l'emploi d'armes en vue de tuer et la constitution de groupes de combattants devant agir face à l'ennemi en prévoyant le processus dialectique dans lequel ils s'engagent en combattant. La réponse à la réponse de la réponse (et ainsi *ad libitum*) suppose une véritable « grammaire » de l'action belliqueuse, qui sera étudiée avec plus de précision dans la dernière partie. Elle suppose aussi des « techniques du corps », pour reprendre le terme de Marcel Mauss[309], des conceptions de combat, d'emploi des armes et des groupes de combattants, ainsi qu'une science de la stratégie, capable de faire face au plus grand nombre de situations possibles. Bref, tout ce que nous pouvons rassembler sous le terme de « régime militaire », véritable matrice du plan de guerre et de la conduite des individus appelés à combattre et commander.

---

le défaire depuis la fin de la Seconde Guerre Mondiale, ne serait pas d'une entière inutilité. On peut ainsi s'étonner que les écrits du principal penseur stratégique du mouvement d'insurrection islamique, Abou Musab al-Sury, n'est pas encore été traduit, hormis en annexe de la très bonne biographie du Norvégien Brynjar Lia, *Architect of global Jihad* (London & New York, Hurst & Columbia University Press, 2008). Véritable manuel de « Jihad 2.0 », que tous les combattants d'al-Qaïda confessent avoir lu (s'ils n'ont pas directement été élève d'al-Sury), ce pavé de 1600 pages est inaccessible aux militaires occidentaux appelés à combattre les soldats qu'il a contribué à formé. Une traduction à quelques milliers de dollars aurait ainsi surement un effet bien plus important que tel ou tel nouveaux modèle de véhicule de transport blindé, mais ne semble la priorité d'aucun état-major. Il permettrait à n'en pas douter de révéler à ses soldats et officiers les ficelles du « régime militaire » des groupes terroristes islamiques et augmenterait sans nul doute les chances de succès des armées occidentales engagées dans la lutte contre l'intégrisme.

[308] Le terme est à entendre au sens de régime politique ou de régime économique.

[309] Voir l'article éblouissant de Mauss du même nom dans *Sociologie et Anthropologie*, Paris, PUF, 1999, p. 364-388

Deuxième partie : Analyse de l'action martiale

« Les notes de la gamme pentatonique ne sont qu'au nombre de cinq, mais leurs combinaisons sont si variées que l'on ne saurait les composer toutes. […] Les saveurs ne sont qu'au nombre de cinq, mais leurs variations sont si nombreuses qu'il n'est pas possible de les goûter toutes. Les tactiques militaires relèvent toutes du *qi* et du *zheng*, dont les variations se transforment mutuellement, et cette transition est semblable à un cercle en rotation constante. Qui pourrait discerner le commencement et la fin ? »

Sun Tzu, *L'Art de la guerre*[310]

Introduction : la guerre en tant qu'agir combinatoire

Nous voilà maintenant au seuil de la troisième et dernière partie, consacrée à l'exposé de notre typologie de l'agir militaire. Pour confectionner cette typologie, nous nous sommes basés sur les avancées opérées dans la première partie. Le point de départ nous a été donné par la grille de seize modes obtenus grâce aux trois divisions fondamentales de l'action martiale, complétée par le clavier stratégique. Cependant, afin de procéder à une analyse rigoureuse, nous avons assigné deux « objectifs intermédiaires » à cette ultime section. La tâche que nous nous sommes donnée fut donc de rassembler un grand nombre d'exemples

[310] Paris, Payot & Rivages, 2004, p.53

historiques, puisés dans différentes époques et différentes aires civilisationnelles, afin de nourrir et donner une épaisseur historique aux seize modes primordiaux de l'action martiale.

Soulignons ici un des partis pris de notre étude : l'agir militaire est universel et il n'est nul besoin d'atteindre un quelconque degré de complexité de la société ou de la force armée pour observer l'usage des seize modes que nous avons identifiés. Telle qu'elle est sortie de la matrice culturelle néolithique[311], la guerre est *par nature* segmentée par les trois lignes de partage que sont l'Offensive et la Défensive, la Stratégie et la Tactique, et enfin l'approche Directe et l'approche Indirecte. La conséquence non-négligeable de cette méthode est donc de démontrer, par l'exemple, l'universalité des modes stratégico-tactiques et du mode de fonctionnement de la pensée stratégique.

S'il est vrai que la plupart des cas que nous étudierons ne seront pas mieux connus factuellement, puisqu'il faut bien partir de matériaux existants et d'études déjà effectuées, nous affirmons que notre démarche est nécessaire à la constitution d'une sociologie de la guerre. Premièrement, la typologie que nous proposons ici détaille avec minutie la logique de chacun des modes stratégico-tactiques repérés *théoriquement* dans la première partie. Nous avons donc l'ambition, avec l'illustration et la défense de notre théorie, d'en prouver la pertinence et la capacité interprétative pour aborder des faits encore mal ou non connus. C'est la fameuse « fécondité herméneutique », à l'aune de laquelle toute théorie doit être jugée selon Hans-Georg Gadamer[312]. Deuxièmement, nous pensons que la nature des évènements militaires concrets, soit *les* guerres proprement dites, peut être appréhendée de manière plus simple, plus synthétique et plus complète grâce notre théorie. Pourquoi cela ?

Précisons avant tout que nous n'avons absolument pas pour but de remplacer les théoriciens militaires, les historiens ou les archéologues. Leurs travaux nous permettent de connaître d'une part les principes d'action et de raisonnement de l'art de la guerre et d'autre part la manière précise dont se sont déroulés les épisodes belliqueux dont il subsiste des traces historiques. Mais tout comme on ne raisonne pas à partir de rien et que la raison ne peut se passer des données de l'expérience pour amorcer sa réflexion, on ne peut parvenir à une

[311] Voir Jean Baechler, *Les matrices culturelles,* Paris, Hermann, 2008, en particulier p.204-208 le chapitre intitulé « La naissance de la guerre ».
[312] C'est l'idée centrale de son ouvrage classique, *Vérité et Méthode*, Paris, Seuil, 1996.

connaissance scientifique sans méthode et sans cadre théorique. Ce que nous proposons au travers de cette typologie illustrée, c'est précisément la première pierre d'une réflexion sociologique sur la guerre en tant que phénomène ultimement fondé sur l'action du commandement suprême. Néanmoins, au-delà d'un certain seuil, la connaissance réflexive ne peut progresser sans une confrontation rigoureuse avec les données et les exemples que nous fournissent les sciences historiques. Comme dans tout processus de mise au point scientifique de la connaissance, la modélisation ne peut reposer que sur la vérification. Il en va de même en science de la nature, de la vie ou de l'homme, et donc dans la connaissance sociologique de la guerre.

L'idée directrice de notre projet a été de jeter un pont entre cette connaissance réflexive de la *res militaris* et la myriade d'exemples de guerres peuplant les ouvrages d'histoire à notre disposition, pour la fondre en une théorie sociologique réfutable et perfectible[313]. Cette théorie, que nous avons voulu bâtir comme point de départ et réceptacle des progrès futurs de la recherche, n'a pas pour but de décrire *une fois pour toutes* la nature de la guerre (d'autres l'ont fait avec plus de talent avant nous), mais plutôt comme le point de conjonction entre la pensée militaire et son étude anthropologique. Le concept central de cette position théorique est d'appréhender la stratégie comme une relation sociale et comme la voie d'accès la plus simple vers la compréhension des conflits politiques violents. L'objectif tend davantage vers plus une meilleure collecte et une meilleure description future des phénomènes sociaux relevant de la guerre que vers une réfutation et une mise à la retraite des anciennes théories. Comme nous le verrons dans la conclusion, de nombreux problèmes consubstantiels à l'analyse de la guerre, comme le poids de l'économie de la technique, du moral et de l'éthique, devront être revus à l'aune de cette réorientation théorique de la recherche polémologique.

Par conséquent, c'est à la matière historique, mieux connue et mieux organisée, que nous demandons de venir renforcer et nourrir notre théorie. Mais l'utilisation combinée d'hypothèses de travail et d'exemples de situations concrètes d'opposition belliqueuse pourra

[313] Sur ce point, voir l'admirable essai d'Imre Lakatos, *Histoire et Méthodologie des Sciences*, Paris, PUF, 1994.

aussi être utile aux disciplines anthropologiques monographiques[314] confrontées à une guerre. Mieux guidée, la recherche monographique se trouve facilitée et permet de vérifier ou d'infirmer la connaissance théorique.

La portion réservée à la guerre dans un livre aussi important que le *Manuel d'ethnologie* de Marcel Mauss, qui a exercé une influence décisive sur plusieurs générations de chercheurs, est en cela très représentative de ce que nous voudrions changer dans l'appréhension du phénomène « guerre ». Les consignes données à l'apprenti ethnologue sur la guerre ne s'intéressent aucunement aux combats, au commandement, à la stratégie, à l'intensité ou à la justification de la violence. Les quelques phrases prescriptives conseillent seulement de s'intéresser aux armes, aux méthodes artisanales qui ont permis leur fabrication et à l'ornement qui les décore[315].

La guerre, en tant que dialectique de la force et tribunal des conflits insolubles, a tout bonnement été ignorée par la pensée anthropologique, lorsque celle-ci s'est constituée en tant que science. Avec constance, elle a été ramenée à des considérations économiques ou techniques qui vident ce phénomène complexe et subtil de sa substance et le ramène à une série de causes finies et bien délimitées. Les rapports de la guerre avec la morale, la religion ou la pensée politique ne sont pas même abordés. À aucun moment, il n'est question de la stratégie militaire en tant que catégorie de pensée commune à tous les peuples pratiquant la guerre, bien que ceux-ci n'aient parfois pas de mots pour la désigner. Les travaux que nous livrons dans cet ouvrage ont pour ambition de contribuer à rendre plus évidents les liens conceptuels dont nous déplorons l'absence chez Marcel Mauss. L'un des rôles d'une sociologie de la guerre est assurément de tisser patiemment ces liens, afin d'autoriser une plus grande transmission de connaissance entre les divers domaines où la guerre est à l'œuvre et exerce son influence.

L'action martiale et ses variations : Une brève présentation de la méthode retenue pour élaborer notre typologie et la mise en forme retenue reste cependant nécessaire avant de passer à sa présentation. Tout d'abord, revenons sur le but de ce travail. Quel est-il ? La raison

[314] Outre l'histoire, l'archéologie et l'ethnographie sont les principales disciplines fournissant à la science humaine l'analyse d'évènements concrets propres à nourrir la réflexion philosophique ou sociologique.
[315] Voir Marcel Mauss, *Manuel d'ethnographie*, Paris, Payot & Rivages, 2002, p.73-78. Encore s'agit-il d'un chapitre consacré aux armes, inclu dans l'analyse des « Techniques spéciales à usages généraux ».

pour laquelle nous avons décidé de présenter l'action martiale en tant qu'art fondamentalement combinatoire est liée à la nature d'affrontement des volontés que représente toute guerre, principe dégagé des œuvres théoriques sur la stratégie. De cette dialectique, nous avons déduit que la guerre n'était pas une affaire de connaissance ou de savoir-faire, mais bien d'adaptation perpétuelle à l'ennemi, ce qui se traduit par la mise en place d'une séquence où chaque mouvement est destiné à faire pièce aux mouvements de l'ennemi.

Ce n'est là rien de très nouveau, la citation de Sun Tzu placée en exergue de cette partie le montre suffisamment. Dans une tout autre époque et un tout autre contexte, le lieutenant-colonel Joly de Maizeroy, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres notait, en 1776, dans son ouvrage intitulé *Théorie de la guerre* : « Faire la guerre, c'est réfléchir, c'est *combiner des idées*, prévoir, raisonner profondément, employer des moyens. De ces moyens, les uns sont *directs*, les autres *indirects* ces derniers sont en si grand nombre qu'ils renferment presque toutes les connaissances humaines… Pour former des projets, la stratégie combine le temps, les lieux, les moyens, les divers intérêts et met en considération tout ce qui est du ressort de la dialectique, c'est-à-dire de la faculté la plus sublime de l'esprit, du raisonnement »[316].

Nous voyons donc la guerre comme un art combinatoire, où l'on atteint ses objectifs grâce à la construction d'une série d'actions ayant pour but de détruire les forces de l'ennemi afin de le forcer à accepter nos exigences dans la paix. Or, comment modéliser ces combinaisons potentiellement infinies ? Nous l'avons vu dans la première partie, l'art de la guerre confronte tout stratège à une série de choix successifs concernant :

_ L'Offensive et la Défensive

_ La Stratégie et la Tactique

_ L'Approche Directe ou l'Approche Indirecte

---

[316] Cité par Jean-Paul Charnay, Paris, PUF, collection « Que sais-je ? », 1995, p.20. Nous soulignons. La formulation de l'essence de l'art de la guerre comme combinaison de moyens directs et indirects, cent cinquante ans avant Liddell Hart, ne peut manquer de frapper les esprits contemporains occupés à l'étude de la stratégie. De même, la méthode de Paul Gédéon Joly de Maizeroy possède de fortes ressemblances avec celle de Liddell Hart, puisqu'il a consacré des ouvrages entiers à la critique des campagnes des armées grecques et romaines et a commenté les ouvrages de Polyen et Frontin. Il traduisit même les ouvrages de Xénophon et Léon VI le Philosophe, empereur byzantin du IXe siècle, dont les *Institutions militaires* contiennent la première mention française du mot « stratégie ». Le projet qu'il donne à son ouvrage principal pourrait d'ailleurs s'appliquer aux puissances européennes contemporaines sans changer une virgule.

C'est, nous en sommes convaincus, le niveau d'abstraction le plus grand et le plus précis qui puisse être atteint. Au-delà, nous nous bornerions à de grandes généralités sur la stratégie et son application. Nous resterions dans une approche réflexive et philosophique qui n'était pas la destination de notre enquête. En deçà, nous nous confronterions à l'infinie diversité du réel, aux 10 000 *li* pour parler comme Lao Tzeu et les taoïstes, et notre méthode aurait été trop proche des procédés propres à la science historique. La triple dichotomie que nous proposons, grammaire fondamentale des choix stratégiques des commandants de groupes belligérants, est selon nous la voie la plus appropriée à une connaissance sociologique de la guerre.

Mais en quoi celle-ci doit-elle consister ? Le niveau de compréhension sociologique, au sein d'une science humaine unifiée, se situe entre la philosophie et l'histoire. D'une part, il ne doit donc pas être une étude *a priori* des propriétés d'un objet, comme l'ont fait Aristote ou, plus près de nous, John Rawls. Il ne doit pas nous plus se donner pour objectif la reconstitution de faits choisis sur une période et une aire données, au moyen d'indices sélectionnés selon des critères bien définis. La recherche sociologique a pour spécificité de tenter de comprendre et d'établir le cadre et la structure des actions, factions et cognitions humaines. Ces cadres et structures, que l'on peut choisir d'appeler idéaux-types, avec Max Weber, catégorie sociale avec Durkheim, typification avec Schütz ou ordres d'activité humains avec Jean Baechler, constituent les clefs de lectures pertinentes du réel, permettant mettre en évidence les régularités et les particularités des sociétés[317].

Notre interprétation des structures de l'activité guerrière répond à la même exigence de « simplification » de l'infinité diversité du réel humain. Sa visée première est de modéliser les choix stratégico-tactiques à la disposition de tout stratège, et d'améliorer la compréhension des cadres de l'action martiale. Au travers de cette grille, représentant les seize types fondamentaux d'actions à la disposition du stratège, nous avons pour ambition de permettre de mieux saisir la manière dont se bâtit une stratégie et d'appréhender les types de choix auxquels tout commandant est confronté en permanence. Cette grille est ainsi un adjudant à la science historique et à la stratégie en ce qu'elle livre deux choses : une interprétation de la

[317] C'est tout l'enjeu débat de la pluralité des approches, lancé dans l'ouvrage et Jean-Michel Berthelot, *Les Vertus de l'incertitude*, Paris, PUF, 1996. Pour un panorama instructif des types d'approche méthodologiques, voir Dominique Raynaud, *La Sociologie et sa Vocation Scientifique*, Paris, Hermann, 2006, qui constitue sûrement la meilleure tentative de « sociologie de la sociologie » à ce jour.

manière dont a été employée la force et donc des résultats d'une guerre ; la possibilité, pour un historien ou un militaire, de comprendre pourquoi tel général a choisi, dans telle situation, ce mode stratégico-tactique.

. Les 16 modes stratégico-tactiques : Penser la guerre en tant qu'agir pur implique de poser l'action comme méthode d'interprétation privilégiée de l'activité martiale. Faire la guerre, c'est avant tout choisir une combinaison de manœuvres cherchant à produire un effet particulier. Quelles que soient les conditions ayant amené à ce choix, nous affirmons que cette construction stratégique n'est *jamais la conséquence mécanique d'une logique de situation*, puisqu'un général peut tout simplement se tromper et adopter une mauvaise attitude. La liberté et la faillibilité de l'action sont en quelque sorte la limite à l'automaticité du déroulement de l'affrontement militaire.

L'utilisation plus ou moins adéquate des moyens par le général peut entraîner des effets tout à fait différents. Sans cette faculté d'adaptation aux actions de l'ennemi, la guerre ne serait qu'une application mécanique de la force. Dans un tel cas de figure, l'attitude la plus appropriée émanerait de la configuration des forces et toute la guerre se déroulerait presque selon un plan établi à l'avance. Mais la guerre, ce n'est pas cela. Tout comme la nature humaine est grande en raison même de ses imperfections, la guerre est un affrontement particulier, car elle s'appuie sur la capacité de choisir entre toutes sortes de combinaisons stratégico-tactiques possibles. Opter pour une stratégie inattendue et victorieuse implique de pouvoir opter pour une autre, éculée et perdante, tout comme le choix d'une carrière d'artiste ou de scientifique contient en lui-même la possibilité de ne jamais rien créer ou découvrir de notable, comme nous le rappellent les personnages de Claës et de maître Frenhofer dépeints par Balzac dans *Le Chef-d'œuvre inconnu* et *La Recherche de l'Absolu.* C'est là ce que le stratégiste américain Edward Luttwak a identifié comme le grand paradoxe de la stratégie : la route la plus longue peut être la plus courte vers la victoire[318].

De plus, l'issue d'une guerre ne se résume pas à une simple alternative victoire/défaite. Avec les mêmes moyens, la victoire peut non seulement changer de camp selon le talent des généraux présents des deux côtés, mais des variations très sensibles de l'état de paix obtenu

[318] Voir Edward N. Luttwak, *Le Paradoxe de la Stratégie*, Paris, Odile Jacob, 1989.

peuvent découler des choix plus ou moins idoines de chaque état-major.

Songeons encore à la différence de situation si l'armée allemande s'était totalement montrée incapable d'endiguer l'avance soviétique après Stalingrad, ou si Staline et Toukhatchevski avaient réussi une opération surprise sur le territoire ennemi quelques mois plus tard, ou encore si le front de l'est s'était stabilisé quelque part en Ukraine alors que les Américains libéraient avec succès l'ensemble de l'Europe. Ces trois scénarios (défaite plus importante pour l'Allemagne, succès foudroyant de l'Union Soviétique, match nul à l'est amplifiant le triomphe américain) dépendent certes de la force de chaque politie, mais en partie aussi de la capacité et de l'aptitude du personnel politique et militaire à organiser et utiliser cette force. Tout notre propos est de montrer qu'il est possible d'analyser ces capacités et d'en faire une véritable sociologie, dans le sens où la stratégie peut être ramenée à une activité sociale d'adaptation réciproque des belligérants les uns aux autres. Les modes stratégico-tactiques sont, dans cette perspective, le type d'action le plus fondamental que nous ayons pu identifier.

Pour mener à bien la succession des combats, chaque camp a donc la liberté de mener la guerre selon seize modes stratégiques. Nous obtenons ainsi l'opposition théorique *a priori* :

OFFENSIVE	DEFENSIVE
_ Stratégie offensive directe, Tactique offensive directe.	_ Stratégie défensive directe, Tactique offensive directe.
_ Stratégie offensive directe, Tactique offensive indirecte.	_ Stratégie défensive directe, Tactique offensive indirecte.
_ Stratégie offensive directe, Tactique défensive directe.	_ Stratégie défensive directe, Tactique défensive directe.
_ Stratégie offensive directe, Tactique défensive indirecte.	_ Stratégie défensive directe, Tactique défensive indirecte.
_ Stratégie offensive indirecte, Tactique offensive indirecte.	_ Stratégie défensive indirecte, Tactique offensive directe.
_ Stratégie offensive indirecte, Tactique offensive directe	_ Stratégie défensive indirecte, Tactique offensive indirecte.
_ Stratégie offensive indirecte, Tactique défensive directe.	_ Stratégie défensive indirecte, Tactique défensive directe.
_ Stratégie offensive indirecte, Tactique défensive indirecte.	_ Stratégie défensive indirecte, Tactique défensive indirecte.

Chaque général doit tenter de produire un plan d'action qui accomplisse une des huit possibilités qu'il a à sa disposition, une fois qu'il a opté pour l'offensive ou la défensive. À toutes les possibilités, son émule peut répliquer par l'attitude de son choix, le « brouillard de la guerre » interdisant jusqu'au dernier moment de connaître les options retenues par l'un comme par l'autre, laissant la possibilité de surprendre et de tromper l'adversaire en attendant le moment décisif du choc des armes. À toute combinaison préside une adaptation aux contingences de la situation, permise par le sens de l'action du commandant en chef. Comme l'a dit David Galula, « nul joueur d'échecs n'a jamais trouvé l'ouverture garantissant la victoire, et nul n'en trouvera jamais. [...] La guerre est un phénomène social encore plus complexe que le jeu d'échecs. Les combinaisons y sont infiniment plus nombreuses, et leur nombre va croissant ». Il est donc impossible de déduire des lois infaillibles au regard de la « profusion des combinaisons »[319]. La création d'une série d'actions en fonction des conditions est l'acte primordial du conflit politique violent. C'est sur elle que doit principalement porter une analyse sociologique de la guerre, car c'est là que réside l'essence de l'action stratégique, plutôt que dans toute méthode ou doctrine d'emploi des forces.

« Saisir les circonstances, s'y adapter, les exploiter, telle fut la base des conceptions de Napoléon » nous dit de Gaulle, refusant d'alléguer les victoires de l'Empereur à tout esprit de méthode figé et rigide. « On chercherait en vain dans ses plans et dans ses ordres l'ombre même d'une théorie du procédé : à Austerlitz, se repliant d'abord sur un terrain choisi d'avance, s'y défendant ensuite, attaquant en fin de journée ; à Iéna, prenant l'offensive de front et l'entretenant jusqu'à ce que fût obtenue la déroute des Prussiens ; à Eylau, fixant les Russes, tandis qu'il s'efforçait de dérober leur flanc ; à Laon, à Arcis-sur-Aube, rompant un combat mal engagé ; mais excellant à adapter toujours ses conceptions aux circonstances qu'il étudiait passionnément : l'ennemi, le terrain, les distances, la personnalité de ses lieutenants, la valeur et l'état de ses troupes »[320]. C'est armés de ces maîtres-mots, combinaison et adaptation, que nous voudrions à présent aborder la typologie que notre étude nous a conduits à élaborer.

---

[319] Les citations sont tirées de David Galula, *Contre-insurrection*, *Théorie et Pratique,* Paris, Economica, 2008, p.1 et 2.
[320] Charles de Gaulle, *Le Fil de l'Epée* (1932), in *Le Fil de l'Epée et autres écrits*, Paris, Plon, 1999, p.197.

Explication des termes : Enfin, nous voudrions livrer quelques ultimes précisions sur les termes utilisés à l'intérieur de la description de chaque mode, afin de ne prêter le flanc à aucune méprise. Voici donc ce que nous entendons par les six termes que nous avons sélectionné :

.Description : La priorité est bien entendu de décrire en quoi consiste chacun des modes examinés successivement. La description succincte des caractéristiques générales de la combinaison stratégico-tactique nous fera saisir les types d'objectifs que peut remplir chaque mode. S'agit-il de défendre une position sur le théâtre de guerre, ou bien d'en conquérir une ? La manière de détruire la force de l'ennemi est-elle le fait d'une bataille (c'est-à-dire tout choc entre deux groupes belligérants, bataille dérivant du latin *battalia*, signifiant un combat d'entraînement entres gladiateurs ou soldats, lui-même dérivé du verbe *battuo*, « battre, frapper, plier ») ou bien de l'action affaiblissante du milieu ? Dans quelles conditions veut-on atteindre la bataille, et comment soutenir la collision avec la force de l'ennemi ? Autant de questions auxquelles doit répondre ce paragraphe introductif.

.Pourquoi choisir ce mode ? : La question sera ensuite, de savoir à quelle configuration des forces le mode examiné se plie-t-il le mieux. Le déséquilibre ou au contraire la relative homogénéité de la puissance, la nature des systèmes techniques en présence, la solidité des lignes de ravitaillement, ainsi que le terrain, le climat et la population d'un théâtre de guerre sont autant d'éléments influençant le choix des enchaînements stratégiques et tactiques. Ainsi, nous voudrions que chaque mode permette de mieux répondre à la question : quels paramètres relatifs à la situation et à la condition des deux armées ont conduit un général à choisir ce mode en particulier ? Et, par extension, le mouvement étudié était-il judicieux, attendu ou franchement inapproprié ?

.Touches privilégiées : Chaque mode est ici vu comme une combinaison des quatorze touches du clavier stratégique, que nous empruntons au général Beaufre. Les propriétés de ces touches (« Attaquer », « Forcer », « Surprendre », « Feindre », « Tromper », « Fatiguer », « Poursuivre », « Riposter », « Se Garder », « Parer », « Dégager », « Esquiver », « Rompre », « Menacer ») sont résumées dans le tableau de la page XXX. Chacun de ces « coups » possède une valeur défensive ou offensive relative, qui peut cependant s'inverser selon le

contexte concret dans lequel il est porté. Ainsi, la touche « Attaquer » peut-être utilisée dans le cadre d'une bataille défensive, afin de détruire l'avance de l'armée avant qu'elle ne soit dans les meilleures conditions pour passer à l'offensive. Inversement, le bataillon ennemi que cet assaut défensif prend pour cible sera placé dans l'obligation de « Parer » le choc ou de l'« Esquiver » et donc d'adopter une position temporairement défensive. Nous avons déjà insisté sur le caractère mixte de l'action violente, très bien décrite par Clausewitz dans les livres relatifs à l'attaque et la défense du traité *De la Guerre*. Chaque bataille sera donc caractérisée, non par les mille et un mouvements qu'elle renferme, mais par les mouvements décisifs qui ont conduit aux effets principaux de la bataille[321].

Nous insistons par ailleurs sur le fait que l'utilisation des touches est plus métaphorique au niveau stratégique. À la rigueur, il aurait fallu mettre au point une autre liste de mouvements fondamentaux, inspirée par exemple du déplacement des pièces sur un échiquier, puisque l'on n'attaque, ne pare, ni ne riposte véritablement sur le plan stratégique. On se contente d'effectuer des mouvements préparant à ces actions. Mais une seconde liste aurait été un strict équivalent de la première, les termes changeant seulement et l'intention restant la même, nous avons choisi de réutiliser les mêmes dénominations, dans un sens simplement figuré.

.Exemples historiques : L'illustration de la diversité que renferme chaque mode est un des points essentiels de notre démonstration. C'est l'affirmation que les cadres de l'action martiale sont universels, c'est-à-dire atemporels et transculturels (aucune culture n'en serait privée en raison d'une quelconque lacune conceptuelle ou technique). Nous avons ainsi cherché à donner des exemples de chaque mode dans sept époques ou aires culturelles différentes.

---

[321] A Austerlitz, Napoléon a, par exemple, forcé les forces austro-russes à l'attaquer sur le fameux plateau de Pratzen, afin qu'elles se désorganisent,. Simulant la fuite et envoyant de faux courriers réclamant une audience avec les deux empereurs, il a persuadé les généraux du tsar qu'il disposait d'une armée épuisée et moins nombreuses que les 73 000 hommes sous ses ordres. Piégés, ceux-ci chargèrent sur le flanc droit des Français, se découvrant et se plaçant dans une position impossible à défendre. Habillement embusqués, les troupes de Saint-Hilaire et Vandamme prennent à revers la charge des Russes sur le plateau, coupant en deux leur armée. La bataille, d'un strict point de vu tactique, est une bataille défensive, où Napoléon a délibérément cherché à se faire attaquer pour déstructurer les troupes qu'on lui opposait, et leur porter une riposte fatale. Les touches « Attaquer » et « Forcer », utilisées aux moments décisifs de l'engagement, l'ont donc été dans le cours d'un mouvement défensif, certes feint, mais défensif tout de même.

1) l'antiquité euro-méditerranéenne : soit environ du IIe millénaire av. J.-C. à la chute de l'Empire romain, au tournant du Ve siècle.

2) L'époque médiévale : s'étalant, selon les critères usuels, des Grandes Invasions à la fin de la guerre de Cent Ans et la chute de Constantinople, en 1453.

3) L'époque moderne, de 1453 à la fin de l'épisode révolutionnaire et impérial français en 1815.

4) Monde contemporain : de la fin du Premier Empire à nos jours.

5) Monde chinois[322] : nous entendons par monde chinois la Chine et le monde sinisé (Corée, Japon, Indochine, qui ont tous subi l'influence de la culture de l'empire du Milieu). Cette partie du monde a produit une très importante littérature stratégique, continuant d'irriguer la pensée moderne, et à laquelle nous avons fait de nombreuses références dans cet ouvrage. Toutes les approches que nous avons repérées y sont présentes.

6) Asie Antérieure : C'est l'Asie des Grecs, une des trois parties du monde avec l'Europe et la Libye (=le Maghreb, à partir du désert séparant l'Égypte de Cyrène), qui marque ses limites occidentales. Située au-delà des terres grecques d'Asie Mineure, elle s'étend jusqu'à l'Inde que le premier des historiens situe à l'extrémité du monde. Elle correspond aujourd'hui aux pays arabes, à Israël, la Turquie et au monde perse (Iran+une partie des pays d'Asie centrale, d'Afghanistan et du Pakistan). Aire de civilisation très ancienne, elle recèle de très nombreux exemples de guerres et d'affrontement en tous genres, très utiles pour mettre en perspective l'histoire militaire de l'Europe et sa prétendue « linéarité »[323].

7) Monde tribal : Enfin, puisque la guerre n'est pas une affaire de complexité ou de niveau de connaissance, il doit être possible de trouver des exemples, d'ampleur certes moins grande, de tous les modes stratégico-tactiques dans les sociétés n'ayant pas encore atteint une organisation étatique solide. Il s'agira ici principalement des tribus et chefferies, opposées aux plus tardives et plus évoluées cités, royaumes, nations et empires, traités dans les autres catégories. Pour ainsi dire, nous reprenons à notre compte les propos de Polyen, qui justifie l'ajout à ses *Stratagèmes* d'exemples issus des guerres menées par les « Barbares » en

---

[322] Nous reprenons le terme au célèbre et excellent ouvrage de Jacques Gernet, *Le Monde Chinois*, Paris, Armand Colin, 1999.

[323] Pour une histoire globale de cette région, consulter par exemple l'ouvrage récent de Pierre Moussa, *Les 25 empires du désert,* Paris, Saint-Simon, 2011. Sur le terme « Asie Antérieure », voir Jean Baechler, *Esquisse d'une histoire universelle*, Paris, Fayard, 2002.

argumentant une certaine universalité de l'esprit stratégique, direct comme indirect : « Il ne faut pas s'imaginer qu'ils manquent d'esprit. Ils ont de l'inventivité, du vice et du talent pour la fourberie ; il est bon de vous avertir, tout comme les généraux que vous enverrez contre eux quand vous leur ferez la guerre, de ne pas les mépriser comme des hommes sans finesse ni malice. Au contraire, leur plus grande spécialité consiste à tromper et à chercher des prétextes pour se parjurer. Et tout Barbare s'appuiera plus sur ce type de ruse que sur le courage et les armes. La précaution la plus sûre qu'on puisse donc prendre contre eux est la méfiance, qui nous fera prévoir et découvrir leurs ruses et leurs pièges, en même temps que nous leur opposerons la force des armes »[324]. À noter que l'indigence des sources peut nous conduire, plutôt qu'à l'analyse de batailles ou de guerres précises, à la description d'un « régime militaire », tel que nous l'avons défini, favorisant un mode en particulier.
NB : nous avons exclu de la typologie les aires culturelles indiennes, mésoaméricaines et andines, par manque de temps et pour ne pas trop surcharger la lecture. La diversité tant géographique que temporelle des sources rapportées nous semble néanmoins suffisante pour démontrer l'universalité de notre grille de lecture.

.Auteurs : Soit l'hypothèse suivante : les grands auteurs militaires ont tous conseillé un type de guerre, qui peut se ramener à quelques modes stratégico-tactiques et parfois même à un seul. Plus qu'un type d'approche ou de combat, les auteurs les plus étudiés ont tous conseillé un style de guerre, cherchant la victoire par une méthode particulière. Notre hypothèse est qu'il est possible de rapporter la (ou les) prescription stratégique des auteurs à une (ou quelques-unes) des combinaisons fondamentales que nous avons repérées. Cet alinéa, plus qu'une formulation définitive, est un essai de lecture originale de l'histoire de la pensée stratégique, vue au moyen des modes stratégico-tactiques. Les extraits que nous livrons ne sont pas une étude d'ensemble de la pensée de chaque auteur, mais l'identification d'une méthode participant de l'essence d'un des modes.

.Corruption : Enfin, chaque système de pensée, si fructueux qu'il put être à un moment donné, ne peut manquer de se gripper et de perdre en efficacité au fil du temps. La guerre étant un art

[324] Polyen, *Stratagèmes,* préface du Livre VII (Paris, Editions Mille & Une Nuits, 2011, p.9)

d'adaptation à l'autre, la répétition rigide des préceptes d'un génie militaire par trop révéré peut produire de véritables désastres (il peut parfois s'agir d'une même recette appliquée par un même chef militaire dans des conditions ayant radicalement évolué). Pire, une répétition des mêmes combinaisons éculées est souvent la source de choix malencontreux, privés de tout effet de surprise. Les causes de cet enrayement des modes et leur utilisation à mauvais escient dans des contextes inappropriés expliquent en partie certaines des catastrophes les plus cruelles de l'histoire militaire. Nous verrons quelques-uns des exemples les plus frappants où la sempiternelle répétition du même entraîna les conséquences les plus fâcheuses. « Il ne faut pas user toujours des mêmes modes d'opération, même s'ils semblent efficaces », nous dit l'empereur byzantin Maurice, dans son *Strategikon*. « L'ennemi en prendra assez vite l'habitude, il s'y adaptera et pour vous, ce sera le désastre »[325]. C'est précisément ce que les stratégies présentées dans cet alinéa n'ont pas su réaliser.

[325] *Emperor's Maurice's* Strategikon, *Handbook of Byzantine Strategy*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 1984. Livre VII, in Gérard Chalian, *Anthologie de Stratégie mondiale*, p.223.

A) Essai de Typologie

1) Stratégie Offensive directe – Tactique Offensive directe

. Description : Nous abordons l'étude des seize combinaisons fondamentales de l'action martiale par l'attitude stratégique directe, consistant à tenter de s'emparer d'un théâtre de guerre par un assaut brutal et la destruction des forces de l'ennemi le protégeant. Pour parvenir à cette fin, le mode associant stratégie et offensive directes est le plus commun et le moins surprenant pour l'adversaire. Combinant deux approches directes, il permet de lancer ses forces en faisant le maximum de dégâts conventionnels, dans un combat où l'on n'attend pas ou peu de surprise. Ses avantages ne sont pas à négliger, car, en tant que mode stratégico-tactique le plus conformiste, il fait appel aux habitudes et aux méthodes auxquelles les soldats sont le plus rompus. En outre, une certaine tendance à la canonisation des combats ne peut manquer de se faire jour si les belligérants emploient régulièrement, par convention ou par impératif éthique, le même genre d'approche sans cesse renouvelé. À l'inverse, les aspects attendus et « téléphonés » d'une stratégie et d'une tactique par trop directes peuvent prêter le flanc à toutes sortes de stratagèmes et de ruses. Le stratège usant de ces méthodes est donc particulièrement exposé face aux modifications subites de l'art de la guerre.

. Pourquoi choisir ce mode ? : Ce mode est, sans conteste, le propre des armées disposant d'un surcroît de puissance par rapport à l'adversaire et qui, sûres de leurs forces, avancent sans estimer que l'adjonction de ruse soit nécessaire à leur victoire. Mais il existe une autre grande raison d'opter pour ce mode, dont la justification prend racine dans des considérations éthiques. Ainsi, l'approche frontale et dénuée de toute ruse peut être délibérément choisie parce qu'elle est la seule jugée digne d'un véritable guerrier et qu'elle seule peut apporter une victoire sans honte. Par exemple, la guerre des Papous, telle que la décrit Malinowski[326], est emprunte d'interdits et de tabous religieux qui rendent inacceptable

[326] Bronislaw Malinowski, *War and Weapons among the Natives of the Trobiand Islands,* extrait de la revue *Man,* Volume 20, janvier 1920, p 10. Nous développons l'exemple dans la suite de ce mode.

toute attaque de nuit ou toute manœuvre consistant à surprendre l'adversaire alors qu'il a l'arme au pied. Il en va de même dans la Grèce antique, ou la guerre sportive menée par les cités rivales ne pouvait déroger à un certain rituel. Et si la guerre ne commençait pas par un sacrifice, elle était déclarée impie et illégitime, comme nous le confie Polybe au sujet de la guerre de Carthage contre ses mercenaires révoltés.[327]

. Touches privilégiées : La gamme formée par les touches les plus utilisées est simple. Elle consiste en une alternance de coups « Attaquer » et « Forcer ». Il en est ainsi puisque ce mode décrit les approches *qui ne sont pas destinées à surprendre et tromper l'adversaire.* Ainsi, comme nous aurons à le souligner à plusieurs reprises, nous pouvons très bien ranger une séquence de mouvements et d'engagements sous la catégorie « Stratégie Offensive Directe/Tactique Offensive Directe » tout en observant des éléments indirects et l'usage de quelques touches extérieures à la gamme. Pour ainsi dire, le mode n'est pas une réalité en soi que le stratège décide d'employer consciemment, mais le résultat de la coalescence des diverses manœuvres successivement effectuées et de leur résultat, indépendamment de l'objectif qui lui était attribué.

Ainsi, une manœuvre destinée à surprendre, mais parfaitement prévue par l'adversaire revêt un caractère direct, alors qu'une action directe qui prend de court un adversaire négligeant acquiert par-là même la qualité d'indirecte. Notons bien que, pour ce mode comme pour tous les autres, ce sont les initiatives *déterminantes* qui donnent sa coloration à la volonté stratégico-tactique du commandant. Tout dépend des observations dont dispose l'analyste et des choix qu'il fait en conséquence. Notons bien que, dans certains cas, il est difficile de trancher avec certitude puisque, tout comme le prince Bolkonsky de *Guerre et Paix* lors de la bataille de Waterloo, chacun possède sa propre vision de l'engagement, ainsi que des causes et des effets qui y sont à l'œuvre.

[327] Qui est dite « Ασπονδος », en I,65,6 de l'*Histoire*. Signifiant à l'origine dénuée de sacrifice (σπονδος signifiant précisément libation), le terme semble avoir pris sous la plume de Polybe le sens de « sans relâche » « implacable » (voir la notice du dictionnaire Grec-Anglais Liddell-Scott), associant un même mouvement symptomatique la dérégulation religieuse de la guerre et sa montée aux extrêmes hypertonique. Merci à Jean Baechler et à Athanasios Samartzis pour leurs indications sur ce point.

. Exemples historiques : Antiquité : Granique, -334 : Premier véritable engagement d'Alexandre le Grand contre les troupes perses de Darius, la bataille du Granique (un fleuve à l'extrême nord de l'Asie Mineure, tout près du détroit des Dardanelles et du site de l'ancienne Troie) mit aux prises deux armées de taille comparable. Les deux armées tombent l'une sur l'autre dans le cours de l'après-midi, alors que les Perses occupent une place forte naturelle surplombant un gué du fleuve. Elles sont composées de 30 000 fantassins chacune, plus une cavalerie de 5000 chevaux environ pour les Macédoniens et de 10 000 pour les Perses (les phalangites et les mercenaires grecs de l'armée de Darius, qui constituent des corps d'élite, représentaient environ un tiers de chaque armée).

Selon les récits que nous livrent Plutarque et Arrien, les généraux d'Alexandre tentèrent de dissuader leur chef d'attaquer sans préparation une formation occupant fortement sa position, située en haut d'un puissant escarpement. Arrien va même jusqu'à mettre ce discours dans la bouche de l'un de ceux-ci, Parménion : « Il ne serait pas sans danger d'entreprendre l'opération : en effet il n'est pas possible de conduire l'armée sur un large front à travers le fleuve, dans lequel on voit des endroits profonds et dont tu peux te rendre compte que les rives elles-mêmes sont très élevées à pic ; nos troupes arriveront sur l'autre rive en désordre et en colonne par un, formation on ne peut plus vulnérable, et seront attaquées par une cavalerie ennemie en formation impeccable. Ce faux pas initial serait accablant présentement et très inquiétant pour l'issue de la guerre dans son ensemble »[328].

La réponse d'Alexandre, qui s'est peut-être aperçu que ses adversaires sont disposés en rang trop mince pour soutenir la charge des phalanges, est radicalement opposée à ces avis : « Ce serait indigne, à mon avis, de la renommée des Macédoniens et de ma promptitude à courir aux dangers ; il me semble que je redonnerais courage aux Perses, qui se croiraient les égaux des Macédoniens au combat si, tout de suite, ils n'ont rien éprouvé qui puisse provoquer leur crainte »[329]. Il choisit de traverser le fleuve, en profitant du courant qui le portera avec rapidité sur l'autre rive. La première phalange et la cavalerie concentrent leur effort « au plus épais de la cavalerie ennemie, là où les généraux perses s'étaient placés »[330].

---

[328] Arrien, L'*Anabase,* Paris, Editions de Minuit, 1984 (traduction Pierre Savinel), *I, 13, 3-5*, p.35.
[329] *Ibid,* I, 13, 6, p.35.
[330] *Ibid,* I, 15, 3, p.37. Voir aussi la description plus détaillée de ces furieux combats par Plutarque dans sa *Vie d'Alexandre,* XVI, 1-19.

Parvenant à occuper les combattants perses, ils permettent le passage de l'armée entière, qui déloge bientôt les hommes de Darius de leur citadelle rocheuse. Le caractère direct de la tactique ne fait aucun doute : Alexandre se repose sur la puissance de la phalange, encore inconnue à son adversaire, pour enfoncer le dispositif de son adversaire, le général grec Memnon de Rhodes, qui commande les mercenaires grecs et les troupes du Grand Roi. Le résultat est probant : les Perses fuient et Alexandre s'empare des places fortes de Troade, dont Sardes. L'invasion de l'Asie commence sous les meilleurs auspices, grâce ce coup de force qui montre la supériorité technique indéniable des Grecs sur leur opposant. Conscient de cet avantage, Alexandre l'a exploité impétueusement et judicieusement grâce à cette utilisation intelligente de la tactique et de la stratégie indirecte.

Moyen-âge : Première bataille de Ramla, 7 septembre 1101 : L'un des atouts majeurs des Croisés, lors de la Première Croisade, fut sans conteste la force offensive des chevaliers lourdement équipés. Faisant face à des cavaleries plus légères, elles apportèrent un appui décisif lors des sièges de Jérusalem et d'Ascalon (à l'été 1099), en annihilant les tentatives de sortie des Sarazins. Cependant, la supériorité de ce corps d'armée apparut avec le plus d'éclat à la bataille de Ramla, où le nouveau roi de Jérusalem, Baudouin 1er, mit en déroute plus de dix mille fantassins envoyés par l'Égypte fatimide grâce à deux cent soixante chevaliers et neuf cents soldats à pied.

La ville de Ramla est située sur la route du Caire à Jérusalem. C'est là que s'affrontèrent les troupes du roi franc et la première expédition du sultan pour mettre à la présence chrétienne en Palestine. Cantonné dans la forteresse d'Ascalon, le général Saad al-Dawlah prépare la prise de Jérusalem à l'abri des raids des chevaliers. Les Croisés décident de prendre les devants et d'aller déloger cette troupe sur un terrain plus favorable, où ils peuvent profiter à plein des atouts de la charge de cavalerie lourde. Ils ne disposent que de faibles troupes, que leur chef dispose en six sections d'assaut. Sereins, les soldats fatimides attendent avec patience et fermeté que leur adversaire s'épuise ou renonce.

Après la première et la seconde vague d'attaque, mises en déroute par la défense, les musulmans décident de contre-attaquer et de poursuivre les assaillants vaincus, déséquilibrant ainsi leur dispositif. Constatant leur erreur, Baudouin fait charger ses quatre dernières sections, qui enfoncent cette fois les rangs musulmans. La troupe plus de dix fois supérieure

est prise de panique. La présence croisée en Terre Sainte est sauve.

Moderne : Bataille de Fornoue, 6 juillet 1495 : Le début des guerres d'Italie est dominé par la grande supériorité de l'armée royale, sortie victorieuse de la guerre de Cent Ans quelques décennies auparavant et réformée avec talent par Louis XI. Disposant d'une coûteuse artillerie, dont sont dépourvues les armées plus restreintes des potentats italiens, Charles VIII entre dans Naples à l'hiver 1495, après huit mois de campagne où il n'a pas rencontré de résistance de la part des cités non-coalisées. Mais bientôt, poussées par l'Espagne et mécontentes de la domination française, celles-ci forment la Ligue de Venise et déclarent leur hostilité au souverain capétien. Parcourant péniblement l'Italie bouillonnante et ralentie par ses lourds canons dans le massif des Apennins, les troupes françaises rencontrent finalement celles de la Ligue à Fornoue, près de Parme.

Affamées et affaiblies par l'obligation de laisser de fortes garnisons dans les villes qu'elles ont traversées, elles envoient une supplique à son adversaire pour que celui-ci la laisse regagner la France sans combat. Essuyant un refus, le roi, acculé dans une position défavorable, n'a d'autre choix que d'attaquer pour briser le rideau défensif que les Italiens lui opposent. Forte de huit mille hommes, contre vingt-six mille pour ses opposants, l'armée française se met la première en mouvement. Les soldats italiens contre-attaquent à la fois sur l'avant et l'arrière de la formation française et s'emparent rapidement des réserves et des bagages du roi. Certains de leur victoire, ils délaissent alors le combat pour se livrer directement aux habituelles rapines. Mais bien groupée, l'armée française repousse les assauts veules de ses adversaires et les met bientôt en déroute, franc hissant l'obstacle qu'on avait dressé pour les arrêter. Passée tout près de la déroute, elle se réfugie à Asti, près de Turin et peut regagner sans danger la France avec ses meilleurs chefs et le plus gros de son artillerie. La *furia francese* déferlera dès l'année suivante sur la péninsule à nouveau divisée.

Monde contemporain : Verdun, 21 février - 19 décembre 1916[331] : Voyant le front bloqué à l'ouest, l'état-major allemand identifie un point faible du dispositif français, la ville de

[331] Voir Basil Liddell-Hart, *A History of the First World War*, London, Cassell, 1970, p.216 et suivantes.

Verdun, sur la Meuse, que l'on juge moins bien défendue que le reste du front. Rassemblant une quantité impressionnante de canon et de mortiers, les troupes du général von Falkenhayn débutent leur préparation d'artillerie à l'aube du 21 février. Deux millions d'obus sont déversés sur le dispositif français. À seize heures, soixante mille soldats prennent l'offensive dans le bois des Caures, à vingt kilomètres au nord de la ville. Leur progression, ralentie par l'état désastreux du terrain après le déluge de feu qu'ils pensaient décisif, est stoppée par les quelques survivants.

Rappelé de Paris où il commande une armée de réserve, Pétain est chargé de garder la place coûte que coûte. Il y parvient, en réorganisant la disposition de l'artillerie, en établissant un relais plus rapide des hommes, en sécurisant l'étroite bande de ravitaillement (« la Voie Sacrée » de Barrès) et en constituant une des premières unités de chasse de l'aviation, chargée plus particulièrement du renseignement. Au prix de souffrances immenses, qui durent plus de neuf mois, l'offensive est repoussée et les Allemands refoulés. Le mode « stratégie offensive directe, tactique offensive directe » a été sans cesse préféré par le commandement allemand, jusqu'à l'échec devant le fort de Souville, pourtant rasé par les obus, le 12 juillet. Seule la tentative d'attaque de la rive gauche de la Meuse, voulue par le prince impérial Guillaume, peu être vue comme une tentative d'attaque détournée, visant à « faire taire les canons français ». Mais cette « bataille dans la bataille » autour du Mort-Homme ne dure qu'une dizaine de jours, du 6 au 15 mars.

Les pilonnages reprennent alors, sans plus d'efficacité. Après le déclenchement de la Bataille de la Somme par Joffre le 1er juillet, des troupes sont prélevées pour parer à l'offensive française. Les troupes de Pétain regagnent peu à peu le terrain, jusqu'au 19 décembre, où les positions de départ sont réoccupées à peu de chose près. Sept cents mille morts et quatre cents mille blessés n'ont permis aucune avancée significative sur le front ouest. Commentant cette bataille apocalyptique, Liddell Hart semble ne pas trouver la moindre once d'approche indirecte dans tout le plan allemand : « Cette opération fut essentiellement une approche directe, à moins que l'idée de "saigner" l'ennemi jusqu'à ce que mort s'ensuive, au moyen d'une série illimitée de piqûres de sangsues localisées, puisse être qualifiée d'indirecte[332]. Mais le gaspillage de sangsues provoqua la banqueroute »[333].

[332] Ce fut l'une des justifications *a posteriori* de l'état-major allemand, qui ne semble pas correspondre au plan

Asie Antérieure : Siège de Megiddo (-1480 environ)[334] : À partir du Nouvel Empire, la vie politique de l'Égypte pharaonique ne se limite plus au cours du Nil. Envahis à plusieurs reprises et toujours menacés, les divins souverains cherchent à sécuriser leur *heartland* nilotique en s'emparant des territoires de Syrie-Palestine, où ils érigent une série de places défensives. Mais cette politique impériale mécontente les habitants de la région, qui se révoltent sporadiquement. L'une de ses révoltes nous est contée par les *Annales de Thoutmosis III*.

Composées de trente et un « rois » ou chefs locaux coalisés contre la domination égyptienne, leurs forces fuient devant les armées égyptiennes, fortes d'environ dix mille hommes. Ils s'enferment dans Megiddo, située de nos jours dans le nord de l'État d'Israël, sur le mont Carmel.

Selon le texte, ceux-ci adoptèrent vraisemblablement une stratégie défensive indirecte (la fuite) couplée à une tactique défensive directe, avec leur retranchement dans le tell fortifié de Megiddo. Après sept mois de siège, la ville est prise lors d'un assaut décidé des soldats égyptiens. Dans les annales composées par le scribe Tjenen, on trouve cette injonction lancée à ses soldats par le Pharaon devant la ville où se sont regroupés ses ennemis en fuite : « Tous les chefs des pays du Nord sont enfermés à l'intérieur de la place. C'est donc prendre mille villes que de prendre Megiddo. Emparez-vous de la ville vaillamment ! ». Le récit qui nous est resté, ainsi que l'emphase mise sur la bravoure et l'ardeur de l'armée, incitent à penser que le siège fut mené selon les méthodes d'investissement les plus « directes ». Là encore, les indications du texte laissent apercevoir la conjonction entre l'emploi d'un mode doublement direct (poursuite et assaut) et la valorisation, dans l'éloge du souverain guerrier, de la force au détriment de la ruse.

Chine : Guerre Han-Gojoseon , -108/-109[335] : L'unification de l'aire culturelle chinoise,

---

initial.

[333] Basil Liddell-Hart, *Stratégie*, op. cit. p.242.

334 Voir Donald B. Redford, *The Wars in Syria and Palestine of Thutmose III*, Leiden-Boston, Brill, 2003, p.25-40 et 206-207.

[335] Li Ogg, *Histoire de la Corée,* Paris, PUF, 1969, p.12-13.

achevée en 221 avant notre ère par le premier empereur Qin, a été consolidée par la dynastie Han à partir de 206. Mais de nombreux opposants à l'empire se sont réfugiés dans la péninsule coréenne, où règne la dynastie des Gojoseon. Irrité par cette dissidence persistante, l'empereur Wudi lance une expédition de conquête pour annexer ce voisin semeur de troubles. En 108, il lance une offensive, à la fois maritime et terrestre sur la ville de Wanggeom (près de l'actuelle Pyongyang). Les cinquante mille soldats chinois, épaulés par les traditionnels chars de combat, surpassent largement les capacités de l'antique principauté coréenne.

Cependant, la prise de possession de la péninsule coréenne n'est pas immédiate. Elle est retardée par la résistance des petites chefferies coréennes, qui utilisent avec efficacité l'embuscade et la fuite pour empêtrer l'offensive chinoise dans l'hostile climat du nord de la péninsule. Devant cette résistance, l'empereur envoie finalement de nombreux renforts, qui parviennent à prendre Wanggeom où était retranchée l'ultime résistance à l'incoercible puissance chinoise. L'approche directe et triomphale de Wudi s'est révélée victorieuse, mais beaucoup plus coûteuse que les plans ne l'avaient prévu.

Monde tribal : Outre l'efficacité militaire elle-même, un des points les plus essentiels pour le choix des modes stratégico-tactiques semble se situer dans l'image que se fait une culture du bon guerrier. Ainsi, les représentations éthiques ont une incidence directe sur la stratégie développée par une politie et pèsent de tout leur poids sur le « régime militaire »[336].

C'est, par exemple, ce que nous laisse deviner la situation d'un endroit isolé, l'archipel des Trobriand, telle que la décrivait Bronislaw Malinowski en 1920 :

> « Les natifs des Trobriand ne sont ni des cannibales ni des chasseurs de têtes, et par conséquent, il manque à la guerre les deux motivations principales typiques de la Papouasie et de la Mélanésie. Cependant, ils combattent avec acharnement, et mènent des guerres systématiques et impitoyables. Leur façon de combattre, néanmoins, contenait une dose considérable de loyauté et de justice, avec de strictes règles de conduite, qui étaient scrupuleusement observées. Ils ne pratiqueraient jamais de raids nocturnes sur un autre village (prenant par surprise et assassinant brutalement tous les habitants dans leur sommeil), une forme d'assaut pourtant très populaire chez les tribus papoues. Ils n'inviteraient pas non plus un parti venant d'une autre région pour la mettre à mort

[336] Point sur lequel nous reviendrons dans la conclusion et sur lequel portent d'autres recherches menées en parallèles.

> traîtreusement. Ils ne combattraient jamais sans en avertir leur adversaire, ni ne mèneraient une bataille nocturne, et bien que la victoire complète (c'est-à-dire la mort des ennemis et la destruction de leur village) était l'objectif ultime de la guerre, le simple fait de se battre, comme dans un sport, et la gloire dérivée de l'étalage de leur courage et des leurs capacités, étaient des motivations importantes à la guerre »[337].

Il apparaît clairement que tout emploi de la ruse est banni de la guerre chez les Trobriandais et, avec elle, de la manœuvre indirecte. Outre les dimensions éthiques, comme la protection des messagers/diplomates, l'absence totale de ruse et l'annonce claire des combats ramènent inexorablement le combat à une épreuve de force concertée. La capacité de surprendre et de tromper l'adversaire est délaissée, car réprouvée.

Le véritable triomphe est celui du guerrier abattant un adversaire en pleine possession de ses moyens, et n'est pas sans rappeler l'éthique de la Grèce homérique et classique. Mais là où les manœuvres du guerrier à cheval ou de la formation d'hoplites laissaient une place à la manœuvre indirecte, le combat se concentre ici sur le corps-à-corps le plus strict, comme le montre la détermination du lieu de bataille lui-même : « À mi-chemin entre les deux villages-capitale, un endroit était choisi, où l'on dégageait une ère circulaire, qui ferait office de théâtre de la bataille. Les opposants se rangeaient l'un face à l'autre, à une distance d'environ trente à cinquante mètres, d'où les guerriers se jetaient leurs lances »[338]. La ruse, horreur du guerrier trobriandais, est purement et simplement évacuée de l'affrontement, et avec elle toute possibilité de manœuvre indirecte.

. Auteurs : Clausewitz et les Clausewitziens (jusqu'en 1918) : La critique du stratège prussien par Liddell Hart est d'une dureté que l'on a du mal à saisir aujourd'hui. Mais à travers le maître à penser, c'est surtout ses disciples contemporains que vise le théoricien de la manœuvre indirecte. Sa vision de l'œuvre de Clausewitz, inachevée et par conséquent sujette à toutes sortes d'interprétations, a néanmoins le mérite de tordre le cou à lecture étriquée qui en a été faite jusqu'à la fin de la Première Guerre mondiale par les généraux des grandes puissances. C'est avant tout leur point de vue agonisant que veut décrédibiliser Liddell Hart,

[337] Bronislaw Malinowski, *War and Weapons among the Natives of the Trobiand Islands,* op. cit. p.10.
[338] *Ibid.* p.11. Notons que les armes, se résumant à une lance et un bouclier, étaient tout à fait comparables et façonnées selon les mêmes techniques rustiques.

dont les principaux travaux ont été publiés pendant l'entre-deux-guerres. Tombée en désuétude après les boucheries de 14-18, Clausewitz sera redécouvert bien plus tard, à la fin de Guerre froide, sans doute avec plus de nuances et avec tout le recul nécessaire. Mais à n'en pas douter, les critiques adressées par Liddell Hart en plein combat idéologique permettent de garder à distance la vision purement offensive de son œuvre.

> « La tendance de Clausewitz à aller aux extrêmes se manifeste [...] dans son exposé sur la bataille considérée comme un moyen au service de la fin que la guerre se propose. Il ouvre les débats avec cette assertion catégorique : « Il n'existe qu'un seul moyen, c'est le combat ». Ce qu'il justifie en une longue argumentation démontrant que, dans toutes les formes de l'activité militaire, « l'idée du combat doit être nécessairement à la base ». [...] En outre, Clausewitz déclare que « les dimensions de nos propres forces militaires doivent être toujours, *ceteris paribus*, d'autant plus considérables que le but visé est la destruction de la puissance ennemie. Le danger réside en ceci : la plus grande efficacité que nous recherchons dépend de nous-mêmes, et c'est pourquoi elle entraîne les pires conséquences dans le cas où la victoire nous échappe.
>
> De sa propre bouche, Clausewitz prononce ici un verdict prophétique sur le retentissement de sa théorie chez ceux qui la suivirent au cours des deux dernières guerres mondiales. Car c'était bien l'aspect idéal et non l'aspect pratique de son enseignement relatif à la bataille qui lui avait survécu. Il contribua à accentuer la déviation en arguant que c'est uniquement pour éluder les risques de la bataille que "tous les autres moyens sont utilisés". Et il cristallisait cette erreur dans l'esprit de ses élèves en insistant sur cet idéal abstrait. [...]
>
> En se transmettant aux successeurs, elle s'affirma comme une doctrine convenable, certes, pour former des caporaux, mais non des généraux. Car, en présentant la bataille comme la seule "activité authentique de la guerre, il arrachait ses lauriers à la stratégie et réduisait l'art de la guerre à la machinerie d'un abattoir. En outre, il incitait les généraux à rechercher la bataille comme la *première* éventualité, au de susciter une occasion *avantageuse*. [...]
>
> Il contribuait à la décadence ultérieure de l'art du chef en écrivant cette phrase si souvent citée 'Des philanthropes peuvent facilement imaginer qu'il existe une habile méthode pour désarmer et soumettre l'ennemi sans grande effusion de sang, et que cette méthode est précisément ce vers quoi tend essentiellement l'art de la guerre... C'est une erreur qui doit être extirpée'. C'est pourquoi depuis lors, la phrase de Clausewitz fut citée par les hommes de guerre peu avares de sang versé pour excuser, et même justifier, les vies humaines gaspillées dans de stériles assauts lancés tête baissée.
>
> Le danger fut encore amplifié par le fait qu'il insistait constamment sur l'importance décisive de la supériorité numérique. Avec une plus grande pénétration, il nota dans un passage de son œuvre que la surprise est 'à la base de toutes les entreprises, car sans elle la supériorité au point décisif n'est absolument pas concevable'. Mais, frappés par l'accent mes encore plu fréquemment sur le

'nombre', ses disciples en vinrent à considérer les plus grandes masses comme la seule recette de victoire"[339].

. **Corruption :** La "bataille des frontières" et les premiers jours de la Première Guerre mondiale, côté français, août-septembre 1914 : Présenté comme le face-à-face stérile de deux blocs de force égale, le premier conflit mondial est souvent interprété comme une stérile confrontation, aggravée par l'apparition d'armes nouvelles ayant grandement renforcé la capacité défensive, tactique comme stratégique. Alors que la combinaison mitrailleuses/barbelés/tranchées permettait de tenir le champ de bataille presque indéfiniment, le chemin de fer permettait de ravitailler constamment la ligne de défense, épargnant aux combattants tout fléchissement de la logistique[340].

Pour exacte que soit cette analyse, elle manque toutefois un point essentiel à l'explication des massacres, celui s'intéressant à l'état d'esprit des combattants et des officiers les encadrant, soit au "régime militaire" des principaux belligérants. Dans le cas de la France, le processus ayant conduit de la défaite de 1870 à 1914, les causes que l'on imputa à la défaite et les remèdes que l'on prescrit, en conséquence, aboutirent à la constitution d'une doctrine de combat prônant "l'offensive à outrance", particulièrement suivie dans les premières semaines de combat. Pour le décrire, laissons la parole au général de Gaulle, qui retrace avec un talent incontestable ce cheminement de pensée douteux et le manque d'appréciation des nouvelles conditions de la guerre par les généraux français :

"Notre restauration militaire, décidément accomplie vers 1889, l'apparition de l'alliance russe, de conditions politiques nouvelles rendait à la France une confiance justifiée dans sa force et dans ses destinées. La pensée militaire se tourna vers l'offensive. Cette orientation était salutaire. Si elle fut l'effet de conditions générales nouvelles, elle ne tarda point à devenir la cause de tout un mouvement intellectuel et moral dont l'armée française avait certainement besoin.

Mais la mesure fut dépassée. L'histoire des campagnes de Napoléon offrait cent exemples de l'énergie passionnée qu'il apportait à connaître les circonstances, en particulier à se renseigner sur l'ennemi, de la variété, de l'opportunité, de la plasticité des conceptions qu'il bâtissait d'après les

[339] Basil Liddell-Hart, *Stratégie*, op. cit. p.414-416.
[340] C'est, par exemple, la vision de Douhet (voir *La Maîtrise de l'Air,* Paris, Economica 2007, p.59-63)

contingences. Mais on retint surtout le caractère d'audace et la forme offensive de ses manœuvres. On voulut attribuer à cette forme et à ce caractère comme une vertu propre. Les généraux prussiens de 1870 s'étaient vus, à maintes reprises, compromis par leur témérité dans des situations pires que graves. À Forbach Steinmetz, à Mars-la-Tour Alvensleben n'avait échappé à la défaite que grâce à notre absolue passivité.

[…] Ainsi, une génération militaire se persuadait que l'offensive avait une valeur transcendante. Quelles que fussent les circonstances, le fait seul d'attaquer conférait une supériorité que l'on inclinait à croire absolue. Du moment que le mouvement en avant possédait par lui-même une puissance irrésistible, tout se ramenait à le provoquer. On avait ainsi trouvé la loi du succès, la règle définitive de l'action, la base permanente de la conception auxquelles on tendait sans cesse. Engagée dans cette voie, la pensée militaire allait marcher d'abstraction en abstraction. Elle avait quitté le terrain de la réalité guerrière, elle allait transformer en doctrine une métaphysique absolue de l'action.

[…] On admettait, sans conviction, qu'on serait parfois contraint de rester sur la défensive. Même dans ce cas, le feu ne devait point être considéré comme le moyen d'action essentiel. C'est avant tout sur la contre-attaque qu'il fallait compter pour conserver le terrain. Quant à la fortification du champ de bataille, on la tenait pour un malheur, parfois inéluctable peut-être, mais dont il convenait avant tout de s'abriter. […] À des entités morales comme la volonté d'offensive du chef, l'esprit de sacrifice des soldats, on attribuait dans l'exécution une valeur absolue, en les jugeant susceptibles d'opérer par elle-même et en dehors des moyens".

[…] On connaît les conséquences tactiques qu'entraînèrent, lors des batailles des frontières, ces principes métaphysiques. Nos unités, négligeant de se renseigner sur l'ennemi, puisque tout ce qu'elles pourraient en connaître ne modifierait point leur manière de faire, le heurtèrent ordinairement dans des dispositifs désavantageux. Les avant-gardes, engagées à fond, furent en général détruites avant que l'artillerie ait pu se mettre en mesure de les appuyer et sans que les gros aient trouvé le temps de s'articuler pour le combat. Ceux-ci étaient donc amenés à s'engager précipitamment, parfois même en désordre ; en bien des occurrences, la confusion, la rupture des liaisons marquaient leur action dès le début. En outre, l'infanterie, croyant bien faire en n'employant pas ses armes et attaquant suivant un rythme hâtif qui ne permettait pas aux canons d'agir efficacement en sa faveur, était rapidement arrêtée par le feu de l'ennemi. Des pertes, d'autant plus cruelles que les fantassins montraient plus de courage, parfois des paniques, étaient la sanction de ces procédés. Par la suite, l'adversaire passant à l'offensive ne rencontrait plus, en bien des points, que des troupes désorganisées, mal accrochées au terrain et ne fournissant que des feux décousus. Le reflux de toute la ligne de combat s'ensuivit à différentes reprises. Tel fut le processus de Sarrebourg-Morhange, d'Arlon-Virton, de Charleroi.

Transposée dans l'ordre stratégique, cette doctrine avait, on le sait, pesé sur les premières conceptions. Concentration *a priori* et par suite sans souplesse, offensive immédiate des armées françaises ; opérations entreprises sans que fût tenu un compte suffisant des intentions, du dispositif, des forces de l'ennemi, et médiocrement adaptées au terrain. C'est en vertu des mêmes principes que les places fortes, notamment celles du nord, se virent négligées en temps de paix et souvent abandonnées

sans résistance pendant la guerre.

La victoire de la Marne vint couvrir de gloire le chef qui sut s'affranchir des théories construites dans l'abstraction et induire sa conception des circonstances, dont son esprit embrassait l'ensemble, discernant la conjonction favorable qu'elles s'offrirent soudain dans les premiers jours de septembre : dispositif vicieux de l'ennemi, avantage du terrain en notre faveur, couverture des flancs par des places fortes, était moral de l'armée et du pays, résolution et sang-froid du gouvernement »[341].

[341] Charles de Gaulle, *Le Fil de l'Epée* (1932) in *Le Fil de l'Epée et autres écrits*, Paris, Plon, 1999, p.200-204.

2) Stratégie Offensive directe – Tactique Offensive indirecte

. Description : Le premier mode, que nous venons d'examiner, est fondé sur la recherche de la victoire grâce à un choc décisif des deux armées, remporté grâce à une supériorité patente dans le principe de destruction, auquel la défense adverse ne pouvait faire face. Cette approche stratégico-tactique entreprend, elle aussi, de remporter la décision dans le cours d'une bataille offensive décisive. Néanmoins, pour parvenir au même résultat, à savoir la supériorité tactique et la dislocation de la force adverse, elle détient pour principale originalité d'utiliser de la surprise et de la ruse. Ce mode se définit ainsi par l'utilisation de la surprise *sur le terrain*, au sein d'une campagne menée traditionnellement et sans manœuvre d'ensemble destinée à tromper le stratège ennemi. La décision est remportée au cours d'une bataille (ou d'une série de bataille), prenant au dépourvu le dispositif tactique ennemi. Contournant la puissance de l'ennemi sur le plan tactique et bousculant une armée sûre de sa position ou de sa force, cette méthode peut parfois permettre d'atteindre de grands résultats, dans des conditions initiales pourtant difficiles, ou en tout cas laissant présager d'une issue moins favorable.

. Pourquoi choisir ce mode ? : Ce mode a pour principal objectif de renverser le rapport de force tactique entre les formations alignées lors de l'engagement (ou tout du moins d'augmenter les effets de l'offensive tactique, rien n'empêchant une formation plus puissante d'utiliser une approche indirecte). De ce fait, lorsque la situation semble bloquée au niveau stratégique et que l'opposition demeure équilibrée, l'utilisation de stratagèmes tactiques permet d'atteindre des objectifs importants, qui peuvent même s'avérer déterminants si le centre de gravité ennemi est atteint lors de la bataille (c'est par exemple le cas dans la plupart des sièges victorieux, dont on retrouve plus d'exemples dans ce genre de configuration). La prise d'une ville bien à l'abri derrière ses remparts peut parfois sembler une impasse stratégique totale (surtout avant l'invention de la poudre, certaines forteresses étant effectivement imprenables), solvable uniquement par l'utilisation d'une « astuce » faisant tomber les murs aussi sûrement que les trompettes de Jéricho. Dans ce cas limite de l'affrontement qu'est le siège inexpugnable, l'utilisation d'une ruse destinée à tromper les

défenses ennemies, dont la plus célèbre est restée le Cheval de Troie, se présente naturellement à l'esprit du stratège, tout comme elle s'impose dans le cas d'un face-à-face infructueux d'un côté comme de l'autre.

. Touches privilégiées : Les leviers privilégiés de ce mode, dont l'efficacité est concentrée au niveau tactique, sont ceux qui permettent d'atteindre l'ennemi selon une approche à laquelle il n'y est pas préparé et qui donnent à la manœuvre sa valeur indirecte : « Surprendre » « Feindre » et « Tromper », qui permettent respectivement de prendre l'ennemi à défaut, de le pousser à renforcer sa résistance au mauvais endroit et de l'entraîner à poursuivre un mauvais objectif, ont tous pour finalité de rendre sont dispositif défensif beaucoup plus vulnérable qu'il ne le croit. Paralysé dans ses manœuvres par l'usage de ces touches, l'ennemi peut perdre beaucoup de son potentiel de puissance dans ces conditions. C'est ainsi que certaines polities peuvent perdre la guerre sur une bataille, si leur centre de gravité est touché par cette approche tactique indirecte, alors qu'elles se sentaient en sécurité au moment d'engager le combat.

. Exemples historiques : Antiquité **:** Bataille du lac Trasimène, 21 juin 217 av. J.-C.[342] : Poursuivant sa guerre de mouvement en Italie après les victoires nettes du Tessin et de la Trébie l'année précédente, Hannibal doit faire face à une armée romaine déterminée à détruire l'envahisseur punique. Protégeant l'accès à Rome, mais cherchant à détruire son adversaire en le provoquant et décidé à profiter de la moindre opportunité tactique (dans un mouvement combinant Stratégie Défensive Indirecte et Tactique Offensive Directe), elle choisit d'attaquer aux alentours du lac Trasimène, en Ombrie, au nord du Latium. Mais Hannibal a déjoué les plans de Flaminius et attaque alors que ce dernier pensait lui-même prendre l'initiative.

La surprise est totale pour le corps d'armée romain, qui occupe une position particulièrement défavorable, coincé entre les rives du lac et les contreforts des collines escarpées dominant l'étroit passage bordant les eaux. Pris au piège dans cet étroit défilé, il voit subitement les Carthaginois et leurs alliés dévaler les pentes de cette position naturelle

[342] Voir Polybe, *Histoire*, III, 83 et Tite-Live, *Histoire Romaine, XXIII*, 4. En complément, Giovanni Brizzi, *Le guerrier de l'antiquité classique*, op. cit. p.92-101.

imprenable, où Hannibal avait fait déplacer ses troupes dans le plus grand secret au cours de la nuit. L'avant-garde, où se trouvent la plupart des officiers et le consul Flaminius lui-même, meure la première, laissant le gros des troupes sans commandement. Séparés en plusieurs petits groupes ne pouvant opposer de résistance coordonnée, les soldats cèdent à la panique, fuyant ou tentant de fuir à la nage. Les pertes sont immenses : quinze mille hommes périssent dans les rangs romains, dix fois plus que chez leur ennemi punique.

Moyen-âge : Hastings, 14 octobre 1099[343] : Le débarquement de Guillaume le Conquérant en Angleterre ne fut pas entrepris avec fougue et détermination. Bien au contraire, celui qui n'était encore que duc de Normandie profita de l'invasion de Harald Hardraada, roi de Norvège, dans le nord de l'île, pour faire embarquer ses hommes et prendre pied sur la côte méridionale. Apprenant avec stupeur la nouvelle, le roi Harold Godwinson revient précipitamment du Yorkshire, où il vient de mettre fin aux prétentions de son rival scandinave à la bataille de Stamford Bridge. Disposant pourtant d'une armée exténuée par la marche forcée qu'elle vient d'accomplir, il choisit de barrer la route de Londres à son opposant et vient occuper le terrain favorable à la défensive, située en haut d'une colline, au nord de la ville d'Hastings, où Guillaume a pris ses quartiers. Le « bâtard » n'a plus d'autre choix que de prendre les devants pour forcer le passage.

Au cours du choc, ce sont indéniablement les Normands qui sont à l'offensive. Après un duel d'archer stérile, où les assaillants sont handicapés par leur position basse, Guillaume fait donner ses soldats à pied, puis sa cavalerie. Mais les Saxons, bien à l'abri de leur bouclier long, repoussent ces assauts sans difficulté. L'approche tactique directe des l'armée normande échoue, et la panique se répand dans ses rangs. Profitant de cela, les troupes d'Harald contre-attaquent, et repoussent leurs assaillants. On craint la déroute, mais Guillaume parvient à « contrer la contre-attaque » grâce à une habile charge de cavalerie. À la mi-journée, l'opposition est encore stérile entre les deux camps qui tiennent encore solidement leurs positions.

Les chevaliers normands, dont plusieurs ont combattu contre les Sarazins en Espagne, tentent alors une approche tactique différente : la fuite simulée suivie d'un brusque

[343] Stephen Morillo, *Warfare under the Anglo-Norman Kings*, Woodbridge, Boydell Press, 1994, p.163-168.

retournement destinée à détruire les troupes désorganisées sorties du rang pour contre-attaquer. Le stratagème fonctionne parfaitement au centre et sur l'aile droite du roi Harold, dont les forces commencent à faiblir.

Enfin, Guillaume finit de rompre les rangs de son adversaire grâce à un ultime stratagème. Effectuant un tir parabolique, les archers forcent les Saxons à orienter leurs boucliers vers le ciel pour se protéger. Ils effectuent ensuite un tir tendu, qui touche ceux n'ayant pas eu le temps de remettre leur pavois de face. Répétée plusieurs fois, la ruse permet de décimer les rangs jusque-là inébranlables des défenseurs. Harold est touché à l'œil, et ne peut plus commander son armée, qui cède à une nouvelle charge de cavalerie. Le roi est tué et Guillaume est maintenant le seul prétendant au trône. Et la route de Londres lui est désormais ouverte.

Moderne : Bataille de Friedland, 14 juin1807[344] : « Non, non, on ne surprend pas deux fois l'ennemi en pareille faute ». Voilà ce qu'aurait déclaré Napoléon a ses aides de camps, qui lui proposait de remettre son attaque du village de Friedland au lendemain. Nous sommes alors en milieu d'après-midi et Napoléon a pu observer, depuis sa lunette, que le commandant russe, le maréchal Bennigsen, a franchi avec un peu trop d'audace la rivière Alle, et se trouve maintenant dans une position inconfortable. Pris au piège par la destruction des ponts, il est mal disposé pour la défensive et ne possède aucun moyen pour l'attaque. Napoléon décide donc d'attaquer en ce moment tardif, alors que les deux armées sont aux prises depuis la veille au soir.

Le plan de Napoléon consiste en une manœuvre brisant l'organisation russe et permettant de vaincre un par un des groupes isolés et ne bénéficiant plus du soutien du reste de l'armée. Pour cela, il charge Ney de charger sur le centre de Bennigsen et de tenir le village où ses troupes sont massées. L'aile droite et l'aile gauche une fois isolées, les bataillons sous son commandement se chargeront de les détruire. Le plan, entamé aux alentours de 17 h, surprend complètement l'armée russe, qui fuit en toute hâte et abandonne le terrain. De nombreux soldats se noient en tentant de repasser la rivière. À 22 h 30, les Français sont assurés de la victoire. En improvisant un plan alors que son adversaire et ses propres troupes

[344] Frédéric Naulet : *Friedland : La campagne de Pologne, de Danzig aux rives du Niémen*, Economica, 2007.

pensaient pouvoir se reposer après une nuit et un jour entier de combats, Napoléon a totalement surpris les officiers russes. La manœuvre d'enveloppement et de démembrement de l'armée de Bennigsen a parfaitement fonctionné et la déroute de ce dernier est totale, alors que la campagne de Pologne pataugeait depuis plusieurs mois et la sanglante et stérile bataille d'Eylau. En quelques heures, l'art du commandement de Napoléon a retourné une campagne mal engagée, où les forces des deux empereurs étaient strictement comparables. Plus que tout autre facteur, le choix du mode Stratégie Offensive Directe, Tactique Offensive Indirecte a permis de débloquer la situation et de mettre un terme à une guerre qui commençait à s'éterniser.

Monde contemporain : Bataille de Sadowa, 3 juillet 1866[345] : La guerre austro-prussienne eut pour but la suprématie au sein de la Confédération Germanique, disputée entre la Prusse et l'Autriche. Pour remporter la décision, le chancelier Bismarck choisit l'option militaire et la guerre contre l'Autriche et ses alliés. L'offensive prussienne est menée tambour battant en Bohème et en Silésie et se heurte à une armée autrichienne solidement cramponnée aux montagnes surplombant la rivière Weistritz.

L'Autriche bénéficie d'une légère supériorité numérique (environ 240 000 hommes, auxquels s'ajoutent 25 000 Saxons, contre 225 000 soldats prussiens) et de l'avantage de la défense. Face à cela, Moltke opte pour une attaque de diversion sur le centre de Benedek, pendant que sa cavalerie prend à revers les flancs de l'armée ennemie. Mal exécutée, la manœuvre est dans un premier temps repoussée, mais la contre-attaque autrichienne se brise sur le barrage d'artillerie de la très moderne armée de Bismarck. Incapables de progresser et de s'extraire de leur position, les deux corps d'armée de Benedek, affaiblis par la désertion des Saxons, sont finalement étrillés par la cavalerie et le régiment du prince impérial Frédéric, qui surgit au moment opportun. Isolée diplomatiquement, l'Autriche ne peut se relever de cette défaite où elle perd plus de 40 000 hommes (21 000 tués et 22 000 prisonniers environ). L'offensive stratégique directe couplée à une attaque confuse mais réussie a réussi à annihiler les troupes autrichiennes, totalement dépassées tactiquement.

[345] Voir Frédéric Encel, *L'art de la guerre par l'exemple,* Paris, Gallimard, 2000, p. 275. Voir aussi l'analyse de Liddell Hart dans *Stratégie*, op. cit. p. 219 & 224.

Asie Antérieure : Siège de Babylone par Cyrus (Hérodote) « J'ai contemplé le rempart de la superbe Babylone où peuvent courir les chars » nous dit Antipater de Sidon, dans sa liste des sept merveilles du monde. Merveille technologique et imprenable fortification, que les archéologues estiment avoir fait 17 km de circonférences, l'ouvrage était composé d'un double mur de briques cuites colmatées au bitume[346], d'épaisseur respective de 7 m et 7m80. Séparées d'une douzaine de mètres comblés formant une protection de près de 27 m, les deux murailles respectaient une largeur de 6m afin d'autoriser le passage de chars de guerre empêchant toute tentative d'escalade. Enfin, une douve de près de 50 m de large, reliée à l'Euphrate par un système de canaux, parachevait le monumental mur qu'aucun envahisseur ne parvint à forcer grâce à des moyens directs. La ville fut cependant prise par Cyrus, comme nous le relate Hérodote, par un stratagème dont, aujourd'hui encore, l'ampleur laisse songeur.

Alors que l'armée du roi Nabonide et s'est retranchée dans la ville après les défaites d'Opis et Sippar, l'armée perse ne peut rien contre les protections surdimensionnées de Babylone. Constatant que les seuls « trous » dans les remparts sont ceux constitués par l'entrée et la sortie de l'Euphrate dans la ville, Cyrus entreprend de creuser un canal menant à artificiel[347] où il compte détourner les eaux du fleuve. Attendant qu'une fête religieuse importante masse les habitants autour des temples et de la ziggourat, Cyrus ouvre la dérivation vers l'immense fossé que ses troupes ont excavé. Pendant quelques minutes, le niveau des eaux baisse suffisamment pour permettre le passage d'un groupe de soldats, qui prennent sans attendre les citadelles.

Le caractère indirect de la manœuvre tactique peut seul ici expliquer la parfaite surprise dans laquelle furent surpris les Babyloniens, dont Hérodote donne une vision saisissante : « Si les Babyloniens eussent été instruits d'avance du dessein de Cyrus, ou s'ils s'en fussent aperçus au moment de l'exécution, ils auraient fait périr l'armée entière, loin de la laisser entrer. Ils n'auraient eu qu'à fermer toutes les petites portes qui conduisaient au fleuve, et qu'à monter sur le mur dont il est bordé ; ils l'auraient prise comme dans un filet. Mais les Perses survinrent lorsqu'ils s'y attendaient le moins. Si l'on en croit les Babyloniens,

[346] Les produits pétrolifères étaient déjà une richesse de l'Asie Antérieure.
[347] Précédemment creusé par la reine Nitocris pour limiter les crues et les débordements du fleuve, selon Hérodote (Histoire, I, 185).

les extrémités de la ville étaient déjà au pouvoir de l'ennemi, que ceux qui demeuraient au milieu n'en avaient aucune connaissance, tant elle était grande. Comme ses habitants célébraient par hasard en ce jour une fête, ils ne s'occupaient alors que de danses et de plaisirs, qu'ils continuèrent jusqu'au moment où ils apprirent le malheur qui venait d'arriver. C'est ainsi que Babylone fut prise pour la première fois »[348].

Chine : Bataille de Pengcheng, 205 av. J.-C.[349] : À la chute de la dynastie Qin, la Chine est morcelée entre dix-neuf principautés. Parmi elles, deux principaux prétendants à la restauration de l'unité de l'empire émergent : Liu Bang, seigneur de l'État de Han, et Xiang Yu, qui gouverne l'État de Chu après avoir été le principal stratège de la fin de l'ère Qin. Ce dernier est le général le plus titré et le plus talentueux, sûr de son talent et persuadé qu'il rétablira le trône impérial à son profit. Mais son rival tient bon et parvient à constituer une large alliance qui totalise 560 000 soldats. Après un an de combat, il investit la capitale du Chu, Pengcheng, profitant d'une campagne de Xiang Yu contre un autre ennemi.

Apprenant avec stupeur la prise de sa capitale, ce dernier envoie en toute hâte une armée de secours, composée d'à peine trente mille combattants. La progression de Xiang Yu vers sa capitale occupée est rapide et directe. À l'intérieur, l'énorme masse de soldats ne doute pas de l'issue de l'affrontement avec la minuscule troupe appelée à la rescousse. L'intrépide général attaque dès le lendemain, à l'aube, en passant par les fossés de la ville. Grâce à ce stratagème, Xiang Yu extirpe les occupants de la place et leur inflige des dommages considérables. Dans la poursuite qui suit, il tue plus de cent mille de ses adversaires avec sa petite cohorte. Mais malgré ces brillantes victoires, l'épopée de Xiang Yu vers l'empire continuera quelque peu avant de sombrer devant la puissance mise en œuvre par ses adversaires. Il restera dans l'histoire de Chine comme l'un des plus talentueux généraux et l'un des plus célèbres,
en dépit de son échec final.

[348] Hérodote, *Histoire,* I, 191.
[349] Sima Qian, *Mémoires Historiques*, volume VII, portrait de Xiang Yu.

Monde tribal : Bataille de Rosebud, 17 juin 1876[350] : La Grande Guerre Sioux de 1876, débute alors que les Américains veulent prendre possession des Black Hills, une colline sacrée pour les Indiens Lakotas, où ont été découverts des gisements aurifères. Après avoir essuyé une défaite relative dans la précédente guerre, dite de la Piste Bozeman, le gouvernement de Washington constitue une armée bien plus imposante qui doit le débarrasser définitivement de la menace sioux. Trois armées, commandées par Custer, Gibbon et Crook, doivent converger dans le comté de Bighorn, dans le Montana. Pressentant la menace, les Sioux, sous le commandement de Sitting Bull et Crazy Horse, décide d'empêcher la jonction des trois armées. Une colonne d'environ sept cent cinquante guerriers sioux et cheyennes et araphos se dirige vers le camp de Crook, qui bivouaque dans le Wyoming, un peu plus au sud.

Ils rencontrent les troupes fédérales, regroupant environ mille trois cents hommes, quelques jours plus tard et lancent leur offensive sans attendre. Crook est, paraît-il, surpris en pleine partie de poker. Opérant par vagues d'assauts successives, suivies de promptes retraites, leur tactique ne laisse aucune chance aux soldats fédéraux de répliquer ou de poursuivre leurs adversaires. Et même si ceux-ci comptent peu de pertes (dix hommes, comparés à la cinquantaine d'Indiens), ils doivent se retrancher et ne peuvent poursuivre leur route. Custer et Gibbon ne recevront pas les renforts qu'ils escomptaient. Huit jours plus tard, ils seront défaits à Little Bighorn. La charge violente et directe, simple élément d'une stratégie de défense directe, a prouvé son efficacité et celui du plan conçu par les chefs sioux.

. Auteurs : Frédéric II de Prusse, *Instructions militaires à ses généraux* : Nous donnons ici quelques extraits des *Instructions* de Frédérique, qui seront sans cesse mûries par les officiers prussiens jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. On retrouve de nombreux échos de la pensée du « roi-philosophe » chez Clausewitz. Principe de moindre résistance, exploitation maximale de l'effet de surprise, concentration du feu aux endroits critiques, Frédéric cherche à bénéficier des tous les bienfaits d'une stratégie offensive directe et prend toutes les précautions pour y surajouter les vertus de l'approche indirecte. Mais celle-ci est principalement circonscrite au domaine tactique et tente avant tout de culbuter l'ennemi.

[350]Voir David Cornut, *Little Bighorn, autopsie d'une bataille légendaire*, Turquant, Editions Anovi, 2012, p.121-128.

« Tous les mouvements que l'on fait en présence de son ennemi, sans qu'il s'y attende, sont d'un très bon effet ». Voilà résumé en une maxime la pensée militaire du vainqueur de Rossbach : détermination stratégique et culot tactique. C'est ce que l'on vérifie dans ses *Instructions*, qui règlent dans le moindre détail les conditions de l'approche indirecte à la prussienne :

> « Pour parvenir à surprendre l'ennemi dans son camp, il ne faut pas avoir éveillé sa vigilance par des tentatives sans but sérieux ; il faut aussi parvenir à savoir s'il a une confiance entière dans sa supériorité numérique, dans la situation avantageuse de son poste, ou dans les rapports de ses émissaires, enfin dans la vigilance de ses troupes légères.
>
> Avant de former aucun projet, il faut commencer par bien connaître le pays, et la position de l'ennemi. On examinera les chemins qui conduisent au camp, et on formera là-dessus sa disposition générale, en se réglant dans tous les points sur la connaissance détaillée de toutes choses. [...] Ayez grande attention à cacher votre dessein. Le secret est l'âme de toutes ces entreprises.
>
> [...] Si le camp de l'ennemi est assis dans une plaine, on pourra former une avant-garde de dragons qui, joints par des hussards, entreront à toute bride dans le camp ennemi, pour y mettre tout en désordre et faire main basse sur ce qui se présentera à eux. Ces dragons doivent être soutenus de toute l'armée, l'infanterie en ayant la tête, étant particulièrement destinée à attaquer les ailes de la cavalerie ennemie. L'attaque de l'avant-garde commencera une demi-heure avant le point du jour ; mais il faut que l'armée n'en soit éloignée que de huit cents pas. Pendant la marche, on gardera un profond silence, et on défendra au soldat de fumer.
>
> Lorsque l'attaque commencera et que le jour paraîtra, l'infanterie, formée sur quatre ou six colonnes, marchera droit au camp, pour soutenir l'avant-garde. On ne tirera pas avant le point du jour, car on risquerait de tuer ses propres gens ; mais aussitôt qu'il fera jour, il faudra tirer sur les endroits où l'avant-garde n'a pas percé, particulièrement sur les ailes de la cavalerie pour obliger les cavaliers, n'ayant pas le temps de seller ni de brider leurs chevaux, de s'en aller et de les abandonner.
>
> On poursuivra l'ennemi jusqu'au-delà du camp du camp, et on lâchera toute la cavalerie après lui, pour profiter du désordre et de la confusion où il sera. Si l'ennemi avait abandonné ses armes, il faudrait laisser un gros détachement pour la garde du camp, et sans s'amuser à piller, poursuivre l'ennemi avec toute la chaleur possible ; d'autant plus qu'une si belle occasion de détruire entièrement une armée ne se présentera pas de sitôt, et qu'on sera maître pendant toute la campagne de faire ce que l'on voudra. [...]
>
> Un axiome de la guerre est d'assurer ses derrières et ses flancs, et de tourner ceux de l'ennemi ; ce qui se fait de différentes manières, qui partent toutes d'un même principe.
>
> Quand vous serez obligé d'attaquer un ennemi retranché, il faut le faire tout de suite, sans lui donner le temps d'achever ses ouvrages. Car ce qui est bon le premier jour ne le sera plus le lendemain. Mais, avant de vous mettre en devoir de l'attaquer, vous reconnaîtrez par vous-même la

position de l'ennemi. Les premières dispositions de votre attaque vous feront voir la facilité ou la difficulté de votre projet. [...]

Si les retranchements de l'ennemi sont d'une grande étendue, et que les troupes, pour les garnir, soient obligées d'embrasser trop de terrain, on fera plusieurs attaques, et on s'en rendra sûrement maître, pourvu qu'on ait soin de cacher ses dispositions à l'ennemi, afin qu'il ne puisse s'en apercevoir et vous opposer des forces suffisantes. [...] Ma première règle regarde le choix du terrain, et la seconde, la disposition de la bataille même. C'est ici où l'on peut faire une application utile de mon ordre de bataille oblique. Car on refuse une aile à l'ennemi, et on renforce celle qui doit faire l'attaque. Par là, vous portez toutes vos forces sur l'aile de l'ennemi que vous voulez prendre en flanc.

Une armée de cent mille hommes, tournée par ses flancs, prendra bientôt son parti. Par exemple : mon aile droite, faisant tout l'effort, un corps d'infanterie se jettera insensiblement dans le bois pour attaquer la cavalerie ennemie sur ses flancs, et pour protéger l'attaque de la nôtre. Quelques régiments de hussards auront ordre de prendre l'ennemi en queue ; en attendant, l'armée s'avancera. Lorsque la cavalerie ennemie sera mise en déroute, l'infanterie qui est dans le bois prendra celle de l'ennemi en flanc, dans le temps que l'autre l'attaquera de front. Mon aile gauche ne s'avancera pas que l'aile gauche de l'ennemi ne soit entièrement défaite.

Par cette disposition, vous aurez l'avantage, 1° de faire tête avec un petit nombre de troupes, à un corps supérieur ; 2° d'attaquer l'ennemi du côté où l'affaire sera décisive ; et 3° votre aile ayant été battue, une partie seulement de notre armée sera entamée, les autres trois quarts des troupes, qui sont encore fraîches, serviront pour faire votre retraite.

Si l'on veut attaquer l'ennemi dans un poste avantageux, il faut en examiner le faible et le fort, avant de faire les dispositions de l'attaque. On se déterminera toujours pour l'endroit où l'on croit trouver le moins de résistance. Les attaques de village coûtent tant de monde, que je me suis fait une loi de les éviter, tant que je n'y serai point absolument forcé ; car on y risque l'élite de son infanterie. [...]

Il n'est pas toujours nécessaire d'attendre que toute l'armée soit en bataille pour commencer l'attaque. L'occasion vous présente souvent des avantages que vous perdrez mal à propos en tardant d'en profiter »[351].

. Corruption : *« Rechte Schulter Vor »* Bataille d'Iéna et d'Auerstaedt, 14 octobre 1806 : La double bataille d'Iéna et d'Auerstaedt consacre le déclin militaire de la Prusse, face à la nouvelle armée française de Napoléon. Dans un premier temps vaincues à Saalfeld pour avoir pris l'offensive sans considération pour la force française et selon des procédés tactiques très

[351] Frédéric II, *Instructions militaires à ses généraux*, article XXII, « Des Combats et des Batailles » in Gérard Chaliand, *Anthologie mondiale de la stratégie*, op. cit. p.699-703.

proches de ceux prônés par Frédérique, les troupes de Frédéric-Guillaume et du prince de Brunswick fuient vers Berlin. Napoléon et Davout les rencontrent lors de leur marche vers Berlin. L'empereur affronte l'arrière-garde avec des forces égales et le brillant maréchal doit faire face à l'avant-garde à un contre trois. Napoléon vainc en attaquant dès six heures du matin, prenant les Prussiens à leur propre jeu. Il a sûrement étudié les œuvres de Frédéric et parvient à contrer leur contre-attaque « oblique ». Mieux il parvient à opérer une ruse dans la ruse. Lors de cette attaque matinale, il fait donner Augereau sur le flanc droit de son ennemi, rompu à ce genre de manœuvre de contournement. Mais cette ruse est elle-même une diversion pour une autre charge, celle de la division de Lannes. Il attaque le flanc gauche par surprise, profitant d'un épais brouillard pour surgir inopinément. Le front est enfoncé, et toutes les tentatives de contre attaques se brisent sur l'artillerie de Ney. L'armée en fuite est poursuivie par Murat et subit des pertes colossales.

Une dizaine de kilomètres plus au nord, Davout rencontre quant à lui l'avant-garde commandée par le roi lui-même et Brunswick. Profitant de leur supériorité et obéissant aux préceptes frédériciens, ils passent immédiatement à l'offensive. Mais, comme à Iéna, ces charges ne parviennent pas à briser le bataillon carré typique de l'armée française, protégé à chaque coin par une batterie d'artillerie mobile. Brunswick est gravement blessé dans la première attaque et laisse le commandement au roi, qui décide d'une attaque générale, malgré la cuisante défaite que vient de subir cette méthode. Son armée se désagrège sur la puissante défense française, qui n'a plus à utiliser la touche « Riposter ». Lors de la contre-attaque, les dernières divisions de réserve prussiennes sont tournées. La panique gagne les rangs et les fuyards se joignent à ceux de la bataille d'Iéna. Le royaume de Prusse est à genou.

3) Stratégie Offensive directe – Tactique Défensive directe

. Description : Nous abordons à présent une combinaison moins évidente de l'approche stratégique et de la disposition tactique. Elle combine, en effet, une campagne offensive, qui cherche à prendre le dessus sur l'ennemi en l'attaquant directement, et un ordre de bataille défensif sur lequel vient se briser la tentative de contre-attaque de l'ennemi. L'offensive sur un théâtre d'opérations donné peut tout à fait faire face à des sursauts de l'ennemi, qui cherche à se réapproprier l'initiative du combat. Celui-ci peut tenter d'enfoncer une pointe dans le dispositif ennemi afin de la désorganiser, annihilant ainsi la liberté de manœuvre de son antagoniste, ou même de le prendre à défaut et le détruire alors que celui-ci s'est éloigné imprudemment de ses bases. Comme le répète inlassablement Clausewitz, la défense et l'attaque ne revêtent pas de caractère *absolu*[352] : le belligérant offensif qui progresse en territoire ennemi doit forcément faire face à des contre-attaques de l'ennemi ; inversement, celui qui est assailli tentera nécessairement de reprendre l'initiative par des ripostes offensives. Le mode stratégico-tactique sur lequel nous allons nous pencher associe de ce fait une attitude globale agressive avec une prudence tactique indispensable en certaines occasions. Et, comme nous le verrons dans les exemples l'illustrant, c'est parfois lors d'un épisode défensif inséré judicieusement dans une campagne offensive que la décision est remportée.

. Pourquoi choisir ce mode ? : Les occasions d'utiliser ce mode (qui plus est de manière décisive) sont plus restreintes que pour les deux précédents, car les conditions qui le rendent pertinentes sont bien évidemment moins fréquentes. Il n'en reste pas moins un cas de figure indispensable à toute campagne qui peut, parfois, se révéler primordial dans l'obtention de la victoire. Les cas de figure où l'on ce mode intervient sont de grands types, qui dépendent de la prise d'initiative

_ ou bien l'ennemi a l'initiative. L'armée doit alors être en mesure de conserver ses positions

[352] Voir, entre autres, dans le chapitre 2 du livre VII : « la défense n'est que relativement passive et […], loin de borner son action à une expectative ou à une résistance absolue, elle l'entremêle d'actes offensifs plus ou moins prononcés. L'action de l'offensive ne constitue pas davantage un tout homogène et se présente incessamment mélangée d'actes défensifs ». p.737 de la traduction Vatry (Paris, Editions Gérard Lebovici, 1989).

alors que l'ennemi a choisi d'attaquer et qu'il est impossible de l'en empêcher ;
_ ou bien une armée cherche délibérément à se faire attaquer, car elle est assez sûre de son principe de résistance et de ses positions pour stopper, et ainsi affaiblir, l'ennemi.
La contre-attaque peut ainsi, dans un cas comme dans l'autre, venir parachever cette méthode, qu'elle ait été préparée ou bien qu'elle soit devenue souhaitable au vu de la désorganisation de l'adversaire. Dans des situations extrêmes, l'offensive de l'antagoniste peut être menée avec tant de maladresse que son centre de gravité soit atteint, comme à la bataille de Mohács, où le roi de Hongrie fut tué, engendrant des conséquences bien plus importantes sur l'histoire de l'Europe centrale qu'on aurait pu attendre de ce type d'engagement.

. Touches privilégiées : Malgré l'avance stratégique, qui tend à « Attaquer » et à « Forcer » le territoire sous contrôle ennemi, les résolutions tactiques « Se garder », « Parer » et dans une moindre mesure, « Se Garder », constituent la combinaison de base de ce mode d'action. L'usage de « Riposter » restant bien entendu libre selon le niveau de cohérence de la retraite ennemi[353]. Destiné à contenir l'ennemi sans reculer, le bon usage de ces touches permet de briser la contre-attaque ennemie. Il ne s'agit pas d'attirer l'ennemi dans un piège, mais véritablement d'empêcher toute réplique agressive à l'offensive. Bloqué et neutralisé, l'ennemi peut perdre définitivement l'initiative si ses pertes sont trop importantes. Voulu et préparé, c'est une excellente pour parvenir à l'érosion des forces ennemies. C'est aussi une fonction que doit pouvoir remplir toute armée d'invasion et celles qui présentent des difficultés pour passer d'une configuration tactique à une autre s'exposent à subir gravement les sursauts de l'adversaire.

. Exemples historiques : <u>Antiquité</u> **:** Bataille de Carrhes, 53 av. J.-C.[354] : Confronté à la rébellion des provinces orientales de l'empire et à l'invasion des Parthes, le consul Crassius se lance au-delà de l'Euphrate pour mettre fin à au désordre et défaire l'Empire perse renaissant. Mais sa campagne est infructueuse et il doit se replier en Syrie. Alors qu'il reprend l'offensive, il est arrêté par la forte armée réunie par le roi Orodès II et commandée par

[353] Nous nous plaçons bien évidemment toujours dans le cas d'un manœuvre réussie.
[354] Plutarque, *Vie de Crassus*.

Suréna. Trompé par un stratagème des Parthes, qui ont recouvert leurs armes et armures de peaux de bête pour les empêcher de luire au soleil, Crassus ne croit avoir affaire qu'à une petite partie de leur armée. Il choisit ainsi une formation tactique défensive, qui forme un rectangle très profond et fait face à l'ennemi par le bord le plus étroit. Il dispose d'environ trente mille légionnaires, renforcé par quatre mille cavaliers légers et quatre mille fantassins légers. L'armée parthe est, elle, composée d'une cavalerie de dix mille unités, dont mille cataphractaires, cavalerie lourde dont le cavalier et la monture sont entièrement recouverts de cottes de mailles.

Trop profond pour être enfoncé, le quadrilatère romain est tout d'abord tourné par la cavalerie légère, qui lui fait subir une grêle de flèches interdisant toute contre-attaque. Se relayant et bénéficiant d'un train d'un millier de chameaux bien adaptés au terrain, les archers se relaient pour se réapprovisionner et maintenir la légion sous la pluie de projectiles. La cavalerie parvient cependant à se dégager et prend l'offensive. Mais face à ce mouvement, les cavaliers de Suréna se replient et entraînent les Romains vers leur camp. La cavalerie, qui a été suivie par le corps commandé par le fils de Crassus. Se dégageant avec brio, les cavaliers légers entraînent la pointe de l'armée romaine droit vers les cataphractaires, qui écrasent cette proie facile sans merci. C'est la tactique connue sous le nom de « Flèche du Parthe », combinant attaque à distance et repli vers des troupes protégées et prêtes à l'assaut.

Le dispositif de Crassus est maintenant distendu et peut être pris d'assaut par la troupe d'élite des Parthes. Regroupés « en tortue », les Romains subissent de plein fouet et passivement cette furieuse offensive. Les fuyards sont impitoyablement décimés par les archers. L'armée romaine se retire en grand désordre et doit négocier. Crassus est livré à Suréna et assassiné. L'empire romain, qui rêvait de réintégrer la Perse à la grande Syrie des Séleucides doit abandonner ses prétentions à l'est de l'Euphrate.

Moyen-âge : Poitiers, 19 septembre 1356 : Battue à plate couture à Crécy, l'armée française veut prendre sa revanche sur les armées de l'Angleterre, installée en Guyenne et commandée par le Prince Noir. Alors que le fils d'Edouard III approche de Poitiers, le roi Jean II le Bon s'interpose. Bien décidé à mettre fin à la « chevauchée » lors de laquelle le fils d'Edouard III a ravagé une grande partie du pays, il a habilement manœuvré pour se retrouver en position de force face aux forces du Prince. Mais les troupes anglaises occupent alors une place forte

dominant la ville et attendent l'assaut français. Les troupes du roi totalisent quinze mille hommes et celle de l'Angleterre deux fois moins.

Les maréchaux Jean III se querellent pour décider de la tactique à suivre, l'assaut est lancé sans réelle concertation. Bardé de haies, le terrain se prête mal à une attaque de cavalerie. De plus, les Anglais ont profité de la nuit pour installer toutes sortes de pièges contre une éventuelle attaque directe. Ils repoussent sans problèmes l'offensive (touche « Parer »). Le roi de France, apprenant l'échec et la mort de ses deux maréchaux, décide de charger à son tour, mais son initiative ne connaît pas plus de succès. La position des Anglais est forte et leurs archers en gardent l'accès sans difficulté. Une bonne partie des troupes féodales commence à fuir. Le roi doit faire face à la riposte anglaise avec de très faibles effectifs. Il est finalement capturé. Le royaume est amputé de toute sa partie sud-ouest.

Moderne : Bataille de Mohács, 1526 : Parti de Constantinople en avril 1526, l'armée ottomane, commandée par Soliman le Magnifique, s'empare en juillet de la forteresse de Petrovaradin (en Voïvodine, au nord de l'actuelle Serbie), puissamment implantée sur une île du Danube. Pour faire face à cette force d'invasion de 55 000 soldats turcs, Louis II de Hongrie lève précipitamment 40 000 hommes, rassemblés autour de chevaliers lourdement équipés dans le plus pur style féodal. Les deux armées se rencontrent le 29 août, un peu au nord de la forteresse conquise au printemps, à Mohács. Malgré un premier succès contre les troupes turques, l'élan des Hongrois se heurte à la défense des troupes les plus expérimentées de Soliman, habilement soutenues par les bombardes destinées à protéger le cœur du dispositif turc. Balayés par la riposte des janissaires, les chevaliers du royaume magyar se réfugient en pagaille vers les marais environnants. Louis II, jeune roi de la dynastie Jagellon, succombe dans la déroute, laissant la Bohême et la Hongrie aux mains des Habsbourg. La quasi-totalité des officiers et plus de la moitié des soldats hongrois trouvent la mort ce jour-là, privant le pays de toute possibilité de riposte.

Monde contemporain : Bataille des Ardennes, décembre 1944 - janvier 1945 : Alors que les Alliés ont repris le contrôle de la France, Hitler pense toujours pouvoir arrêter leur progression. Il choisit de passer à l'offensive dans les Ardennes, alors que les troupes d'Eisenhower prennent pied en Belgique et au Luxembourg. Hitler lance ses dernières forces

sur les Anglo-Américains, cherchant à reprendre Anvers et Bruxelles. L'attaque combine l'aviation, les blindés, l'infanterie mobile et même une division portant l'uniforme américain, devant semer le trouble dans les rangs alliés. Il pense ainsi reproduire le résultat de l'offensive sur la Meuse qui lui a permis d'envahir la France.

Mais l'armée américaine est bien différente de celle affrontée au printemps 1940. La division blindée et les troupes aéroportées appuyant les hommes au sol opposent une résistance obtuse qui a finalement raison de l'offensive. La contre-attaque, menée par Montgomery, permet de repousser les Allemands par-delà leur position de départ. La guerre est portée en Allemagne même.

Asie Antérieure : Al-Qadisiya, 636 : Lancées à la conquête de l'Asie Antérieure, les armées arabes, après avoir conquis la Syrie en 633, se tournent vers la Perse. Elles rencontrent les troupes du Grand Roi sur les bords de l'Euphrate, aux environs de Najaf. Prenant l'offensive afin de détruire l'envahisseur, les troupes menées par Roustam Farrokhzad prennent tout d'abord l'avantage sur les soldats musulmans. Franchissant à l'aube le canal qui sépare les deux camps, les Perses enfoncent les lignes adverses grâce à une charge d'éléphants. Les rangs arabes reculent, mais ne rompent pas, grâce au talent de manœuvrier de leurs généraux. Mieux, leur riposte sur les flancs amène le retrait des assaillants.

Au soir du premier jour, les Perses n'ont pris aucun avantage et doivent demeurent sur la rive sud du fleuve, les privant de tout effet de surprise pour les phases suivantes de la bataille. Pendant quatre jours encore, la mêlée fait rage, sans qu'aucun camp ne prenne le dessus sur l'autre. Les musulmans parviennent à se débarrasser des éléphants au troisième jour, en leur crevant les yeux et en mutilant leurs trompes. Au cinquième jour, alors que les deux armées épuisées occupent grossièrement les mêmes positions. Roustam est tué et son armée s'effondre enfin. Les conquérants musulmans étendent le califat à la Perse. Dans un registre très différent des autres batailles menées en Syrie, et dans le reste de la péninsule, la bataille d'al-Qadisiya montre toute l'étendue des talents militaires des généraux arabes.

Chine : Bataille de la Talas, 751 : Après l'annexion des provinces les plus orientales et méridionales de la Perse dans les années 740, le califat abbasside rencontre les Chinois, qui

veulent garder le contrôle de l'Asie Centrale pour s'assurer la mainmise du circuit commerciale reliant Orient et Occident. Leurs troupes se rencontrent près de Taraz, aux confins du Kazakhstan, du Kirghizstan et de l'Ouzbékistan actuels. L'offensive stratégique est chinoise et vise à reprendre les villes récemment annexées au Ferghana et en Transoxiane (dont la riche cité de Tachkent). Les Chinois font face à une troupe beaucoup plus nombreuse de musulmans et de Turcs (entre cent et cent cinquante mille), et ne disposent que de dix mille hommes, secondés par vingt mille mercenaires karluks, un peuple altaïque de la région.

Pensant tenir une forte position pour faire face à leurs opposants, les Chinois voient les premiers instants de la bataille leur sourire. Les troupes abbassides ne parviennent pas à les déloger de leur position. Mais suite à la trahison des Karluks, persuadés par les Turcs convertis de se joindre aux Arabes, les Chinois se voient attaquer de toutes parts et doivent se retirer jusqu'au bassin du Tarim. L'Asie Centrale passe sous contrôle musulman.

Monde tribal : Invasion de la Chine septentrionale par les Xiongnu (tribu turque de Sibérie orientale), -142 : Relatée par l'historien Sima Qian dans la Biographie du général Li Guang, cette invasion revêt la forme de l'incursion massive et brutale propre aux cavaliers turco-mongols à une attitude tactique plus prudente. Ayant appris par leurs éclaireurs la présence du glorieux général à la tête des armées de l'empereur Han Wudi (-141/-87), les cavaliers de la steppe choisissent de se prémunir des stratagèmes de cet ingénieux chef de guerre en occupant non pas la plaine, comme ils en ont l'habitude, mais les hauteurs de la ville de Shangjun. Précautionneux et méfiants, les guerriers nomades xiongnus refusent l'affrontement, croyant que les Chinois ont préparé un piège pour les tenir en échec. Après une longue période d'observation et une sortie peu concluante, ils abandonnent leurs positions et regagnent leur territoire[355].

. Auteurs : Alfred Thayer Mahan (1840-1914) : Amiral et penseur militaire américain, Alfred Mahan publie son *opus magnum*, *The influence of Sea Power upon History*, en 1890. Dégageant les linéaments de la stratégie navale, il met en avant le rôle de la marine dans les succès de l'Angleterre et le maintien de son hégémonie mondiale. Grâce à la puissance de sa

[355] Sima Qian, *Mémoires Historiques,* Arles, Piquier, 1994, p.139.

Royal Navy, celle-ci a tout à la fois protégé le trafic et les communications maritimes reliant l'île au reste du globe et a interdit à toute autre politie de venir perturber le système économique basé sur le contrôle des circuits de commerce mondiaux.

Tout autant œuvre théorique que programme politique destiné aux politiques américains, le livre de Mahan connaît un succès mondial et emporte l'adhésion des responsables de Washington. Ses conseils sont clairs. Pour s'assurer une place de choix dans le concert des nations, les États-Unis doivent suivre l'exemple du Royaume-Uni, se doter d'une conséquente et s'emparer de points névralgiques du trafic maritime. Enfin, la dissuasion née de l'impression de puissance doit permettre d'interdire à ses concurrents de venir interférer dans cette sphère d'influence habilement constituée. Le double mouvement conseillé par Mahan peut donc être ramené à une expansion hors de son territoire par un l'occupation de ports situés sur les points stratégiques du système économique mondial (Stratégie Offensive Directe), puis d'en assurer la défense par la disposition d'une flotte conséquente (Tactique Défensive Directe).

Très discrets depuis la fin de la guerre de Sécession, les responsables politiques américains, et notamment Théodore Roosevelt, gagné aux idées de Mahan, se lancent dans la constitution d'un empire maritime. Ils sont conduits à intervenir à Hawaii (1893), au Nicaragua (1894), contre les possessions ultra-marines de l'Espagne (guerre hispano-américaine de de 1898, débouchant sur l'indépendance de Cuba, et l'entrée dans la sphère d'influence américaine des Philippines, de Porto Rico, de Guam, de Wake, et des Samoa. Puis des expéditions en Chine, en au Mexique, en Haïti et en République Dominicaine achèvent de consolider la mainmise de Washington sur les deux continents américains et sur le Pacifique. La doctrine de Mahan est suivie quasiment à la ligne jusqu'à la Première Guerre mondiale et assure aux États-Unis une prépondérance mondiale économique inédite au lendemain du conflit :

> « *La possession des points stratégiques, dit l'Archiduc Charles, décide du succès des opérations, à la guerre*. Napoléon exprimait la même chose sous cette forme : *la guerre est une affaire de positions*. Il est nécessaire, toutefois, de se garder contre l'erreur que chaque acquisition nouvelle d'un port ajoute à la puissance maritime : cette erreur est si commune qu'elle paraît tenir à un penchant naturel de l'esprit humain. La puissance maritime, c'est certain, entraîne la possession de points stratégiques, mais ce qui la constitue, en premier lieu, c'est la flotte. Si le fait d'avoir plusieurs ports entraîne à y éparpiller ses forces, ils sont plus nuisibles qu'utiles. C'est un corollaire de cette remarque de Jomini : que si l'on ne peut occuper tout un champ de bataille, il

est avantageux de tenir tels points, qui en auront la plus grande partie possible sous leur surveillance. Il faut s'avancer le plus possible vers son ennemi, dans de bonnes positions, fortement tenues, soit par l'acquisition de points stratégiques, soit par l'occupation en force de certains point ; mais en agissant ainsi, il ne faut pas allonger les lignes de communication, au point de mettre en situation dangereuse les positions avancées. [...]

Les escadres anglaises bloquant les ports français constituent le plus parfait exemple de position avancée qu'il y ait dans l'histoire maritime ; celles-ci protégeaient à la fois le commerce britannique et préservaient l'Angleterre d'une invasion. La disposition actuelle, qui concentre la flotte anglaise dans les eaux de l'Angleterre, est presque analogue, car elle est dressée en vue d'une concentration immédiatement efficace contre l'Allemagne dans la mer du Nord. En cas de guerre, quelles que soient les mesures de détail qui seront adoptées, la présence dans la mer du Nord couvrira toutes les lignes de communication de l'Angleterre dans l'Atlantique, c'est-à-dire avec le monde entier, sauf peut-être les pays de la Baltique. Du même coup, toutes les communications de l'Allemagne sont coupées, sauf dans la Baltique, et, en outre, les îles Britanniques sont, par le fait même, protégées contre une invasion »[356].

. Corruption : Bataille de Pavie : 24 février 1525 : Les guerres d'Italie virent un incessant va-et-vient des troupes des Valois et des Habsbourg dans le nord de la péninsule. Lors de la sixième de ces guerres (1521-1526), l'armée française, essuyant quelques défaites dans les premiers temps, pris peu à peu le dessus sur les impériaux. Après leur victoire sur le prince de Bourbon, passé dans le camp de Charles Quint, en Provence, François 1er parvient à reprendre Milan. Désireux de pousser son avantage, il poursuit ses adversaires, qui se sont retranchés dans Pavie, une ville jugée imprenable. Néanmoins, sa chute assurerait la mainmise française sur l'Italie du Nord et elle est choisie pour l'offensive. Les troupes du roi s'installent devant ses murs le 27 octobre, mais les assiégés tiennent bon.

Les renforts impériaux arrivent fin janvier et prennent position non loin du camp français. Leurs forces comptent environ vingt-cinq mille hommes et dix-sept canons, contre trente mille soldats et cinquante-trois pièces d'artillerie au roi de France. Aucune des parties ne se risque à l'offensive pendant près de trois semaines. Enfin, dans la nuit du 23 au 24 février, les secours espagnols passent à l'assaut. Grâce à la surprise, ils ébrèchent l'enceinte française et se retrouvent en bonne position pour attaquer. La stupeur frappe le camp du roi,

[356] Alfred Thayer Mahan, in *Mahan et la maîtrise de la mer,* textes choisis et présentés par Pierre Naville, éditions Berger-Levrault, 1981.

qui ne sait s'il faut fuir ou combattre. Sur les conseils de Gouffier de Bonnivet, le roi reste combattre, pour éviter le déshonneur d'une fuite.

Mais la situation est particulièrement mal engagée. Les tentatives de contre-attaque françaises sont décimées par le feu de barrage de l'artillerie impérial. Combinée à des charges de cavalerie, cette tactique permet de contenir les Français dans leur mur d'enceinte, dressé afin d'empêcher le ravitaillement de la ville. Enfin, alors que la bataille est déjà très mal engagée avec les troupes de secours, les assiégés sortent brutalement de la ville et tombent sur les arrières français. C'est la déroute. Le roi est capturé et perd dix mille soldats, dont l'élite combattante de la noblesse. Tous les choix se sont révélés funestes. L'armée française n'avait pas les moyens de prendre Pavie (mauvaise stratégie offensive directe) et a opté pour une bataille rangée pour des raisons de prestige et de réputation (tactique défensive directe) alors qu'elle avait la possibilité de se replier en bon ordre. Alors que la France tenait fermement le Piedmont, elle en est expulsée et ne parviendra jamais à regagner la même position. L'Espagne règne sur l'Italie pour près de deux siècles.

4) Stratégie Offensive directe – Tactique Défensive indirecte

. Description : Comme pour les combinaisons Stratégie Offensive Directe/Tactique Offensive Directe et Stratégie Offensive Directe/Tactique Offensive Indirecte, ce mode et le précédent forme une paire très similaire, qui ne diffère que par le type d'approche tactique obtenu. Si l'on cherchait dans le mode n° 3 à stopper l'ennemi, c'est ici l'exploitation d'une faille dans sa doctrine tactique offensive que l'on recherche. Si l'on cherche toujours à menacer le théâtre d'opérations détenu par l'ennemi au niveau stratégique, tout en lui interdisant de contre-attaquer, cette fin est ici atteinte grâce à une manœuvre destinée à piéger l'ennemi, et non à encaisser l'impact de sa charge. Qu'il s'agisse d'une surprise, d'une ruse ou d'une neutralisation de son attaque grâce à un stratagème, le défi est ici de maintenir l'antagoniste dans une position inoffensive à moindres frais. S'il est réussi, ce coup peut porter à l'ennemi peut entraîner de graves pertes et un découragement certain, liés au sentiment d'impuissance qu'inspire la force d'invasion.

. Pourquoi choisir ce mode ? Comme nous l'avons souligné pour le mode n° 3, une offensive doit, pour être victorieuse, être en mesure de faire face aux contre-attaques ennemies. Pour cela, il est nécessaire de pouvoir faire front à son armée, ou bien de trouver un moyen pour neutraliser sa puissance offensive. C'est précisément ce que permet de réussir ce mode. Nous pensons qu'il y a, là encore, deux grandes raisons de choisir ce mode :

_ ou bien l'armée d'invasion est en infériorité numérique et doit pouvoir contrer la réplique sans trop s'user

_ Ou bien le commandement a décelé une faiblesse chez dans le dispositif tactique offensif de l'ennemie, et pense être en mesure de porter un meilleur coup à l'ennemi en le forçant à attaquer.

Dans les deux cas, les résultats atteints peuvent se révéler décisifs et mettre fin à la guerre contre toute attente.

. Touches privilégiées : Ici aussi, les touches stratégiques restent « Attaquer » et « Forcer ». Cependant, il ne s'agit plus de « Parer » et de « Se garder », mais d'utiliser toutes

les manœuvres permettant de confondre son adversaire. « Esquiver » et « Rompre » sont ici les mouvements de base, et peuvent être complétés par l'action de « Dégager ». Puis, une fois la tempête essuyée, les touches « Riposter » et « Poursuivre » pourront être utilisées avec profit, grâce à la désorganisation du groupe belligérant opposé. L'effet recherché étant soit l'évitement du coup, soit le déséquilibre de l'adversaire pour lui porter un coup fatal, la réplique sera plus ou moins orientée vers la sécurisation de la position ou la recherche des dégâts chez un adversaire en position de faiblesse.

. Exemples historiques : Antiquité : Siège d'Alésia, -52 : Il pourrait sembler paradoxal de placer le mode choisi par les Romains pour provoquer la chute du dernier oppidum gaulois dans ce mode faisant appel à la tactique défensive indirecte. Pourtant, la célèbre cité de la tribu mandubienne ne fut pas prise, mais se rendit, après avoir vainement tenté de briser le siège grâce à une attaque coordonnée, s'élançant à la fois de l'intérieur, avec une sortie en force de Vercingétorix, et de l'extérieur, grâce à l'armée de secours de Vercassivellaunos, cousin de Vercingétorix. Mais César, que l'échec de Gergovie avait rendu plus prudent, avait fait entourer les remparts d'Alésia d'un contre-ouvrage interdisant les sorties.

Pour se prémunir d'une éventuelle armée de secours, il avait en outre fait creuser de nombreux fossés autour du camp, destinés à affaiblir les charges de cavalerie gauloise[357]. C'est donc en position tactique défensive que débuta, pour les Romains, le dernier épisode de la Guerre des Gaules. Disposant d'une armée immensément plus nombres que l'envahisseur[358], le chef gaulois sembla un instant parvenir à briser le siège imposé par les six légions de César. Comblant les fossés et détruisant les tours de garde par des volées de traits, les guerriers gaulois furent tout près de réussir leur jonction.

Au-dehors, l'armée de Vercassivellaunos bouscula le dispositif romain, mais ne parvint pas à le faire céder. Mais c'était sans compter sur les habiles manœuvres de César : « Ayant rétabli le combat et refoulé l'ennemi il se dirige vers l'endroit où il avait envoyé Labienus ; il prend quatre cohortes au fort le plus voisin, et ordonne qu'une partie de la cavalerie le suive, *que l'autre contourne les retranchements extérieurs et attaque l'ennemi à revers*. Labienus, voyant que ni terrassements ni fossés ne pouvaient arrêter l'ennemi,

[357] César, *Guerre des Gaules,* Livre VII, paragraphes 72-74.
[358] César donne lui-même le chiffre de 8000 cavaliers et 240 000 fantassins en VII, 76.

rassemble trente-neuf cohortes, qu'il eut la chance de pouvoir tirer des postes voisins, et informe César de ce qu'il croit devoir faire. […] Soudain, les ennemis aperçoivent la cavalerie derrière eux. De nouvelles cohortes approchaient : ils prirent la fuite. Nos cavaliers leur coupent la retraite. Le carnage est grand […]. Apercevant de la ville le massacre et la fuite de leurs compatriotes, les assiégés, désespérant d'être délivrés, ramènent leurs troupes du retranchement qu'elles attaquaient »[359].

Alors qu'ils étaient sur le point de réussir de leur pari, César lança les cavaliers de Labienus sur les arrières de l'armée de secours, qui, prise de panique, se retira. Vercingétorix abandonne le siège des assiégeants et décide de se rendre le lendemain, ayant constaté son échec.

Moyen-âge : Bataille de Grunwald, 1410 : Lançant une offensive surprisse en franchissant la Vistule dans le plus grand secret, les forces polono-lituaniennes tentent de mettre fin à la progression de l'armée germanique en « Croisade » sur les bords de la mer Baltique. Bien à l'abri de ses nombreuses forteresses, les chevaliers ne prennent aucune initiative jusqu'à ce que le roi Ladislas ne décide de contourner ces fortifications par une manœuvre sur leurs arrières. S'opposant frontalement aux envahisseurs, les Allemands semblent dans un premier temps repousser l'avancée des forces des coalisés.

Mais, se voyant à la merci d'une charge de la lourde cavalerie de ses adversaires, l'armée lituanienne feint le retrait (copiant en cela les tactiques apprises au contact de la Horde d'Or[360]). Impuissants devant la résistance vigoureuse de l'armée polonaise et allongeant leurs lignes pour écraser leurs opposants, les Chevaliers sont finalement pris à revers par les Lituaniens, réorganisés à l'arrière, qui lancent un assaut victorieux sur le camp germanique[361].

Crécy (1338)[362],

Moderne : Bataille de Lens, 1648 : ultime affrontement de la guerre de Trente Ans, la

[359] César, *Guerre des Gaules,* livre VII, paragraphes 86-88 (p.321-323 de la traduction L.-A. Constans, Paris, Gallimard, 1981).
[360] Selon l'historien Tomas Baranauskas
[361] Voir Stephen Turnbull, *Tannenberg, Disaster for the Teutonic Knights,* Oxford, Osprey Publishing, 2003.
[362] Voir Frédéric Encel, *L'Art de la guerre par l'exemple,* Paris, Flammarion, 2000, p. 221

bataille de Lens est un modèle de tactique indirecte. Désirant chasser les Espagnols du comté de Flandre, Condé cherche l'affrontement et force Léopold-Guillaume de Habsbourg à prendre l'initiative. Grâce à la très forte cohésion de ses troupes, et notamment des Gardes-françaises, il feint une retraite désordonnée, qui absorbe la puissance de choc de l'artillerie impériale. Tandis que l'attaque espagnole est bloquée au centre, Condé lance sa cavalerie les arrières de l'armée adverse et l'encercle. En pleine déroute, l'armée Habsbourg fuit et laisse de nombreux prisonniers sur le champ de bataille. Menacé d'une invasion totale des Pays-Bas espagnols, le gouvernement de Vienne n'a plus d'autre choix que d'accepter la paix.

Monde contemporain : Bataille navale de Lattaquié et de Damiette lors de la Guerre du Kippour, 7-9 octobre 1973 : Attaqué au nord par la Syrie et au sud par l'Égypte, Israël fut dans les premières heures du conflit subjugué par le coup d'audace terrestre des troupes arabes. Plus vigilante sur mer, la marine de l'État hébreu décide d'empêcher toute sortie en force des navires syriens et égyptiens en se plaçant au débouché de leurs ports. La première confrontation a lieu avec les vedettes lancées par Hafez el-Assad depuis la base de Lattaquié. Profitant de l'avantage technologique de ses navires *Sa'ar*, l'amiral israélien Michael Barkaï donne l'initiative tactique aux Syriens. Ses navires sont équipés de projectiles antimissiles « à paillette » capable de brouiller le système de guidage infrarouge des engins syriens. Une fois toutes les salves des vedettes ennemies lancées en vain, la marine israélienne peut contre-attaquer sans danger. Elle coule cinq navires qui lui étaient opposés et se tourne vers l'Égypte.

Le lendemain, la flotte de l'amiral Barkaï arrive en vue de la baie de Damiette. Elle tombe sur une flotte de quatre vedettes, commandées par l'amiral Zerki, faisant route vers la côte israélienne. Barkaï applique la même tactique qu'à Lattaquié et laisse les Égyptiens tirer en premier. Les missiles Styx, de meilleure facture que les Ona syriens, touchent deux bâtiments hébreux, dont l'un doit se retirer. La contre-attaque atteint trois navires égyptiens. Seule une vedette regagne la base d'Aboukir. Surpris sur terre, Israël a parfaitement maîtrisé la menace maritime en utilisant au mieux son avantage technique. Grâce au choix de la tactique défensive indirecte et l'usage successif des touches « Esquiver » et « Attaquer », sa marine a détruit une flotte à court de munitions et trop avancée pour regagner saine et sauve une position sécurisée.

Asie Antérieure : Bataille d'Ankara, 1402 : Tamerlan, après sa conquête de l'Azerbaïdjan et de la Géorgie, profite d'une campagne des Turcs ottomans en Hongrie pour attaquer les positions du sultan en Anatolie. Ravageant le pays grâce à son armée entièrement montée et se montrant insultant dans les échanges diplomatiques, le chef mongol provoque habilement l'attaque de l'armée turque, revenue à bride abattue des Balkans. La première attaque de l'infanterie est repoussée grâce au tir des archers à cheval et l'habituelle dérobade des guerriers de la steppe. La contre-attaque se montre particulièrement meurtrière, grâce à la grande supériorité mongole dans le principe de mobilité. Le sultan Bayezid, capturé, perd la plus grande partie de son armée et de ses territoires orientaux. Il doit à présent se concentrer sur l'Europe.

Chine : Bataille de Chilcheollyang, 27 août 1597 : La bataille de Chilcheollyang marque le point culminant de la campagne japonaise pour envahir la Corée. Envoyant une puissante flotte de plus de cinq cents navires, le prince japonais Toyotomi escompte s'emparer de cette province rebelle que l'empereur de Chine a renoncé à défendre. La Corée est alors en pleine lutte de factions politiques et n'est pas préparée à l'attaque nippone. Elle envoie une flotte d'environ cent soixante-dix navires face à un ennemi qui s'est approprié les plus modernes techniques de combat européennes.

L'amiral Won Gyun décide d'attaquer au plus vite la force d'invasion, mais ignore encore le nombre et la force des vaisseaux qui lui seront opposés. L'attaque générale qu'il ordonne est un désastre, les Japonais se contentant d'utiliser leurs bouches à feu pour briser la charge velléitaire des Coréens. Leur contre-attaque est plus subtile. Attendant patiemment que la nuit tombe, l'amiral japonais ordonne l'assaut des bâtiments réfugiés autour de l'île de Gadeok, au large de Pusan. Totalement surpris alors qu'ils pensaient ne plus avoir à combattre, les navires coréens sont impoyablement envoyés par le fond par les Japonais utilisant la technique d'abordage au grappin. Seuls douze vaisseaux parviennent à regagner leur base. Le Japon est solidement implanté sur le continent.

Monde tribal : Bataille d'Orange, -105 : Pire défaite romaine depuis la triste journée de Cannes (-216) qui vit triompher Hannibal, la bataille d'Orange entraîna la perte quasi totale, selon Tite-Live, d'une armée 80 000 soldats et de 40 000. Elle est due en grande partie à la

mésintelligence entre les deux commandants délégués par le Sénat, le proconsul Quintus Servilius Cœpion et le consul Gnœus Mallius Maximus. Empêtrés dans une affaire de préséance et de partage du prestige d'une victoire qu'ils pensaient certaine, ils ne purent s'entendre et menèrent l'un comme l'autre des opérations destinées à enlever les honneurs du triomphe à leur rival.

Le lieu de l'affrontement se situe sur les bords du Rhône, où les armées romaines étaient postées pour interdire aux Cimbres, une tribu germanique, l'accès aux Alpes et à l'Italie. Leur progression, sans surprise, les mena jusqu'au Rhône, où le fort détachement romain les incita à temporiser tout en gardant les armes à la main. Après quelques jours d'observation et de conflit interne dans le camp romain, le consul Mallius Maximus tenta de négocier avec les Cimbres pour les dissuader d'entreprendre le combat. Apprenant cela et voyant s'envoler les lauriers de la victoire, Cœpion décida sans délai de passer le fleuve et de lancer une offensive.

La réaction des Germains, toujours sur le qui-vive, est excellent exemple de manœuvre tactique défensive indirecte. Exploitant à fond les erreurs des Romains, ils sur utiliser les mouvements « Riposter » et « Surprendre » pour mettre fin à l'initiative de Cœpion et pour atteindre par surprise le camp romain. Pris entre la furie des guerriers du roi Boiorix et l'impétueux fleuve, les Romains ne trouvèrent comme alternative que le massacre ou la noyade (ils étaient, paraît-il, de fort mauvais nageurs). Très peu en réchappèrent. L'incapacité à se coordonner et à former un groupe belligérant uni provoqua l'un des pires désastres de l'histoire romaine, et laissa sans défense les positions romaines au-delà des Alpes pendant plusieurs années[363].

Auteurs : Basil Liddell Hart (1895-1970) : L'apport de Basil Liddell Hart à l'étude de la guerre est sans aucun doute le plus décisif depuis celui de Clausewitz. Sa théorie de l'approche indirecte, on l'a vu, constitue la pierre de touche de l'analyse anthropologique de la guerre. Il constitue, en discriminant l'usage plus prononcé de la ruse ou de la force, le critère le plus sûr à l'aune duquel nous pouvons juger de l'efficacité et de la pertinence d'une action militaire.

[363] Voir Tite-Live, *Histoire Romaine,*Livre LXVII, paragraphe 104-105 et Theodor Mommsen, *Histoire Romaine,* Paris, Robert Laffont, 1985, Tome 1, Livre IV, p835.

Mais Liddell Hart n'envisage la qualité indirecte ou directe d'une campagne que dans son ensemble, là où nous avons préféré attribuer ces qualificatifs à chaque mouvement tactique et stratégique. À partir de ce constat, il pourrait sembler arbitraire de choisir le théoricien anglais pour illustrer l'un des modes que nous avons élaborés à partir de ses hypothèses de travail. Néanmoins, sa description admirative de la défense « élastique » des troupes franco-britanniques lors des dernières offensives allemandes de 1918, où le terme « indirect » est clairement appliqué au plan tactique de Foch et Pétain, nous laisse à penser qu'une stratégie offensive classique peut être sublimée par une approche tactique indirecte, permettant de contre-attaquer dans les meilleures conditions, face à un ennemi désorganisé et exténué par le vain effort qu'il vient d'accomplir. Par ailleurs, dans sa principale œuvre théorique, *Stratégie*, l'un des chapitres centraux de sa démonstration, « Conclusions tirées de l'étude de vingt-cinq siècles », nous indique clairement que la disposition tactique défensive permettant de rendre l'attaque ennemie stérile, et dans le meilleur cas nuisible, emporte sa préférence :

> « En combinant les analyses stratégiques et tactiques, nous que la plupart de ces exemples relèvent de l'une des deux catégories suivantes : ces batailles résultèrent soit d'une stratégie de défense élastique – retraite calculée – complétée par une offensive tactique ; soit d'une stratégie offensive visant à se placer dans une position qui désarçonne l'adversaire et couronner par une défensive tactique : « avec un coup sur la queue ». Ces deux combinaisons possibles sont des formes de l'approche indirecte et le fondement psychologique des formes de l'approche indirecte et le fondement psychologique des deux peut s'exprimer par ces : « appât » et « piège ».
>
> En vérité, on pourrait dire, et dans un sens plus large et plus profond que ne l'entend Clausewitz, que la défensive est la forme la plus forte et la plus économique de la stratégie. Bien qu'étant en gros et logistiquement une manœuvre offensive, la seconde de ces combinaisons a en effet pour but caché d'inciter l'adversaire à effectuer un mouvement qui rompe son équilibre. L'approche indirecte la plus efficace est celle qui abuse l'adversaire en l'incitant à opérer un faux mouvement, si bien que, comme le jiu-jitsu, son propre effort contribue, comme un levier, à amorcer sa chute. [...]
>
> L'art de l'approche indirecte ne peut être maîtrisé et apprécié à sa pleine valeur que par l'étude et la méditation de toute l'histoire des guerres. Mais nous pouvons au moins condenser les leçons en deux maximes simples, l'une négative, l'autre positive. La première dit que, en face du témoignage écrasant de l'histoire, aucun général n'est excusable de lancer ses troupes dans une attaque directe contre un ennemi solidement établi sur une position forte. La seconde dit que, au lieu de rechercher à rompre l'équilibre de l'ennemi en l'attaquant soi-même, il faut le déséquilibrer

avant de pouvoir lancer une véritable attaque avec quelques chances de succès.

Lénine a entrevu une vérité fondamentale lorsqu'il a dit que, « dans la guerre, la stratégie la plus saine consiste à différer les opérations jusqu'à ce que la désintégration morale de l'ennemi permette de lui asséner plus facilement le coup mortel ». Ceci n'est pas toujours praticable, pas plus que ne se montrent toujours féconds ses procédés de propagande. Mais sa formule peut être adaptée ainsi : « Dans toute campagne, la stratégie la plus saine consiste à différer la bataille, et la plus saine tactique à différer l'attaque, jusqu'à ce que la dislocation morale de l'adversaire permette d'asséner le coup décisif »[364].

. Corruption : Bataille d'Aboukir, 25 juillet 1799[365] : Après l'échec de la campagne de Syrie et du Siège de Saint-Jean-d'Acre, les troupes de Bonaparte refluent vers l'Égypte, où les troupes anglo-ottomanes les poursuivent. Débarquées dans le delta du Nil le 14 juillet, les armées de Mustapha Pacha, fortes de dix-huit mille hommes, prennent la citadelle de la ville, faiblement défendue par une garnison de trois cents soldats. Elles prennent position dans la ville et espèrent attirer à elles les forces françaises restantes, pour les affronter dans les meilleures conditions (touche stratégique « Attaquer », touche tactique « Parer »). Mais le choix de la redoute d'Aboukir se révèle inopportun. Trop éloignée des lignes turques, la flotte britannique ne peut appuyer la défense en opposant un barrage d'artillerie aux assauts de Bonaparte. Mustapha est pourtant certain de la victoire et les officiers français n'osent dans un premier temps prendre l'offensive. Mais afin de provoquer les troupes d'occupation et les obliger à charger ses puissantes défenses, le général ottoman fait couper la tête des dépouilles des soldats de la garnison et les jette aux assiégeants. Pris de fureur, les Français se ruent frénétiquement sur la citadelle et enfoncent toutes ses défenses. Murat coupe la retraite du pacha et le capture. Les Turcs laissent sept mille morts et mille cinq cents blessés et doivent renoncer temporairement à la reconquête de la riche province d'Égypte.

[364] Basil Liddell Hart, *Stratégie*, op. cit., p.225-227. Nous soulignons les passages décrivant plus particulièrement les passages correspondant au mode Stratégie Offensive Directe, Tactique Défensive Indirecte.
[365] Voir Henri Laurens, *L'expédition d'Egypte*, Paris, Seuil, 1996.

5) Stratégie Offensive indirecte – Tactique Offensive directe

. Description : Nous appréhendons ici le premier mode fondé sur un déploiement des forces de nature indirecte. Bien que le concept ne soit pas isolé véritablement dans la pensée de Liddell Hart, nous pensons qu'il est absolument indispensable de distinguer en pratique et dans l'analyse l'approche indirecte *stratégique* et l'approche indirecte *tactiques*, chacune pouvant être par ailleurs offensive ou défensive. Si l'on distingue ces quatre niveaux de leur opposé « direct » (le *zheng* de Sun Tzu), et que l'on admet qu'il est possible de combiner une approche stratégique directe d'une approche tactique indirecte, *e vice versa*, nous obtenons une formalisation de l'action martiale composée de huit « modes » offensifs et huit autres défensifs, soit un tableau de seize choix possibles pour le commandant en chef[366].

Or, qu'est-ce, à proprement parler, qu'une *stratégie* indirecte ? C'est, en toute logique, une approche indirecte qui fait intervenir la ruse ou le stratagème au niveau stratégique. Le sens plus précis que nous lui donnons est, par conséquent, celui d'un déploiement de force permettant de disposer, sur un champ de bataille précis (ou à la rigueur un théâtre d'opérations donné) d'un rapport de force plus favorable, comparé à l'équilibre des forces global. Nous revenons ainsi à l'exemple de la stratégie adoptée aux courses de chevaux par Sun Bin, choisissant d'aligner le faible face au fort, le moyen face au faible et le fort face au moyen (et non le faible face au faible, le moyen face au moyen, le fort face au fort).

Il ne s'agit donc pas de gagner grâce à un stratagème dans le combat, mais d'aligner une quantité de force plus grande que celle qu'aurait attendue l'ennemi, en toute logique, selon la distribution des forces. Ceci a pour but premier de *faciliter le choc tactique*. Si elle est portée sur un point sensible du dispositif de l'antagoniste, cela peut entraîner l'effondrement de son groupe belligérant, et donc sa défaite, *malgré sa supériorité globale*. Le but premier de cette approche est de favoriser un engagement tout ce qu'il y a de plus de direct, en faisant

[366] Un général n'est pas forcément acculé à une position offensive ou défensive, et il peut exister un âpre débat s'il faut ou non prendre l'initiative d'attaquer, comme lors de la « drôle de guerre » qui vit les armées françaises et allemandes s'observer pendant près de neuf mois. Les débats sur les opérations à mener à chaque nouvel saison de combat de la guerre du Péloponnèse mettent aussi en évidence cette indétermination *a priori* du choix entre l'attaque et la défense tant qu'aucune partie n'a pris l'initiative. En tout état de cause, le fait d'être révisionniste ou conservateur sur le plan diplomatique, selon la terminologie de Raymond Aron, ne détermine en rien la possession de l'initiative, et encore moins de l'attaque ou la défense.

pencher le rapport de force en faveur de celui qui l'adopte. Dans certains cas extrêmes, une armée en nombre très inférieur peut rencontrer le groupe formant le centre de gravité de l'ennemi et le terrasser alors qu'il se trouvait en position de force (le coup d'Inchon reste pour cela paradigmatique, les renforts américains n'étant pas totalement parvenus dans la péninsule coréenne).

. Pourquoi choisir ce mode ? : Comme nous l'avons dit, ce mode a pour objectif de renverser le rapport de force pour engager un combat régulier en position de force. Il concerne ainsi trois types fondamentaux de situation : le moins fort défait le faible, une armée de force équivalente piège son adversaire et remporte une victoire plus facile, le plus fort accentue sa puissance. Tous ont en commun l'affaiblissement proportionnel de l'ennemi *avant la bataille*. C'est le but précis que donne la pensée chinoise à la stratégie, qui a débouché sur l'objectif métaphorique mal interprété, de victoire « avant la bataille »[367]. L'idée n'est pas d'obtenir une position si avantageuse que l'ennemi se rendra seul, hypothèse que l'histoire militaire particulièrement sanglante de la Chine ne permet guère d'envisager, mais d'aborder le combat dans une position stratégique si bonne qu'elle permette d'avoir la force « d'une meule écrasant un œuf »[368], selon l'image particulièrement parlante de Sun Tzu. Un général a donc toutes les raisons de vouloir adopter ce mode, hormis si le combat a subi une forte canonisation et que l'idéal de la bonne guerre a été défini comme une épreuve de force dénuée de toute espèce de ruse, mettant aux prises deux ennemis qui choisissent de se rencontrer en rase-campagne[369].

. Touches privilégiées : Bien que les touches tactiques restent principalement « Attaquer » et « Forcer », les mouvements effectués devront répondre au principe des touches « Surprendre », « Feindre » et « Tromper », afin de se placer dans le meilleur rapport de force. L'engagement, bien que direct, tend ainsi à minimiser les pertes en heurtant les parties les plus vulnérables de l'ennemi. Fondé sur le secret et/ou la mobilité, cette combinaison de touches

[367] Sun Tzu, *L'art de la Guerre,* Paris, Payot & Rivages, 2004, p.45
[368] *Ibid.* p.52
[369] L'activité hybride résultant de cet état d'esprit donne naissance à une activité hybride empruntant des caractères au sport, que l'on peut observer dans toutes les formes ritualisées de la guerre : cités grecques et italiennes, chevalerie féodale, aristocrates de l'époque moderne, samouraïs, etc.

permet de donner au principe de destruction son intensité maximum, tout en abordant l'endroit l'ennemi alors que son principe de résistance est amoindri.

. Exemples historiques : Antiquité : Bataille de l'Hydaspe juillet 326 av. J.-C.[370] : Profitant d'une alliance dans une transpolitie indienne éclatée, Alexandre se lance à la conquête du sous-continent quelques années après avoir soumis l'Empire perse. Il franchit l'Indus et rencontre le souverain le plus puissant de la région, Pôros, sur les rives de l'Hydaspe. La rivière est alors en crue et son franchissement apparaît trop périlleux. Durant près d'un mois, il patiente et fait face à son adversaire, qui s'est réfugié à l'abri du cours et a adopté une position défensive destinée à interdire à Alexandre de franchir la frontière naturelle de son royaume. Élément nouveau, l'armée de son adversaire dispose d'une forte division de trois cents éléphants de guerre.

Le souverain macédonien prend bien soin d'afficher son inertie et répand le bruit auprès des paysans que son armée est incapable de franchir l'obstacle. La rumeur est immédiatement rapportée à Pôros, qui relâche peu à peu son dispositif. Mais Alexandre fait franchir le cours d'eau à de petits détachements nuit après nuit, à vingt kilomètres en amont de sa position. Son unité de choc une fois constituée sur l'autre rive, il passe à l'attaque.

Une première unité lui est opposée et détruite, alors que le souverain indien n'a pas compris la capacité offensive de la petite troupe d'élite qu'Alexandre a réunie de l'autre côté du fleuve. L'attaque est lancée par une attaque de la cavalerie d'Alexandre sur les flancs indiens, qui évite précautionneusement les nombreux pachydermes rassemblés devant l'infanterie. Pour mettre l'armée ennemie en déroute, Alexandre doit lancer la phalange, qui a profité des premiers engagements pour franchir le fleuve, contre le centre de gravité de Pôros, ses éléphants de guerre. La charge est victorieuse, mais coûte très cher à Alexandre[371]. Sans que l'on en sache la raison précise, ses soldats refuseront de pousser plus en avant dans cette contrée étrangère à toutes les coutumes familières aux Grecs. L'épuisement des stratagèmes d'Alexandre et le nécessaire recours à l'approche directe ont sans aucun doute montré aux généraux macédoniens qu'ils ne pourraient venir à bout de l'infinie diversité du sous-

[370] Pierre Jouguet, *L'impérialisme macédonien et l'hellénisation de l'Orient*, Paris, Albin Michel, 1972, p.57-59.
[371] Peter Green juge qu'il a peut-être perdu quatre mille soldats de cette formation indispensable. Voir *Alexander to Actium*, Berkeley, University of California Press, 1990.

continent.

Moyen-âge : Bataille de Tricamarum, 15 décembre 533[372] : La reconquête de l'Afrique du Nord, prise par les Vandales au début du Ve siècle, fut l'une des priorités de Byzance sous la « restauration justinienne ». L'empereur envoie Bélisaire, son meilleur général, pour délivrer l'opulente province d'Afrique du roi Gélimer. Le conquérant arrive par surprise alors que les Vandales, un peuple « barbare » d'origine germanique proche des Goths, assiège la Sardaigne. Il les défait la bataille d'Ad Decimum, près de Carthage, et installe ses troupes à dans l'ancienne capitale punique. Pendant trois mois il prépare la ville à un siège et rétablit ses fortifications. Mais constatant que les Vandales ont pris position près du principal aqueduc amenant l'eau jusqu'à Carthage, il décide d'anticiper la rencontre des armées et tombe par surprise sur les hommes de Gélimer à Tricamarum, à une trentaine de kilomètres à l'ouest de Carthage.

Les Vandales sont solidement implantés, mais leur armée est disparate et en mauvaise forme. Gélimer a rassemblé des troupes en recrutant au sein des tribus numides et maures du Maghreb, sur lesquelles il ne peut compter autant que sur ses soldats. En outre, le corps d'élite de son armée, sous le commandement de son frère Tzazon, arrive tout juste de Sardaigne et n'a pas encore pu reprendre leur force après leur voyage précipité. Bélisaire dispose lui de troupes fraîchement arrivées de Byzance, dont une compagnie de cataphractaires, constituée de cavalier et de chevaux entièrement cuirassés. Profitant de l'impréparation et du manque d'assurance de son adversaire, il lance ses cataphractaires contre le centre de l'armée vandale. Après trois charges, il est enfoncé et son chef Tzazon trouve la mort dans l'engagement. Près de trois mille soldats ont trouvé la mort. Gélimer prend la fuite et tente de se réfugier en Espagne. Capturé, il lègue son royaume, ainsi que la Corse, la Sardaigne et les Baléares à l'empire de Constantinople, qui rétablit ainsi son autorité sur le bassin occidental de la méditerranée.

Moderne : Passage des Vosges par Turenne et bataille de Turckheim 5 janvier 1675 : La

[372] Voir Edward Luttwak, *La Grande Stratégie de l'Empire Byzantin*, Paris, Odile Jacob, Paris, 2010 et . Liddell Hart, *Stratégie,* op. cit. p.121.

campagne d'Alsace de Turenne prend place lors de la Guerre de Hollande (1672-1678) et constitue l'un des faits d'armes les plus glorieux du vicomte de Turenne. Manœuvrant avec habileté les impériaux du comte Montecuccoli, qui ont pris possession de l'Alsace à l'automne 1674, Turenne choisit contre toute attente de passer les Vosges en plein hiver, afin de surprendre ses adversaires. Ceux-ci ont pris leurs quartiers d'hiver près de Haguenau et ne défendent que mollement leurs positions, à une époque où les opérations cessent généralement jusqu'à la belle saison (touche stratégique « Surprendre »).

Après avoir déclenché sa marche le 27 décembre, Turenne fond sur les positions impériales le 5 janvier. Son attaque est massive et cherche à profiter à plein de l'effet de surprise. Elle se dispense même de préparation d'artillerie. Turenne fait charger son armée au pas de course sur le flanc droit de l'ennemi, qui est totalement pris de cours par la manœuvre, qui abandonne les bases qu'il occupait dans la région d'Haguenau (touche tactique « Forcer »). La principale armée réunie pour menace le territoire français est vaincue, et le roi peut continuer son offensive en Hollande, tandis que son armée prend solidement pied en Alsace, qui sera annexée une vingtaine d'années plus tard.

Monde contemporain : Coup d'Incheon, 15-28 septembre 1950[373] : La guerre de Corée débute par la charge de l'armée nord-coréenne, qui surgit de la ligne de démarcation du 38e parallèle. Les troupes sud-coréennes et américaines sont bousculées et se réfugient dans l'extrême sud-est de la péninsule. Bloquées dans la poche de Pusan, elles cherchent à reprendre l'initiative, mais font face à une armée nombreuse et bien préparée qui interdit toute contre-attaque directe.

Pour rétablir la situation, le commandant des forces américaines dans le Pacifique, le général MacArthur, préconise une manœuvre sur les arrières de l'armée du Parti communiste coréen. Son choix se porte sur la ville d'Incheon, située à une cinquantaine de kilomètres dans une baie bardée d'importante défense naturelle et artificielle. MacArthur défend son plan en développant l'argument suivant : la baie est si bien protégée que les Nord-Coréens ne s'attendront précisément pas à une attaque sur ce point (touche stratégique « Surprendre »).

Confié au général Struble, un ancien de Normandie spécialiste de guerre amphibie,

[373] Voir Michel Yakovleff, *Tactique Théorique,* Paris, Economica, p73

l'opération commence le 15 septembre à 6 h 30 du matin. Les premiers hommes et tanks prennent pied sur la péninsule, mais sont isolés par la marée basse. Un important barrage d'artillerie et un bombardement aérien intensif mettent la contre-attaque en échec (touches tactiques « Forcer » puis « Parer »). La réaction nord-coréenne est néanmoins insuffisante pour empêcher les Américains de prendre pied à Incheon. Grâce à d'habiles manœuvres et démonstrations, couplées à une campagne de désinformation apparemment réussie, l'état-major de l'armée populaire croit encore que le débarquement se fera à Gunsan, situé à 200 km, également sur la côte est de la péninsule.

La véritable réponse de Kim-Il Sung vient le lendemain seulement, alors que la baie est entièrement aux mains des forces des Nations Unies. Des chars soviétiques T-34 sont envoyés contre la tête de pont, mais les six colonnes sont très fortement endommagées par un tir d'appui de l'aviation américaine. Les troupes au sol peuvent contre-attaquer et détruire l'ensemble de la force de secours. Elles peuvent maintenant continuer le débarquement librement. En une semaine, plus de six mille véhicules et cinquante-trois mille hommes sont débarqués. La marche vers Séoul pouvait commencer.

_ Première Guerre d'Irak : La campagne lancée à l'automne 1991 contre le régime de Saddam Hussein fut pour les militaires américains, l'occasion de mettre en œuvre les préceptes de combat déduits de leurs nouvelles théories stratégiques. Centrées autour de la paralysie stratégique et l'attrition de tous les centres de gravité de l'ennemi grâce à des frappes massives préalables à tout combat terrestre, ces nouvelles vues stratégiques, qualifiées de par certains de néo-douhétisme, se fondaient sur les travaux de John Warden, John Boyd et David Deptula, dont il a déjà était question au cours de cette étude. Voici comment ce dernier résume les objectifs de l'état-major américain : « La stratégie de la campagne aérienne a capitalisé sur les capacités et les plans d'attaque hautement adaptatifs conçus pour paralyser le commandement de Saddam Hussein. Elle en est venue ensuite à neutraliser la capacité de l'ennemi à combattre, saper sa volonté de combattre, réduire sa base de production militaire et créer les conditions pour contrôler ses capacités à construire des armes de destruction massive. Cette construction a permis d'anéantir les forces irakiennes sur le terrain, car sa

vaste armée de défense avait le potentiel pour infliger à la Coalition d'énormes pertes »[374].

Asie Antérieure : Bataille de Hattin, 4 juillet 1187[375] : Défaite décisive des Croisés contre Saladin, la bataille de Hattin marque le début de la reconquête définitive des principautés « latines » fondées au début du XIIe siècle. Après avoir uni une grande partie des musulmans sunnites sous sa bannière (principalement l'Égypte, la Syrie et le Hedjaz), le sultan Saladin se tourne vers les États tenus par les Chrétiens sur la côte méditerranéenne.

Profitant d'une alliance nouée avec Raymond de Tripoli lors de sa brouille avec le roi de Jérusalem, le nouveau maître de l'Égypte introduit une forte cavalerie sur les terres croisées, comprenant environ sept mille unités, qui patrouillent dans les parages du lac de Tibériade. Mais à leur retour, ils croisent une compagnie de l'Ordre du Temple, qui ne n'est pas soumise au même accord, et massacre ces hommes fidèles au souverain de la ville sainte. Raymond comprend sa faute et rejoint immédiatement le camp de Guy de Lusignan. Les chevaliers se regroupent en Galilée, à Séphorie, dans une bonne forteresse que Saladin n'ose attaquer. Il sait que son armée terrassera celle des Francs en bataille rangée, mais doit pour cela trouver un moyen de les faire sortir et ainsi les pousser à la faute. Il décide de ravager Tibériade, pour provoquer une réaction chez les Croisés. Le débat est âpre dans la forteresse. Raymond de Tripoli a compris le stratagème de Saladin et plaide pour un ancrage solide dans la position, d'autant que les troupes musulmanes se trouvent dans un désert aride qui les usera très rapidement (plan reposant sur une Défense Stratégique Indirecte, Tactique Défensive Directe). De son côté, Renaud de Châtillon ne peut souffrir de voir Tibériade saccagée et son armée humiliée par son inaction. Il se prononce pour une sortie, et emporte la décision du conseil de guerre (Stratégie D2fensive Directe, Tactique Offensive Directe).

Le 3 juillet, l'armée des Croisées se met en route vers Tibériade. La chaleur est intense et les seigneurs francs découvrent avec stupéfaction que Saladin a fait combler les puits de la région. Des éclaireurs signalent un point d'eau dans le village de Hattin. Le roi et ses vassaux s'y rendent, mais le sultan les a délibérément attirés vers cet unique point de ravitaillement.

---

[374] David A. Deptula, *Effects-Based Operations : Change in the Nature of Warfare*, Arlington (Virginia), Aerospace Education Foundation, 1991, p.3.

[375] Voir Ibn Al-Athir, *Histoire Parfaite*, cité par Gérard Chaliand, *Anthologie Mondiale de la Stratégie*, Paris, Robert Laffont, 2001 (2e édition), p.472 ; David Nicolle, *Hattin 1187, Saladin's greatest victory*, Wetport/London, Praeger, 2005.

Harcelés, bloqués devant l'entrée de la ville, les Croisés doivent mettre le bivouac en plein désert et passent la nuit dans l'atroce désert de Galilée. Pendant la nuit, Saladin fait mettre le feu aux broussailles entourant le camp français, qui est suffoqué par cette manœuvre aussi habile que sournoise. Pris dans leurs épaisses armures, ils ne peuvent soutenir la chaleur, la fumée et la soif et décident d'attaquer pour se frayer par les moyens un passage vers Hattin. Mais dès leur sortie du camp, ils sont attaqués par Saladin, qui affronte une armée épuisée et d'ores et déjà vaincue. La débandade est rapide. Le roi et les principaux seigneurs se réfugient sur une hauteur, les Cornes de Hattin, et voient tomber la tente royale. Seul Raymon de Tripoli parvient à regagner Séphorie. Guy de Lusgnan, roi de Jérusalem, est fait prisonnier, ainsi que l'ensemble de son conseil de guerre. Renaud de Châtillon, personnage inique et violent qui avait tenté de prendre La Mecque, est décapité par Saladin lui-même. Le nombre des victimes se porte à dix-sept mille. C'est le coup de grâce pour les États croisés, qui ne survivront plus que grâce aux expéditions envoyées envoyées d'Europe, mais n'ont plus la force de se défendre par eux-mêmes.

Chine : Bataille de Fei, 233 av. J.-C. : Épisode des Royaumes Combattants, la bataille de la Fei voit s'affronter le futur hégémon, le Qin, et le Tchao, qui repousse de quelques années son absorption par son rival. Défait l'année précédente, le Tchao cherche à prendre sa revanche et décide d'envahir le territoire de son voisin. Mais la prudence conseille à Li Mu, le général en chef de l'expédition, de ne pas chercher à attaquer directement les troupes de Qin, alors que leur moral et leurs forces sont à leur plus haut. Il choisit donc un itinéraire inattendu et prend solidement position sur le territoire du Qin.

Celui-ci profite de la manœuvre encore incomprise pour attaquer la ville de Fei, sur le territoire du Tchao, et forcer Li Mu à abandonner son retranchement. Mais celui-ci, malgré l'avis de son état-major, s'obstine et ordonne à ses soldats de tenir la position. Il envoie simplement un petit détachement attaquer la capitale du Tchao. Sa fermeté est alors récompensée. L'armée ennemie revient brutalement de Fei, mais Li Mu lui bloque la route. Cramponné à ses défenses, il parvient à repousser les assauts et inflige de lourdes pertes au Qin. Malheureusement, Li Mu meurt quelque temps plus tard et son royaume ne dispose plus de généraux aussi talentueux. Le Tchao sera finalement annexé par le futur empereur en 222.

Monde tribal : Nuer : les Nuer, lorsqu'ils désirent s'emparer du bétail de leurs voisins dinkas, entreprennent une expédition discrète dans la savane, qu'ils terminent par un assaut à l'aube sur le village ciblé. Pris au dépourvu et non préparés à se battre, les Dinkas prennent généralement la fuite, tentant d'emmener leur principale richesse, le bétail[376].

. Auteurs : Doctrine Douhet[377] : « Si pour vaincre il est nécessaire de détruire, de tuer, de dévaster, de répandre la ruine et la terreur, que l'on fasse tut cela, pourvu que l'on gagne. […] Il n'est pas nécessaire d'être aimé, il est nécessaire de vaincre »[378]. Adepte des frappes directes et massives sur les grands centres urbains et industriels de l'ennemi, pour lesquels il conseillait prioritairement l'emploi de bombes incendiaires et toxiques, les écrits de l'Italien Giulio Douhet marquent dans l'histoire de la pensée stratégique un pic tant au niveau de la cruauté et la brutalité. Ces bombardements dits « stratégiques » avaient, dans son esprit, pour but de briser les capacités économiques du pays visé et ainsi de supprimer « la possibilité de toute vie sociale ». « Les objectifs privilégiés des frappes aériennes seront les cités les plus grandes, les plus populeuses, les plus industrieuses, les plus intellectuelles, les capitales politiques, morales et industrielles de l'adversaire […]. Désormais, le concept de belligérant et de non-belligérant a disparu », ceci parce qu'« un projectile tombé sur une tranchée peut ne faire qu'un trou dans le sol, [tandis qu'un] projectile tombé sur ne ville produit une ruine matérielle et morale immensément supérieure »[379]

Incapables d'endurer de telles souffrances, les peuples ne manqueraient pas de faire pression sur leurs gouvernements pour leur imposer la paix, ainsi conclue grâce à une économie de moyens économiques. Sincèrement convaincu d'être un humaniste, Douhet pensait que sa méthode stratégique permettrait à son pays de parvenir à la victoire avec moins d'efforts et moins de souffrances, tout en épargnant l'armée ennemie de la boucherie des tranchées.

Ce n'est pas peu dire que la suite des évènements historiques a donné tort au stratège

[376] Voir *Les Nuer,* d'Edward Evans-Pritchard, Paris, Gallimard, p.153
[377] Voir Thomas Hippler, *Bombing the People: Giulio Douhet and the Foundations of Air Power Strategy, 1884-1939*, Cambridge, Cambridge University Press, à paraître (en particulier le chapitre 3, From Pacifism to indiscriminate bombing)
[378] Giulio Douhet, article paru dans la *Gazzetta del popolo* de Turin, en aout 1914, cité par Ferruccio Botti dans la présentation de *La Maîtrise de l'Air,* Paris, Economica, 2007, p.15
[379] Giulio Douhet, *Scritti inediti*, Florence, Scuola di Guerra Aerea, 1951, p.155

italien. Ni la campagne d'Angleterre de 1940, ni les bombardements alliés sur l'Allemagne, et encore moins les frappes « stratégiques » de Corée, du Vietnam ou d'Irak n'ont eu d'effets décisifs sur le déroulé des opérations militaires. Les populations furent, de ce point de vue, cruellement touchées pour des résultats proches du néant, si l'on en croit l'analyste stratégique Robert Pape[380]. La cruauté de ces frappes tendrait même à dresser encore plus l'ennemi contre l'adepte des principes issus de l'œuvre de Douhet, hissant l'hypertonie à un niveau bien plus haut que le but politique ne le commandait et exposant sa propre population à des actions d'une agriocité accrue (comme ce fut le cas des bombardements de Dresde et de Hambourg ou du terrorisme islamique aujourd'hui). C'est pourtant des idées très proches, justifiées et aggravées par la doctrine de la guerre « zéro mort », qui persistent à guider l'état-major américain, notamment chez ses deux principaux représentants dans le domaine aérien, John Warden III et John Boyd. Prenant pour cible l'infrastructure électrique et pétrolière de l'Irak, les États-Unis se sont durablement aliéné la population, dans une guerre où le but était pourtant la reconstruction paisible de l'État sur des bases démocratiques. Thomas Hippler : « La pratique du police bombing signale ainsi une mutation importante des rapports coloniaux, déjà soulignée à l'époque par ses critiques : "le contrôle aérien peut faire beaucoup de choses, mais il ne pourra jamais civiliser les gens, ni les pacifier", s'exclamait Lord Lloyd devant ses pairs le 9 avril 1930. Le colonialisme sans mission civilisatrice ? Assurément, la légitimation du pouvoir colonial était en danger. De Gaulle ne disait pas autre chose en exhortant les militaires à ne pas oublier de garder le pied sur la terre occupée puisque "l'aviation sait détruire, mais ne contraint, ne conquiert, n'occupe pas". C'est là le paradoxe de cette arme : elle porte la mort et la destruction partout, tout en étant incapable d'occuper le territoire, de se l'approprier, de le pacifier. L'aviation représente donc un renversement total des conceptions de la guerre et de la paix. Selon la théorie classique, la paix doit nécessairement être la fin de toute action guerrière : on fait la guerre pour obtenir la paix. Mais comment obtenir la paix avec une arme intrinsèquement incapable de pacifier ? »[381].

. Corruption : Midway, 5-7 juin 1942 : Le plan japonais pour s'emparer de l'archipel de

[380] Robert Pape, *Bombarder pour vaincre. Puissance aérienne et coercition dans la guerre*, Paris, La Documentation Française, 2011.
[381] Thomas Hippler, « Cent Ans de Bombardements aériens, Histoire d'une technique militaire et politique », in *La Revue des Livres*, n°2, Novembre-Décembre 2011, p.12.

Midway, reprend les fondamentaux des précédentes offensives dans le Pacifique. Déplacements des forces séparés, puis réunion des diverses unités en un point donné, imprévisible pour l'ennemi, et enfin attaque en force de la position visée. Lorsqu'elle se présente devant Midway au début du mois de juin, la flotte japonaise compte près de deux cents navires, dont quatre porte-avions, deux cuirassés lourds, deux croiseurs lourds et huit destroyers. Elle dispose en outre d'environ deux cent cinquante avions embarqués.

Mais une donnée échappe à l'amiral Yamamoto. L'état-major américain a percé le code secret de la marine japonaise, le JN25, et a prévu l'offensive. La grande supériorité de la flotte japonaise peut ainsi être contournée. Celle-ci se divise en quatre groupes et l'amiral Nimitz prévoit de concentrer sa défense, puis d'attaquer successivement les quatre éléments offensifs japonais. Il bénéficie en cela de l'expérience défensive accumulée par la marine américaine depuis Pearl Harbor. Le Japon suit en effet la même stratégie offensive basée sur la surprise, puis lance une attaque massive qui emporte la victoire grâce à la supériorité tactique écrasante acquise grâce à l'imprévisibilité des mouvements. La bataille de la mer de Corail, le mois précédent, avait déjà montré les limites de la tactique japonaise. La ruée vers Port Moresby et l'île de Nouvelle-Guinée avait été empêchée grâce à l'emploi exclusif de forces aériennes, sans que les navires ne soient jamais à portée de canon. Les Japonais avaient ainsi vu leurs meilleures unités, les destroyers, privés de toute efficacité et l'objectif stratégique de la mission avait dû être abandonné. C'est donc doublement armé que Nimitz réceptionne la flotte japonaise lorsque l'offensive débute.

La bataille se déroule comme prévu. La poussée de l'amiral Nagumo, commandant des porte-avions, ne bénéficie pas de la même puissance de pénétration que lors des opérations de Guam ou du détroit de la Sonde. Un porte-avions (l'*USS Yorktown*) et un destroyer sont coulés. Mais les raids aériens sont majoritairement repoussés, et l'aviation nippone souffre beaucoup des premières attaques. Lorsque les Américains contre-attaquent contre grâce à leurs bombardiers, les porte-avions japonais sont coulés. La défaite est sans appel. Midway marque le point extrême de l'avancée japonaise dans le Pacifique. La parade est trouvée à la tactique maritime du Japon, qui n'a plus de réserves stratégiques suffisantes pour poursuivre l'offensive. Le reste de la guerre sera consacré à empêcher l'avancée américaine.

6) Stratégie Offensive indirecte – Tactique Offensive indirecte

. Description : La description de ce mode « jumeau » du mode numéro cinq reprend l'essentiel de ce qui vient d'être dit du mode précédent (l'atteinte d'une position favorable grâce aux mouvements stratégiques). Mais plutôt que de simplement pendre à revers les troupes de l'ennemi afin de les cueillir dans les meilleures conditions, cette approche rajoute le bénéfice d'une approche tactique paralysant la défense ennemie. Celle-ci est donc prise à défaut au niveau de la mise en œuvre et de l'utilisation des forces. Constamment favorisé par les armées en très nette infériorité, sous peine de mort immédiate, ce mode est néanmoins à la disposition de toutes les armées, quel que soit le rapport de force. Mélange détonant de la stratégie, il est à l'origine, s'il réussit à atteindre le centre de gravité ennemi, de victoires très spectaculaires, qui ne peuvent s'expliquer que par la conjonction de deux types d'approche indirecte.

. Pourquoi choisir ce mode ? : Bien qu'il ne soit pas l'apanage d'un seul type de situation, cette combinaison permet de totalement neutraliser l'adversaire. Cas limite de l'offensive permettant en théorie d'atteindre n'importe quelle vulnérabilité, l'addition de deux modes indirects peut être employée à deux fins différentes :

_ ou bien user l'adversaire en réduisant au minimum mes propres pertes ;

_ ou bien viser le point le plus faible du dispositif ennemi afin d'endommager irrémédiablement le centre de gravité du dispositif ennemi (ou parfois de la partie du dispositif présente sur le théâtre d'opérations).

Il s'agit sans aucun doute de l'approche qui respecte le plus le principe d'économie des forces, minimisant les pertes et maximisant les profits. Ses maîtres-mots sont le secret et la mobilité, qui sont toujours favorisés au détriment de la force et de la résistance.

. Touches privilégiées : Le mode précédent combinait manœuvre furtive et combat frontal, et utilisait ainsi des combinaisons différentes aux niveaux stratégique et tactique. Ici,

le but étant similaire, la gamme se composera uniquement des touches « Surprendre », « Feindre » et « Tromper », tant dans la préparation au combat que dans la lutte effective. La nature des ruses et des stratagèmes, ainsi que les points du dispositif sur lesquels on choisit de faire porter l'attaque peuvent néanmoins varier du tout au tout (la même ruse perdant son pouvoir de stupéfaction de façon exponentielle à chaque fois qu'elle est utilisée). Le principe de chaque action reste cependant la mise en déroute d'un ennemi pris de cours à tous les points de vue.

. Exemples historiques : Antiquité : Bataille de Zama, 19 octobre 202 av. J.-C.[382] : Ultime affrontement entre Hannibal et Scipion, Zama marque le triomphe du général romain, élève perspicace et persévérant de son propre. Étudiant avec soin les défaites de la République, Scipion perce peu à peu le mystère des succès si brillants d'Hannibal et applique avec succès les préceptes tactiques de son émule. Après avoir soigneusement conquis l'empire que Carthage s'était taillé en Europe, notamment sur les côtes de la riche Espagne, il débarque en Afrique pour affronter l'armée d'Hannibal, affaiblie et privée de ressources. Il manœuvre avec habileté autour de la capitale punique, puis force le Barcide à l'affrontement sur un terrain qu'il a choisi et qu'il sait défavorable pour son adversaire. Scipion ne craint plus son adversaire. Il lui laisse l'initiative de la bataille, car il a définitivement compris comment éviter les coups d'Hannibal, dont Rome avait presque péri une décennie plus tôt. Seule différence, Scipion choisit d'appliquer les stratagèmes copiés sur l'adversaire sur un mode défensif.

L'attaque d'Hannibal a pour but de détruire définitivement l'armée romaine. Une charge d'éléphants doit tout d'abord affaiblir ses rangs. Puis, une offensive des mercenaires gaulois et ligures a pour but d'enfoncer le front et désorganiser les lignes. C'est alors qu'Hannibal a prévu de lancer ses meilleurs hommes, les Carthaginois et les Italiens recrutés dans la Péninsule, appartenant aux peuples hostiles à Rome. Le plan échoue pourtant dès sa première étape. Scipion a donné l'ordre à sa première ligne de s'écarter au passage des éléphants (touche « Esquiver ») et de cribler les pachydermes de javelots une fois le stratagème réussi. Pris au piège, les éléphants deviennent incontrôlables et prennent la fuite

[382] Voir Giovanni Brizzi, *Le guerrier de l'Antiquité Classique,* op. cit. p.120-123.

dans toutes les directions et désorganisent la cavalerie d'Hannibal. La charge gallo-ligure ne peut ensuite enfoncer les rangs romains (touche « Parer »). La contre-attaque repousse ces soldats impétueux vers leurs lignes et empêche la dernière étape du plan d'être exécutée (touche « Riposter »). Au lieu de cela, l'infanterie de Scipion commence à encercler les débris de l'armée de Carthage. Hannibal est pris à son propre piège (« Surprendre »). Coup de grâce, la cavalerie numide, alliée des Romains, qui poursuivaient les restes de son homologue carthaginoise mise en déroute par la panique des éléphants, revient sur les arrières de l'infanterie, qui est prise en étau. Sur cinquante mille combattants, la cité punique en perd vingt mille. Dix mille autres sont faits prisonniers et réduits en esclavage. La capitale est prise, Hannibal doit fuir. Carthage est soumise.

Moyen-âge : Prise de Londres par Guillaume le Conquérant, novembre-décembre 1066 : Après Hastings, Guillaume cherche à soumettre le reste de l'Angleterre par la persuasion. Demeuré près de son lieu de débarquement, il attend que les différentes villes viennent se soumettre à son autorité. De plus, il est malade et son armée souffre d'une épidémie de dysenterie. Mais seules quelques cités le rejoignent. Il lui faut prendre Londres et être couronné pour espérer régner sur l'île.

À Westminster, un nouveau roi, Edgar Ætheling, a été nommé. Mais son autorité est faible. Guillaume choisit donc de ne pas marcher directement vers son objectif, mais de se gagner l'appui du plus grand nombre de potentats locaux, pour cueillir le fruit une fois mûr. Avançant prudemment, il détruit la ville de Romney, près de Douvres, qui reconnaît son autorité. Puis, il se rend à Canterbury qui suit la même attitude prudente. Toute la côte sud est à lui, ainsi que les communications vers le continent. Contournant la capitale par l'est, il rallie ensuite Oxford. Sa première tentative d'assaut sur Londres est tout aussi prudente. Il défait les ultimes forces gouvernementales à Southwark, mais échoue à prendre le pont de Londres. Il retourne ravager le Berkshire, à l'ouest de la capitale, qui est maintenant coupée de tout ravitaillement. Menacés par la famine, ses principaux responsables se rendent à Guillaume, venu se montrer à Berkhamstead, à la fin du mois. La stratégie indirecte et la prudence tactique de Guillaume lui ont permis d'ôter toute autorité au gouvernement royal et de s'imposer en engageant un minimum de forces.

Moderne : Bataille d'Alte Veste, 9 septembre 1632 : La campagne suédoise durant la guerre de Trente Ans connut une impressionnante série de victoires qui fit craindre à l'Europe catholique une prise en main du Saint-Empire par les protestants de Gustave-Adolphe. Mais l'armée mise en place par le *condottiere* tchèque Wallenstein s'est adaptée aux méthodes des Suédois et, à partir de l'invasion de la Bavière, commence à contenir leur avancée.

Constatant son incapacité à surprendre autant ses ennemis et à leur faire mordre la poussière, Gustave-Adolphe adopte une stratégie plus prudente et s'enferme dans Nuremberg quelque temps avant de reprendre sa marche. Wallenstein vient occuper une position située juste en face de la ville, sur l'autre rive e la rivière Rednitz. Voulant prendre son ennemi de court le roi de Suède fait traverser le cours d'eau à ses troupes en grand secret à quelques kilomètres de la ville, cherchant à prendre les Autrichiens à revers. Son plan tactique repose lui aussi sur la surprise et consiste à enfoncer la gauche de l'armée, jugée plus fragile que le reste du dispositif.

Mais Wallenstein a senti la manœuvre de son glorieux opposant et renforce ses positions selon des procédés nouveaux. La supériorité tactique des Suédois reposait sur leur puissance de feu, grâce à de très efficaces pièces d'artillerie mobiles, les « canons de cuir ». Une importante batterie de quatre-vingts canons est disposée sur la gauche, là où Gustave-Adolphe veut attaquer, pour parer à l'assaut. La cavalerie, qui a été décimée par l'artillerie suédoise dans les engagements précédents, est disposée à l'arrière. Le plan se révèle ingénieux. L'attaque est contenue, malgré quelques succès initiaux des attaquants et alors qu'une pluie battante se déverse sans discontinuer sur les combattants. Puis, une fois l'offensive définitivement stoppée, la cavalerie est envoyée victorieusement sur les arrières adverses. L'armée suédoise est pour la première fois battue et doit se réfugier en catastrophe dans Nuremberg.

Monde contemporain : guerre des Six Jours (en particulier la destruction de l'aviation arabe le 5 juin 1967) : Redoutant une attaque-surprise israélienne depuis plusieurs jours, les puissances arabes sont particulièrement sur le qui-vive à l'aube, heure habituelle des attaques-surprises. Mais les renseignements israéliens ont pu observer et détailler le parcours de leurs patrouilles aériennes. Alors que celles-ci viennent de se poser sur leurs bases, à 7 h 45 précises, sans avoir rien de précis à signaler, les manœuvres des Forces Israéliennes de

Défense commencent. Évitant les radars grâce à une altitude basse inhabituelle, elles exploitent le moment précis de détente à partir duquel les combattants arabes pensent être épargnés jusqu'au lendemain. La maîtrise du principe d'information est parfaite. 300 des 340 appareils de l'armée égyptienne sont mis hors de combat avant même d'avoir tiré le moindre missile. La suite de la guerre en sera grandement facilitée pour l'État hébreu[383].

Asie Antérieure : Bataille du Guadalete, 711 : Apprenant que le royaume wisigoth d'Hispanie est en pleine déliquescence, Musa ibn Nuṣayr, le conquérant arabe du Maghreb, décide de tenter une opération dans la péninsule ibérique. La reconnaissance du territoire par une légère expédition lui indique que le roi est actuellement à Pampelune, dans l'extrême nord, pour réduire une révolte des Basques. Sans hésiter, il envoie Ṭariq ibn Ziyad à la conquête de ce riche territoire. Fin avril 711, celui-ci débarque à Gibraltar et s'établit dans le sud de l'actuelle Andalousie.

La nouvelle ne parvient que très lentement à Rodéric, le roi wisigothique. Accouru en toute hâte à la rencontre du conquérant omeyyade, il arrive à la fin du mois de juin à Cordoue et lève une armée de trente-trois mille hommes. Il marche vers la côte méridionale du pays, et est engagé le 19 juillet par son opposant, non loin de Cadix, sur les bords du fleuve Guadalete. La tactique arabe se révèle infiniment plus évoluée que celle de la noblesse germanique établie depuis trois siècles en Hispanie. Combattant en grandes masses de fantassins chargeant de concert, elle est inefficace contre le mode de combat des hommes de Tariq. Ceux-ci combattent par charges calculées, et se retirent hors de portée des coups ennemis. Bientôt l'armée chrétienne s'étire dangereusement, disposition peut-être encore aggravée par la trahison d'une aile constituée de cavalerie. La charge finale de Tariq, qui profite de la brèche ouverte dans les rangs wisigoths, lamine les rangs de Rodéric. Le roi est tué et son corps est perdu au milieu du terrible monceau de cadavres jonchant le champ de bataille. Le royaume d'Hispanie n'a plus ni tête ni armée et sera rapidement conquis par les musulmans.

Chine : Bataille de Guiling, 354 av. J.-C.[384] : dans la Chine des Royaumes combattants, l'État

[383] Voir Michel Yakovleff, *Tactique Théorique,* Paris, Economica, p83
[384] Voir Henri Maspero, *La Chine Antique*, Paris, PUF, 1927 (réédition, 1965), p.205

de Zhao, essuie une offensive du redouté État de Wei. Il demande à l'État de Qi, où réside le grand stratège Sun Bin, descendant direct de Sun Tzu et auteur lui aussi d'un traité de stratégie fort apprécié. Nommé conseiller militaire de l'expédition de secours, Sun Bin établit une stratégie destinée à tromper l'agresseur du Zhao. Plutôt que de secourir directement son allié sur son territoire, où l'envahisseur a emmené ses meilleures troupes, il conseille à au commandant des troupes de prendre à revers le Wei en attaquant son territoire et sa capitale, Daliang. Mais son objectif n'est pas véritablement la ville assiégée. C'est l'armée de secours, qu'il entend annihiler lors de sa marche.

Pour renforcer cette approche indirecte de la situation, Sun Bin persuade l'ennemi que l'expédition de secours ne possède que de faibles moyens, en simulant une défaite et une fuite, à la bataille de Pingling (touches « Menacer », « Feindre » et « Tromper »). Redoublant d'efforts à l'annonce de cette apparente victoire, les troupes du Wei se hâtent de revenir donner une correction aux troupes de Sun Bin. Elles arrivent exténuées aux alentours de leur capitale et sont prises dans une embuscade à Guiling (touches « Feindre » et « Surprendre »). L'armée du Wei est détruite et n'a plus les moyens de soumettre ses voisins.

Le deuxième des *Trente-six Stratagèmes*, un traité de stratégie chinois, garde le souvenir de cette double manœuvre indirecte. Intitulé « Encercler le Wei pour sauver Zhao », il préconise de « diviser l'ennemi au lieu de renforcer sa cohésion. Porter le coup au-dedans (Yin), non au-dehors (Yang). On use, pour contrôler les mouvements de l'ennemi, de la technique qui sert aussi à régler le cours des fleuves. Quand l'assaut de l'ennemi est puissant, on doit le détourner à la manière dont on dérive un flot impétueux, en creusant des canaux. Quand il est faible, il faut entrer dans ses interstices comme on élève des digues là où le flot a perdu sa force »[385].

Monde tribal : Jivaro : Michael Harner, dans son passionnant livre sur le peuple Jivaro (connu aussi sous le nom de Shuars), décrit avec précision les pratiques guerrières de ce peuple de la forêt amazonienne, vivant entre le Pérou et l'Équateur. Destinées à éviter tout affrontement direct avec l'ennemi, leurs mœurs ressortent clairement d'une approche strictement indirecte, autant tactiquement que stratégiquement :

[385] *Les Trente-six Stratagèmes*, Paris, Edition du Rocher, 2001.

« La guerre, selon les Jivaros, n'a pas pour objet d'exercer une vengeance contre un individu donné, mais d'obtenir le maximum de têtes d'une autre tribu, d'habitude les Achuara. Ce but différencie la guerre des actions de rétorsion contre les individus de la même tribu, qui sont caractéristiques de la vendetta. Un objectif secondaire est de capturer des femmes. Nous n'avons rencontré aucun cas où l'on faisait la guerre pour des raisons territoriales. [...]

Environ deux semaines avant le départ de l'expédition, l'organisateur expédie des espions dans la région achuara qu'il veut attaquer pour choisir la ou les maisons les plus vulnérables. Puis il envoie un fils ou un gendre faire inviter d'autres hommes à se joindre à l'expédition. [...]

Une fois entrée dans le territoire de la tribu ennemie, l'expédition garde un silence absolu ; on envoie cinq ou six guerriers en éclaireurs qui sillonnent la forêt en tous sens pour s'assurer que le gros de la troupe ne risque pas d'être surpris par l'ennemi. Les autres guerriers suivent à distance, mais en restant sur le chemin. À la tombée de la nuit, toute la troupe s'arrête ; les éclaireurs restent éveillés dans des postes avancées. Le gros de la troupe monte des appentis et s'y installe pour dormir, à l'exception d'un veilleur posté en avant, à quelques centaines de mètres, et qui ne vient le rejoindre que vers une heure du matin. Tout le monde se lève entre deux et trois heures du matin ; on mange, puis on se remet en route. Lorsque les guerriers atteignent les avant-postes des éclaireurs, ceux-ci sont remplacés par un autre détachement qui repart en avant de la troupe. Les éclaireurs relevés vont alors se reposer dans les appentis.

L'assaut lui-même ne vise qu'une maison où, selon les éclaireurs, les ennemis ne s'attendent à rien. D'habitude, on attaque une seule maison, mais il peut arriver qu'on se porte en même temps contre deux habitations ; les attaquants utilisent des lances de bois de palmiers qu'ils placent comme des baïonnettes au bout de leurs fusils à piston. On met souvent le feu au toit pour obliger les habitants à sortir. On prend la tête de toutes les victimes sans distinction d'âge ou de sexe. [...] C'est sur le chemin de retour que les chasseurs de têtes réduisent les têtes dont ils n'ont gardé que la peau. Comme on se retire en hâte pour quitter la région ennemie au plus vite et éviter d'être rattrapé par l'expédition vengeresse des Achuara, la préparation de ces peaux se fait par petites étapes pendant les rares arrêts du retour »[386].

. Auteurs : Sun Bin : « Comme quand on veut démêler un écheveau emmêlé on ne tire pas n'importe comment avec force, pour secourir quelqu'un qui est attaqué, on ne vient pas s'ajouter dans la bagarre. Il faut s'écarter du plein et attaquer le vide. La situation devient telle que l'adversaire est entravé et s'écarte de lui-même. Comme le royaume de Wei est en train de faire la guerre à celui de Tchao, ses troupes légères et ses soldats d'élite sont sûrement hors

[386] Michael J. Harner, *Les Jivaros,* Paris Payot, 2006 (première édition 1972), p.200-205.

de leur pays, et ne restent à l'intérieur que les vieux, les faibles et les éclopés. Mieux vaut donc conduire vite vos troupes vers la capitale de Wei, occuper ses voies de communication, attaquer ses places fortes qui sont vides, et l'ennemi abandonnera forcément le royaume de Tchao pour défendre son propre pays. Ainsi par cette seule action qui je vous suggère, à la fois vous libérerez Tchao de l'encerclement et ferez subir des dommages à Wei »[387].

. Corruption : Bataille d'Essling 21 et 22 mai 1809[388] : La campagne principale de la guerre de la Cinquième Coalition se déroule principalement en Autriche, qui a déclaré la guerre à l'Empire français alors que son armée commençait à s'embourber en Espagne. Mobilisant une forte armée, Napoléon envahit l'Autriche au printemps 1809. Après des succès initiaux à Eckmühl et Ratisbonne, il marche sur Vienne, où il pense rencontrer et défaire l'armée autrichienne, commandée par l'archiduc Charles. Mais celui-ci, tirant les leçons des précédentes campagnes perdues par les puissances européennes, choisit de ne pas opposer de résistance frontale à Napoléon. Il lui laisse Vienne et se retire par-delà le Danube, sur une position haute difficilement attaquable.

Optant pour la poursuite de l'armée autrichienne, Napoléon décide que le passage du fleuve s'effectuera au niveau de l'île de la Lobau. Tous les ponts ont été coupés et une vingtaine de passerelles en bois sont jetées afin de permettre la traversée. Le plan de l'empereur est de prendre l'ennemi de vitesse et de l'attaquer le plus vite possible alors que son dispositif a été ébranlé par les premières défaites.

Mais préparé par l'archiduc Charles diffère radicalement des habitudes et du régime militaire traditionnel de l'Autriche. Le choix est une combinaison judicieuse d'un retrait bien calculé et effectué en bon ordre (Stratégie Défensive Indirecte) et d'une attaque inattendue sur le dispositif français (Tactique Offensive Indirecte) qui doit avoir lieu alors que les troupes françaises passent le fleuve. Avec habileté, Charles choisit de laisser passer une majeure partie des forces françaises. La manœuvre en bénéficiera doublement. D'une part le commandement français ne s'attendra plus à une attaque, alors que les rives ont été délaissées. D'autre part, si

[387] Discours restitué par Sima Qian dans le chapitre « Biographie de Sun Zi » de ses *Mémoires Historiques* (Arles, Piquier Poche, 2002, p.50-51)

[388] Pour un déroulé fidèle des évènements, voir le roman très réussi de Patrick Rambaud, *La Bataille*, Paris, Grasset, 1997. Pour le l'analyse stratégique, François-Guy Hourtouville, *Iéna-Auerstaedt, le triomphe de l'aigle*, Paris, Histoire et Collection, 2008.

elle réussit, la manœuvre causera des dégâts bien plus considérables que si elle a lieu au début de la traversée.

Le plan autrichien se déroule comme prévu. Après avoir établi une grande partie de ses troupes sur l'autre rive du Danube, dans les villages d'Essling et d'Aspern, les Français sont assaillis par les corps de Hiller et Hohenzollern. Les ponts de bois sont brisés par de lourds troncs d'arbres que les Autrichiens ont déversés dans le fleuve en amont. Les troupes déjà établies sur la rive gauche doivent faire face à la charge ennemie sans pouvoir être soutenues. Masséna, qui doit établir son corps d'armée à Aspern, est culbuté. Il parvient à reprendre le village au terme d'un combat féroce. À Essling, Rosenberg repousse Lannes, qui ne parvient pas à réinvestir le village et doit bivouaquer entre celui-ci et les rives du Danube. À la tombée de la nuit, la bataille est encore indécise.

Le lendemain, les combats reprennent dans la confusion. Aucun camp ne parvient à tenir les villages. Napoléon, resté sur la rive droite, rétablit les ponts, mais échoue dans son offensive sur le centre autrichien. Mal établis sur la rive gauche, Masséna et Lannes doivent battre en retraite et repassent le fleuve épuisés. Ce dernier est même tué lors de la retraite. Les troupes se réfugient sur l'île et les deux armées regagnent les positions qu'elles occupaient la veille au matin. Après quarante heures de lutte et plus de vingt mille morts dans chaque camp, l'Autriche a empêché le mouvement français et n'a pas abandonné le terrain. Elle sera défaite un mois et demi plus tard sur le même terrain lors de la bataille de Wagram, mais Napoléon devra redouble d'astuce et s'adapter d'ingéniosité pour vaincre. Mais les coalisés fêtent néanmoins leur première « victoire », mais si celle-ci n'est pas décisive, et s'inspireront des procédés de l'archiduc jusqu'à la fin de l'épopée napoléonienne.

7) Stratégie Offensive Indirecte – Tactique Défensive Directe

. Description : Cette septième composition stratégico-tactique allie deux attitudes qui semblent à l'opposé l'une de l'autre. Cependant, une logique très simple la commande, et peut en certaines circonstances l'imposer grâce à ses capacités à modifier brutalement pour tout de suite figer la situation à l'avantage de celui qui l'adopte. L'exemple illustrant parfaitement ce type de mouvement est celui du pont pris par surprise et défendu bec et ongle. La finalité de genre de mouvement ne fait point de doute : il s'agit de donner une supériorité stratégique décisive à celui qui l'adopte, en désarçonnant l'ennemi et en l'empêchant de retrouver la position dont on l'a chassé. Dans certains cas, l'avantage donné par un tel mouvement se révèle si préjudiciable à l'ennemi qu'il peut s'épuiser à le reconquérir et perdre tout espoir de l'emporter. L'usage offensif indirect, c'est-à-dire voué à prendre le contrôle d'un théâtre d'opérations à l'ennemi, de la tactique défensive directe diffère de son équivalent régulier (mode n° 3) dans la prise d'initiative radicale qui tend à placer l'ennemi dans une position extrêmement délicate en déjouant son dispositif.

. Pourquoi choisir ce mode ? : Ce mode, plus encore que les autres n'est commandé par aucun rapport de force préalable. Il cherche plutôt à exploiter une faille dans le dispositif ennemi. Pour l'adopter en toute confiance, l'armée optant pour cet enchaînement stratégico-tactique doit cependant posséder une solide confiance en son dispositif défensif et sa capacité à encaisser le choc qu'elle devoir suivre on coup d'éclat. Il ne s'agit pas de tendre un piège à l'ennemi, mais de lui interdire de contre-attaquer avec le potentiel maximum de ses forces.

. Touches privilégiées : La différenciation des touches stratégiques et tactiques est extrême. D'un côté, nous l'approche stratégique se compose de mouvements tels que « Surprendre » et « Tromper », alors que le maintien du contrôle de la position s'effectuera grâce aux touches « Fatiguer », « Dégager », « Se Garder » et « Parer » (puis éventuellement « Riposter » et « Poursuivre »). La panoplie un peu plus large de touches s'explique par les usages différents que l'on peut imaginer pour ce mode : ou bien forcer l'ennemi à venir se briser sur une défense inébranlable, ou bien le pousser à reconquérir à grands frais une

position acquise à moindre coût.

. Exemples historiques : Antiquité : Bataille de Pylos, printemps 425 av. J.-C.[389] : En route vers la Sicile, le général Démosthène (à ne pas confondre avec le célèbre rhéteur), est contraint par le mauvais temps à se réfugier dans le golfe de Pylos, en Messénie, sur la côte occidentale du Péloponnèse. Cette province, qui jouxte immédiatement la Laconie, est soumise à Sparte depuis près d'un demi-siècle et ses habitants ont été réduits à la condition d'hilotes par les conquérants. Comprenant immédiatement le parti qu'il pourrait tirer d'une telle position, Démosthène fait fortifier l'embouchure du golfe, fermé par l'île de Sphactérie. Grâce à configuration particulière du site, il réussit, avec peu de moyens, à boucher ce point névralgique de la défense su Péloponnèse et s'empare du contrôle d'une des villes les plus importantes de la péninsule.

Menacée sur ses flancs, Sparte est obligée de réagir. Elle ordonne à son armée, qui ravage, comme à chaque printemps, l'Attique, de se retirer des environs d'Athènes et de revenir au plus vite porter secours à Pylos. La guerre étant aussi idéologique, Sparte craint en outre que l'établissement d'une démocratie dans son voisinage immédiat ne mette à plat tout son édifice social et ne réveille la contestation des hilotes. Mais les positions adoptées par Démosthène sont très solides et la troupe accourue de l'Attique échoue à chasser les soldats athéniens. Pire, la riposte athénienne contraint Brasidas et ses hommes à se réfugier sur Sphactérie, où ils sont à leur tour assiégés. Après une vaillante résistance des Lacédémoniens, Brasidas et les éphores sont acculés à la reddition. Athènes conclut une paix avantageuse, qui ne sera qu'une pause dans le long conflit que constitue la Guerre du Péloponnèse. Mais cet avantage, momentanément décisif, n'aurait pas pu être acquis sans la présence d'esprit de Démosthène, qui choisit le mode Stratégie Offensive Indirecte, Tactique Défensive Directe contre l'avis de l'ensemble de ses hommes.

À noter que les Spartiates, après cet échec cuisant, répéteront exactement la même stratégie en s'emparant, sur les conseils du traître Alcibiade, de la place de Décélie en 414. Située idéalement aux portes de l'Attique, cette forteresse commandait idéalement son accès terrestre. De là, ils purent lancer des assauts sur la région athénienne et empoisonnèrent ainsi

[389] Voir Thucydide, IV, 2-38.

la vie de la cité ennemie jusqu'à la fin de la guerre.

Moyen-âge : Siège de Rome, 2 mars 537 – 12 mars 538[390] : En 535, le général byzantin Bélisaire fut envoyé en Italie pour tenter de rétablir la souveraineté de l'Empire Romain d'Orient. Justinien Ier, qui a entamé la régénérescence des institutions romaines depuis 527 veut reconquérir le cœur de l'ancien empire d'Occident, tombé depuis quelques décennies aux mains des Ostrogoths. La campagne commence un débarquement réussi en Sicile. Puis, Bélisaire s'établit dans le sud de la péninsule, près de Reggio di Calabria, et parvient à prendre Naples. Une première expédition vers Rome échoue en 536, l'armée de Bélisaire étant très faible comparée aux troupes des rois germaniques.

Cependant, la rapidité et la mobilité sont dans le camp grec. Profitant avec habileté d'une campagne des Ostrogoths contre les Francs dans le nord du Royaume, Bélisaire s'empare de la ville en au beau milieu de l'hiver de l'année suivante. Vitigès, le tout nouveau roi, n'a pas jugé bon de laisser une importante garnison dans la ville papale. Rapidement confrontés à l'hostilité des habitants, les soldats laissés sur place jugèrent impossible de défendre la place contre les Byzantins alors que la population est prête à se révolter. Lorsque Bélisaire s'avance vers la ville, ils se retirent tout simplement de la ville pour aller quérir des renforts. La première phase de la campagne est réussie grâce à l'audace stratégique et offensive du général impérial.

Il sait pourtant que cette victoire n'est facile qu'en apparence. Les troupes de Vitigès seront rapidement revenues pour reprendre possession du lieu. Des préparatifs sont donc ordonnés pour résister au siège coûte que coûte. Des personnes de confiance sont placées aux portes de la ville, pour prévenir toute trahison. Les canalisations sont bouchées pour empêcher toute infiltration pour les conduits, comme Bélisaire l'avait fait faire pour prendre Naples l'année précédente. Enfin, il fait construire de nombreux moulins à eau dans la ville, pour pourvoir aux besoins de la population. Pendant un an, Bélisaire repousse toutes les tentatives germaniques pour prendre la ville. Il ne dispose pour cela que de dix mille guerriers, auxquels s'ajoutent certes les nombreux habitants de la cité latine, contre cent cinquante mille assiégeants. Ses sorties sont fulgurantes et permettant de faire de nombreux dégâts dans les

[390] Lionel-Max Chassin, *Bélisaire*, Pais, Payot, 1957.

rangs adverses. Enfin, après un an d'épuisante résistance, Bélisaire parvient à lever le siège grâce à un coup de maître. Il fait prendre par surprise les deux villes de Tivoli et Terracine, qui contrôlent les lignes de ravitaillement des Ostrogoths. Puis, il fait prendre leur base principale, Ravenne. Épuisés par la maladie, incapables d'assurer leur ravitaillement, les assiégeants doivent abandonner leur campagne. Bélisaire conserve Rome malgré son combat à un contre quinze.

Moderne : Bataille de Marignan, 13 et 14 septembre 1515 : Livrée quelques mois après l'avènement de François Ier, la bataille de Marignan est un succès tactique immense pour la France, car elle est remportée face à l'infanterie suisse, considérée à l'époque pour la meilleure du monde. Constituée de piquiers évoluant groupés, sa force de frappe est inégalée et aucune armée ne peut alors y résister à découvert.

Tout change avec le choc qui se produit avec l'armée française. Les rois précédents, Charles VIII et Louis XII, ont patiemment constitué une machine de guerre dont le principal atout est l'artillerie. Il disposait pour cela d'un des meilleurs ingénieurs de leur temps, Galiot de Genouillac, Grand maître de l'artillerie de France et capitaine perspicace. Fort de cette arme nouvelle, les généraux du roi engagent l'armée suisse, qui a la charge de la protection du duché de Milan, sur le terrain où elle se croit encore invincible. Après avoir passé les Alpes à l'insu du duc de Milan, l'armée française se rend devant les murs de Marignan. Habilement, elle adopte une position qui incite les Suisses à sortir de la ville et à lancer leurs assauts d'habitude si efficaces.

Mais lors de la première journée, les piquiers sont arrêtés par les lignes françaises, solidement harnachées autour de l'artillerie. Bien que le premier engagement semble favorable aux fantassins alpins, leur offensive est suivie d'une mêlée indécise qui se prolonge jusqu'à la tombée de la nuit. Profitant de l'obscurité, François Ier fait réorganiser son dispositif selon les enseignements de ce premier succès. Les soldats français n'ont pas rompu leurs lignes et ont résisté à ceux auxquels personne ne résistait jusque-là. Le second engagement sera encore plus glorieux. François a fait reculer ses canons et ses arquebuses derrière les marécages afin de les placer hors d'atteinte de l'armée ennemie. La tactique fonctionne à merveille. Les vagues suisses se brisent sur la défense française et laissent treize mille hommes sur le terrain. Le roi de France n'a perdu que deux mille soldats. La défense du

Milanais est à terre. François débute son règne par un triomphe.

Monde contemporain : Bataille de Falloujah, 6-29 novembre 2004 : La stratégie militaire des rebelles irakiens, après la chute de Saddam Hussein, était simple : rendre l'occupation américaine si coûteuse que cela décourage l'envahisseur à mener à bien son projet de réorganisation du Moyen-Orient. Puis, dans un second temps, il s'agissait de tenter de prendre le pouvoir laissé vacant par l'armée américaine. Un tel plan, mené à bien par une multitude d'opérations de harcèlement, d'attentats et de sabotages, supposait de disposer d'une base bien tenue depuis laquelle on pourrait opérer sans risque. C'est le fameux « sanctuaire », que les théoriciens de la guerre insurrectionnelle ont mis en évidence depuis plusieurs décennies[391].

Les rebelles irakiens sous le contrôle d'Abou Moussab al-Zarqaoui constituèrent la leur à Falloujah, en plein cœur de la partie sunnite de l'Irak. Difficilement pénétrable par l'armée américaine, car très dense, la ville a toujours montré son indifférence pour le régime de Saddam Hussein. Elle est plus proche du conservatisme religieux qui fait le lit de la contestation naissante à l'occupation occidentale. Elle accueille sans résistance l'armée américaine, mais un mois après son établissement dans la ville, le 29 avril, les parachutistes américains ouvrent le feu pour réprimer une manifestation. Le bilan est de treize morts. Seulement un mois après la chute du régime baasiste, la méfiance s'installe.

La contestation reprend en mars 2004, lorsque quatre employés de la société de sécurité privée Blackwater sont lynchés et leurs dépouilles exposées sur les ponts de la ville. L'armée américaine tente de reprendre le contrôle de la ville, mais renonce après un mois de combats urbains intenses. C'est là que les groupes combattants insurgés, baasistes comme jihadistes, investissent la ville et en font leur base arrière. C'est l'un des seuls territoires irakiens que l'armée américaine ne maîtrise plus.

La reconquête reprend le 1er juillet, par une campagne de bombardement intense, qui échoue à tuer celui qui apparaît comme le leader de ces organisations disparates, A. M. al-

[391] Voir par exemple David Galula, *Contre-Insurrection, Théorie et Pratique*, op. cit. p.77 : « Pour Mao, le combat de guérilla n'est rien de plus que du banditisme itinérant : incapable de maintenir le lien avec la population, il ne peut pas proliférer et se condamne à la défaite ». La constitution d'un « base arrière » fait parti de la troisième étape de la stratégie de l'insurgé définit par l'auteur, qui est la première phase véritablement militaire après la constitution d'un parti et le début de l'agitation politique.

Zarqaoui. La ville doit être reconquise. L'état-major américain a déployé pour cela plus de quarante-cinq mille hommes, mais l'insurrection compte sur la densité extrême (cinquante mille bâtiments sur environ 10 km²) et sur la constitution particulière de la ville. Les maisons y sont collées les unes aux autres et chaque pâté de maisons est circonscrit par une enceinte qui offre une protection idéale aux miliciens.

L'offensive générale commence le 8 novembre et ne parvient à s'emparer des dernières poches de résistance que le 15 et un nombre important d'insurgés parvient à prendre la fuite. Bien que la ville soit conquise, l'immense effort fourni par la coalition pro-occidentale pour venir à bout de la résistance montre au reste de l'Irak qu'il est possible de tenir tête aux soldats américains. La violence du bombardement et de l'investissement de la ville, exploité à l'envi par les insurgés, dresse un peu plus la population contre ses « libérateurs ». La stratégie offensive indirecte des insurgés connaît un succès avec cette victoire très onéreuse des États-Unis. Elle passait à Falloujah par le choix d'une tactique défensive directe.

Asie Antérieure : Bataille de Kerbela, 10 octobre 680[392] : La mort du calife Mu'awiya, en 680, entraîna une dissension entre les partisans de Yazid I^{er} et ceux de l'imam Hussein, fils d'Ali et petit-fils de Mahomet, que les chiites voient comme le fondateur de leur tradition. Alors qu'il tente d'organiser la résistance au nouveau souverain, il apprend que la ville de Koufa, situé dans l'actuel Irak, s'est révoltée et le soutient. Il décide de rallier la cité en secret, afin de lever une troupe suffisante pour pouvoir attaquer. En chemin, il est intercepté par `Ubayd Allah, un partisan des Omeyyades. La petite troupe d'Hussein refuse de jurer fidélité à Yazid et se prépare au combat. Elle choisit de résister par tous les moyens et de ne pas transiger sur ses convictions. Son dispositif tactique est strictement défensif et il ne tente aucune contre-attaque ni aucune fuite durant le combat. Celui-ci est particulièrement déséquilibré, puisqu'il oppose quatre à cinq mille soldats du calife à soixante-douze partisans d'Hussein. Au terme de la bataille, tous les défenseurs sont tués. La dimension sacrificielle de leur acte, aujourd'hui fêté par les chiites le jour de l'Achoura, est un élément important de la

[392] Al-Tabarî, *Chronique*, cité par Jean-Paul Charnay dans *Principes de Stratégie Arabe*, Paris, Editions de L'Herne, 1984.

dévotion dont font encore l'objet Hussein et ses partisans. Le choix stratégico-tactique, équivalent à un suicide, s'est révélé pertinent non pas d'un point de vue militaire, mais d'un point de vue moral. En refusant toute concession, ils sanctifient leur combat et font des vainqueurs les perdants sur le long terme.

Chine : Bataille de Zhizhi, octobre 36[393] : Zhizhi, qui donne son nom à la bataille, n'est pas un lieu, mais le chef d'une tribu Xiongnu, un peuple altaïque apparenté aux Huns ayant formé un empire entendu approximativement sur la Mongolie et le Kazakhstan actuels. Après avoir débouché du traditionnel chemin empruntant le bassin du Tarim, l'armée chinoise marche sur l'endroit supposé où se trouve l'armée des Xiongus. Mais celle-ci revient d'un raid dans le sud et débouche de manière fortuite sur l'arrière des troupes chinois. Le général Chen Tang est battu et doit momentanément abandonner l'idée d'attaque en force les guerriers nomades.

Afin de les forcer à l'attaquer, il décide de se poster à quelques kilomètres à peine de la principale cité de la tribu et de fortifier son camp, sûr qu'une telle injure provoquera une riposte. Celle-ci ne tarde pas à venir et Zhizhi lance une furieuse charge de cavalerie. Les Chinois, qui se sont adéquatement préparé à l'assaut, repoussent sans problème le raid et profitent de la débâcle pour se lancer contre les remparts xiongnus. Ceux-ci sont enflammés et les guerriers nomades se réfugient dans leur citadelle. Progressant prudemment, les Chinois investissent la ville et prennent solidement position à l'intérieur des remparts, sans rien tenter contre la forteresse.

Durant la nuit, une nouvelle sortie est intentée par Zhizhi, dans lieu à une confuse mêlée au beau milieu de la ville et de ses bâtiments. Lorsque le jour se lève enfin, les guerriers de Chen Tang sont toujours maîtres de la ville, et l'incendie a gagné la citadelle. Empilant des déchets et de la terre contre ses cloisons dans un ultime effort pour s'emparer de la ville, ils pénètrent finalement dans le dernier réduit des nomades et mettent à mort la centaine d'hommes encore en état de combattre.

Étonnant enchaînement de mouvements offensifs et défensifs, la bataille de Zhizhi montre de manière très nette comme une avancée stratégique habile peut être exploitée grâce

[393] J.J.L. Duyvendak, « An Illustrated battle-account in the history of the former Han dynasty, in Peter Lorge, *Warfare in China to 1600*, Hants, Ashgate Publishing Limited, 2005, p.311.

à une juste appréciation de la situation et du comportement de l'adversaire. Avançant, à deux reprises, en actionnant les touches « Feindre » et « Tromper », les stratèges chinois ont parfaitement su profiter de l'impétuosité des Xiongnus. La rectitude de leurs prévisions leur permit ainsi de choisir la meilleure approche tactique, avec la double répétition de la gamme « Se Garder », « Parer », « Poursuivre »[394].

Monde tribal : Nuer : Une fois le camp Dinka investi, les Nuer sont capables, grâce à leur science pastorale, de demeurer dans le camp et de survivre plusieurs mois en l'occupant (parfois pendant toute la saison humide, impropre aux activités agricoles rudimentaires des Nuer, nous dit Evans-Pritchard). Vivant du lait et de la viande des bêtes capturées, le groupe de guerrier doit parfois faire face à un retour offensif des villageois Dinkas, augmentés par le renfort de quelque tribu du voisinage. Les guerriers nuer sont alors en mesure de faire à l'assaut grâce à une formation défensive solide et cohérente : divisé en trois cohortes, les combattants peuvent occuper une large partie du terrain et savent avancer et reculer de manière synchrone, « selon les fortunes de la guerre » comme le note l'ethnologue anglais. Mieux, de petits détachements d'éclaireur sont dépêchés sur le camp ennemi une fois le premier choc soutenu, afin de mettre en fuite un adversaire peu décidé. Bien que rudimentaire et menée sur une échelle restreinte, nous montre que la conversion du dispositif militaire nuer s'opère facilement et ouvre de nouvelles possibilités stratégiques[395]. Une fois bien implantés dans un village, les guerriers nuer partent généralement à la conquête d'autres villages dinkas, qu'ils incorporent par « l'absorption et le métissage plutôt que par l'extermination »[396]. Cette souplesse stratégique, permettant d'opter alternativement pour l'un ou l'autre mode stratégico-tactique, avantagea grandement les Nuer, probablement un ancien clan dinka en rupture de ban avec son ancienne tribu, dans leur lutte pour l'indépendance puis pour la suprématie. Cela explique en grande partie que ce clan aux mœurs guerrières ait pu conquérir au détriment des Dinkas une grande partie de leurs pâturages et de leurs terres agricoles. Qui sait où se serait arrêté le processus sans l'intervention des Égyptiens et des Européens au cours du XIXe siècle ? Nous avons peut-être là un exemple figé, artificiellement, de conquête

[394] Sima Guang, comp. Zizhi Tongjian
[395] Voir *Les Nuer,* d'Edward Evans-Pritchard, Paris, Gallimard, p.153
[396] *Ibid.*, p.152

et d'incorporation d'une tribu par un simple, grâce à des mœurs et des dispositifs stratégico-tactiques plus adaptés à la guerre, bien que l'organisation pastorale et agricole soit plus rudimentaire. Cela n'est pas sans rappeler les exemples, au combien plus illustres, de la Macédoine et de lu royaume de Qin, jugés barbares par les représentants des cultures classiques grecque et chinoise, mais ayant réussi à unifier une aire culturelle auparavant morcelée et continûment en état de guerre.

. Auteurs : Végèce, *Instructions militaires :* « La route la plus sûre est sans doute celle que l'ennemi ne vous soupçonne as de vouloir prendre ; mais comme les espions peuvent découvrir ou du moins entrevoir vos intentions, et qu'il ne manque pas d'ailleurs de déserteurs et de traîtres dans une armée, mettez-vous en état de bien recevoir l'ennemi ; faites précéder votre marche par un détachement de cavaliers fidèles, clairvoyants et bien montés, qui reconnaissent de tous côtés, en avant, à droite à gauche, par-derrière, la route que vous voulez tenir, afin de découvrir s'il n'y a point d'embuscade. [...] Quand l'armée est en marche, la défense doit varier selon l'espèce d'attaque que la situation des lieux rend plus vraisemblable. En rase campagne, par exemple, il y a plus d'apparence d'être attaqué par de la cavalerie que par de l'infanterie. C'est tout le contraire dans des bois, des montagnes des marais ; il faut marcher serré, sans permettre que des soldats se détachent par pelotons, ni que les uns aillent trop vite, les autres trop lentement ; car c'est ce qui romp une troupe, ou du moins ce qui l'affaiblit, parce que cela donne à l'ennemi a faculté de pénétrer par des intervalles : le moyen de l'éviter est de poster de distance en distance des officiers d'expériences, qui sachent contenir les uns et presser les autres. Cela est d'autant plus important qu'à la première attaque qui se fait en queue, ceux qui sont portés trop en avant pensent ordinairement moins à rejoindre qu'à fuir ; pendant que les traîneurs, se trouvant trop loin de la troupe pour en être secourus, sont vaincus par l'ennemi et par leur propre découragement. On doit toujours compter que l'ennemi placera des embuscades, ou attaquera à force ouverte, selon que les lieux lui paraîtront s'y prêter. C'est à ne pas s'y laisser prendre que consiste l'habileté d'un général qui a commencé par bien reconnaître le pays. [...] Observez quel est, du jour ou de la nuit, le temps où il est le plus à propos de marcher ; quel distance il y a du lieu d'où vous partez à celui où vous voulez arriver, afin de ne pas vous exposer à la disette d'eau en été, aux mauvais chemins, aux marais, aux torrents pendant l'hiver, et de ne pas être enveloppés, dans une marche embarrassée, avant d'avoir gagné le poste où vous avez à vous rendre. S'il est de

notre intérêt d'éviter sagement ces accidents lorsque la négligence ou l'impéritie y font tomber nos ennemis, il ne faut pas laisser échapper l'occasion, mais avoir de bons espions en campagne, attirer des déserteurs, débaucher des soldats, par qui l'on puisse être informé de ce que fait l'ennemi, ou de ce qu'il compte faire ; et avoir des détachements de cavalerie et d'infanterie légère toujours prêts à tomber soit sur ses colonnes en marche, soit sur ses fourrageurs »[397].

. Corruption : Diên Biên Phu, 13 mars – 7 mai 1954 : L'échec final de la France dans la guerre d'Indochine constitue la répétition offensive de l'opération de Na San[398]. L'inspiration stratégique provient des techniques développées par les « Chindits », une unité britannique de la Seconde Guerre mondiale luttant contre les Japonais dans la jungle birmane. Grâce à la constitution de bases avancées en territoire ennemi, ils purent désorganiser l'offensive japonaise et mettre en échec l'invasion de l'Inde par de leurs troupes. Ces techniques consistent dans une première phase au parachutage d'unités dans la jungle, au-delà des lignes ennemies, et de la conquête d'une position jugée aisément défendable, dotée d'un terrain pouvant accueillir une piste d'atterrissage de fortune permettant le ravitaillement. La seconde phase devait voir la fortification d'un « camp-hérisson », pouvant résister à des assauts soutenus de l'ennemi. La manœuvre ayant pour but de perturber l'organisation du front et d'ôter aux opérations en cours un nombre substantiel de troupes facilitant une attaque sur un autre point.

Mais là où la bataille de Na San avait permis de bloquer la progression de Giap vers le Laos, le plan français pour Diên Biên Phu, nommé « Opération Castor » échoue à redonner l'initiative au camp français. Déjà éprouvée l'année précédente, l'utilisation offensive de technique du « camp-hérisson » est contournée avec brio par le général Giap. Après le succès du premier parachutage et la conquête de la vallée de Diên Biên Phu, où gît une piste d'atterrissage japonaise désaffectée, la défense s'organise. De nombreuses armes, munitions et outils de génie militaire sont acheminés vers les petits forts qui se mettent en place de part et d'autre de la rivière Nam Yum (huit en tout). L'assaut du viêt minh, le 13 mars, surprend par son ampleur et sa détermination. Sa logistique a été préparée dans le plus grand secret et

[397] Végèce, *Instructions Militaires*, livre III, chapitre 6.
[398] Décrite dans le mode n°15, Stratégie Défensive Indirecte, Tactique Défensive Directe.

les forces françaises ne peuvent faire face à un choc qu'il attendait moins violent. En deux jours, deux forts sur huit sont pris par les soldats communistes. Ils résistent avec à opiniâtreté à la contre-attaque française. La position française s'effrite ensuite peu à peu. Le ravitaillement et l'appui aérien étant compromis par la mousson, Giap conquiert patiemment le terrain tenu par ses adversaires. Le 1er mai, il a réduit à trois forts a camp fortifié français. Le dernier assaut, qui dure sept jours, pousse les hommes à la reddition. L'échec de la stratégie française d'implantation au sein même du territoire tenu par l'ennemi a précipité sa défaite, malgré les beaux succès des années précédentes, répétés à Diên Biên Phu de manière hasardeuse.

8) Stratégie Offensive Indirecte – Tactique Défensive Indirecte

. Description : La combinaison maintenant examinée diffère grandement de la précédente, car l'intention y est radicalement différente. Alors que dans le mode n° 7 on cherchait bénéficier des erreurs de l'adversaire pour le contraindre à attaquer dans de mauvaises dispositions, il s'agit ici de véritablement tendre un piège à l'adversaire. Le but de la manœuvre, dont le but est explicitement offensif et orienté vers la destruction impitoyable de l'ennemie, cherche à exploiter successivement deux types de failles :

_ l'une lié au déploiement déficient de l'adversaire ;

_ et l'autre liée un schéma tactique que l'on pense avoir suffisamment déchiffré pour prévoir le déroulé sur le terrain choisi, et ainsi lui opposer la riposte la plus meurtrière.

Ce type d'enchaînement, basé sur une supériorité écrasante dans le domaine du mouvement, de l'information et de la résistance, ressemble en tout point à une technique d'aïkido : capacité à se placer au mieux par rapport à l'adversaire, neutralisation de sa contre-attaque et annihilation grâce à la désorganisation provoquée par la charge manquée.

. Pourquoi choisir ce mode ? : La réalisation de ce mode repose en grande partie sur un aplomb tactique et sur une capacité à tirer parti des erreurs de l'adversaire. C'est coup d'audace visant à faire plier l'ennemi sur un territoire qu'il maîtrise. L'équilibre des forces incline naturellement à pencher vers l'ennemi, une telle opération n'étant pas seulement audacieuse, mais aussi risquée. Elle nécessite l'engagement d'une partie limitée des forces, ou bien la possibilité de fuir du champ de bataille. Elle n'est cependant que rarement employée pour détruire le centre de gravité de l'ennemi, la présence d'une telle série de défaillances chez l'ennemi ne se présentant que rarement. Dans les faits, elle est plutôt l'instrument des forces faibles, ne pouvant se permettre que très peu de pertes, et dont la capacité à engager des offensives tactiques directes est obérée par une disproportion des forces insurmontables.

. Touches privilégiées : Si nous retrouvons à nouveau la conduite des manœuvres stratégiques grâce aux touches « Surprendre » et « Tromper », la gamme tactique contient des approches nettement différenciées : « Esquiver », « Rompre », « Menacer » forment les notes

fondamentales qui permettent d'annuler les effets de l'assaut ennemi. Enfin, si l'on cherche à lui donner le coup de grâce, l'utilisation de « Riposter » et « Poursuivre » sera grandement facilitée d'une part par la confusion née de l'assaut inefficace et d'autre part par la nécessaire baisse de régime du système consécutif à un effort soutenu. La disproportion entre l'effort fourni et le résultat obtenu est, dans les deux cas, très marquée.

. Exemples historiques : Antiquité : Chéronée, 338 av. J.-C. : Date classique, la bataille de Chéronée marque la fin de l'indépendance des cités grecques. Coalisées pour faire face au danger surgi du nord en la personne de Philippe de Macédoine, elles échouent à repousser l'envahisseur dans une bataille où leur infériorité tactique éclate en pleine lumière.

Solidement postés sur l'acropole de Chéronée, les alliés grecs ont disposé l'infanterie hoplitique de manière à barrer la route à Philippe. Celui-ci connaît la cohésion et la robustesse des soldats-citoyens. Il décide donc de les attirer à lui et de rompre leur équilibre grâce à un stratagème tactique. S'approchant avec sa cavalerie sur la gauche du dispositif adverse, constituée par les Athéniens de Charès, il se retire du champ de bataille juste avant le choc. Les Athéniens le poursuivent, mais sont rapidement pris sur leur flanc par les soldats macédoniens du le centre. Alexandre finit d'enfoncer les lignes grecques en faisant donner sa cavalerie sur les Athéniens, puis en profitant de l'espace pour fondre sur l'arrière des Thébains, placés sur l'aile droite. C'est le moment que choisit Philippe pour cesser sa retraite et contre-attaquer. Alors que l'offensive irraisonnée de Charès a désorganisé son régiment, la riposte calculée du roi de Macédoine n'a aucun mal à le détruire. Pris en étau entre les troupes d'Alexandre et de son père, les hoplites sont massacrés. Six mille Thébains et deux mille Athéniens trouvent la mort. C'est la fin de l'indépendance des cités de l'Hellade, qui n'ont d'autre choix que d'intégrer la ligue de Corinthe, dirigée par la Macédoine.

Moyen-âge : Bataille de Crécy, 26 août 1346 : L'un des épisodes les plus célèbres de la guerre de Cent Ans eut pour prologue la chevauchée éperdue d'Édouard III dans le nord de la France. Débarqué dans le Cotentin après la trahison d'un noble normand, le prétendant à la couronne de France avait pour objectif de fondre sur Paris. Mais pour arriver à ses fins, une jonction avec ses alliés flamands paraissait plus sûre. Édouard entame ainsi une ruée au cours de laquelle il doit franchir deux obstacles importants, la Seine puis la Somme. Le premier

fleuve est franchi sans trop de problèmes, à Poissy, à quelques dizaines de kilomètres de Paris. Furieux, le roi Philippe VI prend son rival en chasse. Le passage de la Somme s'avère ainsi plus délicat, d'autant que les cités picardes lui sont franchement hostiles et lui refusent le passage. Enfin, après avoir soudoyé un prisonnier français, il franchit le fleuve près de l'embouchure, à marée basse, alors que Philippe le poursuit à quelques heures de marche.

La cavalcade a fatigué les deux armées, mais Édouard se retourne alors pour affronter son adversaire. Il sait qu'il ne pourra aisément se frayer un passage en territoire ennemi et mieux vaut choisir un terrain propice à son armée, constituée de chevaliers, mais aussi d'archers gallois et de leurs redoutables *long bows*. Il repère et s'installe sur les hauteurs de Crécy, un peu au nord d'Abbeville, pour attendre la chevalerie française emmenée par le roi. Le choix se montre judicieux. Les charges des chevaliers sont immanquablement brisées par les flèches anglaises. Plus de quinze raids de cavalerie échouent sur les contreforts de la colline. La seule percée parvenant jusqu'aux lignes anglaises ne parvient pas à percer la défense habile mise en place par Édouard et ses généraux. Le roi est lui-même blessé et choisit de battre en retraite, après quelques heures de combat. Le roi de France perd mille cinq cents chevaliers, deux mille trois cents mercenaires génois et sans doute plusieurs centaines de soldats à pied. Les Anglais déplorent seulement trois cents morts. Leur roi a désormais toute latitude pour circuler sur les territoires auxquels il prétend et lier des alliances avec les nobles locaux. La série des désastres de la chevalerie française ne fait que commencer.

Moderne : Austerlitz, 1805 : Napoléon cherche le terrain favorable pour affronter la coalition austro-russe, qui menace d'être renforcée par la Prusse. Entraînant ses ennemis en Bohême, près de l'actuelle Brno, vers une position qu'il choisit, le jeune empereur persuade, grâce à une ruse, que sa position est fébrile. Koutouzov et Bragation décident d'enlever le plateau de Pratzen que semble tenir avec peu de poigne l'armée française. Les ruses de Napoléon sont nombreuses pour repousser les charges ennemies : utilisation du brouillard pour dissimuler des défenses plus importantes que prévu ; contre-attaque vigoureuse sur le plateau de Pratzen après avoir trompé les Russes sur la faiblesse du dispositif français au sud, qui enfonce un coin entre les armées russes et autrichiennes ; bombardement des eaux gelées du lac de Satschan, provoquant la noyade de plusieurs milliers de soldats russes et la rupture complète des lignes de Koutouzov. Alors que les Alliés pensaient voir disparaître le fougueux

général Bonaparte, ce triomphe en plein cœur de l'Europe, sur un terrain qu'il pensait lui être défavorable scelle la prédominance française sur le continent.

Monde contemporain : Bataille de Colenso, 15 décembre 1899 : Quelques années après leur révolte de 1881 et leur soumission à la couronne britannique lors de la première guerre des Boers, les habitants néerlandophones d'Afrique du Sud se révolte à nouveau. L'offensive est brutalement menée à partir d'octobre 1899 et balaie littéralement les faibles garnisons anglaises disséminées sur un territoire gigantesque. Quelques grands bastions tentent de résister, tels que Dundee, Mafeking, Kimberly et Ladysmith. Ils sont rapidement pris par les Boers, qui mènent une guerre impitoyable à l'envahisseur qui les a privés de leurs libertés une vingtaine d'années plus tôt. Seul Ladysmith continue à tenir le siège lorsque la réaction de la métropole arrive enfin.

La première des priorités pour les renforts britanniques est de secourir la seule place fortifiée de la colonie. Mais les Boers ont opté pour une habile tactique défensive, afin de mener leur assaut fulgurant jusqu'à la victoire. Abandonnant le terrain aux Anglais, ils se réfugient sur les nombreuses hauteurs que leur offre le relief accidenté du Natal et attendent le choc dans de bien meilleures conditions qu'en terrain découvert. S'inspirant des récentes guerres de Sécession et franco-prussienne, ils fortifient la base des collines grâce à du fil de fer barbelé et creusent au bas des pentes des tranchées destinées à rendre leur assaut plus ardu. Cette mise en place stratégico-tactique fonctionne parfaitement face aux troupes britanniques régulières du général Buller qui ne s'attendent pas à trouver dans ces fermiers bourrus un ennemi si bien organisé.

L'assaut du tertre de Colenso, situé à une vingt de kilomètres au sud de Ladysmith, se transforme en déroute pour les troupes de secours. La ville est appuyée sur une colline et se trouve naturellement protégée par la rivière Tugela. Pour passer, le commandement britannique n'a d'autre solution que le passage en force. Les hommes de Louis Botha ont reçu l'ordre de ne faire feu qu'une le passage de l'armée anglaise achevée. Elle serait ainsi en très mauvaise position pour défendre, bloquée par l'obstacle naturel et gênée pour l'offensive.

Le franchissement de la rivière débute à l'aube, mais un guide local indique un mauvais gué aux hommes de Buller, qui se trouvent pris au piège dans la boucle d'un méandre. Cible facile, ils sont massacrés par les balles des défenseurs. Les autres tentatives

tournent court elles aussi, les Boers tirant au mieux parti des conditions du combat. Après avoir pris de court les Anglais (touche stratégique « Surprendre ») et s'être emparés du pays, ils occupent les points névralgiques du système de communication. Grâce à des manœuvres tactiques telles que celle de Colenso (fondée sur une combinaison « Rompre » « Fatiguer » « Surprendre »), ils mettent en échec la stratégie de reprise en main rapide du conflit des officiers britanniques. Il faudra de substantiels renforts à la métropole et encore deux ans et demi de lutte féroce pour pacifier la turbulente colonie.

Asie Antérieure : Aïn Djalout, 3 septembre 1260[399] : Alors que les Mongols entreprennent la conquête du Moyen-Orient, le sultan mamelouk Qutuz est gêné dans sa stratégie défensive par les royaumes croisés. Il a besoin de négocier le passage avec les croisés, qu'il réussit à se concilier à l'été 1260. Le sultan Hulagu a entre-temps eu tout le loisir pour s'installer en Palestine, dans la région de Galilée, où il occupe Saint-Jean-d'Acre. Il a ainsi toute liberté pour organiser sa défense et place son armée à Aïn Djalout (« Les fontaines de Goliath »), près de l'actuelle Jénine, sous la direction de Ketboga. Qutuz envoie son meilleur stratège, Baybars, un Turc originaire de Crimée qui a précédemment battu Saint Louis lors de la septième croisade en Égypte, à la bataille d'Al-MAnsurah, une dizaine d'années plus tôt.

Les Mongols sont tout d'abord surpris de voir arriver Baybars et ses cavaliers, alors qu'ils pensaient la brouille entre Croisés et mamelouks irrémédiable. Mais leur occupation du terrain est bien assurée et leur surveillance des mouvements ennemis efficace. Lorsque Baybars veut occuper la colline de Moreh, il s'aperçoit à l'ultime moment que Hulagu l'a précédé et est prêt à le cueillir depuis cette citadelle naturelle. Baybars ordonne alors une retraite immédiate, qui permet d'éviter l'encerclement. Les Mongols n'ont d'autre choix que de poursuivre les fuyards. Ce faisant, ils portent un coup rude aux Mamelouks, mais perdent tout l'avantage tactique que leur procurait leur placement. La contre-attaque est menée par le sultan Qutuz, qui marche depuis le début de la campagne à un jour derrière l'avant-garde de Baybars. Si elle décontenance les troupes mongoles, celles-ci ne sont pas moins en mesure de mener une seconde offensive, qui échoue de justesse. Rassemblant ses troupes, Qutuz lance sa

[399] Jean-Paul Roux, *Histoire de l'Empire mongol*, Paris, Fayard, 1993, p. 361-363 ; Reuven Amitai-Preiss, *Mongols and Mamluks, the Mamluk-Ilkhanid war, 1260-1281*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995, p.40-45.

dernière riposte, qui parvient enfin à détruire le cœur de l'armée de Ketboga, qui est lui-même tué par un cavalier égyptien. Baybars et Qutuz ont su à la fois déjouer les plans stratégiques des Mongols (touche stratégique « Surprendre ») et, jouant de prudence tactique, ont parfaitement désamorcé le piège que leur avait tendu Ketboga. L'adoption du mode Stratégie Offensive Indirecte, Tactique Défensive Indirecte par les Arabes marque leur première victoire face au Mongol et l'arrêt de la désagrégation du monde musulman face aux envahisseurs des steppes.

Chine : Bataille de Gaixa, 202 av. J.-C.[400] : La première unification de l'aire culturelle chinoise par le royaume de Qin en 221 av. J.-C. fut brève. L'empereur « jaune » Qin Shi Huang meurt en 210. Son fils et héritier Qin Er Shi est incompétent et son règne aboutit rapidement à une révolte généralisée. Il se suicide en 207, laissant le pouvoir impérial vacant. La chine éclate en dix-huit royaumes. Une période de trouble s'engage, pendant laquelle ces royaumes tentent de recréer l'unité. La lutte se recompose rapidement entre les deux prétendants les plus sérieux : le Chu et le Han. La rencontre décisive entre leurs armées a lieu à Gaixa, cinq ans après la mort du dernier empereur.

Xiang Yu, principal général du royaume de Chu, fait alors retraite vers son territoire après l'échec du siège de la capitale du Han. Sur le chemin, il pressent que les stratèges de son ennemi lui ont tendu une embuscade, à l'endroit où la route du retour emprunte un étroit passage au fond d'une gorge qu'il évite soigneusement. Malheureusement, sa femme est capturée et le talentueux général se voit contraint de s'enfoncer dans le piège qu'on lui a préparé. Mais face à se capitaine de valeur, l'armée des Han n'ose se risquer à une bataille directe. Sachant leurs ennemis enfermés dans ce goulet, ils se contentent de tendre une multitude d'embûches et patientent que leurs forces s'effritent peu à peu. L'action combinée des touches tactiques « Rompre », « Esquiver », « Tromper » et « Dégager » suffit à mettre l'armée de Xiang Yu à terre. Bien que celui-ci parvienne à s'échapper avec une centaine de cavaliers, il est acculé dans des marais et choisit de se trancher la gorge. Son talent et ses brillantes victoires laisseront de lui le souvenir d'un des plus grands talents militaires de la Chine, ayant su exploiter tout le spectre des possibilités stratégico-tactiques et triompher dans

[400] Sima Qian, *Mémoires Historiques*, Vie de Xiang Yu.

des situations désespérées.

Monde tribal : Bataille de la Kalka, 31 mai 1223[401] : Cet affrontement conclu la première incursion mongole sur le territoire de l'actuelle Russie d'Europe et constitue le prélude à l'invasion qui mènera au « joug tatar » pendant plus de trois siècles. Après avoir défait les Coumans, qui nomadisent dans les environs de l'embouchure de la Volga et de la riche ville d'Astrakhan, Djotchi, fils aîné de Gengis Khan, se tourne vers les potentats slaves qui règnent plus à l'ouest et poste son armée à l'abri du Dniepr, sur la rive gauche du fleuve. Les princes de Kiev, de Galicie, de Volhynie et Smolensk[402], affrontent un ennemi dont ils savent peu de choses, selon leurs méthodes habituelles de combat, fondées sur le mouvement et la charge. Leur premier mouvement est d'ailleurs d'aller au-devant des Mongols de chercher à les piéger en franchissant la rivière et en les prenant à revers (mouvement de Stratégie Défensive Directe, Tactique Offensive Indirecte).

Les Mongols comprennent cependant rapidement les intentions des Russes et entament leur mouvement préféré : la fuite simulée. Pendant neuf jours, Djotchi effectue une alternance de mouvements composée des touches « Rompre », « Esquiver », « Menacer » et « Tromper », exténuant son adversaire et l'entraînant dans les steppes orientales où il sait avoir l'avantage du terrain. Enfin, l'armée mongole se tourne brusquement et attaque des groupes armés à présent séparés par de profonds espaces. Profitant à plein de leur liberté de mouvement, la cavalerie extermine un à un ces armées minuscules, alors qu'elle manœuvre à plein. Près des neuf dixièmes de l'armée coalisée est détruite et de nombreux princes sont tués, ajoutant à la confusion politique de l'aire culturelle russe, complètement morcelée et incapable de répondre à l'agression mongole.

. Auteurs : Sima Jang-kiu, *Le Code militaire du grand maréchal* : Inclus dans le recueil classique de la stratégie chinoise intitulé *Les Sept Traités*, le texte du maréchal Jang-kiu est une collection de maximes et de pensées sur la guerre confectionnée au IVe siècle avant notre

[401] René Grousset, *L'Empire des steppes : Attila, Gengis-Khan, Tamerlan*, Paris, Payot, 2001, p. 308 ; Michel Heller, *Histoire de la Russie et de son empire*, Paris, Flammarion, 1997, p.83 ; David Nicolle & Viacheslav Shpakovsky, *Kalka River 1223, Genghiz Khan's Mongols invade Russia*, Westport/London, Praeger, 2005.
[402] Ainsi qu'une multitude de princes slaves, la Rus étant alors divisée en plus d'une cinquantaine d'Etats indépendants.

ère. Elle porte le nom de son inspirateur, un général de la principauté de Qi, dont les descendants s'emparèrent du trône et firent rassembler les règlements de leur ancêtre, qui nous est parvenu de manière très fragmentaire.

D'inspiration taoïste, le traité envisage la guerre comme une réalité en perpétuel mouvement, à laquelle on doit s'adapter en alternant l'offensive et la défensive, l'action de force ou l'opération empreinte de ruse selon les conditions de « affrontement. S'il paraît bien abusif d'enfermer le *Code Militaire du Grand Maréchal* dans un et un seul des modes stratégico-tactiques, il n'en pose pas moins un véritable découplage entre la nature offensive ou défensive de la stratégie. De même, la ruse peut être tour à tour employée par une armée très forte ou l'assaut direct par un général en infériorité numérique. Les combinaisons doivent s'adapter aux aléas de l'affrontement et l'art du général est l'art de bien adapter le comportement de l'armée à la situation. « Pour vous rendre maître d'une position avantageuse, nous dit-il, n'hésitez pas à abandonner vos drapeaux ; vous les récupérerez lors de la contre-attaque »[403].

La clef du succès n'est pas dans le procédé, mais dans la bonne intelligence du cours des évènements. Plutôt que jouer sur la force, il faut jouer des faiblesses de l'ennemi : « L'ennemi est-il hésitant, attaquez-le ; impulsif, pressez-le ; harassé, allez droit sur lui ; devancez-le dans ses plans, profitez de ce qu'il ne peut éviter ; faites obstacle à ses visées, emparez-vous de ses pensées, jouez de son désarroi »[404]. La manœuvre se doit d'être indirecte, le général de bien choisir entre tactique offensive ou défensive, quel que soit le but général de la guerre. Si elle ne le conseille pas directement, la doctrine de Sima Jang-kiu est néanmoins la matrice et d'un mode aussi contradictoire, en apparence, que celui mêlant Stratégie Offensive Indirecte et Tactique Défensive Indirecte.

. Corruption : Bataille de Varna, 10 novembre 1444[405] : Ultime tentative chrétienne pour repousser l'avancée inéluctable des Ottomans en Europe avant la prise de Constantinople, la « Croisade de Varna » échoue à repousser les très nombreux soldats réunis par le sultan

[403] « Le Code Militaire du Grand Maréchal », contenu dans *Les Sept Traités de la Guerre*, traduit du chinois et commenté par Jan Lévi, Paris, Hachette, 2008, p.216-217.
[404] *Ibid.*
[405] Franz Babinger, *Mehmet The Conqueror and his time*, Princeton, Princeton University Press, 1992, p.36-40.

Mourad II. Alors que les Turcs occupent la plus grande partie de l'Anatolie et en déjà pris pied en Europe, les rois de Hongrie et de Pologne Jean Hunyadi et Ladislas III organisent une expédition pour défaire les envahisseurs musulmans. Ils reçoivent le soutien de l'église et de nombreux royaumes d'Europe centrale. Outre les Hongrois et les Polonais, leur armée comporte des régiments tchèques, valaques, moldaves, lithuaniens, bulgares, croates. L'ordre des chevaliers teutoniques et les États du Pape ont eux aussi envoyé des troupes. L'armée « croisée » compte environ trente mille hommes, qui s'infiltrent en territoire ottoman en longeant la mer Noire. Une flotte papale suit la progression de l'armée alors que des vaisseaux génois et vénitiens sont chargés de gêner le passage des Ottomans d'Anatolie en Europe. Tout est organisé pour que l'armée terrestre puisse affronter les Turcs en position de force et si possible faire sa jonction avec les troupes byzantines.

Malgré ces efforts pour contourner la force principale des Turcs, Mourad est rapidement alerté par ses hommes de la manœuvre et s'empresse de passer les Détroits. Il profite d'une tempête pour franchir la mer de Marmara pendant la nuit et s'interposer entre l'armée chrétienne et le faible territoire tenu par les empereurs de Constantinople. La rencontre a lieu près de Varna, dans l'actuelle Bulgarie, le 9 novembre. Les Ottomans disposent d'une force considérable, estimée à environ quatre-vingt mille soldats et affrontent les Chrétiens en position de force. C'est la première déception de la campagne (échec de la touche stratégique « Surprendre »). Désemparés, Jean Hunyadi et Ladislas ne savent quelle tactique adopter. Un conseil de guerre est organisé le soir même avec les nombreux princes les accompagnant, dont il ne ressort aucune ligne tactique claire pour l'affrontement. L'initiative est donc laissée aux Turcs.

Le lendemain matin, aucune des armées ne prend le risque d'attaquer. Attirés sur un terrain plat où ils ne trouvent aucun refuge les protégeant véritablement, les Chrétiens ont pris le parti d'absorber les premiers chocs turcs et de riposter dans un second temps. Après trois heures de face-à-face où personne n'ose lancer les premiers coups, les musulmans prennent la décision de faire donner leur cavalerie sur les lignes adverses. Les Hongrois, qui reçoivent le coup, résistent vaillamment et repoussent la cavalerie légère de Mourad. Pris dans le tumulte de la bataille, ils ne s'aperçoivent cependant pas que le sultan a fait donner sa cavalerie lourde, les *sipahis*, sur la gauche de leur armée. Le centre est enfoncé et le camp est presque emporté par l'attaque-surprise, mais les lignes tiennent bon. Une contre-attaque hungaro-polonaise est alors lancée et rétablit la situation. Les *sipahis* et les janissaires sont repoussés

au-delà de leurs positions de départ. Le sultan commence alors à craindre une défaite et commence à préparer la retraite. C’est le moment que choisit Ladislas pour lancer, avec ses cinq cents meilleurs chevaliers, une charge furieuse pouvant faire plier définitivement l’armée ottomane. La première vague est un succès et l’on se rapproche d’un succès chrétien. Mais alors que Hunyadi est en train de rassembler ses troupes pour lancer une ultime attaque décisive, il apprend que le roi de Pologne, empêtré dans les lignes ennemies après son raid, a été pris et tué. La stupeur frappe le camp chrétien, alors que la tête de Ladislas est jetée au sultan par les janissaires (échec de la combinaison espérée « “Se Garder”, “Dégager”, “Riposter”).

Les troupes chrétiennes cessent leur assaut, et, alors que la nuit tombe, les Turcs se retirent en bon ordre. La tempête a dispersé la flotte auxiliaire de la croisade et les troupes doivent fuir en toutes directions. Elles n’ont aucun abri d’envergure suffisante pour la nuit. Le groupe belligérant, qui a perdu onze mille combattants, est totalement disloqué après cette quasi-victoire. Les Chrétiens ne sont plus du tout en mesure de poursuivre leur offensive. Les Turcs peuvent continuer leur progression et s’emparent en neuf ans de la totalité des Balkans et, enfin, de Constantinople, après avoir frôlé le désastre à Varna.

9) Stratégie Défensive Directe – Tactique Défensive Directe

. Description : Nous basculons à présent dans l'étude des stratégies défensives, c'est-à-dire tournées vers la protection d'un théâtre de guerre. Comme nous l'avons déjà dit pour les modes offensifs, la défense n'est pas liée à l'attitude conservatrice ou révisionniste sur le plan diplomatique. De plus, la conservation d'un théâtre de guerre requiert parfois, et presque toujours, des initiatives offensives, destinées à entraver la progression ennemie, tel que nous le verrons dans les modes n° 10, 11, 15 et 16. La première combinaison que nous inspectons combine, quant à elle, deux attitudes passives de résistance, destinées à bloquer l'armée ennemie et lui interdire d'atteindre ses objectifs. La méthode caractérisant ce mode est, dans cette perspective, fondée sur une utilisation maximale du principe de résistance et sur sa confrontation directe avec les capacités de destruction de l'assaillant.

. Pourquoi choisir ce mode ? : Les raisons de choisir ce mode sont liées au degré d'acceptation de cette situation, la plus totalement passive des seize que nous analysons. Soit, dans le meilleur des cas, l'armée choisit de laisser l'avantage à l'adversaire et je le laisse lancer ses forces sur mes résistances, sûre qu'elle est de sa capacité à encaisser le choc. Ou bien, dans le cas inverse, l'armée est totalement prise de court par l'assaut ennemi, et se retrouve acculé à défendre dans des conditions qu'elle ne maîtrise pas du tout. Dans l'une et l'autre situation, la victoire peut être atteinte, parfois de manière décisive, soit de manière déterminante pour user la puissance et l'élan de l'ennemi. Le degré d'usure de la force ennemi est le principal critère permettant de juger la réussite d'une telle tactique, et non l'arrêt ou non de la campagne ennemie.. Léonidas ne parvint pas à vaincre les Perses aux Thermopyles, mais son action fut décisive à la victoire des Grecs coalisés. Les Sioux de Little Big Horn vainquirent Custley, mais le coup de leur victoire fut si grand qu'ils perdirent toute chance de l'emporter ultérieurement. Les victoires à la Pyrrhus sont parfois des victoires défensives et la défense doit viser avant tout un affaiblissement suffisant de l'ennemi pour l'empêcher d'atteindre ses objectifs *stratégiques*.

. Touches privilégiées : La variété des touches utilisées, au niveau stratégique est tactique, se trouve forcément limitée par l'attitude passive de ce mode. « Parer » et « Se Garder » sont

les éléments de base, qui prépareront l'attitude à la fin de la bataille. Soit l'ennemi se montre assez puissant pour prendre la position. Mon incapacité à lui résister se manifeste par l'utilisation de la touche « Rompre ». Ce n'est pas là forcément un signe de défaite. Il se peut très bien, en effet, quel l'armée choisissant de « Rompre » soit simplement à la recherche d'une meilleure position tactique. Ou bien l'adversaire ne s'est pas montré suffisamment déterminé et a abandonné son attaque. S'il se retire en ordre, il suffit d'occuper le terrain. Mais s'il se retire de manière non coordonnée, je peux profiter de son échec pour « Riposter » et le « Poursuivre ».

. Exemples historiques : Antiquité : Thermopyles, août ou septembre 480 av. J.-C. : La Seconde Guerre médique oppose l'Empire perse à une coalition de cités grecques qui soutiennent les villes grecques d'Ionie révoltées contre l'autorité du Grand Roi depuis 499. Après une première défaite à Marathon, les Perses se sont repliés et commencent une nouvelle campagne en 480 avec d'énormes effectifs. Les premiers temps de la campagne se passent bien, mais la grande masse dont dispose Xerxès est difficilement manœuvrable. Elle réussit néanmoins son débarquement au nord d'Eubée et se présente une première fois devant la coalition hellénique, qui lui barre la route devant l'étroit défilé des Thermopyles. Le lieu est situé en Béotie, entre les monts du Pinde et la mer Égée. C'est l'endroit le plus resserré entre le massif montagneux de la Grèce Centrale et la mer Égée et il est donc choisi naturellement pour accueillir la force d'invasion dans les meilleures conditions.

La bataille en elle-même se déroule sur trois jours. Le premier voit s'affronter les Grecs et les Perses de manière assez directe, et n'apporte presque aucun résultat. Le lendemain, Xerxès tente une manœuvre de débordement de la défense hellène, qui permet de mettre en fuite la plupart des troupes de la coalition. Au matin du troisième jour restent seuls sept cents soldats de la cité de Thespies, sept cents Thébains et, bien sûr, les trois cents hoplites que Sparte a envoyés sous le commandement de Léonidas.

En ces circonstances dramatiques, le roi lacédémonien choisit de faire face avec quelques centaines de combattants à une armée peut-être cent fois plus forte[406]. Son calcul est simple : mieux vaut retarder l'avancée de l'armée ennemie et permettre à la défense de

[406] Hérodote parle de plusieurs millions, Ctésias de 400 000 Perses, les estimations modernes les plus basses de 70 000 hommes.

s'organiser et participer à la victoire que de trouver une mort certaine et honteuse dans la plaine attique qui sera inévitablement envahie en cas de retrait. Léonidas opte pour la mort glorieuse, la défaite donnant naissance à la victoire et en cela le sacrifice le plus illustre qui puisse être donné à un guerrier. Son pari réussi à merveille. L'armée perse subit des pertes hors de proportions avec celle de l'armée grecque[407] et la mémoire du guerrier Léonidas est toujours saluée deux mille cinq cents ans après sa mort.

Moyen-âge : Siège de Paris par les Vikings, novembre 885 – mai 887[408] : Brutalement surgis des terres inconnues de Scandinavie, les Vikings déferlent sur l'Europe durant le règne de Charlemagne. Après la mort du premier empereur carolingien, les raids redoublent d'intensité. Les îles britanniques sont particulièrement touchées et partiellement conquises. Sur le territoire du roi Charles le Chauve, que l'on ne nomme pas encore France, les incursions sont multiples et prennent un chemin inattendu : le cours des fleuves, que les célèbres bateaux vikings permettent de remonter après avoir voyagé en haute mer. La Loire, la Garonne, la Seine sont utilisées comme voie de pénétration par ces envahisseurs dont on peut prévoir le lieu d'arrivée ni l'objectif final. Les meilleures abbayes sont pillées et détruites, ainsi que les bourgs les plus riches. Tout le royaume craint les incursions scandinaves et en particulier Paris, ravagé à plusieurs reprises (en 845, 856 et 861).

Une quatrième tentative est lancée en 885, mais cette fois, le comte Eudes de Paris décide de faire face. Les *Dani*, selon le nom qu'on leur donne à l'époque, ont commencé à remonter la Seine à l'été. Ils prennent Rouen le 5 juillet et remontent le fleuve vers Paris. Entre les deux cités, ils sont bloqués par un pont fortifié construit par Charles le Chauve, qui les oblige à tirer leurs nombreux navires à terre (une chronique parle de sept cents bateaux). Ils sont attaqués par le duc du Maine, Ragenold, qui est tué pendant l'engagement. Ses hommes prennent la fuite et sont pris en chasse par les Vikings, qui ont remis leurs *drakkars* à l'eau en amont du pont. Les troupes carolingiennes se réfugient au-delà de Paris. Lorsque la flotte se présente devant la ville trois fois conquise, elle voit avec étonnement que de nouvelles fortifications ont été aménagées pour faire échec au fléau du Nord. Le Grand

[407] Un clausewitzien rigoureux soulignerait que l'affaiblissement proportionnel est beaucoup plus fort du côté perse.
[408] Gérard Blier, *Les Grands sièges de l'histoire de France,* Paris, Economica, 2012, p.17

Châtelet a été édifié depuis 1877 et des murs de défenses munis de chemin de sentinelle, d'échauguettes et de tours de guet fortifiées ont fait leur apparition sur les bords du fleuve. Le premier assaut normand est un échec et la ville est assiégée à partir de la fin novembre. Malgré la dévastation de la campagne alentour et la construction d'engins de siège perfectionnés, les Vikings rencontrent une nouvelle déconvenue. Un assaut général est lancé en janvier 886, mais est repoussé à son tour grâce à la vaillante résistance organisée par Eudes. Les guerriers-marchands s'en vont piller Reims, Chartres, Le Mans, Évreux, mais essuient plusieurs revers. Leur avancée est très nettement affaiblie par la résistance de Paris, qui les prive de leur liberté d'action et occupe une partie de leur force.

Le dernier empereur carolingien, Charles III le Gros, qui a unifié pour l'ultime fois les terres de Charlemagne, rassemble pendant ce temps une troupe près d'Aix-la-Chapelle. En juillet 886, il est à Metz, mais arrive seulement en septembre à Paris. Plutôt que de chercher à libérer Paris avec le concours de ses armées, Charles outrage un peu plus l'ancienne capitale de Clovis en cherchant en premier à négocier. Il promet une forte somme à leur chef, Siegfried, et leur permet de contourner la ville pour aller piller la Bourgogne, alors révoltée. Révoltés par l'attitude de Charles, les Parisiens voient avec méfiance le compromis trouvé avec les imprévisibles guerriers. À leur retour, les Normands tentent à nouveau de forcer le passage de la ville. Une nouvelle négociation a lieue, qui apaise rapidement les esprits. Les Vikings s'engagent à prendre leurs quartiers d'hiver et à ne pas remonter la Marne, ce qu'ils s'empressent de faire. Furieux, les Parisiens détruisent le camp normand établi à Saint-Germain-l'Auxerrois et massacrent ceux présents dans la ville. La menace normande est écartée et Paris ne sera plus attaquée après ce premier revers. Eudes a lui gagné la considération de la Francie Occidentale. La perte de crédit de Charles amène la déposition des Carolingiens et Eudes devient quelques années plus tard le premier roi de France de la dynastie des Robertiens, dont sont issus les Capétiens. Sa maison, dont le siège de Paris est le premier fait de gloire, régnera durant huit siècles sur la France.

Moderne : Siège de Turin, 14 mai – 2 septembre 1706[409] : Le succès de la campagne d'Italie menée par le maréchal Vendôme durant la Guerre de Succession d'Espagne, passait par la

[409] John A. Lynn, *The Wars of Louis XIV,* London & New York, Longman, 1999, p.309-310.

prise de Turin. Après avoir vaincu les armées du Prince Eugène à la bataille de Calcinato, l'armée française, qui bénéficie de la présence de Vauban, met le siège devant la ville tenue par Victor-Amédée II de Savoie. Expert en poliorcétique, Vauban repère un endroit et plus fragile de la muraille et moins bien gardé par les contre-sapes. Il conseille à Vendôme de concentrer son attaque sur ce point, mais celui-ci envoie le corps de sapeurs excaver le réseau habituel de tranchée pour approcher au plus près de la ville.

La population turinoise craint par-dessus tout de voir le joug de Versailles s'abattre sur leur ville et de devoir abandonner ses libertés. Elle collabore donc activement à la défense de la ville, aidant ainsi grandement les efforts des soldats savoyards. Pendant plus de quatre mois, la résistance met en échec les tentatives d'infiltration françaises et use la vigueur des troupes installées en Italie (touches « Parer » et « Fatiguer »). Le temps pour le Prince Eugène de rassembler une armée de secours et de venir menacer la ville au début de mois de septembre. Le siège est levé le 2 et Vendôme ne dispose que de régiments épuisés par la longue lutte qu'ils viennent de mener. Cinq jours plus tard, les Français sont défaits par les Impériaux aux abords de la ville. C'est la fin des ambitions françaises en Italie.

Monde contemporain : Gettysburg ,1863 : « Je crois que c'est la position la plus forte par nature que j'aie jamais vue pour livrer un combat et, si elle vous convient, je la choisis comme champ de bataille »[410]. Voilà ce qu'aurait déclaré le général Meade lorsqu'il découvrit le terrain où se livrerait la bataille de Gettysburg, point culminant de l'offensive sudiste lors de la Guerre de Sécession (1861-1865). Et, pour ainsi dire, cet affrontement est l'illustration parfaite de ce qu'une défense ferme et déterminée peut obtenir comme avantage décisif tout en gardant une attitude passive mais réactive. La campagne de l'été 1863, dont l'initiative revenait aux Confédérés, avait pour but de porter la guerre sur le territoire des Fédérés et de menacer leur capitale, Washington. Menée par le général Lee, réputé invincible grâce à ses nombreux succès sur les nordistes, l'offensive avait pour but de surprendre les arrières des troupes de l'Union et de s'ouvrir la route vers ses territoires[411]. Un défaut dans les renseignements le persuade d'attaquer au nord, le premier jour de la bataille, mais sa marche a

[410] Cité par John Keegan dans *La Guerre de Sécession,* Paris, Perrin, 2011, p.267.
[411] Voir Michel Yakovleff, *Tactique Théorique,* op. cit. p.155

épuisé son armée, qui échoue à jouer de la surprise pour l'emporter dès le premier choc. Le second heurt a lieu, au matin du deuxième jour, au sud, mais se brise sur la résistance pugnace de Meade sur l'excellente position de Little Round Top. Enfin, au troisième et dernier jour de la bataille, persuadé que ses deux précédents assauts ont désorganisé le camp adverse, Lee tente d'enfoncer le centre de l'armée grâce à la célèbre « charge de la division Pickett », qui est dévastée[412]. Ainsi, bien que sa manœuvre générale, relevant d'une habile stratégie offensive indirecte, eut sans doute permis de tourner les troupes nordistes et de remporter une victoire décisive, son approche tactique ne fut pas assez bien conçue pour contourner le puissant dispositif défensif de son adversaire, sans doute en raison d'un défaut dans le principe d'information. Par trop « directe », utilisant à fond les touches « Attaquer » et « Forcer » après avoir échoué à « Surprendre », ne permis pas d'ébranler les positions de Meade, qui put se contenter d'une attitude prudente de stratégie défensive directe couplée à une stricte tactique défensive directe (le seul subterfuge ayant été de faire taire son artillerie quelques minutes avant l'ultime charge de la cavalerie de Pickett, les persuadant que leurs munitions étaient épuisées et les attirant dans un piège fatal qui mit fin aux ambitions sudistes). La stratégie fort précautionneuse des Unionistes leur interdit même de se servir de la touche « Riposter » et « Poursuive » alors que le fougueux Lee entamait pourtant une retraite délicate, avec une armée aux abois, au travers des Appalaches[413]. Les Fédérés avaient néanmoins tenu bon devant *the high tide of Confederacy*, la « marée haute » de la Confédération, point culminant de leur offensive. Ils ne paraîtront plus jamais en mesure de l'emporter et les deux dernières années du conflit se dérouleront sur leur territoire. La bataille défensive de Gettysburg a donc bien permis de remporter un avantage décisif.

Asie Antérieure : Siège de Saint-Jean d'Acre, 20 mars – 21 mai 1799 : Après maints combats incertains, l'armée emmenée par le général Bonaparte a pris pied en Égypte. Le véritable but de la campagne est de bloquer l'accès des Indes aux Britanniques en conquérant une base permettant de menacer le trafic de l'océan Indien et d'organiser une marche vers la

[412] Voir John Keegan, *La Guerre de Sécession,* op. cit. p. 271

[413] Ce qui lui valut d'amères critiques, selon le commentaire de James M. McPherson dans son ouvrage La *Guerre de Sécession*, Paris, Robert-Laffon, p.727. La fatigue de trois jours ininterrompus de combat, la nomination toute récente de Meade à la tête de l'armée du Potomac et la réputation de Lee semble avoir motivé cette décision timorée.

colonie fraîchement conquise à travers l'Inde. Mais pour faire de l'Égypte cette rampe de lancement des opérations française en Orient, il faut sécuriser l'Égypte et conclure la paix avec le sultan de Constantinople. Bientôt allié à l'Angleterre, celui-ci a massé en Syrie-Palestine une armée importante destinée à reprendre la vallée du Nil aux Français.

Bonaparte décide donc d'aller détruire cette armée de l'ultime secours pour forcer la Porte à collaborer. La marche à travers le Sinaï est laborieuse, mais elle permet au général corse de prendre totalement de cours le général ottoman Djezzar Pacha, qui n'a d'autre choix que de se réfugier dans sa capitale, Saint-Jean-d'Acre. Puissamment gardée, l'ancienne capitale des Croisés est une formidable forteresse, dotée de deux systèmes de murailles. Elle reçoit de plus un approvisionnement anglais efficace et une aide du général français Phélippeaux, un royaliste passé au service du sultan. Les innombrables assauts français ne parviennent pas à entamer les fortifications dressées de la ville. Malgré l'ouverture de plusieurs brèches, la cité tient bon. Les forces de Bonaparte commencent à faiblir, d'autant qu'il lui faut plus de deux mille hommes pour tenir les villes de Palestine, qui menacent de se révolter. Après deux mois de vaines tentatives, le siège est abandonné. L'objectif de la campagne d'Égypte ne pourra être atteint. Bonaparte ne s'éternisera pas dans l'Orient compliqué.

Chine : Siège de Fengtian, 783[414] : L'empereur Tang Dezong doit faire face à la rébellion d'une partie de son armée. Il est expulsé de la capitale par les insurgés et se réfugie dans une puissante forteresse, Fengtian. Les attaques ont lieu sur toutes les faces de la forteresse et échouent devant l'acharnement de Dezong à se défendre coûte que coûte. Pendant cinq semaines, il repousse les assauts des insurgés, qui disposent pourtant d'engins de siège de très haute qualité fabriqués par le moine bouddhiste Fa-jian[415]. Lors de l'ultime attaque générale des assiégeants, la fameuse « échelle des nuages » est amenée. Dotée d'un « toit » protégeant les assaillants des flèches, elle pouvait élever plusieurs dizaines d'hommes à une hauteur de plus de trente mètres grâce à une échelle de bambou dépliable. C'est un véritable « char

[414] Benjamin E. Wallacker, "Studies in medieval Chinese siegecraft : The siege of Fengtian, A.D. 783" in Peter Lorge, *Warfare in China to 1600*, Hants, Ashgate Publishing Limited, 2005, p.329.
[415] Voir Joseph Needham, *Science and Civilization in China*, Volume 5, Part VI, « Military Technology : Missiles and Sieges », Cambridge, Cambridge University Press, 1994, p.452

d'assaut », conçu près de sept cents ans avant celui de Leonard de Vinci.

Afin de parer à cette menace, Dezong fait rassembler toutes les matières inflammables de la ville. Graisse d'animaux, huile, résine de pin, petit bois et roseaux sont amalgamés pour fabriquer une gigantesque mine. On creuse une galerie jusqu'à l'endroit où l'on attend la tentative d'infiltration, que l'on bourre de crottin de cheval. Une fois l'engin arrivé exactement sous la mine, son poids énorme provoque l'écroulement du sol, dégageant les gaz exhalés par le crottin, hautement inflammables. À ce moment précis, la mine est jetée depuis les remparts et incendie l'engin de siège, qui se transforme en une gigantesque fournaise, prenant au piège ses passagers. Complètement pris au dépourvu, les rebelles subissent la première sortie de l'empereur, qui repousse définitivement l'attaque. Débarrassé de la sédition, le Fils du Ciel put se rétablir sur le trône[416].

Monde tribal : Little Bighorn, 25 juin 1876[417] : « La dernière résistance de Custer », comme les Américains surnomment cette défaite héroïque de leur cavalerie, est la suite directe de la bataille de Rosebud, décrite dans le mode n° 2. Elle avait vu, huit jours plus tôt, la défaite de l'une des trois armées devant se rejoindre dans le Montana pour mettre fin à la révolte des « natifs ». Lorsque Custer tombe à l'improviste sur la horde de mille cinq cents guerriers sioux menés par Crazy Horse et Sitting Bull, il ignore qu'il ne recevra pas les renforts escomptés. Il opte pour l'attaque-surprise, qui décontenance la coalition des Indiens de la Plaine.

Mais ceux-ci sont parfaitement préparés à recevoir le choc. Leur défense s'organise très rapidement et s'arc-boute sur leur village. Ils repoussent la première attaque malgré l'impréparation totale dans laquelle ils sont surpris et établissent une ligne de tirailleurs en catastrophe. Custer a raté son pari de détruire le village dès le premier assaut. La suite n'est qu'une série de ripostes et de contre-ripostes, qui montre tout l'art de la manœuvre sioux. Custer tente à plusieurs reprises de reprendre l'offensive, mais son aile gauche, menée par le commandant Reno et le capitaine Benteen est brisée tandis qu'elle tentait d'occuper une hauteur surplombant le village attaqué. Custer, enfin, est assailli par la masse des cavaliers

[416] Stephen Turnbull, *Chinese walled cities, 221 BC – AD 1644,* Oxford, Osprey publishing, 2009, p.52
[417] David Cornut, *Little Bighorn, autopsie d'une bataille légendaire*, Turquant, Editions Anovi, 2012, p.140-251.

sioux et cheyennes sur l'aile droite. Il trouve la mort à la fin de la journée, ainsi que l'ensemble de son régiment, qui combat alors à un contre cinq.

Les Sioux ont su parfaitement réagir à l'attaque-surprise et ont comblé toutes les failles où tentait de s'engouffrer Custer. Leurs mouvements sont précis et ils réussissent à toujours se trouver en position de force lors de chaque face-à-face. Mais ce brillant succès est aussi une victoire à la Pyrrhus. Sur mille cinq cents guerriers, cinq cents sont hors de combat, dont deux cents décédés. Quelques mois plus tard, Crook, vaincu à Rosebud, prend sa revanche à Slim Buttes et Dull Knife. Les tribus indiennes n'ont pas pu récupérer de leurs efforts, pourtant victorieux, alors que pour l'armée américaine, la défaite n'est qu'une péripétie[418].

. **Auteurs :** Sébastien Le Prestre de Vauban (1633-1707) : Commissaire général des fortifications sous Louis XIV, architecte et ingénieur militaire hors pair et inspirateur du « pré carré », Vauban a profondément marqué l'histoire militaire française et européenne au XVIIe siècle. Penseur de premier plan, il a laissé plusieurs ouvrages militaires et politiques, dont ses remarquables *Instructions pour la défense des places*, desquelles nous tirons ces quelques passages :

> « Lorsque [l'ennemi] viendra reconnaître la place et les endroits convenables aux attaques, le gouverneur aura bien soin qu'aucun soldat de la garnison ne déserte, ou ne soit fait prisonnier, afin d'empêcher que le secret de certaines choses ne passe à l'ennemi. Il réglera les détachements selon la faiblesse ou la force de ceux qu'il verra paraître. S'ils sont peu considérables, il leur opposera de plus forts qui les arrêteront par le feu du mousquet, ou des arquebuses à croc ; mais s'ils étaient bien nombreux, il tâchera de les attirer par quelques petites troupes, et de les accabler par le feu de la place. Dans ces sortes d'occasions, on doit surtout avoir l'œil sur les personnes particulières, parce qu'ordinairement ce sont ou des généraux ou des ingénieurs, dont il est bien plus avantageux de se défaire que de ceux auxquels ils commandent.
>
> Du côté où l'ennemi aura ouvert la tranchée, le gouverneur s'empressera de faire travailler à des fougades sous le glacis, à qu'il ne fût contre-miné. Il donnera aussi l'ordre de construire dans les places d'armes des angles saillants et rentrants de la contrescarpe de petits ouvrages en forme de contre-gardes, et dont les parapets seront à peu près au niveau de celui du chemin ouvert. Ces parapets, pourvus également de fourneaux, auront une rangée de palissades, élevées d'un pied et demi au-dessus de leur sommet et plantés vis-à-vis à la distance de deux pieds.

[418] Comme l'a parfaitement montré Lawrence Kelley dans *War Before Civilization*, op. cit. p.73-76

Le gouverneur n'entreprendra rien d'essentiel contre l'ennemi que l'ouverture de la tranchée ne l'ait mis au fait du vrai lieu de l'attaque. Il n'est pas toujours sûr de s'en rapporter absolument à cet indice ; l'attaque peut être fausse et méditée exprès pour s'emparer de quelques dehors par le moyen d'un fossé ou d'un rideau, que l'inadvertance ou la hâte n'auraient pas permis de combler ou d'aplanir. [...]

Quelque certain que l'on puisse être du lieu de l'attaque, le gouverneur se gardera bien de ne faire aucune sortie dans le dessein d'empêcher les travaux ; les troupes auraient trop de chemin à faire, et courraient le risque d'être coupées par la cavalerie ennemie. Tout ce qui lui convient le mieux, du moins aussi longtemps que l'ennemi se trouve dans l'éloignement, c'est de faire jouer le canon du côté où l'on entend du bruit, et de jeter des balles à feu sur le terrain de la tranchée, afin de découvrir les travailleurs, de les incommoder, et de les empêcher d'avancer leur besogne.

Si le gouverneur s'aperçoit que l'ennemi rassemble des troupes et fait des amas de matériaux en quelque endroit, il ordonnera de faire grand feu de tous les côtés qui le découvrent. On travaillera jour et nuit aux contre-mines de la demi-lune et des bastions du front attaqué, de même qu'aux retranchements. Il faudra aussi faire dégorger des embrasures, tant au corps de la place que dans les ouvrages extérieurs, pour opposer à l'ennemi un plus grand nombre d'artillerie qu'il n'en peut mettre en batterie »[419].

. Corruption : Défense française de septembre 1939 à juin 1940 : Massés derrière la ligne Maginot, la France et l'Angleterre sont accrochées à une certitude : si l'armée allemande décide de fondre sur l'Alsace ou la Lorraine, elle sera repoussée comme elle l'a été en 1940. Mieux, grâce à l'impressionnant système de fortification construit tout au long de la frontière, l'état-major est persuadé que la guerrière défensive sera plus aisée et moins cruelle pour les populations. Alors que l'Allemagne étale la puissance nouvelle de son armée en Pologne et que la frontière n'est gardée que par de bien maigres troupes, aucune armée ne prend l'offensive qui s'offre à elle. Malgré les appels désespérés du colonel de Gaulle, dont la voix est de plus en plus audible dans le concert d'appel à la conciliation avec le régime d'Hitler, aucune opération n'est tentée, malgré les résultats encourageants obtenus par les quelques unités envoyées soutenir la Norvège. Nul besoin de s'appesantir sur l'une des batailles les mieux connues de l'histoire de France. Retenons les faits saillants et la consécution d'initiatives politiques, diplomatiques et militaires.

---

[419][419] Vauban, *Instructions pou la défense des places,* chapitre II in *Anthologie des classiques militaires français*, textes choisis et présentés par le général L.-M. Chassain, Limoges-Paris-Nancy, Editions Charles Lavauzelle, 1950.

Tout d'abord le refus d'une nouvelle guerre par des citoyens-électeurs et une classe politique traumatisés par la Grande Guerre entraîne le délaissement des forces armées. On répète alors que la France a « la meilleure armée » du monde et il n'est nul besoin de changer ce qui a fait la démonstration de son efficacité. Ensuite, face à la monté du péril national-socialiste, le renforcement de la ligne Maginot, dont la construction a débuté en 1928, est la seule réaction valable. Les initiatives diplomatiques, symbolisées par les accords de Munich de 1938, se résument à un apaisement illusoire avec un régime d'une agressivité inouïe, qui foule au pied tous les accords pris après la guerre. Le déclenchement de la guerre par la France, alors que la Pologne est envahie, n'amène aucun changement. Les initiatives diplomatiques et stratégiques se résument à un refus de l'affrontement. Alors que les panzers de Guderian s'apprêtent à passer les Ardennes, la positon de la France et de la Grande-Bretagne n'a été qu'une position de repli perpétuel, légitimée par la certitude de disposer d'une défense inviolable. Lorsque la percée de Sedan est finalement constatée, la stupeur et l'indécision envahissent le haut commandement. La doctrine stratégique n'a préparé qu'une offensive frontale de la ligne Maginot et le régime militaire français, en mai 1940, n'est pas prêt à mener la bataille nouvelle qui s'est annoncée avec fracas. Le choix de résister fixement, cramponné à des bastions défensifs que les Allemands se contentent d'ignorer, montre l'inadéquation totale du choix stratégico-tactique de Weygand et de ses généraux. La faillite du Plan de Guerre français entraîne la plus grave défaite militaire de son histoire.

10) Stratégie Défensive Directe – Tactique Défensive Indirecte

. Description : Résister à l'ennemi ne veut pas forcément dire l'attendre l'arme au poing, derrière un quelconque ouvrage défensif, en espérant repousser un assaut. Cela est vrai pour le mode n° 9, et *a fortiori* pour ce nouveau mode, qui fait appel à un agencement tactique défensif indirect. L'idée de ce mode est de rassembler toutes les configurations défensives cherchant plutôt à neutraliser la force du choc plutôt que la recevoir et en subir les effets délétères. Qu'il s'agisse de contourner l'ennemi en l'esquivant à proprement parler, d'éluder sa puissance en neutralisant ses attaques, ou encore de riposter sur un point crucial de son dispositif et provoque ainsi l'arrêt immédiat de la charge, la principale idée de ce mode réside dans la combinaison d'un bocage stratégique, combiné à une parade tactique. Potentiellement, ce type de défense permet de faire face à des forces ennemies bien plus importantes que le mode précédent, et sera par conséquent choisi dans les cas où la disproportion est impossible à surmonter avec des moyens « directs » traditionnels. L'ennemi doit, qui s'attend à attaquer une proie facile, se trouve ainsi aux prises avec un problème tactique inattendu, qui facilite la contre-attaque et la victoire.

. Pourquoi choisir ce mode ? : Lorsque le centre de gravité, ou tout autre point névralgique, d'une armée est menacée, mais que celui ne peut être déplacé, il peut s'avérer nécessaire de combattre pour le protéger, sans possibilités d'opérer de retrait tactique. Dans ce cas de figure, une défense pied à pied, faisant face à l'ennemi avec fermeté est parfois impossible (celui-ci étant trop puissant), ou tout simplement pas souhaitable (on pense alors arriver au but de la bataille, un affaiblissement proportionnellement plus grand de l'ennemi, par d'autres moyens). Dans ces deux cas de figure, la recherche d'une approche tactique indirecte est la plus judicieuse. Ainsi, plutôt que d'encaisser et subir, la défense se profite de l'inoffensive attaque de l'ennemi pour l'épuiser, le désorganiser et, éventuellement, le vaincre. Le but n'est pas de repousser l'ennemi, mais de l'empêtrer dans une situation tactique insoluble qui affaiblit son attaque et la neutralise.

. Touches privilégiées : L'association des touches « Parer » et « Se Garder » au niveau

stratégique, permet de contenir l'ennemi dans une zone précise du théâtre de guerre, et lui en interdire certains endroits sensibles. En revanche, l'utilisation de « Se Dégager », « Rompre » et « Esquiver » permet de diriger l'effort de l'adversaire vers des points qui ne lui permettront pas de remporter la confrontation. À l'instar du tennisman forçant son opposant à jouer un jeu avantageux pour lui, en l'empêchant de jouer sur un revers qu'il sait mal assuré, ou en l'empêchant de monter au filet, la défense indirecte ne permet pas à l'assaillant de profiter de toute la panoplie de ses coups. Elle cherche toujours, pour ainsi dire, à restreindre les coups directs de l'adversaire. La décharge de ses forces se fait ainsi en pure perte et malgré la supériorité, aboutit à l'échec de sa progression.

. Exemples historiques : Antiquité : Platées, 479 av. J.-C. : Après leur coûteuse victoire des Thermopyles et la défaite de leur marine à Salamine, les Perses demeurent toujours en Attique et en Béotie, prêts à détruire les derniers foyers de résistance grecque. Leur nouveau commandant, Mardonios, est bien décidé à soumettre les Hellènes, qui sont en train de rassembler une puissante armée. Mardonios veut menacer les armées grecques et les dissuader d'engager le combat. Il avance avec son armée jusqu'à Platées, en Béotie, tout près de l'isthme de Corinthe et à la frontière de l'Attique. Sa manœuvre est destinée à empêcher la jonction de l'armée spartiate, qui remonte le Péloponnèse. Mais celle-ci échoue et l'armée coalisée est en mesure d'affronter l'envahisseur.

Alors que le plan perse n'a pas réussi à empêcher les Grecs de continuer le combat ou de les affronter séparément, Mardonios ne veut pas engager ses troupes face à un ennemi bien regroupé. Les Grecs, eux, craignent les nombreux effectifs perses. Ils décident de se replier légèrement sur un escarpement situé dans leur dos. La manœuvre est parfaitement exécutée, mais le stratège perse croit à une déroute. Il décide de se lancer à leur poursuite. Mais les Grecs occupent maintenant une position encore plus forte et l'assaut se brise littéralement sur les lances des hoplites. Le chef perse est tué et l'unité d'élite qu'il a imprudemment engagée et très affaiblie. Le commandement échoit à Artabaze, un rival de Mardonios, qui ordonne un repli immédiat. La panique gagne rapidement les troupes perses, qui sont prises en chasse par les citoyens-soldats. C'est la déroute, d'autant qu'en même temps, leur flotte de transport est annihilée au cap Mycale. L'invasion du Grand Roi est définitivement repoussée.

Moyen-âge : Bataille de Dara, 530[420] : Monté sur le trône de Constantinople, Justinien du relever dès sa prise de pouvoir un premier défi : faire échec aux incursions perses sur la frontière orientale pour assurer son pouvoir. Pour cela, il dépêche Bélisaire, son meilleur général, en Arménie. Pour faire au danger, Bélisaire occupe le bastion de Dara, nouveau centre urbain construit par l'empereur Anastase I[er] au début du siècle sur les marges de l'empire, lors d'une précédente guerre avec l'empire des Sassanides (aujourd'hui en Turquie, à la frontière avec l'Irak). Il dispose ainsi d'un point d'appui solide sur lequel il articule ses opérations de défense (touche stratégique « Parer »).

Lorsque les Perses se présentent devant la ville, Bélisaire se présente à eux. Il a auparavant préparé le terrain de l'affrontement et leurs tendus plusieurs pièges, au sens propre du terme. Le champ de bataille a en effet été parsemé de nombreuses tranchées destinées à briser l'élan de la redoutable cavalerie perse. L'infanterie et les archers sont placés à l'arrière des fosses, afin de détruire les restes de l'offensive. En outre, d'étroits passages sont aménagés entre les tranchées, pour faciliter la contre-attaque de sa cavalerie de *bucellaires* et de ses auxiliaires huns (plan tactique reposant sur la combinaison « Tromper », « Fatiguer », « Riposter »). La bataille se déroule sensiblement comme l'avait prévu Bélisaire. Les Perses parvinrent cependant à franchir les deux rangées de fossés, mais la disposition judicieuse de la cavalerie et des Huns permet deux ripostes victorieuses. La menace est pour le moment repoussée, mais Bélisaire se refuse à poursuivre l'armée vaincue sur son territoire. Il sera battu l'année suivante à Callinicum, sur ces mêmes confins qui seront âprement disputés entre Grecs et Perses jusqu'à l'invasion arabe.

Moderne : Lignes de Torres Vedras[421], construite en 1809-1810 : Le renforcement de l'offensive française en Espagne et au Portugal aboutit à un rétablissement de la situation militaire et à la fin de l'année 1810, seul Lisbonne échappe encore aux troupes franco-

[420] Berthold Rubin, *Das Zeitalter Iustinians*, Berlin, De Gruyter, 1960, p.280-281 ; *Oxford Dictionnary of Byzantium*, New York, Oxford, Oxford University Press, 1991, tome I, p.588.
[421] John Grehan, *The Lines of Torres Vedras: The Cornerstone of Wellington's Strategy in the Peninsular War 1809-1812*, Hambourg, Spellmount Publishers Ltd., 1999.

espagnoles dirigées par Masséna. Wellington décide donc de renforcer le potentiel défensif de la région lisboète en s'aidant du relief de la région. Constitué de petites collines, celui-ci semble propice à l'aménagement d'un système de protection efficace contre la tactique offensive française. Basée sur une préparation d'artillerie (grandement facilitée par la mobilité et la fiabilité des canons Gribeauval), l'approche tactique française est jusqu'alors d'une efficacité quasi indiscutable et n'a pas été démentie depuis les débuts du Premier Empire[422]. L'idée principale présidant au dispositif anglo-portugais est de placer sur la contre-pente des collines le principal de l'infanterie afin de le mettre à l'abri des boulets de la Grande Armée. En sus, l'utilisation de feux croisés parachève l'imperméabilité du dispositif.

Battu à la bataille de Buçaco le 27 septembre, Wellington se réfugie derrière les lignes de Torres Vedras. L'offensive française sur Lisbonne commence le 11 octobre, mais bute sur la nouvelle mise en place tactique et est repoussée au bout d'un mois. Le 15 novembre, Masséna se réfugie en Espagne. Sa retraite ne s'arrêtera dès lors que sur le territoire français. Précision importante, le dispositif mis au point pour la défense de la capitale portugaise sera réutilisé par Wellington à Waterloo pour briser les assauts de l'armée impériale, cette fois dirigée par Napoléon (notamment à la Sainte-Haye et sur la Butte du Lion). Toute considération technique, politique ou financière mise à part, le sort de l'Europe et la chute de l'empire français se sont indéniablement joués sur un plan purement tactique. Après quinze ans de luttes infructueuses, l'armée anglaise trouvait enfin la parade à la suprématie militaire française sans laquelle elle n'aurait pu mettre fin aux desseins de Napoléon.

Monde contemporain : Bataille de Prosnes-Massiges, 7 — 16 juillet 1918[423] : Aussitôt signé le traité de Brest-Litovsk, mettant fin à la guerre à l'Est, l'armée allemande rapatrie ses troupes vers la France. Un plan d'offensive générale est mis au point par Ludendorff, avec pour points centraux la Marne et la Champagne. Alors que leur offensive sur la Marne est lentement repoussée et brisée sur la résistance britannique à Arras, une poussée extrême est exercée sur Reims et ses environs. Mais les renseignements français ont eu vent de l'opération, baptisée Friedensturm, et de l'exact moment où elle sera déclenchée.

[422] Hormis les batailles d'Eylau, d'Essling et la capitulation du général Dupont à Bailén.
[423] Voir Liddell Hart, *Stratégie,* p.276, ainsi que *History of the First World War*, op. cit. p. 415-422.

Le général Gouraud, sur les ordres de Foch, prépare ainsi le terrain de manière inhabituelle. Une première ligne de tranchées est établie devant les lignes allemandes. Une seconde l'est aussi, deux kilomètres plus en arrière, qui doit être gagné par les soldats dès que leur situation deviendra périlleuse. Au moment précis où le barrage roulant allemand devait commencer, l'armée française entame une préparation d'artillerie qui déstabilise l'attaque, qui est retardée de cinq heures. Lorsque les soldats allemands parviennent aux tranchées françaises, ils trouvent celles-ci presque totalement inoccupées. Le gros des forces s'est replié vers l'arrière. De nombreux tanks ont été mis hors de combat par le minage des terrains. L'élan de l'attaque est brisé et la poursuite de l'offensive ne bénéficie pas du déluge d'obus initial. Les soldats doivent prendre d'assaut une tranchée intacte parfaitement défendue. Après neuf jours d'assauts, ils abandonnent la bataille et se replient vers leur position initiale. La nouvelle défense, qualifiée d'« élastique » par Liddell Hart, a absorbé le choc avec étonnamment peu de perte et une efficacité encore inconnue.

Asie Antérieure : Bataille de Behtsaïda Julias, 67 : L'épisode est relaté par Flavius Josèphe dans son *Autobiographie*. C'est l'un des tout premiers engagements de la guerre des Juifs, pendant laquelle l'historien juif de langue grecque sera rapidement capturé. Précédemment gouverneur de Galilée, il tente par tous les moyens d'apaiser ses compatriotes les empêcher de se révolter contre l'autorité de Rome, établie à l'époque du roi Hérode. L'engagement le met aux prises avec l'armée du roi de Judée, Hérode Agrippa II,
fidèle à Rome, qui tente d'écraser les forces rebelles à l'alliance latine.

Pour faire face à l'armée royale, bien plus forte que la sienne, Josèphe opte pour un stratagème tactique, la fuite simulée (touche « Feindre » et « Surprendre »). Il est en revanche forcé d'opter pour une approche stratégique défensive et directe, car ne peut abandonner le terrain et la ville de Bethsaïda-Julias dans laquelle il s'est réfugié après l'échec d'un assaut nocturne de Séphorie (touche stratégique « Parer »). Voici son récit des évènements :

> « À ce moment-là arrive l'armée du roi, cavalerie et infanterie, sous la conduite de Sylla, le chef des gardes du corps. Ce dernier établit son campement à cinq stades de Julias et place des postes de garde sur les routes, celle qui conduit à Séleucie et celle qui mène à la forteresse de Gamala, pour intercepter les secours que les habitants de Julias pourraient attendre des Galiléens. À cette nouvelle, j'envoie deux mille soldats commandés par Jérémie. Ils établirent leur retranchement à

> un stade de Julias, près du Jourdain, et n'avaient fait que quelques escarmouches quand je les rejoignis à mon tour avec trois mille hommes ; le lendemain, après avoir placé une compagnie en embuscade dans un ravin à une petite distance de leur tranchée, j'offris le combat aux troupes du roi, avec ordre à mes soldats de reculer jusqu'à ce qu'ils aient attiré les ennemis en avant, ce qui eut lieu, précisément. Sylla, en effet, s'imaginant que les nôtres fuyaient pour de bon, s'avança et allait se lancer à leur poursuite, quand l'embuscade le prit à revers et jeta le plus grand désordre dans tout son détachement. Immédiatement, par une volte-face instantanée, je me lance avec mon corps de troupe à la rencontre des soldats du roi et les mets en fuite. Mon succès, ce jour-là, eut été complet, si quelque mauvais génie n'était venu se mettre à la traverse : le cheval que je montais pendant le combat étant tombé dans un trou marécageux m'entraîna dans sa chute et je tombai par terre. Une fracture des articulations du poignet me valut d'être transporté au village dit Capharnaüm. Quand mes hommes apprirent la chose, craignant qu'il me fût arrivé bien pire, ils cessèrent de poursuivre l'ennemi et revinrent pleins d'inquiétude à mon sujet »[424].

Chine : Bataille de Jingxing, 204 av. J.-C. : La bataille de Jingxing est un épisode de la lutte pour le trône impérial entre le Han et le Chu, que nous avons déjà étudié au mode n° 8 avec la bataille de Gaixa. Elle a lieu trois ans après la mort du dernier Qin et l'éclatement de la Chine en dix-huit royaumes. Han Xin vient de conquérir le royaume de Wei, allié du Chu, et se dirige à présent vers un autre support de son principal rival, le Zhao. Il se fraie un chemin à travers la passe de Jingxing, qui sépare ses deux ennemis, et prend position sur les hauteurs dominant le territoire du Zhao. Là, il bâtit un camp retranché, qu'il garnit de fossés, de pieux et de puissants moyens de défense (touche stratégique « Parer »).

Puis, il envoie un détachement feindre une attaque, qui est en fait un leurre. Après un simulacre de bataille, l'appât prend une fuite calculée et se réfugie dans le camp. L'armée Chu le prend en chasse, mais se heurte violemment aux défenses préparées par Han Xin (touches « Feindre », « Tromper », « Se Dégager » et « Parer »). Les soldats du Zhao pensaient poursuivre une armée aux abois s'empale sur le piège. Pris de panique, ils fuient à leur tour dans le plus grand désordre. C'est le moment parfait pour Han Xin de contre-attaquer. Sa sortie anéantit l'armée de son ennemi. De nombreux officiers et le roi du Zhao lui-même trouvent la mort dans la curée. Le Han s'est débarrassé d'un rival supplémentaire et peut poursuivre sa marche vers le trône impérial.

---

[424] Flavius Josèphe, *Autobiographie*, paragraphes 399-404, traduction André Pelletier, Paris, Belles Lettres, 1959, p.64-65.

Victoire du Han sur le Zhao pour s'emparer de l'empire

Monde tribal : Guerre Daciques, 88 : Alors que Rome avait imposé leur domination sur la rive droite du Danube vers la fin du premier siècle de notre ère, l'empereur Domitien dû faire face à une attaque-surprise du roi de Dacie (qui correspond à peu près à l'actuelle Roumanie), Décébale sur la plus récente des provinces de la région, la Mésie (sud de la Roumanie actuelle, au sud du Danube). La contre-attaque romaine est rapide et brutale. Les guerriers daces sont battus à Tapae, en 88. Mais alors que les légions du général Lucius Tettus Iulianus se lancent à la poursuite de l'armée vaincue, elles sont arrêtées par un stratagème de l'habile roi dace. Celui-ci, d'après l'historien Dion Cassius, trompa les observateurs et les éclaireurs romains en constituant une division d'épouvantails, créée à partir d'arbres et de branches auxquelles on a revêtu une tenue de combat et donné des armes. Apeurés par cette armée inattendue et bien organisée, les Romains renoncent à prendre d'assaut la capitale dace, Sarmizegetusa, dont la chute aurait marqué la soumission définitive aux légions de Domitien[425]. La province ne sera conquise que trente ans plus tard par Trajan, lors de la Deuxième Guerre Dacique.

. Auteurs : Nicéphore Phokas, Περὶ Παραδρομῆς (littéralement Traité de la surveillance) dit « Traité de la guérilla » : Il serait injuste de classer Nicéphore Phokas, général puis empereur byzantin à partir de 963, dans un seul et unique mode stratégico-tactique. Son ouvrage le plus célèbre, le Περὶ Παραδρομῆς, bien improprement traduit par « traité de la guérilla », est un recueil de « recettes » défensives correspondant chacun à une configuration particulière de l'offensive ennemie. « Si l'ennemi choisit le mode X, alors, choisis le mode Y », voilà la teneur de l'essai court et pénétrant de ce héros tardif de Byzance. Assailli de toutes parts et acculé à la défensive par des peuples aussi divers que les Arabes, les Turcs, les Bulgares ou les Slaves, l'empire de Constantinople trouve avec Nicéphore Phokas l'expression littéraire la plus brillante de la condition que lui ont imposé l'histoire et sa position de carrefour

[425] Pour tout cet épisode, voir Dion Cassius, *Histoire romaine,* livre LXVII, paragraphe 353-355, édition E. Gros, Paris, Firmin Didot, 1867., tome IX.

migratoire entre l'Europe et l'Asie : celui d'un peuple assiégé, prêt à déployer des trésors d'ingéniosité pour parer à toutes les menaces :

> « Chapitre XIII : Tendre un guet-apens à ceux qu'on appelle les « arpenteurs » à l'emplacement des camps : Si l'ennemi dévaste nos territoires à partir d'un camp, sans envoyer de raids lointains, mais en pourvoyant à sa propre sécurité, tu t'efforceras de lui porter des coups par un autre procédé. Il te faudra examiner et évaluer, partir de « l'endroit où l'ennemi a son camp, dans quel autre endroit il va établir le camp le jour suivant. Si la distance entre les deux camps est très grande, de l'ordre de seize milles ou plus [24 km], de sorte que la longueur du trajet risque de les fatiguer eux et leurs chevaux, tu regarderas à proximité où ils doivent rompre les rangs si tu trouves un endroit propice à une embuscade, et tu y cacheras des cavaliers d'élite, bons soldats, que tu auras sélectionnés au nombre de trois cents ou un peu moins. Tu établiras aussi une autre embuscade avec tout le reste de tes troupes en un lieu qui convienne, comportant un site escarpé pouvant servir à sa protection. S'il y a une place forte à proximité, ce sera une garantie et un avantage supplémentaires ; et s'il manque des fantassins, il n'y aura qu'à faire sortir ceux de la place pour combattre avec toi en renfort. Les ennemis qui, devançant le gros des troupes, arrivent sur place pour organiser, selon l'habitude, le camp (les gens que les Romains ont coutume d'appeler "arpenteurs") pendant qu'ils s'affairent à ce travail, que fassent une sortie contre eux les soldats embusqués par toi au premier endroit près du camp, en se précipitant vivement et en chargeant à fond. Dieu aidant, ils s'en rendront maîtres. Et si les ennemis pourchassent les nôtres jusqu'à l'endroit où tu as placé une embuscade conséquente, en sortant pour t'élancer contre eux avec courage et vaillance, tu auras raison des poursuivants et dresseras un trophée mémorable. Et s'il arrive que des forces ennemies surviennent et soient engagées contre toi, en t'appuyant sur le site escarpé et sur l'infanterie, tu les couvriras de honte et feras qu'elles se retireront sans aucun résultat en abandonnant beaucoup des leurs »[426].

. Corruption : Bataille de Formigny, 15 avril 1450 : Formigny[427] est l'un des derniers engagements de la guerre de Cent Ans et entérine la fin de la domination tactique anglaise. Bien regroupée derrière ses archers et leur barrage de flèches qui interdit aux chevaliers d'utiliser leur charge, l'armée du roi normand avait réussi à tenir tête à celle de son suzerain,

[426] Nicéphore Phokas, *Traité de la guérilla*, Paris, CNRS Editions, 2011, p.53-55.
[427] Pour la réorganisation de l'armée, voir le chapitre « L'armée du Roi de France : vue d'ensemble » in Philippe Contamine, *Guerre, Etat et société à la fin du Moyen-âge*, Paris, Paris, Editions de L'EHESS, 2004, p.277-301. Pour la bataille elle-même, voir David Nicolle, *The Fall of English France, 1449-1453*, Oxford, Osprey Publishing, 2012, ainsi que Ferdinand Lot, *L'Art Militaire et les Armées au Moyen-âge n Europe et au Moyen-Orient*, Paris, Payot, 1946, p.80-82.

le roi du riche et populeux royaume de France. L'armée française avait été battue par le même corps, les archers gallois, dans des défaites qui mirent fin au mode de combat hérité des chevaliers. Mais le mode de combat anglais montra à son tour ses limites. Le barrage de flèche dégénéra tout autant que la charge de cavalerie lourde des seigneurs féodaux une fois que l'armée française adapta son régime militaire à celui de son adversaire. Maintenant en mesure d'adopter des modes stratégico-tactiques adaptés aux conditions de l'affrontement, l'armée de roi de France reconquit peu à peu les terres détenues depuis près de quatre-vingts ans par son rival anglais.

La première étape du changement semble avoir été la bataille de Montépilloy, ou plutôt précisément la non-bataille de Montépilloy, en août 1429. Alors que les Anglo-Bourguignons avaient quitté Paris pour arrêter la progression française depuis la Picardie, ils virent pour la première fois et avec effarement les Français s'abstenir de charger le réduit qu'ils avaient constitué en vue de la rencontre. Charles VII, à la tête de l'armée, a médité les échecs français, dont la très récente bataille de Rouvray[428], où l'Anglais avait triomphé à trois contre un. Il a compris que la charge, *a fortiori* la charge précipitée et mal coordonnée, n'est d'aucune utilité et qu'il vaut mieux attendre d'affronter ces ennemis fuyant dans une position qu'il leur est défavorable. Le roi interdit donc la charge et ordonne à ses hommes de faire sortir les Anglais de leur fortin. Mais provocations, insultes, menaces ne parviennent pas à obtenir le résultat voulu. À la fin de la journée, les deux armées abandonnent leurs positions et le duc de Bedford regagne Paris, qui sera assiégé peu après. Le match nul tactique, véritable surprise pour les généraux anglais, aboutit à une victoire stratégique française, bien que le roi échoue à reprendre sa capitale.

Le tournant décisif se produisit à Formigny. La ville, située en Normandie, près de Bayeux, avait été prise traîtreusement par les Anglais lors d'une trêve signée entre les deux camps. Cette action réprouvée fit basculer le duc de Bretagne dans le camp français[429]. La troupe se met en branle rapidement et surprend une armée anglaise en train de lever le camp. Mais celle-ci apprend avec sang-froid la nouvelle de l'arrivée de l'ost royale et adopte sa position de prédilection, qu'elle pense totalement incapacitante pour l'armée des chevaliers.

[428] Aussi connue sous le nom de « Journée des Harengs »
[429] A l'instar de la violation de la neutralité belge, qui avait précipité l'Angleterre dans le camp français en aout 1914.

Cette certitude se heurte pourtant à l'esprit tactique aiguisé de Charles de Bourbon, qui place ses hommes hors de portée des flèches galloises. La tactique anglaise est rendue totalement inefficace par ce placement judicieux. D'autant plus que le duc de Bourbon dispose de deux couleuvrines de derniers modèles, mises au point par les frères Bureau. Elles tirent des boulets de fer provoquant d'impitoyables incendies dans les structures de bois qu'ils atteignent et affaiblissent rapidement la position anglaise, qui devient intenable.

Le commandant anglais, Thomas Kyriell, fait donner ses hallebardiers, qui parviennent jusqu'aux rudimentaires canons et mettent en difficulté l'armée française. Mais pour cet assaut, les Anglais se sont découverts bien trop imprudemment. C'est à ce moment que surgissent, en haut d'une colline dominant le camp anglais, les troupes du duc de Bretagne, Arthur de Richemont. Les Anglais pensent tout d'abord qu'il s'agit d'un renfort venu de Caen, mais aperçoivent au dernier moment qu'il s'agit de la cavalerie bretonne, qui charge leurs arrières. La déroute est totale et le corps d'archer gallois est exterminé sans pitié. L'armée française a su réorganiser sa pensée tactique autour de la nouvelle pièce maîtresse de son système technique militaire : la couleuvrine.

Insistons bien sur le fait que ce n'est pas le canon lui-même qui entraîne ce changement de régime militaire, dont les fondamentaux sont déjà présents à la bataille de Montépilloy. Mais il s'agit là plutôt d'une réorganisation judicieuse du mode de combat tout entier, qui aboutit à surclasser les troupes du roi d'Angleterre, cramponnées à leur propre régime. L'introduction du canon aurait pu se révéler désastreuse si l'on s'était tenu à un mode d'action directe. Ceci apparaît clairement si l'on considère la facilité avec laquelle la charge anglaise atteignit les canons du duc de Bourbon. Mais leur utilisation offensive indirecte força l'adversaire à se découvrir et à riposter et donc à commettre une faute. Tout déterminisme technique est donc à exclure et mieux vaut voir le phénomène dans son ensemble, pour ainsi mieux comprendre les tenants et les aboutissants de ce renversement décisif du cours de la guerre. La décadence du régime militaire anglais, et non l'introduction du canon, est le fait majeur de cette bataille qui mit fin à toute prétention anglaise sur la Normandie et la Bretagne, comme le souligne l'historien anglais H.B. George : « Les Anglais perdirent la bataille de

Formigny parce qu'ils employèrent la tactique qui avait réussi à Crécy et à Azincourt et cela dans des conditions qui ne leur étaient pas favorables »[430].

[430] Hereford Brooke George, *Battles of English History*, Londres, Methuen & Co, 1896. Cité par Ferdinand Lot.

11) Stratégie Défensive directe – Tactique Offensive directe

. Description : La défense, pour interdire le terrain à l'adversaire, peut aussi utiliser l'offensive pour effectuer une riposte subite et dévastatrice. L'image sportive la plus proche est fournie par la réplique du boxeur acculé. Profitant du style agressif adopté par son vis-à-vis pour décocher un direct en prenant appui solidement sur sa jambe arrière, pivoter la hanche et tendre le bras au maximum, en visant de préférence le menton de l'adversaire. L'impact du coup bénéficie à la fois de la fermeté de la jambe, de la force du bras et, le plus important, du mouvement direct de son adversaire. Le mode n° 11 respecte exactement les mêmes étapes. Si le terrain est jugé suffisamment favorable, la brusque conversion de l'attitude défensive à une configuration tactique offensive permet de porter un coup direct à l'ennemi en mettant à profit l'avance même de ses troupes. La collision, si elle se produit à un endroit sensible de son dispositif, peut l'obliger à abandonner son objectif, et dans certains cas le pousser à abandonner définitivement la partie.

. Pourquoi choisir ce mode ? : Les conditions pour choisir une telle combinaison supposent une certaine désorganisation ou faiblesse intrinsèque de la formation ennemie, consécutive à l'offensive stratégique. La fenêtre d'opportunité ainsi ouverte permet de porter un coup bien assuré qui désarçonne celui qui avance pour s'emparer d'un théâtre de guerre, d'autant plus que l'offensive a permis de s'emparer de l'initiative tactique pour quelques instants. Notons toutefois que ce coup peut être dirigé pour affaiblir et non abattre l'ennemi. L'arrêt de l'offensive permet alors non de poursuivre et d'achever les soldats adverses, mais d'aller chercher une meilleure position défensive. L'utilisation du mode vise alors le découragement de l'adversaire.

. Touches privilégiées : Si « Parer » et « Se Dégager » sont la finalité de ce mode, le but pour y parvenir sont bien l'exact opposé, le but étant d'« Attaquer » et de « Forcer » le dispositif ennemi en profitant de l'inévitable désorganisation et à l'affaiblissement liés à l'avancée. C'est précisément le décalage entre les deux attitudes qui est recherché, et donne à cette combinaison les résultats surprenants qu'elle peut produire.

. Exemples historiques : Antiquité : Méthônè, -431 : Lors d'une des premières campagnes athéniennes, la ville de Méthonè, située à l'extrême sud-ouest de la péninsule, est assiégée par les troupes de Périclès. Le Lacédémonien Brasidas, encore inconnu, parvient à dégager la ville et la sauver d'une capture certaine. « Les Athéniens qui, avec une flotte de cent vaisseaux, contournaient le Péloponnèse avaient été rejoints par cinquante navires de Corcyre et par des forces envoyées par les autres alliés qu'ils avaient dans les parages. Ils portèrent en divers points des coups à l'ennemi et effectuèrent notamment un débarquement à Méthonè, en Laconie. Ils assaillirent les fortifications de la place, qui étaient peu solides et dépourvues de défenseurs. Mais le Spartiate Brasidas, fils de Tellis, qui se trouvait dans ce secteur à la tête d'une unité mobile, apprit la chose et se porta au secours de la population avec une centaine d'hoplites. Les Athéniens étaient dispersés dans la campagne et leur attention se trouvait concentrée sur les murailles. Le Spartiate traversa donc leurs lignes au pas de course et parvint à se jeter dans la place. Il perdit quelques hommes au cours de cette équipée, mais Méthonè fut sauvée »[431]. Les troupes de la ligue péloponnésienne parviennent ainsi à combiner, par la présence fortuite de Brasidas et son sens de l'adaptation tactique, une stratégie de résistance directe à un assaut parfaitement synchronisé. Fatiguées par leur tentative avortée, les troupes athéniennes ne peuvent résister à la charge providentielle de Brasidas. Fort de cet exploit, celui-ci devient peu après commandant des troupes lacédémoniennes jusqu'à sa mort.

Moyen-âge : Bataille de Sempach, 1386 : Agrandissant leur territoire au détriment de leur ancien suzerain Habsbourg, les Suisses du canton de Lucerne, qui ont rejoint la confédération quelques dizaines d'années plus tôt, doivent faire face à la riposte des monarques autrichiens. L'armée conduite par Léopold III avance sans surprise sur les terres lucernoises et prend position sur les hauteurs de la ville, sur la colline du hameau de Sempach. Sûr de sa défense, assurée par les lourdes armures et les longues lances des chevaliers, le prince pense pouvoir briser avec aisance l'attaque que les rebelles ne peuvent manquer de lancer pour donner suite à leur invasion. Mais lorsque les fantassins suisses s'élancent sur les lignes rigides mises en

[431] Voir Thucydide, *Guerre du Péloponèse,* Livre II, paragraphe 25-26

place pas le duc Léopold, l'étonnement est total : la supériorité conférée par l'armement léger des Suisses (une hallebarde par soldat, des protections moins efficaces, mais plus légères) dans le principe de mobilité et de destruction ne permettent plus la défense passive des chevaliers. Le choix tactique s'avère totalement inapproprié et, une fois la ligne brisée grâce au sacrifice semi-légendaire d'Arnold von Winkelried, le dispositif autrichien se délite entièrement et son chef trouve la mort, ainsi qu'une importante partie de la noblesse de ses États.

Moderne : Bataille d'Otumba, 7 juillet 1520 : En fuite de Tenochtitlan après la *Noche Triste*, lors de laquelle de nombreux dignitaires aztèques sont assassinés traîtreusement, Hernan Cortez et ses hommes sont pris en chasse par les Mexicains. La disproportion des forces est extrême. Environ cinq cents Espagnols sont pris en chasse par quarante mille Aztèques. Mais les guerriers européens sont armés de quelques arquebuses et montés sur des chevaux, qui leur permettent d'espérer sortir vivant de la rencontre. Encerclé et pris au piège par la marée humaine lancée par les Mexicains, Cortès ordonne à ses hommes de tenter une ultime charge qui pourrait les dégager de cette situation désespérée. Voici le récit de Bernal Diaz de Castillo :

> « Après avoir cheminé un peu plus d'une lieue en plaine, alors que nous croyions être définitivement en sûreté, nous vîmes venir trois de nos cavaliers, nous criant que les champs étaient couverts de guerriers mexicains nous attendant. À cette nouvelle, nous prîmes peur certainement, beaucoup même, mais non au point d'en perdre tout courage et de ne tenter aucun effort pour leur échapper. Nous résolûmes au contraire de tenir bon jusqu'à la mort. Nous nous donnâmes un instant de repos, nous convînmes de la conduite de nos cavaliers, qui devaient charger et reculer au petit galop, sans s'arrêter devant l'ennemi, en balafrant les figures, essayant de rompre les rangs des Indiens. Quant à nos soldats, ils devaient faire en sorte que toutes les estocades traversassent l'ennemi par les entrailles, s'efforçant de bien venger nos morts et nos blessés et d'échapper, Dieu aidant, avec la vie sauve.
>
> [...] En ce moment, l'ennemi commençait à nous entourer. Nos cavaliers, marchant cinq de front, entamèrent la charge, et nous les suivîmes tous ensemble. Quel spectacle que cette terrible bataille ! Comme nos corps s'entrelaçaient avec ceux de nos adversaires et avec quelle furie ces chiens se livraient au combat ! Que de blessures et de morts ils nous infligeaient avec leurs lances, leurs casse-têtes et leurs espadons ! Quant à nos cavaliers, comme le champ de bataille était en plaine, il fallait voir avec quelle dextérité ils jouaient de leurs lances, chargeant et reculant tout à tour au petit galop. Leurs blessures et celles de leurs montures ne les empêchaient pas de se battre en gens de cœur. En cet instant,

on eût dit, chez nous tous qui avions des chevaux, que nos forces surexcitées s'élevaient au double. [...]

Cortes criait de réserver les coups d'estocade et les bonnes entailles pour les gens de qualité, reconnaissables à leurs grands panaches dorés et à leurs riches armatures ornées de devises. Et comme le valeureux et intrépide Sandoval s'efforçait à nous donner du cœur en s'écriant : "Attention ! c'est aujourd'hui le grand jour de victoire. Espérez en Dieu que nous sortions d'ici vivants pour les grandes fins auxquelles la Providence nous réserve !" En attendant, beaucoup d'entre nous étaient blessés ou tués. [...] Or, Dieu voulut que Cortes, avec les capitaines que je viens de dire, arrivât au lieu où se tenait le général mexicain, à côté de son drapeau déployé, affichant ses riches armes d'or et se pavanant sous ses panaches argentés. Cortes, ayant vu l'homme au drapeau entouré d'un grand nombre de Mexicains couverts de riches panaches, s'écria [...] : "Attention, señores ; chargeons ces personnages !" Et aussitôt, s'étant recommandés à Dieu [ils] se précipitèrent ensembles. Cortes vint donner du poitrail de son cheval sur le général mexicain et abattit son drapeau. En même temps, ses officiers enfoncèrent les rangs de l'énorme bataillon ennemi. [Juan Salamanca] suivit notre général et finit d'abattre le commandant ennemi, qui n'était pas encore tombé sous l'effort de Cortes. [...] Dieu nous fit la grâce qu'après la mort du commandant porte-drapeau, et le massacre de quelques autres qui l'entouraient, l'ardeur de nos ennemis se refroidit considérablement. Ils commencèrent donc à plier et à reculer, tandis que nos cavaliers tombaient dessus et les abîmaient de leurs lances. [...]

Nos cavaliers ayant cessé leur poursuite, nous nous rassemblâmes pour rendre grâces à Dieu qui nous avait permis d'échapper à cette énorme multitude ; car on n'avait jamais vu et on vit jamais dans les Indes, en bataille rangée, un si grand nombre de guerriers réunis »[432].

Monde contemporain : Troisième bataille de Kharkov, 19 février – 15 mars 1943 : Après la défaite devant Stalingrad commence une phase de reflux allemand qui fit perdre à l'armée de Manstein plusieurs centaines de kilomètres. Mais l'avancée affaiblissante des Soviétiques est très rapidement perçue par le talentueux général allemand. Il décide d'arrêter la retraite aux environs de Kharkov. Il renforce sa défense après avoir légèrement reculé et pris position hors de la ville et se prépare à contre-attaquer. Les troupes russes sont attirées par cet appel d'air et occupent la ville sans causer de dommages aux Allemands, bien regroupés derrière le Donets (touche stratégique « Se Dégager »).

Une fois les troupes russes installées dans la ville, mais affaiblies par leur marche en avant, Manstein lance son opération. L'utilisation de la touche « Riposter » se montre tout d'abord très efficace. Elle permet aux troupes allemandes de reconquérir les environs de la

[432] Bernal Diaz del Castillo, *La conquête du Mexique*, chapitre 128, traduction Jourdanet, Paris, Acte Sud, 1996, p.519-522

ville et de détruire les bases avancées installées par les Russes. Mais si les premières unités soviétiques sont brillamment encerclées et faites prisonnières, l'assaut sur la ville elle-même est moins convainquant. Il se heurte à la bonne défense soviétique, qui ne succombe qu'après quatre jours d'intenses combats. Le principal des forces a pu se replier vers le « saillant de Koursk ». Manstein remporte une victoire tactique incontestable, mais pas assez importante pour renverser la vapeur.

Asie Antérieure : Al-Qadisiya, 636 : Le mode stratégico-tactique de l'armée perse à bataille d'Al-Qadisiya, déjà étudiée du côté arabe au mode n° 3, mérite lui aussi un examen. Il ne peut être qualifié de corruption, tant les armées de Roustam Farrokhzad furent près de la victoire à plusieurs instants de cette bataille de cinq jours livrées sur les bords de l'Euphrate. La stratégie d'opposition directe à l'invasion arabe se comprend tout à fait. La Perse dispose alors d'une armée puissante et hégémonique sur le Moyen-Orient, qui a posé les plus grandes difficultés à Héraclius lors de la dernière guerre perso-byzantine[433].

Sur le plan tactique, il peut espérer enfoncer rapidement les lignes ennemies grâce à une attaque décidée. Son armée comprend un corps d'éléphants de guerre, qui n'a pas d'équivalent chez les Arabes. Ceux-ci ne disposent qu'une cavalerie relativement légère par rapport à ce que les Perses leur opposent, mais aussi beaucoup plus mobile. Le choix d'une Stratégie Défensive Directe combinée à une Tactique Offensive Directe n'a donc rien d'inapproprié. Les premiers temps de la bataille donnent d'ailleurs raison à Roustam. Après le franchissement audacieux de l'Euphrate par l'armée perse et ses éléphants, l'armée arabe est proche de l'annihilation, mais se rétablit spectaculairement après chaque assaut, grâce aux talents manœuvriers de Sa'ad ibn Abi Waqqas.

Chine : Siège de Sacheon, octobre 1598[434] : Le raffermissement du pouvoir central nippon sous la coupe de Toyotomi Hideyoshi, conjugué à une période de trouble en Corée en dans la

[433] De 602 à 628, les deux empires se livrent une bataille sans merci. Dans un premier temps, la Perse sembla l'emporter, en capturant consécutivement Jérusalem, l'Egypte et une partie de l'Anatolie.
[434] Stephen Turnbull, *The Samurai sourcebook*, London, Cassel & Co, 2002, p.249-250.

Chine des Mings, donna signifia la reprise des expéditions continentales pour l'archipel, replié depuis plusieurs siècles sur son territoire. En 1592, il lance se à la conquête de la Chine, mais doit d'abord prendre le contrôle de la péninsule coréenne. Mais l'alliance de circonstance nouée entre Chinois et Coréens parvient à repousser l'invasion et à la circonscrire dans les châteaux forts érigés le long de la côte sud. Piégés, les samouraïs et leurs troupes sont cantonnés à une défensive stricte, qui les empêche de réaliser tout mouvement.

C'est dans ces conditions que se déroule le siège de Sacheon, à proximité de Pusan. Construite par l'armée du général Shimazu, la forteresse est idéalement située. Elle occupe la naissance d'une étroite langue de terre s'enfonçant dans la mer et est donc protégée sur trois côtés par les eaux. Son ravitaillement est aisé et le mur commandant la seule face terrestre est très solidement renforcé. De taille appréciable, les Japonais peuvent y stationner huit mille soldats qui résistent à tous les assauts sino-coréens. Bloquant toute sortie, mais incapables de prendre les hautes murailles, trente-six mille soldats ont posé leur camp devant le château. Mais lors d'un assaut, le tir de barrage japonais atteint l'un des dépôts de poudre ennemis, placé à proximité du front de façon hasardeuse. Un immense incendie s'échappe du camp et se sont bientôt tous les dépôts qui sont en flamme. La véritable irruption vomie par leur camp terrorise les soldats sino-coréens. Shimazu saisit la balle au bond et organise sans délai une sortie générale. Les assiégeants, pris entre deux « feux », sont balayés. Seuls quelques centaines de rescapés parviennent à fuir.

Monde tribal : Bataille de la rivière Umlhatuzé, 1819[435] : Ce choc est un épisode de la guerre entre les tribus zouloues et nwandwées vivaient dans la partie orientale de l'Afrique du Sud. Menées respectivement par le célèbre guerrier Shaka et le général Soshangané, les deux armées se retrouvent un an après la défaite des Zoulous à la bataille de Qokli (ou Gqokli). Nouvellement nommé commandant suprême des troupes zouloues, Shaka adopte une tout autre technique que son prédécesseur, Dingiswayo. Celui-ci, disposant de beaucoup moins d'hommes, avait tenté de tenir tête à la redoutable coalition nwandwée, mais avait été capturée et exécutée, alors que son armée subissait une cuisante défaite (Stratégie Défensive

[435] Peter Becker, *L'Attila Noir*, *Ascension et conquête de Mzilikazi, fondateur de l'empire des Matabélés*, Paris, Plon, 1969, p. 34-36.

directe, Tactique défensive Directe contre Stratégie Offensive Directe, Tactique Offensive Indirecte).

Alors que la guerre s'annonce à nouveau, Shaka dispose d'environ cinq mille guerriers, contre cinq fois plus pour son adversaire. Pour faire face à leur invasion et pour éviter les embuscades, il décide de battre en retraite, en emportant tout le bétail et les provisions de son territoire. Les guerriers nwandwés, qui ont pour habitude de vivre sur le pays, prennent possession d'un territoire stérile qui ne peut les sustenter et son à leur tour « vaincus par [leur] conquête ». Désœuvrés, les guerriers de Soshangané doivent en outre faire face au harcèlement des guerriers zoulous, qui surgissent de la forêt, portent leurs coups et disparaissent sans qu'on ait pu les saisir. Les éclaireurs annoncent au chef des troupes que l'armée de Shaka s'est rassemblée non loin et peut passer à l'offensive à tout moment.

Les Nwandwés sont pris au piège dans un pays inconnu, rendu totalement inhospitalier et décident de se regrouper pour faire face au danger qui les guette. En utilisant les touches « Rompre » et « Se Dégager », Shaka a réussi à les placer dans une inconfortable position de Stratégie Offensive Directe, Tactique Défensive Directe pour laquelle ils ne sont pas préparés, tout en faisant jouer à plein le principe de l'avancée affaiblissante. Après trois jours de poursuite inutile, ils tentent de regagner leur territoire, tout en devant faire face aux agressions imprévisibles des Zoulous. Alors qu'ils tentent de passer la rivière Umhlatuzé, Shaka décide de lancer l'offensive générale. L'armée de son adversaire est détruite, et laissera désormais son voisin en paix. L'ascension de Shaka et du royaume zoulou ne fait que commencer.

. Auteurs : Charles de Gaulle (1890-1970) : Nul besoin de présenter Charles de Gaulle. Contentons-nous de rappeler quelques faits saillants de la carrière pré-londonienne de celui qui n'est encore que colonel lorsqu'éclate la Seconde Guerre mondiale. Après avoir été blessé et capturé à plusieurs reprises au cours du premier conflit mondial, il est envoyé en Pologne, il conseille les bâtisseurs de la nouvelle armée, puis revient à Paris, où il chargé du cours d'histoire militaire à Saint-Cyr. Proche de Pétain, qui passe alors pour un novateur et un réformateur, il est affecté au Secrétariat général de la défense nationale en 1931. Ses premières parutions ont fait grand bruit. *Le Fil de l'Epée, Vers l'armée de métier* et *La France et son armée* prônent l'adoption des nouvelles armes et le réajustement des orientations stratégiques en conséquence. Mais sa réforme en profondeur du « régime militaire » français, qui a triomphé en 1918, n'est pas retenue. Il est pourtant nommé, en 1937, commandant du

507e régiment de chars de combat, à Metz. C'est toujours le poste qu'il occupe lorsqu'éclate la guerre. Constatant que l'inaction mène au désastre, il adresse *Mémorandum aux généraux Gamelin, Weygand et Georges et à MM. Daladier et Reynaud*, daté du 26 août dont sont extraits les passages cités. Son plan d'action défensive stratégique utilisant des opérations tactiques foudroyantes permises par les « moteurs combattants » est ignoré. Il a néanmoins l'occasion de le mettre partielle en œuvre, puisqu'il est nommé trois mois plus tard commandant de la 4eDB, la plus grosse unité blindée dont dispose la France. Il l'engage selon ses vues à Abbeville et à Montcornet, seuls et maigres succès de la France au milieu de la débâcle :

> « En vertu de la loi de la nature suivant laquelle toute aptitude perdue par un organisme vivant est transférée à un autre, celle qui achève d'échapper aux masses devient l'apanage d'un système nouveau. Le moteur combattant restitue et multiplie les propriétés qui sont éternellement à la base de l'offensive. Agissant sans les trois dimensions, se déplaçant das chacun des trois éléments plus vite qu'aucun autre être vivant, susceptible de porter des poids énormes sous forme d'armes ou de cuirasse, il occupe désormais un rang prépondérant dans l'échelle des valeurs guerrières et s'offre à renouveler l'art défaillant. [...] Mais c'est un fait que, par rapport aux autres armes, l'engin mécanique est intrinsèquement doté d'une puissance, d'une mobilité, d'une protection littéralement incomparables et que, par suite, il constitue l'instrument essentiel de la manœuvre, de la surprise et de l'attaque. *Il n'y a plus, dans la guerre moderne, d'entreprise active que par le moyen de la force mécanique*.
>
> Or, jusqu'à présent, aucun des adversaires n'a su ériger la force mécanique en un système conçu, équipé, organisé, de manière prendre à son compte l'effort principal pour la victoire. [...] Chacun d'eux, au lieu de créer un instrument de guerre nouveau, s'est borné à intégrer dans le système préétabli les moyens tout à ait différents que lui offre l'époque du moteur. Dès lors, ces moyens, s'ils permettent quelque activité épisodique et fragmentaire, ne procurent point la possibilité des grandes entreprises qu'il est, pourtant, dans leur nature de réaliser. [...] Quant à nous, attachés plus solidement encore aux antiques conceptions, nous avons commencé a guerre avec cinq millions de soldats, mais une aviation tout juste embryonnaire et des chars très insuffisants en nombre et en puissance. Encore, cette force moderne était-elle construite, organisée, orientée, non point du tout pour frapper loin, vite et fort, mais au contraire pour n'agir qu'en fonction et à l'intérieur du système des masses. [...]
>
> À vrai dire, le système de la nation armée, qui par lui-même ne permet plus que la stricte défensive, a pu, jusqu'au conflit présent, paraître se justifier par l'argument d'une France pacifique, pour laquelle tout le problème de la guerre consisterait en la sauvegarde de son territoire. De fait, c'est là le but unique que les lois fondamentales de 1927 et de 1928 ont fixé à l'organisation militaire du pays. À condition de nous désintéresser de ce qu'il advient de reste du monde, il serait, *a priori*, concevable que nous bornions notre effort à faire front sur nos

fortifications. En tenant immobile sous les armes notre population active, en enfouissant dans le béton la fortune entière de la France, en vidant de leurs habitants, afin de les protéger, nos villes et nos villages, en adoptant une fois pour toutes la stratégie qui consiste à subir les coups sans les rendre, peut-être parviendrons-nous, plus ou moins longtemps, à maintenir tel quel le tracé de nos frontières. Mais on ne peut douter que le résultat sera précaire[436]. [...]

Or, il faut savoir que la position Maginot, quelques renforcements qu'elle ait reçus et qu'elle puisse recevoir, quelques quantités d'infanterie et d'artillerie qui l'occupent ou s'y appuient, est susceptible d'être franchie. C'est là, d'ailleurs, à la longue, le sort réservé à toutes les fortifications. Dans le cas particulier, il se trouve que le moyen d'attaque approprié existe virtuellement. La technique et l'industrie se trouvent, dès à présent, en mesure de construire des chars qui, employés par masse comme il se doit, seraient capables de surmonter nos défenses actives et passives. [...]

Il en résulte que le défenseur qui s'en tiendrait à la résistance sur place des éléments du type ancien serait voué au désastre. Pour briser la force mécanique, seule la force mécanique possède une efficacité certaine. La contre-attaque massive d'escadres aériennes et terrestres, dirigées contre un adversaire plus ou moins dissocié par le franchissement des ouvrages, voilà donc l'indispensable recours de la défensive moderne. Quand bien même nous aurions assigné à notre action militaire comme limite la frontière la plus avancée du territoire, la création d'un instrument de choc, de manœuvre et de vitesse s'imposerait absolument à nous.

Dans le conflit présent, être inerte c'est être battu. Pour nous mettre en mesure d'agir et non plus seulement de subir, il est nécessaire de créer un instrument militaire nouveau. La force mécanique, terrestre, aérienne et navale, nous permettrait de nous préserver des attaques éventuelles de l'Allemagne, de saisir à l'entour d'elle des places d'armes et des bases de départ, de l'expulser des régions qu'elle a ou qu'elle aura soumises, de la bloquer, de la bombarder, enfin d'enfoncer nos armes dans son corps par tous les côtés »[437].

. Corruption : Chéronée, -336 : Pendant plus d'un siècle et demi après avoir repoussé l'invasion perse de Xerxès, les cités grecques se livrèrent une lutte sans merci pour la suprématie, que détinrent successivement Athènes, Sparte et Thèbes. Mais lorsque surgit la menace nouvelle du royaume de Macédoine, les armées hoplitiques n'ont guère évolué et ne peuvent faire face au nouvel outil de guerre créé par le père d'Alexandre le Grand, Philippe II de Macédoine. Bien décidés à défendre à tout pris leur territoire, Thébains et Athéniens

[436] Notons le très énergique réquisitoire contre la corruption du mode Stratégie Défensive Directe, Tactique Défensive Directe.
[437] Charles de Gaulle, *Mémorandum du 26 janvier 1940* in *Le Fil de l'Epée et autres écrits*, Paris, Plon, 1999, p.797-804.

tentent de résister à l'avancée de ces demi-barbares, généralement toisés par les Grecs plus policés des grands centres urbains. Au moment de la rencontre décisive, leurs préjugés tactiques et culturels leur commande une charge inconsidérée, comme nous le raconte l'historien militaire Polyen : « Philippe, campé devant les Athéniens à Chéronée, jugea à propos de leur céder, et plia devant eux. Stratoclès, général des Athéniens, s'écria : "Il ne faut point cesser de les poursuivre, jusqu'à ce que nous les ayons enfermés dans la Macédoine." Et en effet, il les poursuivit avec ardeur ; Philippe réplique : "Les Athéniens ne savent pas vaincre". En lâchant toujours pied, il fit serrer sa phalange, et la tint à couvert sous les armes, jusqu'à ce qu'étant parvenu dans un poste avantageux, il encouragea la multitude, et faisant demi-tour, il attaqua si vivement les Athéniens, qu'il remporta la victoire »[438].

[438] Polyen, *Stratagèmes,* Livre IV, chapitre II, paragraphe 2. Traduction

12) Stratégie Défensive directe – Tactique Offensive indirecte

. Description : Ce douzième mode stratégique combine deux approches en apparence contradictoires. La contradiction n'en est cependant pas une, puisque le but est de faire pièce à une agression en la désorganisant et en rendant sa poursuite impossible ou trop coûteuse. Voué à tromper l'ennemi, le découplage entre fermeté défensive et ruse tactique n'en est pas moins une combinaison détonante pouvant contribuer à tromper l'ennemi dans des proportions encore plus grandes que dans le mode précédent.

C'est la combinaison de deux attitudes opposées qui crée ce mode paradoxal. L'une d'elles s'oppose avec détermination et sans peur à l'avancée ennemie, tandis que l'autre cherche à subtilement exploiter une faille dans son dispositif. Cherchant à profiter d'une faiblesse provoquée par la progression ou par quelque relâche momentanée de l'attention, c'est le mode choisi par une armée sure de sa force et de sa capacité de nuisance sur le groupe belligérant qui lui fait face. Ce mode stratégico-tactique, fondé, comme son double « direct », sur le principe « la meilleure défense c'est l'attaque ». Il ajoute toutefois à l'offensive tactique une manœuvre indirecte ayant pour but de le surprendre et d'« enfoncer un coin » dans les lignes ennemies, voire de les détruire totalement.

. Pourquoi choisir ce mode ? : Le choix de ce mode peut être rendu indispensable par la nécessité de protéger une ville, une place forte ou tout objectif stratégique vital au dispositif de l'armée défendant. La politie choisissant ce mode est donc généralement placée devant une double contrainte : ne plus reculer/ne pas tenter le sort dans une bataille entièrement défensive.

La présence de Paris relativement près de la frontière nord et est, et donc à proximité des autres puissances continentales européennes, a pu provoquer le choix de cette stratégie et cette tactique, notamment lors de la bataille de Denain (1712). L'exiguïté du territoire contrôlé par la Prusse de Frédéric II explique aussi qu'il y ait eu recours à Rossbach, toute invasion pouvant lui être immédiatement fatale.

La disproportion entre l'armée attaquant et l'armée défendant, tant du point de vue de la quantité que de la qualité, est aussi une donnée pouvant conduire à opter pour une d'arrêt

de l'agression au moyen d'un assaut subit et chirurgical, conduisant l'ennemi à la paralysie. Les Grecs coalisés contre l'invasion perse de Salamine (-480) sont précisément dans ce cas de figure. Profitant d'une manœuvre malhabile, ils surent porter à l'armada perse un coup dont elle ne put se relever et du abandonner tout désir d'hégémonie sur l'Hellade. La situation des Japonais face aux envahisseurs mongols ressort du même cas de figure. Tout débarquement réussi des cavaliers les plus puissants et les plus habiles du monde aurait signifié la fin de l'indépendance de l'archipel. Mieux valait les battre sur le terrain où ils n'excellaient pas, la mer.

. Touches privilégiées : Comme nous le disions en introduction, si la stratégie et la tactique peuvent ici être vues comme contradictoires, c'est que leurs moyens sont opposés, bien qu'ils se rejoignent dans un même but, l'arrêt d'une offensive ennemie. Ainsi, les deux touches les plus utilisées stratégiquement seront sans aucun doute « Se Garder » et « Parer », afin d'empêcher sa progression. Ces deux touches ne seront toutefois pas ou peu utilisées tactiquement et l'on cherchera plutôt le meilleur moment et le meilleur point pour actionner une offensive sur la gamme « Surprendre » « Tromper » « Riposter ».

. Exemples historiques : Antiquité : Salamine, -480 : La Seconde Guerre médique prit véritablement un tournant favorable avec la défaite de l'importante flotte perse envoyée dans la mer Égée pour appuyer la troupe conduite sur terre par Xerxès. Profitant de la moins bonne capacité à manœuvrer des navires ennemis, aggravée par la masse énorme formée par le bon millier d'embarcations présentes dans un petit périmètre, les navarques grecs, en particulier ceux d'Athènes et Égine, décident de passer à l'offensive tactique afin d'éviter le débarquement. Ils attaquent la flotte perse lors du passage de l'étroit bras de mer séparant l'Attique de l'île de Salamine, qui provoque une désorganisation passagère de ses navires. Diodore de Sicile : « Les navires perses gardèrent leur rang tant qu'ils voguaient au large, mais en s'engageant dans le chenal, ils furent obligés de faire sortir de la ligne quelques-uns de leurs navires, ce qui entraîna une grande confusion »[439]. C'est le meilleur moment pour porter un coup à l'ennemi. Plus de deux cents bâtiments sont mis hors de combat chez les

[439] Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique,* Livre XI, paragraphe 18. Traduction Ferdinand Hoefer.

Perses, qui ne peuvent débarquer et prêter main-forte à leurs camarades isolés sur le continent.

Moyen-âge : Bataille de Koulikovo, 1380 : Les Russes détruisent l'armée d'invasion de la Horde d'Or avant sa jonction, grâce à une habille attaque. Malgré l'échec initial de la manœuvre, les Mongols de Mamaï sont défaits grâce à l'ultime charge de la cavalerie, laissée sur les arrières de l'ennemi. La bataille permet la fin du « Joug Tatar », bien que la menace et les incursions ne soient définitivement écartées qu'un siècle plus tard[440].

Moderne : Bataille de Denain, 24 juillet 1712 : Après avoir caressé le rêve d'installer son petit-fils sur le trône d'Espagne, Louis XIV connut une succession de revers qui font craindre une invasion royaume et la capture de la capitale par les Austro-Hollandais. Commandés par le Prince Eugène de Savoie, ceux-ci prennent position entre Denain et Landrecies, au nord de l'Artois. Face à eux, deux cent mille hommes dirigés par Villars leur ferment la route de Paris.

Eugène est le premier à prendre l'initiative et prend la ville du Quesnoy. Mais l'avancée est un peu trop téméraire et les lignes de communication sont légèrement étirées. Le commandement français profite de cette faute pour attaquer les arrières de l'armée habsbourgeoise. Bénéficiant d'une connaissance parfaite du terrain, caractérisé par les nombreux petits affluents et canaux convergeant vers l'Escaut, les Français sonnent la charge dès cinq heures du matin. Surpris dans leur progression, les impériaux ne peuvent réagir. Villars a habilement fait occuper tous les ponts sur leurs arrières. Denain est prise dès treize heures. Se précipitant sur le seul pont leur permettant de fuir, les impériaux provoquent son écroulement. Plusieurs centaines de soldats se noient. Les pertes sont trop importantes pour encore prétendre menacer Paris. La France relève la tête et signe une paix moins défavorable qu'elle ne l'avait cru pendant quelques mois de débâcle[441].

Monde contemporain : Bataille de Tannenberg, 26 – 30 août 1914[442] : Les premiers jours de la Première Guerre mondiale sourirent aux Russes. Le plan Schlieffen prévoit une stricte

[440] Michel Heller, *Histoire de la Russie et de son empire*, Paris, Flammarion, 1997, p.126.
[441] Voir, Basil Liddell Hart, *Les guerres décisives de l'histoire,* Pars, Payot, 1932, p.93.
[442] Basil Liddell Hart, *History of the First World War*, op. cit., p.96-106.

défensive sur le front de l'Est et une victoire rapide sur la France, qui permettra ensuite de se tourner rapidement vers la Russie. Mais la première offensive russe, à Gumbinnen, enfonce les lignes allemandes de Prusse Orientale un peu plus que prévu et une retraite générale vers Königsberg et Danzig, par-delà la Vistule, est ordonnée. Le général Paul von Hindenburg, secondé par Ludendorff, est appelé pour rétablir la situation.

Leur première décision est d'arrêter immédiatement la retraite, qui aurait pu tourner à la déroute si les Russes avaient été en mesure de poursuivre les unités allemandes en fuite (abandon de la touche « Se Dégager » pour « Parer »). Mais les deux armées tsaristes sont dirigées par deux généraux se honnissant l'un l'autre et la ligne de ravitaillement en munitions et nourriture est très mal assurée jusqu'aux confins de l'empire. Constatant cette mésentente funeste, Hindenburg décide de contre-attaquer alors que les Russes avancent toujours dans les pires conditions, au milieu des nombreux lacs de Mazurie. La victoire de Gumbinnen a manqué le centre de gravité de l'armée allemande, pourtant à portée de main, et a terriblement étiré le dispositif des forces russes.

Hindenburg joue sur les effets de la précédente défaite. Il commande à ses troupes de faire comme si la retraite se poursuivait pour mieux fondre sur les arrières de l'ennemi. S'engouffrant dans le piège tendu par le nouveau commandement, les troupes russes épuisées par la course-poursuite sont écrasées par une l'habile manœuvre qui isole totalement le corps du maréchal Samsonov (touche « Feindre » et « Surprendre »). Celui-ci, perdu avec son unité au milieu de la débâcle dans les épaisses forêts de la région, préfère mettre fin à ses jours plutôt que d'assister à l'humiliation. Il commandait quatre-vingt-douze mille hommes avant la bataille ; au dernier jour de la bataille, ils sont soit morts, soit blessés soit capturés. La Seconde Armée du Tsar n'existe plus.

Asie Antérieure : Manzikert, 26 août 1071 : Le nom de la première défaite cinglante des Grecs face aux tribus turques seldjoukides, qui fonderont plus tard l'Empire ottoman, reste jusqu'aujourd'hui synonyme de désastre et d'incompétence. À bien des égards, la conduite de l'armée byzantine par Romain IV Diogène s'est montrée inadaptée et guidée par l'orgueil plutôt que par la sagesse militaire. Ancien militaire, Romain IV est favorable à une solution de force contre l'invasion turque de la province d'Arménie, qui occupe alors la moitié orientale de l'Anatolie. Monté sur le trône à la mort de Constantin X, il règne dans des conditions

difficiles, marquées par l'indécision des responsables politiques quant à la conduite à tenir face à la nouvelle menace. En particulier, il doit gouverner avec l'opposition de la famille Doukas, à laquelle appartenait l'empereur défunt.

L'expédition prend tout de même la route de l'Arménie au printemps 1071. Son but est de reprendre la forteresse de Manzikert, prise par les Turcs l'année précédente. Romain apprend que le sultan seldjoukide Alp Arslan se trouve, au moment où il achève la concentration de ses troupes, en Syrie, et met le siège devant Alep. Il décide donc, malgré l'opposition de plusieurs généraux, de reprendre le plus vite possible la place forte. Mais le sultan, revenu à la hâte, parvient à atteindre Manzikert en même temps que l'empereur. La forteresse est prise sans combat et Romain décide alors de porter le combat sur le territoire des Seldjoukides. Il divise son armée en deux. Une moitié, composée de troupes d'élite helléniques et de mercenaires normands est envoyé près du lac de Van, à Ahlat. Mais après avoir rencontré quelques difficultés, elle rebrousse chemin et se replie sur le territoire byzantin sans parvenir à en informer Romain. Celui-ci contourne quant à lui le lac par le nord et s'apprête à entrer sur le terrain de l'ennemi. Mais Alp Arslan suit l'armée grecque pas à pas depuis quelques jours. Il sait que l'autre armée a renoncé à l'invasion et constate que Romain a maintenant profondément pénétré sur ses terres, sans possibilités de se retrancher ou de fuir. C'est le moment pour lui de déclencher son attaque.

Le 24 août, un premier détachement isolé est anéanti par ses cavaliers. Une contre-attaque byzantine est décidée, mais ses hommes fuient devant la menace et échappent à l'anéantissement. Pire, la poursuite des Byzantins est si mal menée que les Turcs parviennent à défaire et capturer la plupart des soldats lancés à leurs trousses. Les forces de Romain IV fondent de manière inquiétante. Malgré cela, l'empereur continue à vouloir forcer le passage vers la capitale ennemie. Mais Alp Arslan lui barre maintenant totalement la route (« Rompre » puis « Parer »). L'armée byzantine se met en ordre de bataille, mais les Turcs refusent le combat. La nuit est de même particulièrement agitée. Des unités d'auxiliaires oghouz, eux aussi d'origine turque, sorties du camp pour tâcher de ramener des provisions sont attaquées et reviennent pris de panique dans le camp byzantin. Le lendemain, elles font défection et rejoignent le camp des seldjoukides. Le sultan propose la paix le lendemain, mais l'offre est déclinée. On se dirige vers l'affrontement, qui a lieu le jour suivant.

Les Turcs semblent refuser une fois encore le combat et l'armée byzantine cherche en vain ceux avec lesquels elle désire en découdre depuis trois jours. L'armée s'avance

dangereusement, mais maintenant rompue à la tactique défensive indirecte des cavaliers nomades, regagnent prudemment son camp après cette sortie manquée. Se produit alors l'évènement qui va précipiter la défaite grecque. Le général Andronic Doukas, parent de l'empereur Michel, exaspéré par la mauvaise direction de Romain, décide de quitter l'armée avec ses hommes. Sa fuite provoque un mouvement de panique qui gagne de proche en proche l'ensemble du corps expéditionnaire. La rumeur de la mort de l'empereur se répand et finit de désorganiser les troupes.

Ne pouvant laisser passer une telle occasion, Alp Arslan déclenche son offensive, qui isole les différents corps de l'armée byzantine. La retraite vers le camp tourne à la déroute. L'aile gauche est détruire, puis l'aile droite. Le centre, occupé par Romain, est encerclé. L'empereur est capturé et son armée complètement désorganisée, bien que les pertes ne soient pas très élevées (touches tactiques « Rompre » et « Feindre » puis « Surprendre »). Mais la prise de l'empereur donne à cette défaite importante mais pas décisive des allures de déroute. La succession de Romain IV, qui est déposé par les Doukas à Constantinople, tourne à la guerre civile et l'empire n'est plus en mesure d'organiser une expédition pour chasser les Turcs d'Arménie. Leur implantation sur le territoire byzantin est maintenant définitive.

Chine : Bataille de la rivière Wei, -204 : Autre épisode de la guerre de la guerre en le Han et le Chu[443], l'affrontement de la rivière Wei met les deux rivaux principaux directement aux prises. Après avoir battu les royaumes de Wei, de Zhao et de Yan, il se tourne vers l'État de Qi, qui est rapidement mis en difficulté. Celui-ci est cependant le dernier rempart vers le territoire du Chu, qui décide de défendre son voisin et allié en envoyant une importante armée de secours. Han Xin, qui a conquis la plus grande partie du Qi doit à présent organiser une défense efficace sur un territoire ennemi encore incomplètement soumis. Il ne possède pour cela que cinquante mille soldats, alors que le Chu en envoie quatre fois plus. L'armée de secours compte de plus une unité d'élite particulièrement criante, la cavalerie dirigée par l'arrogant général Long Ju. Jouant de cette impétuosité délétère, Han Xin organise un piège à son adversaire. Laissant son armée, qu'il sait être en nette infériorité, bien en vue et sur la défensive au bord de la rivière Wei, il fait construire un barrage en amont de la rivière, afin

[443] Déjà évoqué aux mode N°8 et 10, à travers les batailles de Gaixa et de Jingxing.

d'abaisser le niveau de la rivière et la rendre aisément franchissable. À son arrivée, Long Ju constate que son adversaire ne dispose que de faibles troupes, qui plus est mal disposées pour la défensive. Seul le petit cours d'eau qu'est devenue la Wei le sépare de cette proie facile. Il décide par conséquent de marcher à leur rencontre, dans le but de détruire l'armée de Han Xin. Mais celui-ci ordonne, contre toute attente, d'attaquer son adversaire alors qu'il s'apprête à effectuer le passage de la rivière. Piqué au vif, Long Ju lance une contre-offensive dans laquelle il engage la quasi-totalité de ses forces. Au moment où le plus gros l'armée du Chu se trouve dans le lit de la rivière, le barrage est levé. Le flot torrentiel emporte avec lui les troupes de Chu. Complètement désarçonnée, la fraction des hommes piégés sur l'autre rive est écrasée par une attaque générale. L'armée de secours est en fuite. La guerre peut être portée sur le territoire du Chu lui-même.

Monde Tribal : Bataille des Fourches Caudines, -321 : Les difficiles guerres samnites, livrées par Rome pendant plus d'un demi-siècle (de -343à 290) a été pour Rome l'occasion de faire face à des types de guerre radicalement différents de ceux employés par les autres cités de la péninsule italienne. La conquête de ce territoire montagneux, situé dans l'Apennin, se fit au prix d'immenses efforts de ravitaillement et d'adaptation de ses formations hoplitiques archaïques[444]. Le moment le plus terrible de toute cette série de guerre a sans doute été la Bataille des Fourches Caudines, livrée non loin de Bénévent, qui reste l'une des plus sévères défaites de toute l'histoire l'armée romaine.

Le choix du mode stratégico-tactique, remarquablement exploité par les tribus samnites, semble avant tout guidé par le terrain, décrit en ces termes par le spécialiste de la guerre antique Giovanni Brizzi : « le territoire des Samnites […] possédait le caractère décourageant des plateaux du Matese […]. Pour y arriver depuis la plaine, il n'y a que très peu d'accès. L'âpreté du milieu naturel et le relief élevé transformaient la montagne en un système défensif particulièrement efficace. Ils contraignaient l'attaquant soit à tenter une très éprouvante escalade des parois soit à prendre le contrôle des passages ouverts par l'érosion des eaux ou par la main de l'homme. Mais ces ouvertures étaient presque toutes des chemins rétrécis, des passes abruptes, longues et impraticables ; il était aisé de les barrer, même avec

[444] Giovanni Brizzi, *Le Guerrier Antique,* op. cit., p.47

de faibles effectifs. Au contraire, le réseau dense de chemins muletiers permettait aux défenseurs de se déplacer facilement par les voies intérieures, les mettant à même d'affronter n'importe quelle menace. En revanche, le cœur des plateaux ne posait que de petits problèmes, de nature surtout logistique, liés pour l'essentiel aux maigres ressources de la montagne. Mais les formes de défense mises en place avaient résolu ces problèmes, semble-t-il, depuis longtemps ».

Tout est dit dans cette très précise description du théâtre d'opération des guerres samnites : un massif favorisant naturellement le principe de résistance et de mobilité pour le défenseur et un système technique apparemment parfaitement adapté à l'environnement. Laissons l'historien romain Tite-Live nous compter l'issu de la bataille des Fourches Caudines, qui se déroula en -321, lors de la seconde guerre samnite : « Deux chemins conduisaient à Lucérie [une ville romaine menacée par les troupes Samnites] : l'un, facile et ouvert, qui longeait les côtes de la mer Supérieure, plus long à la vérité, mais plus sûr ; l'autre, plus court, à travers les Fourches Caudines. Or, voici quelle est la nature du lieu. Là, sont deux défilés profonds, étroits et couverts de bois, lesquels se trouvent unis par une chaîne de montagnes qui règne autour. Entre ces défilés existe, enfermée au milieu, une petite plaine assez unie, couverte d'herbes et d'eau, à travers laquelle on passe. Mais avant d'y arriver, il faut entrer dans le premier défilé ; et alors on est forcé de revenir sur ses pas, ou, si l'on veut aller plus loin, il faut franchir l'autre défilé, plus étroit et plus difficile. Après être descendus dans cette plaine par un autre chemin pratiqué à travers une roche creuse, les Romains veulent aussitôt pénétrer dans le second défilé, mais ils le trouvent fermé par des arbres abattus et par des masses énormes de rochers. Ils reconnaissent l'artifice de l'ennemi, et aperçoivent un corps de troupes sur la hauteur qui commandait l'entrée du défilé. Se hâtant de retourner sur leurs pas, ils se mettent en devoir de reprendre leur premier chemin ; ils se trouvent aussi arrêtés de ce côté et par les difficultés du lieu, et par les armes qu'on leur oppose. Alors ils suspendent leur marche, bien que personne ne leur en ait donné l'ordre ; les esprits de tous sont plongés dans la stupeur, et leurs membres éprouvent une espèce d'engourdissement d'une nature extraordinaire. Se regardant les uns les autres (comme s'ils attendaient respectivement de chacun d'eux plus d'énergie et de résolution), ils demeurent

longtemps immobiles et silencieux. »[445]

Bien qu'ils tentassent de fortifier leur position et de résister en dépit de leur situation sans espoir, les Romains finirent, après de longues tractations, à se rendre, abandonnant armes et bagages aux vainqueurs. Les légionnaires eurent la vie sauve, mais durent subir l'humiliation de passer sous la haie des lances de leurs adversaires, de puissantes fourches de combat passés à la postérité comme symbole d'une épreuve difficile et déshonorante.

. Auteurs : Kautilya (-370/-283) : Auteur du traité de philosophie politique le plus célèbre de l'Antiquité indienne, Kautilya s'adonna à la chose publique en qualité de conseiller de Chandragupta, fondateur de la dynastie Maurya, première à avoir unifié l'Inde au IIIe siècle avant notre ère. Il dut ainsi prendre une part active à la vigoureuse résistance que ce roi opposa à Alexandre le Grand lors de sa célèbre expédition au-delà de l'Indus, à laquelle mit un terme le refus des généraux macédoniens de poursuivre ces combats exténuants livrés aux confins du monde connu. Sa connaissance poussée et directe de la constitution, de l'organisation et de l'usage d'un groupe belligérant lui permirent de rédiger des pages très pénétrantes sur la guerre et sa conduite.

Or, l'une des stratégies considérées comme les plus bénéfiques est celle de la défense directe, accolée à un puissant fort. De là, l'usage de toutes les tactiques, de préférence offensives, permettant de mettre en pièce les projets ennemis doit conduire d'une part à l'affermissement de mes positions, en même temps qu'à l'épuisement de l'ennemi. Et pour être vraiment payante, le conseil du maître Kautilya est de lancer ces offensives « sur les arrières », c'est-à-dire de manière indirecte : « On cherchera refuge dans une *forteresse où l'ennemi, même avec une grande armée, ne pourra couper vos ressources* en eau, vivres, fourrages et comestibles, tout en subissant lui-même des pertes et des dépenses. Si deux forts passent pour imprenables, le meilleur est celui qui dispose de magasins. Car il faut chercher une forteresse pourvue en hommes, en réserves et en refuges, dit Kautilya. Le conquérant aura recours à ce fort s'il se dit : je pourrai ainsi *attaquer l'ennemi sur ses arrières* ou son allié ou le roi le moyen ou le roi neutre ; ou bien je provoquerai l'annexion ou la destruction de son

[445] Tite-Live, *Histoire Romaine,* livre IX, paragraphe 2, traduction Nisard, Paris, Firmin Didot, 1864.

royaume par l'un de ses voisins ou un chef de tribu, un prétendant de sa famille ou un prince en disgrâce ; ou, en aidant les partisans d'une dissidence, je susciterai une révolte dans sa place forte, dans son pays ou son camp. Ou s'il s'approche, je le tuerai à loisir par le feu, le poison, une arme ou tout autre moyen secret ; ou bien je lui occasionnerai des pertes et des dépenses par des sabotages ; ou je sèmerai des germes de discordes parmi ses alliés ou dans son armée au moment où ils seront affaiblis par des pertes, dépenses et tribulations ; ou je provoquerai la capitulation de son armée en détruisant son ravitaillement et ses ressources ; ou en l'amenant à retirer ses troupes d'un lieu donné, et, créant un point faible dans son dispositif, je le frapperai avec l'ensemble de mes forces ; ou bien je conclurai un traité avec lui à mes conditions au moment om ses forces seront démoraisées ; ou bien, tandis qu'il est engagé contre moi, des révoltes se produiront chez lui ; ou sa base dégarnie de réserves sera ravagée par les troupes de mes alliés ou des tribus ; ou bien dans ce fort, je protègerai, de là, une grande partie du territoire ; ou j'y rassemblerai mes troupes et celles de mes alliés afin qu'elles soient invincibles ; ou mes troupes, évitant les périls d'une marche en terrain découvert, attendront que l'ennemi soit tout près pour l'attaquer selon les modes où elles excellent : de nuit sur l'eau ou embusquées ; ou bien l'ennemi sera attiré sur un terrain et à une saison défavorables pour lui et subira grandes pertes et dépenses, cette région ayant des forts servant de refuges et étant couvertes de forêts malsaines pour des étrangers, sans possibilité d'y faire manœuvrer des troupes »[446].

Les cas où l'offensive doit être choisie, sont, au regard de ces critères drastiques, extrêmement réduits et est traité au chapitre « La conduite du roi qui soumet des rois » : « Le roi puissant, désireux de vaincre un roi qui le menace constamment malgré les traités conclus, se mettra en marche dans la direction où il va trouver un terrain favorable, un climat propice, des vivres pour ses troupes, et où l'ennemi n'a pas de refuge, est sans protection et sans allié. Dans le cas contraire, il prendra d'abord des mesures de protection »[447]. S'il l'on doutait encore que Kautilya conseille avant tout la prudence, le nombre et la rigueur des conditions de l'offensive, et par conséquent la rareté des situations favorables à celle-ci, viennent confirmer que Kautilya prône avant tout une ligne fondée sur la Stratégie Défensive Directe et la Tactique Offensive Indirecte pour saper la puissance de ses ennemis et les vaincre avec

[446] Kautilya, *Arthasastra*, Paris, Pocket, 2005, p. 80-81. Nous soulignons.
[447] *Ibid*. p.83

aisance.

. Nicéphore Phokas, Περὶ Παραδρομῆς (littéralement Traité de la surveillance) dit « Traité de la guérilla » : « Si toutes les troupes rassemblées par l'ennemi, cavaliers et fantassins réunis, avec d'importantes et lourdes forces, pénètrent dans nos territoires, les sillonnent et les pillent, et ont projet de s'y incruster et de les fouiller à fond, et d'autre part l'armée romaine se trouve à ce moment concentrée, et que l'ennemi, ayant eu vent de sa présence, multiplie les mesures de sécurité pour ses propres troupes, ne laissant pas les soldats se disperser dans les villages sans protection, et qu'il préfère tendre des pièges à nos troupe et s'efforcer de les attaquer à l'improviste, de les poursuivre et de les battre, dans ce cas-là, tu dois aussi t'entourer de toutes les mesures de sécurité possibles pour ne pas être pris par eux au dépourvu, et imaginer une riposte te permettant de les mettre en fuite et de t'illuster par un acte de bravoure. Une fois mis à mal par toi, ils ne sauraient s'éterniser à piller nos territoires »[448].

. Corruption : Zama, -202 : Ultime affrontement entre Hannibal Barca et Scipion l'Africain, elle scelle la supériorité romaine en matière de tactique et l'inexorable neutralisation des stratagèmes carthaginois. Battu sur son propre terrain après avoir vainement tenté d'empêcher la prise de la capitale punique, Hannibal voit les tactiques qu'il a lui-même mis au point employer contre lui par l'habile général romain.

La bataille de Zama n'est cependant pas une corruption au sens premier que nous lui donnons, c'est-à-dire de l'utilisation irréfléchie d'une tactique jugée indépassable dans un contexte où elle est devenue inopérante et donc particulièrement dangereuse pour celui qui l'utilise. C'est plutôt l'épuisement et la dégradation de la qualité de l'armée punique qui frappe. Les forces rassemblées par Hannibal étaient premièrement trop hétéroclites (aux cotés des Puniques, Gaulois, Ligures, Baléares, Maures et Ibères sont présents, dans des proportions jamais atteintes), affaiblissant la transmission des ordres complexes à exécuter. Ensuite, les soldats expérimentés, vétérans des campagnes d'Italie, sont une poignée par rapport à la masse des nouvelles recrues peu instruites et inaptes à suivre son plan subtil. Enfin, l'excellente cavalerie numide, qui a grandement contribué aux victoires sur les Romains, vient

[448] Nicéphore Phokas, *Traité de la guérilla*, Paris, CNRS Editions, 2011, p.67-68.

cette fois grossir les rangs de Scipion.

La sodalité agorique n'est plus assurée et les combattants berbères de Massinissa choisissent de rejoindre le camp de la cité latine pour sauvegarder l'indépendance que Carthage semblait menacer. Affaiblissement du principe d'information, chute de la qualité des troupes du fait d'une formation trop courte des jeunes soldats et rupture des alliances. Les conditions sont presque insurmontables pour Hannibal, qui va néanmoins réussir à mettre en difficulté son talentueux émule. Finalement battu, le Barcide regagne Carthage et annonce qu'il vient de perdre non pas une nouvelle bataille, mais bel et bien la guerre. En répétant trop la même tactique et pour ne pas avoir eu raison plus tôt de la volonté de Rome, épuisant ainsi ses soldats et les ressources de sa cité, le Barcide a lui-même appris à son adversaire la méthode à suivre pour le vaincre. Devenus impuissants et stériles en dépit des manœuvres brillantes lancées contre les légionnaires de Scipion lors de ce dernier face-à-face, les préceptes suivis par Hannibal à Zama marquent sans conteste la décadence de sa supériorité tactique et stratégique. La corruption sans la dégénérescence, mais la corruption tout de même ![449]Comme le dit Bouthoul, « le même calcul qui a réussi à l'un peut conduire l'autre à sa perte et inversement »[450]. Dans ce cas précis, c'est à une et même personne que la répétition d'un même schéma stratégico-tactique a été fatale, en raison de l'enseignement que su hâtivement tirer Scipion des défaites romaines.

Bataille des Ardennes (Hiver 1945) : Bien que l'armée américaine a réussi à prendre pied sur le continent grâce au débarquement de Normandie, l'Allemagne dispose encore de ressources suffisantes pour continuer la lutte et espérer, sinon bouter les Alliés du continent, négocier une paix lui laissant une partie de ses conquêtes. Mais la contre-offensive concoctée par Hitler, destinée à bloquer dans l'épaisse forêt ardennaise l'avancée américaine vers l'Allemagne, ne tient pas compte des conditions très différentes de l'affrontement. Aveuglé par son succès foudroyant du printemps 1940, Hitler néglige les données suivantes :

[449] Voir Giovanni Brizzi, *le Guerrier de l'Antiquité Classique,* op. cit., p.113-122, ainsi que Polybe, *Histoire,* Livre XV, paragraphes 9 à 15
[450] Gaston Bouthol, *Traité de Polémologie*, op. cit., p.162

_ Tout d'abord le climat. Alors que la campagne de France s'était déroulée dans les très ensoleillés mois de mai et juin 1940, réduisant à néant les pertes et les frictions dues aux froid et aux mauvaises routes, la contre-offensive des Ardennes a lieu en plein mois de décembre et de janvier. La neige et la boue ralentie fortement les déplacements, rendant un nouveau « blitz » plus difficile à réaliser.

_ Les Alliés disposent d'une aviation moderne et rompues aux tactiques offensives allemandes. La supériorité aérienne et la surprise ont irrémédiablement changé de camp (au plus fort de l'offensive, les avions américains pourront effectuer 5000 sorties par jour, contre seulement 1000 pour les Allemands)

_ La logistique allemande, occupée sur plusieurs front, n'est plus aussi performante. Elle a de plus souffert des nombreux bombardements américano-anglais, qui ont redoublé depuis le D-Day. La parfaite coordination char-artillerie-aviation de la campagne de France n'est plus assurée et fait maintenant face à une armée sachant réagir aux opérations interarmes et y faisant elle-même appel.

_ Le principe de mobilité, en plus des affres du climat, souffre des faiblesses du ravitaillement, particulièrement en carburant, n'est pas aussi bien assuré qu'auparavant.

_ Enfin, l'armée allemande n'affronte plus une armée arc-boutée sur ses positions et figée dans une position Stratégie Défensive Directe/Tactique Défensive Directe, mais une armée tournée vers l'offensive, mobile et déterminée, maîtrisant parfaitement les manœuvres indirectes, comme l'a montré le bluff parfaitement réussi du 6 juin 1944.

Hitler oppose donc, contre l'avis de son état-major[451], un mode stratégico-tactique inchangé à une armée utilisant de tout autres méthodes de combat, dans de tout autres conditions matérielles et morales. Ironiquement, la bataille du 16 décembre 1944 ouvrant la campagne, « l'offensive Van Rundstedt » a été décidée contre l'avis de celui dont elle porte le nom. La bataille des Ardennes ultime pari audacieux de l'armée allemande, se clôt par un échec de l'offensive. Les Américains gardent leurs positions, au prix, certes, de lourdes pertes,

[451] Comme en ont témoigné ses généraux (voir *Les Généraux Allemands parlent*, Paris, Perrin, 2011)

qu'ils sont en mesure de combler. Ce n'est pas le cas de Wehrmacht et de la Luftwaffe. Même les réussites tactiques, qui font croire pendant quelque temps à un succès de l'opération, sont de véritables désastres ayant eu les pires conséquences sur la suite des évènements.

Par exemple, l'opération Bodenplatte, consistant à bombarder en rase-mottes les bases aériennes alliées, réussit à détruire au sol plusieurs centaines d'aéroplanes. Mais ce « succès » entraîne la perte de 277 chasseurs et des meilleurs pilotes de l'aviation. Ce sacrifice inutile ne réussit non seulement pas à modifier le cours de la bataille, mais condamnera l'armée de l'air allemande pour le reste du conflit. On peut presque parler de « défaite à la Pyrrhus », tant l'effort consenti épuisa les restes de l'armée allemande et conduisit à la capitulation totale de mai 1945.

L'utilisation d'une grande partie de l'énergie et des ressources sur cet objectif n'eut pas seulement des répercussions sur le front occidental. À l'est, l'Armée Rouge, à laquelle ne sont plus opposées autant d'unités, franchit rapidement l'Oder et atteint le cœur de l'Allemagne. L'offensive sur Berlin, qui débutera moins de trois mois plus tard, n'en fut que facilitée et rapprochée par ce dernier coup de poker, typique du psychisme déroutant d'Adolf Hitler. Au point de vue stratégique, on lui reprochera surtout d'avoir manqué d'adaptabilité et d'avoir voulu, sur le terrain qui avait vu son triomphe en 1940, appliquer la même recette dans des conditions qui avaient radicalement changé. Au-delà de la corruption du mode Stratégie Défensive Directe/Tactique Offensive Indirecte, cet antépénultième épisode de la Seconde Guerre mondiale nous montre avec clarté que la plus précieuse faculté du stratège doit demeurer en toutes circonstances l'adaptabilité et la réactivité.

13) Stratégie Défensive indirecte – Tactique Défensive directe

. Description : Nous abordons enfin notre dernier grand type stratégique, basé sur la défensive indirecte, qui nous occupera pour ces trois derniers modes. La principale caractéristique de ce mode est le refus de l'affrontement direct et de laisser temporairement le contrôle du théâtre de guerre afin de profiter à plein de la progressive usure de son antagoniste. À l'inverse des quatre modes de stratégie défensive directs, le défenseur n'oppose pas une résistance pugnace à celui venu prendre le contrôle du théâtre d'opérations. Il laisse plutôt jouer trois facteurs nettement reconnaissables et connus de tous les commentateurs : la perte de vigueur de l'attaque liée à l'occupation du territoire conquis, connue chez Clausewitz en tant qu'« avancée affaiblissante », l'entropie liée à la progression et à l'attaque et enfin l'épuisement de l'effet de surprise et l'apprentissage de techniques de combats efficaces. Perte de l'élan, perte d'énergie et perte d'efficacité de l'ennemi sont donc les trois moyens de la stratégie défensive indirecte.

Aussi, tout comme les trois autres comportements stratégiques précédemment étudiés, celui-ci est compatible avec les quatre attitudes tactiques identifiées dans la première partie. Pour le mode n° 13, la combinaison avec une tactique défensive directe permet d'arrêter la marche ennemie au moment où il semble qu'elle soit le moins incisive. Il existe en effet toujours un moment où les conditions de l'attaque se trouvent dégradées, par les trois forces que nous venons d'énumérer. Or, ce mode cherche précisément, à préparer le choc pour qu'il advienne après la perte d'élan. Ce fut précisément l'attitude adoptée par l'armée russe lors de la première phase de la campagne de Russie. Après avoir laissé l'armée napoléonienne envahir sans véritable résistance et attendit qu'elle fut à la fois usée et désorganisée pour lui barrer le chemin aux portes de Moscou. Si la bataille elle-même fut une défaite, elle usa considérablement la Grande Armée par les immenses pertes qu'elle occasionna et inséra un premier coin entre les armées françaises et les contingents alliés. La tactique russe reposait sur le postulat que la capitale des tsars était le centre de gravité de l'empire de Romanov. Cela se révéla faux, mais l'incendie de Moscou et le changement d'orientation stratégico-tactique consécutif au retour de Koutouzov aux commandes. Mais elle usa considérablement la puissance du coup que Napoléon voulait porter à la Russie pour qu'elle s'effondrât et prépara

d'autant mieux le passage au mode Stratégie Défensive Indirecte/Tactique Offensive Indirecte qui fut utilisée jusqu'à l'expulsion de l'armée française par-delà le Dniepr. La encore, la recherche de la solution au problème posé par la plus gigantesque tentative d'invasion que la Russie avait connu ne fut pas l'œuvre d'un seul esprit, mais un véritable explorat, né d'une succession d'essais et d'échecs jusqu'à la mise au point de la stratégie intégrale la plus efficace.

. Pourquoi choisir ce mode ? : Comme nous l'avons dit, ce mode recherche à laisser à l'ennemi l'initiative jusqu'à ce qu'il soit jugé suffisamment affaibli pour lui s'opposer à lui de pied ferme. Cela suppose que l'on cherche à tout pris un centre un point jugé particulièrement sensible (par exemple Moscou, ou bien l'Égypte dans l'exemple d'El-Alamein, analysé plus bas). L'attaque directe est donc généralement lancée au moment où l'on ne peut plus reculer avec profit. C'est le point où la progression de l'offensive menace trop les bases de ma puissance et où l'équation [perte de la puissance de l'ennemi due à l'avance = perte de ma puissance due à l'occupation du théâtre d'opérations par l'ennemi] devient défavorable à l'armée position défensive. Quelques exemples contredisent cette règle et sont explicables par les erreurs de l'ennemi ou sa perte soudaine de vigueur pour une raison inattendue. Gageons cependant que la formule de l'équilibre que nous proposons marque la limite au-delà de laquelle ce mode n'est plus pertinent, c'est-à-dire où la défense n'a plus intérêt à laisser libre court à l'invasion ennemie.

. Touches privilégiées : La combinaison de touches nécessaire pour parvenir au double objectif usure/refoulement suppose le déplacement des troupes grâce aux touches « Esquiver », « Rompre » et « Fatiguer », destinées à attirer l'ennemi grâce à une véritable dérobade. Puis, l'utilisation de « Parer » et « Se Garder » doit intervenir au moment jugé le plus opportun, une fois l'ennemi « à bout de souffle ». Notons qu'il faut être très précis dans le *timing,* car l'utilisation des touches tactiques ne peut pas être renouvelée indéfiniment. En effet, la protection du centre de gravité et la conservation de ma propre force pourraient être mises en péril par l'échec de la bataille défensive. La détermination de l'instant critique où le combat m'est le plus favorable est donc le point le plus délicat de cet enchaînement. Il repose sur une connaissance satisfaisante du théâtre de guerre et de l'armée ennemie.

. Exemples historiques : Antiquité : Leuctres : 6 juillet 371 av. J.-C. : La fin de l'hégémonie athénienne sur le monde grec est actée par sa défaite dans la Guerre du Péloponnèse. Vient ensuite une période dominée par le vainqueur du conflit, Sparte. Mais la domination de la belliqueuse cité péloponnésienne ne dure que quelques décennies. Son ancien allié, Thèbes, prend son essor économique et acquiert une place de plus en prépondérante. Alors qu'elle veut restaurer la ligue béotienne à son profit, elle se heurte au refus de Sparte et de son roi Agésilas II. Une expédition est envoyée de Laconie pour châtier les prétentieux Thébains. La marche du stratège Cléombrote fait appel à la ruse. Plutôt que prendre la route attendue, les soldats se fraient un chemin à travers les hautes collines entourant la cité ennemie et fondent sur la forteresse de Creusis.

Mais Epaminondas, l'un des membres du conseil gouvernemental de Thèbes, garde son sang-froid. Il propose un plan à ses pairs : plutôt que d'aller attaquer les envahisseurs dans une place fortifiée, où ils pourront résister aisément, mieux vaut attirer les Spartiates dans un combat en rase campagne, là où ils sont réputés être invincibles, et adopter une formation tactique inédite, permettant d'envisager une victoire contre les soldats les plus craints de l'Hellade. Le combat s'engage comme l'a prévu le stratège. L'armée de Cléombrote vient assaillir la formation thébaine placée à la sortie de la ville. Le premier assaut de la cavalerie est repoussé avec décision par les défenseurs. Puis, alors que la charge spartiate s'enclenche et tente de tourner l'adversaire, Epaminondas lance sa riposte.

L'ordre tactique à vocation défensive revêt ici une importance particulière. La charge hoplitique avait tendance à se déplacer vers la gauche, en raison de l'équipement et de la position des soldats, qui tiennent leur bouclier et le bras de leur voisin de droite avec la main gauche et leur arme de la main droite. Pour éviter cela, les formations grecques avaient pour habitude de former un front rectiligne d'une douzaine de rangs réguliers et de placer leurs plus fortes unités sur la droite, pour qu'elles convergent vers le centre. Epaminondas change totalement cette coutume en massant sur sa gauche une phalange d'une cinquantaine de rangées, beaucoup plus puissante. Il dégarnit de même son centre et sa droite, qui ont pour consigne de « Rompre » le combat qu'elles engagent de manière inégale. L'offensive de Sparte suit tous procédés traditionnels de l'affrontement. Mais alors que Cléombrote pense enfonce l'armée de Thèbes au centre et sur la droite, Epaminondas lance sa riposte. Grâce à la force d'inertie de ses cinquante rangées, il enfonce ave

c aisance les rangs spartiates sur leur gauche, là où sont placés officiers et soldats d'élite.

L'armée spartiate est décimée et perd de nombreux soldats de valeur, dont Cléombrote. C'est la fin de l'hégémonie lacédémonienne.

Moyen-âge : Bataille de Bouvines, 27 juillet 1214[452] : Le célèbre affrontement de Bouvines est l'épisode final d'une complexe lutte d'influence au sein des monarchies féodales européennes, qu'il serait long et inadéquat de résumer ici. Elle met aux prises le roi de France Philippe Auguste, dont le règne a jusque-là été marqué par d'étonnantes conquêtes et la consolidation du pouvoir royal sur l'ensemble des fiefs et duchés jusque-là fièrement indépendants, à une coalition hétéroclite de ses ennemis. Autour de l'empereur germanique Otton IV se sont en effet rassemblés Jean sans Terre et la quasi-totalité des princes flamands et hollandais. La force cumulée de cette triple entente nordique a de quoi impressionner et peu sont ceux qui escomptent une victoire française.

Les ennemis du roi de France décident d'envahir son territoire en deux endroits différents. Jean sans Terre devra mener campagne depuis le sud, tandis qu'Otton pénétrera par le nord et les Flandres. Mais l'armée anglaise débarquée à La Rochelle est rapidement défaite à la bataille de la Roche aux Moines et l'armée du dauphin peut revenir à temps pour participer à la défense du théâtre de guerre flamand. Philippe prend position aux alentours de Valenciennes, puis entre en territoire ennemi et s'installe à Tournai. Il souhaite empêcher la jonction des forces des coalisés, mais sa manœuvre est déjouée par Otton. Placé en infériorité numérique, le roi décide sagement de se replier vers Lille.

Otton se lance à ses trousses, mais Philippe a prévu une manœuvre audacieuse. Reculant lentement, il laisse l'empereur le rattraper et s'arrange pour que la rencontre ait lieu à Bouvines, dans un endroit particulièrement impropre à la défense. C'est là que le roi a décidé de brusquement se retourner et de passer à l'offensive. Le village est traversé par la Marche, une petite rivière, et n'est doté que d'une unique passerelle. Le chemin vers ce pont a la forme d'un véritable entonnoir, et est bordé par des marais. L'armée bien plus nombreuse d'Otton ne peut donc se déployer entièrement et pâtit indéniablement du choix des stratèges français pour livrer bataille (touche stratégique « Rompre » et « Tromper »). La tactique française, qui se résume à une attaque générale d'un adversaire engoncée dans une position

[452] Georges Duby, *Le Dimanche de Bouvines*, Paris, Gallimard, 1985.

inconfortable, n'a rien de particulièrement indirecte. Mais elle bénéficie à plein de la préparation stratégique remarquable pilotée par Philippe Auguste et ses barons (touche tactique « Attaquer »). Le combat est furieux et se termine par la fuite de l'empereur et la capture des principaux nobles flamands, ainsi que de Guillaume Longuépée, commandant du détachement anglais. Le roi de France triomphe et consolide ses conquêtes durablement.

Moderne : Bataille de la Moskova, 7 septembre 1812 : La décision de livrer bataille à Napoléon devant Moscou fit débat dans le conseil de guerre réuni par Alexandre Ier de Russie avant la bataille. Il était évident que la stratégie russe initiée par Barclay de Tolly, un vaste mouvement de retrait devant l'immense armée réunie par l'empereur des Français, était celle de l'évitement et du refus de combattre. On espérait ainsi jouer sur l'avancée affaiblissante, qui réduirait les six cents mille soldats à une force plus modeste, à laquelle les armées russes pourraient se mesurer. Mais Alexandre, et avec lui toute une partie des généraux, comme Bagration, ne pouvait abandonner la « troisième Rome » sans livrer combat et brûlait de voir Napoléon défait. Après la prise de Smolensk, il révoque donc Barclay et nomme à sa place Mikhaïl Koutouzov, qu'il charge d'empêcher l'entrée des Français dans la ville.

Koutouzov prend bien soin de laisser venir à lui la Grande Armée et ne cherche pas un choc frontal. Il se retire prudemment jusqu'aux environs de Mojaïsk et prend position autour de la ville, qui barre le chemin de Moscou à environ cent quinze kilomètres de celle-ci (touche stratégique « Rompre », « Se Dégager », « Fatiguer »)[453]. Le calcul se révèle judicieux. L'armée impériale, qui compte des régiments de tous les pays alliés ou soumis à Napoléon, ne peut aligner que cent trente mille hommes, auxquels s'opposent cent vingt mille Russes. L'affrontement se ferait à forces égales. Koutouzov choisit une défense passive et se cramponne à sa position. Le 6 septembre, les Français sont disposés en ordre de bataille et commencent la préparation d'artillerie. La première charge est menée le lendemain matin dès 6 h par le maréchal Davout. La résistance des Russes étonne, car ils se sont jusque-là contentés de refuser tout engagement. Les combats sont acharnés et les positions du vaste

[453] Il est probable que Koutouzov n'ait pas cru à la pertinence d'une bataille rangée, en tout cas pas pour vaincre pour Napoléon. Une fois la retraite engagée, il déclarait, selon Clausewitz, à qui voulait l'entendre qu'il n'était nullement besoin d'engager l'ennemi pour voir son armée détruite. Sa formule de prédilection, prononcée en français, aurait été « Tout cela fondra sans moi ! ». Mais telle était la mission pour laquelle il avait été nommé par le tsar. Voir *La Campagne de 1812 en Russie*, Bruxelles, Complexe, 2005, p.172.

champ de bataille sont conquises et reconquises plusieurs fois par les deux armées (touche tactique « Parer »).

À la mi-journée, Koutouzov a pourtant compris que son armée ne pourrait abattre la force d'invasion française. Il se retire derrière une ligne de crête située à l'est et abandonne le combat et la route de Moscou à Napoléon. L'empereur est persuadé que le combat reprendra au matin, mais, à l'aurore, il constate que son ennemi fait défaut. Il dispose et plusieurs divisions intactes mais refuse de les user en vain alors que l'adversaire a perdu une partie importante de son potentiel. L'armée française perd près de trente mille soldats, dont sept milles tués. C'est indéniablement une victoire pour elle, qui n'est en rien « pyrrhique ». Il lui reste de nombreuses forces, qui auront encore besoin de l'incendie de Moscou, de toute la rigueur de l'hiver russe et du harcèlement des cosaques pour être détruites. Il est néanmoins certain que la résistance pugnace des Russes sur la Moskova participa à affaiblir leur ennemi, même si cela ne semble pas avoir été le plan initial. Le talent et la prudence de Koutouzov permirent cependant de faire de cette défaite tactique une débâcle et donc de la transformer en un succès stratégique partiel.

Monde contemporain : El-Alamein, 1er – 27 juillet 1942[454] : La situation est bien résumée par Churchill : « Nos forces étaient supérieures à celles de l'Axe. Nous avions plus de 100 000 hommes, eux moins de 90 000. Notre artillerie était plus forte dans une proportion de trois contre un, de même que pour les chars, et nous avions en ligne de nouveaux obusiers. Malgré cela, Tobrouk est tombé au bout d'une petite journée de combat. C'est un désastre. Nous nous sommes ensuite repliés jusqu'à Marsa-Matruh, mettant 190 km de désert entre notre 8e armée et les forces ennemies. À peine cinq jours plus tard, les Germano-Italiens arrivaient devant notre nouvelle position, et il nous faut décrocher, pénétrer toujours plus en Égypte, reculer encore. El-Alamein devra être tenu jusqu'à la mort »[455]. L'offensive allemande de l'Afrika Korps tente d'enfoncer la ligne de défense établie par les Britanniques à seulement une centaine de kilomètres d'Alexandrie, mais butte sur la résistance de

[454] Une seconde offensive sera menée par Rommel en novembre sur El-Alamein. Certains considèrent qu'il n'y qu'une bataille, du 1er juillet au 23 novembre, date de l'arrêt définitif de l'offensive allemande.
[455] Cité dans Dominique Lormier, *La Bataille de Bir-Hakeim, une résistance héroïque*, Paris, Calmann-Lévy, 2009.

Montgomery. L'offensive allemande connaît là sa plus grande extension et Rommel rencontre de graves problèmes de ravitaillement qui l'empêchent d'avoir la même force d'impact que dans les affrontements précédents[456]. La décision britannique est doublement judicieuse. En se retirant sur les « 190 km » dont parle Churchill, elle aggrave immanquablement les effets de l'avancée affaiblissante (touche stratégique « Se Dégager »). Sur le plan tactique, la meilleure défense de la position d'El-Alamein, plus solide et plus facile à réapprovisionner, permet de supporter pour la première fois la « guerre foudroyante » allemande (touches tactiques « Parer », ainsi que « Menacer », avec quelques raids aéronavals sur la ligne de ravitaillement, notamment à Tobrouk).

Asie Antérieure : Bataille des Dervénakia, 23 juillet - 8 août 1822[457] : La révolte des Grecs, sous domination ottomane depuis le milieu du XVe siècle, commence en 1821. Partis du Péloponnèse, les se rendent rapidement maîtres de la péninsule, mais buttent sur les forteresses les mieux gardées. Parmi elles, la citadelle du port de Nauplie peut être ravitaillée par la mer et tient bon jusqu'à l'arrivée d'une armée de secours. Commandée par Dramali Pacha, elle débarque dans le port et entreprend immédiatement le rétablissement de l'ordre dans la province révoltée. Conscient de leur infériorité, les « klephtes » prennent la fuite et se retranchent dans la forteresse de Larissa, située au cœur de la plaine d'Argos. L'endroit est très marécageux et interdit toute poursuite à la cavalerie ottomane (touche stratégique « Rompre » et « Se Garder »).

Leur but n'est pas la défense de la ville et de sa citadelle en eux-mêmes, mais d'épuiser la troupe turque, coupée de son point de ravitaillement et isolée dans l'Argolide. Les assiégés, qui manquent de tout, font l'impossible pour montrer à Dramali qu'ils peuvent tenir aussi longtemps que bon leur semble. L'épisode du repas plantureux offert à un négociateur introduit dans la forteresse est resté, au demeurant, comme un sommet de rouerie et de roublardise néohellénique. Le plan fonctionne à la perfection. Au bout de quelques jours, affaiblie par la chaleur torride et l'air pestilentiel des marais entourant la ville assiégée, la

[456] Voir sur ce point les carnets de Rommel lui-même, *La Guerre sans haine,* Paris, Presses de la Cité, 1962, p.267-270.
[457] Douglas Dakin, *The Greek Struggle for Independence, 1821-1833*, Berkeley, University of California Press, 1973 (chapter 3, "The Campaigns of 1822 & 1823").

troupe de Dramali est épuisée et affamée. Elle n'a pas reçu la nourriture escomptée en raison du harcèlement effectué par Théodoros Kolokotronis depuis les montagnes environnantes (touche tactique « Fatiguer » combinée à des opérations ponctuelles utilisant les actions « Surprendre » et « Rompre »).

Le 29 juillet, Kolokotronis délivre une partie des assiégés lors un raid plus important, effectué grâce au renfort de volontaires arrivés du reste de la Grèce. Le 2 août, les forces additionnées des secours et des échappés de la citadelle délivrent les derniers prisonniers de Larissa. Le siège de la ville est devenu inutile et la retraite de Dramali commence le 5. Sa troupe n'a pas été vaincue, mais elle est devenue vulnérable en raison des très mauvaises conditions du siège. Alors qu'elle tente de franchir l'isthme de Corinthe pour regagner le territoire ottoman, elle est prise au piège dans le défilé d'Agios Sostis. La cavalerie est totalement détruite. Dramali tente de fuir avec l'infanterie par un autre chemin, mais subit le même sort. Le général parvient finalement à se dérober en abandonnant les bagages de l'armée. La Porte, qui doit faire face la même année à la révolte d'Ali Pacha ne dispose plus de soldats pour mener campagne dans le Péloponnèse. Elle devra attendre 1825 pour reconstituer une force suffisante pour une nouvelle campagne. Tout le temps était donné aux Grecs pour consolider leur jeune État et aller chercher le soutien des autres États européens.

Chine : Bataille de Ningyuan, 26-28 septembre 1626 : Après l'unification des tribus mandchoues, le premier empereur de la dynastie Qing, Nurhachi, s'attelle à la conquête de la Chine. Subissant une série de cuisantes défaites dans le Grand Nord, les généraux chinois de la dynastie Ming décident de se replier derrière la Grande Muraille (touche stratégique « Se Garder »). Nurhachi profite de cette aubaine pour avancer à toutes enjambées vers le cœur de la Chine. Mais il trouve sur sa route le poste avancé de Ningyuan, commandé par le talentueux stratège Yuan Chonghuan.

Passant immédiatement à l'attaque, le chef de guerre mandchou se heurte à l'excellente défense mise en place par Yuan (touche tactique « Parer »). Celui-ci excelle dans l'art de l'artillerie et a décrété la mise à mort de tous les déserteurs. Il réussit à repousser les assauts des guerriers nomades. Blessé par un tir de bombarde, Nurhachi ordonne la retraite. Mais, loin de ses bases, son armée est extrêmement vulnérable à la contre-attaque chinoise. Son armée est mise en déroute (touche tactique « Poursuivre »). Il meurt de ses blessures

quelques jours plus tard.

Bien qu'elle n'ait pas empêché la conquête mandchoue vingt ans plus tard, la bataille de Ningyuan est le dernier fait d'armes notable de la dynastie Ming. Mais empêtrés dans ses querelles de cour, ses derniers empereurs ne font preuve d'aucune constance dans leur lutte contre l'envahisseur. Vertement critiqué, Yuan est démis de ses fonctions à son retour dans la capitale, avant d'être réhabilité et enfin exécuté en 1630. Pékin tombera une quinzaine d'années plus tard.

Monde tribal : Bataille d'Ohaeawai, 1845 : Lors de la Première Guerre maorie, les Anglais ne rencontrent pas de véritable résistance à leur progression dans les terres de ces tribus polynésiennes installées sur l'archipel de la Nouvelle-Zélande. Comprenant leur infériorité face à l'envahisseur, les chefs maoris ordonnent aux guerriers de se retirer vers les places fortes, les Pā (sorte de villages fortifiés installés sur les hauteurs de collines fertiles, que l'on peut rapprocher de l'oppidum gaulois). Après une série d'assauts meurtriers et infructueux, pourtant menés à l'aide d'un canon pris sur un navire, les soldats du lieutenant-colonel Despard ne purent entamer l'ouvrage défensif. L'attaque générale décidée après deux jours de pilonnage n'apporte pas plus de résultats. Dans ce premier affrontement, les Britanniques ne furent pas en mesure de s'emparer d'un territoire dont ils avaient mésestimé la capacité de résistance[458]. Il faudra des moyens beaucoup plus importants pour venir à bout de ce peuple considéré comme « sauvage », mais rompu aux manœuvres militaires par les guerres incessantes entre tribus maories.

. Auteurs : Frédéric II *Instructions militaires à ses généraux* : « Si une armée prussienne est inférieure à celle de l'ennemi, il ne faut pas pour cela désespérer de le vaincre ; la disposition du général suppléera au nombre. Une armée faible choisira un pays coupé et montagneux, où le terrain soit resserré, de sorte que le nombre supérieur de l'ennemi, lorsqu'il ne pourra pas dépasser vos ailes, lui deviendra inutile et quelquefois même à charge »[459].

---

[458] Michael Barthorp, *To face the daring Māori,* Hodder and Stoughton, 1979 ; James Belich, *The New Zealand wars*. Penguin, 1988 ; Tom Brooking, *Milestones - Turning Points in New Zealand History*. Mills Publications, 1988.

[459] Cité par Gérard Chaliand, *Anthologie de la stratégie mondiale*, p.701.

Végèce, *Instructions Militaires* : « On ne peut se refuser au combat sans diminuer la confiance de ses troupes, ne sans augmenter celle de l'ennemi : cependant, comme on se retrouve souvent obligé de prendre ce parti, il est bon de savoir les moyens de le prendre avec sûreté. Faites d'abord que votre armée n'attribue pas votre retraite à la crainte d'en venir aux mains ; faites-lui croire que vous vous retirez pour tendre des embûches à l'ennemi, au cas qu'il vous poursuive, ou pour l'attirer dans une position plus précautionnée »[460].

. **Corruption :** Trafalgar, 21 octobre 1805 : Après une invraisemblable course entre l'Espagne, la France et les Antilles et le golfe de Gascogne, pendant laquelle Villeneuve tente d'échapper à la pression exercée sur lui par Nelson (mouvements stratégiques « Parer », « Esquiver », « Rompre » de nature parfaitement indirecte) les deux flottes se retrouvent dans le sud de l'Espagne. Villeneuve a manqué sa jonction avec l'amiral Allemand, qui effectue le voyage inverse, de Cadix à Brest, en même temps que lui. Il se retrouve seul et pris au piège dans le port espagnol et décide de forcer nouveau le barrage maintenu par son rival à quelques miles des côtes. Il obéit ne cela aux ordres de Napoléon, qui lui a intimé de se rendre à Brest par tous les moyens, afin de permettre à sa troupe de pouvoir débarquer en Angleterre. Mais cette fois-ci, Villeneuve, dont la flotte est éprouvée par les mouvements incessants, est repérée par les éclaireurs anglais. Bien qu'il soit en légère infériorité numérique, Nelson décide d'attaquer. La stratégie de fuite de la flotte française a échoué.

La manœuvre anglaise, dont dépend l'indépendance du royaume, est exécutée avec *maestria*. Dérogeant aux usages du XVIIIe siècle, qui voulaient que les deux flottes se rangent côte à côte et s'affrontent en deux longues lignes parallèles, la colonne anglaise percute les vaisseaux français et espagnols sur le flanc. Elle profite du vent, qu'elle a en poupe, pour donner à cette manœuvre indirecte toute le plus de puissance possible (touches « Surprendre » et « Forcer »).

À bord du navire amiral, le *Victory*, le commandant anglais avait prévu quelques jours avant le choc que l'issue serait favorable et que l'ennemi ne saurait répondre à cette inhabituelle agression : « Il faut faire la part du hasard, rien n'est moins assuré que dans une bataille navale, où un boulet emportera le mât et des rangées d'amis autant que d'ennemis ; mais j'attends avec confiance une victoire avant que l'avant-garde de l'ennemi ait pu se porter au secours de son arrière et qu'alors la plupart des bâtiments de la flotte britannique soient

[460] Cité par Gérard Chaliand, *Anthologie de la stratégie mondiale*, p. 197-198.

prêts à recevoir leurs vingt bâtiments de ligne ou à les poursuivre au cas où ils tenteraient de fuir. Si l'avant-garde ennemie vire de bord, les navires capturés devront venir sous le vent de la flotte britannique ; si l'ennemi vire le vent arrière, les navires britanniques devront se placer entre l'ennemi et les vaisseaux britanniques désemparés et les bâtiments capturés ; et si l'ennemi alors approche, je n'ai aucune crainte quant au résultat »[461].

La flotte rassemblée par Napoléon est détruite et son projet d'invasion de l'Angleterre tourne court. Le talent stratégique et tactique de l'Angleterre, et en particulier de l'amiral Nelson, a empêché l'invasion de l'île, qui aurait marqué la victoire de la France dans le long conflit des guerres de la Révolution et de l'Empire. Trafalgar marque ainsi une double faillite : celle de la tactique navale de la France, encore enfermée dans les dogmes du siècle précédent et celle de la stratégie maritime de Napoléon, qui a fait fi des conditions et a ordonné une jonction impossible, précipitant et aggravant le résultat du combat.

[461] Horatio Nelson, *Le Mémorandum de Trafalgar*, in Gérard Chaliand, *Anthologie de Stratégie Mondiale*, op. cit., p.781.

14) Stratégie Défensive Indirecte – Tactique Défensive indirecte

. Description : Lorsque l'ennemi attaque, il est possible, comme nous venons de le voir, de lui laisser l'initiative, afin que l'attaque exerce son effet désorganisateur et rende la défense plus aisée. Cependant, pour faire face à l'ennemi, il n'est parfois pas suffisant d'attendre le point maximal de l'avancée affaiblissante et de s'arc-bouter sur une solide position pour contrecarrer son offensive. Il peut être nécessaire d'utiliser, en sus de l'approche stratégique indirecte, des tactiques neutralisant la puissance de l'ennemi. Ainsi, le coup envoyé par l'ennemi, en plus d'être porté depuis une position inconfortable, est encore amolli par l'absorption maîtrisée que j'en fais. La double méthode indirecte choisie pour résister à l'ennemi a donc pour effet de réduire à presque rien les dégâts causés par les assauts les plus effrénés et les chocs les plus violents. En outre, une fois l'attaque amortie par ce redoublement de procédés indirects, l'armée ennemie atteint des niveaux de désorganisation extrêmes, liés à la stupeur d'avoir si peu endommagé son antagoniste, malgré une dépense d'énergie importante. La contre-attaque consécutive à ce genre d'enchaînement peut ainsi être extraordinairement meurtrière. Cela explique que les grandes offensives illustrant l'illustrant aient non seulement été des échecs, mais ont en plus été suivis de véritables déroutes que nul n'aurait imaginé quelques heures avant le combat. C'est précisément le cas de figure que l'escrime a nommé « riposte composée », additionnant les effets du retrait et d'une contre-attaque évitant le coup de l'adversaire.

. Pourquoi choisir ce mode ? : Les risques encourus, s'ils sont parfois limités par la possibilité de fuite et de retrait offerte par la stratégie indirecte, restent néanmoins important. Tout échec tactique pouvant mettre à mal la possibilité de poursuivre l'effort. C'est donc un mode d'urgence et de disette, utilisé par les armées surprises ou bien celles placées dans une infériorité numérique évidente. Il permet ainsi d'atteindre deux types d'objectifs distincts : ou bien l'affaiblissement progressif de l'ennemi grâce à une succession de mouvements et d'engagements de ce type ; ou bien l'anéantissement d'une offensive disproportionnée de l'ennemie par rapport à ses moyens, à laquelle il est cependant impossible de faire face frontalement. Il paraît donc clairement que ce type de stratégie convient à des groupes

belligérants dont le centre de gravité est indéfiniment déplaçable ou totalement inatteignable, opposée à une armée à laquelle l'occupation du théâtre de guerre est en elle-même un facteur d'affaiblissement. Ce facteur peut être soit physique (froid, faim, maladie), soit moral (occupation impopulaire, perte du soutien des alliés et des neutres, lassitude des combattants et des responsables politiques). Ainsi, en rendant la décision impossible à atteindre, l'armée combinant les deux approches indirectes défensives ne perd pas et, par là, se rapproche de la victoire, comme l'a bien noté Raymond Aron. L'ennemi, perdant chaque jour un peu plus de sa vigueur, atteint peu à peu le point où il sera trop faible pour lutter. L'abandon ou la défaite seront alors inéluctables.

. Touches privilégiées : Les touches utilisées sont majoritairement « Esquiver », « Rompre » et « Fatiguer », tant au niveau tactique que stratégique. L'objectif étant de ne jamais être en position de perdre l'ensemble de ses forces dans la bataille. Ce mode n'est évidemment pas incompatible avec des engagements mineurs dans le genre de l'embuscade, mais son effet majeur est atteint précisément en refusant le combat et en laissant l'entropie de l'offensive faire son effet par elle-même.

. Exemples historiques : Antiquité : Défense du camp romain dans le val d'Estine (situé aujourd'hui dans le Hainaut belge), -54 : Alors qu'il de maintenir le joug romain en Gaule Belgique, César doit faire face à un changement de direction subit des Nerviens, une tribu hostile qu'il souhaitait soumettre par la force. Pour compenser son infériorité numérique, il décide de mettre un en place un stratagème : faire en sorte que l'ennemi se persuade d'être en situation de supériorité écrasante et qu'ainsi il choisisse de partir à l'assaut avec la plus grande désinvolture. Pour cela, César fait rétrécir au maximum la taille du camp, pour renforcer l'impression de supériorité de ses effectifs chez l'ennemi, et donne tous les signaux de l'impréparation et de la peur. Dès les premiers chocs de cavalerie, il ordonne à ses soldats de simuler la fuite et la panique. Les Gaulois partent alors à l'assaut des remparts du camp en ordre dispersé, sûrs de pouvoir l'emporter avec aisance. C'est ce moment, celui de la désorganisation maximum du dispositif ennemi, que César choisit pour effectuer une sortie par toutes les portes du camp. Totalement pris au dépourvu, les guerriers gaulois ne sont pas en mesure d'adopter une quelconque formation défensive. Ils fuient le champ de bataille dans le plus grand désordre et sont mis en déroute par la contre-attaque romaine. De nombreux

hommes sont tués dans la fuite, et un grand nombre abandonne armes et bagages. La puissance de cette puissante tribu de la Gaule Belgique est détruite. La ruse de César, fondé sur une manipulation du principe d'information, conduit à la désorganisation du camp ennemi est permise par le savoir-faire romain en matière de technique défensive et à la parfaite discipline des troupes romaines[462].

Moyen-âge : Cavadonga, printemps 722 : La conquête arabe de la péninsule ibérique, déjà évoquée au mode n° 6 avec la bataille du Guadalete de 711, fut dans un premier temps intégrale et ne laissait aucun espace de liberté et d'indépendance aux anciens sujets du royaume wisigoth. Ce n'est qu'une dizaine plus tard que les conquis relevèrent la tête. Pour cela, ils durent mettre au point un mode de défense totalement nouveau, qui n'emprunterait plus du tout les tactiques éculées du régime militaire des Wisigoths, fondées sur la défense directe d'une masse d'hommes en armure.

La prise de possession du royaume de Rodéric fut aisée. Une fois les compagnons du roi défaits à Guadalete, la force expéditionnaire de Tariq ibn Ziyad avait toute latitude pour soumettre des villes et des provinces laissées sans défense. Mais il ne peut compter que sur vingt mille hommes, pour une population d'environ quatre millions d'Hispaniques. Des régions entières sont délaissées, comme le nord-ouest, pauvre et peu peuplé. C'est là qu'a lieu la première révolte d'envergure, menée par Pélage le Conquérant, fondateur du royaume des Asturies. Lorsque les Arabes se présentent pour rétablir leur autorité, le nouveau roi sait qu'il ne sert à rien de se dresser devant les troupes. Plus mobiles, mieux commandées, elles anéantiraient toute l'armée au premier choc. Plutôt que de « Parer », Pélage fuit dans la cordillère cantabrique (touche stratégique « Rompre ») et trouve refuge dans les endroits les plus inaccessibles, comme la grotte de Cavadonga, où ont été aménagées des habitations troglodytes (tactique fondée sur un une combinaison « Rompre », « Se Garder », « Dégager » et ultimement « Parer »). L'épisode est mal connu, mais est rapporté par les chroniques chrétiennes et arabes[463]. Le résultat ne laisse pourtant aucun doute. L'armée arabe abandonne le combat sans avoir jamais réussi à détruire l'armée des « partisans ». Les Asturies et la

[462] Voir *Guerre des Gaules,* Livre V, paragraphe 49 à 51
[463] Chronique d'Albelda et et Chronique d'Al-Maqqari.

Cantabrie deviennent indépendantes *de facto* et seront le noyau de la Reconquista.

Moderne : Ouverture des écluses de Muyden, 20 juin 1672[464] : La guerre de Hollande, menée de 1672 à 1678 par les armées de Louis XIV, n'avait pas commencé depuis deux mois que les Français se trouvaient aux portes d'Amsterdam, plus grande ville du pays et centre économique majeur de leur nation et de leur empire. Une puissante flotte franco-anglaise, commandée par l'amiral d'Estrée, avait déjà été repoussée *in extremis* par l'audace de Ryuter et sauvée une première fois Amsterdam. Voir Louis pénétrer en grand triomphe dans son enceinte signifierait perdre la guerre et voir le culte catholique rétabli, les protestants pourchassés. Devant la mesure du péril, les défenseurs, menés par Guillaume d'Orange, décident de sacrifier les coûteuses installations qui ont permis de gagner progressivement quelques kilomètres carrés autour du port. Le 16 juin, après avoir proposé une dernière offre de paix aux émissaires du Roi-Soleil immédiatement refusée par Versailles, la décision est prise. La rupture des digues apparaît comme la seule solution pour empêcher l'avance française. Des dizaines de kilomètres carrés sont noyés et bloquent la petite péninsule où se trouve la ville. L'armée française s'embourbe à quelques dizaines de lieues de son objectif. Le temps pour Guillaume d'Orange de se débarrasser des frères de Witt, jugés trop conciliants avec la France, et de nouer l'alliance autrichienne, qui empêche les Français de se focaliser sur Amsterdam. La ville est sauvée grâce à ce stratagème, qui permit de « Rompre » et d'« Esquiver » non pas en se réfugiant derrière un obstacle naturel, mais en faisant surgir un devant les soldats français médusés et bel et bien pétrifiés.

Monde contemporain : Opération de nettoyage de la guérilla castriste à Cuba, 6 mai – 7 août 1957 : Les troupes castristes, au nombre de quatre-vingt-deux guérilleros, débarquent à Cuba dans des conditions rocambolesques. Elles ont fait le voyage à bord d'un yacht acheté à un plaisancier américain alors que Fidel et sa bande sont en exil au Mexique. Depuis le port de Tuxpan, ils traversent pendant plusieurs jours la mer des Caraïbes, dans des conditions épouvantables. Leur accostage se fait dans les pires conditions. Leur bateau est repéré par la

[464] John A. Lynn, *The Wars of Louis XIV*, op. cit., p.113-118.

marine cubaine et doit mouiller à un autre endroit que prévu. La compagnie échoue dans un marais de mangroves, où elle manque de se noyer. Mais tous les membres de l'équipage parviennent à gagner la montagne de la Sierra Maestra, située au sud-est de l'île, où les attendent quelques maigres renforts.

La stratégie de Fidel Castro et Ernesto Guevara est simple. Il s'agit pour le moment d'utiliser les touches « Rompre » et « Esquiver », le temps d'aménager quelques installations dans la forêt tropicale et de se gagner la sympathie des paysans. Le pouvoir du dictateur militaire Fulgencio Batista est alors très fragile. Le pays est plongé dans une grave crise économique et politique. Le pouvoir est d'ores et déjà chancelant et la guérilla communiste a réussi à constituer un programme séduisant pour les déshérités cubains. La première action militaire a lieu fin janvier. Les tentatives gouvernementales de capture ou de destruction échouent toutes les unes après les autres. Voilà comment Guevara relate l'un de ces épisodes : « Fidel donna aussitôt l'ordre d'évacuer les lieux et d'occuper un autre point, d'où l'on pourrait avoir des vues sur les chemins de la zone, car on ne savait pas ce qui allait se passer. Vers 4 heures de l'après-midi, Luis Crespo et Universo Sanchez étaient en train de surveiller les chemins, quand Universo repéra à l'embranchement de celui qui monte de Las Vegas une nombreuse troupe de soldats qui se préparaient à occuper le terrain. Il fallait courir en toute hâte pour atteindre le flanc de la colline et passer de l'autre côté avant que les troupes nous barrent le passage. Rien de difficile, étant donné que nous avions vu l'ennemi à temps. [...] Nous mîmes dix longues journées à regagner la maison d'Epifanio, ce qui ne représentait guère plus d'une journée de marche normale. Nous avions convenu d'une rencontre, mais il n'y eut pas moyen d'être au rendez-vous. Le cercle des soldats dans le secteur, notre incapacité à progresser rapidement, nous empêcha d'arriver avant le 1er mars au foyer hospitalier d'Epifanio Diaz. Diverses choses s'étaient passées, dont avaient déjà connaissance les habitants de la maison : le groupe de dix-huit hommes de Fidel s'était scindé en deux, pour avoir cru, par erreur, qu'il allait être attaqué de nouveau par les gardes, au lieu-dit Altos de Merino. Douze hommes avaient continué la route avec Fidel, et six avec Ciro Frias. Puis Ciro Frias était tombé dans une embuscade, dont il était sorti indemne. Avec tout son groupe, aisément reformé dans les environs »[465].

[465] Ernest Guevara, *Ecrits I, Souvenirs de la Guerre Révolutionnaire*, Paris, Maspero, 1967, p.73-75.

Peu à peu, l'« armée » castriste commence toutefois à s'organiser et à infliger de plus importantes pertes aux loyalistes. Après six mois d'opérations surprises, d'embuscades et d'interviews données à divers journalistes internationaux, où Fidel montre un sens aigu de la mise en scène, le pouvoir de La Havane décide de se débarrasser de la rébellion communiste. Une offensive de grande ampleur est lancée dans les hauteurs de la Sierra, où les guérilleros ont installé leur base. L'offensive commence le 6 mai, avec l'offensive de Pino del Agua. Mais les troupes castristes ont eu vent de l'attaque et se replient en bon ordre. Elles ont pour ordre de n'accepter aucun combat et de ne répliquer que dans les situations les plus favorables. L'important est de survivre et ainsi de montrer l'enracinement du mouvement et l'inefficacité du gouvernement. Les combats d'El Jigue et de Santo Domingo sont particulièrement périlleux, mais les rebelles trouvent refuge tout en haut du massif.

Dans ses manifestes, Guevara a toujours souligné l'importance de la furtivité des combattants de la révolution. Dans son opuscule plus théorique *La Guerre de guérilla, une méthode*, paru en 1963, il soulignera qu'« il y a trois conditions pour qu'une guérilla survive [...] : mobilité constante, vigilance constante, méfiance constante »[466]. Ses hommes ont donc toujours su refuser le combat. Dans la Sierra Maestra, les soldats loyalistes ne parviennent à aucun moment à inquiéter ni à prendre au piège leurs adversaires, qui disposent en outre du soutien de la population (touches tactiques « Rompre », « Esquiver », « Dégager » et très modérément « Riposter »). Après trois mois de poursuite dans la jungle escarpée, le gouvernement annonce que les opérations cessent. Il a perdu toute crédibilité auprès de la population. La contre-offensive castriste peut commencer.

Asie Antérieure : Bataille de la Sakarya, 14 aout – 13 septembre 1921 : Point culminant de l'offensive hellénique lors de la guerre gréco-turque, Mustapha Kemal est confronté à la tentative plus déterminée visant à détruire définitivement l'armée et le gouvernement de la république d'Ankara. Après leur cuisante défaite à bataille d'Afyonkarahisar-Eskişehir, en juillet, les troupes turques sont quasiment encerclées dans leur camp et ne tiennent plus que la route menant à leur capitale. Les Grecs lancent, depuis le lieu de leur dernière victoire une

[466] Cité dans *Ecrits I*, op. cit., p.225.

expédition loin de ses bases pour écraser la résistance de son adversaire.

Mais les soldats turcs, conscients de leur infériorité tactique, mais aussi de la faiblesse des lignes de communication grecques, saisissent que la résistance à tout crin n'est qu'une posture néfaste. Le dilemme qui se pose à l'état-major de Mustapha Kemal, que l'on peut voir comme la délibération pour le choix entre deux modes stratégico-tactiques et leurs conséquences politiques, se résume à l'alternative suivante : ou bien combattre et défendre la position d'Eskişehir grâce à un honorable mode Stratégie Défensive Directe, Tactique Défensive Directe ; ou bien prendre le risque d'abandonner de vastes territoires, ainsi que ses habitants, à l'ennemi, pour l'entraîner dans une offensive effrénée qui le déséquilibrerait, grâce à une manœuvre relevant du mode Stratégie Défensive Indirecte, Tactique Défensive Indirecte.

Voici comment Benoist-Méchin rapporte le conseil de guerre où fut prise la périlleuse décision d'évacuer la position : « Si l'armée turque se cramponnait à Eskişehir, elle serait encerclée, capturée et anéantie. Ce désastre équivaudrait à la perte de la guerre. Les populations abandonnées aux Grecs ne seraient plus jamais libérées, et la Turquie devrait renoncer à son indépendance. 'Evacuez Eskişehir ! dit-il [...] d'un ton bref. Donnez l'ordre de battre en retraite sur toute la ligne. Reculez de trois cents kilomètres jusqu'à la Sakarya, et préparez-y de nouvelles positions couvrant [Ankara]. Cela distendra les lignes de communication de l'ennemi et raccourcira d'autant les nôtres. De plus, cela nous donnera le répit nécessaire pour regrouper nos force »[467].

Ainsi redéployées, les kémalistes opposent plus de résistances aux assauts des Hellènes et peuvent aisément harceler les arrières de l'armée de Papoulas, épuisée et mise en échec. Après avoir constaté l'échec de leur manœuvre trop ambitieuse, les Grecs reprennent position sur la ligne Afyonkarahisar-Eskişehir[468]. Ils ont échoué à vaincre leur adversaire au moment du point culminant de leur attaque et vont devoir à présent faire face à la contre-attaque d'une armée turque au comble de l'enthousiasme.

Chine : Bataille du Bạch Đằng, 939 : L'actuel Vietnam fut occupé pendant dix siècles par la

[467] Jacques Benoist-Méchin, *Mustapha Kemal*, Paris, Albin Michel, 1954, p. 263.
[468] Orientée Nord-sud, elle protège les possessions grecques d'Asie Mineure à environs 250km des côtes égéennes.

Chine impériale. En 907, à la mort du dernier empereur Tang, les habitants de la province la plus méridionale de l'empire instaurèrent leur autonomie administrative en chassant les fonctionnaires. Mais l'établissement d'une nouvelle royauté autour de la province de Canton, celle des Han du Sud, signifia la fin de la tolérance pour la dissidence des Vietnamiens.

La nature particulière du terrain, constitué d'une multitude de cours convergeant vers l'embouchure du Fleuve Rouge, empêchant la progression rapide d'une armée, l'armée chinoise choisit de débarquer aux alentours de la capitale, Hanoï. Ils disposent en effet d'une nette supériorité navale et peuvent raisonnablement penser que la résistance vietnamienne sera faible. Mais le nouveau roi, Ngo Quyen, par ailleurs général de talent, élabore un plan visant à exploiter la supériorité, et donc la confiance, de son adversaire.

La première partie de ce plan consiste à hameçonner la flotte la flotte chinoise en haute mer, et de l'amener dans la baie d'Along à marée haute. Provoquant et laissant croire à leurs adversaires qu'ils sont en situation de faiblesse, ils parviennent à attirer l'ensemble des bâtiments à l'endroit voulu. La baie a préalablement été piégée avec des pieux à la pointe renforcée de métal, qui déchiquettent la coque des navires ennemis à la descente des eaux. Puis, une fois la puissante flotte affaiblie et entravée par la multitude de pics situés à environ un mètre de la surface, Ngo Quyen lance sa contre-attaque. Une myriade de petites embarcations à fond plat, insensible au piège tendu par le général, s'élance sur les restes de l'expédition et achève les quelques navires encore intacts.

Il n'y a presque aucun survivant. L'armée de secours, qui a pris la route terrestre renonce et regagne Canton. Le Vietnam conquiert définitivement son indépendance face à son voisin illustre. La parfaite mise en œuvre du plan de Ngo, basée sur les touches « Feindre », « Dégager », « Parer » et « Poursuivre », ont eu raison de la ténacité des conquérants, qui mettront plusieurs siècles à tenter à nouveau leur chance.

Monde tribal : Bataille de Vaga, 106 av. J.-C. : Lors de la guerre en Numidie contre Jugurtha, le consul Metellus est surpris pas une embuscade parfaitement réussie par les guerriers berbères, non loin la cité de Vaga (aujourd'hui Beja)[469]. Favorisé par la position et les circonstances, le roi tente de surprendre, grâce à sa cavalerie, la compacte formation

[469] Salluste, *Guerre de Jugurtha*, Paris, Garnier-Flammarion, 1968, paragraphes 49-52.

romaine. Celle-ci jouit cependant d'un système technique militaire parfaitement adapté à la situation et au terrain. Aussi le lance-t-il sur les arrières des légions de Metellus, grâce à une manœuvre d'enveloppement. Malheureusement, son armée est repoussée, grâce à la grande précaution avec laquelle le consul romain a préparé sa défense. Ainsi, après avoir échoué à venir à bout de la résistance ennemie grâce à la combinaison « Feindre/Surprendre », il ne lui reste plus que la touche « Attaquer », qui repose sur le corps d'une cinquantaine d'éléphants qu'il a mis en réserve. Mais cette dernière approche purement directe favorise le camp latin, qui repousse avec témérité la charge des pachydermes africains. Les hommes de Metellus restent maîtres du terrain, alors que la bataille s'est prolongée au-delà de la tombée de la nuit. Malgré toute la ruse déployée par Jugurtha, les Romains s'implantent en Numidie.

. Auteurs : Rejet du plan de Memnon de Rhodes contre Alexandre au Granique (-334) : Nous l'avons vu[470], la bataille du Granique est le premier choc des Grecs. L'engagement se solde par la défaite sans appel de la formation perse, qui opte pour une défensive des plus directes et passives. Mais les historiens grecs de l'épopée macédonienne nous gardent le souvenir des débats qui agitèrent les officiers du Grand Roi à la veille de la bataille. L'un deux, le grec Memnon de Rhodes, dont l'intelligence stratégique est soulignée, semble s'être opposé au choix. Selon lui, il est déraisonnable de se placer dans une position de confrontation directe, alors que l'on ignore tout de la véritable valeur des envahisseurs. De culture hellénique, il a sûrement eu vent des exploits de son père Philippe et a de bonnes raisons de redouter l'armée macédonienne, qui a défait quelques années plus la coalition des cités grecques à Chéronée.

Le plan qu'il propose est simple, et consiste en un retrait de la position et une fuite à l'intérieur des terres afin de forcer Alexandre à renoncer à son expédition. Voici comment Arrien nous conserve le souvenir de cette proposition stratégico-tactique audacieuse qui aurait pu épargner l'empire achéménide de la ruine qu'il connaîtra au terme de la campagne :

« [Les généraux perses] avaient établi leur camp près de la ville de Zéléia, avec de la cavalerie barbare et des mercenaires grecs. Comme ils délibéraient sur la situation du moment, après que leur fut parvenue la nouvelle de la traversée du détroit par Alexandre, le Rhodien Memnon les exhortait à ne pas prendre de risques face aux Macédoniens, qui leur étaient

[470] Voir dans le premier mode (Stratégie Offensive Directe, Tactique Offensive Directe), la description de la bataille du Granique du côté grec.

supérieurs en infanterie, surtout Alexandre présent, alors que pour eux Darius était absent : ils devaient se porter en avant et détruire les fourrages, en les faisant fouler aux pieds par la cavalerie, incendier les récoltes sur pied et ne pas même épargner les cités elles-mêmes ; Alexandre ne resterait pas dans le pays s'il manquait du nécessaire. Mais Arsitès, dit-on, déclara au cours de la réunion qu'il ne tolérerait pas que fût incendiée une seule maison de ses administrés ; et les Perses abondèrent dans son sens, parce qu'ils soupçonnaient plus ou moins Memnon de faire volontairement traîner la guerre en longueur, à cause des honneurs qu'il tenait du roi »[471].

Memnon meurt à lors du siège de Chios l'année suivante, lors d'une contre-attaque sur les arrières macédoniens destinée à couper leur ravitaillement. Ses tentatives d'approche indirecte de Memnon seront définitivement abandonnées par les Perses, qui iront de désastre en désastre en cherchant à s'opposer à la surpuissante charge de la phalange, jusqu'à la liquidation totale de leur empire.

Clausewitz : p.555

. **Corruption :** Bataille d'Aïn Djalout, 3 septembre 1260[472] : La défaite de Ketboga en Palestine face aux Mamelouks n'est pas seulement l'arrêt des conquêtes mongoles, c'est aussi la fin d'une domination militaire sans merci, fondée sur la multiplicité des approches indirectes développées par les guerriers nomades. Avec la conquête du cœur du Califat et la chute de Bagdad en 1258, la conquête mongole avait atteint son point culminant. Après la Mongolie, la Sibérie, la Chine, la Perse, l'Asie Centrale, une partie de la Russie européenne, le Moyen-Orient tombait maintenant aux mains des descendants de Gengis Khan. Par rapport à leur base de départ, située dans les confins des mondes chinois et perse, près des monts de l'Altaï, les Mongols avaient unifié le plus grand ensemble politique jamais édifié par l'homme. Il leur fallait à présent défendre ces immenses conquêtes. Ce que montre la défaite d'Aïn Djalout n'est autre que la difficulté pour la politie mongole de faire face à une contre-

[471] Arrien, *Anabase*, Livre I, chapitre 12, paragraphe 8 à10. Diodore de Sicile ajoute qu'il voulait ensuite, une Alexandre et son armée épuisé dans une vaine cavalcade, envahir le côté européen de la mer Egée : « « Mais de plus son avis était qu'on fit passer du côté de la Macédoine toutes les forces de terre et de mer qu'on pouvait avoir, que l'on transportât ainsi la guerre d'Asie en Europe » Diodore, *Bibliothèque historique*, Livre XVII chapitre 19.

[472] Pour les sources et le déroulé de l'affrontement, voir la description de la bataille au mode n°8.

offensive des peuples conquis ou précédemment défaits, et donc la difficulté qu'ils éprouvèrent à convertir leur régime militaire, à partir de méthodes de combat offensives, en une doctrine appropriée à la défensive. La mise en place du piège destiné à surprendre Baybars n'était que trop prévisible, en particulier pour ce stratège, lui-même d'origine turque. En d'autres termes, leur régime militaire les condamnait à une fuite en avant offensive qui aboutit rapidement à essouffler les conquérants et conduisit à l'explosion rapide de leur politie démesurée[473].

[473] Voir les pistes de réflexion lancées par Gérard Chaliand dans *Guerre et Civilisation*, Paris, Odile Jacob, 2005, p.239 et suivantes.

15) Stratégie Défensive indirecte – Tactique Offensive directe

. Description : L'utilisation de l'« auto-attrition » de l'ennemi liée à l'effort pour contrôler le théâtre de guerre peut à aller de pair avec une subite volte-face destinée à attaquer et détruire les forces de l'ennemi. L'idée principale est ici de combiner l'épuisement de l'ennemi et, une fois celui-ci amoindri par sa poursuite ou son occupation du territoire, de brusquement se tourner vers lui pour l'affronter dans un état d'impréparation stratégique complet. Qu'elle joue sur l'allongement des lignes, l'essoufflement progressif de l'effort, les difficultés de la cohabitation avec la population locale ou encore sur la perte de l'effet de surprise, la défense indirecte stratégique couplée à une attitude tactique offensive permet de reprendre l'initiative et de porter un coup bien placé aux forces d'invasion. Si les pertes sont suffisantes, l'assaut peut s'arrêter immédiatement, l'ennemi n'étant plus en mesure de remporter la décision sur un théâtre hostile. Cette façon de procéder est en réalité très proche du mode n° 11, que nous avions comparé au coup d'arrêt du boxeur acculé. L'image du boxeur est encore utile ici pour comprendre comment se déroule l'enchaînement. La différence étant qu'il ne s'agit plus ici d'un boxeur « dans les cordes », faisant face à son adversaire sans possibilité de réchapper à l'assaut, mais d'un combattant faisant quelques pas en arrière et profitant du déséquilibre de l'autre boxeur. Ainsi, en plus de l'ouverture de la garde qu'entraîne chaque coup porté (on ouvre un espace entre le bras et le visage pour un crochet, ou entre le bras et le corps pour l'uppercut, par exemple), le retrait permet de désorganiser l'assaillant en faisant porter la force cinétique de la frappe dans le vide (le boxeur peut alors se retrouver légèrement penché, la garde mal assurée et la tête en avant, position extrêmement périlleuse). C'est alors le moment de la riposte qui n'est plus tactique, mais stratégique.

. Pourquoi choisir ce mode ? : Les fondamentaux entraînant le choix de la défense insaisissable restent les mêmes : impossibilité de résister à l'attaque ennemie et capacité à tenir le centre de gravité hors d'atteinte de l'ennemi. Or, cette fois, l'effet décisif est obtenu, non pas grâce à une défense passive ou active, mais pas le brusque retournement de mes forces contre celles de mon vis-à-vis, qui a baissé la garde à la suite de son mouvement d'agression. L'équation ne peut outrepasser la même limite que pour les deux modes

précédents (la poursuite de l'occupation affaiblirait plus mes forces que celles de l'ennemi).

Mais la différence majeure est que la décision est recherchée par un engagement offensif, rendu possible par l'action d'évitement. Il ne s'agit plus de tendre un piège à l'ennemi, mais de mettre à profit la fatigue de son effort, sans même lui laisser la possibilité de se reprendre en main et d'organiser une attaque. Le principal avantage est donc de n'attaquer une qu'une fois la force ennemie et ainsi de limiter au maximum les risques liés à l'utilisation de l'offensive. À noter que ce mode, comparé au précédent, suppose la conservation d'une force de frappe suffisante pour porter le coup de grâce à l'ennemi, ce qui limite la fuite perpétuelle, ou tout du moins en réduit quelque peu l'ampleur.

. Touches privilégiées : Le double effet d'attrition recherché ici accumule les effets de la fatigue et de l'agression pour mettre un terme aux espoirs de l'ennemi. Comme nous venons de le souligner, l'enchaînement équivaut à l'utilisation de la touche « Riposter », non plus au niveau tactique, mais au niveau stratégique. Cela est rendu possible par l'activation préalable des touches « Rompre », « Esquiver » et « Fatiguer », puis, par l'utilisation d'une charge franche et directe, basée sur l'accord « Attaquer »/« Forcer », compléter si possible par la note « Poursuivre ».

. Exemples historiques : Antiquité : Bataille de Marathon, août ou septembre 490 av. J.-C. : Le célèbre épisode de Marathon prend place dans la phase initiale des guerres médiques. Tentative de l'Empire perse pour assujettir l'ensemble du monde hellénique, ces conflits sont déclenchés par la révolte des Grecs d'Asie Mineure, déjà sous l'autorité de Darius. Mais une fois la sédition jugulée, le Grand Roi, dont l'empire s'étant à toute l'Asie Antérieure, cherche à étendre sa vindicte et son empire à toutes les cités ayant soutenu les mutins. Déjà maître de la Thrace et de la Macédoine, il envoie des émissaires et demande la soumission des cités encore indépendantes. La mise à mort des hérauts perses à Sparte et Athènes constitue la réponse grecque à cet affront. La guerre est désormais la seule issue au conflit.

La campagne des armées de Darius, menées par Artapherne et Datis, emprunte la voie maritime et se fraie un chemin à travers les Cyclades. Après avoir vaincu et soumis Erétrie, les troupes sont débarquées sur l'île d'Eubée et, de là, gagnent directement le nord du territoire athénien. La menace d'une soumission rapide commence à peser sur l'ensemble des cités helléniques. Pour parer à l'invasion, les citoyens de l'Attique ne disposent que sur leurs

neuf mille hoplites, renforcés par un détachement d'environ mille Platéens. Face à eux, les troupes impériales sont en nombre bien plus élevées[474]. Athènes ne peut compter sur le soutien des valeureux soldats de Sparte, qui observent alors une trêve religieuse leur interdisant tout combat. La stratégie grecque ne peut donc être celle d'une résistance immobile, qui serait enfoncée par la masse des soldats de Datis. Mais elle n'est pas pour autant passive. Les hommes de Miltiade viennent presser leur adversaire directement sur la plage de débarquement, avec pour objectif de livrer bataille non dans la plaine, où pourrait évoluer librement la terrible cavalerie perse, mais près de la côte. Les chevaux ne seraient pas en mesure de sévir et l'infanterie, coincée dos à la mer et piégée sur sa droite par un marais, serait elle-même gênée (touche stratégique « Menacer » et « Tromper », utilisée de manière inhabituelle pour mener une stratégie défensive indirecte).

Mis dans les meilleures dispositions par cette initiative stratégique parfaitement adaptée à la situation, la charge des hoplites est victorieuse. Renforçant ses ailes au détriment du centre, Miltiade enfonce les lignes de Datis grâce à la charge furieuse des citoyens en péril. Protégés par leurs armures métalliques, ils sont à l'abri des flèches ennemies et parviennent sans trop de dommages jusqu'aux archers, qui sont surpris et culbutés. Une fois au corps-à-corps, les Grecs disposent d'un avantage immense, les Perses étant dépourvus de toute protection (touches tactiques « Forcer »)[475]. Composées d'un nombre important d'Ioniens engagés de force, les troupes de Datis se dispersent rapidement. Elles regagnent à la nage les trières dans le plus grand désordre, poursuivies jusque dans l'eau par les hoplites.

Moyen-âge : Bataille de Brissarthe, 866 : Après une campagne particulièrement dévastatrice des Vikings en Anjou et dans le Maine et le sac de la riche ville du Mans, le roi Charles II décide d'intervenir pour contenir. Il envoie Robert le Fort, duc de Neustrie, couper la route de la retraite aux assaillants scandinaves, après avoir compris par où s'effectuerait le mouvement. Surprenant les pillards chargés de butin au passage de la Sarthe, les soldats carolingiens assaillent brutalement leurs ennemis, qui se réfugient dans une robuste église.

[474] Les sources antiques parlent de plusieurs centaines de milliers de soldats, mais Pierre Briant avance le chiffre à 25 000 fantassins flanqués d'un millier de cavaliers, jugeant que la force expéditionnaire de Darius était dans cette première phase, « de faible ampleur ». Voir Pierre Briant, *Histoire de l'empire perse de Cyrus à Alexandre*, Paris, Fayard, 1996, p. 172.
[475] Voir Hérodote VI, 112-113.

Tentant une ultime sortie, les Vikings réussissent à se dégager, mais après avoir subi de lourdes pertes et du abandonner une grande partie de leur butin, et non sans avoir occis le duc Robert, devenu un des premiers héros de la résistance aux « hommes du nord ».

Moderne : Passage de la Bérézina, 26 – 29 novembre 1812[476] : « Notre situation est inouïe ; si Napoléon se tire d'affaire aujourd'hui, il faut qu'il ait le diable au corps »[477]. C'est ainsi que le maréchal Ney apostropha ses pairs à la sortie du conseil de guerre qui précéda le passage de la Bérézina. Alors que l'objectif immédiat et vital pour ses soldats était la prise de la ville de Borisov (aujourd'hui en Biélorussie), ce mince cours d'eau de l'empire russe bloquait alors le passage de la Grande Armée sur le chemin du retour de Moscou et la situation avait de quoi paraître désespérée. Surveillant la route grâce à deux corps d'armée, les généraux Wittgenstein et Tchitchagov étaient placés dans une situation idéale. Ils se situaient entre la ville à défendre et la rivière, alors que Napoléon et les débris de sa force d'invasion étaient situés sur l'autre rive. Les ponts étaient rompus et le matériel pour en construire de nouveaux avait été brûlé quelques jours plus tôt avec d'autres bagages jugés superflus. L'empereur et ses grognards se trouvent dans la situation la plus critique qu'ils aient eu à affronter et la menace d'une capture se précise.

Cependant, un bataillon découvre un passage guéable à une vingtaine de kilomètres au nord. Un plan d'action est rapidement décidé. Une fausse tentative de passage en force au niveau de Borisov du général Partourneaux permettra aux pontonniers du génie de bâtir à la hâte un pont de fortune sur le gué. Débuté le 26 novembre, le plan fonctionne assez efficacement. Wittgenstein et Tchitchagov n'osent attaquer Napoléon et préfèrent interdire le passage à ses soldats. Ils ont de plus reçu des informations suivant lesquelles les troupes françaises comptabilisent cent mille hommes, ce qui se révèle être faux. En aucun cas ces deux généraux au talent quelconque n'oseraient s'en prendre à un général presque toujours victorieux depuis vingt ans. Lorsqu'ils s'aperçoivent de leur erreur, la tête de pont est déjà fixée sur l'autre rive. La percée est enclenchée, malgré la tardive tentative de contre-attaque

[476] Voir Thierry Lentz, *Nouvelle Histoire du Premier Empire,* tome 2 « L'effondremnt du système Napoléonien 1810-1814 », Paris, Fayard, 2004, p.309-316 ; Carl von Clausewitz, *La Campagne de 1812 en Russie*, Bruxelles, Editions Complexe, 2005, p.165-171.
[477] *Mémoires du général Rapp*, citées par Th. Lentz.

russe. Au terme de la bataille, malgré sa victoire, « l'armée française a cessé d'exister », selon le jugement de Clausewitz. Selon le théoricien prussien, la réputation de l'empereur fut la cause déterminante de l'échec relatif du piège qu'avait pourtant tendu adroitement Koutouzov : « L'aide déterminante vint [à Bonaparte] de la réputation de ses armes. Il vivait en ce moment sur un capital amassé depuis de longues années. [...] C'est armé de cette force morale qu'il se sortit d'une des pires situations où un général se soit jamais trouvé. [...] Après avoir vaincu toutes les difficultés de cette heure dangereuse, il disait à son entourage « vous voyez comme on passe à la barbe de l'ennemi ! »[478].

Monde contemporain : Bataille de Na San, 23 novembre - 2 décembre 1952 : La bataille de Na San est menée sur le même mode que l'opération sur Diên Biên Phu[479]. Alors que Giap mène victorieusement l'offensive sur Nghia Lo, le général Bigeard est parachuté sur Tu Lê. Le but du mouvement est de briser l'avance viêt minh et de faciliter la contre-attaque à partir des bases de l'armée française et du territoire sous son contrôle. Les positions vietnamiennes sont capturées et tenues selon la technique du hérisson. Le général Salan supervise l'opération depuis Hanoï. Il lance un raid de diversion sur Phu Doan, qui permet de s'emparer d'un important arsenal ennemi. Ses avions apportent un précieux appui aérien à Bigeard, qui résiste victorieusement aux assauts de Giap, qui abandonne le siège après une dizaine de jours. L'offensive communiste sur la « Haute Région » est mise en échec.

Asie Antérieure : Bataille de Dezful, 5 - 9 janvier 1981 : La guerre Iran-Iraq est inaugurée le 22 septembre 1980 par une offensive de Saddam Hussein au Khuzestân, province à majorité arabe qu'il revendique. La révolution islamiste de 1979 a profondément affaibli l'armée constituée par le Shah et le président irakien a l'ambition de renverser ce régime qu'il abhorre. Mais bien que l'Iran ait vu l'efficacité de son armée éprouvée par le changement de régime brutal et les purges qui ont suivi, elle possède toujours une aviation performante qui parvient à briser l'élan des soldats baasistes. De plus, des milices locales sont formées et parviennent à s'opposer aux troupes de Saddam. Elles s'illustrent à la première bataille de

[478] Carl von Clausewitz, *La campagne de 1812 en Russie,* op. cit., p.170.
[479] Voir la description stratégique dans le mode n°7

Khorramchahr (22 septembre – 10 novembre 1980), où l'armée irakienne, malgré sa victoire est stoppée par l'obstination miliciens.

Après ce coup d'arrêt, la situation est reprise en main par le président Banisadr. Le chef séculier du régime est désigné leader de l'armée et conçoit l'opération *Nasr* (« victoire »), qui doit venir en aide à la ville assiégée d'Abadan et, dans un second temps, expulser les Irakiens du territoire. L'offensive débute par un intense bombardement des positions irakiennes et le franchissement de la rivière Karkheh par les Iraniens. Leur force comprend plus de trois cents tanks qui doivent emprunter les rares voies carrossables de la région pour avancer. Les blindés se rangent donc en une longue et mince colonne qui précède l'infanterie, dans une configuration particulièrement exposée. Très rapidement, l'aviation repère les colonnes et informe l'état-major de la faiblesse du dispositif ennemi. Feignant un retrait, les généraux irakiens camouflent leurs forces et attendent patiemment que l'avancée iranienne soit définitivement éloignée de ses bases et désorganisée. Surtout ils retardent le début de leur offensive jusqu'au moment où tous les blindés iraniens auront franchi la rivière et que l'infanterie sera laissée de l'autre côté de la rivière Karkheh. Elle pourra ainsi donner son coup dans les meilleures conditions, alors que les soldats de la République Islamique seront quasiment privés de moyens de riposter.

Au matin du 6 janvier, l'offensive irakienne commence, alors que les Iraniens n'ont absolument pas prévu d'être attaqués. L'attaque est entreprise avec vigueur sur le front de l'armée, ainsi que sur les deux flancs simultanément. Un bombardement détruit les ponts et isole la division blindée conformément au plan. Les Iraniens tentent de tirer parti de leurs blindés et tentent de percer les lignes ennemies avec en adoptant une formation en fer-de-lance. Mais, forcés de sortir des voies goudronnées pour riposter, les chars iraniens s'embourbent rapidement. De très nombreux véhicules sont abandonnés sans même avoir tiré un obus. De plus, ils font face à de très bons hélicoptères de combat, qui les déciment sans qu'ils puissent esquiver ou contre-attaquer le moins du monde. Les pertes sont lourdes et au bout de deux jours de combat intensif, le génie parvient à rétablir les ponts sur la Karkheh. La fuite de l'armée iranienne signe la fin de cette bataille désastreuse. Notons que les Irakiens, qui ont trop enfoui leurs propres blindés, ne sont pas en mesure de poursuivre leurs

antagonistes et comptent eux aussi de nombreux chars d'assaut endommagés[480].

Chine : Passage du Dadu, 29 mai 1935 [481] : Épisode célèbre de la Guerre Civile Chinoise, la bataille du pont de Lunding voit s'affronter les communistes, menés par Yang Chengwu, et les nationalistes de Li Quanshang. Il prend place lors de la Longue Marche, où les hommes de Mao opèrent une très large manœuvre stratégique indirecte, consistant en une fuite de la province méridionale du Jiangxi à celle du Shaanxi, situé dans le nord industrieux et davantage sensible à l'idéologie marxiste. Mais le grand contournement de l'armée de Tchang Kaï-chek nécessite parfois de passer à l'offensive. C'est le cas avec le passage de la rivière Dadu, à Lunding, dans le Sichuan, que seule une longue passerelle de chaînes et de planches de bois permet d'effectuer.

L'approche du pont, du pont se fait de nuit et dans la plus grande discrétion, les soldats de l'embryonnaire Armée Populaire de Libération étant même défendus d'utiliser des torches pour s'éclairer. Malgré ces précautions, les soldats nationalistes locaux repèrent le mouvement et se postent devant le pont. Il faut donner l'assaut. Un groupe de volontaire est désigné pour passer de l'autre côté, afin d'attaquer des deux extrémités du pont à la fois. Les soldats du Kuomintang sont défaits, mais déversent de la paraffine sur la passerelle et l'enflamment. La traversée est néanmoins réussie, malgré les périlleuses conditions. Popularisée par le livre d'Edgard Snow, elle deviendra le symbole de la Longue Marche et sera exploitée à l'envi par la propagande de Mao.

Monde tribal : Guerre des Perses contre les Massagètes, -529 : Cyrus, au comble de la puissance après avoir soumis l'ensemble de l'Asie Antérieure, veut étendre ses possessions au détriment des tribus Massagètes, qui nomadisent entre mer Caspienne et mer d'Aral (dans l'actuel Turkestan). Une fois retirés jusqu'au fleuve Araxe pour éloigner Cyrus de ses bases, les Massagètes entament la seconde phase de leur campagne : l'attaque directe des positions perses. Pris au piège par un premier stratagème, l'armée des nomades perd son commandant, le fils de la semi-légendaire reine Tomyris. Ivre de rage, elle provoque Cyrus en une bataille

[480] Entre 100 et 200 pour l'Iran et de 50 à 100 pour l'Irak.
[481] Voir Edgard Snow, *Etoile Rouge sur la Chine* Paris, Stock, 1965.

équitable, que celui-ci accepte avec suffisance. Menée grâce aux archers dans un premier temps, puis par l'infanterie dans un corps-à-corps sanglant, la bataille tourne finalement en faveur des Massagètes. Cyrus perd la vie et son expédition est annihilée. L'avancée affaiblissante semble être une des causes principales de la défaite perse, ainsi que l'agriocisation et l'hypertonicisation du conflit après la mort du prince héritier[482].

. **Auteurs :** David Galula (1919-1968) : Le célèbre essai de David Galula, *Contre-insurrection, théorie et pratique*, est un guide d'action pour l'officier chargé de faire respecter l'ordre face à une guerre de guérilla. Ses propositions, limpides et lapidaires, sont déduites d'une série d'hypothèses de travail, tirées de la grande expérience pratique accumulée par Galula en Chine, en Grèce ou encore en Algérie. Son principal mérite, au-delà des recettes tactiques dont la validité est par essence limitée dans le temps, est sans conteste d'avoir désigné avec une clarté presque aveuglante les conditions de la victoire du loyaliste. La première condition de cette victoire, nous dit-il, est de ne pas chercher la confrontation directe avec l'ennemi, car de nouvelles troupes croîtront immanquablement sur le même terreau fertile dont étaient issues les précédentes forces. La victoire ne peut être que politique et son point d'aboutissement est de priver la ligne de politique de toue force en lui « coupant l'herbe sous le pied ». Voyons les étapes de cette guerre indéniablement défensive, pour laquelle le recours à la force doit être parcimonieux, mais malgré tout décidé.

> « Dans une guerre conventionnelle, lorsque le camp bleu attaque le camp rouge au point A, les rouges peuvent échapper à cette pression en attaquant les bleus au point B, et les bleus ne peuvent pas se soustraire à cette parade. Dans une guerre révolutionnaire, lorsque l'insurgé exerce une pression dans la région A, le loyaliste ne peut pas échapper à cette pression en lançant une attaque contre l'insurgé dans la région B, car l'insurgé y refuse tout simplement le combat, grâce à sa fluidité. [...]
>
> Cependant, lorsque le loyaliste met la pression non pas directement sur l'insurgé mais sur la population, qui est la vraie source de puissance de son adversaire, celui-ci ne peut pas réellement refuser le combat, car il courrait à sa perte. Si l'insurgé est fluide, la population, elle, ne l'est pas »[483].
>
> « La victoire n'est pas la destruction des forces insurgées et de leur appareil politique dans une région donnée. Si les premières sont détruites, elles seront recréées localement par le second ; si

[482] Voir Hérodote, *Histoire,* Livre I, paragrapes 202-214.
[483] David Galula, *Contre-Insurrection, Théorie et Pratique*, Paris, Economica, 2008, p.123.

> les deux éléments sont détruits, ils seront tous deux récréés par l'action des insurgés de l'extérieur. [...] La victoire est en cela, plus la rupture définitive des liens entre l'insurgé et la population, non pas aux dépens de la population, mais avec l'aide de celle-ci. On peut citer l'exemple de la défaite du FLN dans la région d'Oran en 1959-1960. [...] Même si une telle victoire est indirecte, elle est décisive »[484].

Voilà pour la stratégie, qui est expressément définie comme une défense indirecte visant à réparer le déséquilibre entre la mobilité extrême de l'insurgé et la défense passive et extrêmement rigide du loyaliste. En revanche, les moyens tactiques, couplés à des mesures politiques audacieuses, sont indéniablement offensifs et directs.

> « Les opérations permettant de libérer la population de la menace insurgée et de la convaincre de la future victoire des loyalistes sont par nature intensives ; elles s'inscrivent dans la durée et requièrent une forte concentration d'efforts, de ressources et de personnel. Cela signifie que les efforts ne doivent pas être dilués à travers le pays : ils doivent être appliqués successivement à chaque région.
>
> Les [...] lois qui précèdent peuvent être traduites dans la stratégie suivante :
>
> 1) concentrer suffisamment de forces pour détruire ou pour expulser le gros des forces de guérilla ;
>
> 2) affecter dans la région un volume de troupes suffisant pour empêcher tout retour en force de l'insurgé. Installer des unités dans chaque hameau, chaque village et chaque ville ;
>
> 3) Nouer des liens avec la population et contrôler ses mouvements de façon à briser les liens entre elle et la guérilla ;
>
> 4) détruire l'organisation politique locale des insurgés ;
>
> 5) organiser des élections locales pour désigner de nouveaux dirigeants provisoires ;
>
> 6) tester la fiabilité de ces dirigeants en leur confiant des missions précises. Remplacer les mous et les incompétents et distinguer les bons. Organiser des unités de défense passive ;
>
> 7) regrouper les dirigeants au sein d'un mouvement politique national et les former ;
>
> 8) rallier ou neutraliser le reliquat des insurgés[485].

. Corruption : Bataille de Poitiers, 19 septembre 1356 : Nous avons déjà vu le déroulé de la bataille de Poitiers[486], au cours de laquelle le Prince Noir infligea une terrible défaite au roi de France, qui est capturé à la fin de l'engagement. Le rôle particulièrement délétère de la discorde dans le camp français mérite d'être souligné. Alors qu'il avait habillement

[484] *Ibid.*, p.115-117.
[485] *Ibid.*, p.120.
[486] Voir le mode n°3

abandonné la moitié la moins mobile de son armée, pour ne conserver que la cavalerie, Jean II le Bon parvint à acculer les Anglais dans une position délicate. Le prince de Galles ne dispose que de sept mille hommes, pour plus du double au roi de France.

Mais la concurrence et l'esprit chevaleresque mal placé conduisirent ici à la débâcle. La querelle entre les maréchaux de Clermont et Arnoul d'Auhdrehem conduit à une charge désarticulée qui se brise au talent tactique des troupes du roi d'Angleterre. Alors qu'il aurait mieux valu éviter à tout prix les flèches tirées depuis la redoute du Prince, les chevaliers foncent tête baissée sur l'obstacle. La complète débandade des troupes est la conséquence d'un choix tactique désastreux, pourtant consécutif d'une belle manœuvre de l'armée royale.

16) Stratégie Défensive indirecte – Tactique Offensive indirecte

. Description : Cet ultime mode associe deux attitudes très hétérogènes : le leurre défensif stratégique et l'attaque tactique inattendue et rusée. Mêlant les bénéfices de la manœuvre indirecte grâce à ses deux mouvements opposés, elle provoque d'immenses dégâts aux armées qui en sont victimes. Le premier principe de la stratégie défensive indirecte y est respecté : profiter de l'avancée ennemie pour l'affaiblir, puis entrer en action au moment propice pour détruire son armée. Or, le mouvement ici associé est une riposte tactique prenant à défaut son dispositif de combat. Ainsi, doublement déconcerté, l'ennemi peut laisser de grandes forces sur le champ de bataille, son offensive ayant été à la fois harassée et fauchée par mes stratagèmes. La première phase consiste donc à laisser l'ennemi s'user dans la quête du contrôle du théâtre de guerre, favorisé en cela par mon action de protection indirecte, c'est-à-dire refusant le combat direct et interdisant à l'ennemi la possibilité de me vaincre dans une bataille décisive (ce qui suppose de lui laisser la maîtrise de la totalité ou d'une partie du théâtre de guerre, nous l'avons vu). Mais une fois opéré le travail de sape de se puissance, s'ouvre la seconde phase de ce seizième et dernier mode, la mise à mort obtenue grâce à la ruse. Mais pour réussir un tel "coup", il est nécessaire de parfaitement connaître son antagoniste et de disposer d'un savoir-faire stratégique et tactique consommé. Premièrement, il est nécessaire de connaître à fond les effets du milieu sur le groupe belligérant ennemi, et y entrevoir un facteur d'affaiblissement conséquent. Celui-ci peut relever des domaines hygiéniques, techniques, logistiques ou tout simplement de la cohabitation impossible avec la population. Puis, une fois atteint le point d'affaiblissement souhaité, par ailleurs difficile à estimer avec précision, il faut ensuite défaire les forces subsistantes dans une bataille, ou une série de bataille, contournant sa puissance. Des connaissances précises sur l'équipement et le mode de pensée militaire de l'ennemi sont là encore indispensables pour mener à bien cette riposte périlleuse. Mais, à n'en pas douter, les plus grands déséquilibres peuvent être renversés par la conjonction des deux méthodes d'usure et d'attrition les plus efficaces de notre typologie.

. Pourquoi choisir ce mode ? : Le déséquilibre entre l'assaillant et le défenseur reste le

principal motif pour choisir ce type de résistance atypique. Il faut principalement avoir repéré deux types de facteurs pour pouvoir conclure à la pertinence d'un tel mode d'action martiale. D'une part, des obstacles et une configuration du théâtre de guerre empêchant à une offensive de vaincre en occupant simplement le terrain. Mieux, l'avancée doit être contrariée et difficile pour l'ennemi (terrain ou climat inhospitalier, population réfractaires, configuration militaire nécessitant de gros efforts pour se mettre à l'abri). D'autre part, le lieu de la rencontre des deux armées doit être particulièrement inadapté au déploiement de la puissance adverse. Trompé sur l'itinéraire et la mise en place de ses troupes, l'ennemi n'est plus qu'un corps étranger au sein du théâtre de guerre. C'est un processus de désadaptation de l'armée au milieu qui est visé, rendant toute présence nocive et transformant les premiers succès en mirages funestes, préparant le désastre final.

. Touches privilégiées : La triple combinaison stratégique "Esquiver", "Rompre", Fatiguer » se retrouve au départ de ce mouvement. Elle permet là encore de déséquilibrer l'ennemi et de le mettre en posture délicate. Puis, l'actionnement de la combinaison primaire de la tactique offensive indirecte, « Surprendre » « Feindre » et « Tromper » permet d'achever les forces de l'ennemi dans les meilleures conditions. Sapée et prise en porte-à-faux, l'armée ennemie subit le triple désavantage de l'avancée affaiblissante de la perte de l'initiative et de l'épuisement total de l'effet de surprise tactique. Cela en fait certainement le mode d'action le plus « rentable » du point de vue du rapport « effort offensif/effort défensif ». Les défaites humiliantes qui constituent les exemples sont là pour renforcer cette impression *a priori*.

. Exemples historiques : Antiquité : Campagne de Labienus contre les Parisii, les Sénons et les Aulerques de Camulogène : en -52, alors que les Gaulois ont entamé leur ultime révolte contre le pouvoir romain par la victoire de Gergovie, le général Titus Labienus renonce à faire face aux assauts furieux des tribus coalisées dans la région d'Agédincum (Sens). « Labénius, comprenant, en présence d'un tel renversement de situation, qu'il devait complètement changer ses plans, songea non plus à faire des conquêtes et à livrer bataille à l'ennemi, mais à ramener son armée saine et sauve à Agédincum […] Laissant pour la garde du camp cinq cohortes, celles qu'il jugeait le moins solides, il ordonne aux cinq autres cohortes de la même légion de partir au milieu de la nuit avec tous les bagages en remontant le fleuve, et de faire grand bruit. Il réquisitionne aussi des barques, et les dirige du même côté à grand fracas de

rames. Lui-même, peu après, sort en silence avec trois légions et gagne l'endroit où la flotte avait ordre d'aborder »[487]. Ayant transporté dans la plus grande discrétion son armée sur la Seine vers la cité de Lutèce, il surgit, à la plus grande surprise de l'ennemi, il engage le combat contre une armée solidement ancrée à Lutèce. La victoire reste incertaine jusqu'à ce qu'une manœuvre tactique indirecte décide du sort du combat : « Tandis que la victoire était encore incertaine, les tribuns de la septième légion, ayant appris ce qui se passait à l'aile gauche, firent paraître leur légion sur les derrières de l'ennemi et la portèrent l'attaque. Même alors, personne ne lâcha pied, mais ils furent tous enveloppés et massacrés »[488]

Moyen-âge : Champs Catalauniques, 451 : Ultime bataille de l'ère romaine ou première bataille de l'histoire « française » de la Gaule, le choc entre les armées d'Attila et celles du général romain Aetius, augmentées de guerriers francs, ostrogoths, alains et burgondes permit d'éloigner les redoutables Huns du territoire de l'empire agonisant. Guerriers supérieurs, préfigurant les invincibles troupes de Gengis Khan auxquelles ils sont apparentés, les cavaliers huns surpassaient les Gallo-Romains et les tribus germaniques en armement et en mobilité. Pour faire face à l'action de pillage de l'été 451 lancée depuis la Pannonie (équivalent de l'actuelle Hongrie), Aetius choisit tout d'abord de ne pas s'opposer frontalement à son adversaire. Pour cela, il abandonna Orléans, Paris et Troyes à leur sort, qui ne dûrent leur salut qu'à l'action vigoureuse de leurs autorités ecclésiastiques (c'est à cette occasion que sainte Geneviève devint la patronne de Paris, grâce à sa résistance héroïque). Puis, il tendit un piège à son adversaire, fatigué par plusieurs mois de chevauchées et de pillage, aux alentours de Troyes (le lieu exact nous reste inconnu). Enfin, fort de l'avantage acquis par sa surprise stratégique, il assaillit le camp d'Attila de manière totalement inattendue. Vaincu, celui-ci put néanmoins rejoindre les plaines de Pannonie, d'où il lança son ultime rezzou sur l'Italie, où il trouva la mort. Désorganisée par la perte de son chef, la horde mongole regagna les steppes orientales. Jouant habilement de l'avancée affaiblissante extrême que subissaient les Huns, Aetius protégea efficacement l'Europe occidentale, qui ne devait plus connaître d'invasions de nomades altaïques avant cinq siècles et l'invasion des

[487] Jules César, *Guerre des Gaules,* Livre V, paragraphe 59.
[488] *Idem,* paragraphe 62.

Hongrois[489].

Moderne : Rocroi, 19 mai 1643 : La dernière phase de la guerre de Trente Ans oppose la France à l'Espagne, après avoir ruiné les pays allemands. La monarchie Habsbourg de Madrid, qui contrôle des territoires disparates tout autour de la France, a de plus en plus de mal à défendre ses frontières face à la monarchie unifiée et centralisée par Henri IV et Louis XIII. Ce dernier meurt le 14 mai alors que les Espagnols sont en pleine offensive. Alors que l'armée de Catalogne et celle de Franche-Comté sont menacées, le général Francisco de Mello tente une opération de secours depuis les Pays-Bas espagnols (qui occupent à peu près l'actuelle Belgique). Après une courte marche, elles atteignent la place forte de Rocroi, dans les Ardennes. La garnison est assiégée, mais les Espagnols ne parviennent pas à la faire tomber avant l'arrivée des renforts conduits par Condé.

Lorsque celui-ci se présente, il dispose de forces légèrement inférieures à celles de Mello. Le premier compte sur vingt-deux mille hommes, tandis que le second en aligne seulement cinq mille de plus. La première décision de Condé montre un talent militaire déjà consommé. Plutôt que de chercher l'affrontement direct avec son opposant, il se place en retrait du plateau sur lequel est située la ville et lance quelques escarmouches pour tester les Espagnols. Condé se rapproche peu à peu du camp ennemi le lendemain. Il tente une première approche, mais ses ordres sont mal suivis par le commandant de la cavalerie de l'aile gauche. L'attaque doit être remise au jour suivant. Condé entretient toujours le doute sur ses intentions et décide d'attaquer à l'aube. En grâce à la multiplicité des approches, il a contraint son adversaire à une défense passive destinée à absorber un choc frontal, selon les mœurs guerrières de l'époque. L'armée de Mello est organisée autour des *tercios*, les unités de piquiers organisées en une phalange moderne, à la puissance de frappe est inégalée, mais dont les mouvements sont lents peu adaptés à une réorganisation en cours de bataille (touche stratégique « Tromper »).

Condé a ainsi conduit à adopter une mise en place tactique inadaptée à son plan de bataille. La charge qu'il a préparée rompt en effet avec les usages et a été inspirée par l'étude

[489] Voir le *Dictionnaire Perrin des guerres et des batailles de l'histoire de France,* sous la direction de Jacques Garnier, Paris, Perrin, 2004.

des campagnes de Gustave-Adolphe. Grâce à une cavalerie mobile et offensive, il vient facilement à bout de l'avant-garde constituée de mousquetaires, et tourne l'aile droite de l'ennemi. Mais sur sa gauche, Mello a pris l'avantage sur l'autre charge de cavalerie française. Constatant cet échec, Condé contourne tout le dispositif de son ennemi et fond sur les talons de Mello, qui doit interrompre sa contre-attaque jusque-là victorieuse.

Seul reste le centre espagnol et ses redoutables piquiers, couverts par des arquebusiers disséminés entre leurs lignes. Les trois premières charges de cavalerie sont repoussées. Mais la déroute du reste de l'armée espagnole est telle que toutes les unités de Condé, encore occupées à poursuivre les débris de la cavalerie lors des premiers assauts, peuvent revenir prêter main-forte au général. De plus, l'artillerie de campagne a enfin été hissée sur le plateau où se déroule l'affrontement. Les *piqueros* se rendent compte que la partie est finie et signifient leur capitulation. Mais à la suite d'une méprise, le comportement des officiers français chargés d'accepter la reddition est interprété comme une nouvelle charge. Des coups de feu retentissent dans les rangs espagnols et sèment la panique dans les rangs français. Une nouvelle charge est lancée sans concertation. Le bataillon est massacré. Acculée à une défense inappropriée, l'armée des Flandres est surclassée par Condé tant sur le plan stratégique que tactique.

Monde contemporain : Campagne de la vallée de Shenandoah, 23 mars – 9 juin 1862[490] : La guerre de Sécession commence mal pour les Confédérés. Bousculés sur le théâtre de guerre occidental, ils assistent à l'invasion de leur territoire moins d'un an après le début des opérations proprement militaires. L'Union envoie en effet trois armées, totalisant cinquante-deux mille hommes, pour envahir la Virginie. Pour défendre ce territoire, le général Jackson n'a que dix-sept mille hommes, qui sont d'ores et déjà groupés et prêts à combattre. Averti du projet d'invasion et de la désunion des troupes nordistes, il décide de les attaquer les unes après les autres pour les écraser séparément. À la manière de Napoléon lors de la campagne de France de 1814, Jackson entreprend une marche complexe qui désarçonne ses ennemis, tous autant surpris de voir une troupe supérieure leur tomber sur les talons. Les batailles de

[490] Cf la bonne description de cette série de manœuvres exceptionnelle dans Michel Yakovleff, *Tactique Théorique,* Paris Economica, 2009, p.55-62

Kernstown, MacDowell, Front Royal, Winchester, Good's Farm, Cross Keys et Port Republic sont des succès. L'armée de l'Union doit battre en retraite. Admiratif de la démonstration tactique du général sudiste, le général Yakovleff commente : « En quarante-huit jours de marche, […] l'armée de Jackson a parcouru plus de 1000 km, livré cinq batailles et occupé un effectif quatre fois supérieur au sien. Surtout, Jackson a disposé de la supériorité numérique dans chacun de ses combats ».

Asie Antérieure : Carrhes, 53 av. J.-C. : Nous avons déjà vu, au mode n° 3, le déroulé de la bataille qui opposa le consul Crassus aux Parthes. Nous pouvons à présent examiner le déroulé des opérations du côté perse. Bien que l'armée conduite par Suréna soit bien plus réduite que celle des Romains, elle possède plusieurs avantages sur son adversaire ? Entièrement montée, elle est beaucoup plus mobile. Ensuite, elle peut atteindre les fantassins romains de bien plus près grâce à ses cavaliers légers armés d'arcs et de flèches. Enfin, sa cavalerie lourde et cuirassée, les cataphractaires, peut pénétrer n'importe quelle ligne ennemie, pourvu qu'elle ne soit pas trop profonde. Elle doit simplement s'assurer que les légions de Crassus ne soient pas suffisamment groupées pour soutenir le choc lorsqu'il fera charger les cataphractaires. Toute sa stratégie consistera donc à défaire la « tortue » romaine et à cantonner son adversaire à une défense passive et inoffensive.

La première approche indirecte du général perse est stratégique. Elle consiste à masquer dans des gaines de feutres toutes les armes et les armures de ses unités, pour soustraire aux regards des Romains l'éclat du soleil qu'elles ne peuvent manquer de refléter. Ainsi, jusqu'aux derniers instants, Crassus pensera affronter un faible détachement de force et non l'unité d'élite de l'armée parthe (touche stratégique « Tromper »). Lorsqu'il s'aperçoit de son erreur, le consul ordonne à ses légions, qui sont dépourvues de cavalerie, de se groupe en un long rectangle, qui empêche certes les assauts des cavaliers cuirassés, mais lui ôte définitivement toute initiative. La manœuvre de Suréna avait pour but de contraindre Crassus au mode Stratégie Offensive Directe, Tactique Défensive Directe. Elle a parfaitement réussi.

Sur le plan tactique, la préparation stratégique montre toute son efficacité. Les cavaliers légers harcèlent les fantassins romains à distance. Hors d'atteinte des pilums[491] et se

[491] Sorte de javelot très utilisé par les armées romaines.

repliant à la moindre menace, ils ne laissent à leurs adversaires d'autres choix que de tenter une sortie désespérée vers le camp perse. Une fois les lignes de la « tortue » éclaircies et distendues, Suréna n'a plus qu'à faire donner son unité d'élite pour les écraser (touches tactiques « Fatiguer », « Esquiver », « Riposter »). La « Flèche du Parthe » a terrassé l'armée romaine d'Orient.

Chine : Bataillle de Chengpu, 632 av. J.-C.[492] : Principale défaite de l'État de Chu, future hégémon de la transpolitie chinoise encore morcelée, elle rassemble les armées coalisées du Jin, du Qi, du Qin et du Song. Après avoir vaincu le Song, le stratège Zi Yu se tourne vers le Jin, qui ne peut défendre sa frontière, celle-ci ne présentant pas d'avantage décisif pour la défense. Utilisant perfidement le code de l'honneur pour effectuer une retraite judicieuse, Hu Mao, le commandant du Jin, entraîne son adversaire vers l'intérieur et profite de sa désorganisation pour l'attaquer. Provoquant un nuage de poussière pour aveugler les soldats de Zi Yu, il triomphe du puissant État de Chu dans ce qui est, d'après la *Chronique de Zuo,* le plus grand engagement de la période Printemps et Automne.

Monde tribal : Guerre perso-scythe, -513 : Décidé à agrandir son empire aux dépens de ces populations nomades méprisées par les Perses, Darius lance une offensive depuis le Danube vers le nord, région encore mal connu à l'époque (la description d'Hérodote reste assez floue, mais on peu situer les affrontements dans les plaines d'Ukraine et de Russie méridionale, sur le cours du Don). Les Scythes, et principalement les tribus Sauromates, Gètes et Boudines, conscient de la grande supériorité des armes de l'armée perse, décident d'entraîner leur adversaire au plus profond de leur pays, afin de les affaiblir et de les forcer à renoncer à leur conquête. « [Les Scythes] décidèrent de ne pas livrer bataille en rase campagne, puisqu'ils n'avaient pas les alliés qu'ils espéraient : ils reculeraient et se déroberaient à l'ennemi et, sur leur passage, combleraient les puits et les sources et détruiraient toute végétation […] Si le Perse se dirigeait de leur côté, ils devaient se replier en direction du Tanaïs (le fleuve aujourd'hui appelé Don), le long du lac Méotide (la mer d'Azov) et, si l'ennemi se retirait, le

[492] Connue par le *Zuo Zhang*, un commentaire des *Annales des Printemps et Automnes*, qui retrace la période comprise entre la fin de la troisième dynastie, les Zhou, et l'unification de l'ère culturelle chinoise par le Qin. Voir Jacques Pimpaneau, *Anthologie de la littérature chinoise classique*, Paris, Picquier, 2004.

poursuivre sans relâche »[493]. La stratégie indirecte est ici pleinement mise en lumière par le résumé qu'en donne Hérodote. La ruse ne s'arrêtait pas là et les Scythes prenaient ainsi soin de laisser de petits détachements d'hommes et de troupeaux que les Perses capturaient facilement, renforçant ainsi momentanément leur moral et les entraînant toujours plus en avant dans les contrées hostiles de la Scythie[494]. Mais lassé de chasser un ennemi insaisissable, Darius ordonne à ses soldats de construire plusieurs forteresses où il pourrait mettre à l'abri son expédition. Ce changement en faveur d'une tactique défensive directe ne fut pas plus heureux, car elle permit aux cavaliers scythes de harceler de plus belle les unités parties fourrager dans ces maigres plaines. Bientôt épuisée incapable de se ravitailler suffisamment, l'armée du Roi des Rois fut contrainte de se retirer et de renoncer à toutes ces conquêtes au-delà du Danube. Pour conclure, donnons la réponse du chef Scythe transmise par Hérodote, qui nous montre la grande maturité stratégique de ces peuples que les Grecs considéraient comme les plus sauvages aux cotés des Nubiens : « Si je ne te livre pas bataille immédiatement, je vais encore t'en donner la raison : nous n'avons ni ville ni cultures qui nous obligeraient, de peur de les voir prises ou saccages par l'ennemi, à livrer bataille en hâte. S'il faut absolument en venir là, nous avons des tombes où reposent nos ancêtres : allons, trouvez-les et essayez d'y toucher ! Vous verrez bien alors si nous combattrons pour elles ou si nous refuserons encore de nous battre. Jusque-là, à moins que l'idée ne nous en vienne, nous ne te livrerons pas bataille »[495]. La technique de la guérilla est sans âge et remonte en tout état de cause aux plus anciennes sources que nous possédons.

. Auteurs :

Ho-Kouan-Tseu : Le « Maître à la crête de faisan », cité à plusieurs reprises tout au long du texte, ne donne pas de recommandations précises sur l'art de disposer les troupes en vue du combat. Néanmoins, le dialogue entre le roi Wou-ling du royaume de Tchao et le général P'ang Houan, qui conclu son traité, donne une idée des conseils qu'il a pu prodiguer au souverain de la petite politie menacée et apeurée :

« _ Cette formule court sur toutes les lèvres : "vaincre en livrant combat n'est pas le fin du

[493] Hérodote, *Histoire* , Livre IV, paragraphe 120.
[494] *Ibid,* paragraphe 130
[495] *Ibid,* paragraphe 127

fin. Vaincre ans livrer combat, voilà le fin du fin". J'aimerais que vous m'en éclairiez le sens. _ L'habile capitaine attache la plus grande importance à éviter tout heurt frontal. Le mieux consiste à agir sur les plans mêmes de l'adversaire, ensuite à soudoyer ses hommes, et en dernier à le vaincre par les armes. […] De nos jours, tous ceux qui dissertent sur l'art de la guerre soutiennent que les États les plus vastes et les plus puissants sont nécessairement victorieux et que les principautés les plus faibles et les moins étendues doivent inéluctablement disparaître. À ce compte, les princes des petites principautés ne pourraient jamais devenir hégémons, ni les maîtres des grandes puissances être anéantis. Le territoire des Hsia était vaste tandis que le prince T'ang qui les détruisit ne disposait que d'un fief exigu, les Yin régnaient sur un immense royaume alors que les Tcheaou n'avaient qu'un petit domaine ; le Yue était faible et son rival, le Wou, puissant. C'est à de tels exemples que se réfère la maxime "vaincre sans avoir à combattre". Telles sont les recettes des grimoires secrets, la voie de la marche nocturne, bref de toutes les techniques qui recourent à la *guerre céleste* »[496].

Destinées à un prince menacé par des voisins plus étendus et plus vigoureux que lui, ces recommandations ne sont pourtant pas alarmistes. Bien que ses forces soient moindres, le Tchao pourra repousser les invasions de ses rivaux, voire même leur prendre la première place, s'il fait usage de tous les artifices de la « guerre céleste ». Rassemblant les ruses, les stratagèmes, les déplacements inattendus et les tactiques déconcertantes, ce type de guerre ressemble trait pour trait à la description des glorieuses campagnes de Marlborough et de Frédérique II par Liddell Hart, qui les érigea en modèle de stratégie et de tactique indirecte. Malheureusement pour le roi Wou-ling, ce ne fut pas son État qui triompha au terme de la période des Royaumes Combattants, mais la principauté de Qin. Isolée et moins développée que ses antagonistes, ce fut pourtant elle qui mena au mieux la guerre céleste et unifia pour la première fois l'aire civilisationnelle chinoise.

. Corruption : Bataille de Koursk, 5 juillet – 23 août 1943[497] : Après la défaite de Stalingrad, plusieurs solutions s'offraient au camp allemand. L'une d'elles, soutenu par Kluge, ainsi que par Guderian et Rommel, était celle d'un retrait important, permettant le retrait en bon ordre

[496] Ho-Kouan-Tseu, *Précis de domination*, Paris, Allia, 2008, p. 131-133.
[497] Jean Lopez, *Koursk, les quarante jours qui ont ruiné la Wehrmacht*, Paris, Economica, 2011 ; Basil Liddell Hart, *Les Généraux Allemands Parlent*, op. cit. pXXX

derrière une ligne de défense infranchissable. Malgré la perte de prestige, cette manœuvre autorisait, selon ses promoteurs, à sauvegarder le plus de conquêtes possible, et de conserver bien plus d'hommes et de matériel[498]. Mais cette solution sans gloire ne seyait guère à Hitler, qui préféra jouer le tout pour le tout et tenter d'annihiler l'armée soviétique dans sa marche victorieuse vers l'Allemagne. La réunion de l'état-major met cependant au point le plan de l'« Opération Zitadelle ». Celle-ci doit prendre à contre-pied les Russes, dont la ligne de front s'est anormalement allongée dans la région de Koursk, en un saillant fragile.

Du côté soviétique, la marche à suivre est tout autant l'objet d'un débat. Staline veut prendre l'initiative et attaquer pour tuer dans l'œuf la contre-attaque qui se précise. Mais Joukov a parfaitement compris où et comment les Allemands attaqueraient. Son armée a acquis de meilleures techniques de combat et fait jeu égal au niveau tactique avec son antagoniste. Sa proposition d'établir une stratégie défensive emporte la décision. Le dispositif tactique est renforcé dans le saillant, où un nombre très important de soldats sont placés et échelonnés pour affaiblir graduellement l'offensive.

Mais dès les premiers moments, l'opération Zitadelle se heurte à la résistance des troupes communistes, qui ont creusé près de cinq mille kilomètres de tranchées et placé environ quatre cent mille mines sur cent soixante-quinze kilomètres de profondeur. Les canons anti-char soviétiques, distribués en abondance, sont très efficaces. Lors de l'engagement de Prokhorovka, qui met aux prises des milliers de véhicules blindés de part et d'autre, ils brisent l'attaque allemande et permettent une contre-offensive décisive. Dès le 13 juillet, Manstein adjure Hitler d'abandonner l'opération devenue suicidaire. Le Führer n'a d'autre choix que d'accepter et ordonne à ses armées d'adopter une position défensive qu'elles n'abandonneront plus jusqu'à la fin de la guerre. La riposte soviétique se prolonge jusqu'à la fin du mois d'août et la prise définitive de Kharkov. L'opération, qui se voulait une fulgurante opération sur les arrières affaiblis des Russes, s'est en définitive jetée sur l'endroit le mieux défendu du territoire de l'Union Soviétique. La tactique indirecte allemande, en outre, était pour ainsi dire « éventée » et parfaitement connue des troupes de Joukov. Le choix d'Hitler, qui laissait la plupart de ses généraux dubitatifs, s'est révélé être le pire de tous.

[498] Notons que Kluge proposa à Hitler un plan équivalent à l'été 1944, une fois le débarquement américain irrémédiablement fixé en Normandie, consistant à un retrait général de France, permettant une défense bien plus résistante et organisée sur les frontières du Reich. Rommel lui aussi préconisa un retrait du théâtre de guerre africain auprès d'Hitler, mais en vain.

Alors qu'elle était encore profondément enfoncée en territoire ennemi et qu'elle pouvait sécuriser sa progression, l'armée allemande perd un demi-million d'hommes et un matériel considérable.

B) L'échiquier de Mars : Les 32 situations de guerre

Chaque guerre sera, en vertu de mes huit possibilités et des huit possibilités de mon adversaire, un jeu de possibilité entre 64 formes stratégico-tactiques. C'est sur cet échiquier de la stratégie que se meuvent et s'affrontent les stratèges. Chaque général établit un plan de guerre en choisissant une stratégie, qu'il est difficile de modifier radicalement, et quelques tactiques possibles, qui commandent l'armement de la soldatesque, et qu'il est plus difficile à changer qu'il n'y paraît. Le type de guerre est ainsi contenu pour une grande part dans les choix initiaux.

Nous ne pouvons par conséquent rien dire sur la confrontation *en soi* des 16 modes, aboutissant aux 32 situations de guerre. Cela impliquerait que ces modes aient des qualités immuables et inscrites dans leur essence, alors que tout notre discours a été de montrer que le choix du mode stratégico-tactique, en tant qu'agir pur, n'est rien d'autre qu'une évaluation subjective de la situation et de la configuration des forces en présence. Au contraire, l'idée de corruption de chacun des modes, outre la dégradation de la qualité et du moral et combattant, implique la systématisation d'un mode particulier jugé supérieur à tous les autres et finalement utilisé de manière désastreuse dans un contexte où il était particulièrement impropre. La grille des 32 affrontements possibles n'est qu'une aide à l'analyse des choix stratégiques des stratèges, désignant chacun une manière d'utiliser ses forces, c'est-à-dire son système technique militaire, ses hommes et leur envie de combattre, contre celles de l'ennemi *à l'instant précis du choc.* Ainsi tout bouleversement dans l'un des principes de l'engagement doit produire une modification dans le choix du mode stratégico-tactique.

Tout refus de modification, qu'il soit dû à l'idéologie, à des croyances religieuses ou à une certaine rigidité de l'esprit du stratège peut conduire à une utilisation vaine de la puissance. Le gaspillage de cette énergie, précieuse et fondamentalement non-renouvelable peut avoir de grandes conséquences : occasion manquée qui retarde simplement la victoire, entêtement stratégique éternisant l'effort, parfois jusqu'à l'épuisement, ou bien désastre complet sur un ou plusieurs théâtres d'opérations provoquant la déroute, le champ des possibilités est grand. Le choix du meilleur mode d'utilisation de la puissance doit donc toujours être consenti avec sagacité et prudence et l'étude de ses conséquences avec d'autant plus de méthode et de précision.

Stratégies

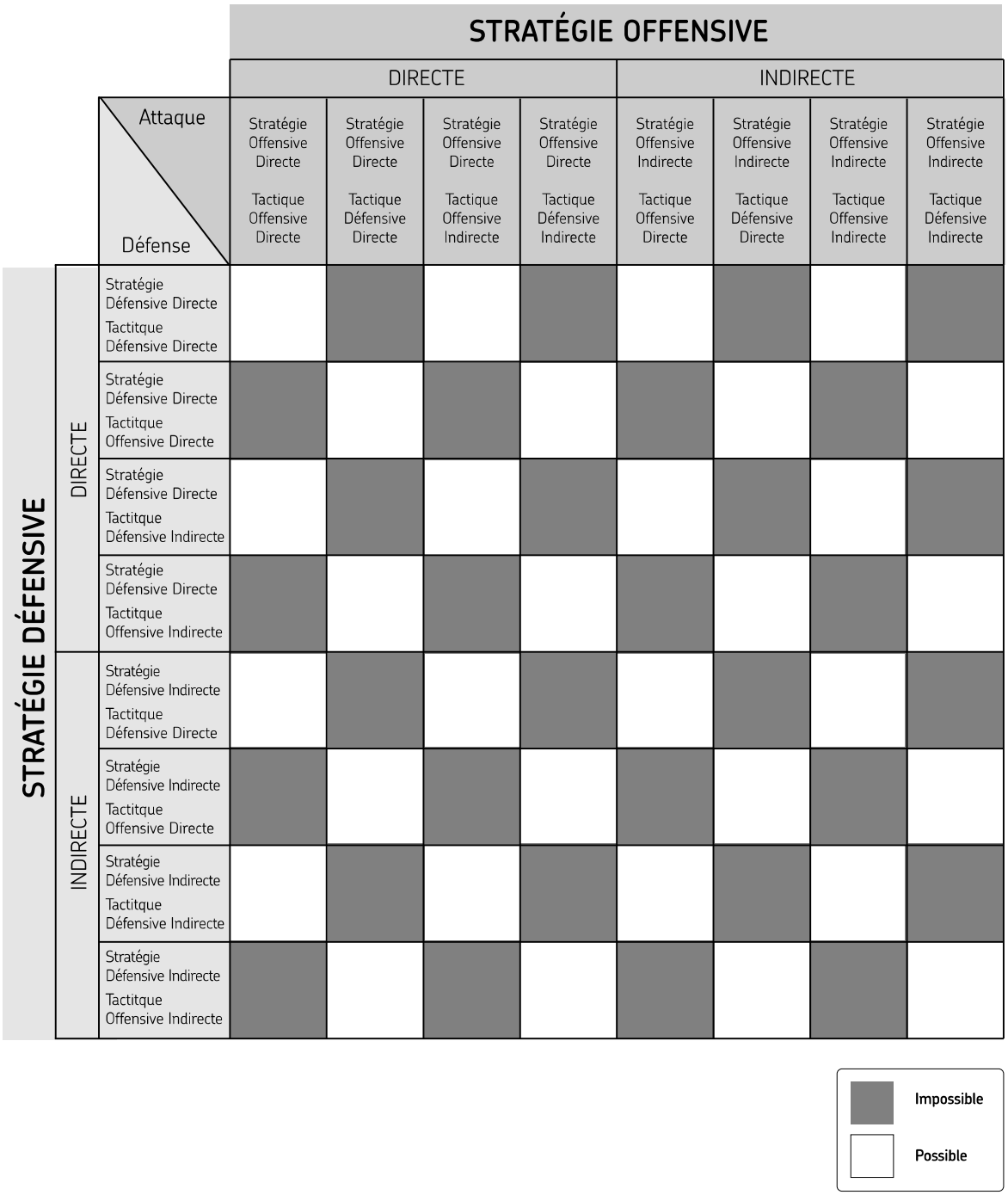

STRATÉGIE OFFENSIVE
DIRECTE
INDIRECTE
Attaque
Défense
Stratégie Offensive Directe Tactique Offensive Directe
Stratégie Offensive Directe Tactique Défensive Directe
Stratégie Offensive Directe Tactique Offensive Indirecte
Stratégie Offensive Directe Tactique Défensive Indirecte
Stratégie Offensive Indirecte Tactique Offensive Directe
Stratégie Offensive Indirecte Tactique Défensive Directe
Stratégie Offensive Indirecte Tactique Offensive Indirecte
Stratégie Offensive Indirecte Tactique Défensive Indirecte
STRATÉGIE DÉFENSIVE
DIRECTE
INDIRECTE
Stratégie Défensive Directe Tactitque Défensive Directe
Stratégie Défensive Directe Tactitque Offensive Directe
Stratégie Défensive Directe Tactitque Défensive Indirecte
Stratégie Défensive Directe Tactitque Offensive Indirecte
Stratégie Défensive Indirecte Tactitque Défensive Directe
Stratégie Défensive Indirecte Tactitque Offensive Directe
Stratégie Défensive Indirecte Tactitque Défensive Indirecte
Stratégie Défensive Indirecte Tactitque Offensive Indirecte
Impossible
Possible

Tableau d'analyse d'une Bataille

Date Lieu

BELLIGÉRANTS

COMMANDANTS

FORCES EN PRÉSENCE

(+ Pertes) (+ Pertes)

CONTEXTE STRATÉGIQUE

OBJECTIFS TACTIQUES

TACTIQUE ADOPTÉE

MOUVEMENTS DÉCISIFS

Assault de x : (Résultat + Touches Clavier Stratégique)

Défense de y : (Résultat + Touches Clavier Stratégique)

RÉSULTAT TACTIQUE

CONSÉQUENCES STRATÉGIQUES

RÉPERCUSSIONS TRANSPOLITIQUES

Tableau d'analyse d'une Campagne

Date Lieu

BELLIGÉRANTS

COMMANDANTS

FORCES EN PRÉSENCE

(+ Pertes) (+ Pertes)

STRATÉGIE ADOPTÉE

Directe / Indirecte Offensive/Défensive Directe / Indirecte Offensive/Défensive

TACTIQUE PRIVILÉGIÉE

OBJECTIF STRATÉGIQUE

ISSUE STRATÉGIQUE

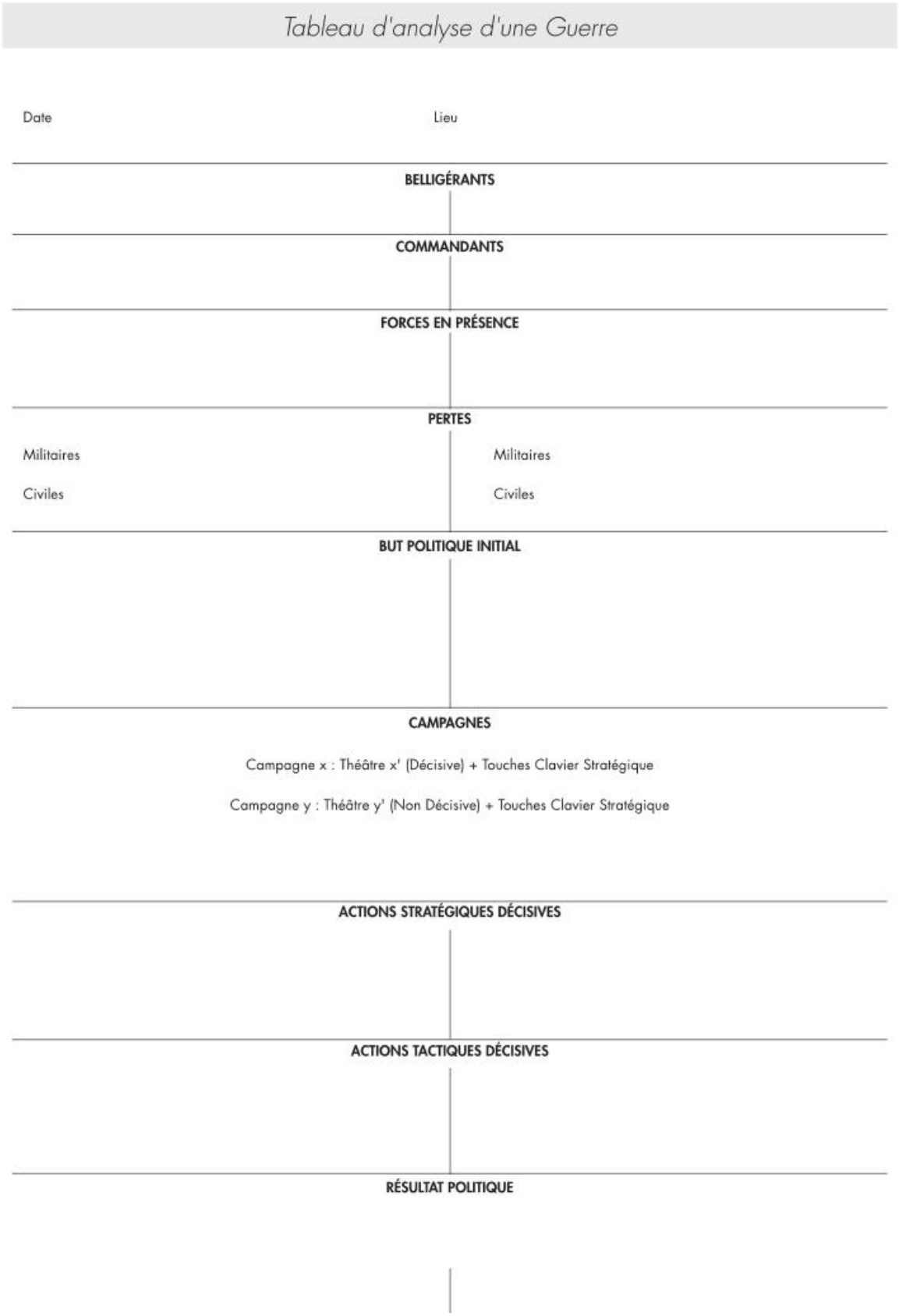
BATAILLES PRINCIPALES

Bataille de x : Décisive (+ issue tactique) + Touches Clavier Stratégique

Bataille de y : Non Décisive (+ pourquoi importante) + Touches Clavier Stratégique

RÉSULTATS STRATÉGIQUES

RÉPERCUSSIONS TRANSPOLITIQUES


Tableau d'analyse d'une Guerre
Date
Lieu
BELLIGÉRANTS
COMMANDANTS
FORCES EN PRÉSENCE
PERTES
Militaires
Civiles
Militaires
Civiles
BUT POLITIQUE INITIAL
CAMPAGNES
Campagne x : Théâtre x' (Décisive) + Touches Clavier Stratégique
Campagne y : Théâtre y' (Non Décisive) + Touches Clavier Stratégique
ACTIONS STRATÉGIQUES DÉCISIVES
ACTIONS TACTIQUES DÉCISIVES
RÉSULTAT POLITIQUE

Conclusion Générale :

L'étude de la Guerre

Nous voilà au point de l'étude où il est nécessaire de résumer notre démarche, de récapituler les faits saillants de notre démonstration et ainsi donner un sens global à ce travail. Pour ce faire, nous il faut avant tout reprendre les propositions principales et les conclusions auxquelles nous sommes arrivés. Nous sommes partis de la notion de conflit politique violent. La nature de ce phénomène, définie par ces trois propriétés, est de mettre face à face deux polities choisissant chacune l'un des termes de l'alternative fondamentale offensive//défensive. Cette alternative serait la seule si l'utilisation de la puissance était immédiate et complète. Mais la discontinuité des opérations et la possibilité de réapprovisionner ses forces grâce aux ressources fournies par le reste de la politie définissent une séparation entre opération tactique et manœuvres stratégique.

De cette complexité d'organisation naît une quasi-infinité de possibilités d'organiser la puissance et de porter ses coups sur l'adversaire. Pour ramener cette infinité à un savoir connaissable et analysable, nous avons choisi de ramener l'agir du stratège à une série de choix simples : nature défensive ou offensive de la stratégie ; nature directe ou indirecte de la stratégie ; nature défensive ou offensive de la tactique ; nature directe ou indirecte de la tactique. Ramenant ces possibilités de l'agir à seize cas précis, nous avons élaboré une typologie de l'agir militaire qui a occupé la dernière partie de ce travail. Nous disposons ainsi d'une grammaire de l'action violente, fondée ultimement sur l'emploi de la ruse et de la force, dont la principale utilité est de retranscrire selon des catégories universelles et applicables à toute situation de guerre. Le principal bénéfice que l'étude de la chose militaire et des relations internationales en tirent réside dans une possibilité accrue et simplifiée de comprendre et comparer les types d'agir militaires et l'issue des affrontements. La science humaine dispose ainsi d'un outil permettant de comprendre le déroulement et le dénouement de tout affrontement politique violent, sans réduire la guerre à ses conditions initiales, comme la richesse, la supériorité technique, démographique ou quelque autre variable antérieure à l'affrontement, mais non-opérante dans le combat.

Voilà réduit au plus court la démarche et la visée théorique de notre travail. Cela appelle néanmoins à quelques remarques quant à l'utilité et aux utilisations ultérieures de nos hypothèses.

Il y a à cela plusieurs raisons, que l'on pourrait nommer par leur fin et leur utilité directe. La première est une raison liée à la culture stratégique et militaire elle-même, alors que la seconde est plus proche de considérations de culture anthropologique générale. Il est en effet utile à un chercheur en science sociale d'avoir une idée globale et précise de ce qu'est le fait militaire et des implications qu'il a ou n'a pas avec les autres phénomènes sociaux.

Permanence et contingence d'un phénomène humain : Premièrement, une question vient à l'esprit lorsque l'on considère le projet que nous avons tenté de mener à bien : pourquoi étudier la guerre dans son ensemble ? Pourquoi ne pas étudier la guerre telle qu'elle se fait et telle qu'elle se fera demain ? À cette vision évolutionniste, il est possible et selon nous souhaitable, d'opposer une deux dimensions du phénomène guerre que nous avons souligné dans cet ouvrage : l'immuabilité et l'imprévisibilité

L'espèce humaine est une espèce animale et, à ce titre, elle est soumise aux lois de la sélection naturelle. Tous les éléments de son anatomie et de son comportement doivent ainsi permettre à l'espèce de se reproduire suffisamment pour assurer sa survie au-delà des individus la composant. Notre propos ne porte pas, bien entendu, sur l'aspect biologique de la pérennité de la présence humaine Terre. Bornons-nous à constater que l'adaptabilité dont fait preuve l'espèce humaine est tout bonnement prodigieuse. Sans modification significative de son génotype, elle a pu coloniser, à partir des forêts tropicales d'Afrique australe, non seulement les zones tempérées propices à son développement, mais aussi les endroits les plus hostiles en apparence ; les déserts brûlants et les solitudes glacées, tout comme les petites îles isolées ont toutes été conquises et exploitées par l'*homo sapiens,* hormis le rude continent antarctique et les régions les plus proches du pôle Nord.

La possibilité même de cette formidable occupation est tout le fruit d'une ingéniosité humaine sans limites. En modifiant sa culture, son organisation sociale et ses techniques, l'homme a su mettre en valeur tout type de terre sous tout type de climat et prospérer sous les cieux les moins cléments.

Ainsi, la question de la guerre dans la survie de l'espèce humaine doit être abordée

dans son aspect biologique. Notre espèce est issue du règne animal et en partage les règles et les lois fondamentales, notamment l'impitoyable « survivre ou périr » darwinien, définissant la lutte pour la survie de toute nouvelle espèce animale. De telle sorte que si l'*homo sapiens sapiens* a pu survivre pendant environ 100 000[499], c'est qu'il est apte à se défendre contre ses prédateurs et qu'il ne s'est pas autodétruit du fait de pulsions agressives incontrôlées ayant mené à la destruction d'un nombre assez conséquent d'individus pour menacer la perpétuation de l'espèce. Or, nous avons déjà vu que la guerre n'est apparue que récemment dans l'histoire de l'homme, aux alentours du XIVe/XIIIe millénaire avant notre ère, en même temps que les premières accumulations sédentaires de nourriture. L'humanité a donc passé les 90 % de son existence à l'abri des affrontements belliqueux. Les conflits transpolitiques semblent avoir été, lors de la période paléolithique, réglés par l'éloignement d'un des groupes vers un endroit encore vierge, ce qui a conduit à l'occupation totale du globe au fil des brouilles successives.

Tout change avec la « révolution néolithique ». L'agriculture entraîne la sédentarisation progressive, et la constitution de stocks dont un groupe concurrent peut s'emparer par la force. Devant les extrêmes dangers liés à cette transformation sans équivalent dans l'histoire du règne humaine, les groupes doivent transformer leur organisation sociale de l'alpha à l'oméga. Leur morphologie change et passe de la bande à la tribu. Les premières villes sont érigées pour défendre les paysans et les réserves de nourriture. La subsistance devient plus aisée grâce au rendement toujours plus haut de l'agriculture, et la première spécialisation des fonctions sociales apparaît : certains individus sont chargés d'assurer un rôle sans rapport aucun avec la survie immédiate et la satisfaction des besoins primordiaux. Prêtres, hommes politiques, artisans et guerriers peuvent consacrer leur temps et leur énergie à explorer des solutions nouvelles aux problèmes auxquels se confrontent quotidiennement leurs congénères. Comme l'a pertinemment exprimé Durkheim dans sa thèse de doctorat, *De la Division du Travail Social*, l'humanité passe de la « solidarité mécanique » à la « solidarité organique », d'une société où tous les êtres occupent plus où moins la même fonction à une société spécialisée, où chacun rempli un rôle précis au service de l'ensemble. L'émergence de la guerre doit être envisagée dans ce cadre de spécialisation des ordres d'activité, coextensif de la naissance de l'agriculture et des conflits transpolitiques.

[499] Selon les estimations actuelles, le génotype de l'homme moderne serait fixé depuis environ 100 000 ans.

Toutefois, il n'est pas indifférent de constater que l'écart de condition entre le statut anté- et post-néolithique est presque total une fois enclenché le mouvement de spécialisation et d'individuation[500] des organes de la société. Si l'humanité a été capable de s'adapter en quelques centaines d'années à ces conditions radicalement différentes, c'est grâce aux capacités inégalées de son cerveau et à sa non-programmation préalable en un « instinct » régissant la plus grande partie du comportement. À chaque nouvelle génération, il faut « reprogrammer » les nouveaux individus et leur transmettre langage, valeurs, visions du monde, religion, mode de cohabitation politique avec ses semblables, etc. Comme tout dispositif de transmission d'informations, l'apprentissage est victime d'erreurs de recopiage, renforcées par la singularité irréductible de chaque individu, tant du point de vue génétique que de celui de l'expérience personnelle. Les cercles culturels se perpétuent donc, mais sont en perpétuel devenir. Cette condition indépassable de toute communauté humaine, incapable de se reproduire à l'identique, permet cependant aux individus la composant d'introduire des éléments nouveaux et mieux adaptés aux conditions, ce qui explique à la fois l'absolue diversité du genre humain et sa stupéfiante adaptabilité. Contrairement à ce qu'énoncent certaines théories écologistes, l'homme a su, dans un nombre incalculable de circonstances, adapter ses activités à son milieu et survivre en adoptant des modes de vie radicalement nouveaux.

La « révolution néolithique » charria donc dans son cours un élément inconnu pour l'homme : la violence organisée politiquement et destinée à soumettre un groupe rival. De nombreuses innovations surgies lors de cette entrée dans l'ère nouvelle ouverte par la sédentarisation sont en rapport avec la guerre. Nous avons déjà pris l'exemple de la fortification des embryons de villes, mais nous pouvons aussi donner l'exemple du renforcement du pouvoir politique, de sa « centralisation » comme nous le dirions aujourd'hui, à mettre en rapport avec les contraintes de commandement de la force armée. La guerre a de ce fait été l'un des plus puissants facteurs de la métamorphose de l'humanité. La possibilité de constituer des armées et de les nourrir pendant plusieurs jours entraîna dans le tourbillon de la guerre, outre celles disposant déjà de corps autonomes capables d'aller porter

[500] Nous utilisons à dessein le terme de Gilbert Simondon, qui voit dans l'individuation le principe même de l'évolution tant technologique que biologique et sociale. Voir son ouvrage précisément intitulé *L'individuation à la lumière des notions de forme et de d'information*, Paris, Jérôme Million, 2005.

la violence et la coercition à l'extérieur, les sociétés qui ne voulaient pas prendre part à l'affrontement. Car quoi que l'on veuille, il est totalement impossible pour une communauté de s'opposer au mouvement de bellicisation d'une région. Menacées de se voir expulsées de leur territoire ou simplement exterminées, les polities pacifiques en contact avec les premières armées furent forcées de se doter d'institutions militaires, au moins défensives, comme les murs épais des antiques cités du Moyen-Orient, pour pouvoir faire face aux troupes de ses rivales. Dans le cas inverse, une conquête rapide entraînant l'intégration dans la politie belliqueuse entraînait la participation à l'affrontement au sein de la nouvelle entité créée.

La propagation de la guerre en fut certainement décuplée et portée à toutes les régions du globe comme une traînée de poudre. Comme nous le constatons aujourd'hui, seules les sociétés isolées se sont épargnées les affres de la guerre, n'ayant pas eu de « prédateur » contre qui prendre les armes (seules les régions très isolées de la jungle africaine, amazonienne et indienne, ou encore des archipels océaniens échappaient encore à la guerre avant le XVIIIe siècle et le désenclavement du monde par les Européens). Ainsi, la guerre n'a pas entraîné la perte de l'humanité, mais au contraire, celle-ci a entamé sa formidable mue depuis que les polities s'affrontent avec fureur pour vider leurs différends. Si l'on ose le formuler en ces termes, nous pouvons dire que l'humanité a survécu à la guerre, ce qui ne semble pas une mince affaire, au regard des dévastions qui frappent les territoires foulés par les hordes de guerriers, souvent comparées aux nuages de sauterelles dévorant tout sur leur passage.

Du strict point de vue de la biologie et de la sélection naturelle, l'espèce humaine, au prix d'un effort d'adaptation colossal, a pu subsister malgré l'apparition de la guerre. En dépit de toutes les condamnations, justifiées, de la guerre, force nous est d'admettre qu'elle n'a pour le moment pas eu raison de l'humanité, dans aucun de ses âges successifs. Bien que ce point de vue refuse d'être alarmiste et pessimiste, il ne constitue en rien un plaidoyer des bienfaits de la guerre. « Il est bon que les peuples aient des remords et si les hommes, dans leur ensemble, ne rêvaient que de se détruire, il y a beau temps que leur race aurait pris fin »[501] jette le général de Gaulle au détour d'un texte. Pour se garder à distance de toute apologie déplacée ou de toute condamnation oiseuse, le chercheur en science humaine doit se

[501] Charles de Gaulle, *Le Fil de l'Epée* (1932), in *Le Fil de l'Epée et autres écrits*, Paris, Plon, 1999, p.188.

borner à un strict constat des mouvements enclenchés par la guerre, de la profondeur des transformations induites par son irruption et de la réprobation quasi-universelle dont elle fait l'objet.

Aucune des versions de la guerre n'a été donc une menace pour l'humanité en tant qu'espèce. Les destructions apportées par les combats ont certes ruiné des pays entiers et fait sombrer de grands ensembles culturels dans un abîme passager, mais jamais la population mondiale n'a été mise en danger d'extinction par la fureur du guerrier. Au contraire, depuis que l'humanité perçoit clairement, avec les armes atomiques, qu'une guerre serait ruineuse pour tous, le recourt a la guerre n'est évoquée comme une possibilité qu'en de très rares occasions. De même, jamais depuis l'apparition de la guerre celle-ci n'a moins pesé dans la part des causes globales de décès[502]. Plus le risque est grand, plus il dissuade de recourir à la violence. Les pertes potentielles ayant surpassé tout ce que l'on peut attendre de la guerre, celle-ci est définitivement hors-jeu. Nous devons donc admettre qu'il existe, malgré toute l'horreur déployée par les combattants, des mécanismes d'arrêt de la violence, qui ont permis à l'espèce humaine de survivre et de prospérer.

Une autre dimension du travail intéresse aussi le militaire ainsi que le citoyen préoccupé par l'art de la guerre tel qu'il se pratique dans son pays. Ce n'est pas là sa destination première, mais notre texte ne peut manquer d'interpeler celui qui a choisi la carrière des armes. Le seul message, humble et privé de toute suffisance, que nous voudrions délivrer dérive de l'imprévisibilité du combat. C'est une invitation à ne pas délaisser la formation générale à l'art de la guerre, considérant l'ensemble des possibilités stratégico-tactiques offertes à l'ennemi et d'être prêt, comme l'on été les grands capitaines, à toujours adapter leur action à celle de l'ennemi. « Dans la guerre [...], comme dans tous les domaines de l'activité humaine, les courants conservateurs et révolutionnaires s'épanchent parallèlement les uns aux autres. On cherche volontiers le secret de la victoire dans la magie des guerres victorieuses, une armée croit encore disposer pour longtemps de la recette qui garantit le succès. D'autre part, en aucun domaine l'expérience n'est aussi hasardeuse que dans celui de la guerre, car le destin y influe plus fortement qu'ailleurs sur la vie et confère à

[502] Lawrence Kelley, *War before civilization,* op. cit. p32.

chaque tentative une signification décisive et irrévocable »[503] nous rappelle Ernst Jünger, insistant sur le caractère provisoire de toute pratique de la guerre et sur l'impossibilité de prévoir le chaos produit par le choc des armes.

Si « la nature ne fait pas saut », la complexité et l'enchevêtrement de plusieurs séries causales nous empêchent de voir toute linéarité dans le devenir de la guerre. Qu'il s'agisse d'Héraclius triomphant des Perses, mais vaincu à la fin de sa vie par l'inattendue invasion arabe, les Amérindiens terrassés par les Conquistadors ou même, plus récemment, les Français surpris de devoir creuser des tranchées au sortir du bel été 1914 puis éberlués par le *blitz* allemand de 1940[504], nous ne pouvons que conclure à l'imprédictibilité de l'affrontement à venir. Toute reconstruction logique ou revêtant le caractère de l'évidence manque donc toujours quelque chose : l'improvisation stratégique à laquelle est condamné le commandant.

Car si le combat évolue bien constamment et régulièrement, au rythme emprunté à la progression des techniques, la brusque révélation qu'est la guerre brise subitement les anciens cadres établis. C'est ce que souligne avec pertinence Jünger dans son essai remarquable intitulé *Feu et Mouvement* : « Dans la plupart des cas, une nouvelle arme, une méthode différente de combat ne trouvent leur place dans l'image de la guerre que petit à petit, de manière hésitante et d'abord restreinte à des théâtres d'opérations limités. À cela s'ajoute que la guerre fait partie des situations d'exception et que l'utilisation des armes est interrompue par de longues périodes de paix. Sans doute, pendant ces périodes, l'armement et l'entraînement font également des progrès, mais ils ne sont pas soutenus par cette expérience vivante entre toutes que recèlent les évènements du champ de bataille »[505]. Ajoutons aussi que, de leur côté, les objectifs politiques ne demeurent pas les mêmes et leur évolution suppose tout autant le changement des moyens violents qu'il est nécessaire de mettre en œuvre pour les atteindre. « La vie interne de la guerre est très vite oubliée, et trente ans de paix suffisent à lui imprimer le sceau du légendaire et de l'inimaginable. [...] De même que les temps changent, la guerre change avec eux ».

Mon ennemi étant mon maître autant que je suis le sien, il est impossible de prévoir

[503] Ernst Jünger, *Feu et Mouvement*, in *Journaux de Guerre*, Tome I, Paris, Gallimard, coll. « Pléiade », 2008, p.687 (première édition 1934).
[504] Il ne s'agit là que d'exemples édifiants tirés de grandes conquêtes, mais la résistance surprise des Espagnols à l'invasion française, où le vainqueur n'avait ni l'initiative ni le privilège de l'offensive montre que la guerre est imprévisible quel que soit l'angle sous laquelle on la considère.
[505] Ernst Jünger, *Feu et Mouvement*, in *Journaux de Guerre*, Tome I op. cit., p.688

quelle ligne de conduite mon vis-à-vis adoptera lors des prochains conflits. Ni sa stratégie, ni ses armes ou ses moyens de communication et de transport ne peuvent être entièrement prévus, pas plus que la série d'actions stratégico-tactiques qu'il mettra en œuvre pour combattre. Un esprit stratégique doit donc être formé à tous les cas de figure et savoir réagir grâce à une ligne appropriée à la situation. Espérons que la théorie des seize modes d'actions stratégico-tactiques apporte modestement sa pierre à la considération des possibilités offertes à l'ennemi et à la compréhension de l'agir militaire, infini en théorie, mais réductible dans les faits à une série limitée et connaissable de formes typiques.

Sociologie de la guerre et place de la stratégie dans l'analyse : « Si le hasard d'une bataille, c'est-à-dire une cause particulière, a ruiné un Etat, il y avait une cause générale qui faisait que cet Etat devait périr par une seule bataille », a dit Montesquieu[506]. Rien de plus vrai que cette assertion, qui évite deux écueils récurrents de l'étude anthropologique de la guerre. L'un est la réduction de la bataille à des causes « systémiques » et extérieures dont on peine à comprendre en quoi ils font pencher la balance en faveur de l'un ou de l'autre camp sur le champ de bataille. Cette vision échoue en outre à expliquer toute défaite d'une politie plus riche ou mieux équipée, sauf à sans cesse rajouter des épicycles aux phénomènes observables et ainsi « sauver la théorie »[507]. L'autre, plus implicite, est la séparation entre capacité à se battre et vigueur de la société, souvent associée sans preuve de la consécution de l'une à l'autre. Si la Grèce a vaincu les Perses et a pu donner libre cours à sa pensée dans la période du « miracle grec », c'est qu'elle avait les moyens de se défendre militairement, non parce qu'elle allait accomplir une mise en forme décisive de la pensée européenne. D'autres Grèce ont peut-être péri avant d'éclore intellectuellement et la conjonction des deux phénomènes qui est admirable dans l'Hellade. Ces deux refus sont à la source de notre réflexion et doivent être sans cesse rappelés pour pouvoir naviguer dans l'étroit chenal laissé à l'étude scientifique de la guerre, que nous avons tenté d'emprunter au cours de notre investigation.

Notre étude doit ainsi servir à comprendre les raisons du succès *dans le* combat et non

---

[506] *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et leur décadence*, chapitre XVIII.

[507] Comme l'explique magistralement Pierre Duhem dans son essai *Sauver les Apparences. Sur la notion de théorie physique de Platon à Galilée* (Paris, Vrin, 1992) à propos de l'astronomie pré-moderne et du rajout constant de rotation supplémentaires (l'épicycle des sphères homocentriques) aux astres pour rendre compte de leur mouvement selon la théorie admise mais inapte à rendre compte simplement des phénomènes observables.

en dehors de lui. La force peut bien paraître un phénomène simple à comprendre au premier abord. Mais la victoire d'une armée sur une autre sur un théâtre de guerre donnée, lors d'une bataille précise, grâce à l'acheminement et l'organisation d'une quantité de force supérieure ou mieux organisée et utilisée à meilleur escient l'est bien moins. Pour cela, une étude de la stratégie, entendue comme le type de relation sociale nouée entre belligérants, était l'impératif préalable à l'étude de l'organisation sociale de la puissance. Car la puissance n'est pas puissance en elle-même et solipsistiquement, mais toujours confrontation avec l'autre, c'est-à-dire dans une relation d'adaptation mutuelle et dialectique, dont nous avons voulu décrire le cadre grâce à notre théorie de l'action militaire. De ce point de vue, l'explication de la victoire d'une politie sur l'autre doit donc être la mise en évidence d'une meilleure utilisation de la force en vue des objectifs stratégiques, autrement dit afin d'amener l'autre à déposer les armes et à le ranger à notre conception de l'état de paix.

Rappelons toutefois que nous n'avons voulu constituer ni d'un manuel de stratégie à l'usage à l'usage des militaires, bien que nous ayons puisé de nombreux éléments de réflexion dans leurs ouvrages, ni d'un traité des conditions et des conséquences socio-économiques qui entourent la guerre, à l'inverse de la somme de Gaston Bouthoul, dont nous avons déjà précisé les insuffisances. Cette enquête porte sur la violence guerrière et de la manière dont la force utilisée pour mettre fin à des conflits et atteindre des objectifs tout deux politiques. Par conséquent, si les hypothèses relatives à la force et à l'agir stratégique contenues dans cet ouvrage sont acceptées par le chercheur en sciences sociales, la manière d'étudier et d'appréhender le phénomène guerre, quel que soit le niveau d'influence qu'il exerce sur son objet, se trouve modifiée. Ainsi, la guerre ne peut en aucune manière être considérée comme une simple accumulation de ressources, dont sortirait vainqueur celui qui en a constitué le plus gros « tas ». La réussite d'une entreprise militaire dépend d'une conjonction extrêmement étroite entre les ressources et compétences disponibles pour la constitution de la puissance, les objectifs politiques de l'affrontement et le mode stratégico-tactique choisi pour faire pièce aux prétentions de l'adversaire. La politie victorieuse d'une guerre sera donc, non pas la plus riche ou la plus avancée, mais la plus habile à ajuster moyens et fins, au travers de choix stratégiques avisés.

Par conséquent, nous ne prétendons pas que la connaissance de la richesse et du niveau technique d'une politie est inutile, mais qu'elle n'est pas tout, et loin de là. Aussi, pour comprendre pourquoi l'Allemagne et le Japon n'ont pas triomphé lors du dernier conflit

mondial, il n'est pas suffisant de constituer des tableaux comparant le nombre de tonnes de charbon et d'acier qu'ils étaient en mesure de produire chaque année et de le comparer à celui des États-Unis. Il est bien plus intéressant d'expliquer leur défaite finale par les prétentions stratégiques démesurées de ces deux polities sur la scène mondiale (alourdie dans le cas de l'Allemagne par les choix hasardeux de l'Italie), la dispersion des forces en résultant et l'impossibilité de donner le coup de grâce à ses opposants l'un après l'autre, comme cela a paru possible au début de la guerre (la matérialisation de ce phénomène étant la division de l'armée d'invasion de l'URSS en trois corps qui ne purent atteindre leurs objectifs respectifs ni à Leningrad, ni à Moscou, ni à Stalingrad). En outre, la dispersion des forces fut encore augmentée par la cruauté sans pareil et la négation des valeurs adverses par les armées d'occupation nazies, qui provoquèrent des guérillas inextinguibles et insufflèrent aux autres polities une volonté inébranlable de poursuivre la lutte jusqu'à l'épuisement total.

Sur le long terme, l'étude de la destinée des polities sur une transpolitie déterminée s'en trouve tout aussi profondément transformée. Si une politie connaît un succès ou un insuccès durable, qu'elle triomphe ou qu'elle disparaisse à la suite d'une série de conflits militaires, cela ne tient pas à des raisons seulement économiques, mais encore plus à sa capacité à ajuster ressources, objectifs et mode stratégico-tactique. Expliquer la constitution d'un empire uniquement par la possession d'une arme, comme l'arc composite, le char hippomobile ou la poudre à canon n'est pas suffisamment satisfaisant pour la connaissance anthropologique. En effet, rien n'est plus facile à imiter qu'une arme et rien n'est plus pressant à imiter qu'une arme. Si la domination d'une politie sur d'autres n'était le fait que d'un artefact technique, en dépit d'une infériorité démographique et économique, et hors de tout contexte stratégico-tactique, il y a fort à parier que l'ingéniosité d'un seul individu, auquel on aurait présenté un objet pris à l'ennemi, ait bien vite rééquilibré la confrontation.

Le sempiternel exemple de l'empire assyrien reposant sur l'arc surpuissant dont ils semblent avoir disposé montre bien l'insuffisance de la réflexion polémologique dans la perception globale de l'histoire mondiale. Si les Assyriens, dont la réputation de cruauté nous est parvenue par-delà trois millénaires, avaient réellement dépendu d'une simple arme, qu'est-ce qui empêchait les habitants de Babylone, qui surpassait tous ses voisins par la taille, la richesse et le raffinement technique, de mettre en place les structures de production nécessaires pour doter ses soldats du même type d'équipement ? La raison n'est-elle pas

plutôt à chercher dans l'exploitation habile de cet avantage, et d'autres qui nous restent malheureusement inconnus, par une armée décidée et habilement commandée, et la détermination d'objectifs ambitieux, mais réalistes. Bref, en raison d'un plus grand savoir-faire stratégique, ou d'une supériorité dans l'art de la stratégie intégrale.

Voie pour l'étude de la guerre : Enfin, notre conclusion se doit de porter sur les perspectives et les possibilités offertes par nos recherches et l'hypothèse d'un recentrage de la sociologie de la guerre sur l'étude de la stratégie. Une partie du lectorat aura peut-être été étonnée de ne trouver aucune analyse ayant trait à la dynamique sociale des polities en guerre ou des constructions culturelles présidant et légitimant la pratique de la guerre. Notre projet a été de la guerre en tant que relation sociale, comme Simmel a étudié le conflit et ses propriétés de recomposition de l'espace public. Au terme de notre investigation, nous pouvons affirmer que la reconsidération de la guerre, sa définition philosophique puis sociologique étaient les préalables à toute recomposition des recherches sociologiques portant sur la pratique et l'exercice de l'activité militaire par une société donnée.

Tout comme il était nécessaire aux économistes et aux politiques de disposer des travaux très théoriques de Keynes et Beveridge pour bâtir et étudier la nouvelle économie de l'État-providence, il était nécessaire de se pencher sur la chose militaire elle-même et réintroduire dans le champ de la science des sociétés quelques vérités que n'ignoraient pas les militaires, les stratégistes et certains chercheurs en sciences politiques. La formulation la plus ramassée de ces évidences pourrait être que guerre se gagne sur le champ de bataille et que c'est un talent que l'on prit l'habitude de nommer « stratégie » qui permet de transformer des hommes et des ressources en une puissance de coercition capable de soumettre la volonté des autres unités politiques. Voilà ramenée une phrase, certes complexe, l'essence de l'activité militaire que la sociologie est légitime pour étudier, tout comme n'importe quel phénomène social.

Seulement, là où la science des sociétés outrepasse ses prérogatives et méprise l'activité des militaires, c'est lorsqu'elle prétend que l'on peut expliquer la guerre simplement par ses conditions préalables, en faisant fi de la stratégie et de ses agents sociaux. Cette opinion, portée au rang d'hypothèse de travail centrale par Bouthoul notamment, est fausse et doit être à tout jamais écartée. Le meilleur angle de vision pour la sociologie n'est pas d'ignorer l'activité militaire elle-même pour se concentrer sur les conditions économiques,

techniques, démographiques ou même politiques de l'affrontement. Au contraire, c'est par le prisme de la stratégie, qui crée les conditions de l'affrontement et, ce qui n'est pas la moindre chose, les conditions de la paix future. Par ses propriétés d'organisation et de synthèse, c'est précisément elle qui permet au conflit politique de trouver une issue et qui permet à la cohabitation transpolitique de trouver sa nouvelle configuration.

C'est en cela que notre travail porte en lui la possibilité d'un renouvellement des études sociologiques portant sur la guerre. En effet, pour saisir et étudier la réussite ou l'échec d'une politie dans une guerre, il ne suffit pas de connaître une série de données qui expliquerait l'ensemble des évènements et de ses péripéties par avance. Ce serait se condamner à ne rien expliquer, puisque de nombreuses guerres ont été perdues par des pays possédant toute une série d'avantages qui ont été déclarés décisifs dans d'autres cas, mais qui deviennent ici inopérants. Comme nous avons déjà eu l'occasion de le dire, ce n'est pas parce que des polities plus riches, plus peuplées, plus douées techniquement ou plus unies politiquement ont gagné certaines guerres qu'il faut faire de ces avantages la raison suffisante de leur succès. Nous sommes là dans un argument *post hoc ergo propter hoc* qui n'est pas admissible au sein d'une démarche scientifique. Si ces polities ont triomphé sur d'autres, c'est qu'elles ont su mieux utiliser ces ressources pour atteindre leurs objectifs politiques, ce qui est très différent.

Mais alors, comment étudier sociologiquement la capacité des sociétés à rassembler et disposer de la puissance militaire afin de remporter un conflit militaire ? Pour cela, nous voudrions faire appel à un concept qui a été utilisé à plusieurs reprises au sein de cette étude. Il s'agit du concept de « régime militaire », qui pourrait devenir le réceptacle d'une étude exhaustive de toutes les aptitudes militaires mises en œuvre de manière concomitante par une politie pour mener le combat. Il s'agit bien entendu de comptabiliser les ressources utiles à la réalisation de cette fin, mais surtout de mettre en évidence tous les processus sociaux y contribuant. Ainsi, l'état de la technique, de l'économie, de la démographie, mais aussi de la politique, de l'éthique et de la religion permettant aux membres d'une politie de combattre, peut être saisi en un ensemble cohérent. En jugeant les responsables militaires à l'aune de leur capacité à utiliser ce régime et à accomplir des buts de guerre raisonnables, c'est-à-dire sur leurs capacités stratégiques, nous pourrions disposer d'un outil très efficace pour étudier et comprendre les guerres particulières. Il s'agirait là non plus d'une sociologie de la guerre, mais des polities en guerre, entreprise par le biais du « régime militaire ». C'est à la suite

immédiate que nous voudrions donner à nos recherches, après avoir plaidé pour le recentrage de l'analyse de sociologique de la guerre autour du concept de stratégie.

Bibliographie

. Ouvrages stratégiques :

Clément Ader, *L'Aviation Militaire,* Nancy, Berger-Levrault, 1911.
Airforce Doctrine Document 2-1.2 Strategic Attack , Washington D.C., Airforce Doctrine Center , 2003.
André Beaufre, article « Vue d'ensemble de la Stratégie », dans la revue *Politique Etrangère,* n° 5, 1962.
André Beaufre, *Introduction à la Stratégie*, Paris, Hachette, 1998 (1re édition 1963).
André Beaufre, *La Stratégie de l'Action,* Paris, Edition de l'Aube, 1997.
John Boyd, *Patterns of Conflict*, (notes de service non publiées, disponibles à l'adresse http://www.ausairpower.net/JRB/poc.pdf).
Bernard Brodie, *A guide to Naval Stratégie*, Princeton, Princeton University Press, 1958.
Gérard Chaliand, *Anthologie mondiale de la stratégie*, Paris, Robert Laffont, 2001 (2e édition).
Carl von Clausewitz, *Principes fondamentaux de stratégie militaire*, Paris, Mille et une nuits, 2006 (1812 pour la première édition en allemand).
Carl von Clausewitz, *De la Guerre,* Paris, Editions de Minuit, 1955 (1re édition 1832), nous citons parfois la traduction de Vatry, parue en 1886 (réédition Paris, Ivrea, 2000).
Jean-Paul Charnay, *Principes de Stratégie Arabe*, Paris, Éditions de L'Herne, 1984.
Jean-Paul Charnay, *La Stratégie*, Paris, PUF, collection « Que sais-je ? », 1995.
Julian S. Corbett, *Principes de Stratégie Maritime*, Paris, Economica, 1993.
Hervé Coutau-Bégarie in *La lutte pour l'empire de la mer*, Paris, Economica, 1995.
Hervé Coutau-Bégarie, *Traité de Stratégie,* Paris, Economica, 2011 (7e édition).
Hervé Coutau-Bégarie, *Bréviaire Stratégique*, Paris, Argos, 2013.
David A. Deptula, *Effects-Based Operations : Change in the Nature of Warfare*, Arlington (Virginia), Aerospace Education Foundation, 1991.
Vincent Desportes, *Décider dans l'incertitude*, Paris, Economica, 2007.
Vincent Desportes, *La Guerre Probable*, Paris, Economica, 2011 (2e édition).
Giulio Douhet, *La Maîtrise de l'Air,* Paris, Economica, 2007.
Ferdinand Foch, *De la Conduite de la Guerre*, Paris, Economica, 2008.
J.F.C. Fuller, *La Conduite de la Guerre*, Paris, Payot, 2007.
David Galula, *Contre-insurrection*, *Théorie et Pratique,* Paris, Economica, 2008.
Charles de Gaulle, *Le Fil de l'Epée et autres écrits*, Paris, Plon, 1999.
Ernesto Guevara, *Ecrits I & II*, Paris, Maspero, 1967.
Jacques de Guibert, *Essai général de Tactique,* Paris, Economica, 2004.
Joseph Henrotin, *La technologie militaire en question,* Paris, Economica, 2008.
Ho-Kouan-Tseu, *Précis de domination,* Paris, Allia, 2008, traduction Jean Lévi.
Paul-Gédéon Joly de Maizeroy, *Théorie de la Guerre*, Paris, Hachette 1978.
Antoine-Henri Jomini, *Précis de l'art de la guerre*, Paris, Perrin, 2001.
Kautilya, *Arthasastra*, Paris, Pocket, 2005.
Arnaud de La Grange et Jean-Marc Balencie, *Les guerres bâtardes : Comment l'Occident perd les batailles du XXIe siècle*, Paris, Perrin, 2009.
Thomas Edward Lawrence, *Guérilla dans le désert*, Bruxelles, Complexe, 1992.
Brynjar Lia, *Architect of global Jihad*, London & New York, Hurst &Columbia University Press, 2008.
Basil Liddell Hart, *Les Guerres décisives de l'Histoire*, Paris, Payot, 1933.
Basil Liddell Hart, *Stratégie,* Paris, Perrin, 1998. Traduction de Lucien Poirier.
Basil Liddell Hart, *Why don't we learn from history?* New York, Hathorn Boos, 1971.
Basil Liddell Hart, *Thoughts on War,* Spellmount, Staplehust, 1999.
Basil Liddell Hart, *Les Généraux Allemands parlent*, Paris, Perrin, 2011.
Edward N. Luttwak, *Le Paradoxe de la Stratégie*, Paris, Odile Jacob, 1989.
Edward N. Luttwak, *Le grand livre de la stratégie*, Paris, Odile Jacob, 2002.
Machiavel, l'*Art de la Guerre*, Paris, Gallimard, collection Pléiade, 1952.
Alfred Thayer Mahan, *Mahan et la maîtrise de la mer,* textes choisis et présentés par Pierre Naville, éditions Berger-Levrault, 1981.
Maurice, *Emperor's Maurice's* Strategikon, *Handbook of Byzantine Strategy*, Philadelphia, University of

Pennsylvania Press, 1984.
Bruno-Mikaël Nicolas, *Réflexions sur le combat aéromobile*, Paris, CREST, 1990.
Robert Pape, *Bombarder pour vaincre. Puissance aérienne et coercition dans la guerre*, Paris, La Documentation Française, 2011.
Nicéphore Phokas, *Traité de la guérilla*, Paris, CNRS Editions, 2011.
Polyen, *Stratagèmes*, Paris, Editions Mille & Une Nuits, 2011.
Qiao Lang & Wang Xiangsui, *La Guerre Hors Limite*, Paris, Payot & Rivages, 2003.
Erwin Rommel, *La Guerre sans haine, carnets présentés par Basil Liddell Hart*, Paris, Presses de la Cité, 1962.
Herbert Rosinski, *Commentaire de Mahan*, Paris, Economica, 1996.
Herbert Rosinski, « La structure de la stratégie militaire », in *Stratégie*, n° 97, Paris, Fondation pour les Etudes de Défense Nationale, 2009.
Sima Jang-kiu, « Le Code Militaire du Grand Maréchal », contenu dans *Les Sept Traités de la Guerre*, traduit du chinois et commenté par Jan Lévi, Paris, Hachette, 2008.
Sun Bin, *L'art de la guerre,* traduction de Tang Jialong et Véronique Riffaud, Paris, Payot & Rivages, 2004.
Sun Tzu, *L'art de la Guerre de Maitre Sun,* in *Les sept traités de la guerre,* textes réunis et traduits par Jean Lévi, Paris, Hachette, 2008 (voir aussi la traduction de Tang Jialong et Véronique Riffaud, Paris, Payot & Rivages, 2004).
Aleksandr Svechin, *Strategy*, Minneapolis, Est View Publications, 1999.
Harlan K. Ullman et James P. Wad, *Shock and Awe. Acheving Rapid dominance*, Washington, national Defense University Press, 1996.
Végèce, *Instructions Militaires*, Paris, Firmin Didot, 1885.
John Warden III, *La Campagne Aérienne*, Paris, Economica, 1998.
John Warden III, « Enemy as a System », in *Airpower Journal*, printemps 1995.
Xénophon, *Traité du commandement de la cavalerie*, traduction Paul-Louis Courier, in *Œuvres Complètes,* Paris, Firmin-Didot, 1837.
Michel Yakovleff, *Tactique Théorique,* Paris, Economica, 2009 (2e édition).

. Fondements sociologiques :

Raymond Aron, *Paix et Guerre entre les Nations*, Paris, Calmann-Lévy, 1984 (première édition 1962).
Raymond Aron, *Les Etapes de la pensée sociologique*, Paris, Gallimard, 1976.
Jean Baechler, *Les phénomènes révolutionnaires*, Paris, PUF, 1969.
Jean Baechler, *Le pouvoir pur*, Paris, Calmann-Lévy, 1975.
Jean Baechler, *Nature et Histoire,* Paris, PUF, 2000.
Jean Baechler, *Esquisse d'une histoire universelle*, Paris, Fayard, 2002.
Jean Baechler, *Les morphologies sociales,* Paris, PUF, 2005.
Jean Baechler, article « Guerre et Paix », in *Dictionnaire de la pensée sociologique,* Collectif, PUF, 2005.
Jean Baechler, *Agir, Faire, Connaitre*, Paris, Hermann, 2008.
Jean Baechler, *Les matrices culturelles,* Paris, Hermann, 2008.
Jean Baechler, *La Nature humaine*, Paris, Hermann, 2009.
Jean Baechler, *Agir, Faire*, *Connaître*, Paris, Hermann, 2010.
Jean Baechler, « Esquisse d'une psychologie de la guerre », in *L'Argilète*, n° 2, Paris, Hermann, 2010.
Jean-Michel Berthelot, *Les Vertus de l'incertitude*, Paris, PUF, 1996.
Raymond Boudon, *Effets pervers et Ordre Social,* Paris, PUF, 1977.
Gaston Bouthoul, *Traité de Polémologie,* Paris, Payot, 1991 (1re édition 1970).
Roger Caillois, *L'homme et le jeu*, Paris, Gallimard, 1958.
Roger Caillois, *Bellone ou la pente de la guerre*, Paris, La Renaissance du Livre, 1963.
Pierre Clastres, *Archéologie de la Violence,* Paris, L'Aube, 2005.
Michel Crozier et Erard Friedberg, *L'Acteur et le Système*, Paris, Seuil, 2000.
Emile Durkheim, *La Division du Travail Social*, Paris, PUF, 1893.
Emile Durkheim, *Les Formes élémentaires de la vie religieuse,* Paris, PUF, 1917.
Shmuel Eisenstadt, *The Form of Sociology, Paradigms and Crises*, New York, John Wiley & Sons, 1976.
Johan Huizinga, *Homo Ludens*, Paris, Gallimard, 1951.
Bronislaw Malinowski, *Les Dynamiques de l'évolution culturelle*, Paris, Payot, 1970.
Bronislaw Malinowski, « An Anthropological Analysis of War », in *American Journal of Sociology*, XLVI, n°4, 1941, p.521-550.
Marcel Mauss, *Manuel d'ethnographie*, Paris, Payot & Rivages, 2002.

Marcel Mauss, *Sociologie et Anthropologie*, Paris, PUF, 1999.
Frédéric Ramel, *Les Fondateurs oubliés*, *Durkheim, Simmel, Weber, Mauss et les relations internationales*, Paris, PUF, 2006.
Dominique Raynaud, *La Sociologie et sa Vocation Scientifique*, Paris, Hermann, 2006.
Georg Simmel, *Le Conflit,* Paris, Circé, 2003.
Charles Tilly, "War Making and State Making as Organized Crime" in *Bringing the State Back In*, edited by Peter Evans, Dietrich Rueschemeyer and Theda Skocpol, Cambridge, Cambridge University Press, 1985.
Marshall Sahlins, *Âge de pierre, âge d'abondance,* Paris, Gallimard, 1976.

. Histoire militaire et études de cas :

Reuven Amitai-Preiss, *Mongols and Mamluks, the Mamluk-Ilkhanid war, 1260-1281*, Cambridge, Cambridge University Press, 1995.
Arrien, *L'Anabase,* Paris, Éditions de Minuit, 1984, traduction Pierre Savinel.
Michael Barthorp, *To face the daring Māori*, London, Hodder and Stoughton, 1979.
James Belich, *The New Zealand wars*, Auckland, Penguin, 1988.
Gérard Blier, *Les Grands sièges de l'histoire de France,* Paris, Economica, 2012.
Jean-Pierre Bois, *La Paix : Histoire politique et militaire*, Paris, Perrin, 2012.
Tom Brooking, *Milestones - Turning Points in New Zealand History*. Auckland, Mills Publications, 1998.
John Buckley, *Air power in the age of total war*, Indianapolis, Indiana University Press, 1999.
Giovanni Brizzi, *Le guerrier de l'Antiquité Classique*, Paris, Éditions du Rocher, 2004.
The Cambridge History of Warfare (édité par Geoffrey Parker), Cambridge, Cambridge University Press, 2005.
César, *La Guerre des Gaules*, traduction de Paul-Marie Duval, Paris, Gallimard, 1981.
Gérard Chaliand, *Guerre et Civilisation*, Paris, Odile Jacob, 2005.
Gérard Chaliand, *Le Nouvel Art de la Guerre*, Paris, L'Archipel, 2008.
Gérard Chaliand, *Les Guerres irrégulières, XXe-XXIe siècle*, Paris, Gallimard, 2008.
Lionel-Max Chassin, *Bélisaire*, Paris, Payot, 1957.
Alain Chouet, « La Qaïda est mort à Tora-Bora en 2002 », contribution au colloque « Le Moyen Orient à l'heure nucléaire », Sénat, 29 janvier 2010.
Alain Chouet, *Au cœur des services spéciaux*, Paris, La Découverte, 2013.
Carl von Clausewitz, *La Campagne de 1812 en Russie*, Bruxelles, Complexe, 2005.
Philippe Contamine, *Guerre, État et société à la fin du Moyen-âge*, Paris, Paris, Éditions de L'EHESS, 2004.
David Cornut, *Little Bighorn, autopsie d'une bataille légendaire*, Turquant, Editions Anovi, 2012.
Douglas Dakin, *The Greek Struggle for Independence, 1821-1833*, Berkeley, University of California Press, 1973.
Maurice R. Davie, *La Guerre dans les sociétés primitives, son rôle et son évolution*, Paris, Payot, 1931.
Bernal Diaz del Castillo, *La conquête du Mexique*, traduction Jourdanet, Paris, Acte Sud, 1996.
Dictionnaire Perrin des guerres et des batailles de l'histoire de France, sous la direction de Jacques Garnier, Paris, Perrin, 2004.
Frédéric Encel, *L'art de la guerre par l'exemple,* Paris, Gallimard, 2000.
Claude Franc, *Gallieni et Lyautey*, *penseurs pour le XXIe siècle*, Paris, Economica, 2012.
Jacques Gernet, *Le Monde Chinois*, Paris, Armand Colin, 1999.
Hereford Brooke George, *Battles of English History*, Londres, Methuen & Co, 1896.
Alain Gouttman, *La Guerre de Crimée 1853-1856*, Paris, Perrin, 2006.
Peter Green, *Alexander to Actium*, Berkeley, University of California Press, 1990.
Victor Davis Hanson, *Le modèle occidental de la guerre : La bataille d'infanterie dans la Grèce classique*, Paris, Belles Lettres, 2001.
Joseph Henrotin, *Les Fondements de la Stratégie Navale au XXIe siècle*, Paris, Economica, 2011.
Thomas Hippler, « Cent Ans de Bombardements aériens, Histoire d'une technique militaire et politique », in *La Revue des Livres*, n° 2, Novembre-Décembre 2011.
Thomas Hippler, *Bombing the People: Giulio Douhet and the Foundations of Air Power Strategy, 1884-1939*, Cambridge, Cambridge University Press, à paraître.
Historiens d'Alexandre, textes réunis par Janick Auberger, Paris, Belles Lettres, 2005.
François-Guy Hourtouville, *Iéna-Auerstaedt, le triomphe de l'aigle*, Paris, Histoire et Collection, 2008.
Michael Howard, *La Guerre dans l'Histoire de l'Occident*, Paris, Fayard, 1988.
Michael Howard, *L'Invention de la paix et le retour de la guerre*, Paris, Buchet-Castel, 2004.
John Keegan, *La Guerre de Sécession*, Paris, Perrin, 2011.

Lawrence Keeley, *War Before Civilization,* Oxford University Press, 1996.
Henri Laurens, *L'expédition d'Égypte*, Paris, Seuil, 1996.
Basil Liddell Hart, *Les guerres décisives de l'histoire,* Paris, Payot, 1932.
Basil Liddell-Hart, *A History of the First World War*, London, Cassell, 1970.
Basil Liddell Hart, *Histoire de la Seconde Guerre Mondiale,* Paris, Fayard, 1998.
Jean Lopez, *Koursk, les quarante jours qui ont ruiné la Wehrmacht*, Paris, Economica, 2011.
Peter Lorge, *Warfare in China to 1600*, Hants, Ashgate Publishing Limited, 2005.
Ferdinand Lot, *L'Art Militaire et les Armées au Moyen-âge n Europe et au Moyen-Orient*, Paris, Payot, 1946.
Edward Luttwak, *La Grande Stratégie de l'Empire byzantin*, Paris, Odile Jacob, Paris, 2010.
John A. Lynn, *The Wars of Louis XIV,* London & New York, Longman, 1999.
Bronislaw Malinowski, « War and Weapons among the Natives of the Trobiand Islands », in *Man,* Volume 20, 1920.
Philip S. Meilinger, « Trenchard and «Morale Bombing: The Evolution of Royal Air Force Doctrine Before World War II », *The Journal of Military History*, n°60, April 1996.
Theodor Mommsen, *Histoire Romaine,* Paris, Robert Laffont, 1985.
Stephen Morillo, *Warfare under the Anglo-Norman Kings*, Woodbridge, Boydell Press, 1994.
Pierre Moussa, *Les 25 empires du désert,* Paris, Saint-Simon, 2011.
Albert Muller, *La Seconde Guerre de Trente Ans, 1914-1945*, Bruxelles, Desclée de Brouwer, 1947.
Frédéric Naulet : *Friedland : La campagne de Pologne, de Danzig aux rives du Niémen*, Economica, 2007.
David Nicolle & Viacheslav Shpakovsky, *Kalka River 1223, Genghiz Khan's Mongols invade Russia*, Westport/London, Praeger, 2005.
David Nicolle, *Hattin 1187, Saladin's greatest victory*, Wetport/London, Praeger, 2005.
David Nicolle, *The Fall of English France, 1449-1453*, Oxford, Osprey Publishing, 2012.
Li Ogg, *Histoire de la Corée,* Paris, PUF, 1969.
Donald B. Redford, *The Wars in Syria and Palestine of Thutmose III*, Leiden-Boston, Brill, 2003.
François Roth, *La guerre de 1870*, Paris, Fayard, 1990.
Berthold Rubin, *Das Zeitalter Iustinians*, Berlin, De Gruyter, 1960.
Salluste, *Guerre de Jugurtha*, traduction de François Richard, Paris, Garnier-Flammarion, 1968.
Jean-José Ségéric dans *L'Amiral Mahan*, Rennes, Marine Editions, 2010.
Terry Stocker, *Conquest, Tribute &the Rise of the State,* in Studies in the Neolithic & Urban Revolutions, edited by Linda Manzanilla, Oxford, B.A.R., 1987.
Thucydide, *La Guerre du Péloponnèse,* traduction Denis Roussel, Paris, Gallimard, 2000.
Stephen Turnbull, *The Samurai sourcebook*, London, Cassel & Co, 2002, p.249-250.
Stephen Turnbull, *Tannenberg, Disaster for the Teutonic Knights,* Oxford, Osprey Publishing, 2003.
Stephen Turnbull, *Chinese walled cities, 221 BC – AD 1644,* Oxford, Osprey publishing, 2009.
Jean-Pierre Vernant (éd.), *Problèmes de la guerre en Grèce ancienne*, Paris, Seuil, 1999.

. Histoire générale :

Franz Babinger, *Mehmet The Conqueror and his time*, Princeton, Princeton University Press, 1992.
Peter Becker, *L'Attila Noir*, *Ascension et conquête de Mzilikazi, fondateur de l'empire des Matabélés*, Paris, Plon, 1969.
Lucien Bély, *Les Relations internationales en Europe : XVII^e^ et XVIII^e^ siècles*, Paris, PUF, 2007.
Jacques Benoist-Méchin, *Mustapha Kemal*, Paris, Albin Michel, 1954.
Pierre Briant, *Histoire de l'empire perse de Cyrus à Alexandre*, Paris, Fayard, 1996.
Jacques Briard, *L'Âge de Bronze,* Paris, PUF, 1972.
Napoléon Chagnon, *The Yanomamö, the fierce people*, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1968.
Jean Demoule, *La révolution néolithique*, Paris, Le Pommier, 2008.
Dion Cassius, *Histoire romaine,* édition E. Gros, Paris, Firmin Didot, 1867.
Georges Duby, *Le Dimanche de Bouvines*, Paris, Gallimard, 1985.
Victor Ehrenberg, *L'Etat Grec*, Paris, Maspero, 1976.
Edward Evans-Pritchard, *Les Nuer*, Paris, Gallimard, 1970.
Michel Heller, *Histoire de la Russie et de son empire*, Paris, Flammarion, 1997.
Hérodote, L'Enquête, Paris, Gallimard, édition d'Andrée Braguet, 1985 (deux tomes).
Vere Gordon Childe, The Urban Revolution, in *Foundations of Social Archeology, Selected Writings of V. Gordon Childe,* Walnut Creek, California, Alta Mira Press, 2004.
Jacques Gravereau, Le Japon au XXe siècle, Paris, Seuil, 1993.

René Grousset, *L'Empire des steppes : Attila, Gengis-Khan, Tamerlan*, Paris, Payot, 2001.
Michael J. Harner, *Les Jivaros,* Paris Payot, 2006 (première édition, 1972).
Pierre Jouguet, *L'impérialisme macédonien et l'hellénisation de l'Orient*, Paris, Albin Michel, 1972.
David Lebrun, *Le Code Maya enfin déchiffré,* Paris, Arte Vidéo, 2008.
Thierry Lentz, *Nouvelle Histoire du Premier Empire,* Paris, Fayard, 2002-2010 (quatre tomes).
Henri Maspero, *La Chine Antique*, Paris, PUF, 1927 (réédition, 1965).
Patrick Meney *Kleptocratie : La délinquance en URSS,* Paris, La Table Ronde, 1982.
Plutarque, *Vies Parallèles*, traduction de Anne-Marie Ozanam, Paris, Gallimard, 2001.
Polybe, *Histoire*, Paris, Gallimard, 2003.
Sima Qian, *Mémoires Historiques*, traduit et annoté par Edouard Chavannes, Paris, Adrien Maisonneuve, 1967 (six volumes), ainsi que certaines biographies issues de la traduction partielle de Jacques Pimpaneau (Arles, Piquier, 1994).
Edwin Reischauer, *Histoire du Japon et des Japonais,* Paris, Seuil, 1988.
Colin Renfrew, *L'énigme Indo-Européenne,* Paris, Flammarion, 1990.
Jean-Paul Roux, *Histoire de l'Empire mongol*, Paris, Fayard, 1993.
Jean-Michel Sallmann, *Géopolitique du XVIe siècle,* Point, coll. Seuil, 2003.
Simon Sebag-Montefiore, *Le jeune Staline,* Paris, Calmann-Lévy, 2008.
Edgard Snow, *Etoile Rouge sur la Chine* Paris, Stock, 1965.
Tite-Live, *Histoire Romaine*, Paris, Garnier-Flammarion, 1999.
Jean Tulard, *Histoire de la Crète*, Paris, PUF Collection "Que sais-je ?", 1969 (4e édition).
Michel Vié, *Histoire du Japon des origines à Meiji*, Paris, PUF, 1969 (réédition 2004).
Voltaire, *Le siècle de Louis XIV*, Paris, Hachette, 1890.

. Divers :

Philippe Ariès, *L'Homme devant la mort*, Paris, Seuil, 1977.
Aristote, *Traité de l'âme*, traduction Tricot, Paris, Vrin, 1934.
Saint Augustin, *La cité de Dieu,* Paris, Seuil, 1994 (trois tomes).
Saint Augustin, *Le bonheur conjugal,* Paris Payot & Rivages, 2001.
Claude Bernard, *Leçons sur les phénomènes de la vie communs aux animaux et aux végétaux*, Paris, Albert Dastre, 1878.
La Bible, traduction du Grand Rabbin Zadoc Kahn, édition bilingue, Tel-Aviv, Sinai Publishing, 1994.
Roberto L. Carneiro, "A Theory of the Origin of the State", *Science*, n° 169, 1970.
Cicéron, *La République*, Paris, Gallimard, 1994.
Benjamin Constant, *Principes de Politique*, Paris, Hachette, 1997.
Pierre Duhem, *Sauver les Apparences. Sur la notion de théorie physique de Platon à Galilée*, Paris, Vrin, 1992.
Mircea Eliade, *Le Yoga*, Paris, Payot, 1985.
Flavius Josèphe, *Autobiographie*, paragraphes 399-404, traduction André Pelletier, Paris, Belles Lettres, 1959.
Hans-Georg Gadamer, *Vérité et Méthode*, Paris, Seuil, 1996.
Étienne Gilson, *Les Métamorphoses de la Cité de Dieu*, Paris, Vrin, 2005.
Paul Hazard, *La Crise de la Conscience Européenne*, Paris, Boivin et cie, 1935.
Héraclite, *Fragments*, édition de Marcel Conche, Paris, PUF, 1986 ; ainsi que la traduction de J-F Pradeau, Paris, GF Flammarion, 2002.
Ibn Khaldoun, *Le livre des exemples,* Paris, Gallimard, 2002 (deux tomes).
François Jullien, *De l'Universel, de l'uniforme, du commun et du dialogue entre les cultures*, Paris, Fayard, 2008.
Ernst Jünger, *Le Travailleur*, Paris, Christian Bourgeois Éditeur, 1989.
Ernst Jünger, *La Guerre comme expérience intérieure*, Paris, Christian Bourgeois éditeur, 1997.
Ernst Jünger, *Feu et Mouvement*, in *Journaux de Guerre*, Tome I, Paris, Gallimard, coll. "Pléiade", 2008.
André Lalande, *Vocabulaire technique et critique de la Philosophie,* 4e édition, Paris, PUF, coll. "Quadrige", 1999.
Imre Lakatos, *Histoire et Méthodologie des Sciences*, Paris, PUF, 1994.
Hélène L'Heuillet, *Basse Politique, Haute Police*, Paris, Fayard, 2001.
Hélène L'Heuillet, "La généalogie de la police", in *Culture & Conflits*, printemps 2003.
Konrad Lorenz, *L'agression*, Paris, Flammarion, 1969.
Salvatore Lupo, *Histoire de la Mafia,* Paris, Gallimard, 2009.
Montesquieu, *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et leur décadence*, Paris, Garnier-

Flammarion, 1968.
Montesquieu, *L'Esprit des Lois*, Paris, Garnier-Flammarion, 1993.
Isaac Newton, *Principia Mathematica*, Berkeley, University Press of California, 1999.
Joseph Needham, *Science and Civilization in China*, Volume 5, Part VI, « Military Technology : Missiles and Sieges", Cambridge, Cambridge University Press, 1994.
Blaise Pascal, *Pensées*, édition Francis Kaplan, Paris, Cerf, 2005.
Oxford Dictionary of Byzantium, New York, Oxford, Oxford University Press, 1991.
Platon, *Lachès,* traduction de Louis-André Dorion, Paris, Garnier-Flammarion, 1997.
Patrick Rambaud, *La Bataille*, Paris, Grasset, 1997.
Carl Schmitt, *Le Nomos de la Terre,* Paris, PUF, 2001.
Erwin Schrödinger, *Qu'est-ce que la vie ? De la physique à la biologie*, Paris, Christian Bourgeois Éditeur, 1986.
Gilbert Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques,* Paris, Aubier, 1958.
Gilbert Simondon, *L'individuation à la lumière des notions de forme et d'information*, Paris, Jérôme Million, 2005.
Quentin Skinner, *Machiavel,* Paris, Seuil, 2001.
Wolfgang Sofsky, *Traité de la Violence*, Paris, Gallimard, 1998.
Anthony Storr, *L'Agressivité nécessaire*, Paris, Robert Laffont, 1969.
Thomas d'Aquin, *Somme théologique*, traduction A. M. Roguet, Cerf, 1984-1986 (quatre tomes).
Voltaire, *Romans et Contes*, Paris, GF Flammarion, 2001.
Norbert Wiener, *The Human Use of Human Beings*, Boston, Houghton Mifflin, 1950.
Karl Wittfogel, *Oriental Despotism,* New Haven, Yale University Press, 1957.